

VIE

DES SAINTS

DU DIOCÈSE DE BEAUVAIS

PAR

M. L'ABBÉ AG. SABATIER

OUVRAGE APPROUVÉ ET RECOMMANDÉ

Par S. G. Monseigneur l'Évêque de Beauvais.

BEAUVAIS

CHEZ VICTOR PINEAU, LIBRAIRE

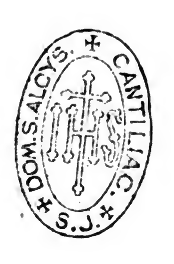
8, RUE NEUVE-SAINT-SAUVEUR, 8

—

1866

VIE DES SAINTS

DU DIOCÈSE DE BEAUVAIS.



APPROBATION

DE

Monseigneur l'Évêque de Beauvais.



Joseph-Armand GIGNOUX, par la Miséricorde divine et la grâce du Saint-Siége Apostolique, Évêque de Beauvais, Noyon et Senlis,

Ayant pris connaissance, tant par Nous-même que par le rapport d'un de nos Vicaires-généraux, d'un ouvrage intitulé: *Vie des Saints du diocèse de Beauvais*, par M. l'abbé Ag. Sabatier, curé de Valdampierre, de notre diocèse, Nous félicitons l'auteur de la manière dont il a exécuté ce travail, entrepris d'après le désir que Nous lui avons exprimé. Nous y avons remarqué une saine érudition, une intelligente mise en œuvre des traditions et des documents concernant l'origine apostolique de l'Église de Beauvais et les faits principaux de la vie des Saints qui l'ont illustrée, en même temps qu'une prudente réserve touchant les points incertains et douteux.

L'érudition répandue dans le livre ne nuit pas à l'intérêt que l'auteur a su donner à ses récits: aussi, avons-nous confiance qu'il sera lu avec empressement et profit. Mieux connus, nos Saints seront plus souvent invoqués; leurs exemples auront de nombreux imitateurs. A la fin de chaque Vie se trouvent de pieuses réflexions dont les âmes chrétiennes profiteront pour leur avancement dans la vertu.

Nous approuvons donc volontiers l'ouvrage de M. l'abbé Sabatier, et le recommandons particulièrement au clergé et aux fidèles de notre diocèse.

Donné à Beauvais, le 27 mars de l'an de N.-S. 1866,

† **JOSEPH-ARMAND,**

Évêque de Beauvais, Noyon et Senlis.

VIE
DES SAINTS
DU DIOCÈSE DE BEAUVAIS

PAR

M. L'ABBÉ AG. SABATIER

OUVRAGE APPROUVÉ ET RECOMMANDÉ

Par S. G. Monseigneur l'Évêque de Beauvais.

BEAUVAIS
CHEZ VICTOR PINEAU, LIBRAIRE
8, RUE NEUVE-SAINT-SAUVEUR, 8

1866

PRÉFACE

Le livre que nous publions aujourd'hui répond à un désir souvent exprimé par les fidèles, surtout depuis le jour où plusieurs des saints protecteurs de notre diocèse ont vu leur culte rétabli parmi nous [1].

Nous n'aurions pas mis la main à ce travail, qui exigeait beaucoup de recherches, et présentait de nombreuses difficultés, si une haute et paternelle autorité, dont les moindres volontés sont pour nous des ordres, ne nous y avait formellement engagé ; ses encouragements et ses conseils nous ont puissamment soutenu dans l'accomplissement d'une tâche bien au-dessus de nos forces. D'autres guides aussi éclairés que bienveillants, nous ont prêté le

[1] Les malheurs des temps avaient fait disparaître le culte de plusieurs saints honorés dans les pays formant le diocèse actuel de Beauvais ; il a été enfin rétabli par un bref du Souverain-Pontife Pie IX, en date du 11 mai 1854. Cet acte de juste réparation est dû à la pieuse initiative de Mgr J.-A. Gignoux, notre vénéré Prélat, également jaloux de la gloire des saints et du salut de ses enfants.

concours de leurs lumières, et ne revendiqueraient pas à tort une grande part dans ce que notre ouvrage peut renfermer de bon et d'utile.

Ranimer dans les cœurs l'amour de la religion, tel est le but que nous nous sommes proposé, en racontant les actions de saints dont les vertus, les miracles, ou le culte, ont illustré le diocèse de Beauvais.

Si jamais il a été nécessaire d'offrir à tous les âges des exemples de mâle et austère vertu, c'est bien de nos jours, où l'on rencontre tant d'hommes exclusivement préoccupés des intérêts matériels et des jouissances terrestres. Notre société énervée a besoin de rajeunir sa sève au contact de ces âmes héroïques qui, sous l'action de la grâce, ont laissé sur notre sol la vigoureuse empreinte de leur foi, de leur charité, et de leurs victoires sur la chair et le démon. Instruits par leurs exemples, et forts de leur appui, nous lutterons avec succès contre le torrent de l'erreur et des mauvaises passions.

Les réflexions dont nous avons fait suivre chacune de ces vies, indiqueront aux lecteurs le profit qu'ils en pourront tirer. Elles leur en suggèreront d'autres non moins avantageuses à la réforme de leurs mœurs, et à leur avancement dans la perfection de la vie chrétienne.

En ce qui concerne la vérité des récits, nous avons tenu à rester en dehors de tout système. Autant nous nous sommes prémuni contre les tendances de cette aride et dissolvante école dont Launoy, Tillemont et Baillet ont été les principaux chefs, autant nous avons eu à cœur d'écarter tout

ce qui ressentait l'exagération, ou pouvait être le résultat d'une foi peu éclairée.

Nous avons pris pour base de notre travail, les légendes du Propre du diocèse. Préparées et discutées avec le plus grand soin, revêtues de la haute sanction du Souverain-Pontife, elles nous offraient une garantie d'exactitude, que nous aurions en vain cherché ailleurs. Lorsque les documents authentiques nous ont manqué, nous nous sommes borné à rapporter la tradition constante des peuples, et les antiques usages consacrant des événements sur lesquels l'histoire est muette. Pour établir l'époque de l'arrivée de nos premiers missionnaires, nous avons compulsé les savants ouvrages de MM. l'abbé Faillon [1], Charles Salmon [2], l'abbé Pergot [3], Ch. Barthélemy [4], et de plusieurs autres vaillants défenseurs des traditions de nos églises.

Partout, nous indiquons scrupuleusement les sources où nous avons puisé, ne voulant pas être soupçonné d'avoir traité un sujet si grave, d'une manière arbitraire, ou sur des indications de médiocre valeur. Un grand nombre de notes placées au bas du texte, donnent, pour éclairer certains

[1] *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Marie Madeleine en Provence, et sur les autres Apôtres de cette contrée*, etc., 2 v. in-4. Paris, Migne, 1848.

[2] *Histoire de saint Firmin, martyr*, premier évêque d'Amiens. Amiens, A. Caron, 1861.

[3] *La Vie de saint Front, apôtre*, premier évêque de Périgueux. Périgueux, 1861.

[4] *Annales hagiologiques de la France*. Versailles, 1860-1865. — Cet ouvrage renferme les vies des Saints de France, traduites des actes les plus anciens et des auteurs contemporains.

points, des détails qui auraient pu gêner le cours du récit.

Malgré les précautions qui ont accompagné notre marche, nous ne nous flattons pas d'avoir évité tous les écueils. Des imperfections, et peut-être des erreurs, se seront glissées dans notre œuvre. Nous prions instamment le lecteur de nous les signaler: nous nous empresserons de les corriger, si la faveur du public nous permet de préparer une seconde édition de ce livre.

Puissent les Bienheureux dont nous racontons les vertus, les combats et les victoires, féconder, pour le salut des âmes, ce faible travail du plus humble de leurs serviteurs! Puisse la Vierge Immaculée, leur Reine et notre Mère à tous, le faire agréer à son divin Fils, « à qui soit honneur et gloire dans les siècles des siècles [1] ! »

[1] I Timoth., I, 17.

8 Janvier.

—

SAINT LUCIEN

Apôtre du Beauvaisis, premier Évêque et Patron principal du Diocèse.

Fin du Ier siècle.

Après avoir reçu les grâces du Saint-Esprit, les Apôtres, fidèles à la mission que leur avait confiée Jésus-Christ, allèrent annoncer aux peuples la bonne nouvelle du salut. Par une disposition mystérieuse de la Providence, Pierre, leur chef, se rendit à Rome, et y établit le centre du gouvernement spirituel de l'Église : la ville des Césars obtint ainsi à l'avance, une surabondante compensation de la perte de sa domination temporelle sur le monde.

Les Gaules, voisines de Rome, en rapports directs et continuels avec cette métropole de l'empire, ont dû appeler la sollicitude de ses premiers pontifes, et recevoir de bonne heure la visite des messagers de l'Évangile; aussi, les plus anciennes traditions, les actes apostoliques, les martyrologes, les conciles, les cartulaires, etc., sont-ils unanimes à établir l'origine apostolique de nos principales églises.

Un écrivain, d'une érudition aussi étendue que solide, a récemment prouvé jusqu'à l'évidence, qu'une première mission eut lieu en Provence vers l'an 47 de notre ère [1]. A la fin du premier siècle,

[1] Cette mission se composait de : Sainte Marie-Madeleine, saint

le pape saint Clément envoya dans les Gaules de nouveaux ouvriers évangéliques, du nombre desquels était saint Lucien [1], à qui nous sommes redevables du don précieux de la foi.

Lucien était issu d'une illustre famille de Rome.

Lazare, son frère, premier évêque de Marseille, sainte Marthe, sa sœur; sainte Salomé, Marie, femme de Zébédée, mère de saint Jean l'Évangéliste, saint Maximin, apôtre d'Aix. Partis de la Judée, ils vinrent s'établir en Provence, vers la 47e année de l'ère chrétienne, la 13e après l'Ascension du Sauveur, la 7e du règne de Claude. (*Défense du Christianisme*, etc., par A. Lepelletier de la Sarthe, p. 19.)

[1] Certains écrivains ont essayé de ravir à l'église de Beauvais, et aux principales églises des Gaules, la gloire de leur origine apostolique. Il suffit d'un examen tant soit peu attentif des raisons qu'ils allèguent, pour en voir le peu de solidité. Leurs affirmations, basées sur un passage mal interprété de Sulpice Sévère, écrivain du IVe siècle, et sur un texte de saint Grégoire de Tours, écrivain du VIe, contredit par un autre texte du même auteur, sont en opposition avec les plus anciennes traditions, les légendes, les bréviaires, les missels et les martyrologes. Elles ne peuvent donc ébranler en rien l'antique et vénérable opinion, suivant laquelle un grand nombre de nos églises remontent aux temps apostoliques.

En ce qui concerne saint Lucien, comme il est venu dans les Gaules en même temps que saint Denis, il suffit de montrer que la mission de l'apôtre de Paris appartient à la fin du Ier siècle, ou, au plus tard, au commencement du second.

Or, telle était l'opinion généralement admise dans les églises de France faisant l'office du Saint, lorsqu'au XVIIe siècle quelques auteurs essayèrent vainement de prouver que saint Denis, Évêque de Paris, était différent de Denis l'Aréopagite. Le grand Bréviaire de Paris, imprimé en 1492, conforme, en ce point, aux bréviaires de ces églises, contient les paroles suivantes : « Saint Denis, envoyé par le bienheureux Clément, avait reçu pour mission de féconder chez les Gentils les semences de la divine parole. » Or, le pontificat de saint Clément se trouve compris entre les années 91 et 100.

Ce n'est pas Hilduin, abbé de Saint-Denis au IXe siècle, qui, le premier, a soutenu, comme l'ont prétendu ces novateurs, que l'apôtre de Paris n'était autre que Denis l'Aréopagite. Nous trouvons la même opinion dans un diplôme donné en 722 à l'abbaye de Saint-Denis par Théodoric de Chelles, et dans le testament du roi Pépin, daté de 768. (*Défense du Christianisme*, etc., p. 22 et 23.)

Suivant une ancienne prose composée en son honneur, et conforme, en ce point, aux Actes de sa vie, il fut converti à la suite d'une prédication de saint Pierre. Fils du consul Lucius, il en porta le nom jusqu'au jour de son baptême ; alors, il reçut celui de Lucien. Ce nouveau nom était destiné à lui rappeler le changement que la grâce avait opéré dans son âme [1].

L'Italie recueillit les prémices de la foi et du zèle de notre Saint. Jeune encore, il la parcourait déjà, travaillant à la délivrer des superstitions du paganisme. Le Seigneur le préparait ainsi à la lointaine et difficile mission qu'il lui réservait.

Au moment choisi par Dieu pour la conversion de nos contrées, le pape saint Clément consacra Lucien Évêque [2], et l'envoya dans les Gaules, avec

[1] « *Per gratiam Sancti Spiritus, more sanctorum patrum, in melius commutatum est nomen ejus ; ut qui erat parentibus dictus Lucius, diceretur... per gratiam, aucto nomine, Lucianus.* (*Vita S. Luciani apud Bolland. VIII januarii.*)

[2] Depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, l'Église de Beauvais a constamment honoré saint Lucien comme son premier Pontife.

1° Nous invoquerons, en premier lieu, le témoignage du bienheureux Odon, Évêque de Beauvais, qui vivait au IXe siècle. En racontant la vie de saint Lucien, il lui donne la qualification d'Évêque. Or, on ne peut suspecter ni la bonne foi, ni la science de ce pieux et savant écrivain. Le pape Nicolas Ier avait une si haute idée de ses vertus, qu'il l'appelait son très-saint collègue. Saint Odon était regardé comme une des lumières de son siècle. Il fut chargé de répondre, au nom des Évêques de France, aux objections que les Grecs faisaient à l'Église latine.

2° Autrefois les Évêques de Beauvais, avant de prendre possession de leur siége, allaient passer une nuit dans l'abbaye auprès du tombeau de saint Lucien, indiquant par là qu'ils se regardaient comme ses successeurs. Nous ne pouvons douter que ce ne fût bien là le motif qui les y portait ; en 1357, l'un d'eux, Philippe d'Alençon, ayant négligé de s'y rendre, l'abbé de saint Lucien lui rappela que, par respect pour saint Lucien, qui fut le *premier Évêque de Beau-*

saint Denis, saint Saturnin, saint Rieul, et plusieurs autres généreux confesseurs... « Allez, leur

vais, il devait se conformer à cette sainte coutume. Philippe répondit qu'il ne voulait point, par son exemple, porter ses successeurs à déroger à *une ancienne coutume*.

3° Tous les auteurs qui ont dressé le catalogue des Évêques de Beauvais, le commencent par saint Lucien. Citons seulement ici Robert, les auteurs du *Gallia christiana*, Giraud, Baunier, A. de Monchy, Loisel, Louvet, Simon, Hermand, Denully, Danse, Delettre, etc. Les plus anciens martyrologes à l'usage de l'Église de Beauvais, même ceux d'Usuard, désignent le Saint par ces mots : *Lucianum Episcopum*. Tel fut aussi l'usage constant de la liturgie diocésaine.

4° Les vêtements du Saint, trouvés en l'année 1001 sous un autel de son abbaye, avaient la forme d'habits épiscopaux. La fête solennelle de leur invention a été célébrée jusque dans ces derniers temps.

5° Ainsi, ajouterons-nous, le représentent des peintures, des statues, des sceaux, des bas-reliefs fort anciens; sous ce titre l'ont honoré, et l'honorent encore de nos jours, un grand nombre d'églises, tant dans notre diocèse que dans d'autres.

Quant aux bréviaires manuscrits où la qualification de prêtre est ajoutée au nom de saint Lucien, ils n'ont ici aucune autorité; ils ont été copiés sans contrôle, avant l'invention de l'imprimerie, sur une *Vie* du Saint beaucoup plus courte, composée par un moine anonyme, qui prétendait l'avoir écrite sous la dictée de saint Lucien; mais ces livres n'ont jamais été en usage pour l'office public de la cathédrale. La légende, dit M. Delettre, qui a constamment servi pour l'office public de la cathédrale, sous nos premiers pontifes, donnait à saint Lucien le nom d'Évêque. (Delettre, *Histoire du diocèse de Beauvais*, t. I, p. 31.)

Pour expliquer comment Usuard et quelques auteurs anciens ont pu attribuer à saint Lucien la qualification de prêtre, rappelons-nous que dans les premiers siècles, ce nom était indistinctement donné aux Évêques et aux prêtres. « *Commune videtur*, dit Baronius, *olim fuisse vocabulum tum Apostolis quam cæteris inferioris ordinis sacerdotibus*. (Ann. LVIII, n. 10.) La difficulté semble plus grande en ce qui concerne le Martyrologe romain qui a conservé à saint Lucien le titre de prêtre. Mais, le même Baronius, l'un des principaux correcteurs du Martyrologe, n'a pas hésité à se servir du mot *Episcopus*, lorsque, dans la suite, il a écrit ses annales. « *Dum suos postea annales conscriberet, certior de S. Luciani Episcopatu post maturum examen factus, priorem suam sententiam deseruit ac retractavit, ad annum 95, n. 7 hæc referens... Cle-*

dit le Pontife, intrépides soldats de Jésus-Christ. Comme le Seigneur a été avec les Apôtres, ainsi sera-t-il avec vous. »

Bien que les Gaules fussent le théâtre où nos missionnaires devaient déployer leur zèle, Denis et ses compagnons ne laissèrent pas de répandre sur leur route la divine semence de l'Évangile; mais, le démon, voyant son empire menacé, souleva contre eux la fureur des Gentils. Lucien fut le premier en butte à la persécution : comme il prêchait en un lieu voisin de la ville de Parme, il fut pris, accablé de mauvais traitements et jeté dans une obscure prison. Il y entra en bénissant le Seigneur, et plein du consolant espoir d'être bientôt délivré. Ses prières et sa confiance lui méritèrent un prompt secours; pendant la nuit, de pieux chrétiens, que l'Église comptait déjà en cette contrée, lui rendirent la liberté. Réuni à ses compagnons, Lucien poursuivit sa route, continuant d'annoncer aux peuples la parole de Jésus-Christ. Avant de quitter l'Italie, nos courageux apôtres convertirent une multitude de païens à Pavie, où ils séjournèrent quelque temps, et dans plusieurs autres pays témoins de leurs prédications et de leurs vertus.

De cette terre fécondée par leurs sueurs, l'Esprit de Dieu les guida vers les rivages des Gaules. Après une heureuse navigation, ils abordèrent au port

mens, ut petri successor... Plures ordinavit Episcopos... nempe... Lucianum Bellovacensibus... Item ad annum 98 *n.* 11. *Eadem persecutione* (*domitiani*) *Grassante in Galliis itidem Lucianus Episcopus Bellovacensis, Maximus, et Julianus presbyteri occisi sunt.* » (Ex elucidationibus præviis circa proprium Bellov.).

Concluons donc que l'ancienne et constante tradition, qui honore dans saint Lucien notre apôtre et notre premier évêque, reste inébranlable.

de la ville d'Arles. Les habitants de cette cité, espérant voir se renouveler les prodiges de miséricorde dont saint Trophime avait déjà été pour eux la source, les accueillirent avec une généreuse bienveillance. Leur charité ne tarda pas à être récompensée : Dieu les comblant de ses grâces, un grand nombre d'entre eux renoncèrent au culte des idoles, et se firent chrétiens. Rieul, bien digne de succéder à saint Trophime, resta à leur tête, et ses compagnons se dirigèrent vers le champ que le père de famille avait assigné à leurs travaux. Saturnin prit la route de Toulouse, et Denis, accompagné de Lucien, vint évangéliser Paris, principal foyer des erreurs et des vices du paganisme, dans les Gaules [1].

Cependant, le Seigneur, dans son ineffable bonté pour nos Pères, ne permit pas que Lucien restât longtemps associé à l'apostolat de Denis : bientôt, il l'envoya travailler à la conversion des habitants du Beauvaisis.

Cette contrée était alors au pouvoir des Romains ; mais, un siècle et demi d'oppression n'avait pu lui faire accepter une domination étrangère. Ses vainqueurs ne l'ignoraient pas : aussi, entretenaient-ils à Beauvais une forte garnison, pour comprimer toute tentative de révolte. Ennemis du christianisme, qui condamnait leurs préjugés, leurs coutumes et leurs passions, ils étaient un puissant obstacle à la mission de notre Saint. Lucien devait rencontrer des difficultés d'un autre genre dans l'état du pays qu'il devait parcourir, dans l'ignorance et la grossièreté des anciens Gau-

[1] *Vie de saint Lucien*, d'après le manuscrit de saint Maximin de Trèves. (*Apud Bolland. vita S. Luciani.*)

lois, et enfin dans le sanguinaire fanatisme des Druides.

Le Beauvaisis était couvert, en grande partie, d'épaisses forêts, et de marais impraticables. Il y avait peu de terres cultivées. Une partie de ses habitants demeuraient dans les bois, où ils s'étaient construit de misérables cabanes; les autres vivaient dans des villes ou bourgades situées le long des principaux cours d'eau. On se ferait difficilement une idée de leur dégradation intellectuelle et morale. Les découvertes qui ont eu lieu sur notre territoire nous montrent la religion des vainqueurs mêlée à celle des vaincus : on y a trouvé des statues de Mercure et de Cérès, et des pierres d'une grande dimension, destinées à recevoir le sang des victimes humaines. Telle était la terre que notre Saint devait défricher; tels étaient les hommes dont il devait changer les croyances et les mœurs.

Lucien choisit Beauvais pour le centre et le siége de sa mission. Plein d'espoir dans la divine assistance promise par le Sauveur à ses apôtres, il entreprit son œuvre de salut avec un courage supérieur à toutes les difficultés et à tous les périls. S'adressant en même temps aux Romains et aux Gaulois, il leur parla avec l'autorité d'un envoyé céleste. Il leur montra la vanité de leurs idoles, la superstition de leur culte. Il leur annonça le Dieu créateur du ciel et de la terre, et Jésus-Christ, son fils, Dieu lui-même, sauveur et rédempteur du monde. Aux vices de la religion païenne, il opposa les vertus du christianisme : à l'égoïsme, la charité; à l'esprit de vengeance, la loi du pardon; aux emportements de la haine, la douceur évangélique; aux désordres des mœurs, les merveilles de la chasteté ; à la cupidité enfin, le détachement des choses

de la terre. Aucun obstacle n'arrêta l'élan de son zèle ; aucune résistance ne lui fit suspendre le cours de ses missions. S'offrant lui-même à la justice divine, comme une victime d'expiation pour les péchés de ce pauvre peuple, il mortifiait son corps par toutes sortes d'austérités : de l'eau, des racines, un peu de pain, composaient toute sa nourriture; mais, disent ses Actes [1], la puissance de Dieu le soutenait, et la grâce de Jésus-Christ lui donnait une force invincible.

La charité, le désintéressement, la patience et la douceur du Saint lui ouvrirent la porte des cœurs. Des miracles, et surtout la grâce du Sauveur, vinrent achever les conversions que ses exemples et ses discours avaient préparées : à sa voix, les démons prenaient la fuite, les malades recouvraient la santé.

En peu de temps, Lucien gagna un grand nombre d'âmes à Jésus-Christ. Ses glorieuses conquêtes furent si rapides que bientôt il ne put, malgré l'activité de son zèle, subvenir seul aux besoins spirituels des nouveaux chrétiens. Mais, celui qui sait tirer la lumière des ténèbres [2], lui suscita deux fidèles ministres au milieu de ce peuple. Lucien, ayant remarqué une foi vive et une charité ardente dans Maxien et Julien, jeunes hommes récemment entrés dans le bercail du Seigneur, leur conféra la prêtrise, et les admit à partager ses travaux.

Le Saint ne renferma pas son apostolat dans les murs de Beauvais; il parcourut les bourgades, les hameaux et les plus inaccessibles retraites. De

[1] *Odonis sermo in sanctum Lucianum*, c. III.
[2] II Cor., IV, 6.

toutes parts, ses prédications, ses exemples et ses miracles portèrent des coups mortels à l'idolâtrie. Les statues et les temples des faux dieux furent renversés,et, sur les ruines des autels consacrés au démon on éleva des oratoires qui donnèrent naissance à des paroisses d'une vaste étendue. Au nombre des pays évangélisés à cette époque, nous devons placer Montmille, Breteuil et Ourcel-Maison [1].

Après avoir fait connaître le nom du Sauveur dans diverses parties de la contrée, Lucien venait reprendre à Beauvais le cours de ses prédications. Il adressait de nouveau la parole aux païens dont la grâce n'avait point encore touché le cœur, et travaillait à fortifier et à prémunir contre tout danger ses enfants en Jésus-Christ. Suivant une ancienne tradition, il avait choisi pour sa demeure, ou peut-être seulement pour la célébration des saints mystères, une maison située près de l'emplacement occupé plus tard par la collégiale de Saint-Nicolas [2].

Lucien conserva, jusque dans sa vieillesse, une grande vigueur de corps et d'esprit : la main de

[1] Légende du Propre de Beauvais.

[2] Près de cette maison, l'on éleva une église en bois qui porta le nom de Saint-Lucien. Sous le pontificat de Guy, Évêque de Beauvais, messire Raoul Lenfant, chevalier et sénéchal de France, la fit reconstruire en pierres, et dédier en 1078, dit Louvet, en l'honneur de Dieu, de saint Lucien et de saint Nicolas. Il y fonda un collége de chanoines. Sur cette église, nous lisons, dans le même auteur, la particularité suivante : « Et d'autant que saint Lucien, pour la crainte des payens, célébrait la messe en une chambre haute de la maison cy-dessus ; on tient qu'en perpétuelle mémoire, les chanoines de Saint-Nicolas célèbrent, le jour de sa fête, la messe dessus la voûte qui est au bout des allées du chœur. » (*Hist. et antiquités de Beauvais*, I, 376.) — Le chapitre de l'église Saint-Lucien et Saint-Nicolas fut supprimé le 26 janvier 1788, par Mgr de la Rochefoucauld. (Graves, *Précis statistique sur le canton de Beauvais*, p. 119.)

Dieu le soutenait visiblement dans sa lutte incessante contre l'idolâtrie. Il puisait encore une nouvelle force et de consolants encouragements dans ses entrevues avec les missionnaires qui évangélisaient les peuples voisins. On montrait, dans les temps anciens, la route par laquelle saint Denis venait le visiter. Après la mort de cet illustre martyr, saint Rieul, apôtre de Senlis, vint aussi quelquefois édifier sa piété au spectacle des vertus de Lucien.

Avec le concours de ses deux jeunes et courageux ministres, le Saint changea, en quelques années, la face du Beauvaisis. Une multitude d'idolâtres connurent et bénirent le nom adorable de Jésus-Christ. Mais bientôt, le démon, voyant son culte menacé et ses autels détruits, inspira aux prêtres païens sa haine contre l'auteur de sa défaite ; le préfet Julien servit d'instrument à l'exécution de ses perfides projets contre le christianisme. Ayant appris les conquêtes de l'Évangile dans le Beauvaisis, Julien résolut d'y mettre un terme. Jaloux de suivre les traces de Fescennius, qui avait répandu le sang de saint Denis et de ses compagnons sur la colline de Montmartre, il envoya Latinus, Jarius et Antor à la recherche de Lucien avec l'ordre de le faire apostasier, ou, s'ils ne le pouvaient, de lui donner la mort. Quelques satellites ennemis du nom chrétien leur servaient d'escorte.

Miraculeusement averti des dangers qui le menaçaient, ainsi que ses disciples, Lucien réunit les chrétiens de Beauvais et les exhorta vivement à

[1] L'auteur du manuscrit de la Vie de saint Lucien, trouvée à l'abbaye de Saint-Maximin de Trèves, s'exprime ainsi à cet égard : « On montre encore le chemin suivi, à ce que l'on rapporte, par saint Denis, lorsqu'il venait visiter le bienheureux Lucien. »

rester fidèles à Jésus-Christ. Suivant les actes de sa vie attribués à saint Odon, il leur parla en ces termes : « Frères et fils bien-aimés, Dieu veut que bientôt je me sépare de vous. Demeurez fermes dans votre foi : Que les menaces des princes, pas plus que leurs flatteries et leurs promesses, ne vous fassent oublier la sainte religion que vous avez embrassée. » Puis levant les yeux au ciel, il ajouta : « Je vous rends grâces, ô Jésus-Christ, mon maître, Fils du Dieu vivant, qui, après m'avoir associé à l'apostolat du bienheureux Denis, m'associez maintenant à son martyre. » Il quitta ensuite la ville, et se dirigea vers une colline, nommée Montmille, distante de Beauvais d'environ une heure de marche. Maxien et Julien l'accompagnèrent, prêts à donner, comme lui, leur vie pour la foi. En s'éloignant ainsi, les trois magnanimes confesseurs n'obéissaient à aucun sentiment de crainte : ils cédaient à une force d'en-haut, qui les conduisait vers le lieu de leur martyre. En allant au-devant de leur supplice, ils ne cessaient de prier et de parler du Dieu qui allait être leur récompense.

A peine furent-ils arrivés à Montmille, qu'ils se virent entourés des chrétiens du voisinage, et d'une foule de païens avides de recevoir, de la bouche de Lucien, l'aliment de la divine parole.

Les émissaires de Julien, n'ayant point trouvé notre Saint à Beauvais, dirigèrent précipitamment leur course vers la colline de Montmille, qui leur fut indiquée comme le lieu de sa retraite. Ils le rencontrèrent évangélisant une grande multitude réunie autour de lui. Maxien et Julien étaient à ses côtés : après avoir partagé ses travaux, ils devaient aussi partager sa gloire. La vie de saint Lucien,

que nous avons déjà citée [1], et à laquelle nous avons emprunté une partie de notre récit, raconte, de la manière suivante, les derniers moments de ces invincibles témoins de Jésus-Christ.

Latinus, Jarius et Antor se saisirent d'abord des deux fidèles coopérateurs de Lucien, et les mirent dans l'alternative de sacrifier aux idoles, ou de périr par le glaive.

Ceux-ci répondirent avec fermeté : « Nous ne sacrifierons pas à des dieux qui sont l'ouvrage de la main des hommes. Nous n'adorons qu'un seul Seigneur, Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, pour la religion duquel nous sommes prêts à mourir. » A peine Maxien et Julien avaient-ils terminé ces paroles, que leur tête tombait sous les coups des assassins. En massacrant, en présence de Lucien, les généreux compagnons de son apostolat, ces misérables avaient l'espoir d'ébranler son courage et sa foi ; mais, ce spectacle ne fit qu'enflammer son désir de recevoir la palme du martyre. S'étant donc approchés du Saint, ils lui parlèrent en ces termes : « Tu es accusé de séduire le peuple par tes maléfices ; tes coupables discours le dissuadent de sacrifier à nos dieux, contrairement aux ordres de l'empereur et du sénat romain. » Lucien répondit avec calme : « Je n'use point de maléfices... Je montre au peuple la voie de la vérité ; je lui fais connaître Jésus-Christ, mon maître, venu en ce monde pour racheter sa créature, et la dé-

[1] Cette vie est insérée au premier volume des Bollandistes, sous le nom de saint Odon, qui vivait au IXe siècle. Elle est évidemment antérieure au siècle de ce Pontife. Ce n'est pas de cette vie que nous parlons dans la note 2 de la page 7, mais d'une autre vie qui était autrefois conservée dans l'abbaye de Saint-Lucien, avec celle dont il s'agit ici.

tourner du culte des démons... Jésus-Christ a daigné mourir sur la croix pour le salut de tous ; à lui seul nous devons fidélité, obéissance et amour.» — « Comment, répliquent les envoyés de Julien, peux-tu regarder comme Dieu, un homme qui a souffert la mort, et a été attaché à une croix ignominieuse ? » — « Quoique vous soyez indignes poursuivit Lucien, d'entendre les secrets du Très-Haut, je vais les révéler, en faveur de la multitude qui nous environne : le Fils de Dieu, Dieu lui-même et co-éternel à son Père, a voulu, après le péché du premier homme, naître d'une vierge, pour racheter le genre humain. D'impassible qu'il était au sein de son Père, il est devenu passible par amour pour nous. Afin de nous délivrer de la mort éternelle, le Christ, vrai Fils de Dieu et vrai Fils de l'homme, a obéi à son Père jusqu'à la mort de la croix. Si, en restant Fils de Dieu, il n'avait pas condescendu à devenir Fils de l'homme, le genre humain n'aurait pu obtenir le pardon de ses fautes ; la porte de la vie éternelle aurait été fermée pour les pécheurs. »

Irrités de ce langage, les persécuteurs taxèrent Lucien d'orgueil et de folie, menacèrent sa vieillesse des plus cruels tourments, et d'une mort semblable à celle de ses compagnons, s'il ne consentait à sacrifier à leurs dieux. Puis, pour donner l'apparence d'un jugement régulier à la sentence qu'ils allaient prononcer, ils s'assirent, et lui firent subir l'interrogatoire suivant :

« Comment te nommes-tu, lui dirent-ils, et quelle est ta condition ? »

« Mes parents, répondit l'athlète du Christ, m'avaient donné le nom de Lucius ; depuis que j'ai reçu, par le baptême, une vie nouvelle, l'on m'ap-

pelle Lucien. Quant à ma condition, je suis citoyen romain... mais, quelque noble que soit ce titre, j'en porte un autre plus noble encore : celui de serviteur de Jésus-Christ. » — « Nous savons bien, répliquèrent ces juges iniques, que tu es un magicien et un séducteur... Si tu es citoyen romain, pourquoi es-tu assez insensé pour mépriser des dieux que vénèrent l'empereur, le sénat et l'univers tout entier? » Lucien continua ainsi : « Depuis que je connais Jésus-Christ mon Seigneur, j'ai renoncé au culte des païens. Pour vous, comme vous êtes encore enchaînés par des pratiques superstitieuses, vos oreilles ne peuvent entendre mes paroles, votre esprit ne peut les comprendre. En obligeant des créatures raisonnables à sacrifier au démon et à des idoles formées de la main des hommes, l'empereur, le sénat et vous, montrez bien de quel aveuglement l'infidélité est la source. »

Ne pouvant supporter plus longtemps l'injure faite à l'empereur et à leurs dieux, Latinus, Jarius et Antor ordonnèrent que le Saint fût battu de verges.

Pendant ce supplice, Lucien ne cessait de répéter : « Je crois de cœur et je confesse de bouche, que Jésus-Christ est le Fils de Dieu. » Cette courageuse profession de foi au milieu des tourments, fut suivie d'une sentence qui condamnait Lucien à périr par le glaive.

Heureux de féconder par son sang le sol qu'il était venu peupler de chrétiens, l'intrépide confesseur s'offrit lui-même au bourreau qui lui trancha la tête.

Lorsque le corps du Saint fut étendu par terre, tous les assistants, les criminels auteurs de sa mort eux-mêmes, le virent environné de lumière ;

et l'on entendit une voix qui disait : « Courage, bon et fidèle serviteur, qui n'as pas craint de verser ton sang pour moi, viens recevoir la couronne qui t'a été promise. » En même temps, ainsi qu'il est écrit dans les actes de son martyre, Lucien se leva, prit sa tête [1] dans ses mains, et marcha vers la ville de Beauvais [2]. Ayant traversé la rivière du Thérain à Miauroy [3], il s'arrêta à environ un quart de lieue de Beauvais, semblant indiquer ainsi l'emplacement où il voulait que son corps fût inhumé. Là, de pieux fidèles lui donnèrent une honorable sépulture, tandis que les mêmes devoirs étaient rendus à ses glorieux coopérateurs, sur la colline de Montmille. Les anges eux-mêmes, disent plusieurs auteurs [4], assistèrent aux funérailles du saint, et embaumèrent les airs de parfums célestes.

Cette persécution, loin d'affaiblir le christianisme dans le Beauvaisis, lui donna une nouvelle force. A la vue des miracles qui suivirent le sup-

[1] Ce fait est rapporté : 1° Dans la *Vie de saint Lucien*, par un moine anonyme ; 2° dans une autre *Vie*, imprimée par les Bollandistes, sous le nom d'Odon, évêque de Beauvais ; 3° dans le martyrologe de D. Florus, diacre de Lyon, qui vivait au IX[e] siècle ; 4° dans Louvet, *Hist. et antiquités de Beauvais*, I, 386, etc.

[2] Suivant une tradition locale, sur la terre qui reçut le sang de Lucien, il poussa des rosiers produisant des roses vermeilles. Louvet s'exprime ainsi à ce sujet : « C'est une chose véritable, dit-il, que les gouttes de sang du chef de notre martyr, dont la terre fut empourprée, engendrèrent telle quantité de rosiers garnis de roses vermeilles, qui ont paru jusqu'à présent, que le lieu du martyre s'appelle encore *la Rosière*. Pour signifier, comme dit Tertullien, que le sang des martyrs est une graine et une semence des belles fleurs du paradis. » (*Hist. et antiquités du diocèse de Beauvais*, par Louvet, t. I, 387.)

[3] Plus tard on y bâtit une chapelle qui existe encore de nos jours ; mais elle n'est plus consacrée au culte.

[4] *Vie de saint Lucien*, sous le nom d'Odon, et la même *Vie*, par un moine anonyme.

plice de Lucien et de ses compagnons, cinq cents personnes attestèrent par leur conversion, la fécondité du sang des martyrs. Avant sa mort, le bienheureux en avait déjà gagné au Sauveur environ trente mille.

A peine les restes bénis de Lucien furent-ils déposés dans la terre, que les chrétiens allèrent les vénérer : à leur tête, nous voyons sainte Romaine, qui devait répandre elle-même son sang pour la foi. Bientôt la fin de la persécution permit de construire sur son tombeau, une église à laquelle on donna les noms de saint Pierre et de saint Lucien. Jusqu'au Ve siècle, époque de sa destruction, cette église fut desservie par des prêtres vertueux et zélés, qui vivaient en communauté sous la direction des Évêques de Beauvais, et se répandaient dans la campagne, pour y exercer le saint ministère [1].

Le pieux et zélé roi Childebert avait résolu de relever cet édifice de ses ruines ; il avait même affecté à cet usage les revenus de ses propriétés de Bulles, mais, pour des raisons dont il est difficile aujourd'hui de connaître la nature, son projet ne put être exécuté que par Chilpéric Ier, en l'année 583.

Ce fut à la sollicitation de Dodon, évêque de Beauvais, et de saint Évrou, que Chilpéric fonda une nouvelle basilique et un monastère, au lieu même qui avait servi de berceau au christianisme dans le Beauvaisis ; une charte signée de sa main, et datée de la 22e année de son règne, expose ainsi les motifs qui le déterminèrent à faire droit à leur requête. « Déjà nos ancêtres, y est-il dit, ont affecté à la même destination plusieurs de leurs propriétés situées dans le Beauvaisis... D'un autre côté,

[1] *Histoire du diocèse de Beauvais*, par M. Delettre, I, 198.

l'apparition de saint Lucien à notre bien-aimé Evrou, l'ordre qu'il lui a donné de retirer de Montmille et de placer près de son tombeau le corps du bienheureux Maxien, et enfin les miracles opérés après l'exécution de cet ordre, sont autant de motifs qui nous pressent de rétablir l'église des martyrs [1]. »

Heureux d'avoir obtenu cet acte de l'autorité royale, Dodon et saint Évrou firent aussitôt commencer les travaux. Peu d'années après, le 16 octobre, Dodon consacra la nouvelle église, qu'il plaça comme l'ancienne, sous l'invocation de saint Pierre et de saint Lucien, et saint Évrou prit la direction du monastère. Cette sollicitude pour la gloire de nos saints protecteurs, ranima la confiance des fidèles. Des prodiges, dus à leur intercession, l'augmentant encore, l'affluence des pèlerins à l'abbaye de saint Lucien devint fort considérable, surtout au temps de sainte Angadrême qui allait souvent y prier. La reconnaissance et la foi ornèrent ce sanctuaire avec une grande magnificence. Saint Éloi consacra son talent à faire des châsses pour nos martyrs, et y déposa lui-même leurs précieuses reliques [2].

Le temps, loin d'affaiblir le culte rendu à ces illustres confesseurs de la foi, lui donna un nouveau lustre. Au IX[e] siècle, Raban Maur, archevêque de Mayence, atteste qu'il se fait beaucoup de miracles à leur tombeau. Déjà l'auteur de la vie attribuée à saint Odon avait raconté la même chose en ces termes : « Là, les malades sont guéris, les aveugles voient, les boîteux marchent, les démoniaques sont

[1] Voir cette charte dans M. Delettre, I, p. 218 et suiv.

[2] Cette translation eut lieu le 15 septembre. (Voir la *Vie de saint Éloi*, par saint Ouen, l. II, c. 7.) — Voir aussi les *Vies de Saints*, par Baillet, I, janvier, 105, édit. in-folio.

délivrés [1], et ce qui est plus merveilleux encore,... les liens des pécheurs sont brisés. »

Au commencement du XIe siècle, peu de jours avant la Pentecôte, une lumière brilla tout à coup dans l'église abbatiale, et l'on découvrit sous l'autel une partie des vêtements que saint Lucien portait au moment où il fut mis à mort [2].

En l'année 1261, sous le pontificat de Guillaume de Grès, les reliques des trois martyrs furent déposées dans de nouvelles châsses, avec une solennité dont les historiens du Beauvaisis se plaisent à raconter la grandeur et la pompe. Jean de Toirac, abbé de saint Lucien, venait d'être autorisé par le pape Alexandre IV à porter l'anneau, la crosse et la mître, et à conférer la tonsure et les ordres mineurs à ses religieux. Voulant manifester sa gratitude envers le glorieux Patron, en considération duquel il avait obtenu un privilége si flatteur, il fit confectionner une nouvelle châsse, aussi précieuse pour la beauté du travail que pour la richesse de la matière, afin d'y déposer les restes vénérés du saint Pontife. Elle avait six pieds de long, deux de large et trois de haut ; sa forme était celle d'une église appuyée par des arcs-boutants. Une pyramide, terminée en flèche évidée et ciselée avec une extrême délicatesse, s'élevait de trois pieds au-dessus du toit. Douze niches contenant les statuettes des douze apôtres ornaient, à l'extérieur, les murs de ce gracieux édicule. La toiture était recouverte de lames en bossage, où l'on voyait saint Lucien représenté en habits pontificaux [3].

[1] Odon, *Vie de saint Lucien.*

[2] M. Delettre. *Hist. du diocèse de Beauvais,* I, 431.

[3] M. Delettre. *Hist. du diocèse de Beauvais,* II, 315 et suiv.— *Hist. et antiquités du Beauvaisis,* par Louvet, I, 414-415.

Jean de Toirac n'avait pas oublié les compagnons de notre apôtre : deux autres châsses du même genre étaient destinées aux corps de saint Maxien et de saint Julien. La translation des reliques des martyrs dans ces châsses splendides [1], eut lieu le dimanche de *Quasimodo*. Elle fut présidée par Guillaume de Grès, Évêque de Beauvais, accompagné de Robert, Évêque de Senlis, et de Bernard, Évêque d'Amiens. Pierre de Vessencourt, abbé de Saint-Germer, Gilbert, abbé de Lannoy, Arnoulf, abbé de Beaupré, et Robert de Royaumont y étaient présents, ainsi que les abbés de Beaubec, de Saint-Ouen, de Saint-Acheul et quelques autres. Saint Louis, roi de France, releva encore la pompe de cette fête, en venant y prendre part avec Thibaud, roi de Navarre, Philippe, héritier présomptif de la couronne de France, Philippe, fils aîné de Baudoin, empereur de Constantinople, et plusieurs seigneurs d'une haute noblesse.

Le souvenir de cette translation a été consacré par une fête solennelle, que l'on célébrait autrefois dans l'abbaye de Saint-Lucien, sous le nom de *Fête des corps saints*.

Outre les châsses dont nous venons de parler, le monastère en possédait encore d'autres : une quatrième contenait les têtes des martyrs, une cinquième, l'un des bras de saint Lucien, et une sixième enfin ses vêtements. Son anneau pastoral était conservé dans un reliquaire particulier. Durant l'octave de la fête principale qui avait lieu le 8 janvier, et durant le mois de mai tout entier, ces châsses parées de fleurs, étaient exposées à la vénération des fidèles.

[1] *Gallia christiana*, IX, 783.

Nos Évêques ont toujours montré une grande piété envers le saint Fondateur de l'Eglise de Beauvais. Pendant plusieurs siècles, ils ne prenaient possession de leur siége, qu'après s'être rendus au monastère portant son nom, pour solliciter ses prières et son appui; ils y passaient la nuit qui précédait leur installation. Le lendemain, avant de partir pour leur ville épiscopale, ils se prosternaient devant ses reliques, et allaient ensuite, revêtus des ornements pontificaux et les pieds nus, recevoir à la porte de la cité, la confirmation de leur pouvoir temporel, et à la cathédrale, la reconnaissance de leur autorité spirituelle. Chaque année, ils venaient dans cette abbaye, faire la bénédiction solennelle des rameaux. Pendant leur épiscopat, ils lui continuaient toute leur sollicitude, attentifs à défendre ses biens, et surtout à y maintenir la piété et la vie régulière. Ils voulaient qu'après leur mort, leurs dépouilles reposassent à l'ombre de ses autels[1].

La sépulture de saint Lucien auprès de Beauvais, ne fit pas oublier la colline arrosée du sang de nos martyrs. Dans les premiers temps, les fidèles y bâtirent une chapelle souterraine, où ils allaient raffermir leur foi, et apprendre à ne pas rougir de la croix de Jésus-Christ. Plus tard, une église dédiée à saint Maxien s'éleva sur cette crypte, et les religieux de Saint-Lucien y ajoutèrent un prieuré.

[1] Jusque vers la fin du XII[e] siècle, l'abbaye de Saint-Lucien servit aussi de lieu de sépulture aux chanoines de la cathédrale. Comme en 1186, il leur arriva de déroger à cet antique usage, les religieux réclamèrent contre ce qu'ils appelaient la violation de leur droit. Mais le Pape Urbain III, à qui en avaient appelé les chanoines, leur accorda par un rescrit la permission de se faire inhumer où ils voudraient. (*Hist. et antiquités du Beauvaisis*, par Louvet, I, 390.)

Après la translation des corps de saint Maxien et de saint Julien au tombeau de l'apôtre du Beauvaisis, le glorieux théâtre de leur supplice ne fut pas moins honoré [1]. A l'époque de la mi-carême surtout, Montmille voyait arriver une grande foule de pèlerins. Pour encourager et récompenser leur dévotion, en l'année 1122, Godefroi I[er], Évêque de Beauvais, accorda à perpétuité une indulgence équivalente au quart de la peine canonique, à tous les fidèles qui, après avoir confessé leurs péchés, visiteraient l'église du prieuré, le quatrième dimanche de carême [2].

Nos puissants protecteurs n'étaient pas seulement honorés dans le monastère de Saint-Lucien et sur la colline de Montmille : le Beauvaisis tout entier les invoquait. Leur culte a franchi les limites du diocèse [3], et même de la France [4]. Le clergé, les fidèles et les grands sollicitèrent la faveur de posséder quelques-unes de leurs précieuses reliques. Lors de la célèbre translation du XIII[e] siècle, trois ossements, l'un de saint Lucien, l'autre de saint Maxien, le troisième de saint Julien, furent accordés au roi saint Louis, qui les déposa dans l'église des Mathurins de Fontainebleau. L'abbaye de Corbie en Picardie, la sainte chapelle de Paris, le monastère de Saint-Faron-lez-Meaux, se glorifiaient d'en posséder une grande partie.

[1] Louvet.

[2] M. Delettre, II, 44, 45.

[3] Saint Lucien est honoré à Folies, en Santerre; à Hacqueville, près des Andelys. Cette dernière paroisse, dont il est le patron, possède de ses reliques.

[4] Il y avait en Angleterre, dans le comté de Northampton, un célèbre prieuré qui dépendait de l'abbaye de Saint-Lucien de Beauvais. Les protestants ont retenu le nom du Saint, dans le nouveau calendrier de leur liturgie réformée (Baillet).

Celles que l'on vénérait à l'abbaye de Saint-Lucien et à la cathédrale de Beauvais avaient échappé à la rapacité des Anglais [1], au pillage des Bourguignons [2], à la fureur sacrilége des protestants; mais elles n'ont pu être soustraites au vandalisme des révolutionnaires du dernier siècle : le 20 novembre 1793, elles furent livrées aux flammes sur la place de l'église de Saint-Pierre. La basilique et le monastère de Saint-Lucien ont disparu à leur tour, sous le marteau des démolisseurs. Cependant, pour adoucir l'amertume de nos regrets, Dieu a permis que, non loin de leurs ruines, un pieux établissement [3] vînt faire revivre le nom, et perpétuer l'apostolat de notre premier Pontife.

Si l'impiété a pu anéantir les reliques et le tombeau de nos martyrs, il ne lui a pas été donné de détruire leur culte : il est toujours vivant dans la mémoire, et surtout dans le cœur des habitants du Beauvaisis. Monseigneur Gignoux lui a donné une salutaire impulsion, en rétablissant le pèlerinage de Montmille que la révolution avait interrompu. En vertu des précieuses faveurs [4] dont Sa Sainteté Pie IX a enrichi ce pèlerinage, les fidèles qui, depuis le vendredi de la troisième semaine de Carême, jour du grand pèlerinage, jusqu'au samedi de la semaine suivante, visiteront l'église de Montmille, pourront y gagner une indulgence plénière de leurs fautes. Pour avoir droit à ce bienfait, ils doivent recevoir dignement les sacrements de la Pénitence et de l'Eucharistie, et prier quelque

[1] En 1346, au moment où Edouard III ravagea le Beauvaisis, et fit essuyer à la France le désastre de Crécy.

[2] En 1472.

[3] Le petit séminaire de Saint-Lucien.

[4] Bref du 9 avril 1851.

temps dans cette église, aux intentions du Souverain-Pontife. Une autre indulgence de trois cents jours est accordée, une fois pendant la semaine, à tous les pèlerins qui prieront dans cette même église, avec le regret sincère de leurs péchés. Le Saint-Père permet d'appliquer ces indulgences aux âmes du Purgatoire. A ces indulgences, Monseigneur Gignoux a daigné en joindre une de quarante jours, pour les chrétiens qui, tout autre jour de l'année, visiteront ce sanctuaire, et y prieront avec recueillement.

Nous vénérons saint Lucien comme l'apôtre, le premier Évêque et le patron principal du diocèse, et nous solennisons sa fête, le 8 janvier, avec celle de ses illustres compagnons. Le vendredi après le troisième dimanche de carême, nous célébrons une seconde fête en son honneur, pour rappeler le souvenir de la translation qui eut lieu au temps de saint Louis. Enfin, le 16 octobre, nous faisons mémoire de la dédicace de l'église abbatiale élevée sur son tombeau, par les soins de Dodon et de saint Évrou.

Réflexions.

Si, pour nous avoir transmis une vie et des biens périssables, les auteurs de nos jours ont droit à notre reconnaissance, notre respect et notre amour, que ne devons-nous pas au saint Apôtre du Beauvaisis, qui nous a enfantés à la vie de la grâce, et nous a laissé l'incorruptible héritage de sa foi, de ses vertus et de sa gloire ? Noble paternité bien supérieure à la paternité selon la chair ! Celle-ci donne une existence fragile et bornée, plus remplie de douleur que de joie, tandis que l'autre peuple la terre de justes et le ciel de bienheureux.

Saint Lucien a été pour nous, entre les mains du Seigneur, un instrument de miséricorde et de salut. Il est venu dans nos contrées sauver ce qui était perdu [1], et tout restaurer en

[1] Matth., XVIII, 11.

Jésus-Christ [1]. Pour connaître le prix des biens dont nous lui sommes redevables, il ne faut que lire les récits qui nous arrivent chaque jour des pays évangélisés par nos courageux missionnaires : ils accusent un abaissement moral auquel nous aurions peine à croire, s'il n'était attesté par les plus véridiques témoins. Ainsi en est-il partout où le christianisme n'exerce point son bienfaisant empire... L'ignorance, la superstition, la cruauté, la dépravation des mœurs, règneraient parmi nous comme au temps des Gaulois, sans les bienfaits de cette religion dont saint Lucien a été pour nous l'apôtre. Il ne pouvait donc nous léguer un plus précieux héritage que celui de sa foi. Le saint y a joint l'héritage de ses vertus. Il pouvait dire à ses néophytes, et du sein de Dieu, il nous redit à tous : « Agissez comme j'ai agi moi-même. [2] » Son courage, sa patience, sa sobriété, son désintéressement, sa vie chaste et austère, ont contribué plus que son éloquente parole à la conversion des peuples. N'en doutons pas, après sa mort, les premiers chrétiens étaient jaloux d'imiter sa conduite. Dans la suite des siècles, les pères de famille se plaisaient à raconter ses actions à leurs enfants. Ils les intéressaient et les édifiaient en même temps au récit de ses longs et pénibles voyages à travers l'Italie et les Gaules, de ses courses dans le Beauvaisis et de son héroïque martyre. Des invasions successives de barbares ont pu faire disparaître des écrits contenant, sur la vie du Bienheureux, des détails dont la piété et l'histoire regrettent amèrement la perte. Elles n'ont pas effacé le souvenir de ses vertus; efforçons-nous, en les faisant revivre, de nous montrer ses imitateurs et ses fidèles enfants.

Le saint Fondateur de notre Église nous a transmis aussi un héritage de gloire. Sa vie avait été illustre : sa mort le fut davantage. Son martyre n'est pas seulement le résumé et le couronnement de toutes les vertus, il est encore le résumé et le couronnement de toutes les gloires. Saint Lucien a la gloire du père qui meurt pour défendre et sauver ce que ses travaux ont amassé de plus cher à ses enfants, de l'Apôtre exécutant, jusque sous le glaive du bourreau, la volonté de Celui qui l'a envoyé. Il a la gloire d'un invincible témoin de la vérité et de la foi : à la vue du supplice de ses deux bien-aimés coopérateurs, au milieu des tourments infligés à sa vieillesse, au moment même où son sang va couler, il ne cesse de se dire chrétien. Et, comme si toutes ses gloires ne suffisaient, lorsque

[1] Eph., I, 10.
[2] Joan., XIII, 15.

son âme prend son vol vers Dieu, on entend une voix du ciel qui l'appelle à la récompense, les anges répandent des parfums dans les airs, son corps se lève d'une manière miraculeuse et marche triomphalement vers le lieu de sa sépulture.

Mais cet héritage de salut, de sainteté et de gloire, nous ne devons pas seulement le recevoir avec reconnaissance ; il faut le conserver avec amour. L'enfant n'abandonne point la maison et le champ que lui ont légués ses pères. Il les conserve avec un soin filial ; il ne les verrait point passer sans douleur dans des mains étrangères.

Que la foi de saint Lucien soit pour nous plus précieuse que l'or ; montrons-nous-en, dans toutes les circonstances, les amis et les défenseurs. Faisons, de ses vertus, le plus bel ornement de notre âme ; et gardons-nous d'opposer la lâcheté et la honte d'une vie peu chrétienne, au courage et à la gloire de sa vie, de son martyre et de sa mort.

Pratique.

« Souvenez-vous des ministres qui vous ont prêché la parole de Dieu ; et, en considérant la fin de leur vie, imitez leur foi [1]. »

[1] Hebr., XIII, 7.

SAINT BABYLAS

Évêque d'Antioche[1] et Martyr

(IIIe siècle).

Si saint Babylas n'appartient au diocèse de Beauvais ni par sa naissance, ni par aucune action de sa vie, il lui appartient par ses glorieuses reliques. Pendant six siècles, la ville de Nanteuil-le-Haudouin, qui les possède, a ressenti les effets de leur constante protection.

Ce bienheureux Pontife ne nous est connu que par sa noble résistance à un empereur souillé de crimes[2], et par son généreux martyre; mais, la foi,

[1] Ancienne ville et capitale de Syrie. Elle est la patrie de saint Jean Chrysostôme. On l'appelle aujourd'hui Antakieh ; sa population actuelle est d'environ 10,000 habitants. Elle n'a plus rien de son ancienne splendeur. On n'y trouve aucun reste de cette gloire qui frappait saint Pierre, et attirait dans son sein les empereurs romains. Des ruines, des châteaux écroulés, des aqueducs brisés, une vaste enceinte presque déserte : voilà ce qui frappe aujourd'hui les regards des visiteurs. (*Dictionnaire de géographie, d'histoire naturelle et de biographie*, années 1845-46, etc.)

[2] Nous devons mentionner ici l'opinion du P. Stilting, qui rapporte cet événement au règne de l'empereur Dèce. « Ce fut, dit-il, à cet empereur, et non à Philippe, que saint Babylas refusa l'entrée de l'église, 1° parce qu'il était idolâtre; 2° parce qu'il avait trempé ses mains dans le sang du fils de quelque roi barbare, qu'on lui avait donné en ôtage. » (Voir la *Vie des Saints* d'Alban Butler, trad. par l'abbé Godescard, au 24 janvier.)

le courage et la grandeur d'âme qu'il a déployées dans ces deux circonstances, ont suffi à lui mériter les éloges et les bénédictions de tous les siècles. La plupart des historiens racontent le premier de ces évènements de la manière suivante :

Philippe, préfet des gardes prétoriennes, venait de faire périr en Orient l'empereur Gordien, son souverain, son bienfaiteur, et son pupille. Grâce à l'appui des troupes et à la lâcheté du Sénat, il avait réussi à usurper la couronne de sa victime. Comme l'assassin retournait, des bords de l'Euphrate, à Rome, à la tête d'une armée victorieuse, il voulut, en passant à Antioche, entrer dans l'église où les chrétiens se préparaient à la fête de Pâques, qui se célébrait le lendemain.

Devant le crime heureux et puissant le monde se tait, si quelquefois même il n'applaudit ; mais il y a toujours, dans l'Église, une bouche pour le flétrir, une main pour le repousser, sans aucune acception du rang, ni des coupables.

Babylas, évêque d'Antioche, ne craignit pas de se présenter devant l'empereur. Il lui mit la main sur la poitrine, et l'arrêta, en disant : « Il ne vous est pas permis de paraître au sein des fidèles, après le scandale dont vous avez affligé la terre. La pénitence seule peut apaiser le Seigneur irrité de votre forfait [1], et vous ouvrir l'entrée de sa maison. »

L'intrépide fermeté du Pontife toucha, dit Eusèbe [2], le cœur de Philippe, et cet empereur se soumit à la pénitence canonique [3].

[1] Philippe fut aussi soupçonné, non sans raison, dit Ph. Le Bas, d'avoir empoisonné Misithée, beau-père de l'empereur. (*Hist. rom.*, précis par Ph. Le Bas, 461.)

[2] Eusèbe, l. VI, c. 3.

[3] Philippe avait embrassé ouvertement le christianisme, ainsi que

La septième persécution générale, allumée en 250, par l'empereur Dèce, fit éclater de nouveau l'inflexible énergie de notre Saint, et valut à son dévouement pour la foi, la récompense des martyrs ; il n'avait plus seulement à défendre les droits de l'humanité et de la justice : le christianisme lui-même était en péril.

A l'approche de la tempête dont l'Église d'Antioche était menacée, Babylas prépara son troupeau à cette suprême et décisive épreuve. Parcourant tous les quartiers de la ville, il exhorta les chrétiens à mépriser les menaces et les coups de ceux qui peuvent tuer le corps, mais qui n'ont pas de pouvoir sur l'âme [1]. Ses discours, remplis de l'esprit de Dieu, les fortifièrent contre toute défaillance, et firent naître, dans le cœur des enfants mêmes, les plus héroïques résolutions.

L'heure du péril arrivée, le Pontife fut le premier à confesser sa foi. Jeté dans un cachot, il demanda pour toute grâce à ses ennemis, d'être inhumé avec ses chaînes qu'il regardait, non comme des marques de servitude et de honte, mais comme devant être bientôt les instruments de sa liberté et de sa gloire. Peu de temps après, il reçut la palme du martyre. Trois jeunes enfants, qu'il avait régénérés dans les eaux du baptême, furent immolés avec lui, et servirent d'escorte à son entrée triomphante dans le ciel.

La piété des chrétiens éleva sur le tombeau de Babylas une magnifique église, que saint Jean-Chrysostôme mettait au rang des principaux monuments de la ville. Une autre fut édifiée en son honneur

nous l'apprennent Eusèbe, saint Jérôme, Vincent de Lérius, Orose, etc. (Feller, *Dict. de Biographie.*)

[1] Matth., x, 28.

par Gallus César, au faubourg de Daphné [1], en face d'un temple dédié à Apollon. A peine eut-on déposé les reliques du saint dans ce dernier sanctuaire, que les oracles des faux dieux devinrent muets. En vain, pendant son séjour à Antioche, Julien l'Apostat offrit-il à Apollon de nombreux sacrifices pour connaître la cause de son silence, il n'en put rien savoir, sinon que la présence de certaines reliques dans son voisinage, l'empêchait de rendre ses oracles. Comprenant alors qu'il s'agissait du corps de Babylas, ce prince impie obligea les chrétiens à l'enlever.

Loin de rendre à l'idolâtrie son prestige, l'exécution de cet ordre fut pour elle l'occasion d'une nouvelle défaite, et, pour le christianisme, celle d'un éclatant triomphe. Les fidèles disciples du Sauveur se rendirent en foule à l'église de Daphné, y prirent respectueusement la châsse du Saint, et la portèrent à Antioche en chantant des psaumes, et en répétant mille fois ces paroles : « Que tous ceux qui adorent les idoles, et se glorifient dans leurs simulacres, soient couverts de confusion [2]. »

Irrité des honneurs rendus au martyr, Julien fit arrêter le lendemain et mettre en prison, plusieurs de ceux qui avaient pris part à cette solennelle translation. Mais, Dieu se chargea lui-même de venger les chrétiens : trois mois après, la foudre tomba sur le temple d'Apollon, et un tremblement de terre acheva de détruire ce que le feu du ciel avait épargné.

Au milieu des désastres successifs dont Antioche a été victime depuis cette époque, Dieu a veillé sur le corps de l'illustre martyr, et l'a conservé à

[1] Ce faubourg se trouvait à près de deux lieues d'Antioche.
[2] Psalm. XCVI, 8.

la piété et à la vénération des fidèles. Au temps des Croisades, il vint en la possession d'un gentilhomme français qui le déposa dans l'église de Nanteuil-le-Haudouin; mais, comme de son côté l'église de Crémone revendique l'honneur de conserver elle-même ce précieux dépôt, si ses prétentions sont fondées, nous devons croire que ces deux églises n'en ont obtenu, l'une et l'autre, qu'une partie. Quoi qu'il en soit, voici comment, d'après l'historien du Valois, les reliques de saint Babylas ont été transportées des bords de l'Oronte [1] dans la ville de Nanteuil-le-Haudouin.

Depuis longtemps, Philippe II, seigneur et comte de Nanteuil, voulait doter son pays d'un saint et puissant protecteur. Dans un voyage qu'il fit en Palestine vers l'an 1238, il trouva l'occasion d'accomplir son pieux dessein. En revenant de Jérusalem dans sa patrie, il acquit à Antioche les reliques vénérées de saint Babylas. Arrivé à son château, il les fit porter, avec une grande pompe, dans l'église de Nanteuil. La fête du Saint fut fixée au 24 janvier. Par le bienfait d'une généreuse fondation de Philippe, tous les ans, la veille de cette solennité, les pauvres de la paroisse reçurent une abondante aumône. « Cette translation, ajoute le même auteur, a été l'origine d'un pèlerinage, qui a longtemps rendu célèbre l'église de Nanteuil. Saint Babylas en est regardé comme le second patron, et il est invoqué principalement contre le tonnerre. Ce culte a passé, de Nanteuil, dans d'autres lieux. Il y a dans un faubourg de Saint-Pierre-le-Moûtier, au diocèse de Nevers, une paroisse de Saint-Babylas [2]. »

[1] Fleuve qui arrose la ville d'Antioche.

[2] Carlier, *Hist. du duché de Valois*, II, 126, 7.

On vénère encore aujourd'hui, à Nanteuil-le-Haudouin, le chef du martyr, surtout le jour de sa fête que l'on célèbre, chaque année, au milieu d'un grand concours de fidèles.

Réflexions.

La courageuse fermeté du martyr Babylas est bien propre à confondre les esclaves du respect humain. Ce Pontife a devant lui le chef de l'empire ; un prince qui a le pouvoir de l'arracher à son église, à son troupeau, et même de lui donner la mort. Cependant, il n'hésite pas à remplir un devoir qui l'expose à tous les périls ! Il ose dire à un empereur victorieux, mais coupable : « Je ne puis vous permettre de participer aux mystères des chrétiens. » Plus tard, placé dans l'alternative de renier sa foi ou de perdre la vie, il donne généreusement son sang pour la défense de la vérité.

Quel contraste entre cette noble conduite et notre lâcheté au service de Dieu ! Nous connaissons nos obligations, nous sommes même portés à les accomplir, et nous négligeons de le faire ! Quels sont donc les obstacles qui nous arrêtent ? Avons-nous à redouter les épreuves des martys ? Des instruments de supplice sont-ils dressés devant nous ?... Rien de semblable ne menace notre obéissance à la loi du Seigneur. Un mot, un regard, la désapprobation de quelques personnes légères et frivoles suffisent pour paralyser tous les bons mouvements de notre cœur. Ne craignons-nous pas que Dieu, nous voyant préférer à son amour l'estime d'un impie, d'un libertin, d'un insensé, ne nous abandonne à notre faiblesse et à nos ténèbres ? Combien pour avoir rougi de Jésus-Christ devant les hommes ont été précipités pour toujours dans les flammes de l'enfer ! Obtenez-nous la grâce d'éviter un si grand malheur, ô saint et glorieux Martyr, qui êtes resté uni au Sauveur, malgré les tribulations et les dangers, la persécution et le glaive.

Pratique.

Lorsque nous serons tentés de rougir de notre foi, rappelons-nous ces paroles du Sauveur : « Celui qui me confessera devant les hommes, moi aussi je le confesserai devant mon Père qui est dans les cieux. Mais celui qui m'aura renié devant les hommes, moi aussi je le renierai devant mon Père qui est dans les cieux [1]. »

[1] Matth., x, 32, 33.

27 Janvier.

SAINT JEAN

Chanoine régulier de l'abbaye de Saint-Quentin-lez-Beauvais, puis Évêque de Thérouanne [1].

Mort en 1130.

Jean naquit à Varneton, petite ville située entre Lille et Ypres, d'une famille pieuse, riche et charitable. Dès son enfance, il se montra humble, sobre, patient, chaste, miséricordieux, libéral et hospitalier [2]. Guillaume de Commines, son père, lui donna pour maîtres les hommes les plus célèbres de son temps. Sous des guides tels que Lambert d'Utrecht, et Yves de Chartres, Jean fit les progrès les plus rapides dans les sciences, mais surtout dans l'étude de la piété et de la sagesse. Admis au nombre des chanoines réguliers de l'abbaye de Saint-Quentin, près de Beauvais, il vécut d'une manière si édifiante, que tous les religieux du monastère, et Yves lui-même, qui en était abbé, se montraient jaloux de marcher sur ses traces.

Étant retourné au pays habité par sa famille,

[1] Thérouanne (que l'on écrit aussi Thérouane et Térouane) a été ville épiscopale, depuis l'an 500 jusqu'en 1553. A cette dernière époque, elle fut prise et détruite de fond en comble par les Espagnols. Il n'y resta pas debout un seul édifice. Elle n'est plus aujourd'hui qu'une simple succursale du diocèse d'Arras et du canton d'Aire. Elle est à trois lieues de Saint-Omer.

[2] *Gallia christiana*, x, 1546

Jean passa quelque temps au milieu du clergé séculier de Saint-Pierre de Lille. Mais bientôt, l'attrait de la vie cachée le conduisit à l'abbaye du Mont-Saint-Éloi [1]; ce fut là que Lambert, Évêque d'Arras, vint le prendre pour lui confier les fonctions d'archidiacre. Ce prélat, qui avait connu au monastère de Saint-Quentin la prudence, la sagesse, la foi et le savoir du religieux, se réjouissait de pouvoir mettre de si précieuses qualités au service de son diocèse.

Les vertus de l'archidiacre d'Arras, la manière dont il s'acquitta de ses nouvelles et importantes fonctions, lui méritèrent, quelques années après, l'honneur d'être élevé sur le siége de Thérouanne. Cette Église allait enfin se reposer, sous l'administration d'un saint et illustre Pontife, des troubles qui l'avaient agitée pendant près de vingt ans : Jean devait lui rendre la paix et restaurer ses ruines. Mais, avant que notre Saint consentît à accepter un si lourd fardeau, son humilité lui livra de rudes combats. Il ne s'y résigna qu'après l'avis d'un concile rassemblé à Rome, et un ordre formel du pape Urbain II.

Au moment de sa nomination à l'évêché de Thérouanne, Jean n'était pas encore prêtre; jusqu'alors, sa modestie l'avait sans doute empêché de recevoir cet auguste caractère. Le 4 juin de l'an 1099, Lambert, évêque d'Arras, le revêtit du sacerdoce, et, le 17 du mois suivant, Manassès, archevêque de Reims, le consacra Évêque.

Le Saint n'eut pas plutôt pris possession de son

[1] Abbaye de l'ordre des Chanoines réguliers de Saint-Augustin, située dans le voisinage d'Arras, et ainsi nommée d'une chapelle construite en ce lieu par saint Éloi, Évêque de Noyon. (*Dictionn. des abbayes.*)

siége, qu'il se dévoua tout entier au troupeau dont le Seigneur lui avait confié la garde. Afin de le guider avec plus de sûreté, il recourut souvent aux conseils d'Yves, son ancien maître, devenu Évêque de Chartres; il s'entoura d'habiles et actifs auxiliaires, parmi lesquels il suffit de nommer Conon d'Arrouaise [1], Lambert de Saint-Bertin, Bernard de Waten, et Gérard de Ham. Le rétablissement de la discipline ecclésiastique fut l'objet de ses premiers soins. Persuadé que l'heureux succès de son ministère était attaché au concours de prêtres instruits et réguliers, il mit tout en œuvre pour n'en avoir que de tels. Il trouva dans sa charité, dans ses vives exhortations, et au besoin dans une paternelle sévérité, les moyens de ramener ceux qui s'égaraient, de réchauffer les tièdes, et de réveiller, dans le plus grand nombre, un zèle vraiment sacerdotal. Afin d'établir, dans son diocèse, le règne de Dieu d'une manière solide et durable, il érigea de nouvelles églises, fit restaurer celles qui tombaient en ruines, et fonda des monastères [2]. Tous ces travaux, qui auraient absorbé la vie d'un homme moins actif que Jean, lui laissaient encore le temps de remplir des missions importantes. Sur l'invitation du pape Paschal II [3], dont, pendant un voyage à Rome, il avait gagné l'estime et l'affection, il se chargea de l'administration d'autres diocèses privés de leurs pasteurs. Aux conciles de Reims, de Beauvais et de Châlons, ses collègues admirèrent sa sagesse, écoutèrent sa voix, comme celle d'un docteur consommé dans les sciences ec-

[1] Conon d'Arrouaise devint plus tard légat du Saint-Siége en France.

[2] *Gallia christiana*, x, 1546.

[3] *Gallia christiana*, x, 1544.

clésiastiques. Nous ne pouvons mieux caractériser son épiscopat qu'en rappelant ces paroles d'un biographe : « Jean, dit-il, a été le réformateur, et comme le saint Grégoire d'une partie du nord des Gaules. Nos ancêtres le comparaient à saint Bernard, et ils faisaient du grand abbé de Clairvaux et de Jean de Thérouanne....., un rapprochement plein d'édification [1]. »

Ajoutons à la louange de ce Pontife ce qu'en a dit Jean de Colmieu, son archidiacre, qui avait vécu quatorze ans à ses côtés : « Il était, dit cet auteur, d'une grande sobriété, juste envers ses inférieurs et le prochain, et pieux envers Dieu... Il avait une pudeur si parfaite, une chasteté si excellente, que jamais il ne fut même soupçonné d'une action contre la pureté... Son regard n'exprimait ni orgueil, ni curiosité ; et jamais son oreille ne s'ouvrit pour écouter des choses vaines. Il mortifiait son goût et son odorat par les règles d'une abstinence sévère. Jamais il ne mangeait de viande, pas même dans sa vieillesse; et, au moment d'une maladie, il fallut un ordre du légat du Saint-Siége, pour le décider à en faire usage [2]. »

Les désastres qui suivirent l'assassinat du bienheureux Charles-le-Bon [3], comte de Flandre, abreuvèrent d'amertume la fin de sa vie. « Il n'y avait plus alors dans les contrées où vivait notre Saint, dit le Père Giry, que vols et brigandages, fraudes et parjures, pillages et incendies, homicides et combats. » Jean ne put voir son peuple livré aux

[1] *Le P. Giry*, édit. de V. Palmé, II, 212.

[2] *Vie de Jean de Thérouanne*, par P. de Colmieu.

[3] Le vertueux comte fut assassiné à Bruges, le 2 mars 1127, dans l'église Saint-Donatien, au moment où il récitait les psaumes de Pénitence, devant l'autel de la Sainte-Vierge.

mains des impies, sans en ressentir une profonde affliction.

Le saint Pontife, se voyant affaibli par les austérités, plus encore que par l'âge, comprit que sa mort était proche. La charité, la foi et l'humilité signalèrent ses derniers moments : il distribua aux pauvres ce qu'il possédait, excepté ses manuscrits, ses vêtements, et ses vases sacrés, dont il fit présent à son église; après avoir reçu, avec une angélique piété, les sacrements de l'Eucharistie et de l'Extrême-Onction, il bénit la foule qui se pressait dans ses appartements, et, couché sur un cilice couvert de cendres, il rendit son âme au Seigneur, le 27 janvier de l'an 1130. Il avait gouverné le diocèse de Thérouanne durant trente années, six mois et trois jours. Le corps du Saint fut inhumé dans son église cathédrale, par Robert, évêque d'Arras[1]. Les miracles qui eurent lieu à son tombeau lui firent bientôt rendre un culte public. Le diocèse de Beauvais, où il est venu faire l'apprentissage de la vie religieuse, et les diocèses d'Arras et de Bruges, ont une grande vénération pour sa mémoire.

Réflexions.

La vie de saint Jean de Thérouanne nous offre un admirable exemple de cette humilité de cœur [2] dont Jésus-Christ a été le premier et le plus excellent modèle.

Loin de rechercher la considération que ne pouvaient manquer de lui procurer ses talents et sa fortune, le Bienheureux préfère vivre obscur et caché dans un cloître. La dernière place est celle qu'il choisit. Son ambition a pour objet les emplois les moins relevés. Lorsque sa science, la pureté de ses mœurs, la fermeté de son caractère, l'ardeur de son zèle apostolique le désignent pour le gouvernement d'un diocèse, il se dérobe,

[1] *Gallia christiana*, x, 1546.
[2] Matth., xi, 29.

par la fuite, aux honneurs qui le poursuivent. Combien est différente la conduite de la plupart des chrétiens! Ils recherchent avec une fiévreuse avidité les places, les distinctions et l'estime des hommes. Chacun se croit digne, par ses talents et ses mérites, d'occuper le premier rang.

Si Dieu nous a mis dans une humble position, ne désirons pas d'en sortir, car elle est la voie qui conduit le plus sûrement au ciel. Si notre naissance, nos talents ou les faveurs de la fortune nous ont élevés au-dessus de nos frères, ne nous en glorifions pas, réprimons plutôt les mouvements de notre orgueil, au souvenir de ces paroles de l'Apôtre saint Paul : « Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu? Et, si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous, comme si vous ne l'aviez pas reçu [1]? »

Nos vertus elles-mêmes ne nous autorisent pas à nous glorifier. Quelles que soient notre soumission à la loi de Dieu et la régularité de notre conduite, il ne nous est pas permis, à la vue des désordres des mauvais chrétiens, de donner accès dans notre cœur à des sentiments de vaine complaisance. Combien de pécheurs, prévenus des grâces que nous avons reçues de la libéralité divine, en auraient fait un meilleur usage que nous? « D'ailleurs, dit Pascal, ils peuvent être en peu de temps, plus remplis de foi que nous ne sommes; et nous pouvons au contraire tomber dans l'aveuglement où ils sont [2]. »

Pratique.

« Inspirez-vous tous l'humilité les uns aux autres, parce que Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles. » (I Petr. v, 5.)

[1] I Cor., IV, 7.
[2] Pascal. *Pensées.*

3 Février.

SAINT ÉLINAND [1]

Moine de Froidmont [2]

Mort en 1237 [3].

Le salut est possible à tous, même aux pécheurs depuis longtemps rebelles à la grâce. Si la béatitude éternelle est accordée aux justes ornés de l'innocence baptismale, elle n'est pas refusée aux âmes purifiées dans les larmes de la pénitence. Souvent le Sauveur, pour nous encourager à revenir à lui, nous montre quelques-uns de ses prédestinés sortant de l'abîme du péché, appuyés sur son bras divin. Ils avaient été des pierres de scandale, ils deviennent des modèles de vertu. L'Église avait pleuré leur défaillance; elle se réjouit de leur résurrection spirituelle. Rentrés dans le bercail, ils

[1] On écrit aussi Hélinand.

[2] Abbaye de l'ordre de Cîteaux, fondée en 1134 à deux lieues de Beauvais, sous l'invocation de la sainte Vierge, par Achilde ou Alixe de Bulles, qui avait déjà élevé le prieuré de Wariville. Son premier abbé fut Manassès, moine d'Ourscamp. Elle fut richement dotée par les comtes et comtesses de Clermont en 1190, 1192, 1217 et 1218. Elle a eu pour dernier abbé régulier, Claude de Bèze, oncle de l'hérésiarque Théodore de Bèze. (Voir M. Delettre, II, p. 86 et suiv.— *Gallia christiana*, IX, 83 et seq.)

[3] La Monnoye place sa mort le 3 février 1223, la *Bibliothèque historique* de France en 1227, et quelques auteurs en 1229. Il ne peut être mort avant 1229, puisqu'il prêcha cette année au concile de Toulouse.

se serrent autour du bien-aimé Pasteur, et s'efforcent de lui faire oublier leur ingratitude passée.

Tel fut Élinand, moine de Froidmont. Ce jeune seigneur, natif de Pronleroy-en-Beauvaisis, reçut à Beauvais les leçons du grammairien Raoul. Doué d'une imagination vive et féconde, d'une grande sagacité d'esprit, en peu de temps, il se fit remarquer par l'étendue et la variété de ses connaissances; mais il oublia bien vite les vertueux exemples de son pieux et savant précepteur. Dès qu'il fut engagé dans le monde, sa dissipation ne connut plus de bornes. Il se livra, sans réserve, à la vanité et à l'amour des plaisirs. Son talent pour la poésie le rendait cher aux grands et à la cour, dont il amusait les loisirs par ses chansons, ses railleries, et ses mordantes satires. Dans une fête donnée à l'occasion de la naissance de Philippe-Auguste, il égaya tous les convives par ses joyeux propos [1]. Plus tard, ce prince voulut l'entendre et fut, dit-on, charmé de ses réparties pleines de finesse, et de sa voix douce et mélodieuse. «Élinand, est-il dit dans l'*Histoire littéraire de France*, parcourait les châteaux, semant la gaîté partout où il se trouvait... Il ne se donnait, de son temps, ni spectacle, ni divertissement, dans les places publiques, dans les écoles ou les tournois, où il ne fût appelé.»

Il serait difficile de croire qu'Élinand ait pu passer de cette vie légère et mondaine, à la vie austère et mortifiée du cloître, si l'infinie miséricorde du Seigneur ne nous avait comme habitués à ces prodiges de la grâce. N'avons-nous pas vu Paul [2] transformé de persécuteur en apôtre, et Pierre,

[1] *Hist. de Philippe-Auguste*, par M. de Barante, I, 81.
[2] Act., XXII, 4.

d'abord faible et timide, devenu le chef de l'Église de Jésus-Christ?

Dieu se servit de la parole de quelques saints prédicateurs pour changer le cœur du jeune poète. A cette époque, Foulques de Neuilly, Eustache de Saint-Germer, et un grand nombre d'autres zélés missionnaires, parcouraient la France, appelant les peuples à la pénitence, et, en même temps, à la guerre contre les infidèles : Élinand les entendit, et, voyant, au flambeau de la foi, l'horreur du précipice où il était tombé, il résolut d'en sortir à tout prix, et de sauver son âme. Il ne différa point sa conversion au lendemain. Renonçant aussitôt aux faveurs de la cour, aux divertissements du monde, aux biens de sa famille, il résolut d'aller expier, dans un monastère, les erreurs et les péchés de sa jeunesse. Guillaume, abbé du monastère de Froidmont, près de Beauvais, le voyant arriver à son couvent, dut être surpris de la visite du jeune gentilhomme. Mais, ayant connu ses saintes dispositions, il le bénit et l'accueillit avec tendresse.

Le Saint montra bientôt que son changement de vie n'était pas l'effet d'une nature inconstante et légère. Faible et délicat, il donna l'exemple de la prière, du travail, des veilles et de l'obéissance. Si sa pensée se reportait quelquefois en arrière, ce n'était pas pour gémir sur ce qu'il avait quitté, mais pour effacer de plus en plus ses péchés par ses regrets et ses larmes. Habile dans la science des saintes Écritures, religieux soumis, humble pénitent, il ne tarda pas à être jugé digne de recevoir le sacerdoce.

Si Dieu avait oublié les égarements d'Élinand,

[1] Joan., XVIII, 17 et seq.
[2] Matth., XVI, 18.

pour ne se souvenir que de sa pénitence, le saint Religieux ne les oubliait pas : avant de monter à l'autel, pour y offrir le corps du divin Maître, il faisait du sien une victime d'expiation. Les yeux tendrement fixés sur le Sauveur en croix, il se plaignait d'être si éloigné de ce sublime modèle des âmes mortifiées et souffrantes. Pour obtenir la force de le suivre de plus près, il recourait souvent à l'intercession de Marie, sa miséricordieuse Mère, dont il avait senti bien des fois la puissante protection.

Élinand ne se borna pas à travailler à sa propre sanctification : il voulut, en gagnant des âmes à Jésus-Christ, réparer le mal dont ses mauvais exemples avaient pu être la cause. Ses fréquentes exhortations aux religieux de Froidmont, contribuèrent à les affermir dans l'esprit de leur saint état. Il fit revenir à de meilleurs sentiments et rentrer dans l'abbaye un moine, nommé Raoul, qui avait été infidèle à ses devoirs. Souvent il allait au loin évangéliser les peuples. A sa voix plusieurs séculiers quittèrent le monde et se consacrèrent à Dieu. De ce nombre fut Guillaume, son frère, qui paraît avoir hésité longtemps à consommer son sacrifice, car, dans un ouvrage que le Saint composa sous le nom de Guillaume [1], il lui fait tenir ce langage : « Connais-tu Élinand?... Qui donc n'a connu cet homme qui passait sa vie dans une honteuse oisiveté?... Il parcourait la terre, prodiguant aux uns les flatteries et déchirant les autres par ses sarcasmes... Il était si léger, si inconstant, que

[1] Extrait de l'ouvrage *De reparatione Lapsi*, cité par Loisel, dans son livre : *Mémoire des pays, ville, etc., de Beauvais*, p. 198. — Dans ce discours, Guillaume se parle à lui-même, et cherche à s'encourager à marcher sur les traces de son frère Élinand.

l'on doute encore aujourd'hui si une nouvelle inconstance ne le fera pas rentrer dans le monde qu'il a quitté depuis cinq ans... Misérable que tu es ! rougis donc de ne pouvoir le suivre, lui qui est plus jeune, plus faible et plus délicat que toi. »

Élinand avait conservé, dans le cloître, l'estime et l'affection de plusieurs princes et seigneurs de son temps. Ayant autrefois gagné leurs bonnes grâces par ses poésies et ses saillies ingénieuses, il se servait de la familiarité dans laquelle il avait vécu avec eux pour les ramener à Dieu. Les Evêques de Beauvais, de Senlis, de Noyon et d'Orléans se plaisaient à le voir et à s'entretenir avec lui. Il assista au concile de Toulouse et porta la parole devant les prélats assemblés. La sainteté de sa vie lui avait acquis une grande autorité, même auprès de ses supérieurs : il ne craignait pas de les avertir de leurs fautes, s'acquittant toujours de cette tâche difficile avec douceur et humilité. Il refusa constamment les dignités qui lui furent offertes. Sa piété n'avait rien d'austère. « Sous l'habit de moine, dit l'historien du diocèse de Beauvais, il manifestait un air de contentement et de bien-être qu'on ne lui avait jamais vu dans le monde [1]. » « Comment se fait-il donc, lui demanda un jour Philippe de Dreux, Évêque de Beauvais, que vous soyez mieux portant, et que vous ayez la figure plus belle que lorsque vous viviez dans les délices du siècle? De quoi donc se composait votre dîner d'aujourd'hui? — De choux et de pois, répondit Elinand..... — Et celui d'hier? — De pois et de choux. — Et celui d'avant-hier? — De choux et de pois. »

Tels étaient souvent le ton enjoué et les spiri-

[1] M. Delettre, II, 195. (*Hist. du diocèse de Beauvais*, II, 195.)

tuelles réparties de ce saint religieux. Cette sereine gaîté, que donne au chrétien la foi jointe aux œuvres réparatrices de la pénitence, ne le quitta pas, même aux derniers moments de sa vie; il avait trop médité sur la mort pour en redouter les approches. Le 3 février de l'an 1237, il entra dans le repos du Seigneur, purifié de ses péchés et orné d'éclatantes vertus.

Élinand a composé un certain nombre d'ouvrages [1] qui l'ont rendu célèbre parmi ses contemporains. Il est auteur d'une chronique commençant à la création du monde et finissant à l'an 1212 de J.-C., de travaux sur les divines Ecritures, sur la vie des Saints, sur la conduite des rois et des moines, et de plusieurs sermons et homélies où l'on retrouve l'onction et la tendre piété de saint Bernard. Mais, sa gloire la plus réelle et la plus durable lui vient de sa sainteté, que Dieu a daigné attester par plusieurs miracles. On lui rendait un culte parmi les religieux Cisterciens, et surtout au monastère de Froidmont, où le souvenir de ses vertus ne s'était jamais effacé.

Réflexions.

Si notre âme gémit dans la prison du péché, hâtons-nous de l'en retirer. Que la jeunesse ne diffère pas sa conversion jusqu'à l'âge mûr, ni l'âge mûr jusqu'à la vieillesse, ni la vieillesse jusqu'au temps de la décrépitude. « Dieu, dit saint Grégoire, a promis la grâce et le pardon au pécheur s'il fait

[1] Voici comment s'exprime Bellarmin, au sujet des écrits d'Élinand : « Élinand, moine des Gaules, dit-il, a écrit une histoire qui commence à la création du monde, et va jusqu'à l'an 1212. Cet ouvrage, qui contient 48 livres, a servi de modèle aux histoires composées par Vincent de Beauvais et saint Antonin. Élinand a écrit aussi des sermons, des lettres et d'autres ouvrages ; j'ignore s'ils ont été imprimés. » (*De scriptoribus ecclesiasticis, anno* 1203.)

Élinand a composé encore des ouvrages de poésie.

pénitence, mais il ne lui a pas promis de lendemain [1]. » Ne disons donc pas au Seigneur, comme saint Augustin avant sa conversion : « Attendez un peu, mon Dieu, et encore un peu. Je vais quitter le monde. Tout à l'heure, tout à l'heure, je me retirerai du péché [2]. » Quelle dangereuse folie de disposer ainsi d'un temps qui ne nous appartient pas! Nous ne possédons pas les clefs de la vie et de la mort ; elles sont entre les mains de Dieu [3]. Combien a été prudente et sage la conduite d'Elinand! Docile à l'impulsion de la grâce, il a brisé tout à coup les chaînes de ses iniquités. Combien, hélas! est déplorable l'aveuglement des pécheurs, que les plus frivoles prétextes empêchent de changer de vie! La colère de Dieu éclatera comme la foudre, et le jour de sa vengeance sera terrible [4].

Quand nous serions sûrs du lendemain et même d'une longue vie, rencontrerons-nous moins de difficultés à nous convertir plus tard? « Les maladies invétérées, est-il dit au livre de l'Ecclésiastique, donnent de la peine aux meilleurs médecins, et celles qui ne sont contractées que depuis quelques jours se guérissent plus aisément [5]. » « Lorsqu'un vice, ajoute saint Bernard, s'est fortifié par une habitude de plusieurs années, il faut un secours très-particulier et presque miraculeux de la grâce, pour le déraciner [6]. » D'un autre côté, le démon exerce sur l'âme un empire d'autant plus absolu, qu'il y a plus longtemps qu'il en est le maître. Disons donc comme l'Enfant prodigue : « Je me lèverai et j'irai à mon Père [7], » ou avec le roi-prophète : « J'ai dit, je commence. Ce changement est l'œuvre de la droite du Très-Haut [8]. »

Pratique.

Si nous sommes dans l'état du péché, n'attendons pas à demain pour en sortir.

[1] Hom. 12, *in Evang.*
[2] Confess., l. II, c. 15.
[3] Apoc., I, 18.
[4] Eccli., V, 8.
[5] Eccli., X, 11, 12.
[6] *De modo bene vivendi.*
[7] Luc, XV, 18.
[8] Psalm. LXXVI, 11.

4 Février.

SAINTE JEANNE DE VALOIS

Reine de France.

1465-1504.

La religion n'adoucit pas seulement l'amertume de nos épreuves ; elle en fait pour nous, et souvent pour les autres, de puissants moyens de sanctification. Nous trouvons un exemple frappant de cette vérité, dans la vie de sainte Jeanne de Valois.

Fille de Louis XI, roi de France, épouse du duc d'Orléans, qui monta lui-même sur le trône, Jeanne paraît n'avoir été élevée si haut que pour mieux sentir le poids de son infortune; mais Dieu proportionna ses consolations et ses secours aux souffrances de la royale victime. Il pansa lui-même les blessures de son âme, et lui donna cette merveilleuse fécondité, qui enrichit l'Eglise d'un nouvel ordre religieux.

Née en 1465, Jeanne reçut de sa mère, Charlotte de Savoie, les premières leçons de la sagesse chrétienne. Répondant à la tendre sollicitude dont elle était l'objet, bientôt elle montra cette sainte précocité de la vertu qui est le résultat d'une bonne éducation, autant que d'une nature portée au bien. A cinq ans, elle priait sa gouvernante de la conduire à l'église, et déjà, par ses discours et ses

exemples, elle édifiait Charles son frère, et Anne sa sœur, avec lesquels elle fut élevée au château d'Amboise.

Charlotte de Savoie bénissait le Seigneur d'avoir mis dans le cœur de sa fille de si heureuses dispositions; mais, il n'en était pas ainsi de Louis XI : il s'opposa souvent aux pieux exercices de Jeanne, et la menaça même de sévères châtiments, si elle continuait à les pratiquer. Ce père imprudent et coupable, formait ainsi de ses propres mains le premier anneau de cette chaîne de douleurs, qui allait composer toute la vie de cette vertueuse princesse. A un âge si tendre, et dans un si grand péril, Jeanne ne pouvait espérer sur la terre un appui proportionné à sa faiblesse : aussi chercha-t-elle ailleurs une main pour la défendre, une lumière pour diriger ses pas. Se jetant un jour dans les bras de Marie avec un amour et une confiance sans bornes : « O ma mère, lui dit-elle, enseignez-moi vous-même ce qu'il faut que je fasse pour vous plaire davantage [1]. » Celle que l'on n'invoque jamais en vain daigna lui répondre en ces termes : « Mon enfant, sèche tes pleurs, un jour tu fuiras ce monde dont tu crains les dangers, et tu donneras naissance à un ordre de saintes religieuses occupées à chanter les louanges de Dieu, et fidèles à marcher sur mes traces [2]. »

Après cette faveur, que tous les écrivains de la vie de notre sainte se plaisent à raconter, la jeune princesse parut ne goûter de bonheur que dans la solitude. Elle ne quittait ses appartements que pour aller adorer Jésus-Christ dans son sanctuaire.

[1] Héliot, *Dict. des Ordres religieux*. Article : Religieuses de l'ordre de l'Annonciade, I, 227, éd. Migne.

[2] Héliot, *Dict. des Ordres rel.*, même article.

Par des sacrifices volontaires, elle travaillait à se rendre digne de correspondre aux desseins de Dieu sur elle, et acquérait la force de résister aux coups de l'adversité. Elle entretenait un saint commerce avec les personnes consacrées à Dieu ; leurs exemples, leurs conseils et leurs prières, l'affermissaient dans ses généreuses résolutions. Elle dut quelquefois, il est vrai, par obéissance aux ordres du roi, assister aux fêtes de la cour [1], mais elle y porta toujours une si grande modestie, elle veilla si bien sur tous les mouvements de son cœur, et fut si efficacement protégée par la Reine des vierges, qu'elle eut le bonheur d'échapper à tous les dangers.

Dépourvue des agréments extérieurs que le monde recherche, Jeanne avait reçu, en échange, des biens mille fois plus précieux : elle était douée d'un caractère noble et vraiment royal ; elle possédait un cœur compatissant, et une force d'âme qui lui permettait de souffrir les plus grands maux, sans proférer une plainte ; elle ne redoutait qu'une chose : encourir par le péché, la disgrâce du divin Maître. Ce malheur est, en effet, le seul que les chrétiens doivent redouter, car il est le seul qui soit irréparable.

Jeanne se disposait à quitter la cour, et à entrer dans un monastère pour consacrer à Dieu sa virginité, lorsqu'un ordre du roi, aussi affligeant qu'inattendu, vint l'empêcher de consommer son sacrifice. Louis XI, consultant les intérêts d'une politique égoïste plutôt que les inclinations de sa fille, avait résolu de l'unir au duc d'Orléans, premier prince du sang. Dans cette extrémité, Jeanne

[1] Héliot, *Dict. des Ordres rel.*, I, 228.

ne perdit pas courage : « Elle se prosterna, dit un auteur, aux pieds de son crucifix, et versant des larmes, elle supplia le Sauveur de lui accorder l'accomplissement de ses désirs [1]. » Sa prière ne fut pas vaine : le duc d'Orléans, qui ne l'épousait que par force, protesta contre la violence qui lui était faite ; et, loin de porter atteinte à la pureté de la princesse, il ne s'étudia qu'à lui donner des marques de son indifférence, et même de son mépris et de sa haine.

Détournée de sa sainte vocation, mariée par ordre d'un père qui ne l'aimait pas, au duc d'Orléans, dont l'aversion pour elle était manifeste, Jeanne n'opposa aux injustices et aux mauvais traitements dont elle était l'objet, que la bonté, la douceur et le pardon. Ce fut aux sollicitations de cette princesse auprès de Charles VIII, que le duc d'Orléans, coupable d'avoir pris les armes contre l'État, dut sa grâce, et put sortir de la prison où il gémissait depuis trois ans ; mais cet époux ingrat ne fut pas plutôt monté sur le trône, qu'il fit annuler son mariage avec sa libératrice.

La sainte accepta comme un bienfait la rupture des liens qui l'attachaient au roi. « Béni soit, dit-elle, le Seigneur qui a permis cette séparation, pour m'aider à le mieux servir que je ne l'ai fait jusqu'ici ! » Puis, elle se retira dans la ville de Bourges que le roi lui avait donnée pour apanage avec plusieurs autres domaines, et une pension de douze mille écus.

A la nouvelle de la répudiation de la reine Jeanne, un mécontentement général éclata dans Paris et dans tout le royaume. Pour elle, échappée aux

[1] Héliot, *Dict. des Ordres rel.*, I, 228.

filets[1] d'un monde dont elle détestait les plaisirs et les maximes, elle se réjouissait d'une disgrâce qui lui permettait de se livrer aux nobles inspirations de son cœur. Ses adieux à son époux furent touchants : ils n'exprimaient ni reproche, ni regret, mais une vive reconnaissance et une tendre sollicitude pour son bonheur. « Je vous dois de la gratitude, lui dit-elle, comme à un libérateur, puisque vous m'avez retiré de la dure servitude du siècle. Pardonnez-moi les torts que j'ai pu avoir envers vous. Je veux les expier en consacrant ma vie à prier pour vous et pour la France[2]. »

Jeanne fut accueillie par les habitants de Bourges, comme une bienfaisante protectrice que le ciel leur envoyait pour les édifier, les consoler et les soulager dans leurs peines. Leur attente ne fut pas trompée : Jeanne devint l'exemple des chrétiens par sa vie humble, chaste et mortifiée ; la mère des pauvres et des malades, dont elle soulagea les besoins, et calma les afflictions. Elle fut vénérée comme l'ange tutélaire de la ville.

La pieuse reine n'oublia pas, dans sa retraite de Bourges, les prophétiques paroles de la glorieuse Vierge qui l'avait conduite, au milieu de tant d'écueils, vers le terme de ses désirs. Dans le dessein de les réaliser au plus tôt, elle voulut, sans perdre un instant, fonder un nouvel Ordre religieux.

Comme les édifices les plus solides sont ceux qui ont coûté le plus de travaux et de peines, Jeanne vit ses desseins traversés par de grands obstacles. Le P. Gabriel Nicolaï, son confesseur, conseilla lui-même à la princesse d'y renoncer. Elle ne

[1] Psalm. CXXIII, 7.
[2] Héliot, *Dict. des Ordres rel.*, I, 229.

perdit cependant pas courage. « Si ma résolution, lui répondit-elle avec calme, est conforme à la volonté de Jésus-Christ et de sa divine Mère, ils sauront bien me prêter leur appui. »

En effet, deux années s'étant écoulées sans qu'elle pût remplir la mission qui lui avait été confiée d'une manière surnaturelle, elle tomba grièvement malade. Manifestant alors à son confesseur les plus intimes secrets de son âme, elle lui déclara que l'opposition qu'il mettait à l'exécution d'une entreprise inspirée par Dieu lui-même, l'avait seule conduite aux portes du tombeau. Le P. Gabriel, vaincu par ce langage, lui permit de suivre les attraits de la grâce, et les inspirations dont le Seigneur l'avait prévenue. Libre désormais de répondre à sa vocation, la princesse reprit peu à peu ses forces, et, soutenue des prières et des avis du P. Gabriel, elle se mit courageusement à l'œuvre. Elle choisit dix jeunes filles portées à la vertu, et décidées à se consacrer à Dieu. Les ayant réunies autour d'elle, « Jeanne en forma, dit le R. P. Héliot, une petite communauté, et leur donna une supérieure... Elle les instruisit elle-même d'une manière qui les charmait et les édifiait en même temps... Toutes les heures de la journée étaient employées à la méditation, au chant, à la lecture ou au travail... Leur ferveur était si grande, qu'il fallait quelquefois la modérer, surtout dans les exercices de l'humilité et la mortification [1]. »

Lorsque Jeanne vit ses humbles et ferventes compagnes affermies dans la piété, elle leur donna une règle qu'elle avait composée, sous le titre des dix vertus [2] de la sainte Vierge : code admirable,

[1] Héliot, *Dict. des Ordres rel.*, I, 231.

[2] Héliot, I, 231. — Ces religieuses furent désignées sous le nom

qui lui fut inspiré dans ses méditations sur la vie de la Mère de Dieu.

Cependant, avant d'arriver à l'établissement définitif de son Ordre, il restait encore à Jeanne des résistances à surmonter; Dieu le permit, pour montrer de nouveau qu'elle était l'instrument de ses desseins. Le bienheureux François de Paule, à qui elle donna connaissance de sa règle, y vit une grande sagesse, et la pressa de mettre à exécution une œuvre si utile à la gloire de Dieu. Le roi Louis XII encouragea aussi et seconda ses projets, en lui permettant de construire un monastère; mais elle eut beaucoup de peine à obtenir du Saint-Siége l'approbation de sa règle. Le P. Guillaume Morin, qu'elle avait envoyé à cet effet auprès du Souverain-Pontife, trouva le pape Alexandre VI et les cardinaux, prévenus contre la fondation de nouveaux Ordres religieux. Après plusieurs démarches infructueuses, il rentra en France, désespérant du succès de sa mission.

Plus surprise de ce refus que découragée, la princesse députa son confesseur lui-même auprès du Souverain-Pontife. Malgré son éloquence et son zèle, ce second envoyé n'aurait pas mieux réussi que le premier, sans une intervention manifeste du ciel. Le martyr saint Laurent et saint François d'Assise apparurent au cardinal Jean-Baptiste Ferrier pendant son sommeil, et lui ordonnèrent de poursuivre la confirmation de la règle présentée au Pape, de la part de Jeanne. Alexandre VI, ayant eu connaissance de cette vision miraculeuse, s'empressa de souscrire à la demande du P. Gabriel Nicolaï. Le pontife voulut même perpétuer le sou-

de : Religieuses de l'ordre de l'Annonciade ou des dix vertus de Notre-Dame.

venir de la part que ce religieux avait prise à la fondation de l'ordre des dix vertus de Notre-Dame, en substituant à son nom celui de Gabriel-Marie.

Dès que Jeanne vit sa règle revêtue de la sanction de l'Église, elle offrit à Dieu de vives actions de grâces, et fit commencer les travaux du monastère. En même temps, elle choisit cinq des plus vertueuses filles instruites et formées par ses soins, et leur fit donner le voile [1]. Ces premières religieuses eurent bientôt de nombreuses imitatrices; chaque jour, ce fidèle troupeau de Jésus-Christ faisait de nouvelles recrues. Touchées du sacrifice et de la piété de leur reine, plusieurs nobles filles vinrent partager sa retraite. Le jour de la Pentecôte de l'an 1503, ces humbles servantes du Seigneur, et les chrétiens de Bourges, virent se renouveler l'édifiant spectacle donné, plus de neuf siècles auparavant, à la ville de Noyon [2] : une reine de France se consacrant au service de Dieu par des vœux solennels. Peu de temps après, Jeanne installa dans le monastère sa vertueuse famille. Le bonheur qu'elle éprouva en ce jour compensa surabondamment les douloureuses épreuves qui avaient précédé sa sainte maternité. Si la même demeure n'abrita pas la mère et ses filles bien-aimées, c'est que l'autorité de la sainte était nécessaire pour soutenir cet ordre naissant. Privée de

[1] Elles reçurent un habit propre à leur rappeler l'esprit de leur état, et la sainteté de leurs obligations Il se composait d'une robe grise, d'un scapulaire d'écarlate, d'une simarre bleue et d'un manteau blanc. Ces vêtements figuraient la pénitence, la passion de Jésus-Christ, le ciel, auquel elles devaient penser sans cesse, et la virginité dont elles avaient fait vœu.

[2] Sainte Radegonde, épouse de Clotaire Ier. Voir sa fête au 13 août.

son pouvoir et de ses biens, elle n'aurait pu consolider son œuvre, et en assurer l'avenir. Mais, tout en vivant dans son palais, et revêtue de ses habits de reine, elle n'en était pas moins la plus parfaite religieuse de sa communauté, qu'elle visitait souvent, par une porte communiquant de son palais au monastère.

Jeanne n'était pas seulement aimée et bénie des religieuses qu'elle avait mises à l'abri des orages du monde, elle l'était encore des habitants de Bourges édifiés de ses vertus, et surtout, des pauvres soulagés par ses largesses. Parmi ceux-ci, les infirmes étaient pour elle l'objet d'une tendresse particulière; elle les soignait de ses mains royales, et pansait elle-même leurs plaies, quelque repoussantes qu'elles fussent. Souvent, en récompense de sa charité, Dieu guérit les malades qu'elle avait touchés.

Un dévouement si extraordinaire avait sa source dans l'amour de Jeanne pour la divine Eucharistie. On peut dire que son cœur n'était plus à elle: il appartenait au Dieu caché sous l'humble apparence du pain. Cette union avec Jésus-Christ lui mérita une faveur surnaturelle : comme un jour pendant l'auguste sacrifice de la messe, elle était dans une sainte extase, le Sauveur apparut à la pieuse Reine et lui fit connaître qu'il avait accepté l'offrande de son cœur. Ne pouvant espérer de telles grâces, accordées seulement aux plus héroïques vertus, souvenons-nous que Dieu a des récompenses pour tous les degrés de mérites, depuis le verre d'eau donné en son nom, jusqu'à l'entière immolation de nous-mêmes pour sa gloire. Tel était bien le sacrifice de Jeanne. A son arrivée à Bourges, elle avait soumis sa vie, déjà bien austère pourtant, à de nouvelles et plus rudes mortifica-

tions : elle portait un cilice sur son corps tendre et délicat ; les mets les plus communs composaient sa nourriture ; les jours maigres, elle s'abstenait de beurre et d'œufs, et de tout ce qui provient de la chair des animaux [1]. Après avoir prononcé ses vœux, elle suivit encore de plus près le Sauveur crucifié : un sépulcre qu'elle avait fait édifier dans le jardin de son palais, devait lui rappeler sans cesse à quel point ses propres souffrances étaient inférieures à celles de l'Homme-Dieu ; souvent, elle allait y méditer sur les diverses circonstances de la Passion, et infliger à son corps les plus rudes pénitences.

Les vertus et la pénitence de Jeanne lui méritèrent la grâce de voir abréger le temps de son pèlerinage. Le jour de l'Épiphanie de l'an 1505, sentant ses forces diminuer, elle rendit une dernière visite à ses religieuses. Après avoir cherché à ranimer leur dévotion envers Jésus et Marie, elle les pressa de rester fidèles jusqu'à la mort, à l'observation de la règle qu'elle leur avait donnée. Étant rentrée ensuite dans son palais, elle fit boucher, comme désormais inutile, la porte par où elle se rendait au monastère. Jusqu'au moment de sa mort, qui arriva le 4 février suivant, elle eut le bonheur de recevoir tous les jours la divine Eucharistie. A peine eut-elle rendu le dernier soupir, que sa chambre fut remplie d'une vive clarté, brillant reflet de la gloire qui allait orner son âme au ciel.

On trouva sur le corps de la sainte, après sa mort, un rude cilice garni de cinq clous d'argent à l'endroit du cœur, et, sur ses reins, une chaîne de fer,

[1] Héliot, *Dict. des Ordres rel.*

instruments de ses austères pénitences. Elle avait ordonné de l'inhumer avec le costume de son ordre, mais par la volonté du roi, on la revêtit de ses habits de reine, auxquels on ajouta un voile et un scapulaire. A ses funérailles, qui eurent lieu avec une grande pompe, plusieurs miracles attestèrent sa sainteté et lui concilièrent la confiance et la vénération du peuple. Son corps, déposé sous le chœur de l'église du monastère, fut préservé de toute corruption, jusqu'en l'année 1552, époque où il fut livré aux flammes par les calvinistes. A l'approche de ces impies, la sainte parut se réveiller dans sa tombe : comme ils étaient sur le point d'accomplir leur œuvre sacrilége, un profond soupir sortit de sa poitrine. Un furieux qui lui plongea son épée dans le cœur, l'en retira tout ensanglantée.

Le culte de la bienheureuse reine a été approuvé pour l'ordre de Saint-François, par Benoît XIV, et le pape Pie VI l'a étendu à toute la France.

Réflexions.

Les maux temporels sont des signes non équivoques de l'amour de Dieu pour ses enfants. Ils les détachent des plaisirs dangereux et des biens périssables de ce monde, et, en les purifiant, ils leur ouvrent la porte du ciel, fermée aux âmes souillées par le péché.

C'est pour cela que l'Apôtre des Gentils nous dit : « Dieu châtie celui qu'il aime [1]. » Il ne le frappe que pour l'appeler à lui et l'admettre dans sa sainte famille [2]. La souffrance est donc cet or éprouvé [3], avec lequel nous acquérons les richesses incorruptibles du royaume éternel.

Nous ne l'ignorons pas, l'épreuve a souvent ses périls :

[1] Hebr., XII, 6.
[2] Hebr., XII, 6.
[3] Apoc., III, 18.

l'esprit se trouble et la chair faiblit. Mais, pour raffermir notre courage, nous avons le secours de Dieu et les exemples de milliers de saints qui nous ont précédés dans cette voie. Aujourd'hui encore, l'Église nous offre un admirable modèle de résignation et de patience dans la bienheureuse Jeanne de Valois.

Dépourvue de ces avantages extérieurs, qui sont pour beaucoup une cause de ruine, sainte Jeanne n'en exprime ni plainte ni regret ; elle travaille à l'acquisition de cette beauté intérieure, seule capable d'attirer les regards de Dieu. Privée de l'amitié d'un père à qui elle n'inspire que de l'aversion, méprisée et répudiée de son époux, rencontrant des difficultés presque invincibles jusque dans ses plus saintes entreprises, son cœur n'est pas brisé par tant d'épreuves : il en sort purifié de toute affection terrestre. Aussi, son âme n'a pas plutôt quitté la fragile enveloppe du corps, qu'elle est admise au sein des élus.

Ainsi en serait-il de chacun de nous, si nous voulions apprécier, à la lumière de la foi, les biens et les maux de cette terre. « Les tribulations si courtes et si légères de la vie présente, produiraient en nous le poids éternel d'une sublime et incomparable gloire [1]. »

Pratique.

Ne vous découragez pas dans le châtiment. Dieu vous traite comme ses fils : quel est le fils que ne corrige point son père [2] ?

[1] II Cor., IV, 17.
[2] Hebr., XII, 7.

6 Février.

SAINT VAAST [1]

Évêque d'Arras.

Mort en 540.

Saint Vaast naquit sur les frontières du Périgord et du Limousin, vers la moitié du Ve siècle. Dès son enfance, prévenu de la grâce, et guidé par l'esprit de Dieu, il quitta sa famille, l'opulent héritage de ses pères, et alla, loin de sa patrie, se réfugier dans une obscure retraite, aux environs de la ville de Toul. Là, dégagé des liens et des affections de ce monde, maître de ses sens qu'il captivait par les mortifications et le jeûne, occupé à prier et à méditer les divines Écritures, il mena une vie solitaire et presque céleste. Ainsi se préparait-il, à son insu, aux grandes et difficiles missions qui l'attendaient.

A l'heure marquée pour l'accomplissement de

[1] « *Védaste*, nom de notre saint, a d'abord été abrégé de cette manière : *Véast*. Plus tard, on en a fait Vaast Védaste, originaire d'Aquitaine, fut-il le neveu de saint Firmin, Évêque de Verdun, qui l'appela dans son pays ? ou cette parenté s'explique-t-elle par les rapports spirituels du Prélat avec le jeune Védaste à qui il sut donner de sages conseils, pour le préparer à la sainte mission qui leur était réservée ? Les Bollandistes, et plus tard le P. Ghesquière, qui consacra toute son érudition aux saints de la Belgique et du nord de la France, n'ont laissé aucun document qui puisse élucider cette question ; toutefois, ils penchent vers le sentiment que nous venons d'exprimer. » (*Le Trésor sacré de la cathédrale d'Arras*, 1860, p. 54.)

ses desseins, Dieu fit connaître l'asile du Bienheureux à l'Évêque de Toul. Ce pontife, sans se laisser arrêter par la résistance de Vaast, le fit sortir de sa retraite, et lui conféra la prêtrise.

Vaast en remplit les fonctions avec autant de succès que de zèle. Son humilité l'avait engagé à les fuir, cette même vertu le porta à travailler à s'en rendre de plus en plus digne. Ses saints exemples, unis à la vive et entraînante éloquence de ses discours, opérèrent en peu de temps de nombreux fruits de salut. Mais bientôt, un événement heureux pour l'Église et pour la France, vint l'enlever au diocèse de Toul.

Favorisé d'un secours surnaturel, Clovis, roi des Francs, venait de mettre en déroute, près de Tolbiac [1], une armée innombrable d'Allemands, qui avaient envahi son royaume. Reconnaissant envers le Dieu dont il tenait la victoire, et désirant accomplir au plus tôt le vœu qu'il avait fait d'embrasser le christianisme, ce prince cherchait un ministre capable de disposer son âme à la grâce du Baptême. Comme il passait par Toul, en regagnant ses États, il entendit vanter la science et les vertus de Vaast. L'ayant mandé, il le pria de l'initier à la connaissance de l'Évangile. L'humble prêtre essaya de se dérober à l'honneur de catéchiser un roi. Ce fut en vain ; Clovis le retint, et lui ordonna de l'accompagner jusqu'à Reims. Sur la route, ce fier guerrier recueillit les vérités de la foi, de la bouche de Vaast, avec la simplicité et la docilité d'un enfant : ainsi, plus de quatre siècles auparavant, sur le chemin de Jérusalem à Gaza, le puissant ministre d'une reine éthiopienne [2] apprenait,

[1] Aujourd'hui Zulpich, petite ville de Prusse, Bas-Rhin.
[2] Act., VIII, 27 et seq.

du diacre Philippe, à connaître et à adorer Jésus-Christ.

Pour confirmer le royal néophyte dans ses généreuses résolutions, et ouvrir à la foi les cœurs des Barbares qui l'accompagnaient, le Seigneur voulut manifester, par un miracle, la sainteté de Vaast. Comme Clovis, au milieu de son armée et d'une grande multitude accourue pour le voir, traversait un pont construit sur la rivière de l'Aisne, un homme, depuis longtemps aveugle, se présenta devant le serviteur de Jésus-Christ, et lui dit : « Vertueux prêtre, ayez pitié de moi... Je ne vous demande ni or, ni argent : secourez ma misère en priant Dieu de me rendre l'usage de la vue [1].

Vaast, sentant que la vertu de Dieu était avec lui, marqua les yeux de l'aveugle du signe de la Croix, et pria en ces termes : « Seigneur Jésus, qui êtes la vraie lumière, ouvrez les yeux de cet homme, afin que tous ceux qui sont présents, confessent que vous êtes le seul vrai Dieu, et que seul vous faites des prodiges au ciel et sur la terre [2]. » L'aveugle recouvra aussitôt la vue, et continua sa route, en rendant à Dieu de vives actions de grâces.

Arrivé à Reims, Clovis, instruit par les leçons de Vaast, fortifié dans la foi par le miracle dont il venait d'être témoin, fit pénitence pendant quelques jours, abjura le culte des idoles, et reçut le baptême des mains de saint Remi. Ses deux sœurs [3],

[1] Alcuin, *Vie de saint Vaast*. Ce miracle fut opéré en un lieu nommé Vouzy, à peu de distance du village de Rilly. On y bâtit plus tard une église qui existait encore au temps de Baudry, évêque de Noyon, mort en 1113.

[2] Alcuin.

[3] *Vie de saint Remy*, écrite au Xe siècle, par Flodoard.

et trois mille de ses compagnons d'armes, suivirent son exemple.

Ayant rempli auprès du roi la mission dont Dieu l'avait chargé, Vaast resta auprès de saint Remi, à qui Clovis l'avait recommandé, et fut, dit-on [1], peu de temps après, élevé à la dignité d'archidiacre.

Édifier les peuples par ses vertus, les éclairer par sa parole, les convertir par ses miracles, telle fut la mission que le Bienheureux ne cessa d'exercer dans le diocèse de Reims. La pureté de ses mœurs, son assiduité à la prière, son humilité, ses jeûnes, ses mortifications, et sa charité envers les malheureux, lui acquirent une grande réputation de sainteté. On venait à lui de toutes parts, aussi bien pour les infirmités du corps que pour celles de l'âme. Plein d'un tendre intérêt à l'égard de ses pieux visiteurs, il usa quelquefois, pour subvenir à

[1] Nous lisons, à ce sujet, dans l'ouvrage de M. l'abbé Van Drival, les paroles suivantes : « On dit que Védaste, pendant son séjour à Reims, fut nommé archidiacre, et son nom figure avec cette dignité dans un catalogue des officiers de cette Église dressé par un Bénédictin Après celle des archevêques, cette dignité était la plus importante. Les archidiacres, qu'on appelle les yeux des prélats, étaient chargés des visites paroissiales ; ils devaient s'assurer de l'entretien des ornements de l'autel, de la garde des titres confirmatifs des droits et des privilèges des églises, de la distribution des aumônes aux pauvres. A eux appartenaient l'installation des abbés et dignitaires ecclésiastiques, l'examen des clercs qui se disposaient à recevoir les ordres, l'explication des fêtes de l'année et de l'office divin, et surtout la visite des prisons à l'époque de certaines solennités. On voit quelle responsabilité s'attachait à ces fonctions, aussi quelques auteurs n'hésitent point à donner aux archidiacres le nom de chorévêques. Nous n'oserions toutefois affirmer que Védaste ait été revêtu de cette dignité ; mais ce fait n'aurait rien d'étonnant, car Remi l'appelait son vicaire, *vicariæ sollicitudinis cooperarius*. (M. l'abbé Van Drival, *Trésor sacré de la cathédrale d'Arras*, p. 58.)

leurs besoins, du don des miracles que le Seigneur lui avait accordé.

Un jour, un noble seigneur vint recevoir, de ses lèvres, les consolations de la parole évangélique. L'entretien s'étant prolongé jusqu'au soir, le serviteur de Dieu ne voulut pas que son hôte partît sans quelque provision de voyage ; il ordonna donc à son serviteur d'apporter du vin. Celui-ci, n'en ayant plus trouvé dans le vase destiné à le contenir, s'empressa de le dire à son maître. Confiant dans le divin Auteur du miracle de Cana en Galilée [1], Vaast se mit en prière, et dit à son serviteur de visiter de nouveau le vase. Cet homme courut aussitôt au cellier, et en rapporta un vin excellent. Ainsi l'hôte de Vaast put regagner son pays, réconforté, par le charitable prêtre, dans les besoins de l'âme et du corps.

A la vue des fruits que produisait la terre cultivée par les mains du saint Prêtre, l'Évêque de Reims résolut de lui confier un champ plus en rapport avec l'activité de son zèle. Ayant pris l'avis de son clergé et invoqué le ciel par de ferventes prières, il lui conféra le caractère épiscopal, et le préposa au gouvernement du diocèse d'Arras.

Vaast était nommé Évêque d'une contrée livrée à tous les maux : des invasions de barbares en avaient fait disparaître la religion chrétienne; le paganisme y régnait de nouveau, avec son inséparable cortége de corruption et de ténèbres. Placé malgré lui, au rang des Pontifes, le Saint accepta courageusement les charges et les périls de ses nouvelles fonctions; sans tarder, il alla réveiller l'étincelle de la foi dans les âmes dont il venait

[1] Joan., II, 1 et seq.

d'être établi le pasteur. Dieu montra bientôt par un miracle, ce que l'on devait attendre de la mission de l'intrépide apôtre : comme Vaast approchait de la porte d'Arras, deux pauvres, dont l'un était aveugle et l'autre boîteux, implorèrent sa générosité. Le charitable Pontife fut touché de compassion; mais les aumônes qu'il avait faites pendant son voyage avaient épuisé ses ressources. Voulant cependant soulager leur misère, il se mit à genoux, et pria le Seigneur de leur venir en aide. Sur l'heure même, l'aveugle et le boîteux furent guéris de leurs infirmités, et rendirent grâce à Dieu et au saint Évêque, dont ils avaient reçu plus qu'ils ne lui avaient demandé.

Ce miracle devint pour un grand nombre une cause de salut. La puissance qui accompagnait la parole du Saint fit une salutaire impression sur les habitants d'Arras : plusieurs renoncèrent aux superstitions de l'idolâtrie, se déclarèrent chrétiens, et furent régénérés dans les eaux du baptême. Ceux mêmes, dont la grâce n'avait pas encore touché le cœur, conçurent pour Vaast des sentiments d'admiration et de respect.

A peine entré dans sa ville épiscopale, Vaast résolut d'édifier une église, sur l'emplacement de celle que les barbares y avaient détruite ; mais cette église avait été si complètement ruinée, qu'il fallut bien des recherches pour en retrouver les vestiges. Il n'en restait, dit le bienheureux Alcuin, que quelques débris cachés par des ronces. Là, où autrefois les chants des saints cantiques avaient retenti, on ne voyait plus que le repaire des bêtes féroces. Le Lieu saint profané et détruit, était abandonné à une immonde destination. A cette vue, l'apôtre de Jésus-Christ s'écria, saisi de douleur et

versant des larmes : « O mon Dieu, ces maux ont fondu sur nous, parce que nous avons péché avec nos pères; mais, Seigneur, souvenez-vous de votre miséricorde, et ayez pitié de vos infortunés enfants [1]. »

Comme Vaast exhalait ces plaintes, un ours [2] sortit tout à coup du milieu des ruines où il avait établi sa retraite. Vaast lui ayant ordonné de se retirer dans l'épaisseur des forêts, l'animal obéit, et ne reparut plus dans la suite.

Toute grande que fût la désolation de cette malheureuse contrée, elle n'était qu'une faible image de celle qui régnait dans les âmes; cependant, par l'éloquence de sa parole, la sainteté de sa vie, l'éclat de ses miracles, l'Évêque d'Arras parvint à y faire luire les rayons de la grâce. Les lieux les plus éloignés et les plus inaccessibles de son diocèse, eurent part à ses travaux apostoliques. Sa seule présence adoucissait les maux qu'il ne pouvait guérir. Il était généreux envers les pauvres et affable avec les riches. Humble comme un enfant, il se faisait tout à tous, pour gagner les cœurs à Jésus-Christ. Il honorait les vieillards, et parlait aux jeunes gens avec une paternelle affection. Quoiqu'il préférât se trouver au milieu des petits, quelque-

[1] Alcuin. *Vie de saint Vaast.*

[2] « Au Moyen Age, on représentait saint Vaast traînant un ours à sa suite : c'est ainsi que le montrent les manuscrits qui contiennent sa vie, les tableaux des artistes, les œuvres des statuaires.

Une pieuse tradition veut que saint Vaast, voyant cet animal dans les ruines d'Arras, lui ait donné l'ordre de le suivre, et, qu'obéissant à ce commandement, il soit devenu le compagnon fidèle de saint Vaast, afin de montrer aux nations encore barbares, la puissance du Dieu dont il annonçait la parole, les inviter à se soumettre à celui qui savait commander aux animaux les plus féroces et les rendre souples et soumis. » (M. l'abbé Van Drival, ouvrage cité plus haut, p. 60.)

fois cependant il visitait les riches. Il s'asseyait même a leur table, afin que, la familiarité dont on use communément dans les repas, lui permît de faire entendre plus facilement la parole de Dieu. Les conversions s'étant multipliées de toutes parts, le Saint éleva un grand nombre d'églises, auxquelles il donna des prêtres et des diacres formés par ses soins, et animés du désir de marcher sur ses traces. Bientôt, l'infatigable ardeur de son zèle lui attira un immense surcroît de travaux : saint Remi, ayant appris les heureux résultats de son ministère dans l'Artois, lui confia le gouvernement de l'Eglise de Cambrai, et peu après l'envoya diriger celle de Beauvais, privée de pasteur.

Comme l'Artois, le Beauvaisis avait été envahi et dévasté par les barbares ; tout y avait été ravagé par le fer et par le feu [1]. Ceux qui avaient échappé à la mort étaient assujettis à mille privations; la foi se perdait; l'abattement était général. Ce fut dans ces tristes conjonctures que le saint Pontife visita nos contrées. La renommée de ses vertus l'y avait précédé; aussi, nos pères l'accueillirent-ils comme un libérateur. A sa voix, les familles dispersées se réunirent, et le courage leur revint avec l'espérance. Vaast releva les églises de leurs ruines, ordonna des prêtres et fonda des hôpitaux pour les malades. Bien des siècles après lui, on voyait encore au milieu de nous des monuments de sa foi et de son zèle. Suivant une vénérable tradition, il opéra dans nos contrées plus de miracles que dans son propre diocèse. Plusieurs fois il évangélisa les pays voisins de la rivière d'Epte, et reçut une libérale hospitalité chez les ancêtres de saint Germer [2].

[1] Légende du Propre du diocèse de Beauvais.
[2] *Hist. du Dioc. de Beauv.*, par M. Delettre, I, 186.

Ces pieux chrétiens élevèrent par ses conseils une église dont il fit lui-même la dédicace, et un hôpital pour le soulagement des pauvres malades. Il est permis de penser que ces actes de charité, joints aux prières de Vaast, leur ont mérité la grâce de donner le jour au vénéré fondateur de l'abbaye de Saint-Germer.

Vaast ne rentra dans son diocèse qu'après avoir pourvu notre église d'un pontife. Réuni à son troupeau, il consacra ce qui lui restait de force et de vie à consolider l'œuvre de réparation qu'il avait si heureusement commencée. Lorsqu'il arriva au terme de sa carrière, tel était, rapporte Alcuin, l'état des pays évangélisés par son zèle : « La sainte loi de Dieu, dit-il, y était désormais connue. Le nom adorable de Jésus-Christ sortait de toutes les bouches; les mœurs étaient pures; la patrie était aimée; le peuple courait en foule aux solennités religieuses; chaque jour, et en tout lieu, la parole divine était annoncée; enfin les chrétiens se réjouissaient dans la paix, dans la connaissance de la vérité, et dans la sainteté de la religion chrétienne [1]. »

Averti par Dieu lui-même de sa fin prochaine, Vaast s'y prépara, en recevant la divine Eucharistie, avec une foi vive et une pieuse ferveur. Il s'endormit du sommeil des justes, le 6 février de l'an 540, après avoir recommandé son âme aux chrétiens qui environnaient sa couche, et les avoir exhortés à observer fidèlement la loi de Jésus-Christ.

Plusieurs miracles accompagnèrent et suivirent sa mort. Son corps fut inhumé dans l'église de

[1] Alcuin.

Notre-Dame d'Arras, quoiqu'il eût désigné lui-même, pour le lieu de sa sépulture, un oratoire de bois, près de la petite rivière du Crinchon. Ce ne fut que cent vingt-six ans après, que ses dernières volontés furent exécutées par saint Aubert, l'un de ses successeurs sur le siége d'Arras. Le bienheureux Vaast, dit Alcuin, apparut au pontife, tenant à la main une baguette avec laquelle il mesurait, à côté de son petit oratoire, l'emplacement d'une basilique. Comprenant, par cette vision, que saint Vaast lui ordonnait de transporter ses reliques dans son oratoire, saint Aubert, accompagné de saint Omer, évêque de Thérouanne, les y fit déposer en 666, avec une grande solennité. En ce même lieu, il jeta les fondements d'une abbaye de Bénédictins qui fut achevée par son successeur Vindicien, enrichie et dotée par Thierri Ier [1], d'une vaste basilique, et enfin ruinée, comme tant d'autres monuments de la foi de nos ancêtres, par les démolisseurs de 93. L'église abbatiale a été depuis transformée en cathédrale, et subsiste encore au centre de la cité d'Arras, comme pour rappeler, dit un auteur, que cette pieuse fondation en fut l'origine et la gloire [2].

Dieu permit que les restes du Saint vînssent, après sa mort, protéger le Beauvaisis, que le Pontife avait évangélisé et béni pendant sa vie : au IXe siècle, les religieux de l'abbaye qui portait son nom, les transférèrent à Beauvais, pour les préserver de la fureur sacrilége des Normands. Hildeman, Évêque de Beauvais, et les fidèles de la ville, se rappelant les bienfaits que le Bienheureux avait

[1] Elle devint en 691 le lieu de la sépulture de ce prince.

[2] Ce fut à partir de l'érection de cette abbaye que la ville d'Arras prit son accroissement. (*Dict. des Abbayes déjà cité.* p. 783.)

prodigués à leurs pères, reçurent ses reliques avec des sentiments de gratitude, de vénération et de confiance. Durant l'espace d'environ cinquante ans [1], elles reposèrent, soit dans une chapelle de la cité [2], soit dans l'église de Saint-Étienne qui, jusqu'au XVIIIe siècle, porta son nom, en même temps que celui du premier martyr [3]. Leur présence à Beauvais fut signalée par plusieurs miracles.

Pendant que la châsse de saint Vaast, dit Louvet, était dans l'église de Saint-Étienne, il arriva que, par les mérites et l'intercession du Saint, une lampe fut remplie d'une huile qui ne diminuait pas. Comme les uns admiraient ce prodige, tandis que d'autres le niaient, l'huile de cette lampe en sortit, aux yeux de tous, et arrosa la terre ; une autre huile très-pure la remplaça aussitôt, et la lampe fut miraculeusement allumée. En mémoire de cet événement, saint Hildeman et plusieurs de ses successeurs avaient l'habitude de prendre dans cette église, l'huile servant au Baptême et à l'Extrême-Onction. Suivant le même historien, le serviteur d'un chanoine de la cathédrale, ayant été conduit auprès des reliques de saint Vaast, fut délivré, par l'intercession du Bienheureux, de l'esprit malin qui le possédait.

Après les invasions des Normands, les religieux du monastère de Saint-Vaast d'Arras vinrent redemander le corps de leur saint patron. « Quoique Honorat, évêque de Beauvais, dit Godefroy Hermant, ne pût sans peine se priver des saintes re-

[1] Légende du Bréviaire de Beauvais au Propre.
[2] Louvet, *Hist. et Antiquités du Beauvaisis*, II, 136.
[3] En l'année 1072, Guy, Évêque de Beauvais, installa dans cette Église un chapitre de chanoines, sous l'invocation de saint Vaast.

liques qui faisaient l'ornement de la ville, il les rendit néanmoins à ceux qui les avaient confiées à l'un de ses prédécesseurs. Sa piété le porta à accompagner le pieux cortége, une très-grande partie du chemin, suivi d'une multitude de fidèles, mêlant leurs hymnes et leurs louanges aux cantiques du clergé [1]. »

En témoignage de leur reconnaissance pour l'hospitalité que le corps de saint Vaast avait reçue à Beauvais, les religieux d'Arras y laissèrent quelques-unes de ses précieuses reliques. Depuis cette époque, le culte du Bienheureux fut très-populaire dans nos contrées. Plusieurs paroisses l'adoptèrent pour leur patron; des pèlerinages s'établirent en son honneur; et, partout où son nom fut invoqué avec confiance, saint Vaast se plut à donner des preuves de son crédit auprès de Dieu [2].

Réflexions.

Par sa fidélité à la grâce, l'homme parvient en ce monde, à un degré élevé de perfection, et mérite, dans l'autre, un bonheur d'une éternelle durée. Si nous nous abandonnons sans réserve aux secrètes inspirations du Seigneur et aux bons mouvements qu'il éveille dans notre âme, nous marcherons de vertu en vertu [3] jusqu'au jour où il couronnera ses propres dons, en nous récompensant avec une libéralité toute divine. Ainsi voyons-nous agir le Saint dont nous célébrons aujourd'hui la fête : pendant toute sa vie, il recueille avec une pieuse avidité toutes les grâces que Dieu lui accorde. Son âme, comme une terre fertilisée [4] par une pluie bienfaisante, reçoit sans cesse de nouvelles bénédictions et produit des fruits abondants de salut. Chacun de ses pas le rapproche du ciel et en

[1] Godefroy Hermant, l. III, ch. 25.

[2] Dans le nord de la France, un grand nombre d'églises ont été dédiées à saint Vaast. Il y a encore aujourd'hui à Soissons une église portant son nom.

[3] Psalm., LXXXIII, 8.

[4] Hebr., VI, 7.

rapproche en même temps, une multitude d'âmes prédestinées qu'il retire de l'abîme, et entraîne à sa suite par la puissance de ses exemples, et l'inépuisable activité de son zèle.

Mais, si la correspondance à la grâce est la source des plus précieuses faveurs et un gage assuré de salut, à quels dangers ne sont pas exposés ceux qui lui ferment le chemin de leur cœur ! Sans lumière pour les guider, sans force pour résister aux combats du monde, du démon et de leurs passions, ils marchent en aveugles, et aboutissent fatalement à leur perte. Dieu finit par devenir avare de ses dons, envers ceux qui s'obstinent à en abuser. Le champ qui, après avoir été arrosé des pluies fécondantes du ciel, ne produit que des ronces et des épines, est abandonné et bientôt maudit du Seigneur [1]. Les peuples de l'Artois et des contrées voisines n'ont été éprouvés par tant de maux que pour avoir été insensibles aux bienfaits de Dieu. Recevons donc avec un reconnaissant empressement les grâces dont le Père des miséricordes est prodigue à notre égard. Elles donneront la vie à notre âme si nous y sommes fidèles ; mais, si nous leur opposons une imprudente et coupable résistance, elles deviendront pour nous une cause de condamnation.

Pratique.

Conduisons-nous de telle sorte que nous puissions toujours dire avec saint Paul : « La grâce de Dieu n'a pas été stérile en moi [2]. »

[1] Hebr., VI, 8.
[2] I Cor., XV, 10.

7 Février.

SAINT LEVANGE

Évêque de Senlis

Mort en l'an 513.

Au moment où des hordes de barbares passaient le Rhin, précipitant leur course dans les Gaules, Dieu suscita des ministres de salut et de paix, qui ne tardèrent pas à adoucir les maux de la conquête, et à cimenter une alliance durable entre les vainqueurs et les vaincus. Saint Levange eut une grande part dans cette œuvre de réparation. Ses parents étaient romains. Instruit de bonne heure à la divine école de Jésus-Christ, il acquit en peu de temps la science, la vertu, l'autorité et la force d'âme nécessaires aux hommes destinés à devenir les pasteurs des peuples. Aussi, après la mort de Modeste, Évêque de Senlis, mérita-t-il d'être choisi par le clergé et le peuple pour succéder à ce Pontife.

Levange n'eut pas plutôt pris possession de la dignité épiscopale, qu'il se dévoua sans mesure à la défense et au soulagement de son troupeau. Clovis cherchant à faire disparaître dans les Gaules les derniers vestiges de la puissance romaine, venait d'envahir le Soissonnais. Après la victoire, ses troupes se livrèrent à de coupables excès dans les pays voisins de Senlis, et dans cette ville elle-même; les populations épouvantées allaient demander aux

retraites les plus cachées un abri contre les mauvais traitements et la mort.

Dans ces tristes conjonctures, le courage et la charité du Saint furent à la hauteur de la tâche que Dieu lui avait réservée. On le vit sur tous les points de son diocèse porter à son peuple des consolations et des secours. Il ne craignit pas de se présenter devant les soldats francs, et de leur annoncer Jésus-Christ. Souvent son langage les détourna du meurtre ou de la spoliation. Dociles à sa voix, plusieurs de ces barbares qui s'étaient établis sur les terres des vaincus, renoncèrent à l'idolâtrie pour embrasser le christianisme.

La conversion des Païens, le rétablissement de la discipline ecclésiastique et la défense de la doctrine catholique furent les objets constants de la sollicitude de Levange. Après la conversion de Clovis, il se rendit à Reims, où il partagea les travaux de saint Remi, instruisant et baptisant les Francs dont la grâce avait touché le cœur. Il assista, avec trente Évêques, à un concile tenu à Orléans, en l'année 511. Dans une autre réunion d'Évêques, il travailla d'un commun accord avec ses vénérés collègues à l'extirpation de la pernicieuse hérésie des Ariens; mais ce fut surtout le diocèse de Senlis qui recueillit les fruits du zèle et de la charité du Pontife. Jaloux de maintenir la discipline et la pureté des mœurs parmi son clergé et son peuple, Levange promulgua et fit exécuter les sages décrets du concile d'Orléans, et prescrivit la rigoureuse observation des jeûnes et des prières des Rogations. Il ne cessait de veiller sur les opprimés : lorsque la paix fut rendue à la contrée, il intercéda ouvertement en faveur des vaincus. Tous les jours, les soldats francs se livraient à leur

égard à des actes injustes et violents; il plaida leur cause avec succès. Il obtint que toutes les personnes qui se présenteraient devant le roi, munies d'une lettre portant l'empreinte de son anneau, seraient dédommagées des torts dont elles auraient souffert. Ce privilége, accordé aussi à plusieurs autres Évêques de cette époque, montre avec quel caractère de vérité et de justice la Religion chrétienne apparaissait aux fiers conquérants des Gaules.

Le Bienheureux avait mis son Épiscopat sous la protection de saint Rieul, dont il retraçait les vertus et continuait les travaux apostoliques. Se considérant comme le gardien de ses précieux restes, il ne permit jamais au clergé ou au peuple d'en enlever la moindre parcelle; aussi, éprouva-t-il une vive affliction, lorsque Clovis, attiré à Senlis avec quelques Prélats et les principaux officiers de sa cour, par le bruit des miracles dus à l'intercession de Rieul, voulut toucher à ce vénéré dépôt. Il se mit en prière, conjurant le Seigneur de conserver intact à l'Église de Senlis, le corps de son Apôtre. Ses désirs furent exaucés : comme, pour obéir au roi, Levange avait ouvert le tombeau du Saint et cherchait avec une pince à enlever une dent de l'une de ses mâchoires, il en coula aussitôt une grande abondance de sang. A cette vue, Clovis comprit et respecta la volonté de Dieu. Pour mériter la protection du puissant et glorieux Patron de Senlis, il ordonna de restaurer et d'embellir son église qu'il dota de riches domaines destinés à l'entretien des clercs.

Après une vie consacrée à convertir et à édifier les barbares, à effacer les traces des ruines causées par l'invasion ennemie, à défendre et à propager

la religion chrétienne, Levange entra en possession du royaume de Dieu, le 19 octobre de l'an 513 [1]. Il ne tarda pas à recevoir, à Senlis et même dans des pays éloignés, les honneurs réservés à la mémoire des Saints. L'Église de Senlis a conservé, jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle, le sang que le Bienheureux avait recueilli de la dent de saint Rieul et déposé dans une châsse. Autrefois, elle célébrait, le 7 février de chaque année, un service solennel, pour rappeler le souvenir de ce miracle.

Au nom de saint Levange qu'elle vénère aujourd'hui, l'Église de Senlis associe les noms glorieux de plusieurs de ses Pontifes, dont les reliques ont été dispersées aux jours néfastes de la Révolution française. Rappelons brièvement la vie de chacun de ces élus de Dieu, en suivant l'ordre dans lequel leur fête était célébrée.

Le 10 janvier, SAINT SAINTIN [2]. — Il succéda à saint Léthard, lorsque ce Pontife accompagna en Angleterre la princesse Berthe. Son nom figure parmi ceux des Évêques qui ont assisté à un concile tenu à Paris sous le règne de Chilpéric I[er]. Non loin de l'église Saint-Rieul, une chapelle lui était dédiée [3].

Le 4 mai, SAINT MALULFE et SAINT CANDIDE. — Le seul trait que nous connaissons de la vie de saint Malulfe montre sa grandeur d'âme, et sa fidélité au précepte du pardon des injures. Comme il

[1] Dans le Bréviaire de Senlis, imprimé en 1776, sa fête est marquée au 4 janvier.
[2] *Gallia christiana*, x, 1382.
[3] Voir Grégoire de Tours, *Hist. Franç.*, l. VI, c. 45.

allait un jour solliciter une audience du roi Chilpéric, que saint Grégoire de Tours appelle le Néron de son siècle, ce prince refusa de le recevoir. Trois jours après [1], Chilpéric ayant été assassiné par ordre de la sanguinaire Frédégonde, son corps, abandonné de ses officiers et de ses soldats, resta sans sépulture. A cette nouvelle, Malulfe se rendit à Chelles avec quelques clercs, lava de ses propres mains le corps du monarque, le revêtit de ses habits royaux, passa la nuit à ses côtés en récitant des prières, et le fit ensuite transporter à Paris et inhumer avec honneur dans l'église de Saint-Vincent. — SAINT CANDIDE était honoré par l'Église de Senlis, le même jour que saint Malulfe dont il était le successeur.

Le 7 mai en Angleterre, et au diocèse de Senlis, le 31 janvier, SAINT LIÉTARD. Léthard quitta le siége de Senlis pour accompagner en Angleterre Berthe, fille de Caribert, roi de Paris, lorsque cette princesse eut épousé Éthelred, roi de Kent. Ce pieux et zélé Pontife prépara les voies au moine Augustin, en déposant dans cette contrée les germes du Christianisme. C'est donc à l'Église de Senlis que revient l'honneur d'avoir éclairé l'Angleterre des premiers rayons de la foi [2]. Dans leur reconnaissance pour ce bienfait, les fidèles de Cantorbéry célébraient avec une grande pompe la fête de saint Léthard. Son corps, déposé plus tard dans l'église abbatiale de Saint-Augustin, était porté en proces-

[1] *Gallia christiana*, X, 1382.

[2] Jacques II du Perron, aumônier de Henriette, reine d'Angleterre, a dit dans un de ses discours : « La Gaule a donné à l'Angleterre sa première chrétienne, et le clergé des Gaules son premier évêque. » (*Gallia ch.*, X, 1382.)

sion aux jours des Rogations, et, dans les temps de sécheresse, on l'invoquait pour obtenir de la pluie.

26 octobre, SAINT AMAND. — Il succéda à saint Audebert, vers la fin du VII[e] siècle. Senlis ayant été assiégé par une armée de barbares, Amand porta, dit-on, les reliques de saint Rieul sur les murs de la ville, et, à cette vue, l'ennemi prit la fuite.

7 novembre, SAINT AGMARE [1]. — Il était au nombre des quarante Évêques qui assistèrent au concile tenu à Reims en 625. Il souscrivit, en 640, l'acte de fondation de l'abbaye de Saint-Pierre-des-Fossés [2], au diocèse de Paris. Son corps a longtemps reposé entre les piliers du maître-autel de l'église Saint-Rieul.

A la fin du XVIII[e] siècle, les reliques de ces saints Pontifes, jointes à celles de plusieurs autres Bienheureux, purent être soustraites aux fureurs des impies, et furent inhumées toutes ensemble et sans ordre dans le cimetière de la ville. Elles y reposaient depuis soixante ans, lorsque Mgr J.-A. Gignoux, jaloux de rendre à son Église ses gloires, et à ses enfants leurs protecteurs, les en fit retirer, et déposer avec honneur dans l'église cathédrale de Senlis.

Réflexions.

Admirons la foi et la piété de l'Église de Senlis, vénérant dans une même solennité, la mémoire de ses saints Évêques

[1] Le Bréviaire de Senlis met sa fête au 26 octobre. Voir le *Gallia christiana*, x, 1383.
[2] Cette abbaye fut appelée dans la suite Saint-Maur-des-Fossés.

et des autres Bienheureux qui l'ont défendue, édifiée et illustrée par leur puissance, leurs vertus et leurs miracles. Sachant avec quelle sollicitude ils veillent sur tous ses enfants, elle a voulu que tous aient part à leurs hommages. Quels soins n'a-t-elle pas mis à consacrer et à perpétuer leur mémoire et leur culte? A l'époque de nos guerres civiles, elle a dérobé leurs reliques aux mains des ennemis de la religion, et, après l'apaisement de nos discordes, elle s'est empressée de les replacer sur ses autels.

Que cet admirable exemple réveille notre piété envers les reliques des Bienheureux ; invoquons-les souvent avec confiance, car Dieu, dit le saint Concile de Trente, fait beaucoup de bien aux hommes, par le moyen de ces corps qui ont été autrefois les membres vivants de Jésus-Christ et le temple du Saint-Esprit, et qui ressusciteront un jour pour la vie éternelle [1].

Combien de pauvres malades ont été miraculeusement guéris aux tombeaux des Saints ! Combien d'âmes affligées y ont été consolées ! Combien de pécheurs y ont obtenu la grâce de leur conversion ! Mais, n'oublions pas que l'imitation des vertus dont ces heureux habitants des cieux nous ont donné l'exemple sur la terre est nécessaire à ceux qui veulent obtenir leur protection.

Pratique.

Prions sans cesse le Seigneur de nous faire participer à la gloire immortelle, dont nous honorons les gages dans les reliques des Saints [2].

[1] *Conc. Trid.*, sess. XXV, *de invocatione SS.*
[2] Collecte du jour de la fête des saintes reliques.

9 Février.

—

SAINT AUDEBERT

Évêque de Senlis.

Mort vers l'an 700.

Audebert appartient à cette glorieuse phalange de Saints dont le VIIe siècle a enrichi l'Église de Jésus-Christ; Senlis fut le lieu de sa naissance. Destiné au gouvernement des âmes, de bonne heure il forma la sienne à la pratique de toutes les vertus. Dès sa plus tendre enfance, il se fit remarquer par la douceur de son caractère, l'innocence de ses mœurs, et la sagacité de son esprit. Disciple assidu des maîtres les plus pieux et les plus savants, il fit de rapides progrès dans la sagesse et dans la science.

Le Saint goûta au service de Dieu une joie trop pure, pour ne pas craindre et fuir tout ce qui pouvait la troubler; il résolut donc de renoncer entièrement au monde. Un lieu solitaire, du nom de Villemétrie, situé dans le voisinage de Senlis, lui ayant paru propre à l'accomplissement de son dessein, il alla y cacher ses vertus. Là, auprès d'une fontaine qui, dans la suite, porta son nom, il mena la vie d'un anachorète, partageant son temps entre la prière, la méditation, le travail, l'étude des Livres saints, et les exercices de la pénitence; mais, quelques soins qu'eût pris Audebert pour échapper aux regards des hommes, le bienheureux Agmare,

Évêque de Senlis, finit par connaître sa sainteté et ses mérites. L'ayant fait sortir de sa retraite, il l'éleva au sacerdoce.

Les espérances du Pontife se réalisèrent bientôt : Audebert fut un ministre selon le cœur de Dieu. Son zèle, son éloquence, sa charité et son dévouement lui acquirent un si grand crédit parmi le clergé et le peuple, qu'à la mort d'Agmare, il fut appelé à occuper le siége de ce saint Évêque. La reine Bathilde connaissant la sainteté d'Audebert, s'empressa de ratifier son élection, et le bienheureux Lambert, évêque de Lyon, lui donna la consécration épiscopale.

Audebert marcha sur les traces du Prélat dont la main bienveillante l'avait retiré de la solitude de Villemétrie : se regardant comme le débiteur de toutes les âmes confiées à ses soins, il ne vivait que pour les arracher au péché, ou les faire avancer dans le chemin de la perfection ; il avait une tendresse particulière pour les pauvres ; son inépuisable charité s'étendait à toutes les infortunes ; le clergé l'aimait comme un père, le vénérait comme un saint.

L'Épiscopat d'Audebert fut marqué par la fondation de plusieurs abbayes. C'est à lui que la ville de Crépy a dû l'érection d'un double monastère en l'honneur de sainte Agathe ; l'un était habité par des religieux, et l'autre par des religieuses. Sous la vigilante et sage direction du Prélat, ces deux communautés donnèrent l'exemple d'une édifiante régularité, et des vertus propres aux personnes consacrées à Dieu [1].

[1] « Pour se former, dit l'historien du Valois, une juste idée de cet ancien monastère, on doit se représenter à l'esprit deux chartreuses, situées l'une à côté de l'autre : chaque religieux et chaque religieuse avait sa cellule séparée, et vivait en particulier. On n'as-

Cependant la sainteté d'Audebert ne put le soustraire aux violences exercées par le ministre Ébroïn, contre les plus illustres Pontifes des Gaules : exilé, malgré sa vieillesse, pour avoir défendu son église et son peuple, il montra un courage supérieur à toutes les épreuves. Ce ne fut qu'après la mort de son persécuteur, qu'il put revoir son troupeau, et réparer les maux qui avaient affligé l'Église de Senlis, privée de son premier pasteur. Notre Saint prit une part active à toutes les questions qui agitèrent son temps, et à toutes les mesures destinées à procurer le salut et le bonheur du clergé et du peuple. Il éclaira de son expérience et de ses lumières les conciles de Paris, de Sens, de Thérouanne, de Soissons et de Corbie. Après avoir gouverné l'Église de Senlis, pendant près d'un demi-siècle, il entra dans la gloire du Seigneur, le 9 février, vers l'an 700, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Ses restes bénis furent inhumés dans l'église de Saint-Michel, où ils ont été exposés à la vénération des fidèles jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle. Il y avait autrefois, à Villemétrie, une chapelle bâtie en son honneur, et visitée par un grand nombre de pèlerins [1].

Réflexions.

Par quel moyen le bienheureux Audebert a-t-il acquis ces grâces qui en ont fait un grand Pontife, ont fortifié son cœur contre les rigueurs de l'exil et l'ont préparé à cette sainteté

sistait en commun qu'aux offices et à certains exercices de piété..... Les deux communautés observaient la règle de saint Colomban. (*Hist. du Valois*, par Carlier, I, p. 93.)

[1] Le nom d'Audebert figure aux titres des immunités et priviléges accordés à l'abbaye de Saint-Denis par saint Landri, Évêque de Paris (652), à l'abbaye de Corbie, par Berthefrid, Évêque d'Amiens (663), et au couvent de Notre-Dame de Soissons, par saint Drausc, Évêque de Soissons, en 666. (*Gallia christiana*, IX, 1383.)

dont il est pour nous un modèle si accompli ? Par la fuite du monde et le recueillement intérieur. C'est dans la solitude de Villemétrie qu'il a reçu du ciel les dons les plus parfaits : Audebert en est sorti, éclairé de la lumière et soutenu de la force de Dieu.

Pour nous, nous aimons peu à nous retirer de la foule, afin de nous occuper des graves intérêts de l'éternité. Et cependant, rien ne nous est plus nécessaire, si nous voulons sonder et purifier notre conscience. Les amitiés humaines, le soin des affaires, l'entraînement des passions, nous captivent et nous empêchent d'entendre la voix de Dieu et les cris du remords. Dans notre course aveugle au milieu des précipices du monde, nous ne voyons aucun des dangers qui nous menacent. Après avoir perdu les plus claires notions de la vérité, de la justice et du bien, nous permettons au vice d'affermir dans notre âme un empire qu'il sera difficile d'ébranler dans la suite.

A l'exemple de saint Audebert, sachons nous dérober au tumulte du monde, sinon durant plusieurs années, au moins de temps en temps, pour nous livrer à l'examen de notre conscience et à la méditation de nos fins dernières. Faisons-nous une solitude dans notre propre demeure, et là, demandons-nous, si nous sommes dans la voie qui conduit au ciel, en quoi nous avons vaincu nos passions, et quels progrès nous avons faits dans la vertu. Par la fidélité à cette salutaire pratique, nous nous relèverons de nos chutes passées, et nous en préviendrons de nouvelles.

Pratique.

« Fermez votre porte sur vous, et appelez à vous Jésus votre bien-aimé [1]. »

[1] *De Imitatione Christi*, l. I, c. XX, n. 8.

11 Février.

SAINT ODON

Évêque de Beauvais.

Mort en 881.

Odon fut un des hommes les plus remarquables du IXe siècle par sa piété, son courage et son génie. Avant de se donner tout à Dieu, il avait vécu dans le monde, et combattu avec honneur pour la France et ses rois; mais, n'ayant pas trouvé le bonheur au service des princes de la terre, il se tourna vers le Souverain du ciel.

Il y avait à Corbie, non loin d'Amiens, une célèbre abbaye bénédictine, fondée vers 662, par la reine Bathilde; Odon, après avoir secoué de ses pieds la poussière du siècle, alla y prendre le Seigneur pour héritage. Avec Paschase Radbert pour maître, Hildeman pour condisciple, il devint bientôt aussi savant que pieux. Son noviciat était à peine terminé, que Radbert, fatigué des discordes qui agitaient son monastère, et voulant d'ailleurs consacrer à l'étude le reste de sa vie, n'hésita pas à le désigner pour son successeur.

Le savant abbé de Corbie ne s'était pas trompé dans son choix : à peine Odon eut-il pris la direction de la communauté, que son administration, mélange habile de prudence, de fermeté et de douceur, réunit les esprits et les cœurs dans les mêmes pensées et les mêmes sentiments de paix et d'u-

nion. Ainsi, tout était réglé pour la plus grande gloire de Dieu et l'avantage de l'Église : tandis que, dans sa retraite, Paschase Radbert défendait nos saints·mystères contre les novateurs de son temps, Odon renouait à Corbie les liens de la charité un instant rompus par de déplorables discordes.

Afin d'assurer la prospérité de son monastère, Odon fit reconnaître et approuver ses priviléges par le pape Benoit III, et le roi Charles-le-Chauve. Nous lisons dans une lettre de Loup, abbé de Ferrières, qu'il ne craignit pas de le défendre en personne contre la fureur des Normands. Mais bientôt l'Eglise de Beauvais, dont Odon était originaire, eut besoin d'un Pontife aussi conciliant que ferme ; elle venait de perdre son premier pasteur, et l'élection de Frimold dépourvu de la sainteté et de la science nécessaires, avait été annulée par les Évêques de la province. Procédant à une nouvelle élection, elle tourna de nouveau ses regards vers l'abbaye à qui déjà elle devait saint Hildeman, et fit choix du vertueux Odon. Notre Saint possédait les qualités propres à lui gagner les cœurs et à pacifier les esprits. « L'aménité de son caractère, dit l'historien du diocèse de Beauvais, l'exquise politesse de ses manières, son zèle pour la religion, l'étendue et la variété de ses connaissances, le faisaient rechercher et aimer par toutes les sommités sociales de cette époque [1]. » Aussi, les Évêques de la province qui, dans plusieurs de leurs saintes réunions, avaient admiré la sagesse de ses avis, s'empressèrent-ils de valider son élection.

[1] A cette époque, les Évêques étaient élus par le clergé des villes et des campagnes, les abbés des monastères et les laïcs que les lois reconnaissaient aptes aux affaires publiques. Les Évêques réunis en concile provincial validaient ou invalidaient l'élection. L'élu était

Élevé à l'Épiscopat, Odon devint l'âme des assemblées où se traitaient les affaires de l'Église et de l'Etat. Les conciles de Savonnières, de Pitres, de Poissy, de Troyes, de Quercy, de Verberie, d'Aix-la-Chapelle, de Douzi, de Compiègne, de Senlis et de Pontion, furent témoins de son activité, de son zèle pour le salut des âmes et la gloire de Dieu, et de son amour de la discipline. Il était chargé et s'acquittait toujours avec succès des missions les plus difficiles auprès des Souverains-Pontifes [1] et des rois. Les princes, dit Flodoard, avaient une si grande vénération pour sa personne, qu'ils se levaient en sa présence. Charles-le-Chauve et ses successeurs le donnèrent à leurs fils pour conseiller. Ils le chargèrent, soit de partager, après leur mort, le royaume entre eux, soit de les protéger contre les coupables entreprises des factieux.

Il y a dans la vie de ce grand Évêque un point qui mérite surtout de fixer notre attention : nous voulons parler de sa profonde vénération pour le Souverain-Pontife, et de l'empressement qu'il mettait à le consulter dans les affaires importantes ; il usait de toute son influence, non-seulement pour que l'Église de Beauvais montrât au Pape une fidèle soumission, mais pour que le roi, le métropolitain, et tous ses collègues fussent dans la même dépendance du Vicaire de Jésus-Christ. Odon comprenait que la force de l'Église réside surtout dans son indivisible unité, et que, se séparer du chef,

proposé à l'agrément du roi, et la consécration épiscopale avait lieu ensuite. (M. Delettre, I, 348).

[1] En 863, Odon porta au Pape Nicolas Ier, les actes du concile de Soissons, qui venait de prononcer une sentence de déposition contre Rothade, Évêque de cette ville. Cette affaire se termina par la réhabilitation de Rothade.

c'est préparer la ruine et la dissolution du corps tout entier; aussi, le vit-on, lorsque Anségise, prêtre de Beauvais et abbé de Saint-Michel, fut placé sur le siége de la métropole de Sens, et revêtu de la fonction de légat apostolique, s'unir à lui pour défendre dans les Gaules, la primauté du Pontife romain. S'il était appelé à donner un avis de vive voix ou par lettre, il ne manquait pas de dire ou d'écrire avec une pieuse réserve : « Sauf, en tout, le jugement du Saint-Siége apostolique. » Il avait pour la chaire de Rome un si grand respect, il la défendait avec tant d'ardeur et d'éloquence, que le pape Nicolas Ier l'appelait son frère très-saint et son très-fidèle ami.

Les affaires générales de l'Église et de l'État ne firent jamais oublier à Odon qu'il était avant tout le pasteur de l'Église de Beauvais; il parcourait lui-même toute l'étendue de son diocèse, soulageant les maux des fidèles, et leur distribuant l'aliment de la parole divine. Le Beauvaisis était couvert des ruines qu'y avaient amoncelées les Normands; un grand nombre d'abbayes, et en particulier, celles de Breteuil, de Montiers, d'Hardivillers, de l'Oratoire et de Flay n'existaient plus; les communautés étaient éteintes, les bâtiments détruits, les titres anéantis, et les propriétés passées aux mains des seigneurs laïcs. Après avoir fait au roi de pressantes représentations à ce sujet, Odon, pour concilier les intérêts de l'État avec les besoins de l'Église, réclama seulement pour son évêché, les propriétés de l'Oratoire et de Flay. Charles-le-Chauve agréa une demande si juste, et fit rédiger, conformément à cet accord, une charte que Nicolas Ier sanctionna de son autorité apostolique, en y mettant la condition expresse que ces deux mona-

stères seraient rétablis, dès que les circonstances le permettraient. Protégée par la ville épiscopale, l'abbaye de Saint-Lucien avait échappé à la destruction, mais ses propriétés avaient été ravagées; pour la dédommager de ses pertes, Odon lui obtint plusieurs droits seigneuriaux, de la munificence royale [1].

Ce fut sous l'épiscopat d'Odon que le chapitre de la cathédrale commença à former une corporation spéciale, ayant sa dotation déterminée, administrant ses biens, et se régissant d'après des lois particulières; auparavant, elle formait une communauté régulière dont l'Évêque était chef; il n'y avait aucune distinction entre les biens du chapitre et ceux de l'évêché : on ne connaissait que les biens de l'église cathédrale [2]. Sur la demande des chanoines, de l'avis du métropolitain et de ses suffragants, Odon rendit une ordonnance spécifiant les propriétés qui appartiendraient désormais au chapitre de la cathédrale, et fixant à cinquante le nombre de chanoines [3]. En même temps qu'il travaillait à réparer les désastres causés par les Normands, et à régler les affaires de son église, il s'occupait à corriger les mœurs de son peuple, à relever le culte des Saints: il soumit les pécheurs à la pénitence prescrite par les canons, éleva des églises en l'honneur de saint Pierre et de saint Lucien, et écrivit la vie de l'Apôtre du Beauvaisis. Avant de

[1] Odon a garanti par des actes réguliers les propriétés et les priviléges d'un grand nombre de monastères; leurs anciens titres ayant disparu, il en fit dresser de nouveaux, auxquels il mit le sceau de son autorité.

[2] M. Delettre, I, 361.

[3] Ce nombre ne pouvait être dépassé, qu'autant que de nouvelles ressources seraient mises à la disposition du chapitre.

mourir, il donna à son Eglise une dernière preuve de son affection, en lui léguant par son testament, ses propriétés d'Ansacq et de Reuil-sur-Brêche, à la charge de prier pour son père, pour sa mère et pour lui. « Il y a, dit M. Delettre, quelque chose de bien touchant dans cet acte d'un vieillard de quatre-vingts ans, qui fonde des prières pour ses père et mère ! Odon méritait par cela seul, de vivre longtemps sur la terre, et dans le souvenir de la postérité [1]. »

En l'année 881, Odon alla se reposer au ciel des fatigues de son saint et glorieux Épiscopat. Son corps fut inhumé dans le monastère de Saint-Lucien. Par une faveur spéciale, le Souverain-Pontife Pie IX, actuellement régnant, a bien voulu permettre que la fête de saint Odon fût étendue à tout le diocèse de Beauvais.

Réflexions.

A l'exemple de saint Odon, ayons pour le Souverain-Pontife un respect profond, une soumission filiale, une affection dévouée.

Nous sommes les passagers d'un navire dont il est le pilote : ce navire qui nous conduit, à travers mille écueils, au port de l'éternité, est souvent assailli par d'affreuses tempêtes. Que deviendrons-nous, si, au lieu d'aider celui qui en tient le gouvernail dans ses manœuvres difficiles contre le vent et l'orage, nous nous opposons aux efforts qu'il fait pour le sauver ? Nous deviendrons nous-mêmes les artisans de notre perte.

Le Pape est le fondement de l'Eglise dont nous sommes les

[1] M. Delettre, I, 379. — « Le nom d'Odon, ajoute M. Delettre, est attaché à un monument qui a traversé les âges, et passera aux générations les plus reculées ; ce monument, c'est la paroisse d'Hondainville elle-même, que les chartes latines nomment *Hodonis villa*, campagne d'Odon. Ce Prélat y fit bâtir une église en l'honneur de saint Lucien, à côté de celle qui existait déjà sous l'invocation de la sainte Vierge : ces deux églises subsistaient encore en 974. »

pierres vivantes. Relâcher les liens qui nous unissent à lui, c'est travailler à nous séparer de la demeure des enfants de Dieu. Il est encore le chef du troupeau dont nous sommes les brebis, le souverain de l'état dont nous sommes les citoyens. Le troupeau sans pasteur ne peut qu'errer et tomber sous la dent du loup; l'Etat en guerre avec son roi, passe bientôt sous le joug de ses ennemis.

Défions-nous de tous ceux qui veulent rompre le saint accord des enfants de l'Eglise avec leur père bien-aimé ! Ils ne poursuivent qu'un but, un but criminel et insensé : la destruction même de cette Église fondée par le divin Sauveur Jésus.

Pratique.

Nous parlerons toujours avec respect du Souverain-Pontife. — Nous obéirons docilement à sa voix, et nous ne laisserons échapper aucune occasion de le défendre contre les ennemis de l'Eglise.

18 Février.

—

SAINT GUILLAUME

Abbé de Chaalis et Archevêque de Bourges.

Mort en 1203.

Guillaume naquit dans le Nivernais, au château d'Artel. Noble descendant des comtes de Nevers, un sang royal coulait dans ses veines; mais il fut plus célèbre encore par sa sainteté que par sa naissance.

Confié, dès son jeune âge, aux soins de son oncle maternel, Pierre l'ermite, archidiacre de Soissons, Guillaume répondit parfaitement à la tendre sollicitude de ce pieux ecclésiastique; insensible aux frivolités et aux plaisirs si avidement recherchés par les jeunes gens de son âge, il se livra avec ardeur aux exercices de la vie chrétienne et à l'étude des divines Ecritures. Bientôt il mérita d'entrer dans la sainte milice du clergé. Ses vertus et son savoir non moins que la noblesse de son rang, lui permettaient d'aspirer aux plus hautes dignités de l'Église, mais, telles n'étaient pas les secrètes aspirations de son cœur : ayant été pourvu successivement de deux canonicats, l'un à Soissons, et l'autre à Paris, il en fit volontairement le sacrifice, et alla

se retirer au monastère de Grand-Mont [1]. Dieu lui avait fait connaître, dit le père Giry, « qu'il courait dans le siècle plus de dangers qu'un navire au milieu d'une mer agitée, pleine d'écueils et de bancs de sable [2]. »

Quoique le Saint fût d'une complexion délicate, il vécut à Grand-Mont d'une façon très-austère ; sa conduite y fut si édifiante, que l'abbé de ce monastère fit son éloge devant une nombreuse réunion de Prélats assemblés en concile sous la présidence du Pape Innocent III. Dans la suite, une division survenue entre les religieux de chœur et les Frères convers ayant troublé la paix de cette communauté, Guillaume résolut de se retirer chez les Cisterciens, dont la congrégation florissante comptait déjà un grand nombre d'abbayes. Il fit profession dans le monastère de Pontigny [3], où il devint bientôt un modèle achevé de la perfection monastique. Après avoir gouverné quelque temps cette maison, en qualité de prieur, il fut élu abbé de Fontaine-Jean [4], au diocèse de Sens, puis de Chaalis [5], au diocèse de Senlis.

[1] Grand-Mont ou Grammont (diocèse de Limoges), abbaye, chef d'ordre, fondée, selon le *Gallia christiana*, l'an 1076, mais plus vraisemblablement quelques années après par saint Étienne de Muret ou de Grammont. (*Dict. des Ordres relig.*).

[2] Le Père Giry, *Vie de S. Guillaume*, édit. V. Palmé.

[3] Célèbre abbaye, l'une des quatre dites *Filles de Citeaux*, et la deuxième en date. Elle fut fondée en 1114, à quatre lieues d'Auxerre, par Thibaud IV dit le Grand, comte de Champagne. Elle eut pour principal bienfaiteur, Louis VIII, roi de France ; elle a servi de retraite à saint Thomas, Archevêque de Cantorbéry, au moment de son exil. (*Dict. des Ordres religieux.*)

[4] Fontaine-Jean, abbaye, fille de Pontigny, fondée en 1124, par Milon de Courtenay, près de Montargis.

[5] Chaalis était d'abord un prieuré de l'ordre de Saint-Benoît, qui fut concédé par Albéric, abbé de Vézelay, à l'abbé de Pontigny,

Préposé au gouvernement de ses frères, Guillaume ne fut pas seulement le premier par son titre, il le fut surtout par ses vertus. « Loin de se prévaloir de son autorité, dit un auteur, il se regardait comme le dernier des religieux. Il vivait dans une mortification absolue de ses sens et de ses inclinations : aussi mérita-t-il d'obtenir de Dieu une admirable pureté de cœur, et le don de prière dans un degré éminent. Guillaume joignait à une merveilleuse simplicité, de grandes lumières, qu'il puisait dans la plus sublime oraison. On découvrait à la sérénité de son visage le calme intérieur de son âme, et, malgré toutes ses austérités, il ne perdit jamais cette sainte gaîté qui prête tant de charmes à la vertu [1]. » Sous un guide si accompli, les religieuses de Chaalis avancèrent tous les jours dans l'humilité, le renoncement, l'amour de Dieu et la fidélité à leurs devoirs; c'était à qui reproduirait le mieux dans sa conduite les exemples du saint abbé.

La charité, ou les intérêts de sa communauté firent sortir plusieurs fois Guillaume de son monastère : il alla en soutenir lui-même les droits à l'abbaye de Sainte-Geneviève de Paris, en 1191, et à celle de Saint-Lucien de Beauvais, en 1194 [2]. Il se rendit encore dans le Beauvaisis, pour recueillir

pour y placer ses religieux. Louis VI, pour le repos de l'âme de son frère Charles, conféra à ces religieux trois maisons ou granges, et enrichit la nouvelle abbaye d'un grand nombre de libertés et priviléges. Ce lieu, appelé auparavant *Calisius*, fut dès lors appelé *Caroli Locus*..... Les abbayes du Gard, au diocèse d'Amiens, et de la Merci-Dieu, dans celui de Poitiers, étaient filles de Chaalis. (Voir le *Gallia christiana*, et le *Dict. des Ordres religieux*.)

[1] *Vies des Pères, des Martyrs*, etc., par l'abbé Godescard..... 10 janvier.

[2] *Gallia christiana*, x, col. 1509.

les domaines que des âmes pieuses et charitables avaient légués à son couvent.

Il y avait près de quatorze ans que notre Saint était abbé de Chaalis, lorsque son élévation sur le siége archiépiscopal de Bourges le força à s'éloigner de son monastère. La manière dont eut lieu son élection la fit regarder comme l'œuvre de Dieu même. Après la mort de Henri de Sully, Archevêque de Bourges, le clergé, ne pouvant s'accorder sur le choix de son successeur, pria Eudes, Évêque de Paris et frère du défunt, de venir l'aider de ses conseils. Eudes, à son arrivée à Bourges, trouvant les trois candidats, dont Guillaume faisait partie, également recommandables par leur sainteté, résolut de recourir au moyen employé par les Apôtres pour l'élection de saint Mathias; ayant fait écrire leurs noms sur trois billets séparés, il les plaça sur l'autel où il devait célébrer la sainte messe. Le divin sacrifice achevé, il supplia le Seigneur de manifester sa volonté; par une permission du ciel, le premier billet qu'il prit portait le nom de Guillaume [1].

Ayant appris son élection, Guillaume fut pénétré de douleur; il ne pouvait se décider à accepter une dignité dont il regardait le fardeau comme trop lourd pour sa faiblesse. Mais, en vain, allégua-t-il son âge avancé et son amour de la solitude, il ne put se soustraire à l'autorité réunie du Pape et de l'abbé de Cîteaux : il fallut donc qu'il se résignât à quitter sa chère abbaye de Chaalis, ce qu'il ne fit pas sans éprouver d'amers regrets et sans verser d'abondantes larmes.

Sur le siége de Bourges, notre Saint ne changea

[1] *Vies des Pères*, etc., par l'abbé Godescard... 10 janvier.

rien à sa manière de vivre; il augmenta même ses austérités. Conservant l'humilité d'un religieux, Guillaume ne voulut point en quitter l'habit, sous lequel il portait toujours un cilice; durant les plus rigoureux hivers, il se servait des mêmes vêtements qu'en été; jamais il ne mangeait de viande, pas même pour cause de maladie, quoiqu'il y en eût toujours sur sa table pour les étrangers qui venaient le visiter. Se permettait-on de lui faire quelque observation sur son genre de vie, il répondait : « Un pasteur est plus obligé à la pénitence que les fidèles, car il doit expier leurs péchés avec les siens. »

La maison de Guillaume était toujours ouverte aux pauvres, aux pèlerins et aux infirmes; mais, elle était interdite aux femmes, quelque vertueuses qu'elles fussent; le Saint, voulant mettre ses mœurs à l'abri de tout soupçon, se bornait à leur parler à l'église. Il ne recevait pas non plus les pécheurs scandaleux, sans négliger toutefois les moyens de leur faire changer de conduite. Sa bonté et sa douceur étaient alliées à une grande fermeté de caractère. Un jour, des officiers de Philippe-Auguste osèrent porter atteinte aux droits de l'église de Bourges, se flattant de l'espoir que Guillaume ne leur opposerait aucune résistance. Le Pontife ne leur laissa pas longtemps cette illusion : il défendit énergiquement les prérogatives dont il était le gardien, même au risque d'encourir la disgrâce du roi.

Dieu montra, par plusieurs miracles, la sainteté de son serviteur. Dans une de ses visites pastorales, le Bienheureux guérit, en faisant le signe de la croix, un enfant affligé d'un tremblement de tête continuel, et un prêtre qui avait la main gauche

paralysée. Une autre fois, une femme qui avait perdu cinq enfants avant leur naissance, vint le prier pour celui dont elle allait bientôt être mère : Guillaume ayant béni la viande dont elle devait se nourrir, l'exhorta vivement à quitter le péché, et peu de temps après, elle mit heureusement au monde un enfant plein de vie [1].

Comme le saint Archevêque se proposait d'aller, malgré sa vieillesse, combattre l'hérésie des Albigeois [2], aussi funeste aux bonnes mœurs qu'à la foi, Dieu l'avertit que sa mort était proche. Le jour de l'Épiphanie, Guillaume visita son église pour la dernière fois. Avant de quitter son peuple, il lui adressa ses derniers adieux dans les termes les plus touchants. « Que chacun de vous, ajouta-t-il, se prépare lui-même à la mort, par la constance dans la foi et la fidélité aux commandements du Seigneur. » Ses paroles, dit le P. Giry, furent accueillies par un cri qui s'éleva jusqu'au ciel. Notre Saint, qui avait déjà ressenti les premières atteintes de la fièvre, rentra ensuite dans sa demeure, et reçut à genoux l'Extrême-Onction et le saint Viatique [3]; puis, ayant revêtu les habits avec lesquels il avait été sacré Évêque, et s'étant couché sur la cendre, il rendit son âme à Dieu, l'an 1208, quatre jours après la fête des Rois, et la neu-

[1] Le P. Giry, *Vie de saint Guillaume*.

[2] Hérétiques du XII[e] siècle, ainsi nommés de la ville d'Albi, où ils commencèrent à se faire connaître en France. Parmi leurs nombreuses erreurs, ils condamnaient le mariage comme un crime, réprouvaient tout culte extérieur et regardaient les pasteurs des âmes comme des loups ravissants qu'il fallait détruire.

[3] C'était l'ordre que l'on suivait alors dans la réception de ces deux sacrements. (Voir Bellarm. *de Arte moriendi;* Juenin, *de Sacram.*, t. II, et *Hist. des Sacrements*, t. VII, note de Godescard dans la *Vie de saint Guillaume*, 10 janvier.)

vième année de son Épiscopat. Au moment de la mort de Guillaume, disent quelques auteurs, on vit, au-dessus de son palais, une étoile aussi brillante que le soleil : ce prodige parut à tous un témoignage de la sainteté de sa vie et de la grandeur de sa gloire.

La ville de Bourges et le monastère de Chaalis se disputèrent le corps du Pontife. Suivant une clause de son testament, il appartenait aux religieux de Chaalis. Déjà ceux-ci étaient arrivés à Bourges, et se disposaient à l'enlever; mais la ville prit les armes, et le retint de force. Elle lui fit de magnifiques funérailles dans l'église métropolitaine, au milieu d'un concours prodigieux de fidèles.

Huit ans après la mort de Guillaume, les miracles opérés sur son tombeau portèrent Gérard, son successeur, à lever de terre ses vénérées dépouilles ; et, l'année suivante, le pape Honorius III inscrivit son nom au catalogue des Saints. Jusqu'en l'année 1562, où ils furent détruits par les Calvinistes, les restes précieux du glorieux Pontife furent exposés, dans la cathédrale de Bourges, à la vénération des peuples. Il était honoré dans plusieurs Églises de France, et en particulier à Beauvais et à Senlis, où le chapitre célébrait sa fête avec une grande solennité. L'Université de Paris l'invoquait comme le patron de la France [1].

Réflexions.

Saint Guillaume, lisons-nous dans sa Vie, « puisait de grandes lumières dans la plus sublime oraison...... On découvrait à la sérénité de son visage, le calme intérieur de son âme..... » C'est ainsi que le Seigneur récompense tou-

[1] *Vies des Saints*, par Baillet, janvier, 131, éd. in-fol.

jours la prière accompagnée d'une humilité profonde, d'une confiance sans bornes, et d'une constance qui ne se lasse jamais. Telle était celle de Guillaume : se regardant indigne des faveurs du Ciel, il ne demandait rien à Dieu, que par les mérites et l'intercession de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et des Saints. Avec de si puissants médiateurs, son espoir était ferme, et sa persévérance inébranlable.

Dieu se plaît à prêter l'oreille aux prières faites dans ces conditions. La prière du superbe ne s'élève pas jusqu'à lui : seule, la prière de l'humble pénètre les nues [1], et arrive au trône de sa miséricorde. Voulons-nous être exaucés ? reconnaissons que nous ne méritons pas de l'être ; mais, nous appuyant sur les promesses et les mérites du Sauveur, ne cessons d'invoquer le Très-Haut qu'il n'ait jeté sur nous un regard favorable [2]. « Demandez, nous dit Jésus-Christ, et l'on vous donnera ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et l'on vous ouvrira [3] ! » Il a dit encore : « Toujours il faut prier, et ne se jamais lasser [4]. » Saint Paul répète les paroles du divin Maître : « Priez sans cesse [5]. » — « Nous n'obtenons pas ce que nous demandons, ajoute saint Basile, parce que nous ne persévérons pas dans la prière ; au moment où Dieu se tournait vers nous pour nous exaucer, déjà nous avions cessé de l'invoquer. »

Pratique.

Recourons souvent à la prière, mais surtout au temps de l'affliction. « Quelqu'un de vous, dit l'apôtre saint Jacques, est-il triste, qu'il prie [6]. »

[1] Eccli., xxxv, 21.
[2] Eccli., ibidem.
[3] Luc., xi, 9.
[4] Luc., xviii, 1.
[5] I Thessal, v, 17.
[6] Jac., v, 13.

19 Février.

SAINTE BATHILDE

Reine de France.

670.

Peu de vies présentent des vicissitudes plus nombreuses, des événements plus singuliers, que la vie de sainte Bathilde ; du palais des rois, elle tombe dans l'esclavage ; mais, Dieu, « qui opère toutes choses avec force et suavité » [1], l'en fait sortir et lui rend plus qu'elle n'a perdu.

Bathilde était petite-fille d'Ethelred, premier roi chrétien des Saxons. Comme, un jour, elle jouait sur la grève de l'Océan avec quelques compagnes, le long des côtes d'Angleterre, elle fut prise par des corsaires, conduite en France sur un marché d'esclaves, et vendue à Archambaud, maire du palais de Neustrie.

La jeune princesse avait un extérieur aussi distingué que modeste. « Son esprit juste et délicat, dit un écrivain, répondait à tout ce que sa physionomie promettait. Ses charmes étaient soutenus, non-seulement de ces grâces touchantes sans lesquelles la beauté est imparfaite, mais encore de beaucoup de vertu [2]. » Aussi, ne tarda-t-elle pas à gagner l'estime et l'affection de son maître, qui

[1] *Vita S. Bathildis*, n° 2, sæc. II Benedict.
[2] Nouvelle Biographie Didot, IX, 735.

la traita plutôt comme sa fille que comme son esclave. Il en fit l'ornement de sa table, où elle était chargée d'offrir la coupe aux convives. Bathilde, loin de se prévaloir de la préférence dont elle était l'objet, n'en était que plus humble. Après avoir rempli son office d'échanson, elle allait se confondre parmi ses compagnes, déliait et nettoyait elle-même les chaussures des plus âgées, et poussait la prévenance jusqu'à leur laver les pieds.

Archambaud, devenu veuf, voulut élever son esclave au rang de son épouse. A cette nouvelle, Bathilde, d'une pudeur virginale et craintive, changea d'habits, prit la fuite, et se cacha jusqu'au jour où elle apprit que son maître avait fait un autre choix ; mais, le Seigneur ne lui avait permis d'éviter cette union, qu'afin de lui en assurer une autre plus glorieuse pour elle, et surtout plus utile à la France : à peine avait-elle quitté sa retraite, « qu'il l'appela à une royale alliance avec Clovis, fils de Dagobert [1]. »

La résolution du prince fut regardée par tout le royaume, comme un effet particulier de la Providence divine. Cet unique héritier du nom et du sceptre de Clovis, s'éteignait à la fleur de l'âge, épuisé par des excès précoces, et déchu dans l'amour de ses peuples. Il ne prenait aucun soin des affaires, dont il abandonnait la conduite aux maires du palais ; il avait donc besoin d'une épouse qui joignît à une douce piété, un esprit aussi éclairé que ferme.

L'élévation de Bathilde fut avantageuse au roi et à la cour qu'elle édifia par sa sagesse ; à l'Église dont elle défendit la sainteté et la gloire ; à l'État enfin,

[1] *Vie de S. Léger*, par Dom Pitra, p. 112.

dont elle rechercha constamment les intérêts. Assise sur le trône, sans en ressentir d'orgueil, elle n'usa de son pouvoir que pour faire le bien. Elle vénérait les Évêques comme ses pères, aimait les religieux comme ses frères, et les pauvres comme ses enfants. Ne pouvant soulager par elle-même toutes les misères dont son cœur était touché, elle s'était associé dans ce noble emploi saint Genès, alors abbé, et depuis Archevêque de Lyon.

Bientôt s'établit entre Bathilde et le bienheureux Éloi, Évêque de Noyon, cette sainte et respectueuse amitié, que la mort même du Pontife ne put rompre. Voici quelle en fut l'origine : la reine, dont Dieu avait béni l'union, était sur le point de devenir mère. Craignant de donner le jour à une fille, et qu'ainsi le royaume ne vînt à succomber [1], elle éprouvait de vives et poignantes inquiétudes; les ayant communiquées à Eloi, ce saint, éclairé de l'esprit de Dieu, la rassura en lui annonçant qu'elle mettrait au monde un fils, qu'il tiendrait lui-même sur les fonts baptismaux, et, qu'à l'avance, il désigna du nom de Clotaire: prédiction que l'événement justifia peu de temps après. A dater de ce jour, Bathilde regarda Eloi comme un saint, et recourut souvent à ses conseils.

Aimée de son époux, vénérée des grands, chère au peuple soulagé par ses largesses, la reine était pour tous un modèle de piété envers Dieu et de dévotion envers les Saints. « Bien qu'elle portât le vêtement du siècle, elle était très-désireuse de servir

[1] Ce sont les propres expressions de saint Ouen, qui marquent combien on était persuadé que la couronne de France ne pouvait appartenir aux filles. (Voir le *Dict. de l'Eglise*, par F. Guérin. II, 1243.)

Jésus-Christ, et elle ne laissait passer aucun jour sans vaquer longtemps à l'oraison avec une grande abondance de larmes [1]. »

Mais, ce fut après la mort du roi son époux que Bathilde, maîtresse d'elle-même, et régente du royaume, donna les preuves les plus éclatantes de sa foi, de sa charité et de son génie. Guidée par de sages conseillers, et en particulier par saint Eloi, saint Ouen, saint Léger d'Autun, et Chrodebert de Paris, elle travailla sans relâche à procurer le bonheur de l'Église et de l'État. Regardant avec raison les monastères comme des écoles de vertu, de respect et de vrai progrès, elle en fonda quelques-uns et en releva d'autres de leurs ruines. Nommons d'abord les célèbres abbayes de Corbie et de Chelles; la première, située au diocèse d'Amiens, devint un bienfaisant et radieux foyer de piété et de science; la seconde, qu'elle restaura et agrandit, s'acquit beaucoup de célébrité par la noblesse et les vertus d'un grand nombre de ses abbesses. Bathilde fit ériger les monastères de Fontenelle si fécond en Saints, et de Jumiège qui fut en même temps un asile pour les vocations à l'état religieux, un hospice pour les pauvres, et une école pour la jeunesse. Plusieurs de nos compatriotes se sont formés dans ces deux établissements à la perfection de la vie chrétienne, et aux devoirs de l'Épiscopat. On doit encore à notre Sainte la restauration des abbayes de Saint-Martin, de Saint-Denis et de Saint-Médard.

La bienheureuse Reine seconda de tout son pouvoir les Prélats du royaume dans leur opposition aux abus introduits au sein du clergé par le malheur des temps. Elle servit l'Eglise, en favorisant

[1] *Vita S. Bathildis*, n° 4, sæc. II, Benedic.

ses plus légitimes aspirations, en fournissant à ses ministres les moyens de remplir leurs saintes fonctions, en donnant aux chrétiens l'exemple de toutes les vertus; elle servit aussi la France, en lui montrant dans le Christianisme une source inépuisable de civilisation, de lumières et de charité. Voulant que l'Etat ne fût peuplé que d'hommes libres, elle mit tous ses sòins à supprimer l'esclavage [1]. Elle défendit d'envoyer des captifs au dehors du royaume, et en acheta autant que ses réssources le lui permirent. Le plus souvent, devenus libres, ils se consacraient à Dieu, échangeant ainsi les fers de la servitude, pour l'aimable joug du Sauveur. Bathilde abolit aussi la capitation, taxe injuste et cruelle qui conduisait les Français à renoncer au mariage, ou à vendre leurs enfants [2].

A la vue des monastères qui s'élevèrent ou fleurirent à cette époque, grâce aux donations des rois, des reines, des princes et des particuliers, certains écrivains ont accusé l'Église de desseins ambitieux; nous ne pouvons mieux les réfuter qu'en les ren-

[1] « Terre de France, dit Dom Pitra, *terre franche;* ce vieil et noble adage remonterait donc à la pieuse reine Bathilde, ou plutôt à ces conciles d'Évêques qui ont créé nos libertés et nos lois constitutionnelles, et qui, rassemblés autour de nos premiers rois, formulaient tous les éléments de notre droit public. Car, cette prescription si remarquable de Bathilde n'est que la promulgation d'autorité royale d'une charte d'affranchissement que quarante-cinq Évêques octroyaient de par Dieu, sous le règne de Bathilde, à Châlons-sur-Saône, l'an de grâce 650. (*Hist de S. Léger*, par Dom Pitra, p. 176.)

[2] Elle régla, ou plutôt le Seigneur ordonna, par elle, qu'une coutume abominable et impie cessât... Plusieurs aimaient mieux laisser mourir leurs enfants que de les nourrir, parce qu'ils voyaient les exactions fiscales croître avec leur nombre, et les charges publiques s'aggraver selon les lois anciennes, et tous leurs biens se dissiper. Voilà ce que la vénérable Dame... empêcha... et pour cela, elle a droit à une grande récompense. » (*Vita S. Bathildis*, n° 5.)

voyant au témoignage d'un de leurs historiens : « Forte, patiente, industrieuse, l'Eglise, dit-il, avait en quelque sorte étreint la société nouvelle, de manière à la pénétrer... Elle s'était portée pour arbitre entre les vainqueurs et les vaincus... Sa protection s'étendait à tous... Elle était devenue un immense asile : asile pour les vaincus, pour les Romains, pour les serfs des Romains qui se précipitèrent dans son sein..... Asile pour les vainqueurs : ils y cherchèrent un refuge contre le tumulte de la vie barbare, contre leurs passions, leurs violences, dont ils souffraient autant que les vaincus... tout favorisait l'absorption de la société par l'Eglise : tout y entrait, Romains et Barbares, serfs et libres, hommes et terres, tout se réfugiait au sein maternel [1]. »

Au milieu des graves soucis que donnait à Bathilde le gouvernement du royaume, une douloureuse nouvelle vint affliger son cœur : saint Eloi, atteint d'une grave maladie, était aux portes du tombeau. Désirant que sa main la bénît une fois encore, elle se mit en route pour Noyon avec ses fils et une cour nombreuse, mais elle ne put arriver à temps pour recevoir son dernier soupir. Afin de soulager ses justes regrets, elle résolut de transférer au monastère de Chelles le corps du Pontife. Les seigneurs de sa suite qui voulaient en enrichir la capitale, essayèrent de lui faire abandonner son dessein; d'un autre côté, les Noyonnais refusaient de laisser partir les dépouilles de leur bien-aimé Pasteur. Le ciel se déclara en faveur de l'Église de Noyon : comme on se disposait à les enlever, aucune force humaine ne put les ôter du lieu où elles étaient. En vain Bathilde ordonna-t-elle des prières

[1] M. Michelet, *Hist. de France*, t. I, p. 261.

et des jeûnes, de nouvelles tentatives faites pour les transporter, n'eurent pas plus de succès que les premières. Comprenant la volonté du Seigneur, la reine consentit à ce qu'elles fussent inhumées à Noyon. Avant les funérailles du Prélat, elle découvrit sa figure avec respect, et en approcha pieusement ses lèvres. Le sang jaillit alors des narines du Saint, et Bathilde, y trempant son mouchoir, en recueillit quelques gouttes, qu'elle conserva dans la suite comme de précieuses reliques. Pendant le convoi, quoique la terre fût couverte d'eau, dit saint Ouen, elle ne put jamais se décider, malgré toutes les instances, à monter à cheval. Suivant à pied et avec une grande peine, le cercueil à travers la boue, elle mêla pendant tout le temps ses gémissements à ceux du peuple.

La sainteté et les vertus de Bathilde ne la mirent pas à l'abri de la malice des méchants : Dieu le permit, pour offrir en elle aux Français un admirable exemple de patience et de douceur, et pour ménager dans le ciel à son humble servante une plus brillante couronne. La calomnie alla jusqu'à tenter de rendre suspectes son innocence et sa pureté : elle ne servit qu'à mettre en relief le noble cœur de Bathilde, et son indifférence pour l'estime des hommes. Mais, Bathilde fut plus sensible aux malheurs causés dans les États du roi son fils par la perfide administration d'Ébroïn ; les persécutions que ce sanguinaire ministre exerça contre les plus saints Évêques, et surtout, la mort violente de saint Annemond, Évêque de Lyon, lui firent verser bien des larmes. Ayant été accusée d'avoir prêté la main à ce crime, elle eut besoin de son énergie, de sa foi, et de la grâce du Seigneur, pour sortir victorieuse de cette pénible épreuve.

Cependant, depuis qu'il était au ciel, saint Eloi n'oubliait pas Bathilde : il veillait sur elle avec un soin paternel. Pendant trois nuits consécutives, il apparut à un courtisan, lui ordonnant d'engager la reine à quitter l'or et les pierreries qu'elle portait sur ses vêtements ; et, comme cet homme refusait d'obéir, de peur d'encourir une disgrâce, il fut saisi d'une fièvre violente. Bathilde, à qui Dieu avait révélé la même chose, alla le visiter, lui parla de ce qu'il n'avait osé lui dire, et cet homme recouvra la santé.

Fidèle à la voix de Dieu dont Eloi avait été pour elle l'organe, Bathilde quitta sans regret le trône et ses dangereuses grandeurs, pour le saint asile de Chelles. Les religieuses de ce couvent, craignant qu'elle n'introduisît dans le cloître les habitudes de la cour et du monde, l'accueillirent avec une froide réserve ; mais l'humble Bathilde ne tarda pas à dissiper leurs préventions. Sur le trône, elle n'avait jamais oublié sa première condition ; dans le cloître, elle parut ne pas se souvenir qu'elle avait été reine. Comme, un jour, on lui demandait quel plaisir elle pouvait avoir à servir ainsi de pauvres religieuses, elle répondit : « Lorsque j'entends mon Seigneur Jésus-Christ, le Roi des rois et le souverain Seigneur de l'univers, dire dans son Evangile : « Je suis venu pour servir, et non pour être servi », et que je l'y vois laver les pieds de ses disciples, entre lesquels je découvre un traître, je ne sais plus où je me dois mettre ; et, il me semble que le plus grand bonheur qui me puisse arriver, c'est d'être foulée aux pieds de tout le monde [1]. »

La présence de Bathilde au monastère de Chelles,

[1] Le P. Giry, *Vie de sainte Bathilde.*

loin de nuire à la ferveur des religieuses, servit à les affermir dans la voie de la perfection ; en jetant les yeux sur elle, les plus parfaites mêmes y trouvaient des exemples capables de les faire avancer dans la vertu : elle observait la règle avec une édifiante ponctualité, et se livrait assidument à la méditation, aux saintes lectures, et surtout aux œuvres de charité envers ses compagnes. « Dieu lui avait donné, dit le P. Giry, une si merveilleuse douceur de parole... que ses discours portaient le miel de la consolation dans le cœur de ses sœurs, lorsqu'étant tentées par l'ennemi, elles trouvaient du dégoût en leur vocation, ou de l'ennui dans les exercices de la vie spirituelle[1]. »

Le Seigneur daigna faire connaître à la princesse l'heure de son éternelle récompense : pendant une fervente prière, Bathilde vit une échelle d'or partant de l'autel de Marie, et atteignant le ciel ; des anges en montaient les degrés, l'invitant à les suivre : elle comprit que sa dernière heure était proche, et ne fit plus que soupirer après le moment où elle devait être unie au Sauveur. Le bonheur qu'elle éprouvait à s'entretenir avec le divin Maître, la rendait insensible aux douleurs qui lui déchiraient les entrailles. A toutes les faveurs dont elle était comblée, Dieu en ajouta une autre : le jour où elle s'était mise au lit, Radegonde, jeune enfant de sept ans dont elle était la marraine, et qu'elle aimait comme sa propre fille, tomba aussi malade. Bathilde, redoutant pour Radegonde, la perte de son innocence, pria le Seigneur de l'appeler à lui, et ses vœux furent exaucés. Quand la bienheureuse reine, fortifiée par les prières et les sa-

[1] Le P. Giry, *Vie de sainte Bathilde.*

crements de l'Eglise, rendit le dernier soupir au milieu d'une clarté céleste qui soudain illumina sa chambre, déjà la jeune fille l'attendait au milieu des anges. Elle mourut le 26 janvier, vers l'an 680.

Le savant Dom Pitra résume en ces termes les merveilles opérées par notre pieuse et sainte reine : « Bathilde, dit-il, a mis la main, pendant son administration, à toutes les grandes choses de son temps : au clergé, qu'elle rend à la régularité ; à l'Épiscopat, qu'elle glorifie par des Saints ; aux monastères, qu'elle fonde et relève ; au peuple, qu'elle nourrit, soulage et affranchit ; à la royauté, qu'elle affermit en concentrant son prestige et sa force. Elle touche à l'Italie et l'Espagne par ses ambassadeurs, à l'Angleterre par ses captifs, à l'Allemagne par les moines missionnaires, à la France par les Évêques, et, par les Francs, au monde. Dans les jeux du blason, on lui a donné pour emblème un aigle aux ailes déployées portant le rameau d'olivier avec ces mots : Paix et force. Ce signe n'a rien de trop ambitieux pour une humble femme, qui, sur les ailes seules de la foi, éleva la France naissante comme l'aigle emporte ses aiglons au soleil. Un mot d'un légendaire ancien nous révèle le secret de sa force et de sa fécondité : « l'amour divin l'embrasait de ses ardeurs, et la splendeur des Saints la ravissait jusqu'au ciel. » C'est le secret de la femme forte créée par le christianisme, et transfigurée selon son type le plus accompli, la Vierge, Mère de Dieu [1]. »

Les funérailles de Bathilde, ainsi qu'elle l'avait recommandé pieusement, furent en tout conformes à celles des plus humbles religieuses. Son corps

[1] *Hist. de saint Léger*, par Dom Pitra, 146.

inhumé à Chelles dans la petite église de Sainte-Croix, dont elle était la fondatrice, y resta jusqu'au règne de Louis-le-Pieux; ce prince, voulant lui donner une plus glorieuse sépulture, engagea l'Évêque de Paris, et l'abbesse de Chelles, à le transporter dans l'église de la sainte Vierge. On le trouva, dit-on, préservé de toute corruption, quoiqu'il se fût écoulé près de cent cinquante ans depuis le jour où il avait été mis dans le tombeau. La nouvelle de cette merveille attira toute la cour et presque toute la ville de Paris à Chelles, et le 17 mars, on en fit une solennelle translation qui fut célèbre par plusieurs miracles. Il reposa longtemps dans une châsse placée sur le grand autel de l'abbaye de Chelles, avec les reliques de saint Genès, de sainte Bertile, abbesse de ce monastère, et de sainte Radegonde dont nous avons parlé plus haut. Descendu en 1631, il délivra six religieuses tourmentées de convulsions si horribles, que les médecins les regardaient comme obsédées du démon.

L'Église de Chelles [1] possède encore de nos jours le corps presque entier de notre Sainte. Quelques parcelles, qui en avaient été distraites à diverses

[1] Par privilége, et selon le calendrier de l'abbaye, la fête de sainte Bathilde est célébrée à Chelles, le 30 janvier, tandis que dans le diocèse (de Meaux), comme à Rome, elle est fixée au 26 du même mois. L'affluence des fidèles est très-considérable. La fontaine qui fournit de l'eau à tous les particuliers, est appelée *Fontaine sainte Bathilde;* elle se trouve presque au centre du pays. On dit que sainte Bathilde la fit couler par miracle, en frappant le sol d'une baguette Cette fontaine n'a jamais tari. Le deuxième dimanche de juillet. on fait une procession solennelle des reliques de sainte Bathilde, et de plusieurs autres saints. C'est la fête du pays. (Note extraite de la *Vie des Saints*, du Père Giry, éditée par M. Paul Guérin en 1862, t. II, p. 320.)

époques, sont conservées avec un religieux respect, dans la chapelle de Pie IX à Rome, dans la cathédrale de Meaux, et dans l'église abbatiale de Jouarre.

Réflexions.

Au sein de la pauvreté et des souffrances, l'homme souvent, ignorant que Dieu dans son amour lui ménage les moyens de gagner un bonheur éternel, se laisse abattre, et quelquefois, se livre à un stérile et coupable désespoir. Telle n'est pas la conduite des Saints. Ravie à sa famille et à sa patrie, vendue à un maître étranger, Bathilde, toute jeune qu'elle est, ne perd pas courage. Voulons-nous connaître le secret de sa force? L'histoire de sa vie nous l'enseigne. « L'amour divin l'embrasait de ses ardeurs, et la splendeur des saints la ravissait jusqu'au Ciel. » Ayant Dieu en elle-même, elle possédait l'auteur de toute force, la source de tout bonheur. Que le vent de la tribulation vienne à souffler, que les flots de l'adversité arrivent jusqu'à elle, Bathilde reste ferme, inébranlable comme le rocher battu par la tempête En est-il bien ainsi de nous? Au moindre revers, notre esprit se trouble, nos pas chancellent, et nous tombons dans un abîme de désolation : c'est que n'aimant pas Dieu, nous avons pour seul appui notre force qui n'est que faiblesse. Si nous sommes pauvres, engagés peut-être au service de maîtres impérieux et exigents, efforçons-nous, comme Bathilde, par notre modestie, notre douceur, notre complaisance et notre exactitude de remplir nos devoirs envers eux, de gagner leur bienveillance ; et, si nous ne pouvons y réussir comme elle, rappelons-nous que le Père que nous avons dans le ciel, aura, pour chacun de nos sacrifices, une récompense d'un prix infini.

Mais, si au lieu de nous soumettre à l'épreuve de l'adversité, Dieu nous a donné la puissance et la fortune, Bathilde peut encore nous servir de modèle. Quel noble usage ne faitelle pas de son crédit et de ses richesses! Reine, elle abolit l'esclavage, allége les fardeaux qui pèsent sur ses sujets, fonde des monastères: elle se propose, comme fin de toutes ses actions, le bonheur des hommes, la gloire de l'Eglise, et le règne de Dieu sur la terre. Religieuse, elle est la providence des pauvres : son monastère en est sans cesse environné. Elle ne perd pas ce qu'elle donne : au royaume des cieux, les

biens qui sont passés de ses mains dans celles des indigents lui seront rendus au centuple.

Pour attirer les bénédictions du ciel sur nos familles et sur nous, et acquérir des trésors impérissables au ciel, faisons servir notre puissance et nos biens au règne de Dieu dans les âmes, au triomphe de la vérité en ce monde, à la gloire et à la prospérité de l'Eglise, et au soulagement des pauvres qui sont les membres souffrants de Jésus-Christ.

Pratique.

« La religion pure et sans tache devant Dieu le Père, la « voici : visiter les orphelins et les veuves dans leurs afflic- « tions, et se conserver exempt des souillures du siècle [1]. »

[1] Jac., I, 27.

20 Février.

—

SAINT AMAND

Évêque de Maëstricht.

594-684.

Amand naquit au pays d'Herbauge [1], le 7 mai 594, de parents non moins distingués par leur piété que par leur noblesse; son père s'appelait Sévérus, et sa mère Amantia. Sévérus confia l'éducation de son fils à des maîtres habiles, qui prirent un soin particulier de lui apprendre les saintes Écritures : cette étude fut pour le jeune homme comme une vive lumière qui l'éclaira sur le néant des richesses de ce monde, sur le vide de ses plaisirs et de sa gloire. A vingt ans, Amand, rempli de la crainte du Seigneur, quitta secrètement sa famille, et alla dans un monastère de l'île d'Oye [2], se mettre à l'abri des dangers et des séductions du siècle.

La fuite d'Amand causa une amère douleur à sa famille. Son père, après bien des recherches, ayant trouvé le lieu de sa retraite, le pressa de reprendre l'habit séculier; il le menaça même de le déshériter, s'il n'obtempérait à ses désirs. « Mon père, lui

[1] Ville qui, d'après une ancienne tradition, a été engloutie par les eaux qui forment aujourd'hui le lac de Grand-Pré. Elle était sur le territoire de Nantes, à deux lieues de la Loire (sur la rive gauche). Voir l'*Hist. de saint Amand*, par M. l'abbé Destombes, p. 3.

[2] Petite île située à côté de l'île de Ré.

répondit le jeune religieux avec une respectueuse fermeté, j'abandonne volontiers les biens que votre bonté me destine; accordez-moi seulement la liberté de servir Dieu, et de prendre Jésus-Christ pour mon héritage [1]. »

Afin de mettre ses résolutions sous la garde d'un puissant protecteur, Amand prit le bâton du pèlerin, et alla prier au tombeau de saint Martin de Tours. Prosterné devant les reliques du Bienheureux, il le supplia, en versant des larmes, de ne point permettre qu'il revît jamais sa famille : il avait entendu la parole du Sauveur qui lui disait : « Viens; suis-moi », et il craignait que la voix de la chair et du sang ne le détournât de sa sainte vocation. Pour ne pas être tenté de regarder en arrière, il se fit couper les cheveux, et entra dans les rangs du clergé de l'Église de Tours.

Dieu, qui appelait son serviteur à une haute perfection, lui inspira le désir de mener une vie encore plus solitaire : il guida lui-même ses pas vers la ville de Bourges, dont le vénérable Austrégisille était alors Évêque. Celui-ci, à la vue d'Amand, s'écria : « O mon fils, soyez béni du Dieu très-haut, qui vous a conduit vers nous, pour combler les saints désirs de votre âme. Dès ce moment, vous êtes mon fils par les liens de la charité, et je suis votre père spirituel [2]. » L'arrivée d'Amand réjouit aussi le cœur de saint Sulpice, alors archidiacre de Bourges : deux âmes, si nobles et si pures, étaient bien faites pour se comprendre et s'aimer [3].

[1] *Vie de saint Amand*, par Baudemond, son disciple, 6 février, *apud Boll*.
[2] *Acta SS. Belgii*, t. III, n° 3.
[3] *Vie de S. Amand*, par M. l'abbé Destombes, 23.

Malgré sa longue durée, la période de la vie du Saint qui s'ouvre devant nous est entièrement inconnue : enseveli dans une pauvre cellule, située près de l'église de Bourges, Amand n'a de commerce qu'avec le ciel; un mot d'un hagiographe est le seul trait de lumière qui éclaire cette silencieuse obscurité ; « un jour, dit-il, Amand était en prière devant le Seigneur : tout à coup, il se vit environné d'une grande clarté ; puis, pendant l'espace d'une heure, l'image du monde sembla se dérouler sous ses yeux, avec toute sa magnificence et ses splendeurs [1]. » Ce fut là, sans doute, un essai du tentateur, rappelant le Saint aux délices du siècle. Si le démon n'a pas épargné un austère pénitent revêtu d'un cilice, couché sur la cendre, et n'ayant qu'un peu de pain d'orge pour nourriture, et de l'eau pour boisson, devons-nous être surpris des assauts qu'il nous livre? N'oublions pas que la victoire sur les passions ne s'accorde qu'à la mortification, au jeûne et à la prière.

La cellule de Bourges fut pour Amand une arène secrète, où il s'exerça aux combats qui l'attendaient, et son austère pénitence, une œuvre de préparation à sa mission d'Apôtre. « Avant de purifier les autres, dit saint Grégoire de Nazianze, il faut se purifier soi-même; il faut être sage devant Dieu, avant de donner la sagesse aux autres ; devenir une lumière, avant d'éclairer les hommes dans la voie du salut [2]. »

La main qui avait guidé Amand vers la ville de Bourges, et formé son âme, dans cette retraite, aux plus solides vertus, l'en retira au bout de

[1] *Vita S. Amandi, auctore aquitano anonymo, ex MS Andreæ Duchesne*, apud. Boll. VI febr.
[2] *S. Gregor. Nazianzen. in Apol.*

quinze ans, et le dirigea vers le tombeau des Apôtres saint Pierre et saint Paul : c'était pour l'investir de la mission d'évangéliser les peuples, au lieu même où est la source et la plénitude de l'Apostolat.

Arrivé à Rome, avec un compagnon dont l'histoire ne nous a pas conservé le nom, le Saint visitait, pendant le jour, les sanctuaires de la Ville éternelle, et le soir, il allait prier au tombeau des saints Apôtres. Une fois, comme l'heure était avancée, un gardien approcha brusquement du pèlerin, et, avec des paroles peu respectueuses, lui ordonna de se retirer. Amand, après cette humiliation qu'il accepta de bon cœur, sortit et se prosterna devant le portail de la basilique. Comme il était en prière, un vieillard vénérable, qui n'était autre que saint Pierre, lui apparut et lui dit : « Au nom du Seigneur, tu iras prêcher la foi dans les Gaules. Tu y convertiras une multitude d'âmes à Jésus-Christ. La moisson est abondante : elle croît de jour en jour. Tu recevras, dans les cieux, une grande récompense pour prix de tes travaux [1]. »

Après cette vision céleste, notre Saint regagna les Gaules, pressé de donner un aliment au zèle que le prince des Apôtres avait allumé dans son âme. A peine eut-il reparu dans la ville de Bourges, « que tous, comme à l'envi, clercs et laïcs, leudes et Pontifes, demandèrent qu'un prêtre si saint fût élevé au rang sublime des Évêques et aux fonctions de l'Épiscopat [2]. » Il fut difficile de persuader à l'humble Amand de recevoir l'onction sacrée; cette dignité auguste jetait une sorte de terreur dans

[1] *Vita metrica* S. Amandi, auctore Milone monacho Elnon...
[2] *Vie de S. Amand*, par M. l'abbé Destombes, p. 40.

son âme. Mais, plus il résista, plus les sollicitations devinrent pressantes [1]. Vaincu enfin par les vives instances de Clotaire II et de plusieurs Prélats, il reçut la consécration épiscopale des mains de saint Achaire, Évêque de Noyon, sans aucune résidence déterminée [2].

A cette époque, et dans les siècles antérieurs, à côté des Évêques attachés à un siége fixe, il y en avait d'autres qui, comme saint Paul, ne possédant aucune Église, allaient, de contrée en contrée, travailler à la conversion des peuples. Ils visitaient de préférence les provinces d'où l'idolâtrie n'avait pas encore entièrement disparu. Ils sont ordinairement appelés Évêques régionnaires, ou simplement missionnaires : tel fut saint Amand.

Les habitants du Brabant reçurent les prémices de son Apostolat [3]. Sa parole, fortifiée par ses saints exemples, et surtout par la grâce du Seigneur, en convertit un grand nombre. Sa charité s'étendait aux grands et aux petits, aux riches et aux pauvres, aux hommes libres et aux esclaves. Il fit dans tous les rangs des conquêtes à Jésus-Christ. Cependant, comme son divin Maître, il avait une sollicitude plus tendre pour les pauvres et les captifs; combien, parmi ces derniers, lui durent leur liberté ! Lorsqu'ils avaient vu leurs fers brisés, ils recevaient de sa main le baptême, et plusieurs, parmi eux, devinrent dans la suite, prêtres, abbés ou Pontifes.

Amand prêchait avec une liberté tout évangé-

[1] *Vie de S. Amand*, par M. l'abbé Destombes, p. 47.

[2] *Hist. eccles. Paris.*, auctore Gerardo Dubois, orat., 1690, in-folio.

[3] Les auteurs qui ont écrit la *Vie de S. Amand*, ne sont pas d'accord sur l'ordre de ses missions. Nous nous sommes conformé, en ce point, à la légende du Propre de Beauvais.

lique. La crainte d'encourir la disgrâce des puissants ne lui fit jamais oublier ses devoirs d'Apôtre. L'intrépide hardiesse avec laquelle il reprocha au roi Dagobert ses scandaleux désordres, lui valut un noble exil; mais le Saint ne cessa pas pour cela d'annoncer la parole de Dieu. Se tournant vers une autre partie du champ du Seigneur, il alla chez les Gascons substituer la Croix et l'Évangile aux idoles et au vain culte des auspices et des augures. Pendant son absence, une grave maladie fit rentrer Dagobert en lui-même. Revenu à de meilleurs sentiments à l'égard du Bienheureux, ce prince le fit rappeler, lui demanda pardon, et le pria de baptiser son fils Sigebert, et de lui servir de parrain [1].

Ayant recouvré les bonnes grâces du roi, Amand n'usa de son nouveau crédit à la Cour que pour briser les entraves qui s'opposaient aux succès de ses travaux. Le Beauvaisis eut quelque part à ses glorieuses missions. Comme on trouvait encore dans cette contrée quelques vestiges des superstitions païennes, Amand s'efforça, par ses prédications, de les faire disparaître, continuant ainsi l'œuvre apostolique de saint Lucien, de saint Firmin et de saint Vaast. A Ressons-sur-Matz, il rendit la vue à une pauvre aveugle. Voici comment Baudemond, son disciple et son historien, raconte ce miracle : un jour, dit-il, l'homme de Dieu était au pays de Beauvais, prêchant l'Évangile de Jésus-Christ, lorsqu'en un lieu appelé Ressons, près de la rivière d'Aronde, il entra dans la mai-

[1] L'âme de cet enfant, dit un auteur du VII[e] siècle cité par Dom Pitra, « tressaillit visiblement aux premières touches de la grâce, et sa langue se déliant subitement, répondit *Amen* aux saintes prières, comme pour souscrire à son acte d'adoption. » (Introduction à la *Vie de S. Léger*, par Dom Pitra, p. CIV.

son d'une pauvre femme, aveugle depuis longtemps. Aux questions qu'il lui fit sur son malheureux état : « Je suis aveugle, lui répondit-elle, pour avoir invoqué les faux dieux, et recouru à la coupable science des augures. » Cette infortunée lui montra ensuite l'arbre sous lequel elle avait coutume d'offrir des sacrifices au démon. « Je ne m'étonne pas, lui dit alors Amand, si, à cause de cette criminelle folie, vous êtes devenue aveugle ; mais, j'admire la bonté de Dieu qui a, jusqu'aujourd'hui, attendu votre conversion. Si vous voulez être guérie, donnez, la première, un coup de hache à cet arbre, qu'il faut déraciner et jeter au feu. » Elle obéit, et le Saint n'eut pas plutôt fait sur elle le signe de la croix, qu'elle recouvra la vue [1].

Envoyé ensuite à Gand par saint Achaire, Amand évangélisa cette ville et les pays voisins, jusqu'au temps de saint Éloi, dont les travaux unis aux siens produisirent les plus précieux fruits de salut. Cette contrée, revenue aux erreurs du paganisme, était tombée dans une affreuse barbarie. Aucun prédicateur de la divine parole n'osait y pénétrer. Le magnanime Pontife ne craignit pas de visiter cette terre inhospitalière. Quelques compagnons qui l'avaient suivi jusque-là reculèrent devant une tâche si périlleuse et l'abandonnèrent. Amand se mit courageusement à l'œuvre, défricha ce champ couvert de ronces et d'épines, et y répandit la semence de la vie éternelle, au milieu d'incomparables souffrances. « Que de fois, dit l'auteur de sa Vie, ne fut-il pas frappé, déchiré, meurtri de coups,

[1] On retrouve encore des traces du passage du Bienheureux à Saint-Amand, hameau et château, dépendant de Machemont.

précipité dans l'eau des rivières qui arrosent ce pays [1] ! » Au milieu des tempêtes soulevées contre le christianisme par l'auteur de tout mal, Amand demeurait calme et tranquille, conjurant le ciel de faire servir ses souffrances à la conversion de ce peuple. Pour hâter l'accomplissement des vœux du Pontife, Dieu le revêtit de nouveau de sa propre puissance [2].

Un jour Amand se trouvait à Tournai, où, sans doute, dit un auteur, il allait rendre compte à saint Achaire de sa mission, et recevoir ses conseils. Le comte Dotton, qui gouvernait la ville, au nom du roi des Francs, venait de condamner à mort un malheureux accusé de brigandage. Amand se présente devant le comte, le suppliant de lui accorder la grâce du coupable : Dotton reste inexorable, et bientôt le criminel attaché à une potence expire aux yeux de la foule accourue pour assister à ce tragique spectacle [3]. La multitude écoulée, notre Saint prit le corps du supplicié sur ses épaules, et le transporta dans sa demeure. Après avoir passé toute la nuit en prière, il ordonna à ses disciples de lui apporter de l'eau. Ceux-ci crurent que c'était pour laver le cadavre ; mais quel ne fut pas leur étonnement, lorsqu'étant entrés dans sa chambre, ils y trouvèrent vivant celui qu'ils avaient cru mort !... L'historien qui rapporte ce fait, atteste l'avoir appris d'un prêtre qui en avait été témoin [4]. Le bruit de ce miracle se répandit aussitôt dans toute la contrée. Les idolâtres, jusqu'alors durs,

1 *Vita S. Amandi, Baudemondo auctore*, apud Boll.
2 M. l'abbé Destombes.
3 *Vie de S. Amand*, par M. l'abbé Destombes, 93.
4 *Dict. de l'Hist. univ. de l'Église*, par M. L.-F. Guérin, I, 858.

intraitables, sourds à la grâce, demandèrent à être régénérés dans les eaux du baptême; mais la conquête la plus glorieuse, et en même temps la plus utile au pays, fut celle du comte Bavon : son changement de vie et sa pénitence devinrent comme le signal d'une conversion générale[1].

Amand perpétua les fruits de ses prédications, en fondant plusieurs célèbres monastères : l'un, situé dans la ville de Gand, prit le nom de saint Bavon; l'autre, érigé près de cette ville, sur la montagne de Blandin, fut appelé Blandinberg. A trois lieues de Tournai, sur la petite rivière d'Elnon, il en éleva un troisième qui dans la suite porta son nom..... On doit encore à son zèle et à ses conseils l'établissement des monastères de Nivelle et de Marchiennes[2].

A la vue des succès obtenus par le Saint dans le pays de Gand, l'Église de Maëstricht, qui venait de perdre son Évêque, ambitionna l'honneur d'être gouvernée par un si grand Pontife. Affligée des désordres des fidèles, du relâchement et de l'indiscipline de plusieurs membres du clergé, elle comptait sur la sagesse et la fermeté d'Amand pour guérir ses blessures et faire disparaître les derniers vestiges de l'idolâtrie.

Amand, élu Évêque de Maëstricht, ne voulait point se séparer de la bien-aimée famille qu'il avait enfantée à Jésus-Christ, ni renoncer à ses chères missions; d'ailleurs, si son zèle le portait à accepter les charges de l'Épiscopat, son humilité lui en faisait redouter les honneurs. Mais, son refus

[1] *Dict. univ. de l'Hist. de l'Eglise*, par M. L.-F. Guérin, I, 859.
[2] M. l'abbé Destombes place la mission de saint Amand chez les Slaves, après la conversion du comte Bavon.

ne fit qu'augmenter les désirs de la multitude. Le roi d'Austrasie lui-même, son filleul, unit sa voix à celle des grands, du clergé et du peuple ; il insista, il pressa, et finit par triompher de la résistance du Saint.

Pendant trois ans, Amand parcourut les bourgades et les campagnes, appelant les fidèles à la pénitence, les prêtres et les clercs à une vie édifiante et régulière, et les idolâtres à la lumière de l'Évangile. Il donnait, dit un auteur de sa Vie, l'exemple des bonnes mœurs, de l'humilité, de la libéralité envers les pauvres, et du respect envers les personnes constituées en dignité. Il reprenait les coupables avec douceur, et usait d'une pieuse sévérité envers les cœurs endurcis et rebelles à la grâce. Aussi, ses travaux, dans son diocèse, furent-ils couronnés d'un grand succès. Il y aurait rétabli le règne de Jésus-Christ d'une manière solide et durable, s'il n'eût rencontré au sein de son clergé une opposition aussi douloureuse qu'inattendue. Voyant son ministère paralysé par la faute de ceux qui devaient s'empresser d'en partager les fatigues et les périls, Amand résolut de se démettre de sa charge. Il ne la conserva que sur les instances du pape saint Martin Ier, qui, en lui envoyant les décrets du concile de Latran, contre les monothélites, l'engagea vivement à la persévérance. Cependant, quelque temps après, comme le mal ne faisait que s'aggraver, le Bienheureux mit à sa place saint Remacle, abbé de Cougnon, et alla exposer en personne, au Saint-Père, les motifs qu'il avait de quitter le siége de Maëstricht. Saint Martin approuva, cette fois, la résolution d'Amand, et lui permit de reprendre le cours de ses missions.

A son retour d'Italie [1], Amand visita les monastères qu'il avait fondés, et en établit beaucoup d'autres dans les pays qu'il avait déjà évangélisés et dans diverses provinces de France. Jusqu'à une extrême vieillesse, il combattit l'idolâtrie, rappela aux pécheurs les terribles jugements de Dieu, et affermit dans la pratique des vertus religieuses les couvents qu'il avait élevés. Quelques années avant sa mort, il se retira au monastère d'Elnon, où il rendit paisiblement son âme à Dieu, le 6 février, vers la fin du septième siècle. Ce fut là que ses dépouilles reçurent les honneurs de la sépulture, ainsi qu'il en avait exprimé la volonté dans son testament. Les miracles opérés à son tombeau rendirent ce lieu si célèbre que l'abbaye d'Elnon, et la ville à laquelle celle-ci donna naissance, prirent le nom de Saint-Amand. Seize ans après la mort du Saint, et plusieurs fois dans le cours des âges, ses reliques furent transférées en différents lieux avec de grandes solennités. Nous nous bornerons ici à raconter la célèbre translation de l'année 1066.

Le monastère et les deux églises d'Elnon ayant été presque détruits par un incendie, l'abbé Fulcart, ses religieux, et tout le peuple de la contrée, cherchèrent à réparer aussitôt ce déplorable accident. Persuadés que les habitants de la Gaule-Belgique dont les pères avaient été convertis par notre Apôtre, s'empresseraient de les aider à relever son sanctuaire, ils résolurent de faire transporter ses reliques dans les diverses parties de cette contrée. De tous côtés, et principalement à Cambrai, à Laon, à Chauny et à Noyon, des miracles

[1] Suivant quelques auteurs, c'était pour la troisième fois qu'il se rendait à Rome.

éclatants signalèrent leur passage. Lorsque l'on eut appris, à Noyon, que les saintes reliques étaient proches, les religieux et le clergé de la ville, présidés par l'Évêque Gondoin, et suivis d'une multitude de fidèles, allèrent à leur rencontre. Les deux cortéges s'étant réunis vinrent prier dans la cathédrale de Noyon, et déposèrent ensuite le corps du Bienheureux sous un magnifique pavillon dressé sur la place publique. Là, deux guérisons miraculeuses récompensèrent la piété des Noyonnais : une femme aveugle et infirme obtint sa guérison, et un homme, qui ne pouvait ni marcher ni se tenir debout, se leva et marcha, en bénissant Dieu et son serviteur Amand [1]. Le souvenir de ces merveilles et de là mission du Saint dans le Beauvaisis ont rendu son culte célèbre parmi nous [2].

Réflexions.

En méditant la vie pénitente et laborieuse d'Amand, nous apprenons à connaître le prix de la sainteté. Pour l'acquérir, tous les sacrifices lui paraissent légers, les combats et les travaux lui deviennent faciles. Craignant que les joies de la famille n'amollissent son cœur, il s'y dérobe par la fuite. Redoutant pour la pureté de ses actions le souffle corrupteur du monde, il s'enferme durant quinze années dans une cellule, et y mène une vie dont la simple pensée étonne les plus héroïques courages. Amand sait à quel point la sainteté a le pouvoir de lui ouvrir le cœur de Dieu, et en même temps les

[1] *Hist. de saint Amand,* par M. l'abbé Destombes, 390.

[2] N'ayant pu suivre saint Amand dans toutes ses courses évangéliques, rappelons ici quelques mots de M. l'abbé Destombes, qui les résument : « Nous avons, dit-il, successivement entendu retentir sa voix sur la colline de Blandin, près de Gand, dans les plaines et les solitudes de la Slavonie, sur les montagnes de l'Aquitaine, de la Gascogne et jusqu'aux Pyrénées, dans les campagnes arrosées par la Meuse, la Seine et le Rhin, et au diocèse de Maëstricht » (p. 299). « ...Il a donc concouru pour une grande part à la propagation de la foi dans la Gaule-Belgique, dans la France entière et au-delà » (p. 77.)

portes du ciel; dès-lors, il la regarde comme cette perle précieuse, et ce champ riche en trésors, pour lesquels nous devons échanger avec joie tout ce que nous possédons.

Amand ne se borne pas à amasser pour lui-même des trésors de sainteté : pressé par la charité de Jésus-Christ [2], il veut faire partager à ses frères les mêmes richesses et le même bonheur. Tel est le but de ses courses dans les Gaules, et jusque dans les contrées baignées par le Danube. Pourvu qu'il puisse chasser des esprits les ténèbres de l'erreur, et des cœurs les passions qui les souillent, il se soumet de gaieté de cœur aux contradictions, aux fatigues, aux souffrances et à la mort des martyrs.

La sainteté nous a-t-elle paru, jusqu'ici, mériter tant de peines et de travaux ? Qu'avons-nous fait pour la posséder ? Efforçons-nous de l'acquérir, sinon par les voies miraculeuses qu'ont suivies les Saints, au moins en pratiquant avec fidélité les devoirs ordinaires de la vie chrétienne. La sainteté n'a pas perdu son glorieux privilége. Sans elle, il n'est pas et il ne sera jamais possible de gagner le royaume des cieux.

Pratique.

Rappelons-nous souvent les exemples des Saints, et nous verrons combien nous devons rougir du peu que nous faisons pour gagner le ciel.

[1] Matth. XIII, 44, 45, 46.
[2] II Cor. V, 14.

SAINT ANSBERT

Archevêque de Rouen.

Mort en 695.

Ansbert était issu d'une illustre famille du Vexin, qui habitait Chaussy, village situé sur les bords de l'Epte. Siwin son père, noble franc, lui fit donner une éducation conforme à sa fortune et à son rang. On ne peut douter qu'Ansbert, comme la plupart des jeunes seigneurs de cette époque, n'ait été instruit à l'école du palais mérovingien. Il se rendit de bonne heure fort habile dans la science et la pratique des choses divines et humaines. Quand Dieu destine certains hommes à une grande et sainte mission, souvent, dès leur jeunesse, il les prévient de ses grâces et les revêt d'une puissante armure contre le monde et les passions; ainsi en fut-il pour Ansbert. Aux faveurs du ciel, le jeune homme répondit par les plus généreux sacrifices : il fit en secret vœu de virginité, et sut garder son innocence au milieu des joies et des dissipations de la Cour.

L'aversion de notre Saint pour le monde ne put échapper à son père. Siwin, qui n'avait qu'un fils, voulait le retenir dans la vie séculière, espérant le voir arriver aux premières charges du royaume. Il

ne négligea donc rien de ce qui pouvait changer les idées et les habitudes d'Ansbert : il chercha à l'amuser et à le distraire par des festins, des parties de chasse et des divertissements de tout genre.

Siwin comptait principalement sur l'époque du mariage d'Ansbert pour le rattacher à la Cour et au monde; mais Dieu fit servir à ses desseins ce qui paraissait y devoir mettre le plus d'obstacle. Angadrême, pieuse et noble fille du chancelier Robert, n'a pas plutôt été fiancée, contre son gré, à Ansbert, qu'elle lui déclare avoir auparavant donné son cœur à Jésus-Christ. Heureux de cet aveu, Ansbert lui apprend qu'il en a fait autant, et tous deux, en rendant grâces au Seigneur, s'exhortent et s'encouragent à demeurer fidèles à leurs saintes promesses. Ils sont exposés à un grand péril, mais Dieu saura bien le conjurer. Angadrême se jette aux pieds du Sauveur, et le prie de lui enlever une beauté qui peut devenir pour elle une occasion de chute. Elle mérite d'être exaucée : bientôt une lèpre hideuse lui couvre la figure. Comme cette affreuse maladie ne peut être guérie par aucun remède humain, les parents d'Ansbert et d'Angadrême finissent par reconnaître que la cause en est surnaturelle, et prononcent, d'un commun accord, l'annulation des fiançailles.

Tandis qu'Angadrême allait recevoir le voile des mains de saint Ouen, Archevêque de Rouen, Ansbert était substitué, ou plutôt associé à Robert dans la charge de garde des sceaux. L'obéissance aux volontés de son père, lui fit passer quelque temps au palais dans l'exercice de cette fonction ; « mais, dit un auteur, la possession des honneurs lui en ayant fait sentir la vanité, il s'enfuit de la Cour comme d'une prison, où les chaînes

que l'on porte, pour être d'or, n'en sont que plus pesantes [1]. » Saint Wandrille ouvrit au célèbre transfuge les portes du monastère de Fontenelle, dont il était le fondateur et l'abbé [2].

Ansbert ne tarda pas à quitter les livrées du siècle et à revêtir l'humble habit du religieux. Il oublia les grandeurs et les délices de la Cour, pour ne plus penser qu'aux humiliations et aux souffrances de Jésus-Christ. Bientôt il fut pour la communauté un modèle de patience, de douceur, de charité, d'obéissance et de mortification ; il devint un religieux si accompli, que, sur les instances de l'abbé de Fontenelle, saint Ouen l'ordonna prêtre, faveur alors réservée à ceux qui étaient consommés dans toute sorte de vertus. Élevé au sacerdoce, Ansbert se crut obligé à une vie encore plus humble et plus austère : loin de se dispenser du travail des mains, il s'y livrait avec plus d'ardeur qu'auparavant, se regardant comme plus obligé que jamais à macérer son corps et à le réduire en servitude. Un jour, le prince Thierry, chassant dans le pays de Caux, résolut de visiter Ansbert qu'il avait connu à la Cour : il le trouva occupé à travailler dans une vigne, près du monastère ; ce prince fut sans doute bien surpris de voir une bêche dans les mains de celui qui avait porté les sceaux du royaume. Ansbert, dit-on, lui prédit qu'il règnerait après ses

[1] *Dict. de l'Hist. de l'Eglise*, par M. L.-F. Guérin, II, 76.

[2] L'Abbaye bénédictine de Fontenelle ou de Saint-Wandrille, fut fondée vers l'an 648, au pays de Caux. Elle a produit un grand nombre de Saints; nommons saint Lambert, saint Gennade, saint Agathon, saint Gaon, saint Syndard, saint Hildebert, saint Bain, saint Landon, saint Bénigne, saint Vandon, saint Anségise, saint Girard, etc..... Détruite en 850, elle fut rétablie par le duc de Normandie en 1035 ; elle fut encore reconstruite au XVII[e] siècle. Il n'en reste plus aujourd'hui que des ruines.

frères Clotaire et Childéric. Thierry, ajoute le père Giry, répondit au religieux : « S'il arrive que je reçoive la couronne, je veux vous élever à l'Épiscopat, afin que l'Église soit honorée et reçoive de l'accroissement par vos exemples et par votre doctrine. »

Ansbert, qui avait renoncé aux dignités et aux honneurs de la Cour voulait, comme un simple religieux, rester à la dernière place du couvent ; mais Dieu ne le permit pas. Depuis la mort de saint Wandrille, le bienheureux Lambert, parent de sainte Angadrême, gouvernait l'abbaye de Fontenelle. Son savoir et sa sainteté lui ayant mérité l'honneur de monter sur le siége archiépiscopal de Lyon, Ansbert fut appelé, d'une voix unanime, à lui succéder : on ne pouvait trouver un religieux plus capable de continuer l'œuvre des deux premiers et illustres abbés de ce monastère. La manière dont il gouverna la communauté confiée à ses soins répondit à ce que l'on attendait de son zèle, de sa charité, et de son dévouement. Il avait pour principale maxime, qu'il vaut mieux inspirer l'amour que la crainte. « Orné de toutes les vertus, dit un historien de sa Vie, il brillait comme une lampe allumée au milieu de ses frères [1]. »

Le Saint fit concevoir, même en dehors du couvent, une si haute opinion de ses vertus et de ses lumières, que, de toutes parts, l'on venait réclamer ses prières et ses conseils. Afin d'être plus à même, ainsi que ses religieux, d'exercer la charité envers les pauvres, il fit bâtir, à côté du monastère, un hôpital pour les vieillards et les infirmes ; sa sollicitude pour eux ne se bornait pas à soulager leurs

[1] *Vie de saint Ansbert,* citée par le P. Giry.

souffrances corporelles : il travaillait à guérir leur âme de la maladie du péché, et les remettait dans la voie du ciel. Cependant, Dieu voulut élever encore son humble serviteur : bientôt il lui fit quitter le gouvernement d'un monastère pour celui d'un diocèse. Saint Ouen, Archevêque de Rouen, venait de mourir, et, dans ses derniers moments, il avait exprimé le désir de voir, après sa mort, son siége occupé par Ansbert. Le roi ratifia d'autant plus volontiers ce choix qu'il n'avait pas oublié la prédiction qu'Ansbert lui avait faite autrefois ; et il n'eut pas de peine à faire partager son avis au clergé de Rouen, qui connaissait les vertus du Saint. Comme il n'était pas facile d'obtenir le consentement du nouvel élu, on usa d'industrie pour l'attirer à Clichy-lez-Paris, où était la Cour. Après une vive résistance, Ansbert se résigna à la volonté de Dieu, et fut sacré par saint Lambert, Archevêque de Lyon.

Entré dans sa ville épiscopale, Ansbert gagna, en peu de temps, l'estime et l'affection de son troupeau. Le premier de ses actes montra qu'il était aussi humble que généreux et charitable : après avoir célébré la sainte messe, il réunit dans un repas tous les assistants. Ayant fait dresser deux grandes tables, l'une pour les nobles et les riches, et l'autre pour les pauvres, il alla manger à la table de ces derniers, pour imiter Celui qui, étant infiniment riche, s'est fait pauvre pour nous.

L'Épiscopat d'Ansbert fut la digne continuation de celui de saint Ouen. Par ses discours, et surtout par les exemples de sa vie humble et pénitente, le nouveau Pontife affermit les chrétiens vertueux dans la voie salutaire où ils marchaient, et fit rentrer un grand nombre de brebis égarées dans le bercail

du divin Pasteur. Tous, prêtres, religieux et laïques, étaient touchés de sa douce et tendre piété, de sa charité envers les pauvres, de son désintéressement et de son zèle. Comme un certain nombre d'églises tombaient en ruines, ou n'étaient pas ornées d'une manière assez décente, il employa ses revenus à les réparer et à les rendre plus dignes de leur sainte destination. Conservant un souvenir reconnaissant de l'abbaye de Fontenelle, où il avait trouvé un refuge contre les dangers du monde, il l'exempta, par un privilége authentique [1], de toute autre juridiction que de celle du Souverain-Pontife ; souvent, il quittait sa ville épiscopale pour aller s'y renouveler dans l'esprit du Seigneur. Sa vénération pour saint Ouen le porta à déposer les reliques du Bienheureux dans une splendide châsse, et à les transférer avec une grande solennité dans l'abbaye de Saint-Pierre [2].

Les vertus d'Ansbert étaient connues non-seulement dans son diocèse, mais dans toute la Gaule, où il était vénéré comme si déjà l'Église l'eût mis au rang des Saints. Cependant, des hommes animés d'un esprit étroit et jaloux incriminèrent ses plus innocentes démarches, et s'efforcèrent de rendre suspectes ses intentions les plus pures. Tandis qu'il ne travaillait qu'à sauver les âmes confiées à sa sollicitude, ils l'accusèrent de prendre part à de misérables intrigues. Pépin, maire du palais, qui était devenu maître absolu du royaume des Francs,

[1] Ce privilége a été accordé à cette abbaye dans un synode tenu à Rouen en l'année 693. Ce synode a été souscrit par seize Évêques, quatre abbés et saint Gennard, qui est appelé : *Vicedominus gloriosus antefati magni Pontificis* (*Ansberti*). Les actes de ce synode n'existent plus.

[2] Elle porta depuis le nom de Saint-Ouen.

se laissa surprendre par les ennemis d'Ansbert, et le relégua dans le monastère d'Hautmont en Hainaut [1].

Humblement soumis à la volonté de Dieu, notre Saint partit pour l'exil avec le prêtre Gennard, son coopérateur et son ami. Ayant repris avec bonheur les observances de la vie monastique qu'il avait quittée malgré lui, il utilisa les loisirs de sa retraite par la composition de quelques ouvrages qui ne sont point venus jusqu'à nous. Son humilité et sa ferveur, lui attirèrent la vénération des religieux avec lesquels il vivait, et des peuples du voisinage qu'il allait évangéliser. Son injuste condamnation ne servit qu'à augmenter ses mérites et à faire briller au loin l'éclat de ses vertus.

Quelque dure et imméritée que fût la disgrâce d'Ansbert, elle fut impuissante à assouvir la haine de ses ennemis, qui réclamèrent auprès de Pépin de nouvelles sévérités contre le Pontife. Pépin allait céder à ces pernicieux conseils, lorsqu'il reconnut enfin l'innocence du saint pasteur, et lui permit de revoir son troupeau. Mais la mission du Bienheureux était accomplie. A l'âge où les passions offrent le plus de danger, il avait donné l'exemple de la chasteté. Il avait opposé à la dissipation et aux dérèglements de la Cour, la retenue et l'innocence d'une vie toute chrétienne. Au couvent de Fontenelle, il avait été le premier des religieux par l'humilité et la mortification ; au milieu des fidèles dont il était le pasteur, il avait montré l'austérité d'un anachorète, la tendresse d'un père, le zèle

[1] Abbaye de bénédictins, située sur la Sambre, près de Maubeuge. — Elle a été fondée en 649, par saint Vincent, époux de sainte Vaudru, qui avant sa conversion, portait le nom de comte de Maldegaire (*Gallia Ch.* III, 114).

d'un Apôtre. Il venait d'obtenir ce qui lui manquait encore : le bonheur de souffrir persécution pour la justice. Ansbert pouvait donc se présenter avec confiance devant le souverain Juge ; aussi Dieu ne tarda-t-il pas à l'appeler au ciel.

Ansbert venait à peine de connaître les volontés de Pépin et la fin de son exil, lorsqu'il tomba gravement malade. Ne concevant aucun espoir de revoir son troupeau, il ne s'occupa plus que du voyage de l'éternité. Jésus-Christ présent dans la divine Eucharistie, vint fortifier son âme contre les derniers assauts de l'ennemi du salut. Peu de temps après avoir reçu, avec cette suprême consolation, le gage du bonheur éternel, Ansbert fut admis au royaume des élus. On trouva, dit un auteur de sa Vie, une croix de couleur rose tracée sur ses bras, afin que les fidèles vissent qu'il avait vraiment porté les armes de Celui dont les stigmates étaient imprimés sur son corps [1].

Dix-sept jours après la mort du Saint, ses dépouilles furent solennellement transférées du monastère de Hautmont à celui de Fontenelle [2]. Des religieux de cette dernière abbaye, accompagnés de plusieurs délégués de la ville de Rouen, allèrent réclamer ce précieux dépôt : à la vue des traits d'Ansbert amaigris par les austérités et décolorés par la mort, ils ne purent retenir leurs larmes et leurs sanglots. Halidulphe, abbé de Hautmont, entouré de sa communauté, conduisit le pieux cortége jusqu'à Venette en Beauvaisis, où plusieurs Prélats, un grand nombre d'abbés et de religieux,

[1] *Vita S. Ansberti*, n° 37, sæc. II Benedict.

[2] Cette première translation, qui eut lieu le 26 février, n'est marquée dans les Martyrologes qu'aux 10 et 12 mars.

ainsi que le clergé de la Métropole de Rouen, vinrent le recevoir.

Ce voyage à travers les diocèses de Cambrai, de Noyon, de Beauvais et de Rouen ressemblait plutôt à une glorieuse translation de reliques qu'à un convoi funèbre. De toutes parts, les populations vinrent au-devant des restes bénis du saint Pontife. Plusieurs miracles furent opérés par sa puissante intercession : des démoniaques échappèrent au joug de l'esprit mauvais et des paralytiques recouvrèrent l'usage de leurs membres [1]. A Grand-Fresnoy, une femme tombée, depuis longtemps, au pouvoir de Satan, s'approcha avec confiance du cercueil d'Ansbert et fut délivrée. Au lieu même où elle reçut cette faveur, la reconnaissance des fidèles bâtit une chapelle sous l'invocation du Saint. Ce sanctuaire fut visité dans la suite des siècles par de nombreux pèlerins, à cause des miracles que le Seigneur y opérait.

Le corps du vénéré serviteur de Dieu fut inhumé au monastère de Saint-Wandrille, le 11 mars de l'année 695, et bientôt après, Hildebert, abbé de ce couvent, fit élever à Fontenelle une belle église en son honneur [2].

[1] Le Père Giry.

[2] Outre la première translation, dont nous avons parlé plus haut, on en compte encore six autres. L'une fut faite en 704, par saint Bain; les autres eurent lieu aux neuvième et dixième siècles. Dans plusieurs, le corps de saint Wandrille était joint à celui de saint Ansbert. Voici l'itinéraire suivi par ces saintes reliques : Elles passèrent de l'église de Saint-Paul à celle de Saint-Pierre-de-Fontenelle. De là, elles furent transférées dans un village du Ponthieu, dans deux endroits différents du territoire de Boulogne, dans l'abbaye de Saint-Chéron, près de Chartres, à Boulogne, et enfin dans l'abbaye de Blandinberg, près de Gand. En 1579, elles furent détruites par les Gueux ou Calvinistes de Flandre, dans les troubles des

Réflexion.

Dans toute sa vie, et en toute chose, Ansbert s'est efforcé de connaitre et de faire la volonté de Dieu ; la foi lui avait appris que ce bon Maître veut toujours ce qui est le plus utile au salut de notre âme. Durant son enfance et sa jeunesse, attentif aux moindres inspirations de la grâce, il en suit tous les mouvements avec une humble docilité. Appelé à la vie religieuse, il immole généreusement ses inclinations, et embrasse avec joie un genre de vie qui exige des sacrifices continuels. Son humilité le retient devant les honneurs de l'Épiscopat : il tremble, il veut fuir ; mais, dès qu'il connaît la volonté du Seigneur, il se soumet, et porte avec courage le fardeau de cette redoutable fonction Cette obéissance à la volonté divine lui donne la force de résister aux plus douloureuses épreuves : aussi, lorsque l'heure des calomnies, des disgrâces, de l'exil et de la mort a sonné, on voit bien à sa patience, et à la calme sérénité de son âme, que l'objet de ses espérances n'est pas en ce monde.

D'où viennent nos faiblesses et nos chutes au moment de la prospérité, nos inquiétudes et nos angoisses dans la mauvaise fortune ? De ce que nous faisons notre volonté et non la volonté de Dieu. N'ayant que nous-mêmes pour guides, c'est-à-dire la faiblesse et l'ignorance mêmes. nous ne pouvons que nous égarer et tomber dans les plus redoutables abîmes..... Voyons si nous sommes bien à la place que Dieu nous a assignée dans sa providentielle bonté Nos pensées, nos actes. nos moindres démarches sont-elles conformes à sa volonté toujours si bienveillante à notre égard ? S'il en est ainsi. ni les hommes, ni les évènements ne pourront troubler la paix de notre âme.

Pratique.

En tout, soumettons-nous à la volonté de Dieu et disons-lui : « Seigneur, vous savez ce qui m'est le plus avantageux : il « m'importe peu que telle ou telle chose se fasse, pourvu que « ce soit votre volonté [1]. »

Pays-Bas. La Vie de saint Ansbert a été écrite par Aigrad, religieux de Fontenelle.

[1] *De Imitat. Christi*, l. III, c. 15.

16 Mars.

SAINTE EUSOYE

Vierge, Abbesse de Hamage.

Fin du VIIe siècle.

Eusoye naquit d'une riche et sainte famille des Pays-Bas. Les noms glorieux de Gertrude son aïeule, d'Adalbaud son père, de Rictrude sa mère, de Mauront son frère, de Glossinde et Adalsinde ses sœurs, sont consacrés par le culte de l'Eglise. Heureux ceux qui, comme elle, vivent dès leur enfance, dans la douce et pure atmosphère de toutes les vertus chrétiennes ! Ils y puisent une force qui les élève au-dessus des faiblesses de la chair et du sang, et leur facilite l'entrée du royaume éternel.

La pieuse reine Nanthilde, épouse de Dagobert Ier, présenta Eusoye au saint baptême; elle portait un si tendre intérêt à sa filleule, qu'elle lui donna un vaste domaine situé dans le diocèse de Soissons [1]. Mais, à ces premières faveurs de la fortune, succéda bientôt pour Eusoye, un douloureux événement : son père tomba sous les coups d'infâmes assassins, pendant un voyage en Gascogne. Un si grand malheur brisa tous les liens qui pouvaient retenir dans le monde la famille d'Adalbaud; son infortunée veuve se retira, avec ses trois filles, dans un monas-

[1] Ce domaine, situé dans le Soissonnais, portait le nom de Verny. Baillet, *Vie de sainte Eusoye*.

tère qu'elle faisait alors bâtir à Marchiennes [1], près d'une abbaye de religieux, fondée par saint Amand.

A cinq cents pas environ de Marchiennes, en un lieu nommé Hamage [2], il y avait un autre couvent dont Gertrude, aïeule de notre Sainte, était abbesse. Gertrude y appela sa petite-fille, et se chargea de la former elle-même à la perfection de la vie religieuse. Eusoye répondit fidèlement à la sollicitude maternelle de son aïeule; elle montra des vertus si précoces et si solides qu'à l'âge de douze ans, ses sœurs l'appelèrent à remplacer Gertrude, qui venait de mourir, dans le gouvernement du monastère.

Cependant Rictrude, mère d'Eusoye, ignorant les prodiges de grâce que le Seigneur avait opérés en faveur de sa fille, ne voulut pas la laisser maîtresse d'elle-même à un âge si tendre. Consentant moins encore à ce qu'Eusoye fût à la tête d'une communauté, elle lui ordonna, ainsi qu'aux religieuses de Hamage, de venir résider dans son couvent. La jeune abbesse, malgré la force secrète qui la retenait au monastère de son aïeule, céda pourtant aux volontés de sa mère; elle se rendit à Marchiennes suivie de sa communauté. Pour calmer ses regrets, elle emporta avec elle les reliques de son église, et le corps vénéré de Gertrude; mais,

[1] L'Abbaye de Marchiennes était située sur la Scarpe, à trois lieues de Douai. Elle fut fondée, en 643, sur une propriété du duc Adalbaud. Elle était d'abord exclusivement destinée aux hommes. Rictrude, s'y étant retirée en 646, elle commença à devenir double. Cet état de choses se maintient durant 333 ans. Vers 976, elle fut habitée seulement par des religieux.

[2] Le monastère de Hamage fut fondé par sainte Gertrude. Sainte Eusoye en fut la deuxième abbesse. Ce fut d'abord un couvent de femmes. Il y eut ensuite un collége de chanoines qui furent remplacés par des moines, vers l'an 1028. Au XVIII[e] siècle, Hamage n'était plus qu'un prieuré dépendant de l'abbaye de Marchiennes.

rien ne put calmer les inquiétudes de son âme; une voix intérieure lui faisait sans cesse entendre qu'elle n'était pas où la volonté de Dieu l'appelait. Poussée par une force surnaturelle, souvent, lorsque la communauté dormait, elle se levait en secret, et allait, avec une de ses compagnes, réciter l'office au monastère de Hamage; ni la difficulté de la route, ni la rigueur du froid, ne l'empêchèrent jamais de faire ce voyage nu-pieds.

Dieu qui voulait, par la tribulation, affermir la vertu et augmenter les mérites d'Eusoye, permit que Rictrude connût les fréquentes sorties de sa fille. L'abbesse de Marchiennes, pour mettre un terme à des démarches qu'elle regardait comme de la dernière imprudence de la part d'une jeune religieuse de douze ans, lui ordonna d'y renoncer. Eusoye, ressentant plus que jamais les mouvements de l'Esprit-Saint, continua ses pèlerinages nocturnes au couvent de Hamage. A la vue d'une obstination si opposée, en apparence, à la soumission qu'une fille doit à sa mère, Rictrude crut devoir infliger à la religieuse insoumise un châtiment exemplaire; malheureusement, une grave blessure dont la Sainte se ressentit toute sa vie, fut la suite de cette punition. Eusoye ne proféra pas une plainte; offrant ses douleurs à Jésus-Christ, elle alla, comme auparavant, prier au lieu sanctifié par la vie édifiante de son aïeule.

Cette conduite d'Eusoye, malgré le funeste accident dont elle avait été victime, porta sa mère à voir quelque chose de surnaturel dans une si invincible persistance : craignant donc de s'opposer à la volonté de Dieu, Rictrude alla consulter saint Amand, et plusieurs autres pieux prélats. Ayant ensuite, d'après leurs conseils, renouvelé auprès de

sa fille diverses tentatives, qui ne réussirent pas mieux que les premières, elle la laissa enfin maîtresse de ses actions.

Libre désormais et bénie par sa mère, la jeune et sainte abbesse put s'abandonner aux inspirations de la grâce. Sans tarder, elle regagna son monastère avec ses sœurs, et munie des précieuses reliques qu'elle avait apportées à Marchiennes. Combien les voies de Dieu sont mystérieuses ! Il distribue sa sagesse sans avoir égard ni à l'âge, ni à la faiblesse, ni au sexe. On vit une jeune fille de treize ans montrer dans le gouvernement d'une communauté religieuse autant de fermeté que de modestie. Elle fit constamment admirer en elle, une humilité profonde, une douceur inaltérable, une abstinence rigoureuse, une inviolable pureté de corps et d'esprit, et une fidélité parfaite à tous les points de la règle.

Pendant vingt ans, Eusoye conduisit ses religieuses dans le sentier de la perfection évangélique, moins par l'éloquence de ses discours, que par la salutaire influence de ses exemples. Elle n'avait que trente-trois ans, quand le Seigneur la trouva mûre pour le ciel. L'espérance de s'unir bientôt au divin Époux des vierges lui fit envisager la mort non-seulement avec calme, mais avec bonheur. La voyant proche, elle recommanda une dernière fois à ses sœurs la concorde, l'obéissance, la confiance en Dieu, la coopération à la grâce, et la persévérance dans les bonnes résolutions. Elle reçut la récompense des élus le 13 mars, vers la fin du VIIe siècle.

Le corps de la Sainte fut inhumé dans l'église du monastère de Hamage. Vingt ans après, les miracles opérés sur son tombeau portèrent Vindicien,

Évêque d'Arras et de Cambrai, à insérer son nom au Catalogue des Saints. Bientôt, le nombre des pèlerins qui venaient l'honorer s'éleva tellement, qu'il fallut substituer une autre église à celle du monastère, trop étroite pour les contenir. Le 18 novembre de l'an 686, Vindicien consacra ce nouveau sanctuaire à la Mère de Dieu, et y transféra solennellement les reliques de la Bienheureuse. Elles en furent enlevées dans la suite, et déposées au monastère de Marchiennes. Après les ravages exercés par les Normands, comme les religieux, qui habitaient alors Marchiennes, avaient été forcés de vendre l'or et l'argent de la première châsse pour subvenir à leurs besoins, ces vénérées reliques reposèrent, durant deux siècles, dans un cercueil de bois. En 1133, elles furent juridiquement examinées, et placées dans une nouvelle châsse d'une grande richesse.

Le culte de sainte Eusoye dans le diocèse de Beauvais remonte à une antiquité fort reculée. Voici quelle en fut l'origine : comme la communauté de Marchiennes possédait une terre [1] non loin de Breteuil, on y bâtit une chapelle en l'honneur de la bienheureuse abbesse ; dès lors, les Beauvaisiens la prirent en grande vénération. Plusieurs fois dans des temps calamiteux, ils s'adressèrent à elle, et en reçurent de puissants secours. Ils allaient l'invoquer souvent, et surtout le 18 novembre, jour anniversaire de sa première translation. Enrichie de leurs pieuses libéralités, devenue le rendez-vous d'une foule de pèlerins, la chapelle de Sainte-Eusoye ne tarda pas à se voir entourée de demeures, et devint église paroissiale. Le village, qui s'y est

[1] Cette terre appartint ensuite au chapitre de Beauvais.

ainsi formé, a pris et retenu le nom de la Sainte ; il l'a prise pour patronne et célèbre tous les ans sa fête le 16 mars, jour anniversaire de sa mort.

Réflexions.

Le Dieu des chrétiens n'est pas un Dieu relégué dans la profondeur des cieux, étranger, pour ainsi dire, à nos besoins et à notre bonheur; souvent, il se plaît à nous visiter et à nous faire connaître ses miséricordieux desseins à notre égard. Son langage n'est pas le même pour tous, mais toujours il est celui d'un père qui forme ses enfants à la vertu, tantôt par la récompense et tantôt par le châtiment. Il est aussi celui d'un Dieu montrant à ses créatures le royaume des cieux et leur donnant le moyen d'y parvenir. Mais, lorsque ce bon Maître daigne nous parler, bien des fois, loin de lui répondre comme le jeune Samuel : « Seigneur me voici, » nous détournons l'oreille pour ne pas entendre sa voix.

Bien autre était la conduite des Saints : au lieu de redouter les accents de sa divine parole, à cause des sacrifices que toujours elle impose, ils le suppliaient de leur faire connaître ses volontés. Pour avoir part à ses saintes communications, ils recouraient à la prière, à la communion fréquente, aux invocations à l'Esprit de lumière et de force. Une jeune fille de douze ans est ici notre modèle ; à cet âge si tendre, elle prêtait une oreille attentive aux moindres inspirations de la grâce. Une voix intérieure et surnaturelle lui ordonne de prendre la direction d'une pieuse communauté de religieuses. Quelque accablant que ce fardeau paraisse à sa faiblesse, elle l'accepte avec générosité. Luttant contre les sentiments de la nature qui semblait lui faire un devoir d'obéir à la voix de sa mère, elle obéit à la voix plus sainte encore de la grâce ; et, voici que le Seigneur, en récompense de sa docilité et de son sacrifice, lui tient lieu de père, de mère et de soutien.

Ainsi Dieu en usera-t-il envers nous, si nous conformons notre conduite à ses salutaires inspirations. Notre faible nature, il est vrai, fera souvent entendre des cris de révolte ; le démon essaiera d'opposer à nos résolutions des difficultés qui nous paraîtront insurmontables ; le monde voudra nous retenir dans ses liens par l'attrait de ses vanités et de ses coupables jouissances ; mais, le Dieu qui nous parle, nous

promet et nous donnera son secours. Il saura réduire au silence l'ennemi de notre salut, et bientôt il nous fera goûter à son service un bonheur que les délices de la terre sont impuissantes à procurer.

Pratique.

Jetons-nous avec confiance dans les bras du Dieu qui nous parle, il ne se retirera pas, dit saint Augustin, pour nous laisser tomber.

20 Mars.

SAINT BÉNIGNE

Abbé de Fontenelle, puis Abbé de Flay (aujourd'hui Saint-Germer).

Mort en 723.

Maurinus et Inga, de la race des Francs, donnèrent le jour à Bénigne. Bien jeune encore, le Saint vit deux de ses proches parents, dont l'aîné portait le même nom que lui, et l'autre s'appelait Gennade, se retirer avec le noble et vertueux Ansbert, au monastère de Fontenelle. Touché de ce pieux spectacle, il les suivit lui-même dans cet asile, où il prit généreusement la voie de l'abnégation, de l'obéissance et de la pauvreté.

L'humilité fut la vertu de prédilection de Bénigne : il se plaisait à occuper la dernière place et à s'acquitter des plus basses fonctions; évitant ce qui était capable d'attirer sur lui les regards de ses supérieurs et de ses frères, il cherchait à n'être vu que du Dieu dont la main récompense libéralement les plus secrètes vertus. Mais, plus les hommes s'abaissent, plus le Seigneur les élève : saint Bain, ayant quitté ses fonctions d'abbé de Fontenelle pour le siége épiscopal de Thérouanne, Bénigne fut appelé à lui succéder, par les suffrages unanimes de ses frères.

Le jeune et modeste religieux opposa une vive résistance aux vœux de la communauté. Ce n'était

pas pour jouir des honneurs du cloître qu'il s'était dérobé aux distinctions du monde. Il avait même résolu de passer toute sa vie dans l'ordre du diaconat; aussi, fallut-il lui faire une sorte de violence pour le décider à accepter la dignité qui lui était offerte.

Dès que Bénigne fut à la tête du monastère de Fontenelle, il se considéra comme le débiteur de ses frères. Il montra, dans le gouvernement de son abbaye, autant de sagesse que de bonté. Plein de sollicitude pour en assurer la prospérité, il obtint du roi Childéric la confirmation de ses priviléges et des donations que les fidèles lui avaient faites. Ses parents étant morts, il la dota lui-même du tiers des biens qu'il possédait dans le Vexin, la Saintonge et ailleurs. Grâce à ses libéralités, l'église de l'abbaye fut pourvue de tous les objets nécessaires au culte, et décorée avec une grande magnificence.

Malgré sa piété et son désintéressement, le Bienheureux ne fut pas à l'abri des malheurs causés par les discordes civiles qui ensanglantaient le royaume. Après la mort de Pépin d'Héristal, Rainfroy, maire du palais, le regardant comme favorable au parti qu'il venait d'abattre, le chassa de son monastère, et lui substitua un autre abbé, nommé Vandon, sans égard pour l'amitié que les fils de Bathilde portaient au Saint. Humblement soumis à la volonté de Dieu, Bénigne se rendit à l'abbaye de Flay qui lui offrit, dans sa disgrâce, une sympathique hospitalité. Peu de temps après, Gennard, son cousin, abbé de ce monastère, résigna ses fonctions, et lui remit un fardeau devenu trop lourd pour sa vieillesse.

Sous l'administration du nouvel abbé, le monastère de Flay jouit d'une paix profonde, tandis

que les pays voisins étaient agités par des discordes intestines. Dans le silence de cette religieuse solitude, Bénigne dirigeait les pensées et les désirs de ses religieux vers les biens durables de l'éternité, et leur faisait acquérir cette douce sérénité de l'âme que le monde ne peut ni connaître ni donner. La renommée de ses vertus lui attira un grand nombre de disciples, et souvent on vit des pères venir solliciter la faveur d'entrer avec leurs fils dans l'édifiante famille de Flay.

En même temps que Bénigne travaillait à conduire ses religieux à une haute perfection, il ne négligeait pas de défendre les intérêts du monastère qui lui avait été confié : dans l'assemblée royale de Tolbiac, il prit la parole, en présence des Évêques et des princes, pour garantir ses biens contre les déprédations des usurpateurs séculiers. L'indépendance apostolique avec laquelle il défendit, en cette circonstance, des biens consacrés à Dieu, lui mérita de recouvrer bientôt son autorité sur l'abbaye dont il avait été injustement chassé : Rainfroy, vaincu par Charles-Martel, prit la fuite, et sa défaite entraîna la disgrâce de Vandon [1]. Bénigne fut alors remis en possession de l'abbaye de Fontenelle; mais ne voulant pas s'éloigner des religieux qui l'avaient si bien accueilli dans son exil, il resta au monastère de Flay, où il gouverna les deux communautés en même temps. Peu de temps après, en l'année 721, le bienheureux abbé entra dans le repos du Seigneur. Son nom, glorifié dans le ciel, ne tarda pas à recevoir sur la terre les honneurs rendus à la mémoire des Saints. Ses reliques, enfermées

[1] Lecointe pense qu'il s'agit ici de la victoire que Charles-Martel remporta à Soissons sur Rainfroy. (*Annales Ben.*, II, 49.)

dans une châsse de grand prix, et placées auprès du maître-autel de l'église abbatiale, restèrent exposées, durant plusieurs siècles, à la vénération des fidèles.

Réflexions.

En employant une grande partie de sa fortune à l'ornementation de l'église de Fontenelle, Bénigne a voulu honorer l'Hôte divin qui habite nos sanctuaires. A son exemple, usons d'une pieuse libéralité envers l'église de notre paroisse !

Le roi David, en parlant du lieu où reposait l'Arche sainte, disait : « Seigneur, j'aime à environner de gloire votre demeure [1]. » Salomon a construit en l'honneur de Dieu, un temple d'une magnificence admirable; et cependant, ces princes n'avaient à vénérer que des objets matériels, les tables de la loi, quelques parcelles de manne, les pains de proposition. Les cérémonies du temple de Jérusalem étaient simplement des ombres et des figures de la sublime réalité réservée au peuple chrétien : Dieu réside véritablement dans nos églises; elles renferment Jésus-Christ lui-même venu en ce monde pour être la nourriture des élus; le Sauveur y renouvelle sans cesse son immolation pour les hommes. Jamais, assurément, nous ne pourrons faire que la maison du Seigneur soit digne de sa majesté divine : du moins, ne reculons pas devant les sacrifices en rapport avec notre fortune, afin que tout y respire la foi et le respect religieux.

En même temps qu'elle est la demeure de Dieu, l'Eglise est aussi la demeure des fidèles. N'est-ce pas dans l'église qu'ils accomplissent les actes les plus importants de leur vie ? Là, ils ont reçu la grâce du baptême; là, au moins tous les dimanches, ils vont prier et fortifier leur âme contre les assauts du démon et du monde; c'est dans l'église qu'ils nourrissent leur âme du pain de la doctrine chrétienne, et du pain plus substantiel encore de la divine Eucharistie; on y trouve le saint tribunal où le pécheur est absous de ses fautes; l'autel où les époux se jurent une mutuelle fidélité; avant d'être déposé dans le lieu de la sépulture commune, notre corps y reçoit du prêtre une dernière bénédiction. Nous devons donc regarder l'église comme la patrie de notre âme. Aimons-la, cette patrie, et efforçons-nous de l'embellir : heureux ceux

[1] Psal. xxv, 8.

qui, comme Bénigne, consacrent à l'entretien et à la beauté des églises, une partie des biens qu'ils ont reçus de la Providence ! Avec des richesses périssables, ils en acquièrent d'autres que le temps ni la rouille ne pourront détruire.

Pratique.

Je ferai tous les sacrifices compatibles avec ma fortune et ma condition, pour orner l'église de ma paroisse.

SAINT MATTHIEU ET SAINT ALBÉRIC

Martyrs du Beauvaisis.

Fin du XIe siècle.

Au moment où les chrétiens de l'Europe combattaient pour la religion sur les champs de bataille de la Palestine, un gentilhomme du Beauvaisis, nommé Matthieu, y cueillit la palme du martyre, et mérita ainsi de prendre rang parmi les Saints dont nous vénérons la mémoire.

Matthieu naquit d'une noble famille, au bourg d'Agnetz, situé près de Clermont en Beauvaisis. Il eut pour ami d'enfance, le célèbre Guibert [1] qui devint abbé de Nogent-sous-Coucy. On ne peut lire le trop court récit que cet historien nous a laissé de la vie du Saint, sans être frappé de l'accent d'admiration avec lequel il exalte sa piété, son innocence et sa foi.

Lorsque les fidèles, à la voix du pape Urbain II, volèrent à la délivrance du tombeau du Sauveur, aux cris mille fois répétés de : « Dieu le veut », Matthieu fut des premiers à s'enrôler pour la guerre sainte. Après avoir été reçu chevalier, il plaça sur sa

[1] Guibert naquit en 1053, d'une famille distinguée du Beauvaisis; il mourut en 1124, après avoir gouverné durant vingt ans l'abbaye de Nogent-sous-Coucy. Son principal ouvrage est une histoire des premières croisades, connue sous le nom de *Gesta Dei per Francos*.

poitrine la croix d'étoffe rouge du soldat pèlerin, et partit pour Jérusalem avec Roger, Évêque de Beauvais, et une valeureuse phalange de guerriers chrétiens. Dans la profession des armes, Matthieu sut allier à un courage invincible, une vie régulière et édifiante. Sa piété et son courage lui acquirent un grand crédit à la cour d'Alexis, empereur de Constantinople. La largesse de ses aumônes et son assiduité à la prière et aux offices divins, le rendaient plus semblable à un Évêque [1] qu'à un soldat. Ses bienfaits étaient accompagnés d'une bonté qui en doublait le prix, et sa conversation exhalait un parfum de sainteté qui gagnait les cœurs à Dieu. Il ne lui manquait pour augmenter sa récompense au ciel et sa gloire sur la terre, que la mort d'un martyr : le Seigneur la lui accorda. « Je me glorifie, dit Guibert de Nogent, je « n'oserais dire d'avoir été son ami, mais de l'avoir « connu, car ceux qui l'ont vu et connu, ont vu « et connu un martyr. »

Au milieu des plus grands périls, l'intrépidité de Matthieu ne se démentit jamais. Tombé au pouvoir des infidèles, il fut mis dans l'alternative d'abjurer sa foi ou de perdre la vie. Cédant à une pieuse inspiration du ciel, Matthieu demanda quelque temps pour réfléchir, et promit de faire connaître sa résolution le vendredi suivant. Ce jour arrivé, il donna sa réponse en ces termes : « Ne pensez pas que j'aie détourné de ma tête le glaive prêt à la frapper, pour prolonger ma vie de quelques instants. Je n'ai sollicité un délai, qu'afin de mourir le jour où Jésus-Christ a été crucifié pour le salut

[1] Ut non videatur militis, sed potius antistitis ejus vita. *Gesta Dei per francos*, l. IV, c. 7.

du genre humain. Frappez maintenant, si vous le voulez : je suis et je veux demeurer chrétien. » Après cette généreuse profession de foi, le martyr présenta lui-même sa tête au glaive, et reçut, pour le sacrifice d'une vie misérable et passagère, un bonheur d'une éternelle durée.

Dans la même expédition, un autre gentilhomme du Beauvaisis, nommé ALBÉRIC, eut la gloire de répandre son sang pour la foi ; associé dans le ciel à la félicité du martyr saint Matthieu, il l'est aussi sur la terre aux honneurs qui lui sont rendus aujourd'hui par l'Église de Beauvais.

Réflexions.

Ranimons notre foi au souvenir des combats soutenus par nos pères pour la défense du christianisme. La patrie, la famille, le foyer domestique leur étaient chers : mais la religion leur était plus chère encore. Pour elle, ils savaient tout quitter ; en agissant ainsi, ils montraient une grande sagesse : ils préféraient le ciel à la terre, l'éternité au temps, le salut de leur âme à tous les intérêts de ce monde. Défendre leur foi en péril, tel fut le noble mobile qui, pendant deux siècles, poussa nos ancêtres au tombeau de Jésus-Christ, et suscita de glorieux martyrs, comme Matthieu et Albéric ; en allant délivrer les Lieux saints, ils ont frappé à la tête un ennemi qui menaçait d'anéantir sur la terre la religion du Sauveur ; ils ont tari dans sa source un fleuve qui était sur le point de submerger l'univers.

Que la foi et les œuvres de nos pères nous portent à faire un retour sérieux sur nous-mêmes ; humilions-nous de leur ressembler si peu. Que de fois, hélas ! n'avons-nous pas montré une coupable indifférence pour la cause de Jésus-Christ ! n'est-il donc plus le Dieu qui nous a rachetés, et ne sommes-nous plus ses disciples ?...

Pratique.

Contribuer par nos prières et nos aumônes à répandre le nom de Jésus-Christ dans les contrées où il est inconnu, et à le défendre dans celles où il est attaqué.

30 Mars.

SAINT RIEUL[1]

Apôtre et premier Évêque de Senlis.

Fin du I[er] siècle.

Saint Rieul vint prêcher la foi dans les Gaules, vers la fin du premier siècle[2]. Il faisait partie de cette légion d'intrépides missionnaires que saint Clément envoya dans notre patrie, sous la conduite de Denis l'Aréopagite, pour y répandre la bienfaisante lumière de l'Évangile. Parmi ces vaillants athlètes de Jésus-Christ, rappelons seulement ici les noms de Martial, Austremoine, Front, Saturnin et Lucien, qui allaient bientôt fonder les Églises de Limoges, de Clermont, de Périgueux, de Toulouse et de Beauvais.

Dans son voyage vers nos contrées, Rieul s'arrêta

[1] Suivant Charles Jaulnay, auteur d'une vie du Saint, imprimée en 1648, Rieul serait né en Grèce. Les auteurs du *Gallia Christ.* ne paraissent pas partager cette opinion. Ils s'expriment de la manière suivante : *Nomen ejus pure romanum est, nec sapit aliquid Græci* (*Gallia Chr.* X, c. 1380).

[2] Cette opinion est appuyée sur la tradition constante de l'Église de Senlis, confirmée par :

1° Trois Vies de saint Rieul, qui paraissent remonter à peu près au IX[e] siècle ;

2° L'ancienne liturgie Senlisienne ;

3° Les liturgies conformes de l'abbaye de Saint-Denis et de l'Église d'Arles;

4° Les diptyques de l'évêché d'Arles.

quelque temps dans la ville d'Arles, où il reprit les travaux apostoliques interrompus par la mort de saint Trophime [1]. On le regarde comme le second Évêque de ce diocése qu'il a gouverné jusqu'à l'époque du martyre de saint Denis. Suivant plusieurs anciens légendaires et bréviaires manuscrits [2], Rieul connut d'une manière miraculeuse, la mort de l'Apôtre de Paris. Le jour même du supplice de saint Denis et de ses compagnons, disent-ils, Rieul, qui célébrait la messe, joignit inopinément leurs noms à ceux des martyrs inscrits au saint canon. Etonné de cette singulière méprise, le Bienheureux en cherchait l'explication, lorsqu'il vit sur la croix de l'autel, trois colombes [3] portant sur leurs poitrines, les noms de Denis, de Rustique et d'Eleuthère, écrits avec du sang. il comprit, par ce prodige, qu'il était appelé à porter secours à l'Église de Paris, éprouvée par la persécution. Ayant donné à son troupeau Félicissime pour pasteur, il se dirigea en toute hâte vers le théâtre où Denis et ses compagnons venaient de sacrifier leur vie pour la foi.

La mort des trois martyrs avait jeté l'épouvante dans l'âme des nouveaux chrétiens : notre Saint réunit ceux que la crainte avait dispersés, et fit renaître le courage et la force dans tous les cœurs.

[1] Notice sur saint Trophime, *Annales hagiol... de France*, I, 151.

[2] Il s'agit ici des légendaires et bréviaires manuscrits de l'abbaye royale de Saint-Denis — Le même fait est rapporté dans la Vie de saint Rieul, par un auteur anonyme du IXe siècle, vie dont les annales hagiologiques de France, publiées par M. Barthélemy, donnent la traduction (I. 335 et suiv.)

[3] Suivant Jaulnay, ce miracle arriva un jour de vendredi. En parlant des trois colombes, il dit : « Nous les voyons représentées sur l'autel, derrière le chœur de l'église Saint-Rieul-de-Senlis, et en une vitre du chœur de l'église de Saint-Denis en France. »

Souvent il les conduisit et alla prier avec eux au tombeau de Denis. Sur ses dépouilles, dit un auteur [1], il consacra une basilique en bois, qu'une noble dame, nommée Catulla, y avait fait édifier; puis, guidé par l'esprit de Dieu, il éleva le prêtre Malon à l'Épiscopat, le mit à la tête des fidèles de Paris, et se dirigea vers Senlis, qui vivait encore dans les ténèbres de l'incrédulité.

A quatre lieues de cette ville, en un bourg appelé Louvre, l'homme de Dieu rencontra une multitude d'idolâtres qui offraient des victimes en sacrifice, devant la statue de Mercure. Douloureusement ému à ce criminel spectacle, il se mit en prières, fit le signe de la croix, et toucha de son bâton l'idole du faux dieu, qui fut, au même instant, réduite en poussière. Frappés de ce miracle, plusieurs païens demandèrent à être régénérés dans les eaux du baptême. Au lieu même où cette idole fut détruite, Rieul dressa et dédia un autel en l'honneur de la Mère de Dieu. Aujourd'hui encore, l'Église de Louvre célèbre, par une fête solennelle, la mémoire du Saint, qui lui a fait connaître et adorer le nom de Jésus-Christ.

De nombreux miracles signalèrent les travaux évangéliques de Rieul dans la ville de Senlis. A peine y était-il entré, qu'une mère désolée vint le prier de délivrer son fils tombé au pouvoir du démon. Rieul récita sur la tête de l'enfant, l'Oraison Dominicale et le Symbole des Apôtres, et l'esprit malfaisant prit la fuite. Un jour, en passant devant une prison dans laquelle des chrétiens étaient enchaînés, il en frappa la porte avec son bâton : la porte s'ouvrit, et les chrétiens, recouvrèrent leur

[1] L'auteur de la Vie anonyme dont il est parlé plus haut.

liberté. Une autre fois, il fit jaillir de terre une fontaine d'eau vive [1]. Comme à Louvre, le seul attouchement de son bâton brisait les idoles des faux dieux. A ce pouvoir si extraordinaire, Rieul joignait de grandes vertus : il était d'une prévenante affabilité envers les plus petits, doux et agréable en son maintien, modeste en ses actions, sérieux et grave en ses discours. Il détestait la vanité, la médisance et la flatterie, et avait un empire absolu sur ses passions [2]; aussi, presque tous les habitants de Senlis, le regardant comme un messager du ciel, résolurent-ils bientôt d'embrasser la religion qu'il leur annonçait. Quintilien lui-même, gouverneur de la ville, abjura le culte des idoles. Après un jeûne de trois jours, saint Rieul baptisa solennellement cette glorieuse phalange dont il venait d'augmenter la milice du Seigneur. Il consacra, dit-on, pour les nouveaux chrétiens, deux églises au culte du vrai Dieu. La première, qui avait été un temple d'idoles [3], fut purifiée et

[1] Charles Jaulnay parle ainsi de cette fontaine: « Elle a coulé continuellement depuis ce temps, et elle coule encore à présent (1648). On y voit l'image de saint Rieul posée en une niche de pierre de taille.. Le lundi des Rogations, la procession générale de la ville. sortant par la porte Saint-Rieul, se rend, chantant le répons *Sancte Regule*, devant cette fontaine Puis. l'on dit l'oraison du même Saint, avec les prières pour la conservation des biens de la terre. Enfin, une prédication a lieu. Le tout en mémoire de ce miracle. La prédication terminée, la procession retourne en la ville par une autre porte nommée Bellone »

[2] Charles Jaulnay, *Vie de saint Rieul.*

[3] Ce temple, suivant l'auteur anonyme de la Vie de saint Rieul, était très-orné et d'une admirable architecture. Il se trouvait dans l'enceinte de la cité Quelques écrivains ont pensé qu'il occupait l'emplacement où fut bâtie l'église collegiale et chapelle royale de Saint-Frambourg Suivant d'autres, et Jaulnay en particulier il aurait été, en partie, au lieu où l'on a élevé l'église de Notre-Dame, « en

dédiée à la sainte Vierge, et la seconde, située hors des portes de la ville, fut placée sous l'invocation de saint Pierre et de saint Paul. A côté de cette dernière, le Bienheureux bénit un cimetière pour la sépulture des fidèles [1].

La même puissance et les mêmes succès accompagnèrent l'homme de Dieu dans les missions qu'il donna aux populations voisines de la ville de Senlis. Il parcourut avec un zèle infatigable les bourgs, les villages, les hameaux et les forêts, répandant partout la divine semence de l'Évangile. On trouve dans le Valois de nombreux souvenirs de son Apostolat. Lorsque le nombre de ses auditeurs était considérable, Rieul les réunissait en plein air, et, à l'exemple du Sauveur, les ayant fait asseoir sur l'herbe des champs, il les nourrissait du céleste aliment des vérités divines. On rapporte, qu'en un lieu nommé Rully, comme son discours avait duré jusqu'au soir, le coassement des grenouilles d'un étang voisin vint couvrir sa voix, et empêcher ses paroles d'arriver aux oreilles de la multitude [3].

laquelle, dit-il, Henri, cinquante-et-unième évêque de Senlis, a mis la cathédrale, l'an 1184, et que Gaufridus, son successeur, dédia l'an 1191 (*Annales hag.* I, 360).

[1] Il y avait à Senlis deux champs publics : l'un s'appelait champ de mars, parce que les habitants s'y exerçaient à plusieurs jeux, comme à la lutte, à la course, à tirer des armes, et surtout de l'arc et de l'arbalète : il était au sortir de la porte de la cité, du côté de l'Occident : l'autre champ était du côté de l'Orient. Ce fut là que Rieul trouva trois colonnes de pierres, sur lesquelles étaient les statues de Saturne, de Jupiter, et de Mercure... Il bénit ce lieu, déclarant qu'il serait destiné à la sépulture des morts de la cité et des lieux circonvoisins. Saint Rieul y fut inhumé... Il servait anciennement pour toute la ville et la cité... son usage fut restreint dans la suite aux paroissiens de saint Rieul et de Notre-Dame... (Voir la Vie de Saint-Rieul par Ch Jaulnay, pag. 25 à 54).

[3] Pour rappeler le souvenir de ce miracle, les habitants de Rully

Alors, comme raconte une ancienne tradition, le Saint leur commanda de se taire, et elles gardèrent le silence. Ainsi, dit saint Ambroise, des créatures privées de la raison enseignèrent aux hommes le respect qu'ils doivent avoir pour la parole de Dieu.

Le bienheureux Apôtre de Senlis s'éloigna quelquefois de son troupeau, pour aller se réjouir dans le Seigneur avec les ouvriers évangéliques qui, comme lui, travaillaient dans nos contrées, à la gloire de Dieu. Un de ses voyages à Beauvais fut illustré par un miracle éclatant : regagnant un jour son diocèse, après une visite qu'il venait de faire à saint Lucien, Rieul rencontra un aveugle qui le supplia de lui rendre la vue. Désirant affermir la foi des assistants, et touché de compassion pour ce malheureux, il pria humblement le Sauveur de lui ouvrir les yeux. Sa demande fut exaucée; l'aveugle vit, et se mit à confesser hautement et à bénir le nom de Jésus-Christ. A Brenouille où, dit-on, ce miracle a eu lieu, on éleva une église qui, plus tard, fut placée sous le patronage de saint Rieul.

Le Bienheureux se dirigeait une autre fois vers Beauvais, lorsque à Canneville [1], près de Creil, il apprit que Lucien venait de couronner sa vie par le martyre. S'étant arrêté en ce lieu, il y bâtit un oratoire en son honneur. Dans la suite, il visita souvent ce sanctuaire qui devint un des principaux théâtres de ses prédications et de ses miracles. Pen-

ont fait représenter une grenouille sur le tableau de leur chapelle de saint Rieul (*Hist. du Valois*, I, 280).—Le culte de saint Rieul à Rully est fort ancien. — Le nom latin de Rully *Reguliacus* vient de *Regulus*.

[1] Ce pays n'existe plus aujourd'hui.

dant plusieurs siècles, les fidèles allèrent y vénérer sa mémoire.

Saint Rieul n'a pas seulement fondé l'Église de Senlis, il l'a gouvernée durant l'espace de quarante ans, avec une persévérante sollicitude. Il a fait bâtir des oratoires sur plusieurs points de son diocèse. Jusqu'à sa mort, qui arriva le trentième jour de mars, il n'a pas cessé d'annoncer l'Évangile et d'administrer les sacrements au peuple qu'il avait appelé, des ténèbres de l'idolâtrie, à la divine lumière du Christianisme.

De nombreux miracles opérés au tombeau du Saint [1] ont rendu son culte fort populaire à Senlis et dans les pays voisins de cette ville. Ses reliques reposaient dans l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, au moment où, sur l'emplacement de cet ancien édifice, Clovis I[er] en fit élever un autre. Elles furent alors transférées dans cette nouvelle église qui reçut et conserva dans la suite le nom de Saint-Rieul.

[1] Parmi les miracles opérés au tombeau de saint Rieul, nous citerons le suivant emprunté à son biographe du IX[e] siècle. « Lorsqu'un innombrable concours de peuple affluait de partout pour célébrer, — selon la coutume annuelle, — la joie de cette si grande fête de Rieul, les cerfs et les biches avec leurs faons, et aussi les chevreuils, sans que nulle force humaine les y obligeât, mais par le seul ordre de Dieu, se dépouillant de l'excès de leur sauvagerie indomptée, s'avançaient à pas lents, au milieu des rangs du peuple qui accourait au tombeau du saint Prélat, et là, prosternés sur le pavé, et assistant à la messe solennelle, ils excitaient par leur présence au respect d'un si grand Pontife, le cœur du peuple qui venait en ce lieu » (*Annales hagiol. de France*, I, 363). Nous citons avec d'autant plus d'empressement ce miracle, dit M. Barthélemy, qu'il est du genre de ceux dont Dieu s'est plu à distinguer d'une manière plus particulière certains de ses serviteurs (*Annales hagiol*... I, 362-3). — On voit un cerf et une biche sur les anciennes peintures représentant saint Rieul.

Les habitants de Senlis ont souvent ressenti les effets de la protection de leur bien-aimé Apôtre; aussi, dans les circonstances critiques, se sont-ils toujours empressés de réclamer son appui; on portait alors ses reliques dans les rues de la ville, avec une grande solennité. Le 23 avril, ou le dimanche qui en est le plus proche, saint Rieul reçoit encore, de nos jours, les hommages d'une foule de pèlerins, en mémoire d'une ancienne translation de ses reliques. Deux fêtes destinées à rappeler ses miracles, se célébraient autrefois, le 7 février et le 13 juillet. Plusieurs chapelles lui ont été dédiées dans le Valois, où son culte a toujours été en grande vénération [1].

Réflexions.

Dans son inépuisable bonté pour les hommes, le Seigneur a voulu que sa sainte religion fût environnée de signes évidemment divins. De ce nombre sont les miracles qui ont présidé à l'établissement du Christianisme, et ceux qui, dans le courant des siècles, ont été opérés par les Saints. Lorsqu'ils sont revêtus de l'autorité de l'Eglise, ou racontés par des auteurs graves et pieux, d'accord avec une tradition vénérable et constante, accueillons-les avec foi, humilité et reconnaissance.

Avec foi. — En envoyant les Apôtres prêcher l'Evangile à toute créature, Jésus-Christ ne leur a-t-il pas dit : « Voici les miracles que feront ceux qui croiront en moi : en mon nom, ils chasseront les démons; ils parleront des langues nouvelles; ils prendront des serpents avec la main sans éprouver leur morsure : s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur nuira pas; ils imposeront les mains sur les malades, et les malades seront guéris [2]? » Les miracles opérés par les Saints ne sont donc que l'accomplissement de la promesse du Sauveur. En les admettant, notre foi est éminemment raisonnable : mais, cette foi a diminué en même temps que notre ferveur. A l'époque où la religion était partout en honneur dans nos contrées, on se racontait avec un pieux intérêt les merveilles dues à la puissance des Saints.

[1] *Hist. du Valois*, I, 26-29.
[2] Marc XVI, 17, 18.

Aujourd'hui, notre esprit, inquiet et raisonneur, ne sait plus qu'amonceler des nuages autour des miracles les mieux établis, comme il le fait à l'égard des vérités les plus incontestables.

Avec humilité. — Quand il s'agit des miracles, souvent nous recourons aux futiles raisons que les esprits superbes mettent toujours en avant. Nous en rejetons quelques-uns, et bientôt nous finissons par les rejeter tous. Nous avons la prétention de soutenir que plusieurs ne sont pas en rapport avec la sagesse de Dieu. Il en est, disons-nous aussi, qui sont singuliers et ridicules : ainsi, a-t-on parlé du miracle de saint Lucien, prenant sa tête dans ses mains après sa mort, et marchant vers le lieu de sa sépulture ; ainsi, a-t-on parlé du miracle opéré à Rully par saint Rieul. Ce système ne tend à rien moins qu'à attaquer les miracles de Jésus-Christ lui-même. En quoi donc ceux dont nous parlons ici et beaucoup d'autres, sont-ils plus étranges que le miracle par lequel notre divin Maître a chassé une légion d'esprits mauvais dans un troupeau d'animaux immondes ? Ne nous arrêtons pas à la nature même des miracles ; ayons surtout égard aux autorités qui les rapportent, et à la cause pour laquelle ils sont opérés. Imposons silence à notre orgueil toujours disposé à rejeter l'intervention miraculeuse de Dieu dans ce monde.

Avec reconnaissance. — Nulle part Dieu ne manifeste mieux sa bonté pour nous que dans les miracles. Quand il daigne en opérer, ne sort-il pas, en quelque sorte, de sa mystérieuse obscurité pour se révéler à nous ? Le miracle n'est que le doigt de Dieu nous montrant où est la vérité. En permettant à Rieul de rendre la vue à un aveugle, Dieu ne disait-il pas aux témoins de ce prodige : « Rieul est mon apôtre ? Je lui ai délégué ma puissance; ce qu'il vous annonce, croyez-le; la loi qu'il vous prêche, mettez-la en pratique; sa conduite, imitez-la. C'est donc pour nous donner la foi, pour corriger nos mœurs, pour nous faire avancer dans la vertu, que Dieu délègue son pouvoir à ses Saints. Quelles actions de grâces ne mérite pas cette touchante et paternelle sollicitude ?

Pratique.

Lorsque je serai tenté de douter de la vérité des miracles opérés par les saints, je ferai un acte de foi en la puissance de Dieu.

6 Avril.

SAINT GENNARD

Abbé de Flay (aujourd'hui Saint-Germer).

Mort en 720.

Le Vexin, qui donna le jour à saint Ansbert, Archevêque de Rouen, vit aussi naître Gennard ; mais ces deux nobles seigneurs n'avaient pas seulement la même patrie, ils avaient encore la même foi, la même piété, les mêmes inclinations.

Habile dans la science de la religion et dans la connaissance des lettres profanes, Gennard fut un des hommes les plus distingués de la Cour de Clotaire III. Là se forma entre lui et le chancelier Ansbert cette étroite amitié, que la mort elle-même fut impuissante à rompre. Appelés l'un et l'autre à vivre loin du monde, souvent ils se communiquaient leur résolution de quitter la Cour, pour la vie paisible du cloître. Au moment marqué par la grâce, ils échangèrent le service des rois de la terre contre celui du Roi du ciel, et entrèrent ensemble à l'abbaye de Fontenelle, fondée et gouvernée par saint Wandrille. Gennard et Ansbert marchèrent d'un pas égal dans le sentier de la perfection évangélique ; et bientôt, saint Ouen les jugea dignes d'être élevés en même temps à la prêtrise. Basée sur l'amour et la pratique des mêmes vertus, l'amitié qui les unissait croissait de

jour en jour avec elles; aussi, lorsque Ansbert fut élu Archevêque de Rouen, voulut-il que son ami l'aidât à porter le fardeau de l'Épiscopat.

Le saint Pontife trouva dans Gennard un précieux auxiliaire qui partagea sa sollicitude et ses travaux. Leurs communs et persévérants efforts tendirent à glorifier le nom de Jésus-Christ et à procurer le salut des âmes rachetées de son sang. Le nom de Gennard, comme celui d'Ansbert, est attaché à deux événements d'une grande importance pour le diocèse où ils ont eu lieu : la tenue du premier concile de Rouen, en l'année 692 [1], et la canonisation solennelle de saint Ouen.

La constance des amitiés humaines fléchit bien souvent sous les coups de l'adversité : celle de Gennard ne connut pas de défaillance. Ayant suivi Ansbert dans sa prospérité, il le suivit dans sa disgrâce. Durant plusieurs années, il partagea son injuste exil dans le monastère de Hautmont. Jusqu'à la mort du Pontife, il resta à ses côtés, mêlant aux douces consolations de la religion le baume d'une amitié qui ne s'était jamais démentie. Après avoir reçu son dernier soupir, il déposa son corps dans le cercueil en versant d'abondantes larmes, et accompagna ses vénérées dépouilles dans la translation qui en fut faite à l'abbaye de Fontenelle. En traversant le diocèse de Beauvais, ce convoi d'un Saint conduit par un autre Saint attira de toutes parts sur son passage un immense concours de fidèles. Après avoir rendu les derniers devoirs à Ansbert, le Bienheureux rentra dans sa cellule, ré-

[1] Les auteurs ne sont pas d'accord sur l'année de la tenue de ce concile. La date de 689 est adoptée par quelques-uns. Suivant le P. Longueval, il aurait eu lieu en 687, et suivant le P. Labbe en 692. Nous avons suivi ce dernier sentiment.

solu d'y passer le reste de ses jours; mais Dieu, pour l'édification et la gloire du diocèse de Beauvais, l'appela au gouvernement de l'abbaye de Flay. Depuis longtemps, les religieux de ce monastère connaissaient le savoir, l'expérience et les vertus de Gennard; persuadés que personne ne pouvait, mieux que lui, poursuivre et consolider l'œuvre de saint Germer, dont le successeur venait de mourir, ils l'élurent d'une voix unanime pour leur abbé.

La nouvelle de son élection affligea le cœur de Gennard; il préférait l'obéissance au commandement, et n'avait d'autre ambition que de vivre à côté du tombeau de son ami, dans les rangs des plus humbles serviteurs de Dieu. Il céda pourtant aux vives instances des religieux de Flay, comptant que la main du Seigneur et le souvenir des exemples de Germer l'aideraient à remplir dignement un emploi dont il n'avait pas convoîté les honneurs.

Gennard marcha constamment sur les traces du fondateur de son monastère; il en imita si fidèlement les vertus, qu'on le désignait sous le nom de second Germer. Ses veilles, ses travaux, ses jeûnes, ses mortifications, prêchaient à tous la nécessité de la pénitence. Ses réprimandes, toujours aussi justes que paternelles, touchaient les cœurs de ceux qui en étaient l'objet. Il usait d'une généreuse hospitalité envers les étrangers, et montrait une charité sans bornes pour les pauvres, dans lesquels il pensait secourir la personne même du Sauveur.

Le Bienheureux était convaincu que la prospérité des maisons religieuses dépend de leur attention à conserver l'esprit qui a présidé à leur établissement. Il ne se borna donc pas à prendre Germer pour modèle de ses actions; il voulut que

toute la communauté s'inspirât de ses pensées, et vécût de sa vie. Il fit écrire l'histoire du Saint, afin que, même après sa mort, ce tendre père parlât encore à ses enfants bien-aimés. Il rehaussa son culte par les honneurs dont il environna son tombeau illustré par plusieurs miracles.

Il y avait vingt ans que la pieuse famille de saint Germer servait le Seigneur, sous la douce autorité de Gennard, lorsque Bénigne, exilé du monastère de Fontenelle, vint demander un refuge à notre Saint, qui était son ami et son parent. Gennard l'accueillit avec bonté, et bientôt, sentant ses forces s'affaiblir, il se déchargea sur lui du gouvernement de sa communauté. Dès ce jour, libre de tout soin, il ne songea plus qu'à se préparer dans le silence et la retraite, au compte qu'il allait rendre à Dieu. Il entra dans la béatitude éternelle le 6 avril de l'an 720. Avant de mourir, il avait ordonné à ses religieux de l'inhumer dans l'abbaye de Fontenelle, à côté de saint Ansbert.

Déjà, dans la première moitié du neuvième siècle, on rendait un culte public à saint Gennard. Quelques-unes de ses reliques furent transférées, le 3 septembre 944, dans la célèbre abbaye de Blandinberg [1]. Le monastère de Wissembourg, en Bavière [2], avait aussi pour le Saint une grande véné-

[1] Blandin, Blandigny, Blandinberg, ou Saint-Pierre-de-Gand (Belgique). — Ancienne et célèbre abbaye de l'ordre de Saint-Benoît, fondée près de Gand, par S. Amand, en l'an 610, ou en 635. (Voir la Vie de saint Amand, p. 121.) On y admirait, suivant Aubert le Mire, les anciens mausolés de marbre des comtes de Flandre, qui furent détruits avec l'église, pendant les guerres de religion, l'an 1578 (*Dict. des abbayes*).

[2] Cette abbaye bénédictine fut fondée en 623 par Dagobert Ier. — Elle était une des quatre abbayes du Saint-Empire, qui jouissaient de

ration ; mais son culte était cher surtout aux monastères de Fontenelle et de Saint-Germer qu'il avait édifiés de ses vertus. En l'année 1680, l'abbaye de Saint-Germer obtint des religieux de Fontenelle une partie des reliques de son bienheureux abbé.

Réflexions.

Les amitiés de ce monde sont fondées sur l'intérêt, la vanité et les passions : c'est ce qui leur donne le caractère d'instabilité qui les distingue. Souvent, l'ami du soir n'est plus l'ami du lendemain ; et la disgrâce fait fuir l'ami de la prospérité. Il n'appartient qu'à la religion de rendre l'amitié vraie, solide, et durable. Telle était celle qui unissait Gennard à Ansbert : au milieu des dangers de la cour, ils s'encouragent et se soutiennent l'un l'autre, par de communes prières et de pieux entretiens : ils partagent les austérités et les consolations du cloître, et plus tard, les honneurs et l'adversité. La mort peut séparer leurs corps pour un instant, elle ne sépare pas leurs âmes, qui conservent entre elles une sainte communion, en attendant qu'elles soient réunies pour l'éternité.

Faites-vous des amis de cette sorte, et ils deviendront pour vous une force au moment de l'épreuve [1]. Les peines de la terre pourront encore vous atteindre, mais elles ne vous abattront pas : l'amitié les adoucira et les changera pour vous en un gage de vie et d'immortalité [2].

Pratique.

« Soyez fidèles à votre ami dans sa pauvreté, afin que vous « puissiez vous réjouir avec lui dans sa prospérité [3]. »

la dignité ducale, et dont les abbés étaient princes de l'empire (*Dict. des abbayes*).

[1] Eccli., VI, 14.
[2] Eccli. VI, 16.
[3] Eccli. XXII, 28.

11 Avril.

SAINTE GODEBERTHE

Vierge et Patronne de Noyon.

Morte au commencement du VIIIe siècle.

Deux villages de la Picardie, Boves et la Neuville-lez-Amiens, revendiquent l'honneur d'avoir donné le jour à l'illustre Patronne de Noyon. Si nous ne pouvons fixer avec certitude le lieu de sa naissance, au moins savons-nous qu'elle appartenait à une famille noble, riche et puissante. Cependant, c'est à d'autres titres que son nom est arrivé jusqu'à nous. Favorisée des seuls avantages de la fortune et de la noblesse, sa mémoire serait effacée de l'esprit des hommes ; mais elle a été humble, chaste, vertueuse, et elle demeure environnée d'une auréole de gloire dont les siècles ne pourront diminuer l'éclat.

Godeberthe eut le bonheur de naître de parents religieux. Cette grâce, une des plus grandes que Dieu puisse nous accorder, fut pour elle la source des biens les plus précieux : la jeune fille reçut une éducation toute chrétienne; ses oreilles n'entendirent que de pieux discours ; ses yeux ne contemplèrent dans sa famille que de saints exemples. Aussi, le temps ne put-il jamais affaiblir les heureuses impressions qui, dès le berceau, s'étaient gravées dans son âme.

Notre Sainte ne tarda pas à voir les périls qui environnent et menacent l'innocence. Sachant à quels dangers la vertu la mieux affermie est exposée, elle ne cessait de veiller et de prier. Elle fuyait la compagnie des jeunes filles dissipées et mondaines, et ne fréquentait que celles dont la conduite était exemplaire. Avec ces sages précautions, et la pieuse habitude de la prière, du signe de la croix et de l'invocation des saints, Godeberthe eut le bonheur de se conserver pure devant le Seigneur. Chaque jour, elle marchait de vertu en vertu. Douce, modeste, recueillie, elle était le modèle de ses compagnes, la joie de ses parents, un objet d'admiration pour tous ceux qui l'approchaient. Arrivée à l'âge nubile, elle fut recherchée de plusieurs illustres familles, à cause de sa naissance et de sa fortune, et surtout à cause de ses rares qualités. Avant d'accorder sa main, ses parents, qui tenaient leur terre et seigneurie de la munificence de Clotaire, voulurent obtenir l'autorisation de ce prince. Un parti avait été accepté; mais, comme un jour les deux familles prêtes à s'unir traitaient de cette alliance en présence du roi, tout à coup saint Éloi, Évêque de Noyon, parut sans être attendu. A la vue du Pontife, la jeune fille, qui avait fait vœu de virginité, va se jeter à ses pieds, le conjurant de lui accorder sa protection. Éloi, instruit sans doute des secrets désirs de Godeberthe, ôte son anneau, le passe au doigt de la Vierge, et, du consentement du roi et des deux familles fondant en larmes, il la consacre pour toujours à Jésus-Christ.

Après ce sacrifice, Godeberthe, forte de la force même du Sauveur devenu son époux, quitte le roi, la Cour, sa famille, et suit le bienheureux Éloi, son libérateur et désormais son guide. Touché de sa

généreuse résolution, Clotaire dota cette nouvelle épouse de Jésus-Christ avec une magnificence toute royale. Il lui donna le palais de Noyon [1], l'oratoire de Saint-Georges [2], et deux métairies avec leurs revenus [3]. Douze jeunes filles, jalouses de marcher sur les traces de Godeberthe, vinrent travailler sous sa direction à acquérir les vertus dont elle leur donnait l'exemple.

Godeberthe affermit ses sœurs dans leur sainte vocation, plus encore par ses exemples que par ses conseils. Bien que son monastère ne fût pas cloîtré, elle n'en sortait que lorsque sa charité ou son zèle pour le salut des âmes lui en faisaient un devoir. Elle partageait sa vie entre la prière, la méditation, l'étude des divines Ecritures, le soulagement des pauvres et les œuvres de la pénitence. Ses jours étaient une immolation continuelle à la majesté divine. « Apôtre, comme toutes les épouses de Jésus-Christ, par la puissance de la prière et de la pénitence, dit un auteur de sa Vie, elle devait l'être en-

[1] Les incendies multipliés dont Noyon a été le théâtre ont changé tellement la disposition des lieux, qu'il est difficile d'indiquer l'emplacement de ce palais; — peut-être se trouve-t-il dans la rue des Béguines. (Note de M. Laffineur.)

[2] L'oratoire de Saint-Georges est l'église, depuis agrandie, de Sainte-Godeberthe. Elle était sur la place au blé, près l'hôtel dit du *Chevalet*. En mémoire de la Sainte dont elle rappelle le nom, elle avait le privilége de recevoir à leur arrivée les Évêques de Noyon. Ils y pénétraient par une petite porte ouverte ce jour-là seulement. Là, ils quittaient leurs habits de voyage que se partageaient le seigneur de Salency, le doyen du chapitre de Noyon, et le clerc de la paroisse, revêtaient leurs ornements pontificaux, et se mettaient en marche vers la cathédrale. Il y avait dans cette église une fontaine, dont les eaux étaient réputées merveilleuses. (Note de M. Laffineur, dans sa Vie de sainte Godeberthe, p. 7-8.)

[3] On a cru qu'elles étaient situées sur le territoire de Vauchelles. (Note de M. Laffineur.)

core par la parole : ses lèvres reçurent la vertu de faire connaître et aimer le Dieu que son cœur adorait si tendrement. » Elle enleva beaucoup d'idolâtres aux superstitions du paganisme qui n'avait pas encore complètement disparu de nos contrées.

Dieu manifesta, par plusieurs miracles, la sainteté de son épouse Godeberthe : dans une peste qui désola la ville de Noyon, la vierge se plaça comme un ange de propitiation entre la justice divine et ses malheureux concitoyens. D'un côté, elle invita le peuple en larmes, à la prière, à une vie plus chrétienne et plus sainte, lui rappelant la pénitence salutaire des Ninivites, le repentir de David, les larmes de Madeleine, et la conversion du bon larron ; de l'autre, elle supplia le Seigneur de désarmer son bras, et d'avoir pitié de ses enfants. Le peuple ayant accompli, suivant les conseils de Godeberthe, un jeûne de trois jours, le ciel fut apaisé, et la contagion cessa.

Peu de temps après, un violent incendie éclata aux environs de l'église Notre-Dame, la menaçant, ainsi que les maisons voisines, d'une ruine complète ; déjà le feu avait exercé les plus désolants ravages ; l'anxiété était extrême : à chaque instant, on s'attendait à voir le saint édifice envahi par les flammes. Godeberthe, alors gravement malade, se fit porter sur une chaise, et placer à l'endroit où l'embrasement était le plus imminent. Elle n'eut pas plutôt fait le signe de la croix que le feu s'arrêta [1].

Le bruit des merveilles opérées par Godeberthe

[1] Un petit tableau appendu aux murs de la chapelle de Sainte-Godeberthe, représente le prodige de l'incendie arrêté. (Note de M. Laffineur.)

se répandit au loin, et elle fut, même de son vivant, vénérée comme une sainte. Ceux qui avaient des infirmités venaient à elle avec confiance, et souvent ils obtenaient leur guérison. Un jour, une aveugle nommée Tasirique supplia la pieuse vierge de lui rendre la vue qu'elle avait perdue depuis son enfance : Godeberthe se mit en prière, traça le signe de la croix sur les yeux de cette femme, et à l'instant la pauvre aveugle reçut le bienfait de la lumière. « Et, non-seulement, dit un auteur, elle fut illuminée selon le corps, mais aussi quant à l'âme : car elle voulut demeurer avec sa bienfaitrice, et servir Dieu sous sa sainte direction [1]. »

Après une vie toute consacrée à Dieu et au prochain, Godeberthe vit arriver avec joie sa dernière heure. Elle s'y prépara avec le doux espoir qu'elle quittait la terre pour le ciel, le travail pour le repos, les misères du temps pour la félicité éternelle. Ce fut le 11 avril [2] que son âme alla recevoir au ciel la blanche couronne des vierges. Son corps fut inhumé dans l'oratoire de Saint-Georges, où reposaient déjà les restes des bienheureux Évêques Mommolin et Achaire. Plusieurs miracles eurent lieu sur son tombeau. On cite en particulier la guérison de quatre femmes, dont deux aveugles, une paralytique, et une autre privée de l'usage de la vue, de l'ouïe et de la langue.

De tout temps, la ville de Noyon a montré une grande vénération pour la mémoire de sainte Godeberthe. Chaque année, elle célèbre la fête de sa glorieuse Patronne avec une grande solennité. Avant la grand'messe, on fait une procession en

1 De Montigny, *Vie de sainte Godeberthe.* (Noyon, 1856, p. 34.)
2 Elle mourut au commencement du VIII[e] siècle.

son honneur, jusqu'à l'endroit où s'élevait autrefois l'ancien oratoire de Saint-Georges. La Sainte est invoquée pour la cessation des maladies contagieuses, des incendies, des pluies ou des sécheresses excessives. Bien des fois les Noyonnais ont ressenti les salutaires effets de sa protection. Dans le cours des XIIIe et XIVe siècles, ils lui durent d'avoir échappé aux ravages de la guerre, de la famine et de la peste. Ce fut en souvenir de ces bienfaits, qu'à la fin du XVe siècle, on enferma ses reliques dans une châsse aussi remarquable par la perfection du travail que par la richesse de la matière. La cathédrale de Noyon possède encore la plus grande partie de ses restes bénis enfermés dans deux reliquaires, dont l'un orne la chapelle de la Sainte, et l'autre se trouve sous le maître-autel, à côté de la châsse de saint Éloi. Le 24 juillet 1852, Monseigneur J.-A. Gignoux, Évêque de Beauvais, Noyon et Senlis, les a solennellement reconnus [1] et scellés de son sceau. « Le lendemain, dit un témoin de cette pieuse cérémonie, le vénéré Prélat voulut présider à la translation publique de ces reliques, et donner par sa parole une pompe et une émotion de plus à cette fête [2]. »

Réflexions.

Tous les chrétiens, dit l'apôtre saint Paul, sont appelés à être saints, mais tous ne doivent pas arriver à cet heureux terme par la même voie. Les uns peuvent se sanctifier dans le monde ; il faut que les autres le quittent, et servent Dieu dans la solitude ou dans le silence du sanctuaire. Tous reçoivent les grâces dont ils ont besoin, et, avec ces grâces, ils

[1] Le même jour, ont été aussi reconnues les reliques des SS. Médard, Mommolin, Eunuce, etc. On conserve à la cathédrale de Noyon une clochette que l'on regarde comme ayant appartenu à la Sainte.

[2] Voir les notes de M. Laffineur sur la Vie de sainte Godeberthe.



parviennent à la sainteté, pourvu qu'ils suivent la route que Dieu leur a tracée.

Rien n'est plus malheureux que l'état du chrétien infidèle à sa vocation : sans force, sans lumière, sans appui, il marche au hasard, et souvent, au lieu de la vie et du salut, il trouve la mort et la damnation éternelle. Si Godeberthe, au jour où de riches fiançailles lui étaient préparées, avait fermé l'oreille à la voix de Jésus-Christ, et s'était laissée séduire aux apparences trompeuses du bonheur qu'on lui offrait, quelles souffrances et quels dangers elle se serait préparés ! Préférant obéir à la grâce qui la pressait, elle s'est jetée aux pieds d'un saint Pontife, et a renoncé généreusement aux avantages de ce monde, pour passer au service de Dieu. Elle fut heureuse, car, en suivant sa vocation, elle posséda son Dieu dans la solitude, et lui gagna un grand nombre de cœurs. Elle fut puissante, car Dieu daigna lui communiquer sa propre force, et lui accorder le don des miracles. Ainsi fut récompensée, même ici-bas, la fidélité de Godeberthe à sa vocation. De leur côté, les parents de la Sainte laissent à bien des familles un exemple à imiter. Quoiqu'il leur en coûtât de se séparer de leur fille, surtout dans les circonstances que nous avons racontées, ils n'hésitèrent pas à se soumettre à la volonté de Dieu. Combien de parents sont loin d'imiter cette conduite chrétienne ! Ils négligent d'étudier les penchants secrets, et les généreuses inspirations de leurs enfants. Quelquefois, ils ont peur du sanctuaire et des maisons religieuses. Ils craignent qu'un jeune homme ne devienne pour ses frères un instrument de salut, en servant avec gloire la sainte Eglise de Jésus-Christ ; ils aiment mieux voir leur fille se perdre dans le monde, que se sanctifier dans les pieux asiles de la prière. Il en est même qui résistent aux vocations les moins équivoques, et ferment à leurs enfants l'entrée d'une carrière à laquelle Dieu les appelait. Voulant travailler à leur bonheur, ils ne prennent pas garde qu'ils leur enlèvent tout espoir d'être heureux ici-bas, et les exposent à perdre leur âme.

Pratique.

Parents chrétiens, si vos enfants dirigent leurs pas vers le sanctuaire, ou montrent quelque inclination pour l'état religieux, gardez-vous d'y mettre obstacle. Un saint prêtre, un religieux ou une religieuse exemplaires, sont la plus grande bénédiction que Dieu puisse accorder à une famille.

SAINTE PÉTRONILLE

Première Abbesse du Moncel.

Morte en 1355.

Comme le nom de Pétronille se rattache au couvent du Moncel, dont elle fut la première abbesse, nous allons retracer en quelques mots l'origine de cette fondation royale : ils rappelleront un édifiant exemple de foi et de piété donné à ses sujets par un petit-fils de saint Louis.

« Malgré ses tristes démêlés avec le Souverain-Pontife Boniface VIII, dit l'historien du diocèse de Beauvais, Philippe-le-Bel tenait à la religion, et professait une grande estime pour les personnes qui en remplissaient fidèlement les devoirs, et suivaient la route qu'elle trace pour arriver à la perfection [1]. » Animé de ces religieux sentiments, il décréta en ces termes, pendant un séjour qu'il fit à Pont-Sainte-Maxence, la fondation d'un monastère de l'ordre de sainte Claire : « Nous avons délibéré en l'honneur du Tout-Puissant, de la bienheureuse Vierge Marie, des Apôtres saint Pierre et saint Paul, de toute la cour céleste, et aussi pour la célèbre et spéciale mémoire de saint François et de sainte Claire, de fonder un couvent de religieuses au lieu dit Le Moncel, proche de notre maison royale... Là, des sœurs dudit ordre offriront à Dieu, auteur de tout

[1] *Hist. du diocèse de Beauvais*, par M. Delettre, II, 395.

bien, des prières et des hosties salutaires pour nous, nos successeurs, l'état de notre royaume, et en même temps, pour le soulagement des âmes de notre très-chère et aimée épouse, et de nos parents... [1]. » Ce prince jeta lui-même les fondements de cette abbaye, mais elle ne put être livrée à sa sainte destination que sous le règne de Philippe de Valois. Le 17 juillet 1336, la reine Jeanne de Bourgogne y mit douze religieuses tirées des couvents de Saint-Marcel de Paris, de Longchamp et de Sainte-Catherine de Provins [2].

Parmi les saintes filles appelées à habiter ce nouvel asile de la pénitence et de la prière, il y en avait une qui descendait de l'illustre famille des comtes de Troyes : Pétronille était son nom. Jeune encore, elle avait revêtu l'habit religieux chez les Clarisses de Provins, où elle s'était distinguée par la fermeté de son caractère, et l'angélique pureté de ses mœurs. Aussi, quand ses compagnes se réunirent pour élire leur première abbesse, fut-elle unanimement jugée digne de cet honneur. Son installation eut lieu avec une grande solennité, en présence du roi, de la reine et de plusieurs dames de la cour [3].

Pétronille ne tarda pas à justifier la confiance

[1] Archives du Moncel.

[2] Le monastère du Moncel vit accroître rapidement ses richesses. Il reçut en don, ou acquit à prix d'argent, la seigneurie de Pontpoint, plusieurs fermes importantes, les dîmes de Villeneuve, etc. Pendant la captivité du roi Jean, les religieuses vendirent, pour le racheter, les pierreries et les vases d'or et d'argent que Philippe de Valois leur avait donnés. Louis XIV leur fit présent du château de Pont, appelé aussi château de Fécamp... L'église de cette abbaye fut détruite en 1793... Les bâtiments claustraux sont passés dans le domaine particulier. (Graves, *Annuaire de l'Oise, statistique du canton de Pont-Sainte-Maxence*, 56-60.)

[3] *Gallia christiana*, IX, 853.

dont ses sœurs lui avaient donné une si touchante preuve. Se montrant moins leur supérieure que leur mère, elle travailla au salut de sa communauté avec douceur, humilité et dévoûment. Sa bonté ne dégénéra jamais en faiblesse : elle sut maintenir dans son monastère un ordre et une discipline qui pouvaient servir de modèle à toutes les maisons religieuses de son époque. Cependant ses vertus ne la mirent pas à l'abri des contradictions : la Sainte, les considérant comme des sources de mérite, les souffrit avec un entier abandon à la volonté de Dieu. Elle donna ainsi un admirable exemple de courage et de patience à ces âmes lâches et tièdes qui ne recherchent que des joies sensibles au service du Seigneur.

Sous la direction de cette abbesse, le monastère du Moncel acquit une grande célébrité. Le roi le combla de ses largesses, et le Souverain-Pontife lui accorda de précieux priviléges. Des filles de la première noblesse du royaume vinrent s'y consacrer à Dieu. La reine Jeanne elle-même alla souvent reposer, dans cette sainte demeure, son âme fatiguée des bruits du monde, et elle ordonna que ses dépouilles y reposassent après sa mort.

Pétronille voulut, avant de paraître devant le souverain Juge, se décharger du gouvernement de son abbaye, afin de se préparer plus librement au compte qu'elle avait à lui rendre. Elle mourut le 1er mai de l'année 1355 en odeur de sainteté, et peu de temps après, les religieuses du Moncel lui rendirent un culte. Jusqu'au moment de leur dispersion, à la fin du XVIIIe siècle, elles l'ont toujours vénérée comme leur modèle, et invoquée comme leur protectrice auprès de Dieu.

Réflexions.

Combien est différent du bonheur de la terre le bonheur que procure la vertu ! Fruit des nobles efforts d'une âme qui sait se vaincre elle-même, il est aussi vrai que durable. Au sein du monde, associée à ses plaisirs et à ses fêtes, louée pour sa beauté et ses talents, Pétronille n'aurait pas joui de la paix et de la sérénité que Dieu réserve aux âmes généreuses. Elle trouva plus de bonheur à dompter sa chair par la mortification, son esprit par l'humilité et l'obéissance, que n'en goûtèrent jamais les voluptueux dans leurs prétendues délices, les hommes d'orgueil et d'ambition dans les vaines satisfactions de leur amour-propre. Gardons-nous donc de demander à nos passions une félicité qu'elles sont impuissantes à nous procurer. Cherchons-la dans l'accomplissement de nos devoirs, dans la piété, et dans une lutte persévérante contre les mauvais instincts de notre nature.

Pratique.

Rappelez-vous souvent que la vertu ne s'acquiert qu'à force de soin et de diligence [1].

[1] *De Imit. Chr.*, l. I, c. xxv, nº 2.

16 Mai.

SAINT VAUBERT [1]

Abbé de Luxeuil.

Mort en 655.

Vaubert, né à Nanteuil-le-Haudouin, descendait des anciens Sicambres. Il apprit de bonne heure, de ses pieux parents, à aimer Jésus-Christ, à soulager les indigents, et à fuir le péché. Devenu, par leur mort, maître des riches domaines, qu'en récompense de sa valeur, son aïeul [2] avait reçus de Clovis Ier à Nanteuil, dans le Ponthieu, et ailleurs, il en usa au grand avantage de l'Eglise et des pauvres. Il eut, à la cour de Clotaire II, saint Eloi et saint Ouen pour compagnons et modèles de sa jeunesse. Dans l'armée, il montra un courage à toute épreuve, et, dans l'administration des affaires publiques, autant de loyauté que de sagesse et de prudence. Quelque emploi que Vaubert exerçât, on trouvait en lui le chrétien qui a surtout à cœur le service de Dieu et le bonheur du prochain. A Nanteuil, séjour qu'il affectionnait beaucoup, il revêtait ceux qui étaient nus, nourrissait ceux qui avaient faim, consolait les affligés, calmait les discordes, et usait envers ses inférieurs et ses vassaux de procédés pleins de justice et de bonté. Il restaura, et

[1] On l'appelait aussi Valdebert et Gaubert.

[2] Il s'appelait Chagneric : c'était un chef distingué de l'armée de Clovis Ier.

enrichit des plus précieux ornements l'église que ses parents avaient fait construire près de leur château, en l'honneur et sous l'invocation de saint Georges. Pieux et mortifié, il acquit en peu de temps une sainteté si éminente, que Dieu lui accorda le don des miracles.

L'amour de la perfection chrétienne l'emportant dans l'âme de Vaubert sur la passion de la guerre, si commune et si vive à cette époque, il se rendit à l'abbaye de Luxeuil [1]. Là, il se dépouilla de l'habit militaire, offrit à Dieu les armes qui lui avaient conquis une si belle renommée, et les suspendit à la voûte de l'église, où on les conserva pendant le cours des siècles, comme un monument de la plus belle victoire qu'il soit donné à l'homme de remporter ici-bas [2]. Soldat de la sainte milice, Vaubert ne combattra plus désormais que pour le Christ, à côté d'Omer, d'Achaire, et de tant d'autres religieux qui, comme lui, deviendront bientôt la gloire de l'Eglise.

Le Saint obtint d'Eustaise, abbé de Luxeuil, la permission de se construire une cellule dans le creux d'un rocher, près d'une source d'eau vive, au milieu des bois, à trois milles du monastère. Ses austérités ne le mirent pas à l'abri des tentations du démon et de la chair. Il en triompha par la

[1] Au diocèse de Besançon. Cette abbaye fut fondée vers l'an 590, dans un désert des montagnes des Vosges, par saint Colomban. A saint Colomban succéda, en 611, saint Eustaise, d'une noble famille de Bourgogne. Celui-ci eut pour disciples Chagnoald, Évêque de Laon ; Achaire, Évêque de Noyon et Tournai ; saint Omer, Évêque de Thérouanne. C'est dans le monastère de Luxeuil que furent enfermés Ébroïn, maire du palais sous les rois Neustriens, Clotaire III, Thierry III, et saint Léger martyr. (*Dict. des Abbayes.*)

[2] *Les Moines d'Occident*, par M. le comte de Montalembert, t. II, 500. — Voir aussi *Act. SS. O. S. B.*, t. IV, p. 411.

prière, le jeûne et un redoublement de mortifications. Le lieu de sa retraite fut illustré par plusieurs miracles.

Après la mort d'Eustaise, premier successeur de saint Colomban, les religieux de Luxeuil, allèrent chercher Vaubert dans sa cellule, pour en faire leur troisième abbé. Sous son gouvernement, le monastère de Luxeuil jouit d'une grande prospérité spirituelle et temporelle. Vaubert conduisit à une haute perfection les six cents religieux dont il était le chef : au temps même de Colomban et d'Eustaise, ils n'avaient pas donné des exemples d'une vie si régulière, si édifiante et si sainte. Il maintint dans sa communauté la discipline et l'amour des fortes études. Il en augmenta les domaines, par ses propres donations d'abord, puis par celles que la bonne renommée de sa maison attirait de toutes parts [1]. Son zèle pour le salut des âmes lui fit souvent quitter son abbaye, et parcourir les campagnes voisines en appelant les pécheurs à la pénitence.

Vaubert favorisa le mouvement qui, à cette époque, poussait une multitude de chrétiens vers la solitude : on voyait, dit un auteur contemporain, des essaims de religieux et de chastes vierges porter dans les châteaux et dans les villes, au sein des campagnes, comme dans les déserts, la gloire et les lois de Benoît et de Colomban [2]. Pour venir en aide à ces saintes vocations, il fit ériger et dota des monastères de ses propres deniers. Par ses conseils, de riches seigneurs en fondèrent d'autres. A ces

[1] *Les Moines d'Occident*, par M. le comte de Montalembert, II, 501.
[2] *Vita S. Salabergæ, ap. Act. SS. Ord. Bened.*, t. II, p. 407.

pieuses maisons il donna des chefs expérimentés : ainsi s'élevèrent et fleurirent diverses abbayes aux territoires de Bâle, de Langres, de Troyes, d'Amiens et de Laon.

Vaubert n'oublia point sa patrie : les monastères de Faremoutiers [1] et des Deux-Morins [2], au diocèse de Meaux, eurent part à sa sollicitude et à ses libéralités. A Nanteuil-le-Haudouin il fit bâtir un couvent en l'honneur de la sainte Vierge, lui céda une portion des revenus qu'il y possédait, et abandonna le reste à son monastère de Luxeuil.

Le Bienheureux, après avoir gouverné ses religieux pendant quarante ans, avec autant de succès que de sagesse [3], mourut le 2 mai de l'an 665, en odeur de sainteté. Son corps ne fut pas plutôt inhumé dans l'église Saint-Martin, que des miracles éclatèrent sur son tombeau, et lui méritèrent le culte réservé aux saints. Luxeuil dut à sa protection d'avoir échappé aux irruptions des Normands. Après ces désastreuses invasions, ses reliques furent transportées en Alsace, en Champagne, et jusqu'en Picardie, dans quelques-unes des terres qu'il avait données à son abbaye, mais toujours elles vinrent reprendre leur place à Luxeuil. Le nom de Vaubert est resté célèbre dans cette ville, et dans les contrées voisines, où, dit un auteur, il est le plus populaire de tous ceux qui ont honoré la grande abbaye Séquanaise [4]. Luxeuil, qui conserve encore

[1] Abbaye de femmes fondée en 617, par sainte Fare, au diocèse de Meaux.

[2] Près de Meaux.

[3] *Les Moines d'Occident*, II, 501. — M. de Montalembert dit : « Avec éclat et succès ».

[4] *Les Moines d'Occident*, II, 501. — La Séquanaise, ainsi nommée par l'empereur Maxime, comprenait la Bourgogne et la Franche-Comté.

de nos jours quelques-unes de ses reliques, solennisait autrefois, le 16 mai, la fête de sa canonisation.

Nanteuil-le-Haudouin fut aussi visité par les saintes reliques de Vaubert, et favorisé de plusieurs miracles. Dès l'antiquité la plus reculée, de nombreux pèlerins venaient y invoquer le Bienheureux. Ils se rendaient auprès d'une fontaine qui a été, pendant huit siècles, l'objet d'une grande vénération.

Réflexions.

Dieu a ordonné à chacun de nous d'avoir soin de son prochain [1]. Fidèle à cette loi du Seigneur, Vaubert a vécu moins pour lui que pour ses frères. Il ne s'est pas borné à les assister dans les besoins du corps, il a cherché à les préserver de la damnation éternelle. Pour procurer à des âmes qui se seraient perdues dans le monde, les moyens de gagner le ciel, il a consacré ses richesses à l'érection et à l'entretien de plusieurs monastères. Il n'a épargné ni ses biens, ni sa santé, ni son repos pour élever ses religieux à la perfection de leur état, et ramener les brebis égarées au bercail du Seigneur.

Montrons-nous sensibles aux misères corporelles de notre prochain, mais, à l'exemple de Vaubert, ne lui refusons pas l'aumône spirituelle. Nous ne pouvons, sans désobéir à Dieu, rester indifférents à son salut. Exerçons donc envers lui un saint apostolat, par nos discours, par nos exemples, et quelquefois par le sacrifice d'une partie de nos biens. Cette conduite nous méritera d'être bénis en ce monde et glorifiés dans l'autre.

L'obligation de veiller au salut du prochain est surtout urgente à l'égard de ceux qui nous sont unis par des liens de subordination : comme le maître envers ses serviteurs, le père envers ses enfants, en un mot, tout supérieur envers ses inférieurs.

Est-ce bien ainsi que nous comprenons et pratiquons la charité envers le prochain?... Étendons-nous notre sollicitude aux besoins de son âme ? N'oublions pas que Jésus-Christ n'a guéri le paralytique qu'après lui avoir dit : « Ayez confiance,

[1] Eccli. XVII, 12.

mon fils, vos péchés vous sont remis [1], » nous enseignant ainsi à joindre l'aumône spirituelle à l'aumône corporelle.

Pratique.

Enseignez aux ignorants les vérités du salut, et reprenez, avec une prudence chrétienne, ceux qui s'égarent.

[1] Matth. IX, 1-7.

20 Mai.

—

SAINT AMALBERT

Mort vers l'an 635.

Un saint et une sainte, Germer et Domane, ont donné le jour à Amalbert. Avec le lait, le jeune enfant suça, pour ainsi dire, le germe de toutes les vertus chrétiennes. Ses parents lui transmirent, en même temps que la vie, leur foi, leur piété, leur amour de Dieu et du prochain. De leurs mains il passa dans celles de saint Ouen, chef et pasteur de cette fameuse école, où les fils des nobles francs étaient élevés dans le palais, et sous les yeux de nos premiers rois [1]. Saint Ouen catéchisa l'enfance d'Amalbert, régénera son âme dans les eaux du baptême, instruisit sa jeunesse, et protégea son innocence [2]. Il ne le quitta point qu'il ne l'eût envoyé dans les tabernacles éternels [3]. Sous un tel maître, Amalbert fit de rapides progrès dans la science, et surtout dans la vertu. Bientôt, il mérita d'être appelé l'ange de l'école palatine. Plus vif que tous les jeunes Francs ses camarades, il était plus humble que le dernier

[1] L'école palatine était établie à côté du palais de nos rois, quelquefois même dans le palais. Elle était fréquentée par les enfants des puissants leudes du royaume, que la politique des rois mérovingiens s'attachait ainsi d'une manière plus étroite. On la voit commencer au VIe siècle. Elle brille d'un éclat remarquable sous Clotaire II. Elle est à son plus haut point de prospérité, au moment où saint Léger la quitte pour aller à Poitiers, trente ans avant de se trouver à sa tête.

[2] *Hist. de saint Léger*, par Dom Pitra, 114.

[3] *Ibid.*, 115.

des pauvres. Accompli en œuvres et en paroles, il était le bien-aimé de Dagobert, qui le trouvait également brave sous les armes, éloquent et bon conseiller [1]. Allait-on en bataille, à l'exemple de son noble père, il combattait vaillamment à côté du roi [2]. La retraite de Germer, passé de la cour au service de Jésus-Christ, ayant laissé à notre Saint la libre disposition d'une grande fortune, Amalbert la consacra au soulagement des malheureux et à l'embellissement des églises. Aussi, les richesses loin de devenir pour lui, comme elles le sont pour plusieurs, une pierre d'achoppement, lui aplanirent la route du ciel.

Mais le monde n'était pas digne de posséder longtemps cette âme si pure. Amalbert devança son père dans la gloire, avec ses deux sœurs, mortes aussi dans le parfum de leur jeunesse et de leur virginité [3]. Comme il revenait de la Gascogne, après une expédition militaire, il mourut subitement entre les bras de Clovis, le fils du roi [4], qui l'aimait comme un frère. Il était à peine âgé de vingt ans. Amalbert pouvait paraître avec confiance devant le souverain Juge, car il n'avait point connu la corruption du siècle. Ses jours n'avaient pas été nombreux, mais, en peu de temps, « il avait rempli la course d'une longue vie [5]. »

Ayant appris la mort d'Amalbert, Germer descendit, pour ensevelir son fils, de la crypte de Saint-Samson, qu'il habitait depuis cinq ans [6]. Un chœur

[1] *Hist. de saint Léger*, par dom Pitra, 114.
[2] *Vita S. Geremari*, n° 8. sæc. II, Bened.
[3] *Hist. de saint Léger*, par Dom Pitra, 114.
[4] *Ibid.*, 114.
[5] Sap., IV, 13.
[6] Cette crypte était située auprès de l'abbaye de Pentale. — Voir la Vie de saint Germer, au 24 septembre.

de clercs et de moines accompagnait ce père résigné, et offrant à Dieu avec joie son fils unique. Ils chantaient ensemble ces paroles du psalmiste : « Le Seigneur est la part de mon héritage et de mon calice ; c'est toi, mon Dieu, qui me rendras mon héritage [1]. » Le roi, les princes et les grands pleurèrent Amalbert, et conduisirent ses funérailles [2]. Germer rencontra le cortége funèbre sur le territoire du Beauvaisis, et le conduisit au monastère de l'Isle. En un lieu nommé le Pont-Banneri [3], le cercueil, dit-on, devint si pesant, qu'il fallut suspendre la marche. Le visage du Saint ayant été découvert, ses joues parurent aussi vermeilles que s'il eût encore été vivant, et le sang coula de ses narines avec abondance. Germer crut reconnaître par cet indice, que son fils lui désignait l'emplacement d'une pieuse fondation. En effet, il n'eut pas plutôt fait vœu de bâtir une église au Pont-Banneri, et de la doter de revenus suffisants pour l'entretien de douze religieux, que le corps d'Amalbert recouvra son poids ordinaire, et le convoi put continuer sa route vers le monastère de l'Isle. La sépulture du Saint y eut lieu avec une grande pompe au milieu d'une multitude de fidèles, qui se plaisaient à raconter ses vertus, et l'invoquaient déjà comme étant en possession de la béatitude éternelle.

La chapelle où reposait le corps de saint Amalbert fut conservée avec un soin religieux pendant tout le moyen-âge [4]. Ayant été brûlée le 17 novembre de l'an 1700, elle fut reconstruite aussitôt.

[1] Psalm. xv, 5.
[2] *Hist. de saint Léger*, par Dom Pitra, 115.
[3] Graves, *Précis statistique du canton du Coudray-St-Germer*, 68.
[4] *Ibid.*, 80.

Les restes du Bienheureux en furent retirés [1], vers l'an 1758, et transportés, avec l'autorisation du cardinal de Gèvres, Évêque de Beauvais, dans l'église abbatiale de Saint-Germer [2].

Réflexions.

Aimons et servons Dieu dès notre jeunesse. C'est surtout à cet âge que sa loi est facile et son joug léger. Pour nous retenir dans son amour et nous éloigner de la tente des pécheurs, il nous prévient alors de ses plus douces grâces, et nous fait goûter des joies que le monde ne peut connaître. Notre salut dépend, en grande partie, des soins qui ont été donnés à nos premiers ans, et de la manière dont nous y avons correspondu. C'est l'époque de la vie où la foi s'enracine plus facilement dans l'âme, et y acquiert une force capable de résister au courant de l'indifférence, et au souffle des mauvaises doctrines. C'est le moment aussi où l'amour de Dieu s'empare sans effort de notre cœur, y établit son empire et le préserve des passions coupables.

N'oublions pas ces paroles de la Sagesse éternelle : « L'homme ne quittera pas, même dans sa vieillesse, la voie de ses premiers ans [3]. » Le Seigneur permettra peut-être, pour humilier son orgueil, et le tenir en garde contre sa faiblesse, qu'il s'égare pour un temps, mais les divines étincelles de la foi et de la charité, qui n'ont pas été entièrement éteintes dans son âme, se rallumeront un jour, et l'heure de sa résurrection spirituelle ne peut manquer d'arriver.

Pratique.

Pieuse jeunesse, imitez la vie pure et innocente d'Amalbert, si, comme lui, vous voulez être heureuse sur la terre, et glorifiée dans le ciel.

[1] Graves, *Précis statistique du canton du Coudray*, 80.

[2] On lit encore aujourd'hui cette inscription sur la pierre qui recouvrait ces reliques : « Le 31 mars 1758, ont été mis sous ce tom-« beau les ossements de saint Amalbert, fils de saint Germer, trouvés « mais confondus avec quelques autres ossements, dans la chapelle « de Saint-Pierre-en-Bos, dont la translation a été faite par le curé « de Ferrières, à ce député par Monseigneur le cardinal de Gèvres, « Évêque de Beauvais, *Requiescant in pace*. » Après cette trans-« lation, la chapelle fut rasée.

[3] Prov. XXII, 6.

30 Mai.

SAINT HUBERT

Moine de Brétigny[1].

682-714.

Hubert naquit, vers l'an 682, au village de Brétigny, près de Noyon, de parents aussi distingués par leur piété que par leur noblesse. Comme Samuel, il fut l'enfant de la prière et des larmes. Jeanne, sa mère, visitait souvent l'église du monastère de Brétigny[2], récemment édifiée par les liberalités de son époux : un jour qu'elle s'y était rendue, et gémissait devant l'autel sur sa stérilité, Gamon, abbé de ce monastère, vint mettre la paix dans son cœur, en l'assurant que Dieu avait entendu ses supplications. Il ajouta que le fils, dont elle devait être mère, parviendrait à une haute sainteté. Cette prédiction ayant reçu son accom-

[1] Village situé sur la rivière de l'Oise, à deux lieues au-dessus de Noyon.

[2] Ancien monastère de l'ordre de Saint-Benoît, fondé avant l'an 711. Il était du diocèse de Soissons. On y voyait un autel de saint Gam ou Gamon, qui en a été abbé. Le Pape Étienne étant en France, l'an 754, alla trouver le roi Pépin au palais royal de Quierzy-sur-Oise, et passa quelque temps au monastère de Brétigny, situé dans le voisinage. (Voir le *Dict. des Abbayes*, édit. par M. Migne, et le *Gallia christiana*, IX, 390.)

plissement, Hubert, invoqué plus tard comme le grand patron des Ardennes, vint tenir cet enfant miraculeux sur les fonds baptismaux, et lui donna son nom.

Notre Saint montra de bonne heure les vertus présagées par les circonstances merveilleuses de sa naissance. A peine à l'âge de discernement, il semblait vivre uniquement pour la prière et les œuvres de charité. Ces heureuses dispositions, secondées par la tendre sollicitude et les exemples de Jeanne, ne firent que s'accroître avec les années. Hubert, étranger au monde, dont il ne partageait ni les plaisirs ni les goûts, passa presque toute son enfance au pied des saints autels, à côté des pauvres qu'il secourait de ses aumônes, ou avec les religieux du monastère, se plaisant à recueillir de leur bouche les leçons de la sagesse, et à marcher sur leurs traces.

Hubert priait sans cesse le Seigneur de lui faire connaître sa miséricordieuse volonté. Il n'avait pas encore douze ans, qu'éclairé déjà sur sa vocation, il résolut de se consacrer à Dieu dans le monastère de Brétigny. Ses parents, à cause de son extrême jeunesse, désiraient le conserver encore quelque temps auprès d'eux; mais, craignant de s'opposer aux desseins du ciel à son égard, ils lui permirent de suivre les inspirations de la grâce. Dans la vue d'assurer la prospérité du monastère qui allait être l'heureux témoin des vertus de leur fils, ils lui abandonnèrent le tiers de leur fortune; et, n'en réservant qu'un tiers pour leur subsistance, ils distribuèrent le reste aux pauvres.

Désormais, libre de se donner à Dieu sans réserve, Hubert suivit de près les exemples du Bienheureux dont il portait le nom. On le vit assidu à la médita-

tion, à la prière, à la lecture des Livres saints, et surtout des psaumes qu'il confia, en peu de temps, à sa mémoire. Il menait une vie pénitente et mortifiée. Il jeûnait trois fois la semaine, et donnait aux indigents la nourriture dont il s'était privé. Ainsi, une seule et même action devenait pour lui la source de précieux avantages : par le jeûne, il acquérait la force de vaincre ses passions, et par l'aumône, il se ménageait après cette vie, des biens impérissables.

Pour nous apprendre comment nous devons résister aux tentations, le Seigneur permet que ses saints n'en soient pas exempts : Hubert eut les siennes. Le démon l'obséda de ses importunes attaques, le sollicitant sans cesse à quitter les privations et les austérités du cloître, pour les délices du siècle. Loin de céder à de pareilles suggestions, le fervent religieux redoubla ses austérités et ses pénitences. Aidé de la grâce, il déjoua les ruses et surmonta les attaques de l'ennemi du salut. Il parvint ainsi à une haute perfection, et reçut même le don des miracles. Ce fut par la merveilleuse puissance de son intercession auprès de Dieu, que son père échappa aux injustes attaques du comte de Vermandois.

L'éclat des vertus d'Hubert se répandit au loin, et réjouit les cœurs des pasteurs et des fidèles. Le Bienheureux gagna l'estime et l'affection des Évêques de Noyon, de Soissons et de Laon. Ordonné prêtre à vingt ans, le jour de sa première messe, il délivra une femme possédée de l'esprit impur. A dater de ce moment, il devint un véritable thaumaturge : on lui amenait de toutes parts des personnes atteintes de la rage ou de graves maladies : il les guérissait et les renvoyait en leur disant :

« Rendez grâces à Dieu, et gardez-vous bien de dire que c'est Hubert qui vous a rendu la santé; surtout, ne blasphémez jamais le nom adorable du Seigneur, car c'est un grand crime [1]. »

Le soir, après les exercices du chœur, Hubert se retirait dans le jardin du monastère, où, seul avec Dieu et les anges, il se plaisait à méditer et à prier. Après avoir contemplé les merveilles des cieux, il se reportait aux merveilles plus grandes encore de la grâce, et dans son enthousiasme, il se livrait sans réserve aux élans de sa reconnaissance et de son amour. Ce fut dans le silence d'une nuit toute consacrée à remercier le Seigneur de ses bienfaits, qu'une voix intérieure fit connaître à Hubert sa fin prochaine. En pensant qu'il allait enfin être uni à Jésus-Christ, il ne pouvait plus contenir la joie dont son cœur était rempli. Heureux ceux qui, comme lui, ont observé la loi de Dieu ! Pour eux la mort perd son aspect effrayant: elle n'est plus que l'entrée de la vie éternelle. Le Saint reçut avec une touchante piété les sacrements de l'Eglise, dit adieu aux religieux ses frères, et reçut la couronne des élus le 30 mai de l'an 714, à l'âge de trente-deux ans.

Les vertus et les miracles d'Hubert rendirent sa mémoire vénérable et chère aux habitants de Noyon et des pays voisins. Dans toutes les nécessités ils recouraient à sa puissante intercession. Le respect pour le saint religieux allait si loin, que l'on prenait son nom comme témoin pour certifier la vérité des paroles et des promesses; les personnes qui touchaient ou portaient sur elles ce nom béni, espéraient échapper aux atteintes des démons, de la rage ou du tonnerre. La renommée des prodiges opérés à son tombeau se répandit surtout dans la

Flandre, d'où une multitude de pèlerins venait autrefois invoquer son appui.

Tous les ans, la paroisse de Brétigny, au milieu du concours empressé des populations voisines, célèbre encore la fête de saint Hubert, qu'elle a pris pour son patron, et dont elle conserve religieusement les précieuses reliques.

Réflexions.

Les justes paraissent souffrir comme les pécheurs, mais Dieu ne les abandonne pas au jour de la tentation et des épreuves. Les insensés les regardent en pitié. Ils leur diraient volontiers ce que quelques Juifs disaient au Sauveur : « Voyons si Celui en qui vous avez mis vos espérances, viendra vous délivrer [1]. »

Le Seigneur fait plus que de les délivrer : il leur rend aimables les privations et les douleurs. Dès que notre Saint est entré dans la voie de la pénitence et de la mortification, ne lui parlez plus des joies et des plaisirs de la terre : ils ont perdu pour lui ce qui flatte et séduit les autres. Ayant goûté l'eau de la divine source qui jaillit jusque dans la vie éternelle [2], il ne peut avoir le désir d'aller se désaltérer aux eaux bourbeuses du monde. Dans ses entretiens avec son adorable Maître, soit au pied des autels, soit dans les jardins du monastère, les yeux fixés au ciel, son âme contient à peine la joie dont elle surabonde. Cette même joie, ne l'avez-vous pas ressentie vous-même, si vous vous êtes généreusement donné à Dieu? N'avez-vous pas été plus heureux, même dans vos afflictions, qu'au temps où vous recherchiez le bonheur dans de folles et coupables jouissances.

Si vous ne connaissez pas le bonheur attaché à l'amour de Dieu et à la pratique de sa loi sainte, c'est que votre cœur est partagé entre le Seigneur et le monde. Peut-être, voulez-vous appartenir à l'un, sans abandonner tout à fait l'autre ! Nul ne peut servir deux maîtres ; il faut choisir entre la grâce et la nature, entre Dieu et le monde. Avec vos incertitudes et vos hésitations, votre âme partagée ne pourra trouver la paix.

Cependant, quelquefois Dieu retire, pour un instant, les

[1] Matth. XXVII, 43.
[2] Joan. IV, 14.

consolations sensibles aux âmes les plus dévouées et les plus saintes. Qu'elles ne se découragent point ! Destinées à parvenir à une haute perfection, elles y arriveront par la voie des épreuves. Qu'elles prient, qu'elles s'humilient, qu'elles espèrent. Le divin Maître ne voilera pas toujours sa face devant elles. Elles le retrouveront bientôt bon, miséricordieux, environné de lumière et de grâce. Leur bonheur sera proportionné à leur foi, à leur constance, à leur amour et à leurs sacrifices.

Pratique.

« Priez sans cesse [1], » mais surtout au moment des tentations, des aridités et des sècheresses de l'âme.

[1] I Thessal. v, 17.

3 Juin.

SAINTE CLOTILDE

Reine de France.

Morte en 545.

Clotilde était fille de Chilpéric, frère de Gondebaud, roi des Bourguignons. Ce prince ambitieux et cruel la rendit orpheline dès le berceau, par le meurtre de son père, de sa mère et de ses deux frères. Elle n'échappa elle-même à ses coups, avec sa sœur aînée, que parce qu'elles étaient trop jeunes pour nuire à ses ambitieux projets [1].

Elevée dans une cour infectée du venin de l'hérésie arienne, l'illustre orpheline eut le rare bonheur de conserver la foi qu'elle avait puisée à la source pure du catholicisme. « Triomphant également, dit un éloquent auteur, de tous les artifices de la séduction dont on l'environnait, et de tous les mauvais traitements qu'on lui faisait subir, elle sut garder intact le précieux dépôt dela foi de Nicée, que sa sainte mère lui avait léguée, et demeura toujours fervente catholique, vénérée par le peuple, et possédant la confiance et les sympathies des Évêques [2]. »

Clotilde était douée d'une grande beauté. Elle

[1] *S. Greg. Tur. Historia franc. epitomata*, XVII.
[2] Le R. P. Ventura, *la Femme catholique*, t. II, p. 74.

avait un esprit distingué, un cœur bon et généreux. Ces qualités recevaient encore un nouveau lustre de sa religion, de sa piété et de ses infortunes. La renommée de ses perfections ayant pénétré jusqu'à la cour de Clovis, roi des Francs, ce prince envoya des messagers à Gondebaud pour solliciter la main de la jeune princesse.

Dans la crainte de mécontenter un puissant voisin, Gondebaud accueillit favorablement la demande de Clovis, et lui envoya Clotilde. Celle-ci, pressentant que Dieu voulait la faire servir à ses desseins de miséricorde sur la nation des Francs, se laissa docilement conduire auprès de leur redoutable chef. La présence de Clotilde, dit saint Grégoire de Tours, combla de joie le cœur du prince [1], qui la prit aussitôt pour épouse dans la ville de Soissons, où il était allé à sa rencontre.

La beauté, l'esprit, et les vertus de la sainte reine, ne tardèrent pas à lui donner un grand ascendant sur le cœur de Clovis. Nouvelle Esther, elle regarda son changement de fortune comme l'ouvrage du Seigneur, qui voulait par elle sauver son peuple, et elle résolut de travailler à l'accomplissement de sa mission. Souvent, elle parlait devant son époux de la vanité du culte païen, et du bonheur de ceux qui adorent le vrai Dieu, et son fils Jésus-Christ; elle ne cessait de prier pour sa conversion. Afin de mériter d'être exaucée, elle faisait des aumônes abondantes, s'imposait des jeûnes et des mortifications, et passait, dans l'oratoire construit au palais par ses ordres, tout le temps qui n'était pas réclamé par ses devoirs d'épouse.

Clotilde, devenue mère, obtint du roi la permis-

[1] *S. Greg. Tur. hist. franc.*, l. II, 28.

sion de faire donner le saint baptême à son enfant. En cette circonstance, elle fut douloureusement éprouvée : l'enfant mourut, et Clovis attribua sa mort au baptême qu'il avait reçu : « Mon fils, dit-il à Clotilde, aurait vécu, si je l'eusse placé sous la protection de mes dieux. Vous avez voulu qu'il fût baptisé au nom du vôtre, et il lui en a coûté la vie. » Recevant comme un bienfait ce que le roi regardait comme un châtiment, la Sainte répondit : « Je vous rends grâces, ô mon Créateur et mon Dieu, d'avoir daigné admettre au ciel le fils de votre humble servante. »

L'année suivante, elle donna le jour à un second fils qui, comme le premier, fut baptisé et appelé Clodomir. Peu de temps après son baptême, il tomba dangeureusement malade. Cette fois, la colère de Clovis ne connut plus de bornes. Il proféra d'horribles blasphèmes contre la religion de Jésus-Christ. Clotilde opposa aux emportements du roi le calme, la douceur, et la confiance que le jeune prince recouvrerait bientôt la santé ; en effet, ses prières obtinrent bientôt la guérison de Clodomir.

Cependant Clotilde ne cessait de demander à Dieu la conversion de son époux. Elle fut heureusement secondée dans cette œuvre de salut, par les conseils de saint Remi, Evêque de Reims, et par les prières de la bienheureuse Geneviève, que recommandaient ses vertus et ses miracles [1]. A de si nombreuses et si vives supplications, les Prélats et les religieux du royaume unirent les leurs, et la grâce fléchit enfin le cœur altier du barbare [2].

[1] Le P. Dorigny, *Hist. de la vie de S. Remy*, p. 64 à 67.
[2] *Vie de S. Remi*, par Flodoard, ch. IV.

Les Allemands, nation guerrière qui habitait les provinces situées entre le Rhin, le Mein et le Danube, étaient en guerre avec Clovis. Près de Tolbiac [1], un violent combat s'engagea entre les deux armées. Les soldats francs, inférieurs en nombre, commençaient à céder : le roi lui-même était sur le point d'être fait prisonnier. Se souvenant alors du Dieu de son épouse, Clovis lui adressa cette prière : « Jésus-Christ, Dieu de Clotilde, accorde-moi ton assistance. Puisque mes dieux sont impuissants à me secourir, si tu me donnes la victoire, je croirai en toi et recevrai le baptême en ton nom. » A peine avait-il exprimé ce vœu, que ses troupes reprirent courage, et mirent l'ennemi en fuite.

Après cette victoire, Clovis, se prosternant à terre, rendit grâces à Dieu, et renouvela sa promesse d'embrasser le christianisme. Il envoya ensuite un messager annoncer à Clotilde le miraculeux succès de ses armes, et sa conversion.

A cette nouvelle, la sainte reine remercia le Seigneur, et invita les Evêques, les religieux et les vierges, à lui adresser avec elle des prières de reconnaissance. En même temps, elle fit distribuer d'abondantes aumônes aux prisonniers et aux pauvres. Ayant rempli ce pieux devoir, comme elle craignait que les chefs de l'armée ne missent obstacle à l'accomplissement des desseins de Clovis, elle se rendit auprès de saint Remi, et le pria de conférer au plus tôt à son époux la grâce du baptême.

Clovis, instruit des vérités du salut, par le prêtre Vaast, qu'il avait amené avec lui de Toul à

[1] On croit que Zulpich, petite ville de la Prusse-Rhénane, près de Cologne, Bas-Rhin, est l'ancienne ville de *Toloiac*.

Reims [1], fut solennellement baptisé par saint Remi, la veille de Noël de l'an 496. Au moment où le nouveau Constantin allait être plongé dans l'eau du saint baptistère, le Pontife Remi lui adressa ces paroles : « Baisse la tête, Sicambre désormais adouci ; adore ce que tu as brûlé, et brûle ce que tu as adoré [2]. » Un éclatant miracle signala le baptême du premier roi des Francs : le prêtre qui portait le saint-chrême n'ayant pu, à cause de la foule, arriver jusqu'au baptistère, une blanche colombe en apporta dans une ampoule, qu'elle laissa entre les mains de saint Remi, et qui servit dans la suite au sacre de nos rois [3].

Le même jour, les deux sœurs de Clovis, dit Flodoard, reçurent aussi le baptême [4]. Trois mille guerriers suivirent l'exemple de leur chef, outre un grand nombre de femmes et d'enfants. Nous pouvons croire, dit l'auteur de la Vie de saint Remi, que cette journée réjouit les anges dans le ciel, et, sur la terre, les fidèles enfants de l'Église [5].

[1] Voir la Vie de saint Vaast, le 16 février.

[2] *Vie de saint Remi*, par Flodoard, ch. IV. Ce mot *fier Sicambre*, que l'on trouve dans tant d'historiens, est, dit M. Barthélemy, une invention du XVIII[e] siècle, qui avait la déplorable manie de dramatiser l'histoire. Saint Remi n'a jamais prononcé ce mot en baptisant le premier roi chrétien de France. Grégoire de Tours qui tenait les détails de la conversion de Clovis, de la bouche des fils du roi franc, s'exprime ainsi : *Mitis depone colla, Sicamber.* (*Hist. franc.*, l. II, 31.)

[3] Le miracle de la sainte Ampoule, dit M. Ch. Bathélemy, est un des mieux prouvés, ainsi que l'ont établi des érudits, tels que les Pères René de Cerizier et Dorigny, Dom Marlot, Claude Dormay, André du Saussay et l'abbé de Vertot. (*Annales hag. de France*, 4[e] année, 1126, 6.)

[4] Suivant Grégoire de Tours, Alboflède reçut en ce jour le baptême, mais non Lanthéchilde autre sœur du roi, qui, d'après le même auteur, abjura l'hérésie arienne et fut réconciliée avec l'Église.

[5] *Vie de S. Remi*, par Flodoard, ch. IV.

C'est à dater de ce moment, que la monarchie très-chrétienne commence. Il est manifeste que Dieu lui-même la fonde. Pendant des siècles, il l'assistera de sa visible protection. La religion du Sauveur va unir et transformer les races gauloise, latine et franque. Elle communiquera son esprit, sa force, sa vie, aux hommes et aux institutions de notre pays, et en fera le plus beau royaume de l'univers.

La conversion de Clovis fut d'autant plus précieuse pour l'Eglise Catholique, que tous les princes de l'Orient et de l'Occident, étaient attachés à l'hérésie arienne. Ce monarque travailla, sous la pieuse et douce influence de Clotilde, à étendre dans son royaume la foi qu'il venait d'embrasser. Par un édit, il exhorta ses sujets à renoncer au culte des idoles. Il favorisa la réunion des conciles qui combattirent l'arianisme et firent refleurir, au sein du clergé, la discipline et les bonnes mœurs. A la prière de son épouse, il éleva, sur la colline qui domine au sud-est le vieux Paris, cette basilique dont les vicissitudes ont été si célébres et qui a porté tour à tour les noms de Saint-Pierre et de Saint-Paul, des Saints-Apôtres et de Sainte-Geneviève[1]. Cette sollicitude pour les intérêts de l'Eglise et la gloire de la religion, lui méritèrent du Pape Anastase le titre de fils aîné de l'Église, que que nos rois, depuis, ont toujours été fiers de porter. Si tous les actes de la vie de Clovis n'ont pas répondu à ce que l'on était en droit d'attendre d'un prince chrétien, sans chercher ni à les justifier, ni à les excuser, nous devons cependant re-

[1] *Hist. de l'Eglise universelle*, par M. l'abbé Guérin, III, 1351, note 2484.

connaître qu'ils sont dus, en grande partie, aux mœurs rudes et barbares de cette époque. Le Christianisme régnait depuis trop peu de temps sur les Francs, pour avoir pu si rapidement adoucir leur farouche nature.

Clotilde paya elle-même, à l'esprit de sa race et de son siècle, un triste et regrettable tribut : après la mort de Clovis, arrivée en l'année 511, elle engagea ses fils, Clodomir, Childebert et Clotaire, à venger sur les fils de Gondebaud les crimes dont sa famille avait été victime. De sanglantes représailles, qu'elle pleura toute sa vie, souillèrent la main de Clodomir; et bientôt la justice de Dieu poursuivit ce prince jusque dans ses enfants : il périt dans une bataille, et deux d'entre eux furent égorgés par leurs oncles.

Après la mort de Clodomir, la reine avait recueilli ses trois fils pour les élever dans la crainte du Seigneur, et dans l'amour de ses saints commandements. Childebert et Clotaire, sous le prétexte mensonger de les élever au trône, la prièrent de les leur envoyer. Clotilde n'a pas plutôt acquiescé à leur demande, qu'un nouveau messager vient lui présenter une épée nue et des ciseaux : l'infortunée mère ne comprend que trop ce sinistre symbole. Craignant de voir des fils de roi réduits à un état où l'on n'avait encore vu que des gens d'une condition inférieure, et, rendue insensée par la douleur qui l'accable, elle s'écrie : Plutôt morts que tondus. Quelques instants après, deux de ces princes étaient égorgés, tandis que le troisième allait conquérir dans un monastère une couronne immortelle, au lieu de celle qu'il avait perdue sur la terre [1].

[1] Nous l'invoquons aujourd'hui sous le nom de saint Cloud.

Dès ce moment, nous ne trouvons plus dans la vie de Clotilde que des sujets d'édification. S'étant retirée à Tours, au tombeau de saint Martin, elle s'y consacra à la prière, à la pénitence, et aux œuvres de charité. Elle enrichit ou fonda des abbayes et des églises qui sont demeurées célèbres, entre autres, Saint-Pierre de Tours, Saint-Germain d'Auxerre, et l'église des Andelys [1]. Par ces pieuses libéralités, elle espérait obtenir la conversion de ses enfants et le pardon de leurs fautes.

Dieu daigna révéler à Clotilde l'heure de sa mort, trente jours avant qu'elle arrivât. La Sainte ne voulut pas quitter la terre sans chercher encore une fois, à réveiller dans le cœur de ses enfants des sentiments de concorde et de paix : elle les appela auprès d'elle, et les exhorta à vivre dans une union fraternelle et chrétienne, à expier leurs péchés par des œuvres de pénitence et de charité, à secourir les pauvres, à protéger les veuves et les orphelins, à défendre la religion et à procurer le bonheur de leurs sujets. Dès qu'elle vit approcher ses derniers moments, elle reçut les sacrements des mourants avec une pieuse ferveur. En rendant son âme à Dieu, ses lèvres répétaient encore les sentiments exprimés dans les sublimes cantiques du roi prophète. Ce fut le 3 juin de l'an 545, qu'elle alla recevoir des mains du souverain Juge la couronne de l'immortalité.

Les fils de Clotilde accompagnèrent, de Tours à Paris, les dépouilles mortelles de leur sainte mère. Suivant le désir qu'elle avait exprimé avant sa mort, elle fut inhumée dans l'église des Apôtres Saint-Pierre et Saint-Paul, au pied de la châsse de

[1] *Nouvelle Biog. univ.*, t. x, col. 907.

sainte Geneviève, et à côté du roi Clovis son époux. Plusieurs miracles ayant illustré son tombeau, on leva bientôt ses reliques de terre pour les exposer à la vénération des fidèles, et le Pape Pélage II inscrivit son nom au Catalogue des Saints. Dans les nécessités publiques, les Parisiens eurent souvent recours à sa protection : la riche châsse contenant son corps était alors portée à côté de celle de la sainte bergère de Nanterre.

Au IXe siècle, l'église de Soissons obtint une partie considérable du chef de sainte Clotilde, que les moines de Valsery, prieuré situé près de Viviers, en Valois, montraient encore au siècle dernier. Les autres reliques de sainte Clotilde ont été conservées dans l'église de Sainte-Geneviève jusqu'à la Révolution. « A cette époque, dit un auteur, elles furent soustraites à la rage des persécuteurs, par le P. Claude Rousselet, dernier abbé de Sainte-Geneviève. Mais la crainte d'une profanation inspira à ce religieux, la malheureuse idée de consumer par le feu ce précieux dépôt. Ces cendres sacrées ont été cédées, en 1814, par un ancien génovéfain, à la petite église paroissiale de Saint-Leu, qui les possède encore aujourd'hui [1]. »

Le culte de sainte Clotilde est resté fort célèbre aux Andelys. Tous les ans, le 2 juin, l'église de cette ville est visitée par un nombreux concours de fidèles, venus des contrées voisines. Les pèlerins ont une grande vénération pour une fontaine située à peu de distance de l'église, et qui porte le nom de la Sainte ; ils s'y rendent avec un pieux empressement, et un grand nombre d'entre eux se baignent dans ses eaux, espérant y trouver la

[1] *Nouvelle Biographie universelle*, t. x, col. 907.

guérison de leurs infirmités. La Bienheureuse est aussi invoquée dans quelques églises du diocèse de Beauvais.

Réflexions.

Recueillons et méditons attentivement les salutaires exemples que Clotilde a laissés aux chrétiens dans sa vie de reine, d'épouse et de mère.

Comme reine. — Elle use de son crédit pour procurer le salut et le bonheur de ses sujets. Elle provoque toutes les mesures propres à faire fleurir la religion, corriger la barbarie des mœurs, établir dans l'Etat le règne de la justice et de la concorde; elle enseigne aussi aux puissants et aux maîtres, avec quelle sollicitude ils doivent veiller sur les intérêts spirituels, et le bien-être temporel de leurs subordonnés, et de leurs serviteurs.

Comme épouse. — Attachée du fond de ses entrailles à la sainte Église de Jésus-Christ, Clotilde n'a consenti à recevoir un époux infidèle, que pour le rendre chrétien. Admirons avec quelle persévérance elle accomplit cette rude et difficile tâche ! Quels obstacles ne rencontre-t-elle pas, dans les passions, dans le caractère violent, dans les préjugés de Clovis? Mais il n'y a rien d'impossible à une femme chrétienne; elle subjugue tellement l'esprit du roi, qu'il la respecte comme si elle était sa souveraine. Il croit apercevoir en elle quelque chose de céleste, de surnaturel et de divin [1] ; et bientôt, le souvenir de ses paroles et de ses vertus, joint à un éclatant miracle, le fait tomber converti aux pieds de la croix du Sauveur. Epouses chrétiennes, prenez sainte Clotilde pour votre modèle: imitez sa bonté, sa douceur, ses pieuses prévenances, sa persévérante assiduité à la prière, et vous ramènerez vos époux à Dieu et à leurs devoirs.

Comme mère. — Clotilde mit tous ses soins à former à la vertu le cœur de ses jeunes enfants : elle voulut d'abord en faire des chrétiens, persuadée qu'elle en ferait en même temps des fils soumis, des princes dévoués au bonheur de leurs sujets. Si pour lui faire mériter, par la patience, une plus brillante couronne au ciel, Dieu permit que ses leçons fussent bientôt oubliées, ce bon maître ne voulut pas cependant

[1] Le R. P. Ventura, *la Femme catholique*, 2 vol. in-8°, 1855, t. II, p. 74.

qu'elles fussent perdues : Childebert et Clotaire donnèrent avant leur mort des preuves d'une conversion sincère.

Mères chrétiennes, lorsque vos enfants, après avoir reçu le bienfait d'une pieuse et sainte éducation, viennent à s'égarer, ne vous lassez pas de travailler à leur conversion. Si vos exhortations ne portent point de fruit, il vous reste encore un puissant moyen, la prière. Les salutaires impressions de l'enfance ne s'effacent jamais entièrement : la grâce, un jour, les fait revivre pour l'édification des hommes sur la terre, et la joie des anges dans le ciel.

Pratique.

Cherchons à ramener les pécheurs à Dieu, plus encore par nos prières et le salutaire exemple de nos vertus, que par nos discours.

8 Juin.

SAINT MÉDARD

Évêque de Noyon.

456-545.

Médard vit le jour en l'année 456, à Salency, près de Noyon. Nectaire, son père, était Franc, et Protagie, sa mère, d'origine romaine [1].

Le père de Médard, récemment converti au christianisme, par les exhortations et les prières de Protagie, mit une grande sollicitude à inspirer de bonne heure à son fils l'amour de Dieu et du prochain. Les efforts de ces deux époux, travaillant d'un commun accord à l'éducation de notre Saint, ne furent pas stériles. Non moins docile aux mouvements de la grâce qu'aux leçons de ses parents, Médard montra bientôt une sagesse et une piété inconnues aux enfants de son âge. Il se plaisait à visiter les églises et à porter des secours aux indigents. Un jour, il donna son habit, fait des propres mains de sa mère, à un pauvre aveugle dont le dénûment lui avait touché le cœur.

La tendresse et la charité de Médard envers les pauvres crût encore avec les années. Il employait toutes les largesses qu'il recevait de sa famille en

[1] Le *Gallia christiana* ne semble la dire romaine, que parce que la Gaule était soumise aux Romains, *Protagia romana; id est Galla.* (IX, 979.)

aumônes pour les nécessiteux; souvent, il s'assujetit à des jeûnes rigoureux, afin de leur distribuer le pain qu'il devait manger. Malgré sa noblesse, le Saint, suivant l'usage de son temps et de son pays, gardait quelquefois les troupeaux de son père ; comme un jour il s'acquittait de cet humble emploi, il rencontra un voyageur inconsolable d'avoir perdu son cheval [1]; en ayant pris un dans son troupeau, Médard le lui donna. Lorsque Nectaire se plaignit qu'il lui manquait un cheval, Médard lui dit : « Un malheureux avait perdu le sien. J'ai soulagé sa détresse, en lui en donnant un des nôtres. Il nous en reste d'autres : du reste, il nous est facile de le remplacer. » On raconte qu'après cette charitable action, un aigle descendit sur sa tête, et l'enveloppa de ses ailes : prodige dont son père et sa mère furent témoins, ainsi que les serviteurs de sa maison.

La prudence et la sagesse de Médard n'étaient pas moins remarquables que sa charité. Dans leurs différends, les habitants du voisinage le prenaient souvent comme arbitre, et, pour eux, ses décisions étaient toujours sans appel [2].

[1] Suivant les uns, ce cheval serait mort sur la route par accident ; suivant d'autres, des voleurs s'en seraient emparé. C'est en souvenir de ce miracle que l'on représente saint Médard avec un cheval à ses côtés.

[2] Fortunat raconte en ces termes une querelle à laquelle saint Médard mit un terme : « Comme Médard, dit-il, demeurait encore chez ses parents, il s'éleva entre les villageois une grande altercation pour le bornage de deux champs... Ils disputaient depuis le matin jusqu'au soir, et souvent, ils étaient sur le point d'en venir aux mains... Enfin, ils allèrent sur les lieux mêmes, accompagnés de ce jeune, mais sage et vénérable arbitre. Arrivés à l'endroit en litige, l'un parlant d'une façon, l'autre d'une autre, Médard mit le pied sur une pierre et dit que là était la limite en question... Il ne l'eut pas plutôt touchée, que la pierre s'amollit et garda l'empreinte de son

Durant toute son enfance, notre Saint mena une vie pieuse, mortifiée, charitable. Quoiqu'il ait passé peu d'années au lieu de sa naissance, il y a laissé des souvenirs édifiants que le temps n'a pas effacés. Bientôt, il quitta Salency et se rendit aux écoles littéraires de Vermand et de Tournai. Son père habitait souvent cette dernière ville que Childéric, roi des Francs, avait choisie pour sa résidence.

Sous des maîtres recommandables par leur science et par leur piété, Médard avança rapidement dans la connaissance des lettres profanes, et surtout dans celle des divines Ecritures. Il fit des progrès plus merveilleux encore dans la pratique des vertus chrétiennes. Evitant la fréquentation des grands, et les divertissements de la cour, il mettait tout son bonheur à étudier, à prier, à visiter et à soulager les pauvres. Au don des miracles qu'il possédait déjà, Dieu daigna ajouter le don de prophétie : ce fut alors qu'il prédit à Eleuthère, son condisciple et son ami, la future élevation de ce saint jeune homme au siége de Tournai.

Les vertus et l'éminent savoir du Saint jetaient un trop vif éclat, pour qu'il restât longtemps au rang des simples fidèles. Aussi, l'Évêque de Vermand s'empressa-t-il de mettre sa charité, son zèle et ses lumières au service de l'Eglise, en l'élevant au sacerdoce.

Le Bienheureux devint, pour le Pontife qui lui avait imposé les mains, un puissant et infatigable auxiliaire. Il annonça l'Evangile aux peuples de ces contrées, avec l'ardeur et la persévérance d'un Apôtre. Son désintéressement, ses austérités et sa

pied... Ce qui vida incontinent le procès... Cette pierre qui existe encore aujourd'hui est l'objet d'une grande vénération. » (*Annales de l'Eglise de Noyon*, par J. Levasseur, 359.).

douceur donnant une grande force à ses discours, il toucha et convertit les cœurs les plus rebelles à la grâce. Sa charité envers les pauvres ne se bornait pas à leur distribuer du pain, des vêtements, toutes les choses nécessaires à la vie; dans son zèle pour leur salut, il en arracha un grand nombre à l'ignorance, au péché, à des habitudes criminelles. Pour accomplir une tâche, souvent si difficile et si rude, il ne recula devant aucun péril, devant aucun sacrifice.

Cependant, Médard n'oubliait pas de visiter souvent ses chers Salenciens. Ce fut, dit-on, dans une de ses courses apostoliques aux environs de Noyon, qu'il les dota de la belle et touchante institution connue sous le nom de fête de *la Rosière*. Si aucun document positif ne vient appuyer cette opinion, elle trouve un argument assez puissant en sa faveur dans la tradition ancienne et constante du pays [1]. L'usage établi à Salency de couronner la jeune fille honorée comme la plus vertueuse, remonte à une haute antiquité, et n'a subi jusqu'à nos jours aucune interruption. Dans les premiers temps, le seigneur de Salency donnait la rose à l'une des trois jeunes filles dont les habitants duvillage lui présentaient la liste; ce privilége passa ensuite au propriétaire du château. Une jeune fille ne pouvait espérer cette faveur, si elle n'était modeste et pieuse, si sa conduite n'avait toujours été irréprochable, et, si en remontant jusqu'à la quatrième génération, l'on trouvait quelque tache dans sa fa-

[1] Suivant cette tradition, saint Médard aurait affecté lui-même une rente de vingt-cinq livres à la dotation de la Rosière, et réservé à ses successeurs le droit de désignation. Le choix était annoncé au prône pendant un mois, afin d'être contredit, s'il y avait lieu. Il ne devenait définitif, qu'à l'expiration de ce délai. Il est encore annoncé, de nos jours, un mois à l'avance, mais une fois seulement.

mille [1]. La sœur de saint Médard, dit-on, aurait elle-même été couronnée la première à ce pieux concours de la vertu.

Le saint prêtre cultiva pendant quarante ans le champ du divin Maître, portant avec patience le

[1] On ne lira pas sans intérêt la description suivante du couronnement de la Rosière, tel qu'il avait lieu il y a environ un siècle. Nous l'extrayons d'une lettre insérée dans l'*Année littéraire*, en 1766, n° 19. « Le huit juin, jour de saint Médard, ou bien le dimanche le plus rapproché de ce jour, vers deux heures de l'après-midi, la Rosière, vêtue de blanc, frisée, poudrée, les cheveux flottants en boucles sur ses épaules, accompagnée de sa famille, et de douze filles aussi vêtues de blanc, avec un large ruban bleu en baudrier, se rend au château de Salency au son des instruments. Le seigneur ou son préposé et son bailli, précédés des mêmes instruments, et suivis d'un nombreux cortége, la mènent à la paroisse, où elle entend les Vêpres sur un prie-Dieu placé au milieu du chœur.

Les Vêpres finies, le Clergé sort processionnellement avec le peuple pour aller à la chapelle de Saint-Médard. C'est là que le curé ou l'officiant bénit la couronne ou le chapeau de roses qui est sur l'autel. Ce chapeau est entouré d'un ruban bleu et garni sur le devant d'un anneau d'argent. Après la bénédiction, et un discours analogue au sujet, le célébrant pose la couronne sur la tête de la Rosière qui est à genoux, et lui remet en même temps entre les mains les vingt-cinq livres en présence du seigneur et des officiers de sa justice. La *Rosière*, ainsi couronnée, est reconduite à la paroisse, où l'on chante le *Te Deum* et une antienne à saint Médard.

Au sortir de l'église, le seigneur ou son représentant, mène la Rosière jusqu'au milieu de la grande rue de Salency, où des censitaires de la seigneurie ont fait dresser une table garnie d'une nappe, de six serviettes, de six assiettes, de deux couteaux, d'une salière pleine de sel, d'un lot de vin clairet en deux pots, de deux verres, d'un demi-lot d'eau fraîche, de deux pains blancs d'un sou. On donne encore à la Rosière, en forme d'hommage, une flèche, deux balles de paume et un sifflet de corne, avec lequel un des censitaires siffle trois fois avant de l'offrir. On ne saurait croire combien cet établissement a excité à Salency l'émulation des mœurs et de la sagesse. Quoique les habitants de ce village soient au nombre d'environ cinq cents, on assure qu'il n'y a pas un seul exemple de crime commis par un naturel du lieu, pas même d'un vice grossier, encore moins d'une faiblesse de la part du sexe. »

poids du jour et de la chaleur [1]. Ses travaux, ses vertus et ses miracles avaient rendu son nom célèbre, même dans des contrées éloignées; mais, sa mission n'était pas remplie, et il ne lui fut pas encore permis de se préparer dans la retraite au voyage de l'éternité : il dut combattre les combats du Seigneur jusqu'à son dernier soupir. Appelé à gouverner l'église de Vermand [2], devenue veuve de son Pasteur par la mort d'Alomer, il essaya de se soustraire à cet honneur, alléguant son âge avancé et la diminution de ses forces. Toutes ses résistances échouèrent devant les efforts réunis du roi, du clergé, du peuple et du saint Pontife Remi. En vain il prit la fuite, pria et versa des larmes : la volonté de Dieu était manifeste; il fallut qu'il se résignât à recevoir l'onction épiscopale. Il fut sacré Evêque de Vermand en l'an 530, par saint Remi, qui était à la fin de sa glorieuse carrière.

Après deux années d'Episcopat, le bienheureux Médard fixa sa résidence à Noyon, la crainte d'une nouvelle irruption de barbares l'ayant décidé à quitter Vermand, ville livrée sans défense à leurs coups. Le souvenir des dévastations et des cruautés exercées par les Huns et les Vandales, glaçait encore tous les esprits de terreur; aussi y eut-il, au départ du Saint pour Noyon, place fortifiée et capable de

[1] Matth. xx, 12.

[2] On pense que la ville de Vermand était le siége d'un Évêché dès le commencent du IV[e] siècle. Elle fut ruinée au V[e] siècle par les Barbares Après le départ de saint Médard pour Noyon, elle demeura déserte. Vermand, qui n'est plus aujourd'hui qu'un chef-lieu de canton du département de l'Aisne, n'a pu jamais recouvrer son ancienne importance. Il possède actuellement environ 1280 habitants. C'est à tort, pensons-nous que quelques auteurs, et parmi eux, Héméré, ont soutenu que la ville de Saint-Quentin était l'ancien Vermand, et avait été ville épiscopale.

soutenir un long siége, une émigration générale. Les brebis suivirent leur pasteur et vinrent, pour échapper à l'ennemi, se serrer autour de lui. Tandis que Vermand était converti en désert, Noyon se remplissait des habitants de cette ville qui vinrent se réfugier à l'abri de ses remparts [1].

Quelque lourd que fût le fardeau de l'Episcopat pour la vieillesse de Médard, surtout dans des temps si critiques, bientôt il devint plus pesant encore. Eleuthère, Evêque de Tournai, son ancien ami et collègue, étant mort, le Saint fut désigné pour gouverner ce diocèse, en même temps que celui de Noyon. Il avait l'espoir de rendre vaine une élection opposée aux canons de l'Eglise, mais les Evêques de la province réunis à leur Métropolitain et le Souverain-Pontife ne lui en laissèrent pas la faculté : ils placèrent les deux diocèses sous la houlette du même Pasteur.

La foi, le zèle et la charité du Bienheureux suppléèrent à la faiblesse de ses forces : pendant quinze années, il fit entendre la parole du salut au nombreux troupeau dont il était le chef, et lui administra les sacrements de la vie éternelle. Il visitait avec une tendre sollicitude les pauvres, les affligés et les pécheurs. A la vue des calamités qui désolaient son peuple, il lui rappelait sans cesse que ses péchés avaient causé tous ses malheurs. Il l'appelait, en termes éloquents, à la componction et à la pénitence, lui promettant, s'il écoutait sa voix, des jours plus heureux, et le menaçant de nouveaux fléaux, s'il ne revenait à Dieu.

Médard eut beaucoup à souffrir dans le diocèse de Tournai, où des invasions successives avaient

[1] *Annales de l'Eglise de Noyon*, 323 *et passim.*

ramené les superstitions païennes. Les outrages et les persécutions ne purent lui fermer la bouche: il prêcha avec force contre les idoles et les idolâtres, annonçant que le royaume de Dieu était proche. Il instruisit les ignorants, réfuta les vaines objections des impies, fit la guerre au vice, à l'erreur et au démon; aussi, tous les méchants s'acharnèrent-ils à sa perte. Si le peuple, qui avait mis à mort son saint prédécesseur Eleuthère, ne lui fit pas subir le même sort, c'est que sa mission n'était pas encore accomplie [1]. Dieu répandit d'abondantes grâces sur les travaux apostoliques de Médard: le plus grand nombre des païens, touchés de ses discours, de sa patience et de ses austérités, embrassèrent le christianisme.

De retour dans le diocèse de Noyon, le Saint consacra le reste de ses forces à cette portion si chère de son troupeau. Un événement glorieux pour l'Eglise de cette ville, signala les dernières années de son Episcopat: Radegonde, femme du roi Clotaire, vint se jeter à ses pieds, pour lui demander le voile des religieuses. Médard eut l'honneur d'admettre cette pieuse reine au nombre des humbles servantes du Seigneur [2]. Peu de temps après, il tomba malade, et attendit en paix le moment de son heureuse délivrance. Clotaire, ayant appris que Médard touchait

[1] On raconte qu'un jour les idolâtres le conduisirent jusqu'au lieu du supplice, avec l'intention de le sacrifier à leurs dieux.

[2] Lecointe établit ainsi la chronologie de la Vie de saint Médard, que les auteurs du *Gallia christiana* regardent comme la plus vraie. Suivant cet historien, notre Saint est né en 456; il a été fait prêtre en 488, Évêque de Vermand en 530. La translation du siége de Vermand à Noyon a eu lieu en 531. Les Évêchés de Tournai et de Noyon ont été réunis en 532. Médard a donné le voile à sainte Radegonde en 544, et enfin il est mort en 545. (*Gallia christiana*, IX, 979.)

au terme de sa longue et sainte carrière, vint chercher un repos pour sa conscience, dans la bénédiction du Pontife. Ce prince, repentant de la cruauté qu'il avait exercée envers Chramne et la famille de ce fils rebelle, confessa publiquement son crime. Son aveu, ses regrets, la pénitence à laquelle il se soumit, lui en méritèrent l'absolution.

Médard ne survécut pas longtemps au départ du roi. A peine eut-il rendu son âme à Dieu, qu'une vive clarté, disent plusieurs auteurs de sa Vie, environna son corps, et ne disparut qu'au bout de deux heures. Sa mort fut un sujet de deuil, non seulement pour ses diocésains, mais pour tous les Français, habitués à vénérer en lui un protecteur et un père. Comme Noyon et Tournai se disputaient la possession de ses dépouilles, Clotaire vint les réclamer en personne : dans son dernier entretien avec Médard, allégua le prince, le Saint lui avait permis de disposer de son corps après sa mort. Clotaire le fit solennellement transférer dans la ville de Soissons, portant lui-même sur ses épaules ce précieux fardeau. Les Évêques et les principaux de la cour, portèrent aussi le corps du Saint, soulageant le roi, dans ce pieux office, et se relevant les uns les autres.

On déploya dans ces funérailles beaucoup de pompe et de magnificence. Le cercueil du défunt était recouvert de riches étoffes, et tout éclatant d'or et de pierreries. Une multitude de fidèles venus des diocèses de Noyon, de Tournai et de Soissons le suivaient, en chantant des psaumes et en bénissant la mémoire du Pontife. Saint Bandy, Evêque de Soissons présidait cette funèbre cérémonie. Arrivé au bourg d'Attichy, le convoi s'y arrêta quelques instants. Le clergé s'embarqua ensuite sur la rivière

de l'Aisne avec le corps du Saint, et les assistants suivirent la voie de terre.

Les restes vénérés du bienheureux Médard furent inhumés en un lieu appelé Crouy, à deux cents pas environ de la ville de Soissons. Le roi fit construire sur sa tombe un petit oratoire, en attendant que les affaires du royaume lui permissent d'y élever une basilique et un monastère.

Pendant et après la translation du corps de Médard à Soissons, Dieu attesta par plusieurs miracles la sainteté de son serviteur : un aveugle recouvra la vue, un sourd fut guéri de son infirmité; des prisonniers sentirent leurs chaînes se briser d'elles-mêmes. Ces merveilles opérées en présence du roi et d'un grand nombre de témoins, portèrent Clotaire à presser la construction de l'église et du couvent qu'il avait promis d'ériger en l'honneur du glorieux Evêque de Noyon; mais prévenu par la mort, il ne put qu'en jeter les fondements. Avant de rendre le dernier soupir, il eut soin de charger son fils Sigebert d'achever son œuvre : pieuse mission dont ce prince s'acquitta avec fidélité.

Bientôt les fidèles se rendirent de toutes parts au tombeau du Saint, qu'ils invoquaient comme associé à la gloire des élus. Déjà, en l'année 563, on lui rendait un culte public. La célébration solennelle de sa fête fut fixée au 8 juin, jour anniversaire de sa mort. Des églises s'élevèrent en son honneur, non-seulement dans les diocèses de Noyon, de Tournai et deSoissons, mais sur tous les points de la France. On l'invoqua même en Angleterre, jusqu'au moment où ce pays eut le malheur de se séparer de la véritable Eglise.

L'abbaye construite à Soissons, sous le nom de Saint-Médard, acquit une grande célébrité. Les

souverains Pontifes la regardaient comme la principale de toutes celles que les Bénédictins possédaient en France; plusieurs d'entre eux lui ont accordé de précieux priviléges. Douze conciles ont été tenus dans l'enceinte de sa basilique. En 752, le roi Pépin y fut couronné par saint Boniface, Archevêque de Mayence. Elle eut beaucoup à souffrir dans le cours des siècles; les Normands la pillèrent en 884, et, deux années après, ces barbares incendièrent son église ; en 901, les Hongrois détruisirent le monastère de fond en comble [1]. Cette fondation royale, ayant été relevée de ses ruines, fut de nouveau fort endommagée par les Anglais au XVe siècle, et par les Calvinistes au XVIe [2].

Les reliques du Bienheureux ont subi aussi de tristes vicissitudes. Transportées en divers lieux, elles n'ont échappé à la fureur des Normands et des Hongrois que pour tomber au pouvoir des sectaires impies qui les ont livrées aux flammes [3]. Par une faveur bienveillante de la Providence, de pieuses mains ont pu en recueillir les cendres et les ont déposées avec respect dans l'église de Saint-Médard. Heureusement aussi, des portions considérables en avaient été distraites à diverses époques, et distribuées à un grand nombre d'églises. La cathédrale de Noyon a le bonheur d'en posséder quelques-unes. En l'année 1852, Mgr Joseph-Armand Gignoux, Evêque de Beauvais, Noyon et Senlis les a solennellement reconnues et renfermées dans une magni-

[1] *Gallia ch.*, IX, 408.

[2] L'abbaye de Saint-Médard est aujourd'hui occupée par un établissement de sourds-muets, le premier de France, après celui de l'Institut. (*Dict. d'économie charitable*, par M. Martin-Doisy, IV, 1910.)

[3] *Annales de l'Eglise de Noyon*, par Jacques Levasseur, 898.

fique châsse due à la libéralité d'un pieux Noyonnais [1]. Prions Dieu de bénir le Pontife et le fidèle qui ont contribué à rehausser le culte d'un des saints les plus grands et les plus populaires de nos contrées !

Réflexions.

Par la belle et touchante institution de la *Rosière*, saint Médard a montré aux parents le prix qu'ils doivent attacher à l'éducation de leurs enfants, et les principes qui en sont la base.

Malgré la sollicitude et les exhortations des Pasteurs préposés à la garde des âmes, combien de parents semblent ignorer l'importance de leurs devoirs envers leurs enfants ! On voit, à cet égard, de coupables oublis, des négligences dont les effets sont irréparables. On ignore trop souvent que s'il est nécessaire d'instruire par la parole, il est plus nécessaire encore d'édifier par l'exemple. L'enfant ne fait volontiers que ce qu'il voit faire à ses parents. Loin d'être édifié de leur conduite, que de fois peut-être son oreille est blessée par des blasphèmes qui détruisent sa foi, par des paroles qui alarment sa pudeur ! A une telle école, il contracte des habitudes mauvaises que le temps ne pourra détruire. De bonne heure, il ouvre son cœur à la cupidité, à la haine, à l'orgueil, à l'égoïsme, à toutes les convoitises coupables. En grandissant, il deviendra semblable à ces hommes que de nos jours, nous rencontrons en si grand nombre, sans foi, sans Dieu, sans espérance au-delà du tombeau.

N'oublions pas que la religion est la base de toute éducation vraie et solide. Seule, elle forme le cœur à la vertu. C'est sur Jésus-Christ, fondement de toute vertu que nous devons bâtir ; si nous ne le faisons, nous verrons crouler le fragile édifice bâti par nos vains efforts. Mais hélas ! trop souvent, les parents ne peuvent apprendre et faire pratiquer à leurs enfants ce qu'ils ne savent et ne pratiquent pas eux-mêmes. Travaillez a devenir vertueux, remplissant avec fidélité et amour les saints devoirs de la religion, et alors, faites-vous les précepteurs de vos enfants. Vos paroles confir-

[1] M. Michaux-Hannonet. — Cette châsse en cuivre doré se trouve dans la chapelle de Saint-Médard.

mées par vos exemples seront écoutés avec docilité, et vous verrez la vertu régner à votre foyer, et, avec la vertu, le bonheur.

Pratique.

Qu'à l'exemple de saint Médard, les parents usent d'une sainte industrie, pour rendre la vertu aimable à leurs enfants. Les encouragements et les récompenses sont propres à leur faire atteindre ce but.

10 Juin.

SAINT ÉVREMOND

Abbé.

Mort en 720.

Evremond quitta de bonne heure la ville de Bayeux, où il était né, pour aller vivre à la cour. Les qualités de son esprit, la générosité de ses sentiments, la fermeté de son caractère lui gagnèrent les bonnes grâces de Thierry III, qui le combla d'honneurs. Sa fidélité au service du roi, ne lui fit pas oublier ses devoirs envers Dieu. Bientôt même la lecture assidue des Livres saints lui fit comprendre le néant des biens et des dignités de ce monde, et il résolut de passer le reste de ses jours dans la solitude. Ayant communiqué son dessein à sa vertueuse épouse, celle-ci se retira dans un cloître, tandis qu'il se dirigeait vers un lieu solitaire du Bessin[1].

Pour imiter la pauvreté du Sauveur, le Bienheureux distribua ses richesses aux pauvres et aux monastères qu'il fonda dans sa patrie. Au nombre de ces établissements était le couvent de Fontenay près de Bayeux, dont il fut nommé abbé. Évremond gouverna ses religieux avec une grande sagesse, et les conduisit à la sainteté, moins encore par ses discours, que par l'imposante autorité de ses exemples.

[1] Pays de Basse-Normandie, dont Bayeux était la capitale.

Les vertus d'Évremond engagèrent saint Annobert, Evêque de Séez, à l'appeler dans son diocèse; mais, l'Archidiacre Fortunat, chargé d'exprimer à cet homme de Dieu les désirs du Pontife, ne put le faire consentir à se séparer de sa communauté. Cette résistance, dont l'humilité du Saint était la cause, ne déconcerta point Annobert: il l'alla trouver lui-même, le décida enfin à le suivre, et le mit à la tête de l'abbaye de Montmaire, située près de sa ville épiscopale. Ce fut dans cet asile témoin de sa piété, de ses mortifications, et de son zèle à procurer la gloire de Dieu, qu'Evremond termina, vers l'an 720, une vie couronnée par le don des miracles.

Le corps d'Évremond fut inhumé avec de grands honneurs dans l'église de Fontenay, par le bienheureux Loyer [1], successeur d'Annobert. Des miracles illustrèrent ses funérailles. Après la destruction du monastère de Fontenay, au IX[e] siècle, il fut porté en diverses contrées. Il vint successivement en la possession de l'abbaye d'Ouche [2], de la ville d'Orléans, et de Bernard, comte de Senlis. Bernard le mit, avec beaucoup de respect et de foi, dans le château de Creil [3], persuadé que ce précieux dépôt rendrait la forteresse plus redoutable aux ennemis. Ces saintes reliques reposèrent, pendant plus de six cents ans, dans une célèbre collégiale élevée à Creil en leur honneur. Au XVI[e] siècle, les calvinistes bri-

[1] Il est aussi connu sous le nom de Lothaire. On célèbre sa fête à Séez, le 16 juin, et celle de saint Annobert, le 16 mai.

[2] Cette abbaye fut construite, en 560, dans la forêt d'Ouche, à sept lieues de Séez, par S. Evroul, qu'il ne faut pas confondre avec S. Evrou, premier abbé de Saint-Lucien. Elle fut reconstruite vers le milieu du XI[e] siècle. En 1628, elle s'unit à la congrégation de Saint-Maur.

[3] Ce château, nouvellement construit, était destiné ainsi que ceux de Gerberoy, de Goulancourt et de Lys, à tenir tête aux Normands. (*Hist. du dioc. de Beauvais*, par M. Delettre, I, 401.)

sèrent la châsse qui les contenait, les livrèrent aux flammes, et en jetèrent les cendres dans la rivière d'Oise; mais les chanoines purent sauver de la destruction la tête du Saint, qui avait été placée dans un reliquaire particulier.

La mémoire de saint Evremond n'a pas cessé d'être chère aux fidèles des diocèses de Beauvais et de Senlis. Aujourd'hui, comme aux siècles passés, ils l'invoquent et obtiennent souvent par son intercession les bienfaits qu'ils demandent au Seigneur.

Réflexions.

A toutes les époques, et de nos jours surtout, où tant d'intelligences sont dévoyées, et tant de cœurs malades, il importe de rappeler que la sainte Écriture offre une lumière aux esprits qui s'égarent, une force aux âmes affaiblies par les passions. Que serait devenu le bienheureux Evremond, si, au sortir des assemblées mondaines, il n'avait lu et médité la parole du Seigneur? Après avoir goûté les joies et les plaisirs de la terre, peut-être aujourd'hui subirait-il les châtiments réservés à ceux qui meurent dans l'impénitence finale.

Mais n'oublions pas qu'en lisant les Livres saints, nous avons besoin de règle et de guide. Gardons-nous de suivre les traces des orgueilleux sectaires qui interprètent la divine parole au gré de leurs intérêts et de leurs passions. Seule, l'Eglise catholique en possède le véritable sens : c'est à elle que Jésus-Christ a donné la mission de distribuer aux fidèles l'aliment qui les fortifie, et la lumière qui les éclaire.

La parole des hommes est vaine et trompeuse. La parole de Dieu est vérité et force. Elle porte avec elle des consolations ineffables ; elle réjouit l'âme et centuple ses forces ; elle ranime ce qui paraît privé de vie. Prenez, lisez et méditez-la, le jour et la nuit. Elle a ouvert les yeux de saint Evremond, elle avait déjà ouvert les yeux de saint Augustin et de tant d'autres : elle ouvrira aussi les vôtres.

Pratique.

Lorsque vous lisez les saintes Ecritures, lisez-les avec respect, non « comme la parole des hommes, mais (ainsi qu'elles le sont véritablement), comme la parole de Dieu [1]. »

[1] I Thessal. II, 13.

18 Juin.

SAINT CONSTANTIN

Évêque de Beauvais.

Mort vers l'an 700.

Constantin descendait de la noble famille des comtes de Bulles, en Beauvaisis. Il fut élevé à la célèbre école du Palais, qui a donné à nos rois d'habiles ministres, à l'Etat des guerriers intrépides, et à l'Église des Pontifes, des prêtres, des religieux, souvent aussi remarquables par leurs vertus que par leur science. Au nombre de ses condisciples, nous voyons saint Philibert, le futur fondateur de Jumiéges, et notre saint Amalbert, avec lesquels il vécut dans une louable émulation de piété et d'étude.

Le Saint renonça, jeune encore, aux honneurs qui l'attendaient dans le monde. La reine Bathilde et saint Ouen, son ministre, lui voyant des dispositions pour la vie religieuse, contribuèrent beaucoup, par leurs conseils, à la résolution qu'il prit de se retirer dans un monastère. Philibert l'y avait déjà précédé, et guidait vers le ciel une sainte et nombreuse phalange de religieux. Jumiéges, fondé et gouverné par ce pieux abbé, comptait neuf cents moines, et quinze cents frères convers [1].

[1] L'abbaye de Jumiéges fut fondée, en 655, par saint Philibert, à l'ouest, et à cinq lieues environ de la ville de Rouen, dans une

Constantin alla augmenter le nombre de ces fidèles serviteurs de Jésus-Christ. Il ne se fut pas plutôt consacré à Dieu dans l'abbaye de Jumiéges, qu'il mit généreusement la main à l'œuvre de sa sanctification. En même temps qu'il ornait son esprit par l'étude des saintes Lettres, il se formait à l'humilité, à l'abnégation, et à la patience. Pour empêcher son corps de devenir un instrument de péché, il le soumettait au jeûne et à de rudes pénitences. Il ne croyait pas déroger à la noblesse de son extraction, en travaillant de ses propres mains, comme le plus humble de ses frères.

Élevé au sacerdoce, Constantin, accompagné de quelques religieux de Jumiéges, sortit souvent de son abbaye, pour aller évangéliser les populations voisines. Dans ses courses apostoliques, il n'oublia pas de visiter le Beauvaisis, où il possédait de riches domaines. Partout où il fit entendre sa voix, il se concilia le respect et l'admiration des peuples, et réveilla dans les cœurs l'amour de la loi de Dieu. Jamais il ne s'éloigna de notre diocèse, sans laisser aux pauvres, aux églises et aux monastères, des marques de sa généreuse libéralité. La ville de Beauvais trouva bientôt l'occasion de montrer au zélé et charitable religieux, en même temps que sa reconnaissance, la haute estime qu'elle avait pour son savoir et ses vertus. Clément, son Évêque, étant mort, elle élut Constantin comme son successeur, après le jeûne et les prières usités alors en pareille circonstance.

Constantin, redoutant la responsabilité attachée à la dignité qui lui était offerte, opposa une vive

presqu'île formée par la Seine. Elle était de l'ordre de Saint-Benoît. Elle subit, à la Révolution, le sort des autres maisons religieuses.

résistance aux vœux des Beauvaisiens. L'obéissance seule put avoir raison de son refus. Convaincu par ses supérieurs, que son élévation était l'œuvre de Dieu, il consentit enfin à recevoir l'onction épiscopale. Suivant la jurisprudence ecclésiastique de cette époque, ayant fait agréer son élection par le roi, il fut sacré dans l'assemblée des Évêques de la province [1].

Le nouvel Évêque arriva au milieu de son troupeau avec la résolution de lui sacrifier ses biens, ses forces, et sa vie même, s'il le fallait. Il se montra le débiteur de tous, réservant toutefois une plus large part dans sa sollicitude, aux petits, aux ignorants et aux affligés. Son zèle, béni du Seigneur, contribua au retour d'un grand nombre de pécheurs, et à la persévérance des justes. Persuadé que les prières et les mérites des âmes pieuses désarment le courroux du ciel, et attirent sur les hommes les divines miséricordes, il fonda de nouveaux monastères, dota les anciens, et travailla à maintenir dans tous une sage discipline. Les abbayes de Précy-sur-Oise et de Tussonval [2] furent érigées par ses soins; celles de Saint-Lucien et de Saint-Denis virent leur prospérité augmentée et affermie par ses dons, et par la constance qu'il mit à

[1] Avant l'élection de Constantin, un Évêque de la province avait fait publier le XXV[e] canon du Concile de Reims de l'année 625, conçu en ces termes : « On n'élira pour Évêque d'une ville qu'une personne qui soit du pays, et l'élection se fera par le suffrage de tout le peuple, du consentement des Évêques de la province. Si quelqu'un est élu à l'Épiscopat par une autre voie, qu'il soit déposé. et que ceux qui l'auront ordonné, soient suspendus trois ans des fonctions de leur ministère. » (*Dict. univ. des Conciles*, par M. Peltier, II, 485.)

[2] Abbaye détruite, près de Chambly, ou de Blaincourt (Oise.)

défendre leurs droits [1], tandis que, sous sa paternelle surveillance, les communautés de l'Oratoire et de Saint-Germer, observaient leurs régles, avec une édifiante ponctualité.

Constantin jouit d'un grand crédit auprès des rois Thierry Ier, Clovis III et Childebert II. Il siégea plusieurs fois dans les solennelles assemblées de ces princes, et y défendit les intérêts de la religion et de l'Église, avec une indépendance aussi ferme que respectueuse. Indifférent, pour lui-même, aux honneurs et aux biens de ce monde, il faisait tourner au profit des couvents et des pauvres l'ascendant que ses vertus lui donnaient sur le cœur des puissants de la terre. Il donna souvent des preuves de sa tendre dévotion envers les Saints, dont le culte est si propre à ranimer et à soutenir la foi des chrétiens ; on le vit honorer de sa présence la solennelle translation des reliques du bienheureux martyr Firmin dans la cathédrale d'Amiens. Le nom de ce glorieux apôtre rappelait d'ailleurs des souvenirs trop chers à l'Église de Beauvais, pour que la reconnaissance ne fît pas un devoir à Constantin d'aller prendre part à une cérémonie destinée à en relever la gloire [2].

Notre Saint avait conservé, au milieu des honneurs de l'Épiscopat, l'humilité et les habitudes d'un re-

[1] Citons encore le monastère de Sainte-Marie-sur-Loire, dont il reçut et confirma la dotation avec quatorze autres prélats. Sa signature se trouve à l'acte rédigé à cette fin. — Le P. Mabillon a fait graver cet acte tel qu'il était écrit primitivement, et nous l'a conservé au tome Ier de sa Diplomatique, page 383 : on y voit la signature de Constantin.

[2] Le lieu où reposaient les reliques de saint Firmin avait été révélé, d'une manière surnaturelle, à saint Salve, Évêque d'Amiens. Les Évêques de Noyon, de Cambrai et de Thérouanne, se trouvaient aussi à cette célèbre translation.

ligieux. Il aimait beaucoup la vie solitaire à laquelle il ne se dérobait que pour l'accomplissement des devoirs de sa charge, ou l'exercice de la charité. Souvent il allait s'enfermer et prier pour les besoins de son diocèse, dans une petite cellule du monastère de Saint-Lucien. Quelquefois aussi, il se plaisait à visiter l'abbaye de Jumiéges, et à recueillir son âme dans ce pieux asile, témoin de ses premiers pas dans la vie religieuse. Pendant une meurtrière épidémie qui décima les membres de cette communauté, Constantin s'empressa de leur porter secours, se dévouant courageusement au service et au soulagement des malades, les soignant de ses propres mains, les consolant dans leurs souffrances, et préparant leurs âmes à paraître devant Dieu. Avant de regagner son diocèse, prévoyant que l'heure de sa mort n'était pas éloignée, il exprima la volonté d'être inhumé au milieu de la bien-aimée famille de saint Philibert, et désigna lui-même le lieu de sa sépulture. Peu de temps après, il fit donation de son château de Bulles aux religieux de Saint-Lucien, déposa le fardeau de l'Épiscopat et alla demander à cette même abbaye de Jumiéges le repos et le calme nécessaires à l'âme prête à entreprendre le voyage de l'éternité.

La mort du Saint arriva vers l'an 700. Plusieurs miracles ayant eu lieu à son tombeau, son corps fut levé de terre, et solennellement transféré dans l'église du monastère. Au IXe siècle, la crainte des Normands porta les religieux à le confier une seconde fois à la terre. Il fut exhumé dans la suite, placé dans un riche reliquaire, et exposé à la vénération publique. En l'année 1667, un religieux de l'abbaye de Jumiéges, le révérend père Dom Césarée Robillard, s'exprimait en ces termes, au

sujet du culte rendu à notre saint Évêque : « Nous célébrons, dit-il, de temps immémorial, en ce monastère de Jumiéges, la fête de la translation des saints Constantin et Pérégrin, Confesseurs Pontifes, et en faisons *Double*. Autrefois, on en faisait grande fête avec chappes, ainsi qu'on le voit par un Directoire manuscrit fort ancien, qui a, je pense, plus de six ou sept cents ans [1]. » Ce religieux ajoute que les reliques de ces deux Saints ont été conservées à Jumiéges jusqu'à l'époque où l'abbaye fut pillée par les Huguenots.

Réflexions.

Nous admirons le généreux dévouement de saint Constantin volant au secours de la communauté de Jumiéges décimée par une peste violente. Ces sortes de sacrifices ne sont pas rares parmi les vrais disciples du Sauveur. Ce sont les fruits ordinaires dont le christianisme couvre les pays ombragés de ses bienfaisants rameaux. Jésus-Christ a ouvert la voie ; les apôtres et les martyrs l'ont suivi. Sur leurs traces ont marché et marchent encore de nos jours des milliers de Pontifes, de missionnaires, de prêtres, de religieux, de religieuses, ainsi que de courageux fidèles. Ils forment tous ensemble une chaîne, dont la fin des temps seule verra le dernier anneau, lorsqu'il n'y aura plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur.

Le monde a aussi ses dévouements ; mais, combien ils sont rares ! Dans la religion, ils sont pour ainsi dire vulgaires, et Dieu n'en laisse aucun sans récompense.

Le dévouement purement humain est aussi borné qu'il est rare ; celui que la religion inspire est aussi étendu qu'il est fréquent. Ce n'est pas seulement un acte isolé, souvent c'est une suite constante d'actes héroïques. Où ces sacrifices trouvent-ils leur raison d'être et leur force ?... A quelle école ont-ils été inspirés ? A l'école de la Croix. Depuis que sur cet instrument de salut le Sauveur s'est sacrifié à son Père pour le genre humain, il a eu sur la terre, et il aura, jusqu'à la fin des siècles, de nombreux imitateurs Efforçons-nous d'être de ce nombre : prenons courage. En nous prêchant le dévoue-

[1] *Hist. de Gerberoy*, p. 309.

ment, Jésus-Christ nous donne par sa grâce la force d'en produire les actes. Ce bon Maître fait plus encore : il mêle aux privations qu'exige cette vertu, une joie inconnue aux mondains au milieu de leurs coupables plaisirs, en attendant l'heure de nous rendre, au ciel, participants de sa gloire immortelle.

Pratique.

Que nos actes de dévouement envers le prochain soient exempts de tout motif humain. Jésus-Christ ne récompense que les œuvres faites en son nom.

13 Juillet.

SAINTE MAURE & SAINTE BRIGIDE [1]

Vierges & Martyres.

Fin du Ve siècle.

Suivant un ancien manuscrit de l'église collégiale de Creil, auquel nous devons le récit de la vie

[1] Les saintes Maure et Brigide, honorées dans le Beauvaisis, ne sont pas les mêmes que celles de la Touraine qui reçoivent le culte de simples vierges. Dans ses annotations sur Grégoire de Tours, Dom Ruinart s'exprime de la sorte à cet égard : « J'ai écrit, dit-il, plusieurs fois à Tours, pour m'éclairer sur ce sujet, et voici la réponse que j'ai obtenue : Deux vierges, nommées Maure et Britte, dont la fête a lieu le 28 janvier, sont fort célèbres dans le diocèse de Tours. A sept lieues de Tours, sur une colline dont le site rappelle parfaitement le lieu décrit par Grégoire de Tours, est une petite ville qui porte le nom des saintes Maure et Britte. Là, dans l'église paroissiale, on conserve religieusement une châsse grande et riche qui, ouverte en 1666 par le vicaire-général de Mgr V. le Bouthillier, Archevêque de Tours, fut trouvée contenant 25 grands ossements et beaucoup de petits, avec deux titres qui faisaient foi que c'étaient les reliques des saintes Maure et Britte. Le premier de ces titres était de 1267, et signé de Vincent, Archevêque de Tours, qui certifiait qu'ayant ouvert la châsse, il en avait ôté les deux chefs des saintes en faveur de Guillaume, seigneur de Sainte-Maure. L'autre titre était de Jean, aussi Archevêque de Tours, qui témoignait avoir visité les mêmes reliques, le 30 juin 1454, en présence de Richard, Évêque de Coutances, abbé de Noyers, et de Jean, seigneur de Sainte-Maure. D'où il me semble surabondamment prouvé qu'il faut distinguer les vierge et martyres Maure et Brigitte du Beauvaisis, des vierges Maure et Britte, honorées en Touraine. » *Grégoire de Tours annoté par Ruinart.* (Ed. Migne, p. 841-2.)

des saintes Maure et Brigide, ces jeunes vierges eurent pour père Ella, roi des Northumbres et des Scots [1]. Leur mère, qui se nommait Pantilémone, les mit au monde le même jour, et mourut immédiatement après leur avoir donné naissance.

Maure et Brigide reçurent une éducation propre à développer les heureuses inclinations qu'elles avaient pour la vertu : Ella les fit élever avec beaucoup de soin dans la connaissance et la pratique des devoirs du christianisme. Il leur inspira une foi vive, une grande horreur du péché, et un ardent désir du ciel.

Lorsque la semence des vertus est jetée dans des cœurs encore étrangers aux impressions du monde, elle ne peut manquer d'y produire des fruits de salut et de vie. Ainsi en fut-il pour les deux princesses : de bonne heure, elles préférèrent la vie pénitente et cachée aux délices de la Cour, et aux honneurs qui entourent le trône ; leur plus douce satisfaction était de se livrer à la prière, de fréquenter et décorer les églises, de visiter les monastères, et de travailler au soulagement des pauvres. Elles présentaient la fidèle image des deux sœurs de Lazare : Maure, exhalant sans cesse devant le Seigneur le parfum de ses prières, ressemblait à Marie, et Brigide, plus occupée des soins extérieurs, rappelait la sollicitude de Marthe. Brûlant, l'une et l'autre, de la même flamme du divin amour, elles firent ensemble le vœu de virginité. Cependant, elles n'eurent pas plutôt atteint l'âge nubile, qu'Ella résolut de leur procurer une alliance conforme à leur noblesse et à leur rang ; mais elles déclinèrent avec respect l'offre de leur père, lui

[1] Peuples qui occupaient le nord de l'Angleterre.

avouant qu'elles avaient donné leur cœur à Jésus-Christ. Le roi, persuadé que ce refus était l'effet d'une ferveur passagère, crut qu'il lui serait facile de vaincre leur résistance. Bientôt après, sa mort arrivée tout à coup, vint permettre aux jeunes vierges de s'abandonner aux inspirations de la grâce.

Profitant de la liberté qu'elles avaient de suivre les saints mouvements de leur cœur, Maure et Brigide résolurent d'aller vénérer, à Rome, le tombeau des bienheureux apôtres Pierre et Paul, et, à Jérusalem, les lieux où le Sauveur a consommé notre rédemption. Hyspade, leur frère, injustement rejeté du trône par les grands de la nation, leur facilita l'accomplissement de ce pieux dessein : il voulut, en les accompagnant, leur servir lui-même de guide et de soutien.

Les deux saintes et Hyspade, munis de provisions de voyage, s'embarquèrent secrètement la nuit, se fiant plus à la protection du Seigneur, qu'au repos des eaux, et au calme des vents. Ce courage dans des princesses si jeunes peut étonner le monde : la foi ne s'en étonne pas : elle connaît les secours et la force accordés à ceux qui s'appuient sur le bras de Dieu. Durant ce long pèlerinage, Maure, Brigide et leur courageux compagnon eurent beaucoup d'obstacles à surmonter, de fatigues et de périls à vaincre ; la grâce divine les en fit triompher. Dans la ville de Rome, un miracle montra le crédit que les deux nobles avaient vierges auprès du Seigneur : par leurs prières, un nommé Ursicin fut délivré du démon qui l'obsédait, et devint ensuite, par reconnaissance, le compagnon de leur voyage.

Comme Maure et Brigide regagnaient leur patrie, la renommée de quelques saints personnages des

Gaules, et en particulier de saint Césaire d'Arles, les attira dans nos contrées. Elles y vinrent aussi vénérer les reliques de plusieurs illustres serviteurs de Dieu. Sur toute leur route, jusqu'à leur arrivée dans le Beauvaisis, elles laissèrent des traces de leurs vertus, et le souvenir de leur puissance auprès de Dieu. Elles mettaient le démon en fuite, guérissaient les lépreux, les personnes atteintes de la fièvre, et de toute sorte d'infirmités. A Angers, elles rappelèrent à la vie, et rendirent à une veuve désolée le fils que la mort venait de lui ravir. Cette femme, nommée Aldegonde, et Jean, son fils, s'attachèrent aux pas de leurs bienfaitrices, et méritèrent de recevoir avec elles la gloire du martyre[1].

Arrivées sur le territoire de Beauvais, les pieuses servantes du Seigneur s'arrêtèrent auprès d'une fontaine, avec leur compagnons, en un lieu nommé Balagny, pour y prendre quelque nourriture. Tout à coup, des brigands sortent d'une retraite voisine, et se précipitent sur Maure et Brigide qu'ils entraînent dans leur repaire. Hyspade vole au secours de ses sœurs ; Aldegonde et Jean s'unissent à lui ; mais ils tombent tous les trois sous les coups des assassins. Les jeunes vierges opposent une héroïque résistance aux criminelles tentatives de leurs infâmes ravisseurs. Quoique Maure ait le crâne brisé, elle résiste encore ; bientôt toutes deux perdent la vie en même temps, victimes de leur amour pour la sainte vertu de chasteté. Leur triomphe eut lieu le 13 juillet, vers la fin du V[e] siècle.

Ursicin, resté seul, porta la nouvelle de cet hor-

[1] Louvet, dans ses *Histoires et Antiquités du Beauvaisis*, leur donne encore pour compagnons deux chrétiens nommés Victor et Géronce (I, 97, 98).

rible massacre aux habitants de Balagny, et ceux-ci s'empressèrent de donner la sépulture à ces glorieuses martyres, à Hyspade, ainsi qu'à Aldegonde et à son fils.

Les miracles opérés sur les tombeaux de Maure et de Brigide montrèrent bientôt que Dieu avait accepté leur sacrifice, et rendirent leur mémoire et leur culte populaires dans le Beauvaisis. On les invoquait surtout aux époques de mortalité et de disette. Elles donnèrent des preuves si éclatantes de leur puissance auprès de Dieu, que sainte Bathilde voulut posséder leurs reliques dans son monastère de Chelles. Cette pieuse reine se trouva elle-même à leur translation [1] avec une suite nombreuse. Mais le char sur lequel on avait mis ce précieux fardeau s'arrêta au carrefour de Nogent, et, dit le Légendaire de Creil, il ne fut plus possible, ni par industrie humaine, ni avec le secours des chevaux ou des bœufs, de le mouvoir de ce lieu. Bathilde, étonnée d'un tel prodige, ordonna de laisser les chevaux et les bœufs libres d'aller où bon leur semblerait. Ces animaux conduisirent le char jusqu'à l'endroit nommé aujourd'hui la Croix des Vierges, et de là, vers la partie du cimetière qui était située à l'est de l'église de Nogent [2]. Bathilde, pensant que la volonté de ces illustres vierges était que leurs dépouilles fussent inhumées dans ce cimetière, ordonna de les y déposer [3]. A la fin du

[1] Les reliques d'Hyspade, appelé aussi Hispane, et, dans le pays Espain, restèrent à Balagny, après le transport des Saintes à Nogent. Aux limites des territoires de Bury et de Balagny, et sur le territoire de Bury, se trouve un lieu appelé la Fosse-Saint-Espain.

[2] Le même manuscrit dit que les cloches de Nogent sonnèrent sans le secours de personne.

[3] Ce fut à partir de cette époque, que Nogent fut appelé Nogent-les-Vierges.

XIIe siècle, de nouveaux miracles dus à leur intercession portèrent le pape Urbain III à faire lever leurs corps de terre : cette cérémonie eut lieu avec une grande solennité, en présence des Evêques de Beauvais et de Senlis.

Au XIIIe siècle, le roi saint Louis vint lui-même se mettre sous la protection des bienheureuses martyres. Il fit transférer leurs reliques dans de nouvelles châsses, et agrandir l'église de Nogent de manière à ce qu'elle pût contenir la foule de visiteurs qui allaient souvent y prier. Jean de Marigny, Evêque de Beauvais, détacha, au XIVe siècle, quelques parties de la tête des deux martyres en faveur de sa ville épiscopale, et en enrichit l'église de Saint-André, où une fête et une confrérie furent établies en leur honneur. Le clergé de Nogent-les-Vierges, suivi d'une foule nombreuse, portait autrefois solennellement à Creil les châsses de ses bien-aimées patronnes, le jour de l'Ascension de Notre-Seigneur. Chaque année, le même jour, un grand nombre de pèlerins vont encore les invoquer, non seulement à Nogent-les-Vierges, mais encore à Balagny, sur les lieux arrosés de leur sang.

Réflexions.

Il n'est pas inutile de méditer sur les actions extraordinaires des Saints. Si nous ne pouvons en retracer tous les traits, nous y trouverons toujours des exemples propres à réveiller notre foi, et à soutenir notre courage. En faisant connaître aux fidèles la vie des bienheureuses Maure et Brigide, nous ne leur dirons pas : « Quoi donc ! ne pourrez-vous imiter la conduite de ces deux saintes princesses ? » Mais, nous leur dirons : « Deux jeunes filles ont eu assez de courage et de force pour renoncer à des satisfactions permises, et vous n'en avez pas assez pour briser des liaisons criminelles ! Elles ont quitté leurs richesses et leur patrie, pour servir Dieu avec plus de facilité, et vous ne pouvez consentir au moindre sacrifice

en vue de lui plaire! Pour visiter les tombeaux des saints Apôtres et les lieux arrosés du sang de Jésus-Christ, elles ont affronté les fatigues et les dangers d'un long et difficile voyage, et vous hésitez à quitter votre demeure, à vous arracher à une société qui vous plaît, à une occupation qui vous captive pour aller prier dans l'église du Seigneur, aux jours qui lui sont consacrés ! » Quel désolant contraste entre leur héroïque courage et notre pusillanimité ! Si nous ne pouvons imiter leur sanglant martyre, il est un autre martyre que Dieu a mis à la portée de tous : nous voulons parler de l'immolation de nos désirs coupables, de la guerre aux mauvais penchants de notre nature tombée, du détachement des faux biens et des jouissances condamnées par l'Évangile. Il y a aussi une récompense au ciel pour ceux qui sortiront triomphants de ce noble et glorieux martyre.

Pratique.

Afin de supporter avec patience toute sorte de maux pour Jésus-Christ, rappelons-nous ces paroles de saint Paul : « Si nous avons part à ses souffrances, nous aurons aussi part à ses joies [1]. »

[1] II Cor., I, 7.

14 Juillet.

SAINT GUILLAUME

Abbé de Breteuil [1].

Mort en 1130.

Il y avait longtemps que Guillaume édifiait de ses saints exemples les religieux du monastère de Breteuil, lorsque leurs suffrages l'appelèrent à succéder à Raoul, leur abbé, qui venait de mourir. Son élévation ne lui fit rien perdre de sa ferveur et de son humilité. Se regardant comme plus obligé encore de se montrer le modèle de ses frères, il leur traça, par sa propre vie, le sentier qu'ils devaient suivre pour arriver à la perfection de l'état monastique [2].

Guillaume gouverna l'abbaye de Breteuil, d'une main aussi ferme que paternelle. Il fit régner dans sa communauté la piété, la discipline et l'amour de l'étude; il lui fit acquérir une si haute

[1] L'abbaye de Breteuil appartenait à l'ordre de Saint Benoît. Elle fut fondée, ou plutôt restaurée, vers l'an 1050, par Gilduin, comte de Breteuil, père de Valeran, abbé de Saint-Vannes de Verdun, et de Hugues, Évêque de Langres. Gilduin, qui plus tard fut lui-même religieux, releva ce monastère par le conseil de Drogon, Évêque de Beauvais, et y mit pour premier abbé Evrard, disciple de Richard, abbé de Verdun. Cette abbaye fut successivement dévastée par les Anglais et les Calvinistes. En 1645, elle embrassa la réforme de la congrégation de Saint-Maur. (*Dict. des Abbayes.*)

[2] *Hist. du diocèse de Beauvais*, par M. Delettre, II, 83.

réputation de régularité et de science, que les plus nobles seigneurs travaillèrent à l'envi à augmenter sa prospérité temporelle. Par leurs largesses, elle acquit la propriété de plusieurs prieurés [1] et domaines, faveurs dont Guillaume obtint la confirmation du pape Calixte II, au concile de Reims.

Guillaume ne consacra pas seulement à l'abbaye de Breteuil son savoir, sa sagesse et ses forces : il s'occupa avec une grande sollicitude des affaires de la religion et de l'Eglise. Dans les mesures à prendre pour réparer les maux causés par les invasions des Normands, il aida de son zèle et de ses lumières saint Thomas de Cantorbéry, saint Godefroi d'Amiens, saint Yves de Chartres, et quelques autres éminents Prélats. Il fit aussi entendre d'utiles conseils dans plusieurs assemblées ecclésiastiques réunies à Beauvais et à Amiens, pour traiter de la paix de l'Eglise, de l'observation de la discipline, et de la bonne administration des monastères.

Le bienheureux Abbé mourut, en 1130 [2], riche de mérites, et regretté de ses religieux qu'il avait guidés durant trente ans, avec une si tendre sollicitude dans le chemin de la vie éternelle. On rapporte qu'il opéra des miracles pendant sa vie et après sa mort. L'abbaye de Breteuil avait sa mémoire en grande vénération, et l'honorait comme un de ses plus dévoués protecteurs auprès de Dieu [3].

Réflexions.

Nous trouvons dans le Saint, dont nous vénérons aujourd'hui la mémoire, un modèle admirable à proposer aux maîtres et aux parents chrétiens. Dieu veut que les inférieurs soient soumis à toute autorité légitime ; mais, en même temps, il veut que ceux qu'il a revêtus de cette autorité, soient fidèles

[1] De ce nombre était le prieuré de Bonneuil, canton de Breteuil.
[2] D'après le *Gallia christiana*, il serait mort en 1131.
[3] *Hist. du dioc. de Beauvais*, II, 83.

à lui rendre les devoirs qui lui sont dus. De quel droit les supérieurs exigeraient-ils de leurs subordonnés, ce qu'ils refusent eux-mêmes au Maître souverain du ciel et de la terre? Saint Guillaume l'avait compris de la sorte : il s'anéantissait devant Dieu, avant de parler à ses religieux de la loi de l'obéissance.

De notre temps, les maîtres se plaignent de l'indocilité de leurs serviteurs, du peu de respect que ceux-ci leur témoignent. Au lieu de s'en étonner, ne devraient-ils pas s'apercevoir qu'ils leur ont ouvert la voie à la désobéissance, en désobéissant eux-mêmes tous les jours, d'une manière flagrante, au premier et au plus auguste de tous les maîtres, au Dieu qui leur a donné et leur conserve la fortune et la vie? En violant les commandements du Seigneur, ils encouragent leurs inférieurs à les violer aussi. Or, parmi ces commandements, il en est un qui ordonne la soumission à toute supériorité. Nous en dirons autant des pères et mères dont l'autorité est si souvent parmi nous affaiblie, et quelquefois méconnue. N'en cherchons pas d'autre cause que les funestes exemples qu'ils donnent à leurs enfants. Les parents dociles à la volonté de Dieu trouvent des enfants dociles à leur propre volonté. Voyant leur pieux et saint abbé humble, chaste, mortifié, accomplissant jusqu'aux moindres conseils de la loi évangélique, les religieux de Breteuil accueillaient chacune de ses paroles comme autant d'oracles sacrés. Maîtres et parents, faites d'abord la volonté de Dieu, et vous obtiendrez sans peine que vos serviteurs et vos enfants fassent la vôtre.

Pratique.

Tous les fois que les maîtres ou les parents auront à se plaindre de l'insoumission de leurs serviteurs ou de leurs enfants, qu'ils fassent un retour sur eux-mêmes, et se demandent s'ils observent bien fidèlement la loi de Dieu.

18 Juillet.

SAINT CLAIR

Martyr.

Mort en 886.

Saint Clair, qui a rempli nos contrées de la bonne odeur de ses vertus et du bruit de ses miracles, naquit à Rochester [1], ville d'Angleterre. Sa pieuse et illustre famille veilla sur ses premières années, avec une sollicitude chrétienne qui ne tarda pas à porter ses fruits. Humble, docile à la voix de ses parents; ne craignant rien tant que le péché, Clair fit bientôt prévoir qu'il était appelé à une grande sainteté. La ferveur de sa jeunesse confirma les heureuses espérances qu'avait données son enfance, et Dieu manifesta de bonne heure les desseins de miséricorde qu'il avait sur lui. Au moment où Clair allait être uni à une sage et vertueuse princesse, une voix surnaturelle lui fit, dit-on, entendre ces paroles : « Clair, sors de ton pays, et passe dans la Neustrie pour y être tout à moi ; j'ai disposé, sur le bord de la mer, un vaisseau prêt à te recevoir [2]. »

Clair, ouvrant son cœur à la douce influence de la grâce, dit adieu à sa patrie, et alla mener quelque temps une vie très-austère dans une forêt située près de Cherbourg [3]. Il dirigea ensuite ses pas vers

[1] Au comté de Kent.

[2] *Vie de S. Clair*, par le P. Giry.

[3] Suivant la tradition du pays, il se serait établi au lieu où est aujourd'hui la paroisse de Nacqueville. (*Vie de S. Clair*, par le P. Giry.)

le monastère de Maudun, où il fut admis au nombre des religieux. Odobert, abbé de ce couvent, reconnaissant dans le Bienheureux toutes les marques d'une vocation certaine à la vie érémitique, lui permit de vivre dans une cellule séparée de la communauté, près d'un cours d'eau qui porta son nom dans la suite. Le Solitaire ne sortait de sa retraite que pour assister aux saints offices et recevoir la divine Eucharistie. Sa science et ses vertus lui méritèrent bientôt d'être élevé au sacerdoce.

L'humilité de Clair eut de rudes épreuves à traverser. Le démon mit tout en œuvre pour lui inspirer des pensées d'orgueil, et le faire tomber dans le péché : il lui suscita des flatteurs qui lui parlaient sans cesse de sa sainteté et de ses vertus. Comme le serviteur de Dieu avait déjà opéré plusieurs miracles, on lui amenait, de toutes parts, des malades pour qu'il les guérît. Clair échappa par la fuite aux tentations de son ennemi; il s'éloigna du monastère de Maudun et parcourut divers pays qui ont conservé le souvenir de ses vertus et de ses miracles. Il a laissé des traces de son passage à Saint-Lô, à Carentan, à Vire, au pays d'Auge et dans plusieurs autres contrées [1]. A peine avait-il paru en un lieu, que la puissance dont Dieu l'avait revêtu se manifestait; alors, pour se dérober aux louanges dont il était l'objet, il gagnait des lieux où son nom était inconnu. Telle fut la raison des nombreux voyages entrepris par le Saint. Après divers séjours aux environs de Nantes, de Paris, de Pontoise et de Forges, « il passa quelque temps, dit le P. Giry, dans un petit bois entre les paroisses

[1] *Vie de S. Clair*, par le P. Giry.

de Flavacourt et de Sancourt, qui se sont placées, dans la suite, sous son patronage. Ce fut alors qu'il se fixa dans le Vexin, sur les confins du diocèse de Beauvais. Une petite cellule qu'il construisit de ses mains lui servit de demeure. Il y vécut dans un grand dénûment, mais l'espoir de gagner le ciel le rendait plus heureux que ne le sont les mondains dans l'abondance et les richesses. De temps en temps, le Bienheureux sortait de sa retraite, et allait arracher des âmes au démon pour en peupler le royaume de Jésus-Christ.

Clair mourut dans ce dernier asile, victime de son amour pour la chasteté. Une misérable femme, dont il avait rejeté avec indignation les poursuites criminelles, chargea de sa vengeance d'infâmes sicaires qui lui tranchèrent la tête, après l'avoir accablé d'outrages. Le généreux confesseur mérita la double palme de la virginité et du martyre, le 4 novembre de l'an 886. On raconte que, comme notre vénéré saint Lucien, Clair prit sa tête dans ses mains, et la porta jusqu'au lieu où il voulait être inhumé[1]. Le pays qui a reçu ses précieuses reliques, a pris et conserve encore aujourd'hui le nom de Saint-Clair-sur-Epte.

Le corps du Bienheureux, illustré par plusieurs miracles, fut levé de terre et exposé à la vénération des fidèles. Son culte devint bientôt fort célèbre. Des aveugles et des personnes affligées de maux d'yeux l'invoquèrent, et furent souvent guéries de leurs infirmités. Il s'établit, en son honneur, un pèlerinage fameux à Saint-Clair-sur-Epte. Tous les ans, le 18 juillet, on y voit arriver un grand nombre de pieux visiteurs des pays voisins, et en particu-

[1] *Vie de S. Clair*, par le P. Giry.

lier, de la partie du Vexin comprise aujourd'hui dans le diocèse de Beauvais. Ces pèlerins vont prier, non-seulement dans l'église où reposent les reliques de saint Clair, mais dans une chapelle bâtie, suivant la tradition de la contrée, sur l'emplacement même de la cellule qui lui servit de demeure[1].

Réflexions.

S'il est un vice qui dégrade l'âme, efface en elle l'image de Dieu, c'est assurément celui de l'impureté; aussi, saint Paul ne voulait pas qu'on en prononçât le nom dans l'assemblée des chrétiens. Cependant, à combien de périls les personnes chastes ne sont-elles pas exposées? Que de discours dangereux frappent leurs oreilles? Que d'immodesties s'offrent à leurs regards? Que de scandales portent le trouble dans leur cœur? Cessons donc de nous étonner en voyant les Saints se mortifier, fuir le monde, se retirer dans les plus affreuses solitudes : ils cherchaient à se dérober aux coups d'un adversaire dont les blessures sont si souvent mortelles.

N'oublions pas qu'aucune tentation n'égale en violence celle de l'impureté. Suivant saint Augustin, tous les autres combats des chrétiens ne sont pas comparables au combat que leur livre le démon de la chair. Si ce redoutable ennemi devient une fois maître de notre âme, quels ravages n'y exerce-t-il pas? Il met en fuite toutes les vertus qui l'embellissent; il lui enlève l'amour de Dieu, le goût de la piété, la sainte énergie du bien. La mort héroïque de Clair nous montre à quels crimes il pousse quelquefois ses malheureuses victimes.

Si nous avons eu le bonheur de conserver le précieux trésor de la pureté, ou de le recouvrer après l'avoir perdu, tremblons qu'il ne nous soit enlevé. Usons d'une sage vigilance pour échapper aux piéges que l'ennemi de notre salut a semés de toutes parts sur notre passage. Évitons les compagnies dan-

[1] On voit, à l'entrée de cette chapelle, une pierre portant cette inscription : « Sur cette pierre, saint Clair a été décollé. » — Dans le diocèse de Beauvais, outre l'église de Flavacourt, deux chapelles lui sont dédiées; l'une à Tourly, au canton de Chaumont, l'autre à la Fosse-Saint-Clair, de la paroisse de Dieudonne, du doyenné de Chambly.

gereuses, les lectures frivoles, les spectacles propres à amollir le cœur. Soyons modestes dans nos regards, réservés dans nos paroles, sobres dans nos repas. Si nous étions assez infortunés pour gémir encore sous le joug du vice impur, invoquons sans tarder la Mère immaculée du Sauveur, et sa main puissante opèrera en notre faveur un prodige de salut et de miséricorde.

Pratique.

Combattre la tentation de l'impureté par cette invocation : « Marie, conçue sans péché, priez pour moi. »

20 Juillet.

—

SAINT ANSÉGISE

Abbé de Flay (aujourd'hui Saint-Germer).

Mort en 831.

Anségise, non moins célèbre par sa piété et sa science, que par la noblesse de son origine, reçut de sa famille une éducation conforme à sa fortune et à son rang. Confié de bonne heure à la sollicitude de Gervolde son parent, abbé de Fontenelle, il renonça au monde et embrassa la vie religieuse. Conduit ensuite à la Cour, il inspira à l'empereur Charlemagne une idée si avantageuse de son savoir et de ses vertus, que ce prince le mit en possession des monastères de Saint-Sixte de Reims et de Saint-Memmie de Châlons-sur-Marne. En 807, Anségise quitta le gouvernement de ces abbayes pour prendre la direction de celle de Flay, au diocèse de Beauvais, qui avait alors besoin d'un protecteur aussi puissant que généreux. Les biens de l'abbaye de Flay avaient été dissipés sous les règnes précédents; ses bâtiments tombaient en ruines; sa communauté, réduite à un petit nombre de chanoines qui avaient remplacé les religieux, était dans un état voisin de l'indigence. Avec Anségise, elle vit des jours meilleurs. Le pieux Abbé arriva au sein de cette nouvelle famille, les mains pleines de largesses. Il consacra une partie de ses biens à pourvoir aux besoins de ses frères, et leur donna les

moyens de cultiver et d'ensemencer les terres abandonnées. Comme il entendait fort bien l'agriculture, il réussit à posséder toujours du grain en abondance, et put ainsi exempter ses religieux des travaux qui les empêchaient de se livrer à leurs saints exercices. Par ses soins, les vieilles constructions disparurent et firent place à d'autres plus vâstes et plus commodes ; une nouvelle église s'éleva plus spacieuse et plus ornée que la première. Il y fit faire de riches peintures, la dota d'un devant d'autel orné de statues d'argent, et d'une croix de même métal [1].

Anségise ne s'appliqua pas seulement à rendre son abbaye florissante au temporel : il y établit le règne de la piété et de l'étude. Il donná aux membres de sa communauté l'exemple d'une humeur toujours égale, d'une humilité profonde et d'un travail constant. Grâce à son activité, à ses largesses et à ses exemples, le monastère de Flay n'eut bientôt rien à regretter de sa gloire passée.

L'esprit de sagesse, d'ordre et d'économie qui distinguait Anségise, porta Charlemagne à lui confier l'intendance du palais d'Aix-la-Chapelle. Après la mort de ce prince, Louis le Pieux, héritier des sentiments de son père à l'égard de notre Saint, le chargea de plusieurs missions importantes; et, comme si des occupations si multipliées ne suffisaient pas encore au zèle actif d'Anségise, il le nomma aux abbayes de Luxeuil en 817, et de Fontenelle en 823. Anségise opéra, dans ces deux établissements, de salutaires réformes qui contribuèrent singulièrement à la perfection des religieux, et à la gloire de Dieu. Son administration fut

[1] *Gallia christiana*, IX, 789.

si avantageuse à l'abbaye de Fontenelle, en particulier, qu'on le comparait à saint Vandrille et à saint Ansbert. La négligence et la dureté de quelques abbés, qui refusaient aux moines les choses nécessaires à la vie, avaient mis ce monastère en décadence. Les édifices, n'ayant pas été réparés à temps, menaçaient ruine ; les sages prescriptions de la règle étaient presque oubliées. Le Bienheureux sut remédier à tout : il fit venir de Luxeuil des religieux pénétrés de l'esprit de leur saint état, persuadé que, par leurs exemples, ils ramèneraient au devoir leurs frères de Fontenelle ; puis, il bâtit magnifiquement, dit un auteur, un dortoir, un réfectoire, un chapitre, et y fit faire des peintures par Madalulfe, peintre fameux de l'Église de Cambrai. Pour ôter aux moines tout sujet de plainte, il régla avec eux la qualité et la quantité de tout ce qui était nécessaire à leur nourriture et à leur vêtement, les terres qui devaient fournir chaque chose en nature, et l'argent dont ils avaient besoin pour le reste. Il donna à ce monastère, ainsi qu'aux deux autres qu'il gouvernait en même temps, quantité de vases précieux, d'ornements d'église et de livres consistant principalement en ouvrages des Pères [1].

[1] *Dict. univ. de l'Hist. de l'Eglise*, par M. L.-F. Guérin, II, 94, — Anségise a rendu un service signalé à l'histoire et à la jurisprudence, en recueillant les Capitulaires de Charlemagne et de Louis, son fils, dispersés en plusieurs feuilles volantes de parchemin. Il divisa ce recueil en quatre livres. Le premier et le deuxième contiennent les Capitulaires de Charlemagne, touchant les matières ecclésiastiques. Le troisième et le quatrième, les Capitulaires des deux princes sur les matières profanes. A la fin du quatrième livre, on trouve trois additions de Capitulaires imparfaits ou répétés. Ce recueil a toujours joui d'une grande autorité. Il a été imprimé par les soins de MM. Pithou en 1588, 1603 et 1620. M. Baluze en a donné une nouvelle édition en 1677. (Voir l'*Hist. univ. de l'Église*,

Redoutant les effets des menaces prononcées par le Sauveur contre les riches, Anségise voulut, avant sa mort, se dépouiller de tous ses biens. Il les consacra aux besoins des clercs, des moines et des indigents. Le diocèse de Beauvais eut une large part à ses libéralités dont saint Hildeman fut le pieux distributeur [1]. Dégagé du fardeau incommode des trésors de ce monde, et riche en bonnes œuvres, le Bienheureux prit librement son essor vers le ciel, le 22 juillet de l'an 831. Les religieux de l'abbaye de Fontenelle, où il rendit le dernier soupir, et ceux de Luxeuil ne tardèrent pas à lui rendre les honneurs réservés à la mémoire des saints.

Réflexions.

L'on ne peut proposer à tous les fidèles, comme un exemple à suivre, l'usage que saint Anségise a fait de ses richesses; car peu d'hommes sont appelés aux sacrifices sans réserve, au renoncement absolu que nous admirons dans cet humble serviteur de Dieu; mais il est utile de les exhorter à méditer sur son abnégation et son désintéressement. A la vue d'un détachement si entier des biens de ce monde, ils apprendront à n'user de la fortune que suivant les préceptes de l'Évangile.

Or, voici ce que la sainte Écriture nous prescrit à cet égard, en termes non équivoques : « Si vous avez des richesses, n'y attachez pas votre cœur [2].» En l'y attachant, vous le détachez de Dieu. « Vous ne pouvez servir en même temps Dieu et l'argent [3]. » Dieu demande toutes vos pensées, tous vos dé-

par M. L.-F. Guérin, art. Anségise et les *Vies des Pères et Martyrs*, par l'abbé Godescard, juillet, 395, édit. in-8. Paris, 1826.)

[1] Anségise avait établi saint Hildeman son exécuteur testamentaire et l'avait chargé de distribuer une somme représentant 3,276 livres 9 sous 3 deniers, de la monnaie de France, à la fin du siècle dernier, aux abbayes de Saint-Lucien, de Saint-Germer, de l'oratoire, de Fontenay et de l'Ile, voulant que sur ce legs, il prélevât une somme de 824 livres 5 sous 5 deniers, pour en disposer comme bon lui semblerait. (*Hist. du diocèse de Beauvais*, I, 328.)

[2] Psalm., LXI, 11.

[3] Matth. VI, 24.

sirs, toutes vos affections : il faut qu'il soit lui-même votre trésor, sans cela vous ne les lui donnerez pas, car, là où est le trésor, là sont et l'esprit et le cœur. Le Seigneur ne nous défend pas d'user avec mesure des biens qu'il nous a départis : il veut seulement que nous en usions suivant notre position, notre rang, et nos légitimes besoins. Gardons-nous donc de les faire servir à la satisfaction de notre orgueil, à l'entretien de notre vanité et de nos passions coupables. N'oublions pas que le riche est l'économe de Dieu, et qu'il doit employer les biens qu'il tient de sa libéralité suivant sa volonté sainte. Or, cette volonté est que nous en consacrions au moins le superflu, au soulagement des pauvres, et à ce qui peut contribuer à exalter son saint Nom. Est-ce bien de la sorte que vous agissez? Vos désirs n'augmentent-ils pas avec vos richesses, et ne vous mettent-ils pas ainsi dans l'impossiblité de secourir l'indigence? Ne vous laissez-vous pas entraîner à ce torrent du luxe qui absorbe en un instant les plus opulentes ressources?...

Pratique.

Soyons humbles dans nos pensées, réservés dans nos plaisirs, modestes dans nos goûts, et, quelle que soit notre fortune, notre charité trouvera toujours du superflu pour le soulagement des misères d'autrui, et pour les besoins de l'Église.

26 Juillet.

—

SAINT ÉVROU

Premier Abbé de Saint-Lucien, Patron secondaire du Diocèse.

Mort vers l'an 600.

Au moment où les sanglants démêlés de Brunehaut et de Frédégonde affligeaient la France, un saint religieux du Beauvaisis, nommé Évrou, élevait de pacifiques asiles à l'humilité, à l'expiation et à la prière. En formant à la pratique des vertus chrétiennes de nombreux disciples réunis autour de lui, il travaillait d'une manière efficace à la transformation des mœurs de cette époque à demi-barbare.

Des circonstances merveilleuses précédèrent la naissance d'Evrou, et montrèrent qu'il était prédestiné à l'accomplissement d'une grande mission. Comme sa mère priait Dieu, par l'intercession des Bienheureux, de mettre un terme à sa stérilité, un ange lui apprit qu'elle donnerait le jour à un fils, dont la vie serait illustre par la sainteté et les miracles.

Cette prédiction ne tarda pas à se réaliser : Évrou naquit, et parut dès le berceau prévenu des grâces du Seigneur. On le vit grave, recueilli, porté à la piété, à un âge qui ne connaît que la légèreté et l'attachement aux choses vaines et futiles. Le désir

de sa perfection l'engagea bientôt à quitter ses parents et à se mettre sous la direction d'un vertueux serviteur de Dieu. Profitant des leçons de ce maître habile, Évrou fit de rapides progrès dans les lettres et surtout dans la connaissance et l'imitation du Sauveur. Il apprit à dominer ses passions par le jeûne, la pénitence et toute sorte d'austérités. Afin que l'ennemi du salut ne pût pénétrer dans son âme, il eut soin de ne jamais rester oisif : il passait successivement de la prière à l'oraison, de l'oraison à l'étude, et de l'étude au travail des mains.

Cependant, Évrou, pour ne plus avoir aucun commerce avec le monde dont il redoutait les dangers, revêtit l'habit religieux et se retira dans un lieu solitaire, à quelque distance de Beauvais. Il se construisit, dans cette nouvelle Thébaïde, une cellule et un modeste oratoire [1], où il s'efforça de marcher sur les traces des plus parfaits anachorètes. Mais ce fut en vain qu'il chercha à dérober ses vertus au regard des hommes : l'éclat en jaillit au loin, et bientôt il se vit entouré de nombreux disciples [2]. De nouvelles cellules s'élevèrent à côté de la sienne, son oratoire fut agrandi, et le Saint, qui avait voulu vivre ignoré de tous, se trouva placé à la tête d'une fervente communauté.

A l'ascendant que les vertus d'Évrou lui donnaient sur ses frères, Radingue, Evêque de Beauvais, voulut joindre celui qui est attaché à la dignité du sacerdoce. Ce prélat, ayant appelé auprès de lui le serviteur de Dieu, réussit à faire céder les refus de son humilité devant le devoir de l'obéissance, et lui conféra l'ordre de la prêtrise.

[1] Voir pour la situation de cet oratoire, la Vie de sainte Angadrême, au 14 octobre.
[2] *Hist. du diocèse de Beauvais*, par M. Delettre, I, 212.

Le Saint trouva dans son élévation un nouveau motif de s'humilier, de mortifier son corps, d'être assidu au travail et à la prière. Dès ce moment, il parut appartenir plus au ciel qu'à la terre. Sa voix était empreinte d'un accent inspiré qui pénétrait les cœurs et les portait à la vertu : c'était l'effet de la grâce qui remplissait son âme et inspirait toutes ses actions. Son détachement de lui-même et de toutes les choses extérieures, et son union continuelle avec Dieu lui méritèrent le don des miracles. De toutes parts, on lui amenait des malades pour qu'il leur imposât les mains et les guérît. Les prières du saint Religieux ayant rendu la santé à quelques seigneurs de la cour de Chilpéric Ier, Evrou, disent ses Actes écrits au IXe siècle, fut nommé, par le conseil de la reine Frédégonde, abbé du monastère de Saint-Fuscien [1], qui venait d'être fondé à une lieue et demie de la ville d'Amiens [2]. Il ne s'éloigna pas sans regret des religieux de l'Oratoire; mais sa douleur fut tempérée par les fréquents rapports qu'il entretint avec eux. Tout en donnant ses soins à sa nouvelle communauté, il exerçait à leur égard une paternelle surveillance, les guidait par ses conseils et se recommandait souvent à leurs prières.

Évrou avait une grande dévotion envers saint Lucien, Apôtre du Beauvaisis. Jaloux de tout ce

[1] *Ebrulfi abbatis Bellovacensis acta*, dit le *Gallia christiana*, *monachorum gregrem sæculo VI procedente ibi consedisse docent, quibus Patre destitutis, suasu Fredegundis reginæ, Ebrulfus abbas a Palatii Proceribus præfectus est.* (Gallia christiana, X, 1302.)

[2] Certains historiens ont placé la fondation de cette abbaye vers la fin du XIe siècle. Mais, suivant la juste remarque du *Gallia Christiana*, beaucoup ont pris les retaurations des monastères pour leurs fondations. (Voir *Ann. Benedict.*, t. I, p. 189, no XXX.)

qui en pouvait relever la gloire, il pensait souvent avec douleur au triste et déplorable état de la basilique élevée sur sa tombe par la piété des fidèles. Un jour, comme il recherchait les moyens de la faire sortir de ses ruines, saint Lucien lui apparut, lui ordonnant de rechercher à Montmille et de joindre à ses dépouilles les reliques de Maxien, compagnon de son martyre. Sans tarder, Évrou alla faire connaître cette apparition miraculeuse à Dodon, successeur de Radingue, sur le siége épiscopal de Beauvais. Le Prélat et le saint Abbé se rendirent aussitôt à Montmille, interrogèrent la tradition locale, et finirent par découvrir le lieu où reposait le corps du bienheureux Maxien. Sa translation au tombeau de saint Lucien eut lieu avec une grande solennité, et fut accompagnée de plusieurs miracles. Ces événements, marqués du doigt de Dieu, réveillèrent la confiance des Beauvaisiens envers les glorieux Martyrs. Tous, d'une voix unanime, demandèrent que l'église, où on les invoquait, fût réédifiée. Leurs vœux, présentés au roi Chilpéric I[er] par Dodon et Evrou, ne tardèrent pas à être exaucés.

Une grave maladie et la perte de deux de ses enfants venaient de rappeler à Chilpéric la fragilité de la vie et le néant des biens de la terre; il coopéra donc volontiers à une œuvre destinée à lui mériter au ciel de puissants protecteurs et des richesses aussi solides que durables. L'ordonnance qu'il rendit à cet égard montre bien quels sentiments de foi et de piété animaient ce prince. « Comme nous demeurons peu de temps en cette vie, dit-il, et avançons rapidement vers la mort, nous devons avoir à cœur de faire la volonté de Dieu, et construire des églises aux lieux où sont honorés les martyrs,

pour mériter de partager avec eux les joies de l'éternité..... Dodon, vénérable Évêque de Beauvais, et notre bien-aimé Évrou, abbé, avec un grand nombre de fidèles, nous ayant prié de faire réédifier une basilique anciennement construite près des murs de Beauvais, nous avons résolu de faire droit à leur requête. Nous y avons été d'autant plus porté, que déjà nos ancêtres avaient affecté quelques-uns de leurs revenus au rétablissement de cet édifice..... L'apparition du bienheureux Lucien à Évrou, l'ordre qu'il lui a donné d'exhumer le corps de saint Maxien, et les miracles qui ont suivi l'exécution de cet ordre, nous y ont encore plus particulièrement déterminé..... Nous voulons donc que cette église, bâtie autrefois en l'honneur du Prince des Apôtres et de saint Lucien, soit réédifiée par notre munificence, et appropriée au service du Dieu tout-puissant..... Nous voulons en outre qu'une communauté de cénobites y soit établie pour vaquer au service divin[1].....»

[1] Cette charte a beaucoup occupé les savants, dit M. Delettre. Ceux qui en ont vu l'original ont reconnu dans le fond et dans la forme les caractères d'une incontestable authenticité; mais la comparaison des dates entre elles leur a rendu cette authenticité suspecte. D'abord, cet écrit marque les années à partir de l'Incarnation, ce que ne faisaient point les rois de cette époque, qui ne marquaient les dates que par les années de leur règne. Ensuite, il marque l'an 606, indiction neuvième, comme étant la vingt-deuxième du règne de Chilpéric : or, Chilpéric, ayant commencé à régner en 561, la vingt-deuxième année de son règne concordait avec l'an 583, indiction première, et non avec l'an 606. D'ailleurs, Chilpéric étant mort en 584, il ne pouvait plus délivrer de diplôme en 606. Cependant cette difficulté s'évanouit devant un examen plus attentif : l'encre évidemment moins ancienne avec laquelle avait été écrite la date DCVI indict. IX°, fit reconnaître qu'une main plus récente avait mal à propos fait cette incohérente addition; dès lors, il ne resta plus de doute sur l'authenticité de cette charte. (V. Simon, *Correct.*, p. 2.)

Diploma regium pro instauratione S. Luciani ecclesiæ quan-

Les généreuses intentions du roi Chilpéric furent ponctuellement exécutées. Grâce à ses largesses et à la sollicitude du pontife Dodon et de saint Évrou, on vit bientôt s'élever une église et un monastère destiné à faire revivre, sous la règle de S. Benoît, les vertus de S. Lucien et de ses compagnons. Évrou y fixa résidence et en fut le premier abbé, sans quitter le gouvernement des monastères de l'Oratoire et de St-Fuscien. L'activité de son zèle lui permit de s'acquitter avec succès de cette tâche difficile et laborieuse. Il maintint dans ces trois établissements l'amour de la retraite, la fidélité à la règle, le travail des mains et les divers exercices de la vie religieuse. « La paix et le bonheur, dit un historien, régnaient dans l'intérieur de ces maisons ; il s'en exhalait une odeur de sainteté qui influait d'une manière salutaire sur les mœurs des populations voisines [1]. »

Fidèle au conseil donné par Jésus-Christ à ses apôtres [2], Évrou se regardait comme le dernier des religieux dont il était le chef. Sa charité le portait à leur rendre les plus humbles services. Et cependant, par lui, Dieu opérait de grandes choses : à sa voix, les malades recouvraient la santé, et les démons prenaient la fuite. Comme il se promenait un jour au milieu de ses frères, leur expliquant les divines Écritures, on lui amena un homme aveugle et possédé de l'esprit malin. Ses prières lui ren-

quam mendis aliquot non careat, haud tamen in tanta veterum monumentorum inopia, penitus rejiciendum... Hoc diploma Carolus Cointius perperam refert ad Chilpericum cognomento Danielem..., etc. *Ann. Benedict.*, t. I, p. 189, nº XXX. (Voir le texte latin dans Loisel, p. 236 ; *Hist. du dioc. de Beauvais*, par M. Delettre, I, 220).

[1] *Hist. du dioc. de Beauvais*, par M. Delettre, I, 223.

[2] Matth., XX, 27.

dirent la vue, et le ravirent au pouvoir du démon. Ce même ennemi du genre humain s'était, une autre fois, emparé d'un voleur, surpris en flagrant délit de vol, dans un des monastères gouvernés par le saint Religieux; Évrou arracha ce malheureux au joug de Satan, lui accorda son pardon, l'embrassa tendrement et le laissa partir en paix.

Au retour d'un pèlerinage au tombeau de saint Martin, le bienheureux Évrou sentit ses forces s'affaiblir. Comprenant alors que sa dernière heure était proche, il appela ses religieux et leur adressa ses derniers adieux. A leurs prières, accompagnées de sanglots et de larmes, il mêla les siennes et mourut entre leurs bras, le 26 juillet, vers l'an 600.

Évrou a laissé dans nos contrées un souvenir impérissable de ses œuvres et de ses vertus. On le regarde avec raison [1], comme le fondateur et le patriarche de la vie monastique dans le Beauvaisis. Sa puissante influence n'a pas été restreinte aux abbayes qu'il dirigeait : elle s'est fait sentir au dehors de ces établissements religieux. Son langage puisé à la divine source du christianisme, jeta une vive lumière sur les notions du droit et du devoir, obscurcies par l'effet d'une conquête encore récente, et de plusieurs invasions successives. L'exemple de sa vie humble, chaste, mortifiée, charitable, ne put manquer de toucher les cœurs des barbares et d'adoucir leurs mœurs aussi dissolues que sanguinaires. On sait que la reine Fré-

[1] Il en est qui pensent que le monastère de Saint-Lucien fut fondé en 540 par le roi Childebert, et qu'Évrou en a été seulement le restaurateur. Childebert avait résolu, il est vrai, de relever de ses ruines la basilique détruite au Ve siècle ; mais loin d'y avoir ajouté un monastère, il n'a même pu réaliser ce dessein. (Voir la page 20 de cet ouvrage.)

dégonde elle-même le vénérait comme un saint. Evrou n'a donc pas seulement initié d'humbles religieux à la pratique de la vie et des conseils évangéliques, il a préparé à nos pères les bienfaits de la civilisation chrétienne.

Après la mort du Bienheureux, ses disciples portèrent son corps au monastère de l'Oratoire : Evrou avait voulu être inhumé au lieu où il avait renoncé à la servitude du siècle pour l'aimable joug du divin Maître. Une dame de haute naissance, nommée Théolène, décora magnifiquement son tombeau. Plus tard, Chrodobert, Evêque de Paris, fit élever près de ce tombeau une église, et plusieurs édifices dont chacun était consacré à la mémoire de quelque Saint[1]. Des miracles opérés sur la sépulture d'Évrou attestèrent sa sainteté et lui méritèrent la confiance et les hommages des fidèles. Ses reliques, après avoir échappé aux ruines que les Normands semaient partout sur leur passage, furent transférées à la cathédrale de Beauvais. Elles y restèrent jusqu'en 1793, et disparurent dans un des jours de destruction si communs à cette fatale époque.

Le culte de saint Évrou, interrompu durant la tempête qui a emporté ses reliques, a repris le rang qu'il occupait depuis si longtemps dans nos solennités. L'Eglise et le diocèse de Beauvais continuent à invoquer le premier abbé de Saint-Lucien, comme l'un de leurs plus puissants protecteurs.

Réflexions.

Dans la vie de saint Évrou, remarquons surtout le soin qu'il a pris de ne jamais rester oisif. Si nous l'imitons en ce point, nous échapperons aux piéges que le démon cache sous nos pas, et nous trouverons du temps pour remplir toutes les obligations que Dieu nous impose.

[1] *Gallia christiana*, IX, 812.

Il en est qui regardent la vie religieuse comme une vie oisive : ils se trompent étrangement ! En aucun lieu, le travail n'a été, et n'est encore plus honoré et plus pratiqué que dans les monastères. Tantôt c'était le travail des mains : que de terres ont été défrichées par les religieux qui ne sont insultés que parce qu'ils sont méconnus ! Tantôt c'était le travail de l'esprit : on y étudiait les sciences ; on y copiait, pour les préserver d'une ruine certaine, les manuscrits les plus précieux ; on s'y adonnait à la prière et aux bonnes œuvres. Si par malheur quelques monastères ont fait exception à cette règle, c'est qu'ils avaient oublié l'esprit de leurs saints fondateurs. Loin d'approuver des désordres partiels que les ennemis de la religion se sont plu à grossir, l'Église les a toujours condamnés. Évrou, en particulier, n'a jamais connu l'oisiveté. Sa vie a été un labeur continuel. Il travaillait de ses propres mains comme le dernier de ses religieux ; il priait, instruisait ses frères, visitait les pauvres et cherchait à ramener les pécheurs à Dieu. Son active sollicitude lui permit de gouverner trois monastères en même temps. Marchons sur les traces du glorieux Patriarche de la vie monastique dans le Beauvaisis ; ne restons jamais inoccupés. Souvenons-nous aussi que l'oisiveté ne consiste pas seulement à rester inactifs : c'est être oisif, que de passer le temps à des visites inutiles, à des conversations frivoles, à des lectures légères et souvent dangereuses. S'il en est ainsi, que d'heures, de jours, et peut-être d'années nous avons perdus ! « Réglez votre temps, dit un pieux auteur, et partagez-le entre les affaires de votre âme et celles de votre corps ; est-il juste de donner tout au corps et rien à l'âme ? tout au monde et rien à Dieu ? Les jours passeront saintement et agréablement si vous vous occupez de la sorte [1]. »

Pratique.

Si vous ne restez jamais oisifs, le démon, vous voyant toujours occupés, ne trouvera ni l'occasion ni le temps de vous tenter.

[1] *Journal des Saints*, par le R. P. Jean-Étienne Grossez, II, 392.

28 Juillet.

SAINT SAMSON

Évêque & Confesseur.

480-564.

Vers le commencement du VIᵉ siècle, des religieux de la Grande-Bretagne vinrent se réfugier dans l'Armorique. Ils servaient de guides à une population entière d'hommes et de femmes, de libres et d'esclaves, cherchant à échapper au joug des Saxons qui pesait sur leur pays, et à se faire une nouvelle patrie. Pour prix de l'hospitalité que leur accordèrent les peuples de cette contrée, ils les éclairèrent des lumières de l'Évangile. « Ils implantèrent, dit un éloquent auteur, dans la Bretagne Armoricaine, dans notre Bretagne à nous, cette foi qui y est restée jusqu'à présent, si solidement enracinée [1]. »

Samson fut un des plus illustres parmi les apôtres de l'émigration bretonne. Il naquit au pays de Galles, vers l'an 480, d'une famille appartenant à la première noblesse du pays. Sa mère voulait le consacrer au Seigneur, de qui elle l'avait obtenu après une longue stérilité; mais Amon, son père, s'y opposa d'abord, aimant mieux lui ouvrir dans le monde la carrière des honneurs et de la fortune. Ayant reconnu ensuite la vocation de son

[1] *Les Moines d'Occident*, par M. le comte de Montalembert, II, 279.

fils pour l'état religieux, il le mit dans un monastère du Clamorgan[1], gouverné par Heltut, disciple, dit-on, de saint Germain d'Auxerre. L'école dirigée par Heltut a joui d'une grande célébrité. On y enseignait l'Écriture sainte, la philosophie, les sciences exactes, la grammaire et la rhétorique. Samson y trouva ses jeunes parents Malc, Gildas, Magloire et Paul, qui devinrent alors les émules de sa sainteté, et plus tard les compagnons de ses voyages. Sans négliger les autres sciences, il s'appliqua surtout à l'étude des Livres saints, sous la direction de l'Esprit de Dieu qu'il prit pour guide, bien plus que sa propre raison ou les lumières des docteurs. S'il rencontrait un passage obscur et difficile, il en recherchait l'intelligence à l'aide de la prière et du jeûne. Élevé au diaconat, puis au sacerdoce, par saint Dubrice, évêque de Landaf et de Caerléon, il résolut d'aller mener une vie plus parfaite encore, parmi des ermites qui habitaient une île voisine.

Ces religieux avaient pour chef un prêtre nommé Piron, qui gouvernait aussi un monastère fondé par ses soins dans la même île. Samson se mit sous sa direction, et marcha d'un pas rapide dans la pratique des conseils évangéliques. Il menait une vie fort austère, ne mangeant jamais de viande, travaillant et priant pendant le jour, et passant une partie de la nuit à lire et à méditer la sainte Écriture. Lorsque son corps était accablé de sommeil, il s'appuyait sur un mur ou sur quelque autre objet, et reposait debout, sans jamais se servir de lit. Devenu ainsi maître de ses sens et supérieur à toutes les fatigues, son âme communiquait librement avec

[1] Comté d'Angleterre, situé dans la partie sud-est de la principauté de Galles.

Dieu, comme si elle n'eût pas été unie à un corps mortel.

Au milieu de ses saints exercices, on vint lui apprendre que son père, gravement malade, désirait le voir avant de mourir. Samson, dans la crainte que l'ennemi de son salut n'eût imaginé ce prétexte pour le ravir à sa retraite, hésitait sur le parti qu'il devait prendre, lorsqu'un ordre de son ancien abbé, et de l'Évêque Dubrice, vint mettre fin à son irrésolution. A peine eut-il paru en la présence d'Amon, que celui-ci, déjà aux portes du tombeau, recouvra la santé. Après un entretien secret avec son fils, il déclara publiquement l'intention où il était de se faire religieux. Son épouse résolut elle-même d'entrer dans un monastère. Ses cinq fils suivirent cet exemple. Une seule fille restait : ils lui laissèrent de quoi subvenir à son entretien, et distribuèrent le reste de leurs biens aux pauvres et aux églises. Avant de rentrer dans sa solitude, Samson convertit encore Umbrafel, son oncle maternel, avec sa femme et ses trois fils. Ayant fait entrer ses frères et ses cousins dans divers monastères, il regagna son île emmenant avec lui son père et son oncle, tout joyeux de la riche moisson qu'il venait d'amasser pour les greniers du Seigneur.

La mort de l'abbé Piron força bientôt le Saint à quitter la vie érémitique pour le gouvernement du monastère de l'île. Mais, au bout de dix-huit mois, Samson ne pouvant amener sa communauté à imiter la vie humble, pauvre et mortifiée du Sauveur, se démit d'une charge qu'il n'avait acceptée que sur les vives instances de saint Dubrice. Il se retira en Irlande où ses vertus le trahirent de nouveau: en effet, il n'y fut pas plutôt arrivé, que des

religieux le supplièrent de les diriger dans les voies de la perfection évangélique ; ce qu'il fit pendant deux ans, à l'expiration desquels il reprit le chemin de son premier monastère. Il se retira ensuite avec Amon, dans une solitude sur les bords de la Saverne [1]. Un antre lui servit de demeure, et son père, environné de quelques humbles serviteurs de Dieu, habita dans les ruines d'un château abandonné.

Plus Samson se croyait indigne de la première place, plus le Seigneur se plaisait à l'élever. Il avait beau s'enfoncer dans les déserts et les forêts, une main invisible savait toujours l'y découvrir et l'en tirer. Son nom prononcé au concile de Caerléon, excita l'admiration des Pères de cette célèbre assemblée. Appelé au milieu d'eux, il fut sacré Évêque, et put ainsi exercer la plénitude du sacerdoces au milieu de ses frères que la main de Dieu conduisait vers une autre patrie.

Revêtu du caractère épiscopal, Samson partit à la tête d'une de ces émigrations bretonnes qui, pendant plus d'un siècle, versèrent dans l'Armorique toute une population nouvelle. Parmi les religieux qui l'accompagnaient, nous voyons ses cousins Malo, Gildas et Magloire. Amon était aussi de ce nombre; mais le Saint, craignant que la vieillesse de son père ne lui permît pas de résister aux fatigues de ce voyage, lui donna la conduite d'un petit monastère qu'il avait fondé sur les côtes de Cornouailles, et continua sa route vers les Gaules.

A l'époque où Samson pénétra dans la péninsule Armoricaine, ce pays, à l'exception de trois ou quatre villes épiscopales, était encore païen. « Tous

[1] Fleuve d'Angleterre qui arrose Glocester et se jette dans la baie de Bristol.

les symboles et les rites du paganisme, dit l'historien des *Moines d'Occident*, ses mythes et ses arcanes semblaient s'être concentrés dans cette contrée sauvage et brumeuse, où les avenues et les cercles de pierres levées, les *dolmens*, les *menhirs* se dressaient, tantôt au milieu d'immenses forêts de chênes et de houx, et des landes couvertes d'impénétrables buissons d'ajoncs, tantôt sur le haut des rochers granitiques de cette côte déchirée et rongée par l'Océan qui la bat au sud, au midi, et à l'ouest, de ses flots infatigables [1]. »

Samson débarqua au port d'Aleth [2], dont saint Malo fut, peu de temps après, le premier Évêque. Dès qu'il fut descendu sur le rivage, deux miracles montrèrent en lui l'envoyé de Dieu. Le démon pourtant, ne laissa pas attaquer son empire, sans opposer une vigoureuse résistance. Par ses inspirations, les bardes païens, c'est-à-dire les poètes de la religion druidique, défendirent leur culte avec acharnement. Rien n'ébranla le courage, ne ralentit le zèle du missionnaire. Il annonça Jésus-Christ avec la liberté d'un apôtre, confirma la vérité de ses paroles par de nouveaux miracles et par l'éclat de ses vertus. Il traitait son corps avec une grande sévérité, passait tout le temps du Carême dans une entière solitude, ne prenant que le repos et la nourriture rigoureusement nécessaires à soutenir sa vie. Ses travaux dans l'Armorique, dans les îles et contrées voisines, furent récompensés des plus abondantes bénédictions. Aidé de plusieurs autres ouvriers évangéliques, missionnaires et Évêques comme lui, il dissipa les ténèbres du druidisme à la céleste clarté de la religion chrétienne.

[1] *Moines d'Occident*, par M. le comte de Montalembert, II, 275-6.
[2] Plus tard la ville d'Aleth a pris le nom de Saint-Malo.

Il corrigea les désordres des mœurs, bannit les superstitions et les criminels usages qui se pratiquaient au premier jour de l'an. Il bâtit plusieurs monastères, dont un des plus fameux fut celui de Dol, qui se transforma plus tard en Evêché et devint dans la suite la Métropole de toute l'Armorique.

Le Bienheureux usa de l'ascendant que lui donnaient sa sagesse et ses vertus, pour délivrer Judwal, un des chefs indigènes, dépouillé de son héritage et emprisonné par un lieutenant tyrannique du roi Childebert. Il intervint de sa personne auprès de ce prince qui fit droit à sa demande, et le renvoya comblé de dons et d'honneurs. Ce fut en faveur du missionnaire breton que Childebert fonda, en Normandie, le monastère de Pentale dont, environ un siècle après, saint Germer fut nommé abbé. On rapporte que, par ses prières, Samson chassa un énorme serpent d'une grotte voisine de ce monastère.

Notre Saint rendit son âme au Seigneur, le 28 juillet de l'an 564, dans son abbaye de Dol où ses dépouilles, embaumées de précieux parfums, furent inhumées. Elles y restèrent jusqu'en 966. Alors, Salvator, Évêque d'Aleth, à l'approche des Danois que Richard, duc de Normandie, avait appelés à son secours contre Thibaut, comte de Chartres, les enleva et les transféra à Paris avec les corps de saint Malo, de saint Magloire, de saint Léonor, et ceux de plusieurs autres Bienheureux. Hugues-Capet, à la piété duquel fut confié ce riche dépôt, le plaça dans l'église Saint-Barthélemy, près du palais. Lorsqu'après le rétablissement de la paix entre Thibaut et Richard, les Bretons vinrent le réclamer, un sentiment de reconnaissance leur fit laisser

à Hugues une grande partie du corps de saint Samson. Vers l'année 1652, les prêtres de l'Oratoire, qui en étaient devenus possesseurs, détachèrent un os de l'un des bras de Samson et le donnèrent à Mgr Nicolas Choart de Buzanval, Evêque de Beauvais. Celui-ci le transféra solennellement dans l'église de Clermont dont le Saint est patron : cette précieuse relique y est encore de nos jours exposée à la vénération des fidèles. Quelques autres églises du diocèse invoquent aussi saint Samson comme leur patron. Son culte remonte à une haute antiquité : au commencement du VIIIe siècle, il était déjà fort célèbre en Bretagne.

Réflexions.

Si le chrétien doit prêter une oreille attentive à la voix de ses parents, qu'il se garde bien cependant de l'écouter lorsqu'elle pourrait arrêter sa marche vers le ciel ; qu'il n'hésite pas alors à lui préférer la voix de Dieu. Telle a été la conduite de Samson. Lorsque la grâce eut parlé à son cœur, n'écoutant pas les cris de la chair et du sang, il a marché généreusement à la suite de Jésus-Christ. Ainsi devons-nous agir lorsque le Seigneur, nous montrant le vide des espérances humaines, nous attire au bonheur des élus par des voies extraordinaires. Ne craignons rien : si nous quittons pour l'amour de lui notre père, notre mère, nos frères et nos sœurs, il saura nous récompenser au-delà de nos sacrifices. Cependant, Dieu ne fait taire les sentiments de la nature que pour leur en substituer d'autres plus saints, plus nobles et plus durables. Samson, en s'éloignant de sa famille, n'est pas devenu insensible pour elle. Un jour, Dieu permet qu'il la revoie : quelles touchantes preuves de tendresse ne lui donne-t-il pas ? Il lui ouvre, en la faisant tomber aux pieds du Sauveur, la route de la véritable félicité ; il la convertit, lui inspire la force de quitter le monde, et de le suivre dans la solitude. Il parle du néant de la terre et des immortelles délices du ciel, avec un langage si éloquent, à son père, à sa mère, à ses frères, à son oncle, à ses cousins, qu'il les gagne à Dieu et les mène à sa suite dans un asile consacré à la péni-

tence. Seule, une jeune fille reste au foyer paternel pour édifier les habitants de la contrée, et leur raconter l'héroïque abnégation et toutes les vertus de sa bienheureuse famille.

Tels sont les fruits de l'attachement chrétien, de cet attachement qui prend sa source dans les préceptes de l'Évangile. Combien il est rare de nos jours! Nous aimons nos parents pour la terre et non pour le ciel : ayons pour eux des sentiments plus purs et plus chrétiens.

Pratique.

Prier souvent pour la conversion de ses parents, lorsqu'ils ont le malheur d'être éloignés de Dieu.

11 Août.

SAINT DINAULT ET SAINT ARNOUL

Martyrs dans le Beauvaisis.

Saint Dinault (Ve siècle).—Tandis que les Huns, instruments des vengeances du ciel, répandaient le deuil dans nos contrées oublieuses de la loi de Dieu, un pieux enfant, nommé Dinault, y offrait le spectacle des plus touchantes vertus. Fort jeune encore, le soin de son salut et le désir de la perfection évangélique l'avaient porté à se dérober à la contagion des mauvais exemples et à se retirer en un lieu désert sur le territoire de Milly. Étranger aux amusements de son âge, uni à Dieu par la prière et la méditation des vérités éternelles, il amassa en peu de temps un riche trésor de vertus. Aussi, comme la terre n'était pas digne de le porter, il fut bientôt appelé à la gloire des élus.

Une troupe de barbares, qui semait, autour de Beauvais la terreur et la mort, rencontra l'innocent enfant dans une vaste prairie, près d'une fontaine d'eau vive, et lui demanda quel Dieu il adorait. Dinault, animé de l'esprit et soutenu de la force du Seigneur, rendit hautement témoignage à Jésus-Christ. Cette généreuse confession de foi irrita les idolâtres qui lui tranchèrent la tête.

Le jeune et courageux martyr n'a pas tardé à recevoir un culte public. Ses reliques placées dans

l'église de Milly, attirèrent en ce lieu un grand nombre de fidèles des pays voisins. Au XIIe siècle, un collége de huit chanoines et de six chapelains fut établi pour veiller, comme une garde d'honneur, autour de ce précieux dépôt. En 1442, l'église, le bourg et le château de Milly ayant été ruinés par les Bourguignons, le corps de Dinault fut transféré à l'abbaye de Saint-Lucien où, dans la suite, les religieux célébrèrent sa fête le 11 août, jour de sa mort. Le Saint était invoqué surtout contre l'épilepsie. La fontaine près de laquelle son sang coula, a toujours été l'objet d'une vénération particulière.

Saint Arnoul, martyr. — Les détails donnés par les hagiographes sur la vie de saint Arnoul ne paraissant pas appuyés sur des documents authentiques; une prudente réserve impose le devoir de ne parler que de son culte. Ce culte, dans le Beauvaisis, remonte à une haute antiquité Au XIIIe siècle, il était déjà célèbre, puisque la chapelle bâtie au territoire de Warluis, en l'honneur et sous le nom de saint Arnoul, fut dotée à cette époque de riches indulgences par le pape Alexandre IV. Les fidèles allaient autrefois y implorer le Bienheureux pour se préserver de la fièvre ou pour en obtenir la guérison. Quoique cette chapelle soit aujourd'hui affectée à des usages profanes, quelques pèlerins ne laissent pas de la visiter encore. Ils ont conservé l'habitude fort ancienne de passer sous une pierre tumulaire que l'on voit dans cette chapelle et sur laquelle on lit ces mots : « *Hic jacet sanctus Arnulphus martyr et eremita, fundator hujus capellæ*. Ici repose saint Arnoul, ermite et martyr, fondateur de cette chapelle. » Cette pierre est élevée de trois pieds et soutenue de quatre piliers. La structure

de cet édifice et l'inscription de la pierre semblent remonter au XI[e] siècle.

Les religieux de l'abbaye de Froidmont célébraient la fête de saint Arnoul le 24 octobre. Dans cette solennité, ils portaient religieusement sa statue à une fontaine éloignée de la chapelle d'environ cinq cents pas.

Réflexions.

L'amour de Jésus-Christ pour les hommes a été, dit saint Bernard, tendre et fort. Nos misères ont ému son Cœur divin, et, pour les soulager, il a vaincu les supplices et la mort. Les martyrs ont rendu au Sauveur amour pour amour. En le voyant sur le chemin du Calvaire, ils ont marché à sa suite. Comme le Cyrénéen, ils l'ont aidé à porter sa croix; ils ont partagé son calice de fiel et d'amertume et mêlé leur sang au sang qu'il a versé pour la rédemption du monde. Cette conduite a été pleine de sagesse : en souffrant pour Jésus-Christ le mépris, la douleur et les mauvais traitements, ils ont acquis une gloire et une félicité éternelles.

Avons-nous pour le divin Maître un amour semblable à celui qui embrasait le cœur des martyrs? Les douleurs de sa vie mortelle, les angoisses qu'il a endurées pour nos péchés touchent-elles notre cœur au point d'y exciter des sentiments de vive componction? Notre amour est-il assez fort pour nous faire renoncer à des plaisirs que Jésus-Christ condamne, supporter avec une patiente résignation les épreuves qu'il nous envoie, et confesser son saint Nom en présence des hommes? L'aimons-nous enfin avec cette sagesse qui ne demande pour récompense ni les distinctions qui flattent l'orgueil, ni les biens qui nourrissent la sensualité, mais qui recherche avant tout sa grâce en ce monde et son royaume dans l'autre?

Pratique.

J'unirai toutes mes souffrances à celles que Jésus-Christ a endurées pour nous sur la croix.

13 Aout.

SAINTE RADEGONDE

Reine de France.

Morte en 584.

Radegonde était captive, lorsque, pour la première fois, elle mit le pied sur le sol du royaume de France. En l'année 529, les rois Thierry Ier et Clotaire Ier ayant passé le Rhin et ravagé la Thuringe, la princesse, avec son jeune frère, se trouva au nombre de leurs prisonniers. Elle n'avait que dix ans, et déjà cependant, elle avait été victime des plus douloureuses infortunes. Le commencement de sa vie rappelle les tristes événements qui ont affligé les premières années de sainte Clotilde. Fille d'un roi de Thuringe [1], elle a vu, dès son berceau, comme Clotilde, son père assassiné par un oncle ambitieux et cruel. Comme Clotilde aussi, elle fut élevée à la cour du meurtrier qui l'avait rendue orpheline. A toutes ces épreuves, la ruine de sa patrie par Thierry et Clotaire vint ajouter celle de l'esclavage.

Malgré l'extrême jeunesse de Radegonde, sa beauté précoce frappa vivement les deux frères : ils furent même sur le point d'en venir aux mains,

[1] Basin, roi de Thuringe, laissa, en mourant, trois fils, Baderic, Hermenfroi, et Berthaire, père de Radegonde. Voulant être seul maître du royaume, Hermenfroi mit à mort Berthaire, et fit la guerre à Baderic qui fut vaincu et prit la fuite.

quand il s'agit de savoir qui l'aurait en partage. Elle finit par échoir à Clotaire, prince cruel et débauché [1].

Clotaire conduisit sa prisonnière dans le palais d'Athies, à deux lieues de Péronne; là, il lui fit donner une éducation soignée, et même littéraire [2], dans l'intention d'en faire un jour son épouse. Radegonde prit tellement goût à l'étude que, plus tard, le latin et le grec lui devinrent aussi familiers que sa langue maternelle; mais elle s'appliqua davantage encore à la science et surtout à la pratique de la religion, dont elle recueillit les divins enseignements de la bouche de saint Médard, Évêque de Noyon. Dès que le Pontife eut régénéré son âme dans les eaux du salut, toutes ses actions montrèrent qu'elle n'avait pas fait à Jésus-Christ de vaines promesses : bien différente de ces chrétiens dont la vie forme un si étrange contraste avec les engagements de leur baptême, Radegonde mena au château d'Athies une vie de retraite, de silence, de mortification et de prière. Heureuse du bonheur attaché à l'exercice de la vertu et aux œuvres de la charité, elle ne demanda point au monde ses plaisirs; elle fut indifférente à ses éloges. Le désir de plaire à Dieu lui rendit facile l'observance de ses préceptes, et la porta même à suivre les conseils évangéliques destinés aux âmes les plus parfaites. Elle résolut, dit la religieuse qui a écrit sa Vie [3], de consacrer sa virginité au Seigneur, sans se lier néanmoins par aucun vœu. Parmi les vertus dont elle donna l'exemple, il y en avait deux que la

[1] Les *Moines d'Occident*, par M. le comte de Montalembert, II, 308.
[2] *Ibid.*, 309.
[3] Baudonivie, religieuse du monastère de Sainte-Croix; elle vivait du temps de sainte Radegonde.

princesse paraissait affectionner davantage : le zèle pour la maison de Dieu, et la charité envers les nécessiteux. Elle ornait l'église du palais et la balayait de ses propres mains, pensant, avec raison, qu'il n'y a rien d'abject et de bas dans tout ce qui se rapporte au culte divin. Elle réunissait autour d'elle les enfants pauvres, leur enseignait à connaître, à prier et à aimer Dieu, et leur distribuait elle-même de la nourriture et des vêtements. Elle visitait les malades et leur prodiguait les soins les plus assidus et les plus tendres. Elle fonda, dans le voisinage du palais, un hôpital qui en reçut un grand nombre et fut, toute sa vie, l'objet constant de sa sollicitude [1].

Il y avait huit ans que Radegonde était au palais d'Athies, édifiant toutes les personnes de sa suite, soulageant et consolant les pauvres et les malades dont elle était la providence et la mère, lorsque Clotaire vint lui déclarer sa résolution de l'épouser. Plus sensible aux dangers qu'aux honneurs d'un rang si élevé, la jeune princesse, qui désirait n'appartenir qu'à Jésus-Christ, s'échappa la nuit dans une barque avec quelques fidèles servantes. Mais, après avoir erré quelque temps dans les campagnes et dans les bois, elle fut trouvée et conduite à Clotaire. Lorsque ce prince la prit pour épouse, elle montra moins la joie d'une heureuse fiancée, que la résignation d'une victime. Cependant elle fut fidèle à ses nouveaux devoirs. Par sa bonté, sa douceur et sa prévenance envers le roi, elle s'efforça d'adoucir son caractère brutal et de corriger ses mœurs dissolues. Le prince l'aima passionnément, au moins pour un temps, tout en se plaignant de sa

[1] *Annales de l'Eglise de Noyon*, par J. Levasseur, 381.

froideur et de l'étrange contraste qu'il rencontrait à chaque instant entre les habitudes de Radegonde et les siennes [1] : « Ce n'est point une reine que j'ai là, disait-il, c'est une vraie religieuse [2]. »

En effet, l'épouse de Clotaire vivait comme si elle eût été consacrée à Dieu. Ses habits royaux cachaient les instruments de la pénitence. La nuit, elle se levait, et allait s'étendre sur un cilice; souvent, lorsque l'illustre Pénitente regagnait sa couche, elle pouvait à peine y réchauffer ses membres à demi-gelés [3]. Tout son temps était employé à la prière, à l'étude des saintes Lettres, à des entretiens prolongés avec les Prélats qui venaient à la cour de Soissons, au soulagement des pauvres, et à l'administration de son hôpital d'Athies.

« Tout, dans la vie de Radegonde, dit l'auteur des *Moines d'Occident*, révélait l'empire absolu de la foi du Christ sur son âme, et l'ardente passion de servir cette foi sans réserve et sans retard. Tantôt on la voyait, lorsque ses servantes avaient vanté le nouvel attrait qu'ajoutait à sa beauté une sorte de coiffure ornée de pierreries, à l'usage des reines barbares, courir déposer ce diadème sur l'autel de l'église la plus voisine. Tantôt, indignée de rencontrer sur sa route un temple païen, un vestige de ce qu'elle regardait comme une superstition diabolique, elle s'arrêtait au milieu de son cortége militaire, pour en ordonner la destruction immédiate : malgré les cris furieux et la résistance acharnée de la population d'alentour, composée de

[1] *Les Moines d'Occident*, par M. le comte de Montalembert, II, 310.

[2] *Bolland.* aug., III, p. 69. (*Vita S. Radegundis.*)

[3] *Bolland.*, *ibidem.*

Francs encore idolâtres, qui voulaient défendre avec leurs épées et leurs bâtons le sanctuaire de leur culte national, elle ne s'éloignait que lorsque l'édifice avait disparu dans les flammes [1]. »

La reine était trop vertueuse pour conserver longtemps les bonnes grâces d'un prince d'une vie licencieuse et déréglée. Bientôt, Clotaire s'offensa de ses reproches aussi respectueux que tendres, et la prit en aversion. Il ne craignit pas de lui causer une mortelle douleur, en faisant égorger le jeune frère qui avait partagé sa captivité. Ce fut le signal de la délivrance de Radegonde [2]; elle quitta la Cour, avec la permission de son mari, et vint à Noyon demander à saint Médard le voile des religieuses.

Elle alla trouver le Pontife à l'autel où il célébrait, et le supplia de la consacrer à Dieu. Cette demande surprit le Saint : il hésita, objectant à la reine l'indissolubilité de son mariage, et le danger qu'il y avait d'irriter le roi son époux. Les grands et le peuple intervinrent et lui défendirent, avec menaces, de donner à la reine une consécration qui la ferait passer du trône dans un cloître. Au milieu du tumulte que cette scène inattendue soulevait dans l'église, Radegonde se retire dans la sacristie, coupe elle-même sa chevelure, se couvre d'un voile, et se présente de nouveau à saint Médard, lui disant d'une voix forte et comme inspirée du ciel : « Si vous refusez de me consacrer au Seigneur, si vous craignez plus un homme que Dieu, le souverain Pasteur vous demandera un

[1] *Les Moines d'Occident*, II, 311. (Voir les *Acta SS. des Bollandistes...*) En racontant ce dernier trait, Baudonivie dit : « *Quod audivimus, dicimus; et quod vidimus, testamur.* »

[2] *Les Moines d'Occident*, II, 312.

compte rigoureux de la brebis que vous aurez rejetée de son bercail. » A ces mots, les grands et la foule furent saisis d'étonnement, et Médard, comme frappé de la foudre [1], lui imposa les mains et la consacra diaconesse [2]. Clotaire lui-même, averti bientôt de ce qui venait de se passer dans l'Église de Noyon, n'osa revenir sur ce qui avait été fait [3].

Radegonde abandonna ses vêtements de reine et ses pierreries à l'église où elle venait de prendre Jésus-Christ pour époux, et fit vendre sa ceinture d'or au profit des pauvres. Usant aussitôt de sa liberté reconquise, elle alla vénérer plusieurs sanctuaires, laissant partout sur sa route des marques de sa libéralité. Après avoir prié quelque temps auprès du tombeau de saint Martin, elle visita Cande, lieu où le Bienheureux était mort, et s'établit ensuite dans le palais de Saix en Poitou, que son époux lui avait concédé. Là, elle vécut en vraie recluse et pratiqua les plus rigoureuses pénitences. Elle se prodigua aux pauvres et aux malades, et leur rendit les services les plus rebutants, baignant elle-même les lépreuses, et approchant ses lèvres

[1] *Bolland.*, aug., III, p. 70.

[2] Les diaconesses étaient dans la primitive Église, des veuves et quelquefois des vierges, chargées de remplir à l'égard des femmes une partie des fonctions que les diacres remplissaient envers les hommes. Elles visitaient les pauvres, instruisaient les catéchumènes de leur sexe, et les dirigeaient pendant quelque temps dans la vie chrétienne. La porte par laquelle les femmes entraient à l'église leur était confiée ; elles maintenaient le bon ordre parmi les personnes de leur sexe. Leur réception qui se faisait par l'imposition des mains, n'a jamais été regardée comme une consécration sacramentelle. Au XI[e] siècle, on ordonnait encore des diaconesses dans l'Église d'Occident. Alors, cet usage avait été aboli depuis longtemps dans l'Église orientale. (*Origines et raison de la liturgie cath* , par J.-B -E. Pascal, p. 494. éd. Migne).

[3] *Les Moines d'Occident*, II, 313.

de leurs plaies les plus repoussantes. La conduite héroïque de cette noble reine, n'est-elle pas bien propre à confondre notre sensualité et notre pusillanime délicatesse?

Cependant, Radegonde ne tarda pas à rencontrer un grand péril pour ses résolutions et ses vœux. Clotaire, par une de ses habituelles inconstances, voulut venir l'arracher à sa solitude. A cette nouvelle, Radegonde se jette aux pieds du Sauveur; elle a recours à la prière, aux larmes, aux jeûnes et aux veilles, pour échapper au malheur qui la menace. Le Seigneur daigna venir à son secours : il lui apprit par la bouche d'un saint solitaire, qu'elle sortirait victorieuse de cette épreuve. Reprenant confiance, elle se réfugia près du tombeau de saint Hilaire de Poitiers, d'où elle écrivit à son époux, en ces termes : « Ne comptez plus sur moi : j'appartiens à Dieu. Un roi, quelque puissant qu'il soit, ne doit pas chercher à me ravir à mon Seigneur et Maître. » Le Dieu qui tient dans sa main le cœur des princes, changea celui du roi : Clotaire, touché du langage de son épouse, lui donna l'assurance qu'il ne troublerait plus son repos à l'avenir, lui permit de bâtir un monastère à Poitiers, et regagna sa capitale.

Sans perdre un instant, Radegonde se mit à l'œuvre. Eustapius, comte de la province, et saint Pient, Évêque de Poitiers, la secondèrent de leurs conseils, et mirent à sa disposition de fortes sommes d'argent. Cette entreprise commencée en 544, ne fut terminée qu'en 559 [1]. « Quand le monastère fut achevé, la Sainte y entra triomphalement, au milieu de la joie populaire, et en fendant

[1] Dufour, *Histoire générale du Poitou*, in-8°, p. 149.

les flots de spectateurs, qui, après avoir inondé les places et les rues, couvraient encore les toits des maisons, d'où ils pouvaient la voir passer [1]. » Telle fut l'origine du monastère de Sainte-Croix qui fut si longtemps l'un des plus célèbres de la France, et de l'église Sainte-Radegonde, appelée église Notre-Dame jusqu'à la mort de la bienheureuse Fondatrice.

Cependant, bientôt de nouvelles angoisses assaillirent Radegonde : Clotaire vint à Tours, sous prétexte de dévotion, mais, en réalité, pour enlever celle qu'il appelait toujours sa chère reine. Cette fois encore, Dieu protégea visiblement sa servante. Il se servit, pour empêcher le roi d'exécuter son dessein, de l'illustre Germain, Evêque de Paris. Celui-ci, à qui Radegonde avait écrit pour implorer son appui, alla trouver le prince devant le tombeau de saint Martin, et le supplia à genoux, et avec larmes, de ne pas se rendre à Poitiers. Les paroles, l'accent et l'humble posture du Pontife, firent une vive impression sur le cœur du roi. S'agenouillant à son tour devant le bienheureux Germain, il le pria de demander, en son nom, pardon à la reine de tout ce que de mauvais conseils l'avaient porté à entreprendre contre elle. Désormais, Clotaire la laissa vivre en paix dans son cher monastère de Poitiers.

Délivrée enfin de toute inquiétude du côté de son époux, Radegonde s'occupa de constituer sa communauté sur une base solide. L'exemple de la pieuse Fondatrice avait attiré dans son monastère deux cents jeunes filles de races et de conditions diverses : on y voyait des gauloises de famille sénatoriale, et des princesses franques du sang des

[1] *Moines d'Occident*, II, 314 ; *Bolland.*, aug. III, p. 76.

Mérovingiens [1]. Elle leur donna la règle que saint Césaire d'Arles avait instituée, un siècle auparavant, pour le monastère que gouvernait sa sœur. A sa prière, les Évêques du deuxième concile de Tours, sanctionnèrent la clôture perpétuelle de ses religieuses. Pour elle, préférant l'obéissance au commandement, et ne voulant pas les gouverner elle-même, elle fit élire pour abbesse, une jeune fille, nommée Agnès, qu'elle avait élevée, et dont elle connaissait la sagesse et les vertus. Radegonde se mit au rang et s'astreignit aux obligations des simples religieuses. Elle se livrait sans répugnance, quand son tour était venu, aux plus bas et aux plus pénibles emplois de la maison. Sa vie était d'une grande austérité : elle s'abstenait de vin, quoique la règle ne le défendît pas. Elle ne faisait, chaque jour, qu'un repas consistant en un peu de pain d'orge et quelques fèves. Il y avait même des jours où elle ne prenait aucune nourriture. Elle couchait sur un lit de cendres couvert d'un simple cilice. Pour mortifier sa chair encore trop délicate à son gré, elle appliqua un jour sur sa poitrine une croix de métal, qu'elle avait fait rougir au feu : ce signe fut comme le stigmate sacré de son amour pour le Sauveur crucifié [2]. Jusqu'à la fin de sa vie, elle porta sous ses vêtements une chaîne de fer qui la serrait d'une manière si étroite, qu'elle lui faisait endurer les plus cuisantes douleurs. Nous nous étonnons, et peut-être nous nous scandalisons d'une si rigoureuse pénitence : c'est que nous n'avons point pour le péché la haine qui animait les Saints, ni pour Dieu l'amour qui embrasait leur cœur. Si nous ne sommes pas assez

[1] Greg. Turon., *De Glor. Confessor.*, c. 106.
[2] Venance-Fortunat, *Vita Stæ Radeg.*

forts pour imiter leur courage, soyons au moins confus de faire si peu pour gagner le ciel.

Autant Radegonde était sévère pour elle-même, autant elle était indulgente et bonne pour ses bien-aimées religieuses. Elle leur portait une tendresse de mère. Lorsqu'elle les voyait à ses côtés, elle leur disait souvent : « Je vous aime tant, que je ne me souviens plus ni d'avoir eu des parents, ni d'avoir épousé un roi. Je n'aime plus que vous, jeunes filles que j'ai choisies, vous jeunes fleurs que j'ai plantées, vous mes yeux, vous ma vie, vous mon repos, et tout mon bonheur [1]. »

Tout à Dieu et à sa tendresse pour ses sœurs, elle n'entendait même plus les bruits du dehors. Comme, un jour, elle était en prière avec deux religieuses, l'une d'elle lui dit : « Madame, je reconnais dans les airs que chantent ces danseurs, un de ceux que je chantais moi-même autrefois. » — « En vérité, lui répondit la reine, j'admire que, appartenant au Seigneur, vous vous plaisiez à écouter ces bruits du monde. » — « Mais vraiment, reprit la sœur, c'est que je retrouve là deux ou trois de mes propres chansons. » — « Eh bien ! répliqua la reine, je prends Dieu à témoin que je n'ai pas entendu une seule note de cette musique profane [2]. »

La sainte Religieuse trouvait dans la divine Eucharistie un avant-goût du bonheur du ciel qui la dédommageait au centuple des fausses joies du monde. Son respect pour cet auguste Sacrement la portait à préparer de ses mains le pain du sacrifice. Elle avait aussi une grande vénération pour la Croix du Sauveur : désirant posséder quelques reliques

[1] Baudonivia, *ap. Bolland.*, aug. III, p. 77.
[2] Venance-Fortunat, *ibid.*

de ce bois sacré, elle envoya plusieurs prêtres [1] en demander à Justin, empereur de Constantinople. A leur retour, la nouvelle Hélène reçut avec des transports de joie le précieux fragment que ce prince lui avait accordé. Cette portion de la vraie Croix, enchâssée dans l'or, et ornée de pierreries, fut portée dans l'église du monastère avec une grande solennité, par saint Euphrone, Évêque de Tours. Ce fut à l'occasion de cette translation, que l'on entendit pour la première fois les accents sublimes du *Vexilla regis* et du *Pange lingua... lauream* composés par le poète Venance-Fortunat [2], en l'honneur de la Croix de Jésus-Christ. Dès ce moment, le monastère cessa de porter le nom de la glorieuse Vierge Marie à laquelle il avait été consacré, pour prendre celui de Sainte-Croix, qu'il a toujours conservé dans la suite.

Si Radegonde n'avait pas voulu être la première dans son monastère, elle n'y veillait pas moins au maintien de la discipline et au règne de la piété. Souvent elle donnait des conseils à ses religieuses. Parmi les paroles qu'elle leur adressait, on cite les

[1] D'après le texte de S. Grégoire de Tours, il semblerait que ces prêtres auraient été envoyés par Marovée, Evêque de Poitiers Cependant, il est certain qu'ils ont été envoyés par Radegonde elle-même. Le texte de S. Grégoire de Tours est corrigé de la manière suivante dans l'édition Migne : *Radegundis beata in partes Orientis clericos destinat*. (Voir la *Vie de sainte Radegonde*, par Baudonivie et Fortunat.) — *Greg. Tur.*, 517-518, édition Migne.

[2] « Venance-Fortunat, dit M. le comte de Montalembert, était un italien qui, en venant visiter les sanctuaires de la Gaule, s'était fixé à Poitiers. Il fut, longtemps après, Évêque de cette ville et biographe de Radegonde, mais il n'était alors renommé que par son talent poétique. La reine cloîtrée en avait fait son secrétaire et l'intendant des biens du monastère. Venance-Fortunat est honoré comme saint. » (*Moines d'Occident*, II, 315.)

suivantes : « C'est moi qui vous ai choisies pour travailler ensemble dans le temps, afin de nous réjouir dans l'éternité. Servons fidèlement le Seigneur..., cherchons-le avec simplicité, et un jour nous pourrons lui dire : Nous avons fait ce que vous nous avez commandé; donnez-nous ce que vous nous avez promis. »

La Sainte conserva toujours une vive sollicitude pour les intérêts de son époux, de la Maison royale de France, et de sa nouvelle patrie. Elle ressentit une profonde affliction de la révolte et de l'horrible châtiment de Chramne, l'un des fils de Clotaire. Plus tard, au plus fort des querelles qui divisaient Frédégonde et Brunehaut, elle intervint souvent pour les amener à des sentiments de conciliation et de paix. Le salut du pays la préoccupait toujours; elle tremblait de tout son corps, quand elle apprenait quelque nouvelle rupture. Elle écrivait aux rois [1], l'un après l'autre, puis aux principaux seigneurs, pour les conjurer de veiller aux intérêts du peuple. « La paix entre les rois est ma victoire », disait-elle. Pour l'obtenir de Dieu, elle faisait prier toute sa communauté, redoublant elle-même ses jeûnes, ses pénitences et ses aumônes [2].

Ses mortifications étaient accompagnées d'une grande confiance en Dieu, et d'une foi qu'aucune adversité n'ébranlait : elle en fut souvent récompensée par le don des miracles. On raconte qu'elle délivra des possédés, rendit la vue à des aveugles et ressuscita des morts. Plusieurs fois, des malades recouvrèrent la santé, en faisant usage des vêtements qu'elle avait touchés. Vers la fin de sa vie,

[1] On sait que, par suite du partage du royaume entre les fils de Clovis, la France était gouvernée en même temps par plusieurs rois.

[2] Baudonivie, *Vie de sainte Radegonde*.

dit la religieuse Baudonivie, elle éprouva de fréquentes extases. Ses sœurs l'entendirent souvent converser avec Jésus-Christ et les anges, et virent une éblouissante lumière resplendir sur son visage. A l'approche de sa dernière heure, elle chercha à les consoler par l'espoir de se retrouver ensemble au ciel, et elle leur promit de ne pas les oublier devant Dieu. Puis, ayant reçu avec une foi vive et une ardente piété la divine Eucharistie et l'Extrême-Onction, elle rendit paisiblement le dernier soupir, le 13 août 587, en prononçant ces paroles : « Gloire à Dieu dans les cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

Radegonde fut la première reine qui donna l'exemple, depuis si fréquent, d'une tête couronnée soumise à la discipline commune des lois monastiques. La piété ne lui avait pas fait perdre le goût des lettres, qu'elle nourrissait par de fréquents entretiens avec saint Grégoire de Tours et le poète Venance-Fortunat.

En l'absence de l'Évêque de Poitiers, Grégoire de Tours vint célébrer les obsèques de la sainte Reine. « Autour de son cercueil, dit ce Prélat, les deux cents religieuses qu'elle avait retirées du monde, pour les donner à Dieu, célébrèrent dans une sorte d'églogue plaintive les vertus de leur abbesse, et l'amour qu'elle leur inspirait. Puis, lorsque le corps fut conduit au cimetière, où la clôture prescrite par la règle de saint Césaire interdisait aux religieuses de le suivre, elles se pressèrent aux fenêtres, sur les tours et les créneaux du monastère, et de là, rendirent un dernier hommage à la royale Fondatrice, par leurs lamentations et leurs sanglots [1].

[1] *Greg. Turon., de Gloria Confessorum*, c. 106.

Le corps de sainte Radegonde, enveloppé dans l'humble habit de sa profession, mais muni du sceptre et de la couronne royale, fut enseveli dans l'église qu'elle avait fait bâtir en dehors des murs de la ville, sur le terrain attenant au monastère de Sainte-Croix. On le retrouva encore intact, lorsqu'en l'année 1412, son tombeau fut ouvert par Simon de Cramaud, Évêque de Poitiers.

Peu de temps après la mort de la Sainte, l'église où elle reposait ne suffisant plus au concours des pèlerins qui venaient la vénérer, on en construisit une autre plus vaste et plus riche, qui a été elle-même remplacée par celle qui existe encore aujourd'hui. Cette dernière date de l'an 1012, sauf la nef qui fut reconstruite au XIIIe siècle [1]. En 1562, les Calvinistes brûlèrent les reliques de la bienheureuse Reine. Quelques-uns de ses ossements calcinés, recueillis par de pieuses mains, ont été donnés dans ces derniers temps par Monseigneur Pie, Évêque de Poitiers, aux religieuses de la communauté de Sainte-Croix, qui retracent encore de nos jours les vertus de leur auguste Fondatrice.

Réflexions.

Le Fils de Dieu a paru sur la terre, non seulement pour nous racheter, mais pour nous servir de modèle et nous instruire. Or, si nous voulons marcher sur ses traces, il faut entrer dans la voie des humiliations et des souffrances, car c'est la voie qu'il a constamment suivie : de sa naissance à sa mort sur la Croix, sa vie a été une suite non interrompue d'abaissements et de douleurs. Quand il nous dit : « Faites ce que vous m'avez vu faire », de quelle autorité ne doit pas être pour nous une parole appuyée sur de si saints exemples?

Élevée à l'école de ce divin Maître, Radegonde en a fidèle-

[1] *Vies des Saints de l'Eglise de Poitiers*, par M. l'abbé Auber, p. 303.

ment reproduit les traits et suivi les leçons. Dans la prospérité, elle s'imposait des mortifications et des sacrifices volontaires, pour lui ressembler davantage ; au temps de l'épreuve, elle le remerciait avec effusion de ce qu'il la trouvait digne d'être associée aux douleurs de sa Passion. Pour ne point perdre de vue et bien convaincre ses religieuses elles-mêmes que l'âme ne se sanctifie que par le renoncement et la patience, elle voulut avoir toujours devant les yeux des fragments de la vraie Croix, et donner à son monastère le nom de ce bois sacré.

Combien nous serions forts contre les revers de ce monde si, comme Radegonde, nous nous étions habitués à marcher à la suite de Jésus-Christ, et à porter sa Croix ! Les yeux fixés sur cette Croix, devenue l'ancre de notre salut, nous opposerions aux coups inattendus de l'adversité, à l'abandon de nos amis les plus chers, aux angoisses de la maladie, aux terreurs de la mort, une calme et inébranlable confiance en Dieu. Comment un chrétien peut-il se plaindre de ses maux, lorsqu'il contemple le Sauveur attaché sur un vil instrument de supplice ?

Pratique.

Ayez dans votre demeure un Crucifix, sur lequel vous puissiez constamment contempler votre Rédempteur et votre Modèle.

16 Août.

—

SAINT ARNOUL

Évêque de Soissons.

Mort en l'année 1087.

Si, par sa vie, saint Arnoul est étranger à notre diocèse, sa canonisation y rattache son culte. C'est dans un concile tenu à Beauvais qu'il a été proclamé Bienheureux, et digne de recevoir les hommages et les prières des fidèles. Il appartient donc à la glorieuse famille des saints Protecteurs dont nous avons le plus d'intérêt à connaître les vertus pour les imiter, la puissance pour l'invoquer.

Arnoul, issu d'une noble et vertueuse famille du Brabant[1], montra, dès sa jeunesse, beaucoup de goût pour la piété. Comme il était doué d'une constitution fort robuste, ses parents le destinèrent à la profession des armes, dans laquelle il s'acquit une grande réputation sous les rois Robert et Henri I[er]. Cependant, c'était dans la carrière de la sainteté, et non sur les champs de bataille, que la véritable gloire l'attendait. Ayant perdu son père, il renonça aux mariages avantageux qui lui étaient offerts, et, un jour, sous prétexte de se rendre à la

[1] Son père se nommait Folbert et sa mère Meisinde. Sa mère, sur une prédiction qui lui avait été faite, l'appela Christophe (porte-Christ). Son parrain, Arnoul d'Oudenarde, lui donna son nom que le Saint a conservé. (*Gallia christiana*, IX, 414.)

Cour du roi de France, il quitta son pays, et alla se retirer dans l'abbaye bénédictine de Saint-Médard de Soissons.

Après une année de probation [1], Arnoul fut chargé de l'aumônerie du monastère. Heureux de servir dans les pauvres la personne même de Jésus-Christ, il leur témoigna une charité pleine de tendresse et de dévouement. Cet emploi ne l'empêcha pas d'être assidu aux exercices de la discipline régulière. Il devint le modèle des religieux, non-seulement par sa scrupuleuse obéissance aux moindres prescriptions de la règle, mais encore par sa vie humble et mortifiée. Sa vertu n'était ni austère, ni chagrine : on lui voyait toujours une douce gaieté, une inaltérable égalité de caractère. Bientôt, le désir d'une plus grande perfection le porta à demander à Renaud, son abbé, la permission de se retirer [2] dans une petite cellule séparée du monastère. L'ayant obtenue, il y passa trois années et demie [3] dans le silence et la prière, ne mangeant que du pain d'orge, et ne buvant qu'un peu d'eau.

A la mort de Renaud, le monastère de Saint-Médard eut de grandes épreuves à subir; un malheureux religieux nommé Ponce, qui en obtint la direction à prix d'argent, le mit à deux doigts de sa perte. En peu de temps, le nouvel abbé dissipa les biens de la communauté, et la réduisit à un tel état de dénûment, que l'on fut obligé d'y suspendre

[1] *Gallia christiana*, IX, 414.

[2] Un religieux, appelé Érébold, venait par sa mort de laisser cette cellule vide. Dans l'ordre de saint Benoît, l'on était encore à cette époque dans l'habitude de laisser vivre en anachorètes ceux qui étaient appelés à la solitude. (Baillet, *Vie de S. Arnoul.*)

[3] *Gallia christiana*, IX, 414.

l'office divin. Dans cette extrémité, les religieux les plus réguliers, remplis d'une juste indignation, adressèrent leurs plaintes à Thibaut de Pierrefonds, Evêque de Soissons. Sur les instances de ce Prélat, le roi leur permit de procéder à une autre élection [1]. Arnoul, à cause de sa réputation de sainteté, pouvait, mieux que tout autre, réparer tant de maux; aussi, fut-il élu par les suffrages unanimes des moines et des feudataires, du clergé et du peuple [2]. Lorsque Thibaut, avec quelques religieux, se présenta dans la celluled'Arnoul, et lui fit part de son élection, « le Solitaire, dit un auteur, fut tout consterné. Il écrivit sur une tablette pour s'excuser, et demander au moins un délai jusqu'au lendemain, afin d'examiner la volonté de Dieu. On le lui accorda : mais, de peur qu'il ne s'enfuît pendant la nuit, on lui donna des gardes. Lorsqu'il les vit endormis, il se sauva par-dessus la muraille [3]. » Ayant marché durant quelque temps, Arnoul se trompa de chemin, et rentra dans la ville, au moment où il croyait s'en éloigner. Découvert dans le lieu qu'il avait choisi pour retraite, il comprit que son élection avait été un effet de la volonté de Dieu, et s'y soumit.

Sous la direction d'Arnoul, le monastère de Saint-Médard vit renaître son ancienne prospérité. La discipline y fut remise en vigueur, l'église

[1] Cette permission était nécessaire, car, dans les abbayes royales, les religieux ne nommaient leur abbé que par privilége du roi. Toutefois, le consentement de l'Evêque du diocèse dans lequel le monastère était situé, était rigoureusement requis, comme le déclare un concile tenu à Francfort en 794. (*Cours alphab. de Droit canon.*, par l'abbé André, I, 21, éd. Migne.)

[2] *Gallia christiana*, IX, 414.

[3] *Dict. de l'Hist. universelle de l'Eglise*, par M. L.-F. Guérin, II, 497.

reçut tous les objets nécessaires au culte, les propriétés perdues furent recouvrées; mais la simplicité évangélique du nouvel abbé déplut à quelques religieux dépourvus de l'esprit de leur saint état, qui auraient préféré lui voir plus de faste et moins d'austérité. Pour échapper à sa surveillance, ils persuadèrent au roi d'obliger le Saint à le suivre à la guerre [1]. Arnoul ne voulant pas reprendre un état que la crainte de Dieu l'avait porté à quitter, abdiqua sa charge, fit élire à sa place un religieux exemplaire, nommé Gérard, et rentra dans sa cellule, où, plus que jamais, il mena une vie pénitente et mortifiée. Ses veilles, ses jeûnes et ses prières lui méritèrent le don de prophétie, et le pouvoir de faire des miracles.

Le simoniaque Ponce étant venu à Soissons, avec la reine Berthe, pour expulser Gérard et reprendre le gouvernement du monastère, Arnoul sortit de sa retraite, alla trouver Berthe, et lui dit : « Si vous chassez d'ici le saint abbé Gérard, vous serez vous-même chassée du royaume, et vous mourrez dans l'affliction et le mépris [2]. » L'événement vint bientôt confirmer cette prophétie.

Retiré du monde, Arnoul s'intéressait encore aux amis qu'il y avait laissés. Souvent, en particulier, il priait pour la conversion d'un Chevalier nommé Géric, qui menait une vie fort déréglée.

[1] En raison des grands biens que l'abbaye de Saint-Médard tenait de la libéralité des rois, ses abbés devaient, en temps de guerre, leur livrer des troupes et se présenter eux-mêmes au combat, à la tête de leurs vassaux. A cette époque, les Évêques eux-mêmes, dit M. Delettre, étaient obligés de se trouver sous les drapeaux, avec leurs hommes de fiefs, lorsqu'il fallait marcher contre l'ennemi. (*Hist. du diocèse de Beauvais*, II, 190.)

[2] *Dict. univ. de l'Hist. de l'Église*, par M. L.-F. Guérin, II, 498.

Mais, un jour, la main du Seigneur s'appesantit sur Géric : celui-ci perdit tous ses enfants, et fut frappé lui-même d'une maladie qui paraissait incurable. Cédant alors aux conseils de sa femme, il se fit porter en litière à la cellule d'Arnoul. Le religieux ayant ordonné de placer son ancien ami devant sa fenêtre, lui dit : « Mon frère Géric, j'ai obtenu de Dieu, qu'il vous envoyât cette maladie, pour vous faire rentrer en vous-même. » Géric répondit : « Que le Seigneur, par vos prières, me rende la santé, et je marcherai avec fidélité dans la voie de ses commandements. » De son côté, l'épouse de Géric supplia le Saint, avec larmes, d'avoir aussi pitié d'elle. Celui-ci lui dit : « Vous serez récompensée d'avoir fidèlement servi votre mari dans sa maladie. Géric obtiendra de Dieu une entière guérison. Vous en aurez un fils qui naîtra dans un an, à pareil jour; il portera le nom de Lambert, et sera le soutien et la consolation de votre vieillesse. » Puis, s'adressant à Géric, il ajouta : « Marchez désormais dans la voie de la justice... Rendez aux pauvres ce que vous leur avez pris... Que vos aumônes soient continuelles et abondantes... Traitez vos débiteurs avec indulgence... Rendez grâces à Dieu du bien qu'il vous accorde, et soyez assidu aux divins offices. On vous a apporté malade, mais vous retournerez à cheval, en pleine santé. » Toutes les paroles sorties de la bouche du Saint reçurent leur plein et entier accomplissement [1].

Sur ces entrefaites, l'église de Soissons se trouva privée de pasteur. Après la mort de Thibaut de Pierrefonds, Ursion avait été élevé sur ce siége;

[1] *Dict. univ. de l'Hist. de l'Eglise*, par M. L.-F. Guérin, II, 498, 499.

mais, comme il ne réunissait pas les qualités exigées par les lois canoniques, un concile réuni à Meaux sous la présidence de Hugues, légat du saint Pontife Grégoire VII, venait de le déposer. On procéda à une nouvelle élection, et Arnoul obtint les voix des membres les plus édifiants du clergé. Ce choix ne pouvait manquer d'être agréable aux Pères du concile de Meaux, qui s'empressèrent de le ratifier.

Des messagers furent envoyés, de la part du Légat, vers Arnoul, pour l'inviter à se présenter devant le concile. En apprenant son élection, le Bienheureux s'écria : « Laissez un pécheur offrir à Dieu quelques fruits de pénitence ; ne lui imposez pas une fonction qui demande une sagesse consommée. » Cependant, par obéissance aux ordres du Légat, il se rendit au sein du concile, espérant y faire prévaloir les motifs de son refus. Mais le Légat ne lui en laissa pas le temps ; à peine vit-il Arnoul dans cette sainte assemblée, qu'il fit relire son acte d'élection au milieu des acclamations de tous les assistants, lui ordonna d'accepter l'Episcopat, de prendre place au rang des Evêques, et lui marqua le jour et le lieu où il le sacrerait lui-même.

Humblement résigné à la volonté de Dieu, Arnoul alla méditer quelque temps dans sa cellule sur les nouvelles obligations qu'il était sur le point de contracter. A l'époque fixée par Hugues, il partit, avec quelques religieux, pour la ville de Die en Dauphiné[1], dont le Légat était Evêque. En passant à Vertus, petite ville située sur le territoire de Châlons-sur-Marne, il reçut de Thibaut, comte de

[1] Cette ville fait aujourd'hui partie du diocèse de Valence.

Champagne, un bienveillant et honorable accueil; ce fut de là qu'il envoya un de ses compagnons dire à la reine Berthe : «Vous donnerez naissance à un fils qui se nommera Louis, et gouvernera le royaume de France [1]. »

Son sacre eut lieu le 19 décembre de l'an 1081. A son retour, il visita Cluny, où saint Hugues, abbé de ce monastère, lui rendit les honneurs dus à ses vertus et à son rang. Mais, en arrivant à Soissons, il eut la douleur de ne pouvoir entrer dans sa ville épiscopale : elle était au pouvoir de Gervais, frère d'Ursion, qui l'occupait avec une nombreuse troupe de soldats.

Dans des circonstances si critiques, Arnoul n'abandonna pas son troupeau. D'Oulchy-le-Château, qu'il choisit pour lieu de sa résidence, il lui prodigua tous les soins d'un vigilant et infatigable pasteur. Il visita les paroisses de son diocèse, consacra de nouvelles églises, évangélisa le peuple, réforma les abus, combattit les superstitions, et restaura la discipline ecclésiastique. L'on rapporte plusieurs miracles opérés par lui au commencement de son Episcopat. Une révélation du ciel lui fit connaître la mort de Simon, comte de Crépy au moment même où elle arriva [2]. La réputation de sa sainteté était si grande, que les habitants de Vienne en Dauphiné avaient formé le projet de l'enlever de force, pour le placer sur le siége archiépiscopal de cette ville [3].

Connaissant la prudence et la sagesse d'Arnoul, saint Grégoire VII lui confia la double mission de

[1] *Gallia christiana*, IX, 351, et M. L.-F. Guérin, *Dict. de l'Hist. univ. de l'Eglise*, II, 499.
[2] *Gallia christiana, ibidem* (*anno* 1082).
[3] *Gallia christiana, ibidem* (*anno* 1083).

substituer un pasteur légitime à celui qui avait envahi le siége de Thérouanne, et de pacifier la Flandre livrée aux meurtres, aux brigandages, et aux discordes intestines. Dieu bénit le zèle et les travaux du Saint : grâce à son esprit conciliateur, un Evêque élu suivant les règles canoniques consola l'Église de Thérouanne, et les Flamands se réconcilièrent les uns avec les autres. Les habitants d'Oudembourg [1], pour le retenir au milieu d'eux, lui ayant offert l'église de Saint-Pierre avec ses dépendances ; le Saint y fonda, en 1084, un monastère de religieux, auxquels il donna la règle de saint Benoît.

Arnoul, après avoir passé deux ans dans la Flandre, revint au milieu de son troupeau. Mais, voyant qu'il ne pouvait remédier aux maux que son Église souffrait par suite des sacriléges empiètements de la puissance temporelle, il renonça aux fonctions de l'Episcopat, et se retira dans sa cellule de Saint-Médard. Cependant, en l'année 1087, à la demande de quelques illustres personnages de la ville d'Oudembourg, il quitta encore sa solitude, pour aller mettre fin aux désordres qui recommençaient à affliger la Flandre ; la mort seule l'empêcha de terminer son œuvre de conciliation. Il y avait sept jours qu'il était arrivé au monastère d'Oudembourg, lorsqu'il tomba malade. Trois semaines après, le jour de l'Assomption de la Très-sainte Vierge, il alla célébrer au ciel le triomphe de la Reine des anges [2]. Le corps d'Arnoul fut inhumé dans l'église de Saint-Pierre d'Oudembourg.

[1] Ville située à environ une lieue d'Ostende.

[2] *Dict. de l'Hist. univ. de l'Eglise*, par M. L.-F. Guérin, II, 501.

Bientôt, les miracles qui eurent lieu sur sa tombe y attirèrent un grand nombre de pèlerins.

En l'année 1120, un concile réuni dans la cathédrale de Beauvais [1], sous la présidence de Conon, Evêque de Préneste et Légat du Saint-Siége, délibéra sur la sainteté d'Arnoul. Hariulfe, abbé du monastère d'Oudembourg, qui avait écrit la Vie du Saint en deux livres, était présent. Lisiard, Evêque de Soissons, offrit au concile cette Vie, à laquelle il avait joint un troisième livre [2]. Il exposa les vertus du Bienheureux, raconta les miracles dus à son intercession, et ajouta : « Quant à moi, si son corps était dans mon diocèse, il y a longtemps qu'il ne serait plus en terre ». Guillaume de Champeaux, qu'un auteur du temps appelle la Colonne des Docteurs, soutint avec beaucoup d'éloquence la cause de la canonisation d'Arnoul. « Les Evêques présents, dit l'historien du diocèse de Beauvais, examinèrent l'écrit renfermant la Vie d'Arnoul, et déclarèrent qu'il faudrait n'être pas animé de l'esprit de Dieu, pour s'opposer à l'exaltation du saint Pontife [3]. » Alors, de l'avis unanime des Pères du concile de Beauvais [4], le Légat et le Métropolitain

[1] A cette époque, l'église, connue sous le nom de *Basse-Œuvre*, servait encore d'église cathédrale. Cet édifice, qu'une sage restauration vient de préserver de la ruine, est le plus ancien monument religieux de notre diocèse, et rappelle les plus précieux souvenirs. Là eut lieu, en 845, le premier concile de Beauvais, dans lequel le célèbre Hincmar fut sacré Archevêque de Reims. En 1013, fut déposé sur son autel l'acte de donation qui fit passer le comté de Beauvais à Roger de Champagne et à ses successeurs sur le siége épiscopal de Beauvais. Là vinrent prier les papes Calixte II en 1119, et Innocent II en 1131, avec Suger, saint Bernard et plusieurs cardinaux. (*Hist. du diocèse de Beauvais*, par M. Delettre, I, 60 ; II, 60, 78-9.)

[2] *Gallia christiana*, IX, 351.

[3] M. Delettre, II, 67.

[4] Ce concile eut lieu la sixième année de l'Épiscopat de Pierre de

portèrent un décret autorisant le culte du Bienheureux, et invitèrent Lambert, Évêque de Noyon, dans le diocèse duquel le corps d'Arnoul avait été inhumé, à le faire lever de terre, et à l'exposer à la vénération publique.

Ce décret fut exécuté le 1er mai de l'année 1121 [1]. Oudembourg vit arriver à cette solennité une multitude de fidèles venus de la Flandre, de la Zélande,

Dammartin. Outre le Légat du Saint-Siége, l'Archevêque de Reims et l'Évêque de Beauvais, étaient présents à ce concile Guillaume de Champeaux, Évêque de Châlons, Geoffroy de Chartres, Henri d'Orléans, Gilbert de Paris, Enguerrand d'Amiens, Robert d'Arras, Jean de Thérouanne, Lambert de Noyon et Tournai, Bouchard de Cambrai, Barthélemy de Laon, et Lisiard de Soissons. (Voir M. Delettre, II, 66, et l'*Hist. universelle*, déjà citée, II, 502.)

1 La canonisation des Saints n'avait pas lieu dans les premiers siècles de l'Église, et elle n'a plus lieu aujourd'hui de la manière dont nous venons de retracer celle de saint Arnoul.

Dans l'origine, l'acte de la canonisation était bien simple : lorsqu'un chrétien avait souffert le martyre, on élevait un autel sur sa sépulture et l'on y offrait le saint sacrifice. La foi des peuples devançait ainsi la sanction solennelle de l'Église. Ces canonisations spontanées étaient inspirées par le Saint-Esprit à des hommes remplis de la plus ardente piété. Plus tard, on dut prendre de sages précautions. L'Évêque dans le diocèse duquel un chrétien avait subi le martyre, n'inscrivait le nom de celui-ci dans les martyrologes ou les diptyques, qu'après s'être assuré qu'il avait souffert pour la foi catholique. Vers le milieu du IVe siècle, on assimila aux martyrs ceux qui avaient pratiqué les vertus chrétiennes dans un degré héroïque, et par l'intercession desquels des miracles avaient été opérés, soit pendant leur vie, soit après leur mort. A la fin du Xe siècle, le Pape se réserva le droit de canonisation. Le premier exemple de canonisation solennelle eut lieu en 993, lorsque Jean XV canonisa Udalric, Évêque d'Augsbourg.

La procédure faite pour une canonisation solennelle est toujours accompagnée d'une grande prudence et des plus scrupuleuses formalités. Lorsqu'une personne est décédée en odeur de sainteté, et qu'elle s'est rendue célèbre par des miracles, si un souverain, une population, une communauté veut la faire placer authentiquement dans le catalogue des Saints, une requête est adressée au Pape, et une commission est instituée pour instruire la cause. Cette cause est exa-

du Brabant et de la Basse-Picardie. Les habitants du Beauvaisis, n'oubliant pas que le Saint avait été canonisé au milieu d'eux, conservèrent toujours pour sa mémoire une grande vénération.

Réflexions.

En visitant un jour une abbaye de Bénédictins, un homme du monde, disait au religieux qui l'accompagnait : « Mon père, sans doute qu'avant d'entrer ici, vous avez tous commis quelque forfait. »

Telle est peut-être la pensée de plusieurs, à la vue des privations auxquelles les Saints se sont assujettis. Détrompons-nous : si quelques pénitents célèbres ont eu avant leur conversion, une conduite déréglée, il n'en est pas de même de tous ceux qui ont quitté les délices du siècle pour suivre Jésus-Christ sur la route du Calvaire. La plupart d'entre eux étaient moins coupables que nous ; mais ils comprenaient mieux que nous la grièveté de l'injure que le péché fait à Dieu, et avaient sans cesse devant les yeux la crainte de ses jugements. De ce nombre était Arnoul. Sa jeunesse fut édifiante ; il donna à ses compagnons d'armes l'exemple de toutes les vertus ; cependant, il fit le sacrifice de ses biens et de sa liberté, pour embrasser un genre de vie fort austère. Dans sa cellule de reclus, à la tête de l'abbaye de Saint-Médard, sur le siége de l'Église de Soissons, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, il se regarda et agit comme un débiteur toujours redevable envers la Justice divine.

Si Dieu ne vous ordonne pas de vivre loin du monde, il ne vous exempte pas pour cela de l'obligation d'expier vos fautes. Faites-vous donc une solitude dans votre propre demeure, et là, pleurez vos péchés, en présence de votre Père céleste qui

minée dans un consistoire secret, composé des seuls cardinaux, puis dans un consistoire public, et enfin dans un troisième qui n'a qu'une demi-publicité.

Il faut distinguer la béatification de la canonisation. Par la béatification, le Pape donne une simple permission d'honorer par un culte particulier un serviteur ou une servante de Dieu. Ce culte se borne à une église, à une contrée, à un diocèse, tandis que la canonisation ordonne que le saint soit vénéré dans toute la catholicité. (Voir l'ouvrage qui a pour titre : *Origines et Raison de la liturgie catholique*, par J. B.-E. Pascal, édit. Migne, art. Canonisation.)

vous voit et vous entend. Mettez un frein à votre chair trop souvent rebelle, en la privant des aliments délicats, et de tout ce qui peut se changer en aiguillon du péché. Souffrez avec résignation et offrez à Dieu les peines qu'il lui plaira de vous envoyer.

Pratique.

Lorsque je me reconnaîtrai coupable de quelques fautes, je me hâterai d'en faire l'humble aveu au ministre du Seigneur, et je travaillerai aussitôt à les expier.

4 Septembre.

—

SAINT OUEN

Archevêque de Rouen

609-683.

Saint Ouen était fils d'Authaire et d'Aiga, l'un et l'autre de la première noblesse de France. Il vint au monde, vers l'an 609, à Sancy, village situé à trois lieues de Soissons. Un souvenir de la vie de saint Colomban se rattache à son enfance. Comme le grand moine irlandais, pendant son exil, se rendait de la cour du roi de Neustrie à celle du roi d'Austrasie, il s'arrêta dans un château bâti près de la Marne [1], et qui appartenait à Authaire. La mère de notre Saint le présenta au pauvre exilé qui le bénit, ainsi que ses deux frères. Cette bénédiction, dit un auteur, leur porta bonheur, et domina toute leur vie [2]. Jusqu'à l'âge de douze ans, le jeune seigneur fréquenta l'académie florissante de Soissons, où plus de quatre cents moines cultivaient les lettres et les règles saintes [3]. Il alla ensuite à la cour de Clotaire II, et continua ses études à l'École du Palais, qui était comme un cénacle de saints et d'apôtres [4].

[1] Ce château était en un lieu nommé Eussy.

[2] Les *Moines d'Occident*, par M. le comte de Montalembert, II, 534.

[3] *Hist. de S. Léger*, par Dom Pitra, p. 29.

[4] Même ouvrage, p. 27.

Alors le bienheureux Éloi répandait à la cour le parfum de ses vertus. Tous, roi, nobles et peuple, admiraient son désintéressement, sa sagesse et sa piété. Saint Ouen fit sa connaissance, et se lia bientôt avec lui d'une si étroite amitié, qu'ils semblaient n'avoir qu'un cœur et qu'une âme. Il s'efforça de marcher sur ses traces, et devint bientôt lui-même, pour les autres, un modèle achevé de toutes les vertus chrétiennes. Saint Germer, qui était aussi à la cour, le vénéra comme son père spirituel et son maître dans la piété. Sous les règnes de Clotaire II, de Dagobert Ier et de Clovis II, l'union et les travaux de ces trois illustres saints, Eloi, Ouen et Germer, contribuèrent puissamment à la prospérité de l'Etat, à la gloire de la Religion et à la défense de l'Eglise. Les simoniaques et les hérétiques rencontrèrent en eux de redoutables adversaires. Si, trop souvent, nos premiers rois ont payé un regrettable tribut à la barbarie de leur siècle, nous devons dire, à leur éloge, que, souvent aussi, ils ont estimé, et fait servir au bonheur de leurs sujets la vertu, la sainteté et la science.

Saint Ouen exerça à la cour les importants emplois d'archi-chapelain royal, de maître du palais, et de référendaire ou gardien du sceau [1]. Il dut cette dernière charge à Dagobert Ier, dont il avait gagné la confiance et les bonnes grâces.

Le Saint ne sépara jamais ses devoirs envers son prince, de ses devoirs envers Dieu. Au milieu d'occupations aussi nombreuses que difficiles, il trouvait du temps pour la prière, l'assistance aux divins offices, et l'exercice de la charité chrétienne.

[1] Légende du propre de Beauvais. (Voir l'*Hist. de S. Léger*, par Dom Pitra, pour la nature de ces divers emplois, *passim.*)

La fidélité aux choses qui sont de précepte rigoureux, ne suffisait pas à sa piété : il suivait encore les conseils évangéliques. Sous l'habit d'un courtisan, il portait un cilice. Il avait su se créer à la cour une solitude, où il se dédommageait, par des jeûnes, des veilles et des pénitences volontaires, des sacrifices qu'il était obligé de faire au monde. Cette noble conduite n'enlève-t-elle pas toute excuse aux chrétiens lâches et tièdes qui, sous les plus frivoles prétextes, se dispensent des obligations que la religion leur impose?

Les talents, le noble caractère et la sainteté du chancelier lui donnèrent un grand ascendant sur les mœurs de la cour. Si le vice n'en disparut pas, il finit par rougir et se cacher, rendant ainsi hommage à la vertu. Bien des fois, des âmes touchées de la grâce de Dieu s'en éloignèrent, pour aller opérer leur salut dans quelque monastère. Saint Ouen voulut être lui-même de ce nombre. Ayant cherché un lieu convenable au dessein qu'il méditait, il le trouva non loin de la Marne, un peu au midi de deux monastères fondés par ses frères [1], auprès d'un torrent nommé *Rebais*. Ce lieu était une clairière qui lui avait été montrée, pendant trois nuits de suite, par une nuée resplendissante en forme de croix. Il y bâtit un monastère [2], qui garda le nom de ce torrent, quoique le Saint lui eût d'abord donné celui de Jérusalem, comme un symbole de la paix fraternelle, et de la vie contem-

[1] L'aîné de ses frères, nommé Adon, bâtit sur une hauteur qui domine la Marne, le monastère de Jouarre, qu'il soumit à la règle de saint Colomban. Radon, le second, en éleva un autre qui fut appelé Reuil.

[2] Les trois monastères de Jouarre, de Reuil et de Rebais, formaient une sorte de triangle entre la Marne et le Morin. (*Moines d'Occident*, II, 536.

plative qu'il comptait y faire régner [1]. Mais le roi et les grands ne lui permirent pas d'habiter ce pieux asile, et il lui fallut rester au palais mérovingien, jusqu'au moment où les suffrages du clergé et du peuple de Rouen l'appelèrent à succéder à saint Romain sur le siége archiépiscopal de cette ville.

La foi, la doctrine et les mœurs de saint Ouen, le rendaient digne de gouverner cette métropole, une des plus considérables de France. Son élection eut lieu en 639, en même temps que celle de saint Éloi pour l'Église de Noyon [2]. Les deux nouveaux élus quittèrent aussitôt la cour, et se préparèrent dans la retraite à la réception des ordres sacrés. Saint Ouen, ayant été élevé à la prêtrise [3], préluda aux travaux de son Episcopat en allant prêcher dans les Gaules, et même, dit-on, jusqu'en Espagne [4]. A son retour, saint Eloi vint le retrouver à Rouen, où ils reçurent ensemble la consécration épiscopale, dans l'église du monastère de Saint-Pierre, le 21 mai de l'an 640.

Malgré des vertus bien affermies, le nouveau Pontife craignait de succomber sous le poids de l'Épiscopat. Pour mériter que Dieu augmentât ses forces et ses lumières, il redoubla ses prières, ses jeûnes et ses austérités. Il avait toujours présent à l'esprit le compte rigoureux que tout pasteur des peuples doit rendre à Dieu pour les brebis confiées à sa garde. Sa sollicitude s'étendait à toutes les parties de son vaste diocèse. Il le parcourait sans cesse,

[1] *Moines d'Occident*, II, 536.
[2] *Vie de S. Eloi*, par saint Ouen, traduite par Ch. Barthélemy, introd. 34.
[3] *Vie de S. Eloi*, par saint Ouen, l. II, c. 2.
[4] *Hist. de S. Ouen*, par F. Farin, I, 3e partie, 136.

confirmant les justes dans la foi, et appelant les pécheurs à la pénitence. Il donnait des secours aux pauvres, des consolations aux affligés, parlait à tous du royaume des cieux, et des moyens d'y arriver. Quelquefois, des miracles vinrent ajouter une nouvelle puissance à sa parole. Un jour, par ses prières, les provisions destinées aux nécessiteux se trouvaient tout à coup augmentées; un autre jour, une pluie bienfaisante tombait sur la plaine desséchée; ou bien, des châtiments sévères atteignaient les coupables qui, sourds à ses avertissements, continuaient de profaner le saint jour du dimanche.

Les bénédictions du ciel récompensèrent le zèle apostolique du Pontife. Il eut la joie de réduire sous l'obéissance de Jésus-Christ, un grand nombre d'hommes superstitieux et barbares. Pour consolider son œuvre de régénération religieuse, et subvenir aux besoins spirituels de son peuple, il s'appliqua à former des prêtres capables de cultiver avec succès la vigne du Seigneur. Il fonda lui-même, ou favorisa l'érection de plusieurs églises, monastères et hôpitaux. Les célèbres abbayes de Saint-Vandrille, de Jumiéges et de Fécamp, sont des gloires de son Episcopat. Malgré ses nombreux travaux dans le diocèse de Rouen, il trouva encore du temps pour procurer ailleurs la gloire de Dieu, et défendre les intérêts de l'Eglise et de l'Etat. Il évangélisa diverses contrées des Gaules; il assista, en 644, avec plusieurs autres Métropolitains, entre lesquels il occupa le troisième rang [1], au concile

[1] *Vie de S. Eloi*, par saint Ouen, traduite par M. Ch. Barthélemy, introd. 32.—Il en assembla un lui-même dans sa ville épiscopale, où l'on dressa seize canons qui sont venus jusqu'à nous. On ignore en qu'elle année fut tenu ce concile.

de Châlons-sur-Marne ; pendant tout son Episcopat, il ne cessa de donner de sages et paternels conseils aux princes de son temps, et surtout à la vertueuse reine Bathilde.

Le Bienheureux a laissé de précieux souvenirs dans nos contrées. Déjà, au temps où il était chancelier de Dagobert, il avait pris une grande part à la fondation d'un monastère auprès de la ville de Compiègne : comme il chassait alors avec le roi dans la forêt de Cuise, on raconte qu'une croix lumineuse parut subitement dans les airs. Frappé de ce prodige, Dagobert en demanda l'explication à son chancelier, qui répondit : « Dieu veut que l'on rende, en ce lieu, un culte à l'instrument de notre salut ». Suivant les conseils de saint Ouen, Dagobert y fit élever un monastère sous le titre de Sainte-Croix, et lui assigna des revenus en terre et en bois sur les deux rives de l'Oise [1].

Vers la quinzième année de son Episcopat, saint Ouen contribua à l'érection d'une autre abbaye dans le pays de Bray, en engageant saint Germer à consacrer sa fortune à cette pieuse fondation. Ce fut encore des mains du saint Archevêque de Rouen qu'Angadrème, appelée à devenir l'illustre pa-

[1] La version du titre original, dont Charles IV délivra, en 1324, une copie certifiée, porte que le roi Dagobert rencontra, en chassant dans la forêt de Cuise, au mois de mai, une plaine couverte de neige, au milieu de laquelle une croix était dessinée ; mais d'autres auteurs assurent que la croix fut aperçue dans les airs...... Un village se forma bientôt autour du monastère, et prit le nom de La Croix-Saint-Ouen. Ce monastère eut beaucoup à souffrir de l'invasion des Normands, et devint ensuite un simple prieuré... Le village fut entièrement détruit en 1359 par les Anglais et les Navarrais réunis... Les anciens bâtiments abbatiaux consumés par l'incendie, ne furent pas rétablis..... (Extrait d'une Notice de M. Graves. *Précis statistique sur le canton de Compiègne*, p. 156-7.)

tronne de la ville de Beauvais, reçut le voile des vierges. Souvent il honora de sa présence, édifia par ses vertus, et instruisit par ses discours les religieuses du monastère de l'Oratoire dont elle était abbesse.

Jusqu'à l'âge de soixante-quatorze ans, saint Ouen exerça son ministère de Pontife avec un zèle que la vieillesse et les infirmités ne purent ralentir. Quand ses forces ne lui permirent plus de voyager à pied, il ne se crut pas pour cela dispensé du soin de paître son troupeau ; monté sur une mule, il allait dans les villes, les bourgs et les villages, réveiller la foi de ses diocésains.

Un des derniers actes de sa vie, fut la réconciliation des Neustriens et des Austrasiens. Jusqu'à son dernier soupir, il accomplit la double et glorieuse tâche d'établir ici-bas le règne de Dieu et la paix entre les hommes. Ayant désigné pour son successeur le vertueux Ansbert, abbé de Fontenelle, il mourut en odeur de sainteté à Clichy, près de Paris, le 24 août de l'an 683.

Un mot d'un célèbre auteur fait voir quel respect les contemporains de saint Ouen avaient pour ses vertus. « Il exerça, dit-il, dans toute la province de Rouen, une sorte de souveraineté à la fois spirituelle et temporelle ; car il avait obtenu du roi de Neustrie un privilége d'après lequel on ne pouvait y établir, sans son aveu, ni Evêque, ni abbé, ni comte, ni aucun juge [1]. »

Le corps du Bienheureux fut solennellement porté de Clichy à Rouen, et inhumé dans l'église du monastère de Saint-Pierre, hors des murs de la ville, connu depuis sous le nom de monastère de

[1] *Moines d'Occident*, par M. le comte de Montalembert, II, 537.

Saint-Ouen [1]. Quatre ans après, saint Ansbert, son successeur, à la vue des merveilles opérées sur son tombeau, en retira ses précieuses reliques, les mit dans une châsse d'argent, et les exposa à la vénération des fidèles. Transportées à Paris en 842, réintégrées dans leur ancienne abbaye en 918, elles furent livrées aux flammes par les calvinistes en 1562, sauf quelques portions qui en avaient été extraites avant cette époque, et données à diverses églises.

Le Beauvaisis a toujours invoqué saint Ouen avec confiance, persuadé que ce Pontife lui continue dans le ciel la sollicitude dont il lui a donné tant de preuves pendant sa vie.

Réflexions.

S'il est difficile de vivre saintement dans le monde, le salut pourtant n'y est pas impossible ; mais, pour échapper à la pernicieuse influence de ses exemples et au joug de ses maximes, il faut veiller, prier, se mortifier, et rentrer souvent en soi-même. Saint Ouen n'a conservé, au sein de la cour, le recueillement, la piété, la crainte de Dieu, qu'à force de vigilance, de prières, d'austérités, et de retour sur sa propre conscience. N'espérons pas échapper par d'autres moyens aux perfides entraînements du monde. Si nous ne veillons, l'ennemi nous surprendra, si nous n'avons l'esprit de prière, nous manquerons de force, si nous ne mortifions notre chair,

[1] L'abbaye de Saint-Ouen fut bâtie l'an 536 par Clotaire Ier ou sainte Clotilde sa mère, sous le nom de Saint-Pierre. Il en est qui font remonter son origine à saint Victrix, Archevêque de Rouen, qui mourut vers le commencement du Ve siècle. Elle fut détruite par les Normands en 841 et réparée ensuite. Elle fut dévastée par trois incendies successifs en 1156, 1201 et 1248. Une nouvelle et complète restauration suivit le dernier incendie. En 1319, l'abbé Jean VIII jeta les fondements de l'admirable basilique qui fut continuée par ses successeurs et qui subsiste encore aujourd'hui. Cette basilique est un des plus beaux monuments gothiques de la Normandie et de la France entière. (*Dict. des Abbayes*, édité par M. Migne, 607.)

elle se révoltera; et, si nous ne sommes fidèles à examiner souvent notre conscience, nous boirons l'iniquité sans presque nous en apercevoir. Environné de ces saintes précautions, le chrétien ne se laissera point gagner à la cause du monde, qui est celle de la vanité et des plaisirs ; tout au contraire, à l'imitation de saint Ouen, il gagnera ses amis et ses proches à la cause de Dieu. Ainsi en sera-t-il de vous, si vous avez la prudence de recourir aux mêmes moyens. En voyant que jamais vous ne transigez avec vos devoirs pour lui plaire, et que vos actions sont en rapport avec vos croyances; en vous trouvant observateur scrupuleux de vos moindres engagements, et plein d'une douce charité envers tous, le monde, au lieu de vous appeler dans son camp, passera dans le vôtre. Uni aux âmes que vous aurez gagnées à Dieu, vous vous encouragerez mutuellement à marcher d'un pas de plus en plus ferme dans la voie du ciel, au terme de laquelle Dieu vous prépare une récompense éternelle.

Pratique.

Demandons-nous chaque jour, dans l'examen du soir, si le respect humain ne nous a fait omettre aucun de nos devoirs religieux.

7 Septembre.

SAINT EUSTACHE

Abbé de Flay (aujourd'hui Saint-Germer)

Mort en 1211.

Eustache naquit dans le Beauvaisis, et donna de bonne heure des signes non équivoques de la sainteté à laquelle il devait parvenir. Sa science et ses vertus, et, en particulier, la pureté et la touchante simplicité de ses mœurs, lui méritèrent d'être admis, jeune encore, dans les rangs du clergé. Philippe de Dreux, Évêque de Beauvais, juste appréciateur de son mérite, lui accorda sa bienveillance et son amitié, le fit son secrétaire, et lui conféra la prêtrise.

Pieux, instruit, de bon conseil, fortement attaché à ses devoirs [1], le Saint devint de jour en jour plus cher au Pontife. Il gagna aussi l'estime et l'affection des religieux de Flay. Ceux-ci recoururent souvent à ses conseils, et, après la mort de Hugues-le-Pauvre, ils l'élurent pour leur abbé. Un historien nous a conservé la lettre qu'ils écrivirent, en cette circonstance, à Philippe de Dreux, pour le prier de ratifier leur choix. « Après avoir imploré, disaient-ils, la clémence du Saint-Esprit, sans le secours duquel toute prière est vaine, nous avons

[1] *Hist. du diocèse de Beauvais*, par M. Delettre, II, 391-192.

élu votre secrétaire, homme honorable, simple et droit, à qui, de toute part, on rend un bon témoignage. Nous vous le présentons, père vénérable, afin que vous daigniez étendre sur lui votre main pour le bénir [1]. »

Quoiqu'il en coûtât beaucoup à l'Évêque de Beauvais de se séparer d'Eustache, sachant combien son élection devait être utile à l'Eglise, il consentit à la ratifier. Suivant l'usage usité en ces temps, le nouvel élu promit soumission et obéissance à Philippe, à ses successeurs, ainsi qu'à l'Eglise de Beauvais, et reçut du Prélat l'institution canonique [2].

Notre Saint gouverna son abbaye avec autant de prudence que de bonté. Sa charité et sa douceur le faisaient considérer moins comme un supérieur que comme un père. Mais les religieux de Flay ne jouirent pas longtemps de sa présence au milieu d'eux. Pour appeler ses enfants à une nouvelle croisade contre les infidèles, combattre la monstrueuse hérésie des Albigeois [3], et détruire les vices et les désordres dont beaucoup de chrétiens donnaient le triste exemple, l'Eglise réclamait le concours des

[1] *Histoire et Antiquités du diocèse de Beauvais*, par Louvet, I, 451-452.

[2] *Hist. du diocèse de Beauvais*, par M. Delettre, II, 192.—« Anciennement, dit Louvet, les abbés et abbesses du diocèse faisaient aux Évêques et au chapitre de Beauvais, le serment d'obédience... Les abbés de Saint-Lucien, de Saint-Germer, de Saint-Symphorien, de Breteuil, de Saint-Quentin, de Froidmont, de Beaupré, de Lannoy et l'abbesse de Saint-Paul, devaient être bénis en l'église cathédrale de Beauvais, et faire le serment d'obédience en ces termes : *Ego...... humilis..... abbas ordinandus promitto tibi..... et successoribus tuis atque matri ecclesiæ Belvacensi debitam subjectionem et obedientiam, secundum sanctorum Patrum instituta, et propria manu subscribo.* » (I, 334.)

[3] Ces hérétiques condamnaient tous les sacrements de l'Eglise,

prêtres animés d'un saint zèle, et doués du talent de la parole. Le courage, le dévouement et l'éloquence d'Eustache ne lui firent pas défaut. Il alla partager les travaux apostoliques du célèbre Foulques de Neuilly, et de plusieurs autres prédicateurs choisis parmi les Prémontrés et les Cisterciens. D'éclatants succès couronnèrent ses efforts : partout où il éleva la voix, il réveilla la crainte des jugements de Dieu, et fit naître de généreuses résolutions.

Les fruits que l'Église recueillit des prédications d'Eustache, engagèrent l'illustre Pontife Innocent III à envoyer le Bienheureux en Angleterre, avec le titre de Légat apostolique. Là aussi, la religion avait de grands maux à déplorer. On y voyait un triste mélange de corruption et d'ignorance : le saint jour du dimanche était profané ; l'impitoyable usure dévorait la substance du pauvre ; les cimetières et l'entrée des églises servaient à des opérations mercantiles.

Eustache parut au milieu de ce peuple comme un apôtre des premiers siècles : il en avait la foi, le zèle et la charité ; il travailla avec ardeur à réformer les mœurs des chétiens et à leur inspirer l'amour de la chasteté. Ses exemples et ses discours, souvent accompagnés de miracles, opérèrent beaucoup de conversions. Non loin de Cantorbéry, le Saint bénit une fontaine, en un lieu appelé Vui : à dater de ce moment, un grand nombre de malades

regardaient le mariage comme défendu, attaquaient les cérémonies de l'Eglise, les prérogatives du clergé. Le Bas-Languedoc surtout fut infecté de leurs erreurs. Le Pape Innocent III confia aux moines de Cîteaux le soin de ramener par la persuasion tant de populations égarées que protégeaient en secret Raymond VI de Toulouse, le vicomte de Béziers, et plusieurs autres seigneurs.

y trouvèrent leur guérison. De nos jours, le souvenir de ces miracles est encore vivant dans cette contrée. Les hérétiques eux-mêmes appellent la fontaine de Vui le *Puits Saint-Eustache* ou *le saint Puits*. Ils vont y puiser de l'eau qu'ils conservent dans leurs demeures pour la guérison des yeux, le soulagement des enfants malades, et des personnes atteintes de la fièvre. A Rumesnel, pays peu éloigné de Vui, Eustache donna une nouvelle preuve de la puissance que Dieu lui avait accordée. Comme l'eau salubre y manquait, il fit jaillir d'une roche, avec son bâton, une source d'eau vive qui coule toujours, et rend ainsi un témoignage durable à la sainteté du glorieux ministre de Jésus-Christ. Cependant, notre saint prédicateur fut arrêté dans ses travaux, au moment où il opérait les plus heureux fruits de salut. Quelques membres du clergé, au lieu de se réjouir de ses succès, lui firent un crime de son zèle, et l'accusèrent de porter la faux dans la moisson d'autrui. Eustache, n'ayant plus la liberté nécessaire à un apôtre, se vit dans la triste et douloureuse nécessité de regagner son monastère, avant d'avoir terminé une mission commencée sous des auspices si favorables.

Innocent III apprit avec douleur les épreuves que son Légat venait de subir ; mais, désirant que cette mission produisît tous les fruits qu'il en attendait, il ordonna bientôt au Saint de retourner en Angleterre. Celui-ci, docile à la voix du Pontife, alla reprendre à York le cours de ses prédications. Il s'appliqua surtout à rappeler au devoir les violateurs du dimanche, promettant le pardon au repentir, et menaçant les cœurs endurcis des plus sévères châtiments. Plusieurs fois, la vengeance du ciel poursuivit les coupables qui, au mépris de

ses salutaires avertissements, persévéraient dans leur sacrilége conduite. Lorsqu'un pécheur venait lui avouer ses fautes, avant de l'admettre à la pénitence, il en exigeait la promesse de cesser tout travail, depuis le samedi, à l'heure de none, jusqu'au lundi au lever du soleil. N'est-il pas permis de croire que les missions et les miracles d'Eustache ont contribué, pour une large part, à graver profondément, dans le cœur des Anglais, ce respect pour le dimanche, qui a survécu même à l'invasion de l'hérésie?

Pour donner à la piété des fidèles un aliment et une consolation, Eustache les exhorta vivement à entretenir dans chaque église une lampe destinée à rappeler la présence de Jésus-Christ au milieu d'eux. Il n'eut pas de peine à obtenir ce sacrifice de la reconnaissance et de la foi des chrétiens qui venaient de rentrer en grâce avec Dieu: ceux-ci consentirent aussi à consacrer une partie de leurs revenus et de leurs gains à la sépulture des pauvres. Mais, comme Eustache voulait profiter de ces bonnes dispositions pour donner à ces œuvres un caractère de durée, Richard Ier, roi d'Angleterre, sous le spécieux prétexte de protéger les anciennes coutumes de son royaume, lui suscita de toutes parts des obstacles et des contradictions.

Eustache ne recula pas devant ces nouvelles difficultés. Son zèle augmentant avec les obstacles, il parla avec une nouvelle force contre les contempteurs de la loi du dimanche. Il rappela aux pécheurs impénitents la sévérité de la justice divine, jusqu'au jour où il connut, à l'épuisement de ses forces, que la fin de sa vie n'était pas éloignée. Le Saint pouvait aller attendre en paix dans son abbaye le jour de la récompense éternelle, car il avait

combattu vaillamment les combats du Seigneur.

Réuni pour ne plus s'en séparer à ses bien-aimés religieux, Eustache les conduisit à la perfection de leur état par ses vives et fréquentes exhortations, mais plus encore par ses saints exemples. Après leur avoir laissé l'édifiant spectacle de son humilité, de ses continuelles oraisons, de ses austérités et de ses veilles[1], il entra plein de mérites dans la joie de son Dieu. Sa mort arriva en l'année 1211, le jour de la Nativité de la Mère de Dieu, pour laquelle il avait toujours eu une tendre dévotion.

Le corps du vertueux abbé fut d'abord inhumé au milieu de la nef de l'église abbatiale de Flay[2]. On l'en retira quelque temps après pour le déposer dans un caveau de l'élégante chapelle qu'avait fait construire Pierre de Vessencourt[3], l'un de ses successeurs.

Le nom d'Eustache se trouve dans plusieurs martyrologes : il est cité avec honneur parmi les principaux saints de l'ordre de Cîteaux.

Réflexions.

Au commencement, Dieu dit à l'homme : « Tu travailleras pendant six jours », mais, comme s'il avait craint de trop avilir sa créature intelligente, il ajouta aussitôt : « Tu te reposeras le septième ». Il a voulu, par ce dernier précepte, la relever, la faire servir à sa gloire et lui procurer à elle-même les moyens d'arriver à ses destinées immortelles. Pouvons-nous être surpris, qu'après l'avoir traitée avec tant de bonté, lui avoir montré de si généreuses intentions, il lui inflige des châtiments sévères, si elle vient à profaner le jour du repos par des travaux qu'il défend, ou par des plaisirs qu'il réprouve ?

[1] Le Père Artus du Moustier, *in Neustria sancta*.

[2] Le *Gallia christiana*, IX, 793, dit : *In media ecclesiæ navi*. —M. Delettre dit qu'il fut inhumé sous les cloîtres de Saint-Germer. (*Hist. du diocèse de Beauvais*, II 193.)

[3] *Gallia christiana*, IX, 794.

Sous la loi ancienne, le Seigneur ordonna à Moïse de mettre à mort un israëlite qui, dans le désert, avait ramassé du bois le jour du sabbat. Une punition si rigoureuse, pour une faute si légère en apparence, était bien de nature à montrer aux Juifs toute l'importance de ce commandement.

Le chrétien est-il moins tenu à respecter le dimanche, que ne l'était le juif à observer la loi du sabbat? En mémoire de la résurrection du Sauveur et de la descente du Saint-Esprit, l'Église a pu déplacer le jour du repos, et substituer le dimanche au samedi; mais l'obligation n'a pas changé. Cette obligation est même devenue plus rigoureuse, si nous considérons les bienfaits que le dimanche nous rappelle et les grâces qu'il nous procure?

Combien sont à plaindre les malheureux chrétiens qui ne distinguent plus des autres jours ce jour si riche en bénédictions du ciel! Privés des instructions de leurs pasteurs, de l'encouragement des bons exemples, ils ne tardent pas à oublier les vérités qu'ils doivent croire, les devoirs qu'il leur importe de pratiquer. Bientôt, ils se déshabituent de la prière, et ne font plus même aucun acte intérieur d'adoration. Aussi, quels spectacles navrants présentent les pays qui ont foulé aux pieds le salutaire précepte de la sanctification du dimanche! L'ignorance, la débauche, les vices les plus honteux, y exercent de désolants ravages; les liens de la famille se brisent; la discorde prend trop souvent place au foyer domestique. La société, bouleversée, recueille elle-même les fruits amers de cette violation coupable. Et pourtant, ces châtiments, quelque grands qu'ils soient, ne sont que les précurseurs de ceux que Dieu réserve dans l'autre vie aux profanateurs du dimanche. Si nous voulons éviter les uns et les autres, sanctifions ce jour par un repos utile à notre âme, par l'assistance aux offices divins et la pratique des œuvres de charité.

Pratique.

Ayons souvent à l'esprit les paroles suivantes de saint Cyrille, Evêque d'Alexandrie : « O chrétiens, dit-il, sanctifiez-vous un jour de fête, lorsque vous le passez dans les festins, lâchant la bride à vos passions, méprisant et profanant le jour du Seigneur? » (*S. Cyrilli, L. in Cap. V°. Joannis.*)

10 Septembre.

—

SAINT EUNUCE

Évêque de Noyon & Tournai

Mort vers le milieu du VIIIe siècle.

Dieu suscita le bienheureux Eunuce à une époque de calamités et de ruines. Ennemis du Christianisme, les Sarrasins ravageaient diverses contrées des Gaules, détruisant les autels, immolant les prêtres et les fidèles, tandis que Charles-Martel dépouillait les églises de leurs biens.

Eunuce fut élu Évêque de Noyon du vivant de Guy, successeur du Pontife Hunuau. La raison pour laquelle l'Église de Noyon eut deux pasteurs à la fois n'est pas bien connue. Un savant auteur tient, à cet égard, le langage suivant : « Ce qui a eu lieu en 745, dit-il, au Concile de Soissons, à l'égard de l'Eglise de Sens, a bien pu aussi se passer pour celle de Noyon et Tournai. L'Eglise de Sens n'était pas privée de pasteur : elle avait un Archevêque d'une grande sainteté, nommé Ebbon. Mais, comme il était fort âgé, et préférait la vie solitaire à l'exercice des fonctions épiscopales, le Concile décida qu'Ardobert gouvernerait l'Eglise de Sens. Nous pensons que, dans le même concile, Eunuce, pour une cause semblable, ou pour une autre également grave, fut ordonné Evêque de Noyon et Tournai, quoique Guy fût encore vivant. Et, de même qu'a-

près le Concile de Soissons, Ebbon et Ardobert furent appelés Archevêques de Sens; ainsi, nous devons croire que dans la suite, Guy et Eunuce furent appelés Evêques de Noyon et Tournai [1]. »

Eunuce remplit avec zèle les fonctions de l'Episcopat. Il parcourut en apôtre toutes les contrées du vaste diocèse confié à ses soins. Modèle de son troupeau, par sa piété, sa prudence et sa chasteté, il ramena au bercail un grand nombre de brebis égarées. Grâce à sa sollicitude, les églises recouvrèrent les biens qui leur avaient été enlevés; des assemblées synodales, régulièrement tenues tous les ans, maintinrent la discipline et les bonnes mœurs parmi le clergé; les sages règlements du Concile de Soissons furent mis à exécution. Ainsi que le fait connaître le neuvième décret de cette assemblée [2], plusieurs, au mépris de l'indissolubilité des liens du mariage, épousaient des femmes dont les maris étaient encore vivants: Eunuce travailla activement à détruire cette criminelle coutume.

Notre Saint eut un dévouement sans bornes pour le Pontife dont il était l'auxiliaire. Il le consola dans ses souffrances et lui prodigua jusqu'à ses derniers moments, la tendresse et le respect d'un fils. Il termina lui-même son édifiante et laborieuse carrière vers le milieu du VIII[e] siècle, après un Episcopat qui avait à peine duré trois ans [3].

Le clergé et les fidèles de Noyon rendirent de grands honneurs aux dépouilles d'Eunuce, aux-

[1] *Annales ecclesiastici Francorum... auctore Carolo Le Cointe*, v, 121.

[2] *Dict. universel de l'Hist. des Conciles*, édit. Migne, II, 893.

[3] Suivant Usuard et le calendrier de l'Église de Noyon, il mourut le 10 septembre. (*Annales de l'Eglise de Noyon*, 590.)

quelles on donna, pour lieu de sépulture, l'oratoire de Saint-Georges [1]. Dix années après, le corps du Pontife fut levé de terre, à cause des miracles opérés à son tombeau, et transporté dans la cathédrale [2]. Par une disposition bienveillante de la Providence, il échappa aux sacriléges spoliations des Normands qui, vers l'an 860, incendièrent la ville de Noyon [3]. Déposé ensuite dans le monastère de Saint-Eloi, ses miracles et son culte l'y rendirent si célèbre, que ce monastère porta dans la suite le nom de Saint-Eunuce.

Réflexions.

Nous avons peu de détails sur la vie du Pontife Eunuce, mais avec une ancienne légende du Bréviaire de Noyon, nous dirons : « Puisqu'il est saint, il est assez célèbre ». Ajoutons que la gloire de la sainteté est la première qu'un chrétien doive admirer et rechercher. S'il est vrai que le courage, l'abnégation de soi-même, le zèle pour soulager l'infortune, soient le fondement de la véritable gloire, il n'y a pas de gloire plus vraie ni plus solide que celle des Saints. De quel courage n'ont-ils pas fait preuve? Beaucoup d'entre eux ont annoncé et défendu leur foi avec une intrépide fermeté : les chaînes, les prisons, les supplices, la perspective d'une mort prochaine les ont trouvés inébranlables. Tous ont exercé un noble empire sur leurs passions; et, ce n'est point là leur moindre victoire, car il est plus difficile à l'homme de réprimer ses mauvaises inclinations, que d'affronter de graves dangers.

Le monde prodigue les éloges à ceux qui n'épargnent pour leurs frères, ni leurs biens, ni leur santé, ni leur vie. Si l'histoire profane nous offre quelques exemples de ces sacrifices, ils sont en si grand nombre dans la Vie des Saints,

[1] Au temps de Radbod qui fut élu Evêque de Noyon, en 1068, cet oratoire s'appelait l'église des Saints-Apôtres. On l'appela ensuite l'église Sainte-Godeberthe. (Voir la note 2 de la page 167.)

[2] Cette translation eut lieu le 17 avril avec celle des corps de saint Mummolin et de sainte Godeberthe. (Le Vasseur, *Annales de l'Eglise de Noyon*, 589.)

[3] *Dict. des Abbayes*, éd. Migne, 264.

qu'on cesse de les admirer, tant ils paraissent le résultat naturel de la sainteté. On élève des statues aux hommes qui, par d'utiles institutions ou de précieuses découvertes, ont bien mérité de leurs concitoyens. Les Saints ont contribué et contribuent encore d'une manière bien plus efficace, au bonheur de leurs frères. Que d'âmes ils ont arrachées aux ténèbres de l'erreur et aux tourments d'une damnation éternelle ! Ayant disparu de la terre, ils la réjouissent et la fécondent encore, par l'ineffaçable souvenir de leurs vertus. Au ciel, ils prient pour les pécheurs, et apaisent la justice divine que nos crimes ont irritée.

Payons donc à la mémoire des Saints le tribut de louanges qu'ils méritent. Admirons leurs œuvres, mais efforçons-nous surtout de marcher sur leurs traces. Nous arriverons ainsi à la possession d'une gloire aussi vraie que durable.

Pratique.

Comme les Saints, je ne me glorifierai que dans la Croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ [1].

[1] *B. Pauli ad. Gal.*, VI, 14.

24 Septembre.

SAINT GERMER

Premier Abbé de Flay (aujourd'hui Saint-Germer), Patron secondaire du diocèse de Beauvais.

Mort en 658.

Heureux ceux qui facilitent aux ministres de Jésus-Christ les moyens d'établir son règne sur la terre ! Dieu les comble de ses grâces, et les bénit souvent jusque dans les générations les plus éloignées. Lorsque le bienheureux Vaast, Evêque d'Arras, vint évangéliser nos contrées, un seigneur de la race royale des Francs le reçut dans son château de Vardes, situé à peu de distance de la ville de Gournay. Ce généreux chrétien permit au Pontife de faire de sa demeure le centre des missions qu'il allait prêcher dans les pays voisins de la rivière d'Epte : en récompense de sa généreuse hospitalité, Aiga, épouse de Rigobert, l'un de ses nobles descendants, mit au monde un fils dont le front devait briller de l'éclatante auréole de la sainteté.

Cet enfant béni du ciel reçut au baptême le nom de Germer. Dès ses premiers pas dans la vie, il donna des signes non équivoques des hautes vertus auxquelles Dieu l'appelait. On le vit de bonne heure porté à la prière, docile aux volontés de ses parents, étranger aux frivoles amusements de son

âge. La modestie et la charité furent l'apanage de ses premiers ans. A cette époque, le clergé seul possédait assez de vertu et de science pour bien exercer le saint et religieux ministère de l'éducation. Le prêtre à la campagne, et l'Evêque dans la ville de sa résidence, réunissaient autour d'eux une nombreuse jeunesse qu'ils élevaient pour l'Eglise ou pour l'Etat. Les premières de ces écoles se nommaient *rurales* ou *presbytériennes*, et les secondes *épiscopales* ou *cathédrales*. Parmi ces dernières, les écoles de Poitiers, d'Autun, de Trèves, de Tours et de Bordeaux, ont joui d'une grande célébrité [1]. Beauvais avait aussi la sienne, renommée par la sagesse et l'habileté de ses maîtres : Germer y fut envoyé par sa famille.

Doué des plus heureuses dispositions pour les lettres, le jeune Franc fit de rapides progrès dans les sciences profanes, et surtout dans la connaissance de la religion et des divines Écritures. Comme les Livres saints étaient l'objet de ses continuelles méditations, en peu de temps, il les sut presque entièrement par cœur. Puisant ainsi à chaque instant à la source de la perfection et des bonnes œuvres [2], il devint le modèle de ses condisciples par la régularité de sa conduite. Sa prudence et la maturité de son jugement leur faisaient souvent rechercher ses conseils ; ses jeûnes, ses veilles, ses mortifications leur apprenaient à se mettre en garde contre les assauts réunis du démon et d'une nature corrompue par le péché.

Germer passa, sans faiblir, par l'épreuve des richesses si dangereuse pour un jeune homme. De-

[1] *Hist. de saint Léger*, par Dom Pitra, 46, 47.
[2] II Tim. III, 17.

venu maître d'une grande fortune par la mort de ses parents, loin de la faire servir à la vanité ou aux plaisirs, il l'échangea contre les incorruptibles trésors du ciel. De ses mains libérales les indigents reçurent d'abondantes aumônes, les églises pauvres, tous les objets nécessaires au culte, et les clercs nécessiteux, des soulagements dans leurs besoins. Les malheureux sans asile trouvèrent toujours à son foyer une bienveillante hospitalité.

Appelé auprès de Dagobert Ier, plus encore par ses mérites que par la noblesse de sa naissance, Germer gagna bientôt la confiance et l'amitié de ce prince. Dans les conseils, il fit admirer sa sagesse et sa prudence; au milieu des périls de la guerre, il montra un courage à toute épreuve. Le sejour de la cour et des camps ne refroidit en rien sa piété: elle se trouva encore affermie par l'étroite amitié qu'il contracta, au palais, avec saint Ouen et saint Eloi. Ces trois vertueux personnages, unis dans les mêmes sentiments de fidélité à Dieu et à leur souverain, travaillèrent d'un commun accord au bien de la religion et du royaume. Comme le roi craignait que la piété de Germer ne le portât à quitter le monde et à se retirer dans un monastère, il résolut de l'engager dans une alliance digne de ses vertus et de son rang. Secondé par les proches parents du Saint, il réussit à lui persuader d'épouser Domane [1], d'une illustre famille du Vexin.

La mort de Dagobert ne changea rien à la haute position de Germer, qui gagna aussi la confiance du nouveau roi Clovis II. Le crédit dont il jouit auprès de ce prince ne suffit cependant pas pour le fixer irrévocablement à la cour : l'exemple de saint

[1] Voir la Vie de sainte Domane au 1er octobre.

Ouen et de saint Eloi qui s'étaient consacrés à Dieu, réveilla le désir qu'il nourrissait depuis longtemps de quitter le monde. Les trois enfants nés de sa sainte union avec Domane ne furent point un obstacle à son dessein : l'une de ses filles, déjà mûre pour le ciel et digne de l'Époux des vierges, mourut au moment où elle allait recevoir un époux mortel ; l'autre se consacra à Dieu dans un cloître; son jeune fils Amalbert menait une vie pure et angélique ; son épouse elle-même soupirait après le moment où elle pourrait, libre de tout soin terrestre, ne plus s'occuper que des intérêts de son âme. Mais ses désirs rencontrèrent une vive opposition à la cour : Clovis II ne consentit pas à se priver de ses conseils. Ne pouvant donc encore se vouer à l'état religieux, Germer voulut du moins participer aux mérites de ceux qui l'avaient embrassé, par la fondation d'un monastère sur son domaine de l'Isle, peu éloigné du château de Vardes. Il y joignit une église en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul, la dota de biens fonds, l'enrichit de précieuses reliques, et lui donna pour chef un pieux abbé nommé Porchaire. Lorsque son âme était fatiguée du souci des affaires temporelles, il venait lui rendre, dans cet asile, sa fraîcheur et sa force. De Vardes, il visita quelquefois, le Beauvaisis où sa présence fut toujours signalée par de généreuses largesses.

Les séjours répétés de Germer au monastère de Vardes, augmentèrent son aversion pour le monde et son désir de la vie solitaire et cachée. Bientôt le roi se fit un scrupule de contrarier plus longtemps la sainte vocation du serviteur de Dieu. Il lui permit enfin de quitter la cour, et Germer alla retrouver, à Rouen, saint Ouen, son ancien

ami, tandis que Domane, son épouse, se retirait à Gasny, auprès du tombeau de saint Nicaise.

Afin de travailler plus librement à l'acquisition des trésors célestes, Germer transmit à son fils Amalbert la propriété de ses biens, quitta l'habit séculier et entra au monastère de Pentale[1]. Comme ses vertus et le généreux sacrifice qu'il venait de faire, pouvaient lui tenir lieu de noviciat, saint Ouen l'admit de suite à la profession religieuse. A la manière dont le Bienheureux accomplit ses nouveaux devoirs, on eût dit qu'il s'était formé, pendant plusieurs années, à la vie du cloître. Mort à sa propre volonté et à ses passions, il obéissait avec ponctualité aux moindres prescriptions de la règle, et exerçait un souverain empire sur ses sens. Aussi, lorsque l'abbé du monastère eut rendu son âme à Dieu, les religieux de Pentale s'empressèrent-ils de se mettre sous sa conduite, espérant trouver en lui, avec la sagesse d'un guide éclairé et prudent, la tendre sollicitude d'un père.

Leur attente ne fut pas trompée. Germer eut surtout à cœur de les conduire à la perfection par la force de ses exemples, plus que par celle de ses discours. Il marchait le premier dans la voie qu'il les exhortait à suivre ; il ne les engageait à pratiquer que ce qu'il pratiquait lui-même ; il ne leur imposait aucun fardeau dont il ne portât la plus lourde part. Son abstinence était fort rigoureuse; un seul repas, le soir, avec du pain de matelot et

[1] Voir la Vie de saint Amalbert au 20 mai. — Le monastère de Pentale. fondé près du confluent de la Seine et de la Risèle, par Childebert, en faveur de saint Samson, était de l'ordre de Saint-Benoît. Il existait encore en 833. On croit qu'il fut entièrement détruit par les Normands. (*Dictionnaire des Abbayes*, édition Migne.)

un peu de légumes, suffisait à réparer ses forces ; de l'eau salée lui servait de boisson.

Malheureusement, comme l'ivraie se trouve trop souvent mêlée au bon grain, quelques faux frères, qui voulaient goûter dans le cloître les délices du monde, vinrent porter le trouble et la désolation au sein de la communauté de Pentale. Ces misérables, voyant dans la vie humble et mortifiée de Germer la condammation de leur relâchement, ajoutèrent à l'oubli de l'esprit de leur état, le crime d'une infâme tentative contre les jours du Saint. Ils cachèrent sous son lit un couteau, la pointe en haut, de telle sorte que Germer ne pût, en se couchant, éviter de se faire une blessure mortelle. Mais, le pieux Abbé, contre sa coutume, et, inspiré sans doute de l'Esprit de Dieu, tâta son lit avant d'y monter, et découvrit le piége perfide qui lui était tendu. Sur le champ, la reconnaissance le porta à se rendre à l'église où il remercia Dieu, en versant des larmes, d'avoir étendu sur lui sa main protectrice. Ce jour-là même, il réunit ses religieux, et, sans parler du danger qu'il venait de courir, il leur fit connaître la résolution qu'il avait prise de quitter ses fonctions. Ce fut en vain que la communauté se jeta à ses pieds, le conjurant de revenir sur sa résolution : il déposa son autorité et se retira dans une grotte voisine que les prières de saint Samson avaient autrefois délivrée d'un énorme serpent[1]. Là, il se livra à une vie austère et mortifiée, offrant tous les jours le divin sacrifice, qu'il n'achevait jamais sans verser une grande abondance de larmes. Pendant cinq ans et trois mois, il mena dans sa grotte la vie pénitente

[1] Voir la Vie de saint Samson au 28 juillet.

des premiers anachorètes, travaillant à l'expiation de ses fautes, priant pour les pécheurs et appelant au mépris du monde et à la crainte des jugements de Dieu les nombreux pèlerins qui venaient le visiter. L'illustre Solitaire comptait ne sortir de son étroit réduit que lorsque Dieu l'appellerait à recevoir la couronne des élus, mais une épreuve bien amère lui était réservée. Un jour, un messager vint lui apporter la nouvelle que son fils Amalbert était mort. Ce saint jeune homme, en revenant de Gascogne avec le roi, avait été subitement atteint d'une grave maladie; bientôt il expira, au grand regret du souverain, des princes et des grands, mais pour la joie des anges qui ouvrirent leurs saintes phalanges pour le recevoir. A cette nouvelle, la foi du chrétien vainquit dans Germer la tendresse du père; il s'écria : « O mon Dieu, vous avez été miséricordieux envers moi, en daignant recevoir mon fils dans votre gloire[1] »; puis, il alla au-devant du convoi d'Amalbert, auquel assistaient le roi et les grands de la cour [2]. Il rencontra le funèbre cortége sur le territoire du diocèse de Beauvais, conduisit le corps de son fils au monastère de l'Isle, et resta auprès de ce cher et précieux dépôt.

Redevenu par la mort d'Amalbert maître de sa fortune, Germer résolut de la consacrer au Dieu qui devait la lui rendre en trésors éternels et incorruptibles. Afin de lui donner la destination la plus utile à la gloire de la religion et au salut des âmes, il eut recours aux conseils de saint Ouen. Ce Prélat vint trouver le Bienheureux au monastère

[1] *Acta sanctorum Ord. S. Bened.*, sæc. II.
[2] *Hist. de S. Léger*, par Dom Pitra, p. 115.

de l'Isle, où ils arrêtèrent ensemble le projet de construire une vaste abbaye. Comme après trois jours consacrés à la prière et au jeûne, ils cherchaient un emplacement dans les bois et les bruyères du Bray, un lieu portant le nom de Flay attira leurs regards. « Un nuage, dit un ancien légendaire, planait au-dessus de cette solitude, et la couvrait d'un voile mystérieux. Ayant fait quelques pas, ils entendirent distinctement une voix qui, du sein du nuage, disait : Ce sol a été béni et sanctifié depuis quarante ans en faveur de Germer, qui doit le peupler d'une multitude de religieux; sa communauté sera prospère, tant que les saintes règles y seront observées. Ils écoutaient encore, lorsque le nuage se dissipa. Il en tomba en même temps une rosée qui humecta les contours de cette plaine, et décrivit autour d'elle une ligne géométrique. Saint Ouen prit une baguette, mesura la surface du terrain, exhorta son ami à poursuivre l'exécution d'une œuvre si visiblement agréable à Dieu, et reprit le chemin de son diocèse [1]. »

Fixé désormais sur le choix du lieu où il devait bâtir son monastère, Germer se mit aussitôt à l'œuvre. Il jeta d'abord les fondations d'une église en l'honneur de la sainte Trinité, de la sainte Vierge, de saint Jean et de saint Pierre, et lui abandonna tous les biens qu'il possédait. Autour de cette église, il éleva successivement les bâtiments de l'abbaye et d'autres édifices destinés aux métiers qui devaient être exercés dans l'intérieur de cet établissement : il voulait ainsi affranchir les religieux de la nécessité de se répandre au dehors, et les soustraire aux dangers inséparables du com-

[1] *Hist. du diocèse de Beauvais*, par M. Delettre, I, 255.

merce du monde. Les travaux furent exécutés avec une grande rapidité, et, en peu de temps, le désert de Flay se trouva transformé en une abbaye florissante. Germer, qui en fut le premier abbé, donna à sa communauté la règle de saint Benoît, sous laquelle, chaque jour, de nouveaux disciples venaient s'efforcer d'imiter les vertus de leur bienheureux Fondateur.

Après avoir consacré trois ans et demi à la consolidation de l'œuvre qu'il venait de fonder, Germer fut ravi à la vénération et à l'amour de ses religieux. Il mourut le 24 septembre, vers l'an 658 [1], dans sa cinquantième année, et fut inhumé dans l'église de son monastère. Le Saint a laissé dans nos contrées une mémoire toujours bénie. Le Beauvaisis n'a oublié ni ses vertus ni ses bienfaits. Si Germer s'en est éloigné pour quelque temps, il a voulu lui donner son dernier soupir et ses dernières bénédictions. Le deuil que sa mort causa aux religieux de Flay, fut adouci par les miracles qui la suivirent : s'ils avaient perdu un père, ils avaient gagné un puissant protecteur au ciel.

Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, où elles ont presque entièrement disparu dans la tourmente révolutionnaire, l'abbaye de Flay et les reliques de son fondateur ont subi des vicissitudes diverses. L'abbaye éprouva de grands désastres sous Charles-Martel, et, au milieu du IXe siècle, de la part des Normands. Au gouvernement des religieux [2], on y vit succéder celui des chefs militaires [3] et des chanoines [4]. Sa ruine totale fut consommée en 906 : à

[1] *Gallia christiana*, IX, 789.

[2] Jusqu'à l'époque de Charles Martel, *Gallia christiana*, IX, 787.

[3] *Militaribus viris datum in commendam seu beneficium*. Gallia christiana, *ibidem*.

[4] *Monachis successerunt canonici*. Gallia christiana, *ibidem*.

cette époque, une nouvelle bande de Normands, conduite par Rollon, la détruisit de fond en comble. Les revenus de ses propriétés, qui avaient été accordés à l'évêché de Beauvais dès la première invasion des Barbares, y restèrent réunis jusqu'au XI[e] siècle [1]. En 1036, un de nos plus illustres Pontifes, Drogon, la releva enfin de ses ruines et y établit des religieux de Saint-Maur-des-Fossés [2]. Au XIV[e] siècle, les Anglais d'abord, les Bourguignons ensuite [3], lui portèrent de nouveaux coups. A tous ces maux succéda la Commende [4] suivie de

[1] Nous pensons, avec les auteurs du *Gallia christiana*, qu'il y a eu deux destructions successives de l'abbaye de Flay : la première en 851, et la seconde en 906. Après la première, S. Odon, Evêque de Beauvais, obtint du roi Charles le Chauve une charte qui adjugea les revenus de l'abbaye à son évêché. Cette charte fut sanctionnée par le Pape Nicolas I[er], à la condition que l'abbaye serait rétablie dans la suite. Odon paraît s'être mis de suite à l'œuvre, *restitutum ab Odone fuisse videtur*, car, en 906, l'abbaye fut détruite de nouveau. Comme après la première destruction, l'évêché fut mis en possession des revenus, mais toujours à la même condition de rétablir l'abbaye.

[2] Le rétablissement de l'abbaye de Saint-Germer causa une vive joie aux habitants de cette contrée... « Ils croyaient revoir, dit M. Delettre, les beaux jours de la religion, et l'exemple, si nouveau pour eux d'une vie exclusivement consacrée à Dieu, leur inspirait le courage de mieux remplir leurs devoirs de chrétiens. D'éclatantes conversions ne tardèrent pas à s'opérer, et des personnes accoutumées jusque-là aux délices du siècle, renoncèrent à tout et sollicitèrent comme une grâce la permission de se construire une cellule en dehors des murs du monastère, pour se vouer au service de la communauté, se contentant d'un habit grossier et de nourritures qui leur venaient de l'intérieur du couvent. La mère de Guibert, abbé de Nogent, la sœur de Suger, abbé de Saint-Denis, l'épouse de Guillaume, seigneur d'Hénonville, celle de Gérard, seigneur d'Hanvoile, et grand nombre d'autres dames de qualité renoncèrent au monde, et se revêtirent de l'habit de sœurs Converses, pour vivre dans la retraite, à l'ombre des murs de la nouvelle abbaye. » (*Hist. du dioc. de Beauvais.* — Voir aussi le *Gallia christiana*, IX, 790.)

[3] *Gallia christiana*, IX, 788.

[4] La commende était la provision d'un bénéfice régulier accordée

près par l'hérésie de Calvin [1]. Enfin, en 1643, Augustin Potier lui rendit son antique réputation de vertu et de science, en l'incorporant à la congrégation de Saint-Maur [2].

Les reliques de saint Germer restèrent deux cents ans environ dans l'église du monastère de Flay, qu'elles illustrèrent de plusieurs miracles. Près du tombeau qui les renfermait, des aveugles, des boîteux, des sourds, et d'autres malades reçurent leur guérison. Elles en disparurent à l'époque de l'invasion des Normands. Les chanoines, qui avaient alors succédé aux religieux, les emportèrent avec eux en se retirant à Beauvais, et les placèrent dans une des plus hautes tours de la ville [3]. La communauté de Flay n'était point dissoute : elle se pressa autour des restes bénis de son illustre Fondateur, et continua à célébrer en ce lieu l'office divin, suivant les prescriptions de sa règle.

à un séculier, avec dispense de la régularité. Elle était à temps ou perpétuelle. La première était un simple dépôt dont le commendataire se dessaisissait à la nomination du titulaire. C'est contre la seconde, qui assimilait le commendataire au titulaire, que n'ont cessé de s'élever les Papes et les Conciles. Des abbayes étaient possédées, non seulement par des ecclésiastiques séculiers, mais même par des laïques.

[1] *Gallia christiana,* ibidem.

[2] Cette réforme eut lieu sous le célèbre abbé François Tiercelin de Brosse, protonotaire du Saint-Siége. Ce même abbé y organisa en 1686, un collége pour l'éducation gratuite des pauvres gentilshommes. Il mit ses propres appartements à leur disposition. D'autres enfants y étaient également admis. (Voir le *Gallia christiana*, IX, 788 et 798 ; et aussi la Notice de M. Graves sur le canton du Coudray Saint-Germer.)

[3] On lit dans Louvet : « Les chanoines se retirèrent en la ville de Beauvais, avec la fierte (châsse) de saint Germer, laquelle ils mirent en une tour carrée contigue à la poterne de Saint-Germer, ou plutôt en la chapelle de Saint-Michel qui était proche. (*Hist. et Antiq. du dioc. de Beauvais*, I, 437.)

Après la mort des religieux, les prêtres chargés du même devoir, mettant une coupable négligence à s'en acquitter, le corps de saint Germer fut, sur l'ordre du clergé de la cathédrale, transporté dans l'église de Saint-Pierre et déposé dans une châsse plus digne du bienheureux Confesseur.

Du haut du ciel saint Germer veilla sur la ville qui avait accueilli ses reliques avec une si pieuse vénération. Souvent, il fit descendre des pluies bienfaisantes sur ses champs désolés par la sécheresse, et rappela ses malades à la santé. Les habitants de Beauvais lui attribuèrent aussi la faveur d'avoir échappé au fléau connu sous le nom de maladie des *ardents* ou *feu sacré :* ils furent épargnés, tandis que les peuples des Gaules, décimés par cette redoutable peste, allaient, de sanctuaire en sanctuaire, demander des secours contre ses atteintes. Ils le durent, sans doute, à ce que, dès l'approche du fléau, ils avaient adressé de ferventes supplications au Saint. et porté solennellement ses reliques autour de la ville, tant au dedans qu'au dehors de ses murailles.

Cette protection visible détermina quelques-uns de nos Pontifes à rendre de nouveaux honneurs au Bienheureux. Outre sa fête du 24 septembre, ils commencèrent à en célébrer une autre le 20 mai, pour laquelle Jean de Nointel, légat du Saint-Siége, institua des prières d'actions de grâces. Par les soins de Drogon, Évêque de Beauvais, le monastère de Flay fut restauré au XIe siècle et porta désormais le nom de Saint-Germer. En l'année 1132, Pierre de Dammartin, Évêque de Beauvais, déposa les reliques du Saint dans une châsse élégante et riche, construite avec les dons accordés par la

pieuse libéralité des chrétiens [1]. Cette translation eut lieu, avec celle de plusieurs autres saints, en présence de Gosselin de Vierzi, Évêque de Soissons, d'Eudes, abbé de Saint-Germer, d'un grand nombre d'abbés et d'ecclésiastiques du diocèse de Beauvais et des contrées voisines. Eudes obtint en ce jour une relique de saint Germer et la transporta solennellement à son monastère, accompagné de ses religieux et d'une multitude de fidèles. Suivant nos anciens historiens [2], cette translation fut signalée par plusieurs guérisons miraculeuses.

Ces précieuses reliques ont été détruites, avec beaucoup d'autres monuments du respect et de la piété de nos pères, par les Vandales de 1793. Mais, si l'impiété a pu les faire disparaître, elle n'a point anéanti la dévotion et la confiance des Beauvaisiens envers leur puissant et glorieux Patron.

Réflexions.

Gagner des âmes à Dieu est la plus noble de toutes les conquêtes. Quel chrétien n'ambitionnerait cette gloire? Ne pensez pas qu'elle appartienne seulement aux ministres de Jésus-Christ : chacun peut la mériter et l'acquérir par ses exemples. La piété, la mansuétude évangélique, la patience, le mépris des plaisirs, le pardon des injures, ont une grande force pour la conversion des pécheurs. L'enseignement qui résulte de la sainteté de la vie, dit Tertullien, fait plus de disciples que les paroles qui sortent de la bouche des docteurs. Ce fut moins par ses discours que par sa vie pieuse et édifiante que Germer exerça une si salutaire influence, à Beauvais sur ses condisciples, à la cour sur les grands, dans sa famille sur son épouse et ses enfants, dans le cloître sur les religieux, et, partout où il a paru, sur les heureux témoins de ses actions.

Vous pouvez, comme saint Germer, exercer autour de vous l'Apostolat de l'exemple. Dans vos familles d'abord : là, vous

[1] Régnier, chanoine de la cathédrale, vendit une partie de sa vaisselle et en consacra le prix à la construction de cette châsse.

[2] Louvet, t. I, 502. — *Hist. de Gerberoy*, 328.

aurez une puissance vraiment efficace pour le bien. Il est presque impossible que les personnes qui vous sont unies par les liens du sang, ne se décident pas, un jour ou l'autre, à marcher sur vos traces ; on est porté à imiter les exemples de ceux que l'on aime. Ne craignez pas non plus de paraître chrétiens dans le monde. Que votre lumière, a dit le Sauveur, luise devant les hommes. Il est bon qu'ils voient vos saintes actions, afin qu'ils glorifient votre Père céleste. L'impie, condamné par votre conduite, pourra en paraître offensé ; soyez assuré qu'il la loue dans le secret de son âme. Vous êtes d'autant plus obligé d'édifier le prochain, que vous l'avez scandalisé par une vie mondaine et coupable. Empressez-vous d'user de ce moyen que Dieu vous a ménagé pour obtenir votre pardon, et réparer un passé dont vous déplorez les égarements.

Pratique.

Je tâcherai de gagner plus d'âmes à Dieu par le spectacle de mes actions vertueuses, que je n'en ai scandalisé par mes mauvais exemples.

25 Septembre.

SAINT FIRMIN

Évêque & Martyr[1].

Firmin, dont les travaux apostoliques dans le Beauvaisis ont rendu la mémoire célèbre parmi nous, naquit à Pampelune, ville de l'Ibérie[2]. Firmus son père, du rang des sénateurs, et Eugénie, sa mère, encore imbus des superstitions païennes, reçurent les premiers enseignements de la foi, de la bouche d'Honeste, prêtre de Nîmes et disciple de saint Saturnin, Apôtre de Toulouse. Les discours d'Honeste, unis à l'action puissante de la grâce, ébranlèrent leur cœur; les prédications de saint Saturnin achevèrent l'œuvre commencée par son disciple, et ils passèrent sous le joug aimable du Seigneur.

Firmin était l'aîné des trois enfants de Firmus et d'Eugénie. Il reçut le baptême des mains d'Honeste, qui devint plus tard son maître, son modèle et son ami. Docile aux leçons, et touché des exemples du

[1] Nous croyons avoir suffisamment déterminé l'époque de l'Apostolat de saint Firmin, en disant que le Bienheureux était disciple de saint Honeste, converti par saint Saturnin envoyé, au Ier siècle, dans les Gaules. Nous nous bornons donc à cette indication, ne pouvant entrer dans une discussion que ne comportent ni la nature, ni les bornes de cet ouvrage.

[2] Ibérie, nom par lequel les anciens désignaient l'Espagne.—Pampelune est la capitale de la Navarre espagnole.

saint Prêtre, il apprit en peu de temps ce que vaut une âme rachetée du sang de Jésus-Christ. Un ardent désir d'en sauver un grand nombre embrasa bientôt son cœur. A dix-sept ans, il suivit Honeste dans ses courses évangéliques; il prêcha souvent à ses côtés dans les bourgs et les villages, se préparant ainsi au glorieux Apostolat qu'il devait couronner par le martyre. Sa parole grave, douce et persuasive, jointe à une vie édifiante et austère, portait l'amour de Dieu dans les cœurs, et la conviction dans les esprits : à sa voix, beaucoup de païens quittèrent l'idolâtrie et embrassèrent le christianisme.

En prenant part aux travaux du zélé ministre qui l'avait initié à la vie de la grâce, Firmin avançait tous les jours dans la science de la religion et dans la pratique de la vertu, et son désir de procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes croissait avec son âge. A vingt-quatre ans, Honeste, le jugeant digne d'être élevé au sacerdoce, l'envoya à Toulouse recevoir la prêtrise, des mains d'Honorat, successeur de saint Saturnin, arrivé par le martyre à la possession du bonheur éternel.

Revêtu de cette haute dignité, le Bienheureux travailla plus activement que jamais à détruire le règne du paganisme parmi ses concitoyens. Honeste, voyant quel éclat son disciple était appelé à répandre dans l'Église de Dieu, l'adressa une seconde fois à Honorat, qui le consacra Evêque, et lui dit, en lui donnant la mission de prêcher aux peuples l'Evangile de Jésus-Christ : « Réjouissez-vous, mon fils, parce que vous avez mérité d'être un vase choisi. Allez dans toute l'étendue des nations, vous avez reçu de Dieu la grâce et la fonction de l'Apostolat. Ne craignez rien,

car le Sauveur est avec vous, mais sachez qu'en toutes choses, il vous faudra beaucoup souffrir pour son Nom, afin d'arriver à la couronne de gloire [1]. » La prédiction des travaux et des dangers qui l'attendaient ne le découragea point ; il ne redoutait pas les souffrances, car il savait qu'il n'y a de récompense qu'après le combat.

Firmin voulut consacrer à sa patrie les prémices de son Épiscopat [2]. Il y annonça donc quelque temps la parole de Dieu, puis, ayant distribué ses biens aux pauvres, il dit adieu à sa famille et à son bien-aimé père dans la foi, et prit la route des Gaules.

La Guyenne, appelée alors seconde Aquitaine, fut le théâtre de ses premières prédications. Il visita la ville d'Agen, où il confirma la foi des chrétiens que, peu de temps auparavant, saint Martial avait enfantés au Sauveur. Non loin de Clermont en Auvergne, il convertit Arcade et Romule, personnages de grande distinction. De là, il parcourut l'Anjou, qu'il évangélisa pendant quinze mois. La plus grande partie de cette province, obéissant aux inspirations de la grâce, renonça aux idoles et embrassa le culte du vrai Dieu [3].

Si, pour suivre le Bienheureux jusque dans nos contrées, les documents historiques nous font défaut, la tradition vient à notre aide : elle éclaire sa route d'une lumière assez vive, pour que nous puissions reconnaître ses traces. On raconte qu'à

[1] *Acta S. Firmini*, c. I, *ad finem*.
[2] *Acta S. Firmini*, c. II.
[3] Suivant Adrien de la Morlière, dans ses *Antiquités, Histoire et choses plus remarquables de la ville d'Amiens*, Auxilien était alors Évêque d'Angers, et saint Firmin l'aida beaucoup à amener le peuple de ce pays à la connaissance de la foi.

deux lieues de Pont-Audemer, les païens, irrités de ses discours le prirent et l'enfermèrent dans une prison : une chapelle, bâtie sur le théâtre de sa captivité, y perpétue le souvenir des chaînes qu'il a portées pour la foi de Jésus-Christ. Plusieurs pèlerinages établis dans l'arrondissement de cette ville, indiquent diverses stations de ses courses évangéliques. Ayant recouvré sa liberté, le Saint, dont la persécution avait encore enflammé le zèle, traversa la Seine et gagna le pays de Caux. Au pied de la colline boisée où s'élèvent maintenant l'église et le château de Sommesnil, coule une claire et limpide fontaine qui porte son nom [1] : là, dit-on, il a baptisé un si grand nombre d'infidèles, qu'un historien appelle ce cours d'eau le Jourdain de la Normandie [2]. « Toujours avide de souffrir pour le Dieu qu'il prêchait, dit un auteur, et touché du récit des persécutions endurées par les chrétiens de Beauvais, il quitta ces rives enchanteresses que sa présence avait sanctifiées,... et pénétra dans le pays des Bellovaques [3]. » Ainsi, disent les Actes de sa vie, un athlète se porte au lieu où le combat est le plus violent [4].

Lorsque Firmin arriva dans la ville de Beauvais, il trouva l'Église fondée par saint Lucien, soumise aux plus douloureuses épreuves. Après la mort du pasteur, les brebis s'étaient dispersées. Il les réunit, les encouragea et leur prédit des jours plus prospères. Il s'adressa aussi aux païens, dont plusieurs

[1] *Hist. de saint Firmin*, par M. Ch. Salmon, 33. — Sommesnil appartient au canton d'Ourville, et à l'arrondissement d'Yvetot.

[2] Ainsi l'appelle M. l'abbé Cochet, dans son ouvrage sur les *Églises de l'arrondissement d'Yvetot*, t. II, p. 29.

[3] *Histoire de S. Firmin*, par M. Ch. Salmon, 34.

[4] *Acta S. Firmini*, c. II.

augmentèrent le nombre des adorateurs du vrai Dieu. Mais les autorités romaines, qui, par la mort de notre premier Apôtre, avaient voulu empêcher la religion chrétienne de prendre racine dans le Beauvaisis, ne permirent pas qu'un nouveau Lucien vînt y continuer son œuvre de salut. Le gouverneur Valère, ayant donc appris que Firmin enseignait publiquement la doctrine proscrite par les lois de l'empire, le fit amener devant lui. Le Saint confessa généreusement Jésus-Christ. Ni les menaces ni les mauvais traitements ne purent affaiblir son courage. Battu de verges, chargé de chaînes, et jeté dans un fort voisin de la cité[1], il remerciait le Seigneur de le trouver digne de souffrir pour son Nom adorable.

« On sait, dit un historien de sa Vie, avec quelle barbarie la civilisation romaine traitait les prisonniers. Elle était loin d'admettre le principe que tout accusé est réputé innocent[2]. » Aussi, Firmin dans son cachot eut à souffrir de la faim et de la malpropreté ; mais le Dieu des martyrs, pour l'amour duquel il endurait ces tourments avec patience, ne l'abandonna point : un ange consolateur vint du haut des cieux visiter le saint prisonnier, qui, jusque dans les fers, prêchait l'Évangile et devenait de jour en jour plus cher à ceux qui pouvaient l'approcher[3].

En même temps que la main de Dieu adoucissait les maux du courageux prisonnier, elle s'appesantissait sur son injuste persécuteur, qui fut tué, dit-on, dans une sédition populaire[4]. Sergius, successeur

[1] Ibidem. — Légende du Propre de Beauvais.
[2] *Histoire de S. Firmin*, par M. Ch. Salmon, 39.
[3] Légende du Propre de Beauvais.
[4] *Hist. de S. Firmin*, par M. Ch. Salmon, 40.

de Valère, également ennemi de la religion chrétienne, retint notre Saint dans son cachot. Ce ne fut qu'après la mort de ce nouveau tyran, frappé subitement par la justice de Dieu, que les fidèles purent rendre la liberté à l'apôtre de Jésus-Christ. Loin d'abattre l'énergie des athlètes de la foi, les épreuves ne font que l'augmenter : Firmin n'eut pas plutôt franchi le seuil de son cachot, qu'il reprit, dans la ville de Beauvais, le cours de ses prédications. La bonne odeur de ses vertus et les miracles dont Dieu le favorisa ranimèrent le courage des chrétiens, et lui valurent de nombreuses conquêtes parmi les idolâtres. A partir de ce jour, les disciples du Sauveur jouirent d'une trève assez longue, pour permettre à Firmin d'élever une église au lieu même, dit-on, où il avait été emprisonné. Il la dédia au martyr saint Étienne. « Cet édifice, dit l'auteur que nous avons déjà cité, a été détruit il y a bien des siècles. Peut-être même, n'a-t-il été debout que peu d'années ; mais, toujours il fut réédifié ; et, sur l'emplacement qu'il occupa, existe encore une église, dédiée au premier martyr, fière, à bon droit, de voir l'origine de sa fondation, remonter d'âge en âge, jusqu'au siècle de saint Firmin [1]. » On pense que Firmin profita des instants de tranquillité qui suivirent la mort de Sergius, pour évangéliser quelques pays du Beauvaisis, et y bâtir des églises.

Cependant, comme Firmin était encore dans la ville de Beauvais, la persécution, un instant assoupie, se réveilla avec une nouvelle force. Les chrétiens, pour soustraire le Saint aux périls qui menaçaient sa vie, le forçèrent à fuir par une voie souterraine [2].

[1] *Hist. de S. Firmin,* par M. Ch. Salmon, 40.

[2] « Au XVIIe siècle, dit M. Ch. Salmon, on voyait encore sur la

Firmin, quittant alors nos contrées, se dirigea vers la ville d'Amiens, et passa, dit une tradition populaire, par Doméliers, le Saulchoy et La Vacquerie [1]. Il avait laissé à l'église naissante de Beauvais des exemples de courage et de foi, qui l'ont soutenue dans ses premières luttes contre le paganisme, et lui ont donné la force de triompher enfin de son impitoyable ennemi.

Amiens, qui devait être le terme de l'Apostolat de Firmin, offrait à cette époque la réunion de deux villes. La plus ancienne, nommée Samarobrive, était contenue dans une enceinte gauloise ouverte par deux portes, l'une au nord, et l'autre au midi. La plus récente, construite depuis un siècle et demi, s'appelait Ambianum; un château redoutable la défendait [2]. Ce fut le 10 du mois d'octobre, que l'infatigable héraut de l'Évangile entra dans la double cité où son zèle allait planter la croix

grande place de Beauvais, une pierre portant l'empreinte d'un pied d'homme : on la nommait *le pas saint Firmin*. La tradition rapportait que Firmin avait laissé la trace de son pied sur ce grès, au moment où, cédant à la fureur des ennemis du Christianisme, il était sorti de la ville par un passage souterrain qui allait à la porte de l'Hôtel-Dieu. Louvet, à qui nous empruntons ces détails, ajoute que ces faits ne sont rapportés que par la tradition, mais qu'ils ont reçu de son temps une sorte de confirmation, par la découverte, dans les fossés de la ville, près de la porte de l'Hôtel-Dieu, d'un passage souterrain, atteignant le haut de l'eau. Ce passage était voûté, il conduisait vers l'abbaye de Saint-Lucien. Deux hommes pouvaient y marcher de front. Le P. Stilting ne veut pas admettre cette tradition : selon lui, la découverte dont parle Louvet, est peu importante pour cela. Cependant, la fuite du Saint par une voie souterraine, est appuyée sur une tradition fort ancienne, et était encore très-vivace à Beauvais dans le siècle dernier. » (*Hist. de S. Firmin*, 42.)

[1] Suivant cette tradition saint Firmin se serait arrêté pour se reposer et prier à Doméliers, à un endroit appelé depuis la *Pierre de saint Firmin*. — Il est le patron de ces trois paroisses.

[2] *Hist. de S. Firmin*, par M. Ch. Salmon, 48.

de Jésus-Christ. A la manière dont notre Saint fut accueilli dans ces murs, on peut croire que, si la bonne nouvelle du salut n'y avait pas encore été entendue, elle y était ardemment désirée, car Firmin ne fut pas plutôt entré dans Amiens[1], qu'un sénateur, nommé Faustinien, se fit en même temps son hôte et son disciple. Suivant une ancienne tradition[2], la première prédication du Bienheureux eut lieu sur la place qui porte actuellement le nom de Saint-Martin, non loin de la prison, où un autre martyr, saint Quentin, devait être enfermé dans la suite. Il parla au peuple assemblé avec une affectueuse tendresse, jointe à une autorité tout apostolique. La liturgie Amiennoise nous a conservé quelques-unes de ses paroles : « Mes petits enfants, dit-il, sachez que Dieu le Père, Créateur

[1] Le père d'Aire, religieux Célestin, nous donne, dans son *Histoire de la ville d'Amiens*, quelques notions intéressantes sur la manière dont les cités étaient gouvernées à cette époque : « L'ancienne forme du gouvernement des Romains dans les Gaules, nous dit-il, était aristocratique. Un sénat, composé d'un certain nombre de personnes, formait le conseil commun de chaque cité, ou de chaque peuple. Ce sénat qui, avec la commission des Empereurs, avait des officiers pour gouverner le district et y rendre ou faire rendre la justice, était composé de ceux à qui la dignité ou la naissance y donnait entrée. On appelait familles sénatoriales celles qui sortaient de ces sénateurs. Elles composaient le premier ordre des citoyens et jouissaient de grandes prérogatives.

Le second ordre était composé de différentes décuries ou classes, dans lesquelles étaient distribués tous les citoyens d'honnête condition et qui possédaient des biens-fonds en toute propriété. On appelait *curiales* ceux des citoyens qui avaient voix active et passive dans la distribution des emplois municipaux faite par la curie. Cette curie était ce que nous appelons aujourd'hui l'hôtel-de-ville... C'était de ces curiales que se tiraient les décurions et les autres personnes qui devaient exercer les offices municipaux et qui composaient ce que nous nommons le corps de ville. (I, 14 à 16.)

[2] *Hist. de S. Firmin*, par M. Ch. Salmon, 62.

de toutes choses, m'a envoyé vers vous, pour purifier cette cité du culte des idoles, et vous prêcher Jésus-Christ; Jésus-Christ, crucifié selon la faiblesse de la chair, vivant par la force de Dieu [1]. »

Le Saint confirma, par plusieurs miracles, la doctrine dont il était l'Apôtre. Il guérit des lépreux, rendit la vue à des aveugles et la parole à des muets [2]. Des personnes atteintes de la fièvre ou d'autres maladies vinrent le trouver : il invoqua sur elles le nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et elles recouvrèrent la santé. Il chassa les démons et fit marcher les paralytiques [3].

Ne nous étonnons pas de ces merveilles opérées par les saints missionnaires de l'Évangile. Nécessaires pour établir le culte de Jésus-Christ sur la ruine des idoles, elles n'étaient que l'accomplissement des promesses faites par le divin Maître à ses Apôtres, avant de les envoyer travailler à la conquête du monde. Celles que Firmin opéra dans la ville d'Amiens firent une vive impression sur l'esprit des idolâtres. La grâce toucha bientôt leurs cœurs, et un grand nombre d'entre eux demandèrent le baptême. Quarante jours après l'arrivée de Firmin, il avait déjà converti plus de trois mille personnes. De ce nombre étaient non seulement les petits et les pauvres, mais les grands eux-mêmes qui s'empressaient d'entrer dans le saint bercail. Les Actes du Bienheureux nous disent que le sénateur Ausence Hilaire, et la noble Attilie, veuve

[1] Bréviaire d'Amiens, 1485, 1528, 1607, 1667.

[2] Une ancienne prose de saint Firmin s'exprime ainsi :

Leprosis munda cutis,
Cœcis lumen, sermo mutis,
Ejus ope redditur.

[3] *Acta S. Firmini.*

d'Agrippus, reçurent le baptême avec leurs familles, leurs serviteurs et leurs servantes [1].

Tout extraordinaires que fussent les succès évangéliques de Firmin dans la ville d'Amiens, ils ne purent satisfaire l'ardeur du zèle qui dévorait son âme. Le saint Apôtre alla faire connaître le nom du Sauveur dans les contrées voisines et jusque sur les bords de l'Océan. On cite comme ayant conservé un souvenir particulier de ses missions, Picquigny, Vignacourt, et les environs de Boves. Certains auteurs y ajoutent Thérouanne et Montreuil. Boulogne le reconnaît aussi et le vénère comme l'un de ses pères dans la foi [2].

Après avoir fait entrer dans le sein de l'Eglise une multitude d'âmes prédestinées au salut, Firmin revint dans Amiens affermir la foi des chrétiens récemment convertis, et reprendre, à l'égard des païens son ministère d'Apôtre. Ses premières prédications avaient ébranlé l'idolâtrie, ses nouveaux discours la menacèrent d'une ruine entière. Tous les jours, le nombre des fidèles augmentait, et les temples païens étaient abandonnés.

A la nouvelle des dangers que courait la religion de l'Empire, Longulus et Sébastien, gouverneurs de la province, quittèrent la ville de Trèves où ils résidaient [3], et se hâtèrent de venir au secours de leurs dieux outragés. Trois jours après leur arrivée à Amiens, un prêtre de Jupiter et de Mercure, nommé Auxilius, se présenta devant eux,

[1] *Acta S. Firmini.*

[2] Voir Malbrancq, *De Morinis*, t. I, l. II, c. X, p. 123. — Hennebert, *Hist. générale de l'Artois*, t. I, p. 161. — Bertrand, *Hist. de Boulogne-sur-Mer*, t I, p. 35.

[3] Trèves était la métropole de la première Belgique.

et se fit l'accusateur de Firmin. « Ce Pontife des chrétiens, dit-il, détourne les habitants de la ville de la religion et du culte des dieux immortels..... Déjà personne ne vient plus dans nos temples offrir de l'encens ou des supplications..... Firmin séduit même les cœurs des sénateurs et les attire à la secte chrétienne..... Si vous ne le mettez à mort, après l'avoir exposé à divers supplices, pour qu'il serve d'exemple aux autres, il tentera tous les efforts pour ruiner la stabilité de l'Empire romain [1]. » Sébastien, ému de ce langage, et voulant sauver ses dieux des périls qui les menaçaient, donna ordre à ses soldats de se saisir de Firmin et de le lui amener dans deux jours, aux jeux du théâtre, près de la porte Clypéenne [2].

Le saint Evêque, ayant appris les funestes projets tramés contre lui, n'attendit pas le jour fixé pour paraître devant ses juges. Déjà, il avait entendu la voix de Dieu qui l'appelait à la récompense du Ciel, et son cœur brûlait du désir de la gagner au plus tôt, par un glorieux martyre: il devait être enchaîné une troisième fois pour l'amour de son divin Maître, mais il espérait que cette dernière captivité lui mériterait enfin la couronne que lui avait annoncée autrefois le saint prêtre Honeste. Il se rendit donc de lui-même au prétoire. Loin de chercher à déguiser sa foi, il engagea Longulus et Sébastien à détruire les temples de leurs dieux et à adorer Jésus-Christ de Nazareth [3] : ce qui lui attira aussitôt la colère des deux gouverneurs.

[1] *Acta S. Firmini* cap. II.
[2] C'était une des deux portes de l'ancienne Samarobrive. Les savants ne sont pas d'accord sur son emplacement. (Voir *Hist. de S. Firmin,* par M. Salmon, 50.)
[3] *Acta S. Firmini* cap. II.

Sébastien l'ayant interrogé sur son nom, sa famille et son pays, il répondit : « Je m'appelle Firmin. Je suis Espagnol de naissance, de famille sénatoriale, citoyen de Pampelune, chrétien par la foi et la doctrine, revêtu du caractère et de la dignité d'Evêque [1]. » Il opposa ensuite la puissance suprême du Dieu qui l'avait envoyé prêcher l'Evangile de son Fils, à la vanité et à la faiblesse des divinités païennes, « simulacres sourds, muets et insensibles, ouvrages du démon, trompant les âmes, et plongeant leurs adorateurs dans les abîmes de l'enfer [2]. »

Menacé des plus affreux tourments, et même de la mort, s'il ne renonçait à Jésus-Christ pour sacrifier aux idoles, le Saint répliqua : « Je ne crains pas les peines et les supplices. Pensez-vous qu'un serviteur du Dieu immortel redoute des châtiments qui lui valent une couronne de gloire incorruptible? Pour vous, vous souffrirez éternellement dans des flammes vengeresses, pour le crime que vous commettez en persécutant les serviteurs de Dieu [3].

La constance du Martyr et la hardiesse de ses réponses jetèrent Sébastien dans la stupeur ; les prêtres païens ne l'avaient pas accoutumé à cette noble indépendance de langage. Cependant, aussi cruel et plus lâche que les autres persécuteurs de la foi, il dissimula ses desseins sanguinaires, craignant que, s'il faisait torturer publiquement l'innocent accusé, les disciples de Firmin ne réussissent à le délivrer, en excitant un soulèvement populaire. Il feignit donc de le relâcher, mais, en même temps, il donna ordre à ses soldats de se saisir de lui, de l'enfermer dans le fort de la ville, connu plus tard

[1] *Acta S. Firmini* cap. II.
[2] *Ibidem.*
[3] *Ibidem.*

sous le nom de Castillon, et de lui trancher la tête. Il leur enjoignit en outre de couper son corps par morceaux et de le cacher, de peur qu'après sa mort, il ne reçût un culte de ceux qu'il avait amenés à la vraie lumière [1]. La troupe de Sébastien ne tarda pas à trouver l'occasion d'exécuter les ordres de son chef; car, à peine l'Apôtre du Christ était-il sorti du tribunal que, suivant sa coutume, il évangélisa le peuple. Quelques soldats s'emparèrent de lui et le conduisirent dans cette forteresse, qu'un de ses successeurs devait renverser dix siècles plus tard [2]. Ils l'enfermèrent dans un obscur cachot dont ils scellèrent la porte; puis ils y mirent des gardes et laissèrent le saint Martyr seul avec Dieu [3].

La nuit suivante, des bourreaux envoyés par le gouverneur Sébastien pénétrèrent dans le fort et se rendirent à la prison de Firmin. A leur vue, l'intrépide Confesseur ne put contenir sa joie. Il s'écria, en versant des larmes d'allégresse : « Je vous rends grâces, Seigneur Jésus-Christ, souverain rémunérateur de tous les biens, bon pasteur, qui avez bien voulu m'appeler à la société de vos fidèles. Daignez, roi miséricordieux, roi très-clément, prendre soin des âmes que vous avez acquises par mon faible ministère, et exaucer ceux qui par mes prières imploreront votre secours, vous qui régnez avec une grande puissance dans les siècles des siècles [4].» Après

[1] *Acta S. Firmini* cap. II.
[2] *Hist. de S. Firmin*, par M. Ch. Salmon, 83. — Elle fut détruite, en 1117, sous l'Episcopat de saint Geoffroy, trente-septième Évêque d'Amiens. Là s'éleva, peu après, l'église paroissiale de Saint-Firmin en Castillon, qui disparut à l'époque de la Révolution française.
[3] *Ibidem*.
[4] *Acta S. Firmini* cap. II.

cette prière, un des soldats ayant tiré son glaive, abattit la tête du Martyr.

Le barbare Sébastien ne fut pas longtemps à porter la peine de son crime. Étant venu à Beauvais, peu de jours après la mort de son héroïque victime, les habitants de cette ville, voyant en lui le meurtrier de leur Apôtre, se soulevèrent et le mirent à mort. Autant la fin de cet ennemi de Jésus-Christ fut honteuse, autant le trépas de Firmin fut couvert de gloire : à peine son sang, germe précieux d'une multitude de chrétiens, eut-il arrosé la terre, que le sénateur Faustinien enleva secrètement le corps du Martyr,et le fit enterrer dans la sépulture de sa famille, située près de sa métairie, nommé Abdalène[1], au lieu où se voit aujourd'hui l'église de Saint-Acheul. Avant de le déposer dans le tombeau, il l'entoura d'aromates et de linges de grand prix. La reconnaissance et la foi amenèrent bientôt auprès des précieux restes du Bienheureux un grand nombre de pèlerins, tant de la ville d'Amiens que des contrées voisines. Des miracles rendirent un éclatant témoignage à sa sainteté.

Au IV[e] siècle, un descendant du sénateur Faustinien, qui avait hérité du nom et de la dignité de notre Apôtre[2], fit élever la première cathédrale d'Amiens sur le tombeau de Firmin, et la dédia à la sainte Vierge, sous l'invocation de Notre-Dame des Martyrs. Saint Salve, Évêque d'Amiens, en retira les reliques du Saint au VII[e] siècle, et les transporta, le 31 janvier, avec une grande solennité dans la nouvelle cathédrale qu'il venait de con-

[1] *Acta S. Firmini.* — *Hist. de S. Firmin*, par M. Ch. Salmon, 86.
[2] Saint Firmin le Confesseur, Évêque d'Amiens.

struire. Cette célèbre translation fut, dit-on, accompagnée des plus merveilleuses circonstances. On vit les arbres se couvrir de feuilles verdoyantes, de boutons, de fleurs et de fruits. Leurs branches, s'inclinant jusqu'à terre, semblaient rendre hommage au Martyr. Les prés qui environnaient Amiens, revêtirent au même instant leur verdure printanière, s'émaillèrent d'une multitude de roses et de lis... La foule cueillait les fleurs et les feuilles, dont les arbres étaient chargés, et les répandait sur le chemin que le cortége devait parcourir. Ce changement de saison dura environ trois heures [1]. »

Au commencement du XIIe siècle, les reliques de saint Firmin furent transférées dans une châsse fort riche, par Geoffroy, Evêque d'Amiens. Elles en furent ôtées par Thibault d'Heilly [2], l'un de ses successeurs, et déposées dans une nouvelle châsse plus riche encore. Dieu, pour la joie de ses fidèles Amiennois, permit qu'elles échappassent aux mains des Vandales de 1793 : après l'apaisement de nos troubles civils, elles furent de nouveau exposées à la vénération des chrétiens.

Depuis une haute antiquité, les habitants du Beauvaisis ont eu recours à saint Firmin, comme à l'un de leurs plus puissants intercesseurs auprès de Dieu. Deux paroisses du diocèse portent son nom : la première est Saint-Firmin[3], près de Chantilly, et la seconde, le Mesnil-Saint-Firmin, peu distant de la ville de Breteuil. Plusieurs autres

[1] Vincent de Beauvais. — *Breviar. Amb.* MS. lect. IX. — *Brev. Amb.* 1528, lect. IX — *Brev. Amb.* 1667, lect. VI.

[2] L'Episcopat de Thibault est compris entre les années 1170 et 1204.

[3] Il y avait autrefois, dans cette paroisse, un pèlerinage très-fré-

paroisses l'honorent et l'invoquent comme leur patron.

Réflexions.

Les luttes dont saint Firmin est sorti victorieux, sont bien l'image de celles que nous avons à soutenir contre l'ennemi de notre salut. Si nous voulons partager son triomphe, imitons son énergie, sa constance, et recourons aux armes dont il s'est servi pour terrasser le prince des ténèbres.

Appelé à l'apostolat, Firmin brise les liens de la nature : il ne reconnaît plus que ceux de la grâce. La voix de Jésus-Christ le rendant sourd à la voix de la chair et du sang, il quitte famille, amis, patrie, pour aller combattre l'erreur, et arracher des milliers d'âmes au joug du démon. Lorsqu'il s'est agi de sauver nôtre âme, à quels sacrifices nous sommes-nous soumis ?... Que de fois nous sommes demeurés les esclaves de l'ennemi de notre salut, pour n'avoir pas eu la force de rompre une habitude coupable, de renoncer à une liaison dangereuse, de fuir une occasion de péché !

Saint Firmin n'a pas seulement combattu pendant quelques jours : sa vie tout entière a été une lutte qui n'a pas connu de trêve. Les païens, les prêtres des idoles, les gouverneurs des provinces avec leurs lâches satellites, l'ont poursuivi jusqu'à sa glorieuse mort. Sa foi et son courage n'ont jamais faibli. Et nous, à peine avons-nous essayé de résister au démon et à nos passions ! A une première attaque, les forces nous ont manqué : pour les ranimer, jetons les yeux sur l'intrépide Martyr. Lié, jeté dans une prison, soumis à d'affreuses tortures, il ne perd pas la calme sérénité du Juste; il ne fait que proclamer avec plus d'énergie la vérité de la sainte religion dont il est le ministre. Les armes qui l'ont rendu victorieux sont en notre pouvoir : ce sont la foi, l'amour de Dieu, le zèle pour sa gloire, l'humilité et la prière. Si, à son exemple, nous savons y recourir, nous ne recevrons aucune blessure mortelle ni du monde, ni du démon, ni de nos propres passions. Comme lui, nous aurons part à la ré-

quenté, en l'honneur du Saint. Il n'en reste plus que quelques traces. De rares étrangers vont encore pendant la neuvaine implorer son secours. Une source d'eau vive, à laquelle on attribuait une vertu curative, était une annexe de la station que l'on faisait à l'église de Saint-Firmin. (Voir *Hist. de S. Firmin*, par M. Ch. Salmon, 42.)

compense qui attend ceux qui ont vaillamment combattu les combats du Seigneur.

Pratique.

Lorsque, la tentation redoublant, je serai porté à me décourager, je me rappellerai les paroles du grand Apôtre : « Dans tes combats contre le péché, tu n'as pas encore résisté jusqu'au sang [1]. »

[1] Hebr. XII, 4.

1er Octobre

SAINTE DOMANE

VIIe siècle.

Domane naquit au château de la Roche-Guyon [1]. Elle descendait, dit-on, de la bienheureuse Pience, convertie environ cinq siècles auparavant, par saint Nicaise, Apôtre du Vexin. L'héritage de vertus que l'illustre Martyre avait laissé à sa famille, fut pieusement recueilli par notre Sainte.

Dès ses premières années, Domane montra une touchante modestie, un grand amour de Dieu, et une soumission sans réserve aux volontés de ses parents : les mères ne pouvaient proposer à leurs filles un modèle plus parfait pour l'accomplissement des devoirs imposés à leur âge. Une conduite si exemplaire lui attira les faveurs du ciel. Dieu, qui bénit toujours la jeune fille humble et chaste, voulut que Domane eût un saint pour époux. Mariée à Germer, seigneur de Vardes, et déjà puissant à la cour de Dagobert Ier, elle rivalisa d'ardeur et de zèle avec ce vertueux chrétien, dans la pratique de la loi de Dieu. Les pauvres, les églises et les monastères se partagèrent leurs libéralités, dont le plus souvent Domane était la généreuse distributrice. Les religieux la vénéraient comme une mère, tandis que, par les offices qu'elle leur rendait, on l'eût prise pour leur servante.

[1] Petite ville du département de Seine-et-Oise, située à 3 lieues de Mantes.

Ayant donné le jour à trois enfants, dont deux filles, et un fils nommé Amalbert[1], Domane les éleva plus pour le ciel que pour la terre; aussi, Dieu les appela-t-il à lui de bonne heure. Ses deux filles moururent les premières, et allèrent offrir à Jésus-Christ leur couronne de vierge : l'aînée, au moment où elle allait recevoir un époux mortel; et la plus jeune, après avoir choisi dans un monastère le Seigneur pour son héritage. Lorsque Domane eut fait déposer leurs dépouilles dans l'église de Saint-Remi de Vardes, elle résolut de passer le reste de ses jours dans la solitude; et, comme la voix de Dieu y appelait aussi son époux, ils se séparèrent pour ne plus s'occuper l'un et l'autre que des graves intérêts de l'éternité.

Etant retournée à la Roche-Guyon, auprès de sa famille, la Sainte y vécut quelque temps séparée du monde. Bientôt, la mort de son jeune fils Amalbert vint rompre le dernier lien qui pouvait encore l'attacher à la terre. Dès lors, suivant les conseils de saint Ouen, elle fonda à Gasny, à côté du tombeau de saint Nicaise et de ses compagnons, un religieux asile où elle se fit encore une plus parfaite solitude. Tout à Dieu et au salut de son âme, elle ne permit plus à aucun bruit du dehors de pénétrer jusqu'à elle. Lorsque la coupe de ses mérites fut pleine, elle termina, par la mort des justes, une vie passée dans l'exercice de la vertu et la méditation des vérités éternelles.

Dieu a témoigné, par des miracles opérés sur le tombeau de Domane, qu'il l'avait admise dans sa gloire. De temps immémorial, plusieurs églises du Vexin lui ont rendu un culte public. Elle

[1] Voir, ci-dessus, au 20 mai la Vie de saint Amalbert.

Elle était surtout honorée dans le prieuré de Gasny, où avaient été déposées ses saintes reliques.

Epouse de saint Germer, l'un des glorieux patrons du diocèse de Beauvais, la bienheureuse Domane a un droit tout particulier à notre vénération et à notre confiance. Dans nos prières, ne séparons pas les noms de ces deux habitants des cieux : unis, dans le séjour du bonheur, par les mêmes mérites, la même récompense, et le même pouvoir auprès de Dieu, ils le sont encore par l'intérêt qu'ils portent au salut de nos âmes.

Réflexions.

« Quelle bénédiction est-ce, dit saint François de Sales, quand l'homme et la femme fidèles se sanctifient l'un et l'autre en une vraie crainte du Seigneur ! » Cette bénédiction, dont parle ici le bienheureux Évêque de Genève, ne pouvait manquer de descendre avec abondance sur la famille de saint Germer et de sainte Domane, car, jamais époux ne furent plus étroitement unis dans l'amour et la crainte de Dieu. Aussi, de quelles faveurs le ciel ne les comble-t-il pas ? Tandis qu'ils marchent eux-mêmes de perfections en perfections, leurs enfants croissent en grâce et en sagesse devant Dieu et devant les hommes. S'ils ont la douleur d'en être séparés, c'est pour les voir arriver au ciel avec le précieux trésor de la pureté virginale.

Parents chrétiens, voulez-vous attirer sur vous et sur vos familles la rosée des bénédictions célestes ? Imitez les vertus de saint Germer et de sainte Domane. Que l'époux soit toujours guidé par la crainte du Seigneur. Qu'il donne à son épouse et à ses enfants l'exemple de la prière, de l'assistance aux offices divins, et de la soumission aux lois de l'Église. Que l'épouse mette ses soins et son bonheur à plaire à son époux par sa piété, sa modestie et sa tendre sollicitude pour ses enfants. Qu'ils s'encouragent l'un l'autre à persévérer, malgré toutes les épreuves, dans la pratique du devoir, et ils seront bénis et récompensés sur la terre et au ciel.

Pratique.

Qu'il y ait entre les époux chrétiens une sainte émulation pour s'édifier mutuellement, et pour édifier en même temps leurs enfants.

2 Octobre.

SAINT LÉGER

Évêque d'Autun

615-678.

Le Christianisme n'a pas seulement ouvert le ciel à nos ancêtres, il a adouci leurs mœurs, dissipé leur ignorance, et fait luire sur nos contrées la lumière d'une bienfaisante civilisation. Aujourd'hui, personne ne l'ignore et ne le conteste; mais, ce que l'on connaît moins, c'est la part active qui revient aux Saints dans cette merveilleuse transformation. Dieu a voulu que ses élus eussent tous les genres de mérite, tous les triomphes et toutes les gloires.

Parmi ces valeureux athlètes qui se sont rendus dignes des bénédictions des siècles, saint Léger nous apparaît comme l'un des plus héroïques. Il naquit vers l'an 615, à la fin des luttes sanglantes de Frédégonde et de Brunehaut, et à l'aurore de cette longue période de paix qui, pendant un demi-siècle, laissa respirer le peuple et l'Église des Gaules [1]. Dieu qui l'envoya dans une pensée de gloire et d'amour pour la France naissante, dit le célèbre historien de sa Vie [2], lui donna une sainte pour mère. Elle se nommait Sigrade. Nulle part il n'est question de son père : sans doute que, fort

[1] *Hist. de S. Léger*, par Dom Pitra, 4.
[2] *Ibidem*, 3.

jeune encore, Léger se trouva orphelin avec Warein, son frère, qui, comme lui, marcha au ciel, par la route du martyre. Sa famille était fort illustre; car, dit un chroniqueur presque contemporain, plusieurs de ses membres étaient princes au très-glorieux royaume de France [1].

Le noble enfant passa de bonne heure des mains de sa mère à la cour du roi Clotaire II, pour être nourri à sa table, parmi les jeunes Francs réunis dans le palais mérovingien. Il devait avoir alors environ treize ans, âge prescrit par les rois pour être admis au service du prince [2]. Ses dispositions pour la vertu et les sentiments de piété que lui avait inspirés Sigrade, ne pouvaient manquer de prendre un grand accroissement sous l'œil des maîtres, et dans la société des condisciples qu'il eut la bonne fortune de rencontrer à l'école du palais. Cette école était alors un Cénacle de Saints et d'Apôtres [3]; elle avait pour chef, Sulpice, surnommé le Débonnaire, qui rapportait toutes ses actions à un précepte évangélique. Le Saint s'attacha si bien à imiter ce mo-

[1] *Anonym. Murbac.*, n. 1.

[2] A cette époque, le barbare qui voulait assurer l'avenir de ses fils, les conduisait à son souverain et briguait pour eux l'honneur d'être admis dans la domesticité royale ; c'est ce que l'on appelait la *recommandation.* « L'enfant ainsi recommandé ne quittait plus le chef qui l'adoptait. Il en habitait la tente ou le parc ; il vivait parmi ses convives, il s'asseyait à la table royale ; il était des fêtes, des parties de chasse, de natation, des expéditions militaires ; il se nommait le nourrisson du roi ; il grandissait dans les habitudes d'un précoce servage, que compensait l'honneur de recevoir un cheval de bataille, d'être investi de la framée et admis parmi les antrustions ou convives du chef. Ce mode d'avancement était assez général, pour que même d'illustres familles romaines ne dédaignassent pas de descendre à la recommandation. » (*Hist. de S. Léger*, par Dom Pitra, 11.)

[3] *Ibid.*, 27.

dèle, qu'il en a retracé, toute sa vie, la tendre charité et l'inébranlable courage.

Aux leçons et aux exemples du palais mérovingien, succéda, pour Léger, la sollicitude de Diddon, son oncle maternel, Évêque de Poitiers. Celui-ci confia son neveu à un saint et docte prêtre, et le fit entrer ensuite dans son école cathédrale. Cette époque de la vie du Bienheureux est racontée par ses historiens de la manière suivante : « Il y fut vigoureusement élevé et nourri dans toutes les études qui font d'ordinaire les puissants du siècle, et pleinement soumis à ces fortes disciplines qui usent, comme la lime, les saillies trop vives de l'adolescence [1]. »

Si l'Évêque de Poitiers avait confié à d'autres le soin de cette jeune intelligence, en second père, il se réserva le développement du cœur. Il recommandait sans cesse à Léger de demeurer chaste et pur, tel que lui-même s'était conservé. Il lui disait souvent: « Mon fils, gardez toujours la virginité, et soyez un vase immaculé et choisi, digne de l'Église de Dieu [2]. » « Ainsi s'acheva, ajoute l'illustre Bénédictin qui a écrit la Vie du Bienheureux, cette peinture de l'âme qu'on appelle éducation, où Dieu même conduit le pinceau et forme ses saints à l'image et à la ressemblance de son Verbe fait chair, le type de toute sainteté. Heureux qui, souple sous son doigt, comme la toile muette et docile, reçoit de bonne heure et conserve toujours les vivantes couleurs de l'artiste divin! Heureuses les jeunes âmes qui, dans la paix profonde et le silence des cénacles de l'enfance, recueillent tous les murmures du langage intime de Dieu, se ferment aux

[1] *Anonym. Æduens.*, n° 1, sæc. II, Bened.
[2] *Hist. de S. Léger*, par D. Pitra, et Ursin, n° 1.

bruits du monde, et ne perdent rien de la vérité enseignée au-dedans [1] ! »

Les inspirations de la grâce produisirent d'admirables effets dans l'âme de Léger. « La plus aimable innocence y fixa sa demeure. L'humilité avec la tempérance, la charité véritable avec l'espérance et la foi, firent du saint enfant un vase d'élection, un temple où, sous le souffle du Saint-Esprit, ces vertus reposaient avec suavité, et en développaient un grand nombre d'autres [2]. »

Lorsque le nouveau Samuël fut prêt à entrer dans le sanctuaire, Diddon, heureux de le faire participer à l'héritage du Seigneur, lui donna la tonsure cléricale. Il l'admit ensuite aux ordres mineurs, et lui conféra les deux premiers ordres sacrés. Léger n'avait que vingt ans, au moment où il consomma sa rupture irrévocable avec le monde. Bientôt après, jugé digne d'exercer la plus haute autorité administrative dans l'Eglise après l'Épiscopat, il fut élevé à la dignité d'archidiacre.

Le jeune saint déploya dans l'exercice de cette importante fonction autant d'énergie que de sagesse. « Il avait une connaissance si profonde des dogmes et du droit canonique, qu'il passa sans contestation pour excellent maître des Clercs. Fort de l'austérité de ses exemples, il se montra zélé dans la censure des scandales, d'une pénétrante vigilance pour les devoirs ecclésiastiques, pressant dans les représentations, prudent dans les conseils, entraînant dans les exhortations [3]. »

L'administration du diocèse ne suffisant pas à l'activité du jeune archidiacre, souvent il parut

[1] *Hist. de S. Léger*, par Dom Pitra, 50.
[2] *Anonym. Murbac.*, n° 3.
[3] *Anonym. Æduens.*, n° 1.

dans la chaire qui retentissait encore du nom du grand saint Hilaire. La basilique de Poitiers vit alors un grand spectacle : une foule immense, se pressant émue, autour d'un prédicateur de vingt ans [1]. Suivant les auteurs contemporains, il offrait toutes les séductions de l'éloquence. « Aux grâces de la parole, il joignait un port auguste et grand, une figure d'une beauté remarquable, des traits magnifiques, un accent suave, une expression très-vive, une imperturbable prudence, un zèle brûlant et si sagement contenu, qu'il savait s'accommoder à tous [2]. » Aussi, les habitants de Poitiers célébraient ses louanges, en disant : Par cet Apôtre, c'est Dieu qui a daigné nous visiter.

Au milieu des applaudissements qui l'environnaient à Poitiers, Léger conçut une pensée d'humilité et de sacrifice. Dieu lui mit au cœur le dégoût du monde [3]. Il lui fit entendre cette parole : « Viens, je te conduirai dans la solitude, et je te parlerai au cœur. » Le jeune archidiacre écouta la voix du Seigneur, quitta tout, et le suivit.

A treize lieues environ, et à l'occident de la ville de Poitiers, un vallon environné de collines onduleuses, et baigné par la Sèvre à sa source, fut le lieu de retraite choisi par le Saint. Là s'élevaient quelques pauvres cellules modestement comprises sous l'humble et commune appellation de cellule de saint Maixent [4]. A peine entré dans

[1] *Hist. de S. Léger*, par Dom Pitra, 55.

[2] *Ursin.*, *Vita Leodegar.*, n° 2.

[3] *Hist. de S. Léger*, par Dom Pitra, 89.

[4] *Ibidem*, 91. — Ce monastère fut fondé vers l'an 459, sous le titre de Saint-Saturnin de Toulouse, par Agapit, venu dans ce lieu, dit-on, avec ses compagnons, du monastère de Saint-Hilaire, détruit par Attila, roi des Huns. Clovis en concédant ce lieu à saint Maixent ou Maxence, le dota richement..... Cette abbaye a donné naissance à la

cet asile de la mortification et de la prière, Léger vit les religieux s'agenouiller devant lui, le nommer leur père, et le conduire à la cellule de leur abbé récemment appelé à Dieu [1]. Il essaya de résister à leurs vœux et à leurs pressantes sollicitations, mais les ordres formels de son oncle Diddon, le forcèrent à subir cette nouvelle supériorité. Ce fut sans doute à cette époque qu'il fut élevé à la prêtrise, et put distribuer en même temps à ses frères, les paroles et le céleste aliment de la vie éternelle.

Le Bienheureux gouverna, durant six années, le monastère de Saint-Maixent. Pendant ce temps, il se montra au dehors, par ses bienfaits, le père des populations voisines. Au dedans, il donna à ses frères une vie toute nouvelle, en les soumettant à la règle de saint Benoît [2]. Il aimait aussi à s'entourer de jeunes enfants dans lesquels il cherchait à discerner et à guider de saintes vocations, formant les uns pour l'état ecclésiastique ou religieux, et disposant les autres à vivre dans le monde d'une manière édifiante et chrétienne. Ainsi s'écoulait, sous l'œil de Dieu, aussi heureuse qu'elle était humble, la vie du Bienheureux Léger, lorsque des envoyés de la reine Bathilde vinrent l'appeler à la cour. Mort à toute ambition séculière, l'abbé de Saint-Maixent les supplia de ne point le ravir à sa retraite. Mais, de nouvelles instances de Bathilde, et les pressantes recommandations de Diddon et des Évêques du palais, lui ayant fait craindre de résis-

ville de Saint-Maixent, aujourd'hui chef-lieu de canton de l'arrondissement de Niort. (*Dict. des Abbayes*, publié par M. Migne.)

[1] *Hist. de S. Léger*, par Dom Pitra, 92.

[2] *Chron. S. Maxentii*, collection manuscrite de Dom Fonteneau à la Bibliothèque de Poitiers.

ter à la volonté de Dieu, il quitta ses frères et sa bien-aimée cellule, et se rendit auprès de la reine.

Bathilde confia au Saint le plus grave objet de sa sollicitude : l'éducation de ses trois fils, et, par suite, de tous les jeunes Francs, élevés à l'école palatine. Là ne se borna pas la tâche de Léger : il prit place dans un conseil d'Évêques, de clercs et de moines, rangés autour de la reine, pour sauver la nationalité et l'Eglise des Francs[1]. Avec eux, il travailla, à l'affermissement de l'autorité royale, à l'affranchissement et à l'éducation sociale du peuple, et surtout à la prospérité de l'Eglise[2].

Une province à pacifier et de grands scandales à réparer, ne tardèrent pas à appeler Léger sur un autre théâtre non moins digne de sa sagesse, de son énergie et de son zèle pour établir en ce monde le royaume de Dieu. Des hommes cupides, des factions ardentes, désolaient l'église d'Autun, que la mort de son Évêque Ferréol, arrivée en 660, avait laissée veuve depuis deux ans. Le sanctuaire s'était changé en un champ de bataille. Dans ces tristes et difficiles circonstances, Bathilde délibéra avec les Évêques et les grands du palais, sur les moyens de remédier à tant de maux. Comme il fallait, pour terminer une crise si orageuse, un homme de grand ascendant, de noble origine, et capable de faire respecter son autorité, Léger fut donné pour successeur à Ferréol. Le Saint, voyant dans son élévation à l'Épiscopat une série de travaux, de souffrances et de combats pour la gloire du Seigneur, accepta un ministère qui lui ouvrait moins la voie des honneurs, que celle d'un long et douloureux martyre.

[1] *Hist. de S. Léger*, par Dom Pitra, 132.
[2] *Ibidem*, 133.

En entrant dans la ville d'Autun, Léger y fut accueilli comme l'ange de la paix : il en remplit la douce et bienfaisante mission. Sa voix fit cesser les divisions, rapprocha les esprits et les cœurs. Il mit à profit la popularité que lui donnaient ses vertus, pour détruire les abus qui s'étaient introduits pendant deux années de discordes intestines. On le vit constamment travailler au soulagement de toutes les misères, à la correction des pécheurs, à la restauration et à l'embellissement des églises. Il fit réparer le baptistère de sa cathédrale, dans laquelle il transféra les reliques de saint Symphorien. En l'année 670, il réunit un concile de cinquante-quatre Évêques, d'où sortirent de sages règlements, propres à remédier aux désordres qui régnaient parmi les fidèles, au sein du clergé, et jusque dans les cloîtres.

Léger conserva une grande influence à la cour, où plusieurs fois il reparut pour aider de ses conseils la sainte reine Bathilde. Malheureusement pour l'illustre Évêque d'Autun et pour la France, l'emploi de Maire du palais était alors occupé par Ebroïn, homme avare, orgueilleux, emporté et vindicatif. Ce Maître tyrannique et vicieux s'irrita bientôt de ne pouvoir compter Léger au nombre de ses courtisans. Après la retraite de Bathilde au monastère de Chelles, il devint plus injuste et plus impérieux encore : « Il frémissait de ne point voir Léger courber devant lui, comme tant d'autres, un front adulateur, ni craindre le danger d'une disgrâce[1] ». La mort prématurée de Clotaire III lui donna l'occasion de manifester ses ambitieux projets. Il tenta de mettre sur le trône Thierry, le plus jeune des

[1] *Anonym. Æduens*, nº 2.

enfants de Bathilde, au préjudice de Childéric, frère aîné de ce prince; mais il fut surpris, vaincu et enfermé dans l'abbaye de Luxeuil. Quoique ce dangereux conspirateur dût la conservation de ses jours aux vives instances de Léger auprès des grands, il n'en nourrit pas moins, contre ce généreux Pontife, un implacable ressentiment, dont bientôt nous aurons à déplorer la criminelle explosion.

Le triomphe de Childéric était le triomphe de l'Évêque d'Autun, qui avait mis son influence et son crédit au service du droit et de la justice ; aussi, la première place lui appartenait-elle dans les conseils du nouveau roi. Il la remplit pendant quelque temps aux applaudissements du prince et de la nation. Il surveilla les complices d'Ebroïn et chassa du sanctuaire les intrus et les simoniaques. Il se dévoua sans réserve au bien de l'Eglise et de l'Etat, dépensant tout ce qu'il avait de sagesse, de force, de génie administrateur, et révélant dans toute sa virilité cet homme céleste que le monde mérovingien, déjà vieilli et appesanti dans le vice, ne pouvait supporter [1].

Le poste occupé par Léger était non moins périlleux qu'élevé. Le Saint, doué de l'austère franchise du prêtre, et de cette vigueur du Pontife qui, l'Évangile en main, sait mourir, mais non fléchir [2], ne pouvait assister en témoin silencieux aux désordres de la cour et aux iniquités des grands. Il chassa du palais les hommes de rapine et de meurtre, et y défendit hautement la cause des bonnes mœurs. Il ne craignit pas de désapprouver le mariage que

[1] *Hist. de S. Léger*, par Dom Pitra, 272.— *Anonym. Æd.*, nº 5.
[2] *Hist. de S. Léger*, par Dom Pitra, 280.

Childéric avait contracté, contrairement aux règles prescrites par les saints canons. Cette conduite lui attira une formidable opposition qui bientôt ne chercha plus qu'une occasion favorable pour éclater : le démon, dont l'envie se rallumait, ne tarda pas à la faire naître.

En l'année 673, le roi s'étant rendu à Autun, pour la célébration des fêtes de Pâques, Hector, patrice de Marseille, arrivé en cette ville pour exposer au prince un différend survenu entre lui et saint Prix, Évêque de Clermont, avait reçu l'hospitalité chez Léger. La pompe impériale dont le patrice s'entourait, blessa l'orgueil des seigneurs réunis autour de Childéric. Il n'en fallut pas davantage aux ennemis de notre Saint pour le perdre. Ils rapportèrent au roi une fable insensée : Hector et Léger, lui dirent-ils, conspirent pour renverser la domination royale, et usurper le pouvoir [1]. Le roi violent et irréfléchi accueillit cette infâme délation, et la mort du Pontife fut résolue.

Léger, instruit du coupable dessein que méditait le jeune roi, à qui il avait servi de précepteur et de père, alla trouver ce prince le jour du Vendredi-Saint, espérant que sa présence et ses explications le calmeraient et lui éviteraient le crime d'un meurtre sacrilége; mais cette entrevue ne fit que l'irriter davantage : jusqu'au lendemain, Childéric roula dans son esprit des pensées homicides [2] ; la nuit de la vigile de Pâques étant venue, il se transporta à la cathédrale où le Pontife administrait les sacrements de Baptême et de Confirmation. Au moment où il entra dans la maison du Seigneur,

[1] *Hist. de S. Léger*, par Dom Pitra, 284.
[2] *Ibidem*, 288.

Léger était encore au baptistère. Childéric s'avança, furieux, vociférant des menaces de mort, agitant son glaive, et criant jusqu'aux portes du baptistère : « Léger ! Léger ! » « Me voici », répond le courageux Pontife, s'avançant avec majesté. Le roi demeure interdit : les flambeaux, l'encens, les vêtements éclatants de blancheur, les ornements pompeux des lévites, des prêtres, des Évêques, l'imposant aspect de Léger confondent ses sens ; il prend la fuite, et se réfugie sous le toit du saint Évêque que Dieu venait d'environner du bouclier des anges, et qui acheva les mystères avec la même sérénité [1].

Au sortir de la basilique, Léger se présenta au roi sans peur comme sans audace. Voyant que rien ne pourrait désarmer son courroux, il prit conseil de ses amis, et s'éloigna d'Autun, ainsi que le patrice Hector. Ils ne tardèrent pas à être arrêtés l'un et l'autre. Hector fut mis à mort après une vigoureuse résistance, et Léger envoyé au monastère de Luxeuil, où il partagea l'exil de son rival Ebroïn.

La conduite violente et criminelle de Childéric ne tarda pas à attirer sur lui le courroux du ciel. Un gentilhomme, nommé Bodilon, qu'il avait fait attacher à un pieu et fouetter, contre la disposition des lois du royaume, se mit à la tête d'une troupe de conjurés, le surprit dans une forêt et le massacra avec sa femme et son fils Dagobert. La mort du roi permettait à Léger de sortir de sa retraite et de reprendre le gouvernement de son diocèse ; toutefois le Saint opposa une vive résistance aux députés de la ville d'Autun, lorsque ceux-ci vinrent lui exprimer le désir que son troupeau avait de le revoir. Il fallut que l'abbé de Luxeuil leur vînt en aide et

[1] *Hist. de S. Léger*, par Dom Pitra, 292.

dissipât ses doutes. Lorsque Léger rentra dans la ville d'Autun, les fidèles firent éclater une grande joie : « Il semblait revenu du sépulcre : c'était un beau jour après une tempête, c'étaient les transports d'une famille qui revoyait un père après avoir pleuré sa perte [1]. »

Leur joie cependant ne fut pas de longue durée. Tandis que le Bienheureux faisait sortir de Saint-Denis, Thierry, le dernier fils de la reine Bathilde, et le présentait aux grands, Ebroïn, qui avait recouvré sa liberté, renouait le fil de ses intrigues. Cet artisan de troubles qui, trois ans auparavant, avait voulu élever Thierry sur le trône, l'en fit descendre, avec l'aide des Austrasiens, et mit à sa place un prétendu fils de Clotaire III, qu'il décora du grand nom de Clovis [2]. Pouvant alors se venger de son rival, il ne manqua pas de le faire : par ses ordres, Waimer, duc de Champagne, et quelques autres satellites du traître, conduisirent une armée devant la cité d'Autun. A cette attaque, le Saint répondit en distribuantses biens aux monastères, aux vierges et aux pauvres. Pas une veuve, pas un orphelin, pas un nécessiteux ne fut oublié. Il ordonna trois jours de jeûne et des processions générales. Le peuple défendit vaillamment son Pontife ; mais, à la vue du danger qui menaçait la ville, Léger voulant épargner la vie de son troupeau, alla se livrer à ses ennemis. Au moment où ces forcenés se saisirent de lui, il leva les yeux au ciel en disant : « Je rends grâces au Dieu tout-puissant, qui a daigné me glorifier aujourd'hui. » Conduit sur une montagne voisine de la cité, des bour-

[1] *Anonym. Æd.*, n° 8.
[2] *Hist. de S. Léger*, par Dom Pitra, 315.

reaux l'entourèrent, et lui arrachèrent les yeux, dont ils lui creusèrent les orbites avec des pointes de fer. Le Saint n'exhala pas un seul gémissement, assure un témoin oculaire : il glorifiait Dieu et murmurait doucement le chant sacré des psaumes[1]. On lui enlevait les yeux du corps ; on ne pouvait lui enlever les yeux de l'âme : par eux il voyait, il considérait, il contemplait et adorait son Seigneur et son Dieu. Remis, après son supplice, entre les mains du duc Waimer, qui l'emmena en Champagne, Léger vit son martyre se continuer; Waimer le conduisit au fond d'une forêt, où il le laissa, malgré sa cécité, sans aliment et sans guide. L'ayant retrouvé ensuite vivant, il se sentit ému de pitié et le recueillit dans sa demeure. La grâce toucha son cœur, et plus tard, dit-on, il fit le voyage de la Terre sainte en expiation de ses péchés. De la maison de Waimer, Léger passa dans un monastère de Champagne où, pendant deux années, il puisa de nouvelles forces pour sortir victorieux de ses longues et douloureuses épreuves.

Cependant, Ebroïn avait renoncé à la fable de son Clovis III, et remis le pouvoir aux mains de Thierry. Profitant de l'autorité de ce prince pour légitimer ses violences à l'égard de Léger, il fit paraître le Pontife dans une assemblée des grands du royaume avec son frère Warein, sous l'accusation d'avoir attenté à la vie de Childéric. La défense des deux illustres prévenus, accompagnée de la dignité du malheur, et de l'humilité des martyrs, ne les sauva pas de la fureur d'Ebroïn. Warein, attaché à un poteau et mutilé, mourut en offrant ses douleurs à Dieu pour l'expiation de ses fautes.

[1] *Anonym. Æduens.*, n° 10.

Léger fut jeté dans une piscine et traîné, pieds nus, sur un pavé hérissé de pierres aigues et tranchantes ; on lui coupa les lèvres, on lui déchira le visage, et on lui arracha la langue. On eût cru qu'avec Ebroïn, le démon du paganisme était revenu sur la terre, pour torturer les serviteurs de Dieu. Mais la force du Seigneur n'abandonna pas le Martyr : plus l'impiété des hommes s'efforçait de le jeter dans l'abîme, plus la bonté de Dieu l'élevait et le rapprochait du ciel [1].

Léger ne succomba pas à de si atroces douleurs : il devait encore vivre quelque temps et montrer que toutes les fureurs de l'enfer ne peuvent triompher d'une âme dans laquelle Dieu habite. Waning, noble seigneur qui le reçut des mains d'Ebroïn, changea sa mission de sang en un rôle de charité, de paix et de miséricorde. Il fit semblant de répondre au vœu du tyran ; il affecta même quelques rigueurs envers son prisonnier ; mais bientôt il s'en relâcha, conduisit le Bienheureux dans sa propre demeure, et de là dans un monastère de religieuses qu'il avait fondé à Fécamp. Peu après son entrée dans cet asile, Léger écrivit à sa mère Sigrade une lettre touchante dans laquelle se peint la sérénité du juste, la délicate sollicitude d'un fils, la joyeuse et triomphante assurance du Martyr, qui touche à la palme [2]. Dieu manifesta la sainteté du Pontife en lui rendant l'usage de sa langue mutilée [3]. Pendant les deux années qu'il passa dans cette retraite, Léger ne cessa d'annoncer l'Evangile. La foule accourait autour de la chaire

[1] *Hist. de S. Léger*, par Dom Pitra, 339, et *Anonym. Æduens.* 13.
[2] *Hist. de S. Léger*, par Dom Pitra, 351.
[3] *Vita S. Waningi*, sæc. II, Bened., nº 7.

de cet Apôtre aveugle. Les pécheurs touchés de la douceur et de l'éclat de sa parole, bénissaient la miséricorde de Dieu, et faisaient de dignes fruits de pénitence [1].

L'arrivée d'Ebroïn dans le voisinage de Fécamp, vint terminer la longue et douloureuse passion du Saint. Celui-ci appelé devant le tribunal du sanguinaire ministre, le fit trembler par la hardiesse de ses réponses, et les menaçantes prophéties dont il les accompagna. On vit la scène du prétoire se renouveler : Léger fut livré à des mains sacriléges ; sa tunique fut déchirée de la tête aux pieds. Ebroïn le livra ensuite à un comte du palais nommé Robert, qui le conduisit en Artois, où il résidait.

Partout où la persécution jetait le Bienheureux, les bénédictions du ciel le suivaient. La maison de Robert en reçut une large part : sa femme et ses serviteurs convertis par les prières du Martyr, confessèrent leurs fautes en versant des larmes. Robert lui-même regretta amèrement d'avoir accepté une si triste mission. Ce fut, avec un cœur déchiré de remords, qu'il chargea quatre de ses gens d'exécuter les ordres d'Ebroïn. Ceux-ci s'emparèrent de l'innocente victime et la menèrent à la lisière de la forêt de Sarcin, cherchant une citerne, où ils pussent, après sa mort, cacher ses restes mutilés. De ces quatre exécuteurs, trois tombèrent aux pieds de Léger, le suppliant de leur pardonner et de les bénir. L'homme de Dieu se mit à genoux et entra dans un solennel recueillement ; puis, s'étant levé, il dit au quatrième meurtrier d'accomplir ce qui lui était commandé. Ce dernier, tirant aussitôt son glaive, lui trancha la tête.

[1] *Vita S. Waningi, aliud fragmentum*, nº 3.

Ce fut le 2 octobre de l'an 678, que Léger reçut la glorieuse palme du martyre. Comme son corps ne tombait point par terre, son barbare assassin le renversa d'un coup de pied. La vengeance divine ne tarda pas à s'appesantir sur ce malheureux : saisi de délire, il se jeta dans un feu ardent où il perdit la vie[1].

En même temps que l'âme de Léger était glorifiée dans le ciel, ses restes bénis l'étaient aussi sur la terre. La femme du comte Robert les fit inhumer avec respect, et bâtit sur le lieu de leur sépulture un petit oratoire[2]. Bientôt les Evêques d'Autun, d'Arras et de Poitiers, se disputèrent leur possession. Après des jeûnes et des prières publiques, on eut recours au sort qui désigna l'Evêque de Poitiers. Ce Pontife les fit porter en grande pompe dans sa ville épiscopale d'abord, et ensuite à l'abbaye de Saint-Maixent. Cette célèbre translation fut signalée par un grand nombre de miracles. Le culte du Bienheureux ne resta pas circonscrit dans les pays témoins de ses vertus et de ses souffrances : il se répandit par toute la France. En diverses contrées, et, en particulier, dans le diocèse de Beauvais, des paroisses prirent son nom, et des églises se mirent sous son glorieux et puissant patronage.

Réflexions.

Quel admirable caractère présente l'homme fidèle aux principes de l'Evangile ! Sa conduite est toujours en harmonie avec ses convictions. Il est bien ce Juste, dont un auteur païen nous trace le portrait, et dont le Christianisme seul

[1] *Hist. de S. Léger*, par Dom Pitra, 382.

[2] Des religieux Carmes desservirent cet oratoire jusqu'à l'époque de la Révolution ; alors il fut vendu avec les terres données par la libéralité des seigneurs de Lucheux, et converti en usage profane. Il vient d'être mis en vente et acheté par M. le curé de Lucheux, qui se propose de le rendre à son antique et religieuse destination.

nous montre la réalité : au milieu des ruines mêmes de l'univers, il demeurerait ferme et inébranlable; tel nous apparaît saint Léger. Son courage n'est pas plus amolli par la prospérité, qu'il n'est abattu par les épreuves. La même force d'âme éclate en lui à la cour, où il résiste au torrent de la corruption ; dans son diocèse, où il défend les droits de son peuple et travaille à déraciner toutes sortes d'abus ; dans l'exil, où il triomphe de ses ennemis et de la mort elle-même.

Quel contraste entre la vie de ce grand serviteur de Dieu et la nôtre! Les plaisirs du monde séduisent et captivent notre cœur; nous sommes trop souvent indifférents aux droits de la vérité, de la justice, de l'Eglise, des pauvres et des opprimés; le moindre revers de fortune nous trouble et nous enlève toute espérance. C'est que nous nous sommes écartés de cette religion divine qui fortifie l'âme contre les séductions du monde et de l'erreur, nous rend sensibles aux malheurs de nos frères, et nous prodigue à nous-mêmes des consolations dans nos douleurs. Elle a fait de Léger un héros, un saint et un martyr. Si nous devenons ses enfants dévoués et fidèles, elle nous fera participer à la véritable gloire et à la véritable grandeur, sur cette terre d'exil comme au ciel.

Pratique.

« Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux leur appartient ! Vous êtes heureux, lorsque les hommes vous maudissent et vous persécutent, et disent faussement du mal de vous à cause de moi. Réjouissez-vous et tressaillez de joie, parce que votre récompense est grande dans les cieux ; ainsi, avant vous, ont été persécutés les prophètes [1]. »

[1] Matth. v, 10-12.

3 Octobre.

SAINTE ROMAINE

Vierge et Martyre de Beauvais.

IIe siècle.

Une famille riche et encore idolâtre de la ville de Rome donna naissance à Romaine vers la fin du Ier siècle. Touchée de bonne heure de la grâce divine, qui faisait des conquêtes dans les palais des grands, et jusque dans celui des empereurs, la jeune fille résolut d'embrasser le christianisme. Une fois régénérée par les eaux vivifiantes du baptême, elle marcha d'un pas rapide dans les voies de la perfection évangélique. Ayant reçu le voile de la chasteté des mains du Souverain-Pontife, elle distribua aux pauvres ses bijoux et ses vêtements de prix, pour s'attacher aux vertus qui ornent l'âme. Unie à quelques pieuses compagnes qui, comme elle, avaient choisi le Seigneur pour leur héritage, elle mena une vie de retraite et de prière. Ces vierges chrétiennes s'exhortèrent mutuellement à l'amour de Dieu, et sauvegardèrent leur innocence, par le double rempart de l'humilité et de la mortification: sage et salutaire précaution, indispensable aux cœurs jaloux de conserver le trésor de la pureté !

Alors, d'invincibles martyrs soutenaient de toutes parts des combats héroïques pour la foi de Jésus-Christ. Le récit de leurs victoires enflamma le

courage de Romaine, et lui inspira le désir de marcher sur leurs traces. Ayant quitté sa famille et sa patrie, elle partit pour les Gaules avec onze intrépides compagnes.

Conduites par Jésus-Christ, dont elles étaient les glorieuses servantes, les douze vierges suivirent la route illustrée par les prédications et les miracles de saint Denis, de saint Lucien, de saint Rieul et de plusieurs autres ouvriers évangéliques, que le bienheureux pape Clément avait envoyés au-delà des Alpes. La force même de Dieu les soutint durant ce long et périlleux voyage, et les rendit inaccessibles à la crainte comme à la faiblesse. Il y a sans doute quelque chose de merveilleux dans cet apostolat de douze jeunes filles, bravant toute sorte de dangers pour aller travailler au loin à l'accroissement de la sainte Eglise ; mais, est-ce que tout n'est pas merveilleux et divin dans l'établissement du christianisme ?

En s'avançant vers nos contrées, Romaine perdait de temps en temps quelques-unes de ses compagnes qui se séparaient de leurs amies, pour aller où l'Esprit de Dieu les dirigeait. Lorsqu'elle entra dans la ville de Beauvais, il ne lui en restait plus que deux : Léobérie et Benoîte, qui s'éloignèrent à leur tour. Léobérie souffrit le martyre à Laon, et Benoîte à Origny [1].

La présence de Romaine à Beauvais ne fut pas moins utile au ministère de saint Lucien [2] qu'aux fidèles de cette ville. Par l'exemple de ses vertus et

[1] Bourg du département de l'Aisne, situé à 4 lieues de Saint-Quentin. Il s'appelle aujourd'hui Origny-Sainte-Benoîte.

[2] Louvet, dans son ouvrage qui a pour titre : *Hist. et Antiquités de Beauvais*, présume que sainte Romaine était parente de saint Lucien. Il ne donne aucune preuve à l'appui de cette opinion.

ses persuasives exhortations, elle commençait la conversion des idolâtres : les amenant ensuite aux pieds du Pontife, celui-ci achevait son œuvre, et les introduisait par le baptême dans le sein de l'Eglise. Elle exerça au milieu des chrétiens une mission de charité, de dévouement et de sacrifice. Elle devint le bras du faible, la coopératrice des ouvriers évangéliques, la bienfaisante providence de tous les pauvres.

Après la mort de notre glorieux Apôtre et de ses saints compagnons, Romaine fut l'ange consolateur des fidèles. Souvent elle les conduisait aux tombeaux des trois martyrs, où elle allait prier avec eux pour le triomphe de l'Eglise. Elle les quitta bientôt pour entrer dans le repos éternel. Ses exemples, ses discours et ses sacrifices avaient trop contribué aux progrès du christianisme dans la ville de Beauvais, pour qu'elle échappât à la jalousie du démon, et à la fureur des ennemis de Jésus-Christ. Arrêtée et conduite au tribunal des païens, la Sainte fit une confession publique de sa foi. Ses juges, pensant qu'il leur serait facile de vaincre la résistance d'une faible fille, exposèrent à ses yeux toute sorte d'instruments de supplice. Aux menaces, ils firent succéder des promesses trompeuses. La vierge demeura inébranlablement attachée au Sauveur. Condamnée à la peine capitale, elle mêla son sang a celui de l'Agneau mort pour le rachat des hommes, et alla prendre place au sein des élus [1]. Romaine est la première qui, dans le Beauvaisis, ait joint la palme du martyre au lys de la virginité.

Les chrétiens recueillirent pieusement les dépouilles de la Sainte, et les ensevelirent avec hon-

[1] Sa mort arriva le 3 octobre.

neur. Bientôt elle reçut un culte public. Plus tard, un monastère, portant avec son nom celui de saint Maxien, s'éleva sur la colline de Montmille. Sa gloire augmenta avec les progrès du christianisme dans le Beauvaisis. Nos ancêtres, la vénérant sous les titres de patronne et de mère, transportèrent son corps dans l'église cathédrale [1], où il resta jusqu'au onzième siècle. En l'année 1069, Guy, Évêque de Beauvais, en fit une solennelle translation au monastère de Saint-Quentin, récemment fondé par ses soins [2].

Les religieux de cette abbaye ne tardèrent pas à éprouver les effets de la protection de Romaine. Réduits à une grande pauvreté, par la disgrâce et l'exil de Guy, leur bienfaiteur, ils avaient vendu leur mobilier, et mis en dépôt les vases sacrés et les ornements précieux de leur église, pour se procurer les choses les plus indispensables à la vie. Dans cette extrémité, ils eurent recours à la puissante Martyre. Ayant pris la châsse qui renfermait ses restes bénis, ils la portèrent de ville en ville, et de village en village, sollicitant, en son nom, les aumônes des chrétiens. Romaine fit éclater pour eux le pouvoir qu'elle avait reçu de Dieu. Aux environs de Mantes, on apporta devant ses reliques un infortuné, nommé Bérenger, que d'horribles souffrances retenaient sur son lit depuis trois ans : cet homme, ayant invoqué avec foi la Bienheureuse, se trouva tout à coup guéri. Comme on le pressait de raconter la manière dont cette merveille

[1] La Basse-Œuvre.

[2] Guy était accompagné des Évêques de Reims, d'Amiens, de Noyon, de Senlis, de Meaux et de Troyes. En l'année 1520, les reliques de sainte Romaine furent transférées dans une châsse fort riche due à la libéralité de Michel Roussel, prieur de Poix.

s'était opérée, il répondit : « Je priais, à côté des saintes reliques de Romaine, lorsque vers le milieu de la nuit, il m'a semblé voir la glorieuse Martyre s'approcher de moi, et chasser la maladie dont je souffrais. Me trouvant délivré de mon infirmité, je me levai aussitôt, et, avec les religieux, je remerciai la bonté divine de m'avoir rendu la santé. » Bérenger accompagna les reliques de sa bienfaitrice, dont il ne voulut plus se séparer, et consacra toute sa vie à l'honorer et à la prier.

Après cette guérison miraculeuse, les pieux solliciteurs passèrent quelques jours à Mantes où ils reçurent d'abondantes aumônes. Leur retour dans le diocèse de Beauvais fut signalé par de nouvelles marques du crédit de la Vierge auprès de Dieu. Argenteuil [1] eut une grande part aux bénédictions que le Seigneur répandit sur le passage du saint convoi. Partout les populations reconnurent ces faveurs par de généreuses largesses.

Lorsque les religieux de Saint-Quentin eurent réintégré dans leur abbaye la châsse de Romaine, ils purent, à l'aide des secours qu'ils avaient recueillis, réparer une partie des maux que la disgrâce de Guy avait fait fondre sur leur communauté [2]. La piété de Guy envers la Bienheureuse, eut aussi sa récompense : il vit adoucir la rigueur et abréger le temps de ses épreuves, bienfait qu'il se plut à attribuer au crédit de Romaine auprès de Dieu.

Réflexions.

La virginité est une vertu sublime. L'Apôtre saint Paul la recommande et la loue, et saint Jean l'Evangéliste nous représente l'Agneau de Dieu escorté d'une troupe de vierges.

[1] Bourg du département de Seine-et-Oise, à 3 lieues de Paris.
[2] Voir l'*Hist. du diocèse de Beauvais,* par M. Delettre, 496-499.

Pour être le privilége de quelques âmes d'élite, elle n'en offre pas moins à tous une source de fécondes méditations. On ne peut contempler la force et les prodiges qui l'accompagnent dans les saints, sans chercher à s'en rapprocher tous les jours davantage, en respectant les saintes lois de la chasteté chrétienne.

Dans son long et périlleux voyage à travers les Gaules et dans son martyre, sainte Romaine montre quelle est la sainte énergie de la virginité. Si, comme les autres patriciennes de son pays et de son âge, elle eût partagé son cœur entre le ciel et la terre, elle aurait pu manquer de cette générosité dans le sacrifice, qui en a fait une émule des Apôtres et des plus intrépides confesseurs de la foi. Après nous avoir étonnés par le courage qu'elle déploie dans un trajet pénible, même pour les soldats des légions romaines, elle nous étonne encore plus par l'assurance avec laquelle elle paraît devant le magistrat prêt à prononcer sa sentence de mort. Voyant d'un côté les instruments de supplice qui l'attendent, si elle persévère dans sa foi, et, de l'autre, les faveurs que l'on réserve à la prévarication et à l'apostasie, elle s'écrie hautement : « Je suis chrétienne. » C'est bien là cette vierge dont parle saint Paul : sainte de corps et d'esprit, elle ne pense qu'aux choses du ciel [1]. Le paganisme avait remplacé Dieu par la chair ; les Saints combattirent la chair pour arriver plus sûrement à Dieu. En se livrant elle-même au glaive, la Vierge martyre semble nous dire : « Méfiez-vous du sang, de la chair et des passions. Fermez l'oreille à leur voix qui a plus de dangers encore que d'attraits. »

Pratique.

Evitez les spectacles et les lectures capables de porter atteinte à la pureté.

[1] I Cor., VII, 34.

3 Octobre.

—

SAINT SIMON

Comte de Crépy-en-Valois.

Mort en l'an 1082.

Simon naquit au château de Crépy-en-Valois. Raoul, son père, noble descendant de Charlemagne, possédait les comtés du Valois, d'Amiens, de Péronne, de Montdidier, et plusieurs domaines dans la Champagne. Ses richesses et sa puissance en faisaient un voisin redoutable aux rois de France.

Pour inspirer de bonne heure à son fils l'amour de la vie guerrière, Raoul l'envoya encore enfant, à la cour de Guillaume le Conquérant, duc de Normandie. A cette école, Simon puisa le goût des armes, et montra bientôt ce que l'on pouvait attendre de son courage et de sa vaillance. Au sortir des mains de Guillaume, il fut mis en possession du château de Vez, et de revenus considérables, qui lui permirent d'entretenir une suite digne de sa naissance et de son rang. Le roi Philippe Ier, craignant de trouver en lui un adversaire non moins dangereux que Raoul, le combla d'honneurs, et lui fit prendre place parmi les barons de son conseil ; mais la mort de Raoul vint changer tout-à-coup ses sentiments envers Simon. L'espoir de vaincre facilement un jeune homme de vingt ans, privé des conseils et de l'appui de son père, le

détermina à lui déclarer la guerre. Pour rendre plus certaines ses chances de succès, il lui suscita un ennemi puissant, dans Bardoul, seigneur de Broyes, beau-frère de Simon [1].

Pendant trois années, le fils de Raoul tint tête à l'orage. Aux dévastations exercées dans le Valois par les troupes de Philippe, il répondit en mettant tout à feu et à sang, dans les pays soumis au pouvoir royal.

Dieu qui afflige le corps de ceux qu'il aime, pour arriver à la conquête de leur âme, permit que, dans un combat, Simon reçût une grave blessure. Mettant sa confiance dans la Vierge que nous invoquons sous le titre de Salut des infirmes, le courageux guerrier l'implora, et en obtint sa guérison. Le danger auquel il venait d'échapper lui fit tourner ses pensées vers le ciel : convaincu de la vanité de la gloire, et de la fragilité des biens de la terre, il résolut de ne poursuivre désormais que des honneurs et des richesses d'une éternelle durée. La touche de la grâce avait remué les fibres de son âme ; elle en avait séparé les affections mondaines, pour n'y laisser que les saintes aspirations de la vertu.

Simon renonça donc à toute entreprise guerrière, et ne pensa plus qu'à opérer son salut avec crainte et tremblement. Il eut pour guide, dans la voie nouvelle où il venait d'entrer, la main ferme et sûre du grand Pontife Grégoire VII. Suivant, avec une docilité d'enfant, les sages conseils de cet immortel défenseur de la faiblesse et de la justice, il s'empressa de réparer les torts dont Raoul s'était rendu coupable. Les terres et les domaines usur-

[1] Voir les *Documents* relatifs à la Vie du B. Simon, comte de Crépy et d'Amiens, par M. E. C. de L'Hervilliers, p. 7.

pés retournèrent à leurs maîtres légitimes. Les pauvres, les veuves et les orphelins reçurent d'abondantes aumônes. Le jeune comte n'oublia point de travailler au soulagement de l'âme de son coupable père, qui avait eu le malheur de mourir en dehors de la communion des fidèles. Espérant que l'ineffable miséricorde du Seigneur avait pardonné au repentir manifesté par Raoul avant sa mort, il fonda un grand nombre de messes, pour lui faciliter l'entrée du séjour de rafraîchissement, de lumière et de paix.

La translation des restes de Raoul du château de Montdidier à Crépy, donna lieu au saint pénitent de faire de nouvelles réflexions sur le néant de la vie, et la vanité des espérances humaines. A la vue des traits de son père qu'il avait voulu contempler une dernière fois, et sur lesquels la mort avait opéré d'affreux ravages, il ne put s'empêcher de s'écrier : « Est-ce donc bien ici le corps de Raoul, de ce guerrier si redouté dans l'art des siéges?..... Voilà donc où aboutit la gloire des grands du monde [1] ! »

Emu de ce douloureux spectacle, Simon voulut se dérober aussitôt aux honneurs qui l'entouraient, et aller travailler dans la solitude à l'acquisition d'une gloire et d'une félicité solides et durables. Les plus nobles seigneurs de ses États cherchèrent à le détourner de son projet, en l'engageant dans les liens du mariage ; mais cette tentative ne servit qu'à accélérer la rupture de Simon avec le monde.

Guillaume le Conquérant lui offrait une de ses filles ; Alphonse, roi d'Espagne lui proposait une

[1] *Hist. du Valois*, t. I, p. 312.

illustre princesse, et Robert Guiscard, duc de la Pouille, une noble dame de sa maison. Simon préféra la main de la vertueuse fille d'Hildebert, comte d'Auvergne. Dieu l'avait guidé lui-même dans ce choix, car, la nuit même de leurs noces, ces deux saintes âmes se rencontrèrent dans la pieuse pensée de garder la continence, et de se retirer dans un cloître. La chaste épouse de Simon se consacra pour toujours au Seigneur, et le Comte alla édifier par sa pénitence et ses vertus les religieux de Saint-Oyend [1].

Comme le nautonier qui, rentré au port après la tempête, coule sa barque, pour ne plus être tenté de s'exposer aux périls de la mer, Simon se défit de ses richesses et de ses domaines. Il en abandonna une partie à la comtesse de Vermandois sa sœur, et employa l'autre à bâtir et à doter des monastères. Le nouveau religieux fit oublier à ses frères le rang dont il sortait, ne leur laissant voir que son humilité, et sa soumission aux moindres prescriptions de la règle. Il avança si rapidement dans la perfection de son saint état, qu'en peu de temps il fut trouvé digne de recevoir l'onction sacerdotale.

Dans son monastère, Simon portait un tendre et vif intérêt à sa patrie. Plusieurs fois, il alla revoir ses anciens sujets, non pour les défendre, comme autrefois, contre les violences d'un puissant voisin, mais, pour les préserver contre les attaques mille fois plus redoutables de l'ennemi du salut. L'ar-

[1] L'abbaye de Saint-Oyend fut fondée au Ve siècle, par saint Romain, au pied du mont Jura. On l'appelait aussi Condat. Vers 635, saint Claude, s'étant démis de son Évêché de Besançon, s'y retira et en devint abbé. Elle commença à porter son nom au XIIIe siècle. Elle jouissait de grands priviléges.

deur de son zèle, et le haut ascendant de ses exemples furent couronnés des plus heureux succès. En un seul jour, il ravit au siècle soixante jeunes gentilshommes qu'il dispersa dans les monastères récemment élevés par ses soins. On raconte que sa présence au château de Compiègne frappa le roi et ses courtisans d'une religieuse admiration. Philippe ne reconnut pas d'abord, sous l'habit d'un pauvre religieux, l'intrépide et fastueux comte de Crépy. Un changement de vie si prompt et si extraordinaire, lui fit concevoir une grande vénération pour l'humble serviteur de Jésus-Christ.

Désirant mener une vie plus solitaire, Simon quitta l'abbaye de Saint-Oyend, et se retira dans les abruptes montagnes de Mouthe, au diocèse de Besançon. Il n'y fut pas longtemps seul : la bonne odeur de ses vertus attira autour de lui un grand nombre de religieux. Ces lieux arides et sauvages ne tardèrent pas à changer d'aspect sous la vigoureuse main de ces infatigables travailleurs, et retentirent, le jour et la nuit, du chant des saints cantiques et des sublimes accents de la prière.

Pour expier l'orgueil que la première place avait autrefois allumé dans son cœur, le Bienheureux se mettait volontiers à la dernière. Il s'adonnait de préférence aux exercices du cloître les plus humiliants et les plus bas. Il se plaisait à visiter, au fond des forêts, les charbonniers et les bûcherons, auxquels il demandait de l'emploi. Comme ceux-ci, ne le connaissant pas, le chargeaient des plus pénibles travaux, Simon acceptait tout, et obéissait à ces ouvriers comme à ses maîtres [1].

[1] *Hist. du Valois*, I, 322-323.

Le Saint possédait, à un degré éminent, le don d'éclairer et de pacifier les esprits. Chargé par le Pape S. Grégoire VII de missions importantes auprès des Souverains de France et d'Angleterre, il s'en acquitta d'une manière aussi profitable à l'Eglise qu'aux peuples. Ses avis étaient toujours accueillis avec une respectueuse déférence. Plusieurs fois, à Londres surtout, des courtisans, frappés de ses austérités et de ses miracles, se jetèrent à ses pieds, résolus d'effacer leurs fautes dans les larmes de la pénitence.

Les œuvres merveilleuses dont Simon était l'instrument entre les mains de Dieu, ne firent qu'augmenter son humilité, et le portèrent à marcher avec plus de ferveur et d'amour dans la voie de la mortification. Afin de s'associer plus étroitement encore aux douleurs que Jésus-Christ a endurées pour notre salut, et de retracer sa vie souffrante avec une fidélité plus parfaite, il fit le pèlerinage de la Terre sainte. Arrivé à Jérusalem, il se présenta, en habit de religieux, à l'hospice du monastère de Josaphat, gouverné alors par le bienheureux Hugues, ancien profès du couvent de Saint-Arnoul-de-Crépy. En exerçant envers le pieux pèlerin les devoirs de l'hospitalité, Hugues était loin de penser qu'il avait affaire au comte Simon, en la présence duquel il s'était pourtant trouvé plus d'une fois, pendant son séjour à Crépy. Lorsqu'il eut appris son nom, il bénit l'inépuisable bonté de Dieu à l'égard du noble guerrier. Il voulait le retenir quelque temps dans son monastère ; mais, Simon, ayant visité les lieux illustrés par la présence et les douleurs de l'Homme-Dieu, regagna la France, le cœur rempli d'une sainte componction, et riche des précieuses reliques que l'abbé

Hugues lui avait données pour le monastère de Saint-Arnoul.

A son retour, Grégoire VII l'appela de nouveau auprès de sa personne, et le chargea de négocier la paix entre lui, et Robert Guiscard, duc de la Pouille. La mission de Simon réussit au-delà des espérances du Pontife. L'union fut rétablie entre Grégoire et Robert, et, grâces aux prières du Saint, une peste qui décimait l'armée du Chef de l'Église, cessa ses ravages. Depuis le jour où Simon avait incliné son oreille à la voix du Seigneur, il avait acquis un immense poids de mérites ; aussi, le trouvant mûr pour le ciel, Dieu l'appela-t-il bientôt à lui. Comme, pendant une nuit, le Bienheureux priait avec ferveur dans la Confession de saint Pierre, il ressentit les premières atteintes d'une grave maladie. Peu de temps après, il reçut les sacrements de l'Église, avec une tendre dévotion, des mains de Grégoire VII, et mourut en odeur de sainteté, le 30 septembre 1082, à l'âge de 30 ans. Le jour même où il expirait, un autre saint Arnoul, Évêque de Soissons, recevait du ciel la révélation de sa mort[1].

Par l'ordre du Pape, on fit à l'humble religieux des funérailles magnifiques. Trente confréries y assistèrent, sans compter les personnages de distinction qui se trouvaient à Rome. Son corps fut inhumé dans le caveau des Souverains-Pontifes, honneur extraordinaire dont il y avait peu d'exemples. Mathilde, reine d'Angleterre, lui érigea dans la ville de Rome un splendide monument[2] : la sainteté de sa vie lui en avait élevé un plus noble et plus durable encore dans le cœur des peuples du Valois, et

[1] *Gallia ch.*, t. IX, 351.

[2] Ce monument fut commencé par les soins de Grégoire VII, et

des pieuses communautés dont il avait été le fondateur, le soutien et le modèle. A l'entrée d'une ancienne chapelle de Crépy, dédiée à sainte Marguerite, et ruinée pendant les derniers siéges de cette ville, on voyait autrefois un mausolée destiné à rappeler ses vertus, et à honorer sa mémoire.

Les miracles opérés au tombeau de Simon portèrent Grégoire VII à insérer son nom au catalogue des Saints. Son culte se répandit, en peu de temps, dans plusieurs diocèses de France : ceux de Beauvais, de Saint-Claude et de Besançon, le comptent encore au nombre de leurs puissants intercesseurs. La paroisse de Mouthe, située dans ce dernier, conserve une partie de ses reliques, visitées tous les ans par un grand nombre de fidèles.

Réflexions.

Si, au lieu de rejeter comme importune la pensée de la mort, le pécheur méditait souvent sur ce grave sujet, il ne tarderait pas à changer de vie. Rien n'est propre à nous inspirer la crainte de Dieu et l'amour de ses commandements, comme la persuasion de paraître bientôt devant son redoutable tribunal. Lorsque, grièvement blessé dans un combat, le jeune comte Simon se vit à la porte du tombeau, ses illusions se dissipèrent comme la fumée. Il s'était cru riche, puissant et éclairé : il vit avec honte combien il était pauvre, faible et aveugle. Mesurant alors la profondeur de l'abîme où la pro-

achevé par le Pape Urbain II. Ce dernier Pontife composa, et y fit graver les huit vers latins suivants :

Simon habens nomen, majorum sanguine claro,
Francorum procerum pars ego magna fui.
Paupertatis amans, patriam mundumque reliqui
Spirium divitiis omnibus anteferens.
Post ad apostolicam cœlestis principis aulam,
Eximius tanti me patris egit amor.
Quo duce promerear tandem super astra levari.
Hospitor hic sacras conditus ante fores.

Doc. de M. de l'Hervilliers cités plus haut, p. 70.

spérité l'avait fait descendre, il voulut en sortir au plus tôt. La Mère du Sauveur à laquelle il recourut dans ses angoisses, lui tendit la main pour l'aider à en gravir la pente rapide. Ce fut encore la pensée de la mort qui l'affermit dans ses premières résolutions, et lui donna enfin la force de renoncer au monde et de se consacrer pour toujours au service de Dieu.

A l'exemple du bienheureux Simon, ayez toujours à la mémoire la salutaire pensée de la mort. Si vous avez eu le malheur de quitter la voie du salut, cette pensée vous décidera à mettre un terme à des habitudes coupables, à réparer vos injustices ou vos scandales, à orner votre âme des vertus qui ouvrent l'entrée du royaume des cieux. Afin de sortir plus facilement et plus vite du misérable état où vous êtes, adressez vous aussi à Marie, refuge des pécheurs, et, de sa main maternelle, elle vous conduira devant le souverain Pasteur toujours miséricordieux envers la brebis qui revient à son bercail.

Pratique.

Pensez et agissez comme si vous deviez mourir aujourd'hui [1].

[1] *De Imit., Christi*, l. I, CXXII, 45.

11 Octobre.

—

SAINT NICAISE

Apôtre du Vexin [1] & ses Compagnons, Martyrs.

Fin du Ier siècle.

Nicaise fut envoyé dans les Gaules, vers la fin du Ier siècle, par le Pape saint Clément, en même temps qu'un grand nombre d'autres ouvriers évangéliques, dont saint Denis l'Aréopagite était le chef et le guide. De la Grèce, sa patrie, où il avait été, dit-on, converti par saint Paul [2], il accompagna Denis dans son voyage à Rome, et le suivit ensuite jusqu'à Paris. Ayant combattu avec lui quelque temps dans cette cité les erreurs du paganisme, il se dirigea vers la Métropole de Rouen [3]. Mais, cette ville qui le vénère encore aujourd'hui comme son premier Pontife, ne devait pas le voir dans ses murs : le Bienheureux trouva dans le Vexin la mort glorieuse des martyrs.

C'est à Conflans que commence la mission de

[1] Le Vexin se distinguait en Vexin français et Vexin normand. Pontoise, Chaumont, Magny et Meulan appartenaient au Vexin français. Gisors et les Andelys étaient compris dans le Vexin normand.

[2] *Vie de saint Nicaise*, etc., par Nicolas Davanne... Publiée par M. Ch. Barthélemy, dans les *Annales hagiologiques de France*, I, 614.

[3] Ibidem, 619. Voir en outre, *Sanctæ Rotomagensis Ecclesiæ Concilia ac Synodalia decreta, auctore Francisco Pommeraye*, p. 1.

notre Saint. Là, ainsi qu'à Triel et à Andresy, il gagna quelques âmes à Jésus-Christ : c'était le prélude de plus grands travaux, et de plus décisives victoires. Vaux, près de Pontoise, lui offrit un théâtre digne de son zèle : l'idolâtrie y avait établi un de ses plus abominables repaires; le démon y régnait en maître. Nicaise se servit avec succès, contre ce redoutable ennemi, du glaive de la divine parole. Il tint au peuple un langage aussi simple que ferme. A l'exemple de Jésus-Christ, son maître et son modèle, il cherchait à l'aide d'images sensibles, à faire comprendre aux païens les choses spirituelles [1]. Il gagna si bien le chemin des cœurs, qu'en peu de jours, il baptisa trois cent dix-huit personnes [2]. La fontaine dont l'eau servit à les régénérer, conserve encore aujourd'hui le nom de Saint-Nicaise. Suivant la tradition du pays et le récit de plusieurs hagiographes, le Bienheureux aurait donné la mort à un immense dragon que le prêtre Quirin lui amena enchaîné auprès de cette fontaine [3]. Si la vérité de ce fait n'est pas suffisamment prouvée, il est au moins permis d'y voir une figure expressive de la victoire remportée en ce lieu par Nicaise sur l'ennemi du genre humain.

Poursuivant sa course apostolique, Nicaise évangélisa la plupart des pays du Vexin. Le pouvoir qu'il avait sur les maladies corporelles, lui facili-

[1] *Vie de saint Nicaise*, etc. par Nicolas Davanne. *Ann. hag.*, I, 623.

[2] *Ibidem*, 627.

[3] *Ibidem*, 625. Suivant ce que raconte Nicolas Davanne, prieur du prieuré de Saint-Nicaise au *fort de Meulan* qui vivait au commencement du XVII[e] siècle, à son époque, cette fontaine avait de temps immémorial, la vertu de guérir la fièvre. — Il y avait près de là un petit oratoire, dans lequel on voyait une ancienne image représentant saint Quirin, amenant à saint Nicaise un dragon enchaîné.

tait les moyens d'arriver à la guérison des maladies de l'âme. « En chaque lieu où il prêchait la parole de vie, dit son biographe, il arrachait à Satan quelque pauvre brebis qu'il mettait dans la bergerie du souverain Pasteur [1]. » Les pays situés entre Meulan, Vernon, Ecos et Magny, ont conservé de nombreux souvenirs de son passage. Ici, il a rendu la santé à des infirmes; là des fléaux ont cessé à sa voix; ailleurs, il a chassé les démons. Une victoire éclatante, remportée sur les esprits de ténèbres à Monceaux-sur-Seine, et accompagnée des plus merveilleuses circonstances, suscita dans la contrée de nombreux adorateurs à Jésus-Christ[2]. Parmi toutes ses conquêtes, la plus utile à son apostolat fut celle d'une noble veuve de la Roche-Guyon, nommée Pience. Les serviteurs de cette illustre dame, ayant entendu le Saint parler du royaume de Dieu, racontèrent à leur maîtresse le discours qui avait frappé leur cœur, en même temps que leurs oreilles. Pience, déjà secrètement touchée de la grâce, fit prier Nicaise et ses compagnons de venir vers elle. Bientôt, docile à la voix du Saint, elle embrassa la foi chrétienne avec sa famille et ses serviteurs. Son exemple fut suivi par un vieux prêtre des idoles, nommé Clair, qui habitait dans sa demeure, et à qui l'Apôtre du Vexin avait rendu la vue.

La conversion de Pience, qui jouissait d'un grand crédit dans la contrée, permit à Nicaise d'annoncer plus librement l'Evangile, et d'ériger en divers lieux des oratoires pour la célébration

[1] *Vie de saint Nicaise*, par Nicolas Davanne... *Annales hag...* I. 628.
[2] *Ibidem*, 630-631.

des divins mystères. On voyait autrefois, à Neuville-Bosc [1], comme le prouvent certains monuments, un baptistère où, dans les temps de persécution, les premiers chrétiens venaient remplir les prescriptions de leur culte ; ce qui permet de penser que la foi prêchée par saint Nicaise a pénétré de bonne heure dans la partie du Vexin réunie aujourd'hui au diocèse de Beauvais.

Le démon, ennemi de Dieu et du salut des hommes, voyant son empire à demi-détruit, excita contre les auteurs de sa défaite les sacrificateurs des temples, et les principaux d'entre le peuple. Ceux-ci trouvèrent un complaisant exécuteur de leurs projets homicides, dans le gouverneur Fescennin, qui venait de répandre le sang de Denis et de ses compagnons sur la colline de Montmartre. Cet implacable persécuteur du nom chrétien, s'étant mis à la poursuite de nos Apôtres avec une troupe de soldats, les rencontra au moment où Nicaise annonçait l'Evangile aux païens réunis sur une place publique. Il les fit saisir, enchaîner et paraître à Ecos, devant son tribunal, où il les accusa de séduire le peuple, et de chercher à détruire le culte des dieux. Nicaise répondit au juge avec douceur et tranquillité. Il ne craignit pas de lui exposer la vanité et l'impuissance des divinités païennes, la folie de ceux qui les adorent. Il professa hautement le symbole de la foi chrétienne ; puis il ajouta : « Nous ne séduisons personne. Nous conduisons les créatures de Dieu à la connaissance de leur Créateur, et les introduisons ainsi dans la voie de la vérité et de la paix [2]. »

[1] Paroisse du canton de Méru.
[2] *Annales hagiologiques...* I, 637-639.

A peine Nicaise avait-il terminé ces paroles, que le gouverneur, désespérant de vaincre son courage par les tourments, ordonna à ses satellites de le mettre à mort avec ses deux ministres Quirin et Egobille, aussi fermes que lui dans la foi. Les trois généreux confesseurs s'étant mis à genoux, et ayant prié Dieu de pardonner à leurs meurtriers, furent décapités, le 13 octobre, deux jours après le glorieux martyre de saint Denis [1].

La nuit même qui suivit la mort de Nicaise et de ses compagnons, nous dit un auteur [2], d'accord avec une antique tradition, leurs corps, s'étant relevés, comme avait fait celui de saint Denis, prirent leurs têtes, partirent du lieu où ils avaient été laissés en proie aux animaux carnassiers, traversèrent la rivière d'Epte, et vinrent s'arrêter dans une petite île nommée Gagny. Là, Pience, aidée de Clair et de ses serviteurs, leur donna la sépulture et construisit un petit oratoire en leur honneur. Elle-même et Clair moururent quelque temps après pour la foi, et furent inhumés à côté des martyrs.

Jusqu'au VII[e] siècle, les reliques de ces Bienheureux reposèrent intactes au lieu de leur première sépulture, attirant les grâces et les bénédictions du ciel sur les chrétiens qui venaient les vénérer. A cette époque, saint Ouen, Évêque de Rouen, bâtit à Gagny un prieuré dans lequel il les transféra, après en avoir détaché quelques fragments pour l'église de saint Pierre et de saint Paul [3], et pour une autre église qu'il éleva dans sa ville épiscopale

[1] *Hist. de saint Nicaise. Annales hag...* I, 640.
[2] *Ibidem.*
[3] Cette église porta dans la suite le nom de Saint-Ouen.

en l'honneur de saint Nicaise. Dans cette circonstance, il donna à Leudebold, Évêque de Lisieux et descendant des seigneurs de La Roche-Guyon, quelques ossements de sainte Pience, avec sa ceinture et des ouvrages faits de sa main [1].

Nous ne pouvons raconter ici en combien de pays, pendant le cours des siècles, les reliques des saints Martyrs ont été transférées. Elles reposent encore aujourd'hui en grande partie, dans l'église de Meulan-sur-Seine, où elles continuent d'être un objet de vénération pour les fidèles. Le culte du bienheureux Nicaise vient d'être glorieusement relevé au lieu de son supplice : en 1863, une statue qui représente le Pontife prêchant l'Évangile a été placée au portail de l'église d'Ecos. La même année, une chapelle, enrichie d'une portion de ses reliques, et d'un tableau représentant son martyre, lui a été dédiée dans l'intérieur de cette église.

Réflexions.

Quel touchant exemple de respect pour les reliques des Bienheureux nous ont laissé les premiers chrétiens du Vexin! Malgré les fléaux de la guerre et plusieurs invasions de barbares, les précieux restes de Nicaise et de ses compagnons n'ont pu être soustraits à leur vénération et à leur confiance. Ainsi agissaient nos ancêtres, aux époques de foi et de piété; comme l'avare a l'œil sur son trésor, ainsi veillaient-ils sur les dépouilles aimées des Saints. Si l'ennemi menaçait d'envahir une contrée, on s'empressait de les porter au loin, pour les mettre à l'abri de l'insulte et de la destruction. Le danger passé, elles étaient replacées, avec un religieux respect dans leur première demeure. Alors, nos pères voulaient toujours avoir devant les yeux, pour y conformer leur conduite, la vie et les vertus des élus du Seigneur. Or, rien n'est plus propre à nous les rappeler que la dévotion envers leurs vénérées reliques. Quand la châsse qui les contient se pré-

[1] Le Père Giry, *Vie de saint Nicaise.*

sente aux yeux des fidèles, ou traverse processionnellement les rues de nos cités et de nos villages, n'en sort-il pas une voix qui prêche à tous, l'amour de Dieu et du prochain, la puissance de la foi et le mépris des biens et des plaisirs passagers de ce monde ?

En voyant et en touchant ces restes bénis, nous nous souvenons que les saints ont été des hommes comme nous, soumis aux mêmes faiblesses, aux mêmes passions, aux mêmes misères, aux mêmes combats. Trop habitués à les considérer dans le Ciel où Dieu récompense leurs vertus, nous oublions souvent qu'ils ont été aux prises avec les difficultés qui nous assaillent. En nous rappelant qu'ils avaient comme nous une chair fragile, notre courage se ranime avec notre foi et notre espoir, et nous nous disons : Pourquoi ne nous élèverions-nous pas vers le ciel comme ils l'ont fait? Pourquoi ne remporterions-nous pas aussi la victoire sur les ennemis de notre salut? Nous le pourrons facilement, aidés de leurs prières. Maintenant qu'ils sont au lieu de leur triomphe, devenus nos amis et nos protecteurs, ils n'oublieront pas de nous secourir. Dieu a mis à leur disposition le trésor de ses faveurs ; ils s'empresseront de les distribuer à ceux qui les invoquent. S'ils nous voient faire quelques généreux efforts pour marcher sur leurs traces, ils nous obtiendront des grâces abondantes, et un jour nous partagerons leur propre bonheur.

Pratique.

Allons souvent prier devant les reliques des Saints.

14 Octobre.

SAINTE ANGADRÊME

Vierge, première Abbesse de l'Oratoire, Patronne principale de la ville de Beauvais, Patronne secondaire du Diocèse.

Aux jours de crise et de danger suprême pour les cités comme pour les nations, Dieu permet souvent que le salut vienne de la faiblesse et non de la force. Vers la fin du XV[e] siècle, la ville de Beauvais se trouva subitement à la veille de sa ruine : une armée formidable de Bourguignons allait y pénétrer et la saccager. Deux jeunes filles la délivrèrent : l'une, déjà au ciel, par une intervention surnaturelle ; l'autre, encore sur la terre, par un courage au-dessus de son âge et de son sexe. La sainteté et le courage se sont rencontrés pour la délivrance de nos pères ; et désormais, les noms de sainte Angadrême et de Jeanne Hachette sont étroitement unis dans la mémoire et la reconnaissance des Beauvaisiens. Disons toutefois que la noble figure d'Angadrême domine celle de l'illustre héroïne, de toute la distance qui sépare le ciel d'avec la terre. Aussi s'est-on borné à élever une statue à la seconde, tandis que la première reçoit sur nos autels les hommages réservés aux élus de Dieu. Puisse le récit des actions d'Angadrême nous apprendre le secret de sa force, et diriger nos pas dans

la voie qu'elle a suivie pour arriver à la gloire et au bonheur!

Angadrême naquit au diocèse de Thérouanne, au commencement du VIIe siècle. Fille de Robert, ami et successeur de saint Ouen dans la charge de référendaire à la cour de Clotaire III, elle reçut, par les soins de son père, cette forte éducation qui dispose la jeune fille à préférer l'austérité du devoir aux entraînantes séductions du monde. A la sollicitude de Robert, saint Omer, Évêque de Thérouanne, à qui son enfance fut confiée, joignit celle du Pasteur. Il lui enseigna les préceptes de l'Évangile, et forma son âme à la piété. Un champ cultivé de la sorte ne pouvait manquer de donner des fruits abondants; aussi, Angadrême, naturellement portée à la vertu, montra de bonne heure, que Dieu l'appelait à une haute sainteté. Dès l'âge le plus tendre, l''amour de Jésus-Christ lui rendait faciles les plus pénibles sacrifices, et lui faisait déjà jeter les yeux sur les sommets les plus élevés de la perfection évangélique. Ayant vu un de ses parents, nommé Lambert, se retirer dans l'abbaye de Fontenelle, pour suivre de plus près le Sauveur crucifié, ce noble exemple la porta à faire en secret le vœu de virginité.

Bientôt la constance de ses résolutions fut mise à une difficile épreuve. Robert, ignorant les dispositions d'Angadrême, résolut de la marier à Ansbert, fils d'un riche seigneur de Chaussy, nommé Siwin. Mais, par un dessein bienveillant du Dieu qui est le maître des cœurs, Ansbert, animé du même esprit, et soutenu des mêmes grâces, avait aussi fait vœu de virginité à l'insu de de sa famille. Heureux siècle, où souvent la première pensée de ceux qui entraient dans le monde,

était de mener une vie semblable à celle des anges !

Cependant, habitués à respecter les volontés de leurs parents, et mettant leur chasteté sous la sauvegarde de Jésus-Christ, Ansbert et Angadrême consentirent à ce qu'on les fiançât l'un à l'autre. Quelles actions de grâces ils rendirent à ce divin Maître, lorsque après cette cérémonie, s'étant communiqué leurs pensées, ils se rencontrèrent dans la même résolution de demeurer vierges !

Tout en comptant sur le secours de Dieu, à qui elle demandait sans cesse la conservation de sa pureté, Angadrême vivait dans une humble et sainte défiance d'elle-même : elle enseignait ainsi aux jeunes filles de quelles sages et prudentes précautions il faut environner la vertu la mieux affermie. Comme elle redoutait, pour l'accomplissement de son vœu, les dangers inséparables de la beauté du corps, elle supplia le Seigneur de la lui enlever. « Périssent, dit-elle, ces charmes qui m'exposent à manquer à mes promesses ! qu'ils soient remplacés par des traits propres à éloigner de moi les vaines adulations des hommes. » Sa prière fut entendue et son sacrifice accepté. Une lèpre hideuse fit disparaître l'élégance et la noblesse de sa figure ; mais, en même temps, son âme devint plus radieuse et plus belle aux yeux du divin Époux.

A la vue des ravages que la lèpre exerçait sur sa fille, Robert eut recours aux médecins réputés les plus habiles dans leur art. Comme tous les remèdes ne faisaient qu'aggraver le mal, il pensa que la main du Seigneur n'était pas étrangère à ce triste événement. S'adressant alors à Angadrême, il lui demanda si elle ne s'était pas liée par quelque vœu. « En effet, j'ai pris, répondit celle-ci, Jésus-

Christ pour époux. Il veut que je n'appartienne à nul autre qu'à lui. C'est pour me protéger et me défendre qu'il m'a envoyé cette difformité. »

Robert adora les miséricordieux desseins de Dieu à l'égard de sa fille, et s'empressa de lui rendre la liberté de suivre les attraits de la grâce. Ayant fait connaître à Siwin le secret qu'elle venait de lui confier, il obtint son consentement et celui d'Ansbert pour l'annulation des fiançailles. Dans la suite, il ne chercha plus qu'à seconder les généreuses résolutions d'Angadrême. Il la conduisit lui-même à Rouen, et la présenta au Pontife, dont les sages conseils avaient déjà doté le diocèse de Beauvais de l'abbaye de Flay [1]. Saint Ouen ne fut pas longtemps à apprécier le trésor que Dieu lui envoyait. S'étant assuré des dispositions de la jeune postulante, il l'admit sans délai au nombre des vierges consacrées à Dieu. Dans le pieux asile où son innocence était à l'abri des atteintes du monde, Angadrême ne recouvra pas seulement la paix et la tranquillité de l'âme : par un miracle dont elle fut favorisée, la maladie qui l'avait frappée disparut. Ses traits se ranimèrent, et ses joues se colorèrent de nouveau. Pour conserver l'innocence de son âme, elle avait fait le sacrifice volontaire des grâces du corps; Dieu, toujours généreux dans ses dons, lui accorda la pureté du cœur, et lui rendit ensuite son ancienne beauté.

Au port où elle était enfin arrivée, la jeune vierge n'oublia point ceux qu'elle avait laissés au milieu des périls. La religion ne détruit pas les légitimes affections du cœur : elle les rend plus pures et plus nobles, et tend à les faire durer au-delà du terme de la vie. Angadrême ne cessait de demander au ciel

[1] *Hist. du diocèse de Beauvais*, par M. Delettre, I, 264.

le bonheur et le salut de sa famille. Elle priait surtout pour la conversion d'un de ses oncles, nommé Albert, engagé dans la voie de la perdition. Celui-ci, jaloux de plaire au monde plutôt qu'à Jésus-Christ, s'était opposé à ce que Lambert, cousin d'Angadrême, et plus tard, notre Sainte elle-même, accomplissent les promesses qu'ils avaient faites à Dieu. Touché enfin de la grâce, Albert se convertit, prit l'habit religieux, et consacra le reste de sa vie à l'acquisition des biens qui procurent la gloire éternelle. Angadrême appelait aussi de tous ses vœux le jour où il serait permis à Ansbert de suivre la main qui le guidait vers le sanctuaire. Il arriva enfin : Ansbert, après avoir exercé quelque temps à la cour la charge de référendaire, alla revêtir l'habit religieux dans l'abbaye de Fontenelle [1].

A peine entrée dans le cloître, « Angadrême, dit l'historien du diocèse de Beauvais, fit paraître en elle toutes les vertus d'une religieuse longtemps exercée à la pratique des conseils évangéliques. Ses conversations et ses exemples exprimaient la plus tendre piété, et la charité la plus ardente. On ne la distinguait des autres que par sa plus grande abnégation d'elle-même, et sa plus parfaite docilité aux ordres de ses supérieurs. » Le courage qu'elle avait déployé dans le monde pour suivre sa vocation, la miraculeuse assistance qu'elle avait reçue de Dieu, sa conduite édifiante au milieu de ses sœurs, lui méritèrent la dignité d'abbesse. Elle prit la direction d'une communauté de vierges et de veuves, dans un couvent que Robert, son père, lui fit construire, non loin de Beauvais, à côté de l'oratoire de saint Évrou [2].

[1] Voir ci-dessus la *Vie de saint Ansbert*, au 27 février.

[2] Les auteurs du *Gallia Christiana* disent que Chrodobert, Evê-

Arrivée au premier rang, contre sa volonté, notre Sainte se montra moins la supérieure que l'amie et le modèle de ses religieuses. Elle les conduisit à la vertu bien plus par l'empire de ses exemples, que par l'autorité du commandement. Celles-ci, en la voyant assidue à la prière, humble, modeste, revêtue d'habits d'étoffe grossière et prenant plus de soin des pauvres que d'elle-même, travaillaient à l'envi à acquérir l'esprit d'obéissance, de chasteté et de mortification. Le langage dont se servait Angadrême pour leur inspirer l'amour de Dieu, était toujours emprunté aux saintes Écritures. Des paroles puisées à une source si vivifiante pénétraient leur cœur, y éveillaient des sentiments de componction, et les confirmaient dans le mépris des maximes du monde. Quelquefois, elle affermissait leurs généreuses résolutions, en leur racontant comment, pour plaire à Jésus-Christ, elle avait renoncé à sa beauté, et avec quelle libéralité il avait récompensé son sacrifice. Sa dévotion envers saint Lucien la porta fréquemment à aller ranimer son courage et sa foi sur le tombeau du glorieux Martyr. Lorsque, au retour de ces saints pèlerinages, elle adressait la parole à sa communauté, elle le faisait avec tant d'onction, que ses sœurs, touchées jusqu'aux larmes, croyaient

que de Paris, y bâtit une église. — « *Ibi Chrodobertus, Parisiensis Episcopus, Deo templum ædificavit.* »(IX, 612.) Suivant l'opinion la plus probable, le monastère gouverné par sainte Angadrême était située à Oroër, village distant de deux lieues de la ville de Beauvais, sur la route d'Amiens, entre Guignecourt et Abbeville-Saint-Lucien. Détruit par les Normands en 851, il ne fut réédifié qu'en 1036 par Drogon, Evêque de Beauvais, mais sur un autre emplacement. Ce monastère reconstruit au village de Saint-Paul, fut bientôt enrichi par la libéralité des Evêques de Beauvais, et des seigneurs voisins. Il était de l'ordre de Saint-Benoît. (Voir la Notice publiée par M. l'abbé Deladreue, sur l'abbaye de Saint-Paul.)

ne pouvoir jamais assez remercier Dieu, d'avoir mis à leur tête une si sainte Abbesse [1].

Le monastère de l'Oratoire eut ses jours d'épreuves. Plusieurs fois, dans les temps de discordes, il fut envahi et pillé par des bandes armées. Au moment du danger, Angadrême et ses religieuses cherchaient un refuge dans la ville de Beauvais [2]. L'ennemi disparu, elles reprenaient sitôt le chemin de l'Oratoire. Un jour, ce saint asile faillit être détruit par les flammes : la pieuse Abbesse arrêta l'incendie, en lui opposant les reliques de saint Évrou, pour lequel elle avait une tendre dévotion.

Durant trente années, Angadrême gouverna son monastère avec une admirable sagesse. Par sa patience, sa douceur, ses austérités, son détachement absolu des choses de la terre, elle édifia constamment les humbles filles dont Dieu l'avait établie la mère. Avant de mourir, elle voulut leur inspirer une dernière fois, par son exemple, les sentiments qui doivent toujours animer les âmes chrétiennes, au souvenir de leurs péchés et de leurs misères. « Sur le point de recevoir mon Dieu et mon Juge, leur dit-elle, moi, votre indigne abbesse, je vous demande pardon de tous les mauvais exemples que

[1] *Hist. du diocèse de Beauvais*, par M. Delettre, I, 266.

[2] La tradition rapporte qu'Angadrême, étant venue, pendant un de ses séjours à Beauvais, faire son oraison dans l'église de Saint-Michel, et trouvant la lampe éteinte, alla demander du feu à un boulanger voisin, pour la rallumer. Celui-ci, importuné, lui jeta brusquement des charbons ardents qu'elle reçut dans ses habits, sans qu'ils fussent brûlés... A cette vue, le boulanger effrayé se prosterna à ses pieds... Ce fut pour cette raison, dit-on, que l'on transféra de préférence les reliques de la Sainte dans l'église de Saint-Michel. (*Précis statistique sur le canton de Beauvais*, rédigé en 1851, page 116.)

j'ai pu vous donner, et des peines dont j'ai été pour vous la cause. Je ne mérite pas ce pardon, je le sais ; mais vous aurez pitié de moi et de mes faiblesses. » Elle reçut ensuite la divine Eucharistie dans un cœur embrasé d'amour, et alla partager au ciel la gloire et la joie des élus. Elle mourut le 14 octobre, vers la fin du VII[e] siècle, âgée de plus de quatre-vingts ans.

Des miracles ne tardèrent pas à illustrer le tombeau d'Angadrême, et à rendre son nom et son culte fameux dans toute la contrée. Au IX[e] siècle, ses reliques soustraites aux ravages des Normands, et portées dans l'église de Saint-Michel, préservèrent la ville de Beauvais de la fureur de ces barbares. Plus tard, elles la protégèrent encore contre les dévastations des Anglais. Mais ce fut surtout pendant le mémorable siége de 1472, que les Beauvaisiens ressentirent les effets de la protection de la Sainte. Quatre-vingt mille Bourguignons, conduits par Charles-le-Téméraire, assiégeaient Beauvais. Un dernier assaut plus décisif que les autres allait triompher de la courageuse résistance des assiégés [1] ; la ville était sur le point d'être prise et livrée au pillage. Voyant que le salut ne pouvait venir des hommes, les Beauvaisiens tournent leurs regards vers le ciel. Ils invoquent la bienheureuse Angadrême, qui les a déjà délivrés de tant de périls. Sa châsse qui [2], dès le premier jour du siége avait été portée par des jeunes filles sur les remparts de la ville, y paraît de nouveau. A cette vue, le courage des vaillants défenseurs de la cité se ranime, leurs forces se centuplent, une ardeur

[1] Voir le *Siége de Beauvais* par M. Dupont-White.

[2] Une flèche vint frapper la châsse et y demeura fichée. (Chroniqueur contemporain, cité par M. Dupont-White, 29.)

guerrière s'empare des femmes elles-mêmes. Au fort du combat, on voit une jeune fille, Jeanne Lainé, assaillir un soldat prêt à planter l'étendard de Bourgogne sur le haut de la muraille, et, d'un coup de hache, le renverser dans le fossé. Les Bourguignons, repoussés de toutes parts, se retirent, laissant plus de trois mille soldats tués sous les murs de la ville, tandis que les assiégés n'ont à déplorer que la perte de vingt-quatre hommes : ce qui confirma les Beauvaisiens dans la pensée que Dieu, par l'intercession de sainte Angadrême, était venu à leur secours [1]. Après cette victoire, Jeanne Lainé, qui s'appellera désormais Jeanne Hachette, alla déposer à l'église des Jacobins le glorieux étendard qu'elle avait pris à l'ennemi, et la châsse de la Libératrice fut reportée triomphalement dans le sanctuaire de Saint-Michel.

A dater de cette époque, le culte de sainte Angadrême, que Jean de Marigny, Evêque de Beauvais, avait déjà relevé en l'année 1321 [2], fut plus célèbre que jamais. Louis XI, voulut qu'une procession solennelle rappelât, tous les ans, le souvenir de la protection dont la Bienheureuse avait couvert la ville. En mémoire du haut fait de Jeanne Hachette et du noble courage qu'avaient déployé les Beauvaisiennes, il fut établi que les femmes auraient en cette circonstance le pas sur les hommes. Cette cérémonie a lieu encore de nos jours le dimanche le plus rapproché du 27 juin. Les clergés de Saint-Étienne et des diverses chapelles de la ville se réunissent au clergé de la Cathédrale, avec lequel ils

[1] « Aussi disait-on qu'il y avait eu miracle de Dieu, et chacun l'attribuait à l'intercession de la glorieuse sainte Angadrême et des saints Patrons de la ville. » (Le *Siége de Beauvais*, par M. Dupont-White, 32.)

[2] *Hist. et Ant. du diocèse de Beauvais*, par Louvet, II, 535.

se rendent sur la place de l'Hôtel-de-Ville. On porte, à cette procession, les reliques de sainte Angadrême, et un *fac-simile* du drapeau enlevé aux Bourguignons[1]. Plusieurs jeunes filles, conduites par les autorités, mettent elles-mêmes le feu aux canons. Ainsi, après quatre siècles, la ville de Beauvais se plaît-elle à honorer l'héroïque courage de Jeanne Hachette, et à reconnaître la puissante intervention de sa glorieuse Patronne.

Réflexions.

Jeunes filles chrétiennes, voulez-vous un modèle sur lequel vous puissiez régler votre conduite? Jetez les yeux sur Angadrême. Dans la maison paternelle, vous la trouverez occupée au saint exercice de la prière, humble, et docile aux volontés de ses parents. Dieu l'éprouve: elle ne perd pas courage, elle sait que ce bon Maître lui tiendra compte de sa filiale obéissance, et lui applanira les difficultés qui s'opposent à l'accomplissement de ses généreux projets. Ne craignez pas de vous abandonner entièrement à Dieu; il vous donnera les moyens et la force de mettre à exécution les saintes résolutions qu'il vous aura suggérées.

Vous avez vu ce que pensait Angadrême de cette beauté fugitive à laquelle votre cœur est peut-être si fortement attaché: de peur qu'elle ne fût pour son âme une cause de ruine, Angadrême pria le Seigneur de la lui enlever. N'estimez pas trop les vains dehors, les attraits d'une beauté fragile et périssable. Si vous avez des avantages extérieurs, craignez qu'ils ne deviennent un obstacle à votre salut. Prenez garde qu'ils ne soient pour vous et pour les autres une occasion de péché. S'il ne vous est pas possible de suivre Angadrême dans la voie où la grâce du Seigneur l'a conduite, admirez au moins la bonté de Dieu envers les âmes qui se donnent à lui sans réserve: il les comble des faveurs les plus signalées, il les remplit d'une joie ineffable; quelquefois même, il leur accorde le don des miracles.

Pratique.

La beauté du corps est chose plus que vaine, elle est pleine de périls. Préférons-lui celle de l'âme.

[1] Le drapeau enlevé par Jeanne Hachette est encore à l'Hôtel-de-Ville, mas dans un trop grand état de vétusté pour être transporté.

16 Octobre.

SAINT MOMMOLIN

Évêque de Noyon.

Mort vers l'an 683 [1].

Mommolin naquit vers la fin du VIe siècle [2] à Constance, ville située près du lac du même nom. Craignant, dès son enfance, les dangers des biens et des distinctions du monde, il ne rechercha que les richesses et les honneurs du ciel. A peine avait-il achevé le cours de ses études, qu'il résolut de quitter sa famille pour aller travailler à son salut dans la retraite. Ayant communiqué son dessein à deux de ses condisciples, nommés Bertin et Ebertran, ceux-ci, animés des mêmes sentiments, le suivirent au monastère de Luxeuil [3], où Omer, parent de Bertin, s'était déjà retiré.

Cette communauté gouvernée alors par saint

[1] Cette date paraît la plus probable aux continuateurs des Bollandistes. (*Acta SS.* t. VII, oct. 953, A.)

[2] Les RR. PP. J. Vandermœre et J. Vanhecke, continuateurs actuels des Bollandistes, basent cette opinion sur l'année de la naissance de saint Bertin (600) condisciple de saint Mommolin, et plus jeune que lui. (*Acta SS.* t. VII, oct. 957, A.)

[3] L'on peut, suivant les *Acta SS.*, fixer leur entrée à Luxeuil, à l'année 614. Les paroles suivantes de saint Mommolin à Clotaire II, ne permettent pas de douter qu'ils n'aient été reçus et dirigés par saint Eustaise : « *A puero*, lui dit-il, *regularem sub sancto Eustasio abbate percurri vitam.* » (*Acta SS.* t. VII, oct. 957, B.)

Eustaise, successeur de saint Colomban, comptait jusqu'à six cents religieux. Elle était encore dans toute sa ferveur première. Chacun de ses membres, animé de l'esprit de son pieux fondateur, pratiquait avec une sainte émulation les conseils du saint Évangile. Admis au nombre des frères, les trois jeunes hommes répondirent fidèlement aux grâces du ciel. En peu de temps, ils acquirent les vertus qui rendent l'âme agréable à Dieu, et les connaissances nécessaires à ceux qui travaillent au salut du prochain : aussi furent-ils bientôt jugés dignes d'être élevés au sacerdoce.

Bien qu'ils n'eussent d'autre désir que de servir Dieu dans le silence et l'obscurité du cloître, Mommolin et ses compagnons, trahis par leur réputation de piété et l'éclat de leurs talents, furent appelés à la cour de Clotaire II. Au moment où ils s'éloignèrent de Luxeuil, il y avait environ deux ans que saint Vaubert, de Nanteuil, avait succédé à saint Eustaise, entré déjà dans les tabernacles éternels[1].

La première fois que Mommolin parut devant Clotaire, il donna un mémorable exemple d'humilité chrétienne. Ce prince lui ayant demandé le nom de ses ancêtres, le Saint, dont la naissance était fort illustre, garda le silence, craignant que cet aveu ne lui suggérât des sentiments d'orgueil. Cette modestie ne fit que donner un nouveau lustre à son mérite, et Clotaire le nomma bientôt chef de l'école Palatine et chancelier du royaume. Dans ces deux charges, qui étaient les deux plus importantes de la cour, Mommolin usa de son crédit pour la gloire de la religion et de l'Église, et pour le bonheur de l'État. Il exerça une salutaire influence

[1] Saint Eustaise mourut en 625. Voir *Acta SS.* t. VII, oct. 859, A.

sur l'esprit des grands. Ses conseils, et surtout l'exemple de ses vertus éveillèrent dans le cœur de plusieurs nobles seigneurs des sentiments de componction et de pénitence.

Cependant, Dieu destinait Mommolin à des fonctions non moins dignes de sa charité et de son zèle. Omer, son ancien condisciple à Luxeuil, devenu Évêque de Thérouanne, avait besoin, pour relever de ses ruines cette Église depuis longtemps vacante, de vertueux et actifs coopérateurs. Saint Fuscien et saint Victoric, et plus tard, saint Victrice, Évêque de Rouen, avaient défriché cette partie du champ du Père de famille, mais les ronces et les épines y avaient reparu. L'absence de pasteurs y avait ramené, avec la barbarie des mœurs, les coupables pratiques de l'idolâtrie [1]. Ayant fait appel au dévoûment sacerdotal de Mommolin, de Bertin et de Bertrand, Omer obtint sans peine qu'ils quittâssent la cour, et vinssent le seconder dans son œuvre de réparation.

Les nouveaux apôtres travaillèrent à la conversion de ces peuples, avec une foi, un zèle et une ardeur incomparables. Ils ne se bornaient pas à leur annoncer le royaume des cieux, ils cherchaient à leur en mériter l'entrée par leurs prières et l'austérité de leurs pénitences. « Dès l'aube du jour jusqu'à son déclin, dit l'auteur de la Vie de notre Saint, ils prêchaient l'Évangile, donnaient des soins charitables aux malades. La nuit, ils prenaient quelques courts instants de repos, sur la cendre et le cilice [2]. » Aussi, leur ministère fut-il béni : leurs

[1] *Ex Malbrancquio citato in Actis SS.* t. VIII oct. 984, f.

[2] *Vita sancti Mommolini, auctore anonymo, ex vetere ms. codice Noviomensi, in Actis SS.*, t. VII, oct. 992, A. B.

travaux unis à ceux d'Omer firent bientôt rentrer ce peuple sous le joug de la foi.

Dès l'arrivée de nos missionnaires dans son diocèse, Omer les avait établis sur une colline, appelée encore aujourd'hui Motte de Saint-Mommolin [1]. Après huit années passées dans ce premier séjour, le grand nombre de religieux que leurs vertus y avaient attirés, les engagea à fonder ailleurs un établissement plus considérable. Ils se retirèrent donc dans un domaine que l'Evêque de Thérouanne avait reçu des mains d'un riche et puissant seigneur païen, récemment converti au christianisme avec toute sa famille. Ce domaine situé sur les bords de l'Aa, et nommé Sithiu, était une sorte d'île, au milieu d'un vaste marécage, et où l'on ne pouvait guère aborder qu'en nacelle [2].

Là s'éleva un nouveau monastère qui reçut d'abord le nom du Prince des Apôtres, et fut placé par Omer sous la direction de Mommolin. Le Saint y devint pour les religieux un modèle accompli des plus austères vertus. Jaloux de leur inspirer l'amour de la pauvreté, il réserva au soulagement des malheureux les biens que le riche fondateur de Sithiu avait mis à sa disposition. Pour lui, après

[1] *Acta SS*, t. VII, oct. 960, D.

[2] *Les Moines d'Occident*, par le comte de Montalembert, II, 558. — On raconte que, pour le choix de cet emplacement, Mommolin et ses compagnons avaient résolu de s'en rapporter à la volonté de Dieu. Dans cette vue, les trois moines montèrent dans une petite barque, et la laissèrent aller au gré des eaux, pendant qu'ils récitaient ou chantaient des psaumes. La barque prit terre, dit-on, au moment où Bertin prononçait ces paroles du Roi-Prophète : *Hæc requies mea in sæculum sæculi : hic habitabo quoniam elegi eam.* (*Psal.* CXXXI, 14.) Ils étaient arrivés dans l'île de Sithiu. Il fut décidé que là s'élèverait le nouvel édifice. De l'agrément de Saint-Omer, ils y bâtirent un monastère et une église, sous l'invocation de saint Pierre. (*Dict. des abbayes*... I, 100-101.)

de longs jeûnes, il prenait pour toute nourriture de l'eau, et du pain d'orge détrempé dans les larmes de la pénitence. Il ne se bornait pas à rassasier la faim des indigents, il se montrait leur consolateur, leur ami, et, s'ils étaient malades, leur médecin. Lorsqu'un infirme se présentait devant lui, il se mettait à genoux, et priait le Seigneur de lui accorder en même temps la guérison de l'âme et celle du corps ; puis, il le soignait de ses mains, et lui rendait souvent la santé [1]. A la vie du religieux, Mommolin continua de joindre la vie apostolique, quittant souvent son monastère pour aller évangéliser les peuples.

Le Seigneur lui donna bientôt l'occasion de faire servir d'une manière plus efficace encore au salut des âmes, son zèle, ses vertus et son expérience. L'Église de Noyon venait de perdre saint Éloi, l'un de ses plus glorieux Evêques. Le Pontife mourant avait sollicité de Dieu un saint Pasteur pour son Église : il mérita d'être exaucé. Par une bienveillante disposition de la Providence, Mommolin fut appelé, d'une voix unanime, à recueillir l'héritage de cet admirable Évêque.

Vainement l'humilité du saint Abbé de Sithiu opposa-t-elle des obstacles aux désirs du clergé et du peuple : il dut se résigner à courber les épaules sous le fardeau que Dieu lui imposait [2].

L'Église de Noyon retrouva, dans le nouvel Évê-

[1] *Acta SS.* t. VII, octobre, 961, C.

[2] Dans la *Vie de saint Eloi*, saint Ouen élève deux griefs contre notre Saint: 1° Mommolin a révoqué en doute un miracle opéré par saint Eloi en faveur d'un homme que l'on menait au supplice ; 2° Il s'est arrogé le cheval de saint Eloi, appartenant à l'abbé qui gouvernait la basilique.

En ce qui concerne le premier fait, Mommolin a montré de la prudence, et non de l'incrédulité. Pour que nous soyons tenus d'a-

que, la charité et le zèle de saint Éloi. « On le voyait, dit un auteur, sans cesse occupé à semer dans les cœurs la divine parole de Jésus-Christ, à racheter les captifs, et à secourir les veuves et les orphelins. Sa sollicitude pour les souffrances de l'âme et du corps fut constante et inaltérable[1]. »

Ces paroles rappellent et résument toute la vie de saint Éloi. C'est que Mommolin avait toujours les yeux fixés sur ce modèle accompli, dont il cherchait à reproduire en lui tous les traits. Voulant faire partager au peuple sa vénération pour son illustre prédécesseur, Mommolin leva de terre ses restes précieux que la corruption n'avait pas encore atteints, et les transféra solennellement dans la cathédrale de Noyon.

Mommolin veilla avec une égale sollicitude sur toutes les parties de son vaste diocèse. Il mit à la tête des monastères des hommes d'une vertu éprouvée, et d'un caractère assez énergique pour y maintenir la discipline. Il appela auprès de lui Ebertran, son ancien condisciple et coopérateur, et lui confia le monastère de Saint-Quentin en Vermandois[2]. Plusieurs fois il se rendit à Tournai, où, de concert avec saint Amand, l'apôtre du nord de la France, il réussit à extirper les dernières racines de l'ido-

jouter foi à un miracle, il faut qu'il soit attesté par des témoins dignes de foi... Or tous les témoins avaient disparu au moment où il est arrivé sur le théâtre de cet événement...

A la seconde accusation, il suffit de répondre avec Montigni, que Mommolin pouvait avoir des prétentions sur le cheval, comme faisant partie de la succession de saint Eloi. (Voir les *Acta SS.*, t. VII, octob. 968, 969.)

[1] Buzelin, *Annales Gallo-Flandriæ*, l. 2, c. 2.

[2] *Gallia chr.* IX, 1038. Molanus met Ebertran au nombre des saints de la Belgique. Bertin avait succédé à saint Mommolin dans le gouvernement du monastère de Sithiu qui plus tard porta son nom.

lâtrie. Le Saint était doux et humble de cœur; cependant, dit un auteur de sa Vie, l'imposante majesté de sa figure jetait l'effroi dans l'âme des pécheurs impénitents, des hérétiques et des infidèles[1]. Jamais il n'usa de flatterie envers les grands. Lorsque les courtisans venaient le visiter à Noyon, il les exhortait vivement à se préserver de la corruption du siècle. Souvent il leur disait, avec saint Jean l'Évangéliste : « N'aimez ni le monde, ni les choses qui sont dans le monde. Le monde passe, sa convoitise passe aussi ; mais celui qui fait la volonté de Dieu, demeure éternellement[2]. »

La mort de Mommolin fut aussi sainte que sa vie avait été édifiante. A ses derniers moments, il adressa ces touchantes paroles aux fidèles chrétiens qui environnaient sa couche : « Je sais, mes bien-aimés enfants, que ma mort est proche. Puissé-je trouver le divin Maître aussi propice que mon désir de le voir est ardent ! Après mon dernier soupir, que mon corps reçoive une modeste sépulture en dehors de la ville, en attendant le jour de la résurrection glorieuse. Pour vous, si vous m'aimez, pensez souvent à la sévère justice du souverain Juge. Craignez qu'il ne vous surprenne dans le péché. »

Ayant proféré ces paroles, le Bienheureux reçut avec une tendre dévotion le corps et le sang de Jésus-Christ, qui fut quelques instants après sa récompense éternelle.

Ainsi mourut, après vingt-six ans d'Épiscopat, le digne successeur de saint Eloi, le vertueux Pontife qui, de son vivant, reçut le beau titre d'homme apostolique[3]. Malgré sa défense, on fit ses obsèques

[1] *Acta SS.*, t. VII, oct. 983.

[2] I. *Joan.* II, 15... 17.

[3] Ainsi, dit Levasseur, était-il communément appelé de son vivant (*Annales de l'Eglise cath. de Noyon*, 546).

avec une grande solennité. Ses restes vénérés furent inhumés dans l'église de Saint-Georges, qui porta ensuite le nom des saints Apôtres, et enfin celui de Sainte-Godeberthe. Plus tard, ils furent transférés dans la cathédrale de Noyon, où ils sont encore vénérés de nos jours [1]. Parmi les miracles que Dieu a daigné opérer pour manifester la sainteté de Mommolin, l'auteur de l'*Histoire des Morins* cite la résurrection d'un homme [2]. Le culte du Bienheureux remonte au moins au Xe siècle. Sa fête était autrefois de précepte dans tout le diocèse de Noyon.

Réflexions.

Ayons souvent à l'esprit les paroles que Mommolin, avant de mourir, prononçait devant ses enfants. « Ne cessez, leur dit-il, de penser à la justice divine, et vivez de manière à ce que la mort ne vous surprenne pas dans le péché. » Il leur donnait ainsi, ce pieux Pontife, un bien puissant préservatif contre les erreurs, les dangers et les passions du monde. Oui, souvenons-nous de nos fins dernières, et nous ne pècherons jamais. Comment, en effet, se représenter le compte rigoureux que nous aurons un jour à rendre au Seigneur, sans être saisi d'une crainte salutaire? Si tant de personnes se perdent, c'est parce qu'elles s'aveuglent elles-mêmes, en rejetant comme importun tout ce qui leur rappelle le juste et sévère jugement qui les attend après la mort. La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse [3]. Si nous la possédons, nous nous hâterons, dès aujourd'hui, de rentrer dans le sentier du devoir et de vivre de manière à ce que la mort ne nous surprenne pas dans le péché.

Pratique.

Au moment de la tentation, disons-nous à nous-mêmes : « Puis-je consentir à une action qui attirera sur moi la condamnation du souverain Juge, au jour où je comparaîtrai devant son redoutable tribunal? »

[1] Pendant la Révolution, ces précieuses reliques furent sauvées par le zèle d'un pieux fidèle nommé Eustache, qui les enfouit dans le préau du cloître de la cathédrale.

[2] Malbrancq.

[3] Eccli., I, 16.

18 Octobre.

SAINT JUST

Martyr dans le Beauvaisis,

Mort en l'an 287.

Saint Just, né dans la ville d'Auxerre de parents chrétiens et d'honnête condition, reçut d'eux avec la vie le germe précieux de la foi et de la piété. Justin, son père, et Félicie, sa mère, formèrent son âme à la vertu, moins par leurs discours que par le doux et puissant attrait de leurs exemples. Just répondit d'une manière admirable à des soins aussi tendres, et Dieu l'en récompensa en comblant son âme des plus riches dons de la grâce. Dès l'âge de neuf ans, il parut doué du don de prophétie. Un jour, éclairé de la lumière d'en-Haut, il déclara à sa famille que Justinien, son oncle paternel, avait été autrefois enlevé et vendu par des brigands, et qu'il était au service d'un riche marchand d'Amiens, nommé Lupus. En effet, Justinien avait disparu depuis un temps fort reculé, et il n'en restait plus aucun souvenir dans la ville d'Auxerre. Les parents du jeune Saint firent d'abord peu d'attention à ce que Just leur disait; mais, ses instances réitérées, et le ton inspiré avec lequel il parlait, décidèrent Justin à aller à la recherche et à la délivrance de son frère [1]. Just voulut l'accom-

[1] *Hist. du diocèse de Beauvais*, I, 164.

pagner. Comme sa mère, craignant qu'il ne lui arrivât quelque malheur pendant un si long voyage, essayait de l'en détourner, Just lui dit : « Si c'est la volonté de Dieu, je ferai ce voyage, et, si c'est son bon plaisir, j'en reviendrai[1]. »

Pleins de confiance dans Celui qui révèle la vérité aux humbles et aux petits, Justin et Just se mettent en route. Ici, les rôles sont intervertis. Ce n'est pas le père qui soutient et guide son fils, c'est le fils qui, soutenu et guidé lui-même par le Seigneur, encourage son père, et lui répond du succès de leur entreprise.

Le voyage de Just fut marqué par un trait de généreuse charité, qui rappelle l'histoire du grand saint Martin au moment de son entrée dans la ville d'Amiens. Ayant rencontré, à Melun, un pauvre aveugle dont les vêtements couvraient à peine la nudité, Just se dépouilla de sa tunique, et l'en revêtit. Son père le blâmant de cette action, il lui répondit : « Il est écrit : Heureux celui qui pourvoit aux besoins du pauvre et de l'indigent! Au jour mauvais, le Seigneur le délivrera de la main de ses ennemis[2]. » Quelle douce satisfaction, et en même temps, quelle force les bonnes actions ne procurent-elles point à l'âme! La pensée que son vêtement réchauffait les membres d'un pauvre de Jésus-Christ, fit oublier à Just les privations et les fatigues d'une longue et pénible route.

Le Seigneur veilla lui-même sur le salut de Justin et de Just, disposa les cœurs en leur faveur, et aplanit devant eux toutes les difficultés. A Paris, un fidèle et charitable chrétien, nommé Hippolyte,

[1] Auteur anonyme du X[e] siècle, traduit dans les *Annales hagiologiques de France*, III, 303.

[2] Psal. XL, ℣ 2.

les conduisit dans sa demeure et leur donna l'hospitalité. Arrivés sur le bord de l'Oise, un homme vint au-devant d'eux avec une barque, les conduisit sur l'autre rive, et les quitta, en refusant le prix de son service, et leur souhaitant la paix [1]. Mais ce fut surtout à Amiens que Dieu entoura notre Saint d'une assistance visible. Just découvrit sans peine la maison de Lupus, dont tant de fois il avait prononcé le nom devant ses parents. Lupus aimait les chrétiens dont il pratiquait en secret la religion. Heureux de trouver une occasion de faire du bien aux disciples du Maître qu'il servait, il accueillit les voyageurs avec bonté. Ayant connu le motif de leur visite, il fit paraître tous ses serviteurs en leur présence. Tandis que Justin les examinait avec attention, son jeune fils, arrêtant ses regards sur celui d'entre eux qui portait une lampe allumée, s'écria tout à coup : « Notre parent est celui qui tient cette lampe [2]. » C'était effectivement lui. Comme Just ne l'avait jamais vu, tous les témoins de cette scène furent persuadés qu'il l'avait reconnu par une inspiration divine ; et Lupus consentit volontiers à rendre la liberté à son serviteur [3].

Or, à cette époque, les chrétiens étaient poursuivis comme des criminels dans toutes les provinces de l'Empire romain, et Rictiovare, préfet de Maximien dans les Gaules, venait d'arriver à Amiens. « Cet homme, cruel comme son maître, courait de ville en ville, portant avec lui l'épouvante et l'horreur, inondant du sang chrétien tous

[1] *Vie de S. Just*, par un anonyme du Xe siècle. — *Ann. hagiol de France*, III, 304.
[2] Vie de S. Just, *ibidem*.
[3] *Hist. du diocèse de Beauvais*, I, 166.

les lieux témoins de son passage [1]. » Il n'eut pas plutôt entendu parler de Justin et de son fils, qu'il donna ordre de les arrêter.

A la nouvelle du danger que couraient ses hôtes, Lupus les pressa de fuir et de regagner au plus vite leur patrie. Ceux-ci, pour se dérober à la colère du persécuteur, quittèrent précipitamment la ville pendant la nuit. Après avoir marché longtemps, la fatigue les força de s'arrêter dans le Beauvaisis, en un lieu appelé Sinomovic. Là, ils s'assirent auprès d'une fontaine désignée sous le nom de Sirique, pour se reposer et prendre quelques aliments.

Cependant, les satellites de Rictiovare s'étaient présentés à la demeure de Lupus. N'y ayant pas trouvé les étrangers qu'ils cherchaient, ils se mirent à leur poursuite, et réussirent à trouver la trace des fugitifs. Comme ils étaient sur le point d'arriver à Sinomovic, Just, divinement averti de son prochain martyre, dit à Justin et à Justinien : « Hâtez-vous de prendre votre nourriture, car le préfet Rictiovare a envoyé quatre de ses plus jeunes soldats à cheval, avec l'ordre de nous conduire à Amiens, ou de nous donner la mort. Pour moi, je vais veiller pendant que vous mangerez. S'ils viennent, je leur parlerai, et vous, pendant ce temps, vous vous retirerez dans cette caverne voisine, et vous vous y tiendrez cachés [2]. » Ayant gravi aussitôt une colline, et aperçu des cavaliers qui s'avançaient à toute bride, il fit signe à ses parents de s'éloigner. Pour lui, il les attendit de pied ferme, sachant bien que, s'ils pouvaient

[1] *Hist. abrégée de l'Église*, par Lhomond, p. 79.
[2] Vie de saint Just, *Ann. hag. de France*, III, 306.

donner la mort à son corps, ils n'avaient aucun pouvoir sur son âme.

Arrivés près du jeune enfant, les émissaires du préfet l'interrogèrent sur son nom et sa religion, et lui demandèrent où étaient les compagnons de son voyage. Ils n'en obtinrent que ces mots : « Je m'appelle Just; je suis chrétien. L'Evangile me défend d'en dire davantage. » Cette réponse excita leur fureur, et, l'un d'eux, sans se laisser attendrir par la candeur, l'innocence, l'âge de la victime, tira son épée et lui trancha la tête. Mais, ô prodige! le corps du martyr prenant sa tête entre ses mains, resta immobile devant ses assassins qui s'enfuirent épouvantés [1]. Alors, dit un biographe, Justin et Justinien, entendirent distinctement les paroles suivantes : « Dieu du ciel et de la terre, recevez mon esprit, car je suis innocent, et mon cœur est pur [2]. » Etant sortis de leur retraite, ils vinrent au lieu où Just venait de recevoir la mort. Après avoir donné un libre cours à leurs larmes, ils inhumèrent son corps dans une ancienne construction couverte de lierre; puis, ayant soigneusement enveloppé sa tête détachée du tronc, ils continuèrent leur route vers Auxerre, emportant à la mère de Just ce funèbre témoignage du glorieux martyre de son fils [3].

Dieu glorifia par des miracles la courage et la foi du jeune et intrépide Confesseur. Le culte de

[1] Vie de saint Just, *Annàles hag.* , III, 306.

[2] Vie de saint Just, *ibidem.*

[3] Voir M. Delettre, I, 167. M. Delettre a suivi un extrait des Légendes des églises de saint Pierre et de saint Michel. Voir aussi la Vie de saint Just, que nous avons citée plus haut. — La tête de saint Just a été conservée religieusement à Auxerre jusqu'au XVI[e] siècle, et même au-delà, si l'on admet l'opinion de ceux qui pensent qu'elle a échappé, à cette époque, aux ravages des hérétiques.

cet enfant martyr se répandit en Angleterre, en Allemagne, en Suisse et en Italie ; mais ce fut surtout dans le Beauvaisis qu'il acquit la plus grande célébrité. Dès les temps les plus reculés, on vit de nombreux pèlerins se rendre à la fontaine consacrée par sa mort, portant des cierges à la main, et chantant des hymnes en son honneur. Sur son tombeau s'éleva bientôt une chapelle, et une abbaye qui, dans la suite, devint très-florissante ; autour de cet établissement, se forma un bourg important qui prit son nom [1]. Son corps fut transféré dans la cathédrale de Beauvais avant le XIIe siècle. En l'année 1132, Pierre de Dammartin, Évêque de Beauvais, le mit dans une nouvelle et riche châsse due à la générosité de quelques pieux fidèles. La fête du Saint était autrefois de précepte [2] dans tout le diocèse de Beauvais, où elle continue d'être célébrée de nos jours.

Réflexions.

Comment lire la vie du jeune martyr saint Just, sans proclamer heureux ceux qui lui ont donné le jour ? Avoir pour fils un saint, un martyr, quel bonheur et quelle gloire ! Mais, n'oublions pas que Justin et Félicie n'ont recueilli que ce qu'ils avaient semé. Le germe des vertus chrétiennes qu'ils avaient déposé dans le cœur de ce pieux enfant, et fécondé par leurs bons exemples, ne pouvait manquer de produire des fruits au centuple. Aussi, à peine Just a-t-il atteint sa neuvième année qu'il devient, par sa douceur, sa soumission et la sagesse de sa conduite, le modèle des enfants

[1] Cette abbaye semble avoir été primitivement destinée à des religieux. L'an 1105, c'était un monastère de femmes auxquelles succédèrent des chanoines séculiers, et après eux, en 1119, des chanoines réguliers de Saint-Quentin. Enfin, l'an 1147, par les soins d'Odon III, Évêque de Beauvais, des religieux Prémontrés de Saint-Josse, ou Dammartin, vinrent prendre possession de cette abbaye. Voir Baillet et le *Dict. des Abbayes*, publié par M. Migne.

[2] Alors elle avait une octave.

de son âge, et la joie de sa famille. Peu de temps après, il la couvre, par son martyre, d'une gloire immortelle. Seule, la religion peut donner cette éducation solide et forte qui fait aimer aux enfants leurs devoirs, et les rend parfois capables des plus héroïques vertus. Pourquoi faut-il que, de nos jours, cette vérité soit si peu comprise! Combien de parents, hélas! semblent prendre à tâche d'éloigner la religion du berceau de leurs enfants! Combien cherchent pour leur jeunesse une autre école que la sienne! Eux aussi recueillent ce qu'ils ont semé : ils ont semé l'indifférence, les mauvais exemples, et peut-être l'irréligion : ils recueillent l'irrévérence, la désaffection, et tous les maux qu'enfantent les passions non soumises au joug salutaire de la foi. Parents chrétiens, voulez-vous travailler solidement à votre propre bonheur et à celui de votre famille? donnez à vos enfants une éducation basée sur les saints préceptes de l'Évangile. Votre sollicitude trouvera sa récompense dans leur douceur, leur respect filial, leur affectueuse docilité. Pour eux, ils puiseront à la source divine, où ils auront été abreuvés dès leur jeune âge, la force de résister aux mauvaises passions, et aux piéges que leur tend la fausse sagesse des docteurs de mensonge.

Pratique.

Que les premiers noms mis par la mère chrétienne sur les lèvres de ses enfants, soient ceux de Jésus et de Marie.

25 octobre.

SAINT CRÉPIN & SAINT CRÉPINIEN

Martyrs.

Fin du IIIe siècle.

Sous les empereurs Dioclétien et Maximien, la ville de Soissons vit arriver dans ses murs deux frères, nés à Rome d'une famille patricienne : l'un se nommait Crépin, et l'autre Crépinien. Après avoir distribué leurs biens aux pauvres, ils s'étaient éloignés de leur patrie pour venir annoncer dans les Gaules l'Evangile de Jésus-Christ. Ils faisaient partie d'une troupe de courageux missionnaires, qui comptait dans ses rangs saint Quentin, Apôtre du Vermandois.

Afin de n'être à charge à personne, les deux serviteurs de Dieu voulurent, à l'exemple de saint Paul, travailler de leurs mains. Ils choisirent l'état de cordonnier, comme leur offrant une occupation tranquille, et propre à entretenir en eux l'esprit de douceur et d'humilité. « Ayant prié le Seigneur de bénir le dessein qu'il leur avait lui-même inspiré, dit un hagiographe, ils se trouvèrent, en peu de temps, si habiles dans cette profession, qu'à peine pouvaient-ils suffire à satisfaire tous ceux qui les faisaient travailler [1]. »

Crépin et Crépinien n'exigeaient aucun salaire

[1] Vie des SS. Crépin et Crépinien, par le Père Croiset, II, 534, édit. in-fol.

pour leurs travaux: ils se contentaient de ce qu'on voulait bien leur donner. La pieuse industrie à laquelle ils avaient recours pour arriver à la conquête des âmes, eut un plein succès; bientôt ils comptèrent autant de disciples que de clients, et la foi, que Sinice avait prêchée à Soissons au premier siècle, y établit un empire contre lequel toutes les attaques du démon ne purent prévaloir; et pourtant, cet ennemi du nom chrétien mit tout en œuvre pour paralyser l'effet des prédications des deux zélés missionnaires.

Ayant appris les périls que Crépin et Crépinien faisaient courir à l'idolâtrie, l'empereur Maximien Hercule, nouvellement arrivé à Soissons, ordonna que les Saints fussent amenés en sa présence. Au moment où l'on se présenta de la part du tyran pour les arrêter, ils étaient occupés, disent leurs Actes, à coudre des chaussures pour les pauvres[1]. Ils furent chargés de chaînes, et conduits devant Maximien, comme prévenus du crime d'avoir méprisé les édits impériaux. Aux interrogations, aux menaces et aux promesses de ce prince, ils répondirent avec une noblesse et une fermeté dignes de la sainte cause dont ils étaient les Apôtres. « Nous servons le vrai Dieu, dirent-ils, avec un dévouement qui ne connaît pas de bornes. Tant qu'il y aura en nous un souffle de vie, nous continuerons à le servir.... Nous ne craignons pas les menaces, car, Jésus-Christ étant notre vie, la mort nous est un gain. Ayant déjà foulé aux pieds les richesses et les honneurs, notre cœur est insensible à toutes vos promesses. Si vous connaissiez le Dieu que nous adorons, bientôt vous renon-

[1] Biographe anonyme du Xe siècle, *Ann. hag. de France*, II, 940.

ceriez vous-même au culte des idoles pour n'offrir vos hommages qu'à Lui seul. Mais, si vous persistez à demeurer dans votre aveuglement, vous serez précipité dans l'abîme, avec les démons dont vous honorez les simulacres [1]. »

Irrité de ce langage, Maximien les remit entre les mains de Rictiovare, recommandant à cet impitoyable ministre de leur infliger les plus cruels châtiments. Celui-ci remplit sa mission avec une rage que l'enfer seul peut inspirer. Sur ses ordres, des bourreaux les suspendirent à des poulies, et les frappèrent avec des bâtons noueux. Pendant ce supplice, les martyrs levaient les yeux vers le ciel, et imploraient le secours et l'assistance de Jésus-Christ. Le divin Maître entendit leur prière, et leur donna la force d'endurer ces tourments, sans proférer aucune plainte. Rictiovare crut triompher de leur patience et de leur courage, en leur faisant enfoncer sous les ongles des pointes aigues, et enlever de dessus le dos des lanières de peau sanglante : il ne réussit qu'à rendre plus manifeste l'intrépidité de ces généreux Confesseurs. Voulant mettre un terme à un spectacle qui tournait à sa honte, il commanda de leur attacher une meule de moulin au cou, et de les jeter dans la rivière de l'Aisne; mais, la meule, flottant sur l'eau comme du liége, conduisit les Martyrs sur l'autre rive. Il recourut encore sans plus de succès à d'autres supplices : aux bains de plomb fondu, à un brasier que l'on rendit plus ardent en y jetant de la graisse, de l'huile et de la poix, et à toutes les inventions de la plus atroce cruauté. Crépin et Crépinien sortirent de ces affreuses tortures comme d'un bain

[1] Biographe anonyme, etc., 940, 941.

rafraîchissant, et chantant, à l'exemple des jeunes Hébreux dans la fournaise, des hymnes de reconnaissance. A bout de supplices, Rictiovare leur fit trancher la tête, et leurs âmes triomphantes s'envolèrent dans les cieux.

Les corps des Martyrs furent abandonnés à la voracité des chiens et des oiseaux de proie, mais, comme ils étaient sous la garde de Jésus-Christ, ils n'en souffrirent aucune atteinte. On raconte qu'un pauvre vieillard reçut d'un ange l'ordre de les recueillir, et de leur donner la sépulture. Aidé de sa sœur, aussi fort avancée en âge, il se transporta sur le théâtre de leur supplice, prit leurs restes vénérés, les mit dans une barque, et les conduisit jusqu'à sa demeure. Il les déposa ensuite en un lieu qui resta secret, jusqu'au jour où il plut au Seigneur de faire éclater la gloire de ses Saints.

Deux chapelles furent consacrées à la mémoire de saint Crépin et de saint Crépinien : l'une sur la rive de l'Aisne, près du terrain arrosé de leur sang [1], et l'autre sur l'emplacement de leur sépulture [2].

Au VII[e] siècle, leurs précieuses reliques, dit saint Ouen, furent retirées de la crypte qui les renfermait, et mises dans des châsses décorées par saint Eloi d'ornements d'un travail remarquable [3]. Vers l'an

[1] Là fut bâtie une abbaye connue sous le nom de Saint-Crépin-en-Chaye. C'était l'ancien emplacement des arènes de Soissons. Ce lieu, situé en dehors de la ville, servait aussi de prison aux criminels condamnés à paraître en spectacle devant le peuple. (*Introd. à l'Histoire générale de la province de Picardie*, publiée par la Société des Antiquaires de Picardie, 1856, pag. 102 et 103).

[2] A cette chapelle succéda une église abbatiale, et un monastère de religieux connu sous le nom de Notre-Dame.

[3] *Vie de saint Éloi*, par saint Ouen, l. II, c. 7.

648, saint Ansery, Evêque de Soissons, les transféra solennellement dans une ancienne basilique, qui devint plus tard église abbatiale, sous le nom de Saint-Crépin-le-Grand.

Le culte des deux frères martyrs se répandit dans toutes les Gaules, en Italie, et en Portugal. Honorés par les Soissonnais comme leurs Apôtres, par les cordonniers comme leurs patrons, ils sont aussi invoqués par les fidèles du diocèse de Beauvais, où quelques paroisses se glorifient de porter leur nom.

Réflexions.

A une époque où l'ambition et la soif des jouissances poussent les hommes vers les emplois les plus élevés, il n'est pas inutile de rappeler les exemples des Saints qui ont quitté leur fortune et leur rang, et ont vécu du produit d'une modeste profession dans laquelle ils se sont sanctifiés.

Saint Crépin et saint Crépinien sont ici, pour nous, deux admirables modèles que nous devrions bien chercher à imiter. Loin d'avoir convoîté une position supérieure à celle où ils étaient nés, ils ont abandonné les richesses et les honneurs qui les attendaient dans le monde, et ont préféré descendre à l'humble métier de cordonniers. Ils ont compris qu'il est plus facile de servir Dieu à la dernière place qu'au premier rang. Et, dans cet état si petit selon le monde, ils ont acquis, en se sanctifiant, un bonheur et une gloire que personne ne pourra leur ravir. A leur exemple, recherchons de préférence les emplois qui rendent notre salut plus facile, et faisons tous nos efforts pour y vivre dans la crainte du Seigneur. Mais quels prétextes souvent n'alléguons-nous pas, pour nous dispenser de sanctifier notre profession ? A nous entendre tous, les uns après les autres, il semble que nous ne puissions dérober la moindre parcelle de temps à nos occupations, pour remplir nos devoirs de chrétiens. Saint Crépin et saint Crépinien ont su trouver du temps pour le travail, pour la prière, pour les bonnes œuvres, pour annoncer à leurs frères le saint Évangile du Sauveur, et c'est à peine si nous en trouvons pour les plus strictes obligations de la vie chrétienne! Ayons un

peu de cette bonne volonté qui animait les saints, et nous partagerons dans le ciel leur bonheur et leur gloire.

Pratique.

Je sanctifierai mon travail en faisant souvent des actes d'amour de Dieu.

28 Octobre.

SAINT FRONT

Évêque et Apôtre de Périgueux.

Ier siècle.

Saint Front a constamment été vénéré par l'Eglise de Périgueux, non seulement comme son fondateur, mais comme l'un des soixante-douze disciples de Jésus-Christ; il semble même, dit un savant auteur[1], que cette qualité de disciple du Sauveur, a contribué à la célébrité de son culte.

Front fut baptisé par saint Pierre, et suivit cet Apôtre à Rome, où il prit une part active à ses travaux pour la conversion des Gentils. Peu après, il en reçut, avec le caractère épiscopal, la mission d'aller évangéliser les Gaules, en même temps que Georges [2], Julien, Materne, Clément, et plusieurs autres saints missionnaires[3]. Sur la route, un miracle éclatant manifesta la sainteté du Bienheureux: Georges étant mort subitement, à Bolsène, Front lui rendit la vie, en mettant sur son corps un bâton

[1] *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Marie-Madeleine en Provence*, par M. l'abbé Faillon, II, 399. Edit. Migne.

[2] Saint Georges, Apôtre du Velay, fixa son siége épiscopal à Velaunes (aujourd'hui Saint-Paulien), ancienne capitale de la contrée. Ce siége fut transféré au Puy par saint Evode, VIe siècle.

[3] Saint Julien a évangélisé le Mans; saint Materne, Cologne et Trèves; et saint Clément, la ville de Metz.

qu'il avait reçu du Prince des Apôtres. Cette résurrection devint, pour la religion chrétienne, la source de précieuses conquêtes dans cette contrée : beaucoup d'idolâtres, frappés de la puissance du ministre qui la leur annonçait, demandèrent la grâce du baptême.

Dès que le Saint fut arrivé à Vésone[1], capitale de la province assignée à son Apostolat, il ne put, à la vue des superstitions qui y régnaient, retenir ses larmes : on comptait dans cette ville jusqu'à douze temples bâtis en l'honneur des faux dieux. Front, voulant détruire au plus tôt ces repaires de l'idolâtrie, se mit à prêcher au peuple le salut apporté aux hommes par Jésus-Christ. Il avait, dit-on, une grande ressemblance avec ce divin Maître : sa figure en rappelait les traits augustes ; comme lui, il était patient, charitable, doux et humble de cœur ; comme lui, dans ses discours, il se servait souvent de comparaisons, de figures et de paraboles. Ses miracles ajoutant une nouvelle force à sa parole et à l'ascendant de ses exemples, il réussit bientôt à gagner au vrai Dieu un grand nombre d'adorateurs.

Cependant, le démon ne vit pas, sans rugir, les conquêtes du christianisme. Afin d'en arrêter le cours, il inspira sa fureur aux prêtres païens, et à Quirinus, gouverneur de la ville. Ce juge inique, n'ayant pu amener Front à offrir de l'encens aux idoles, ordonna à l'un de ses satellites de lui couper la tête. Mais Dieu couvrit le persécuteur de confusion : la main et l'épée du bourreau restèrent suspendues, immobiles, au-dessus de l'innocente victime, dont la tête parut environnée de lumière.

[1] Ancien nom de la ville de Périgueux.

Quelque temps après, Quirinus plus soumis que jamais au joug du prince des ténèbres, fit mettre à mort quatre des principaux disciples de Front [1], et prononça contre leur maître une sentence d'exil.

Loin de se laisser décourager par cette épreuve, Front l'accepta généreusement et la fit servir à l'exaltation du Nom de Jésus-Christ. Ayant préposé le prêtre Calépode, son disciple, au gouvernement de l'Eglise de Vésone [2], il alla évangeliser d'autres peuples [3]. On peut le suivre dans sa marche à travers les Gaules, car « chacun de ses pas est marqué par des prodiges de miséricorde, par des miracles de conversion [4] ». Ici, il réduit en poudre les statues des faux dieux ; là, sa présence fait taire les oracles du paganisme ; ailleurs, il délivre des démoniaques, et ressuscite des morts [5]. On dit qu'après avoir évangelisé divers pays de la Guyenne, de la Saintonge, du Poitou, et de la Normandie, il vint jusque dans le Beauvaisis jeter les premières étincelles de la foi. Au temps même des Apôtres, saint Front aurait donc annoncé dans nos contrées la bonne nouvelle de la rédemption ; il y aurait fait luire l'aurore de ce beau jour où Lucien devait, au prix de son sang, introduire nos pères dans le bercail de Jésus-Christ.

[1] Ils se nommaient : Frontaise, Séverin, Sévérianus et Silain. (Voir la *Vie de saint Front*, par A.-B. Pergot, pag. 229 et suivantes.)

[2] M. A.-B. Pergot, cite page 246, à l'appui de ce qu'il avance ici, la *Vie de saint Front*, par un anonyme, p. 48, et les *Antiquités de Vésone*, I, 431.

[3] Tel aurait été, d'après M. Pergot, l'itinéraire suivi par notre Saint : Pressac, Brantôme, Angoulême, Saintes, Bordeaux, Blayes, Saintes (une seconde fois), Tours, le Mans, Domfront (Orne), le Beauvaisis, Neuilly-Saint-Front, Metz, la Provence et Toulouse.

[4] *Vie de saint Front*, par A.-B. Pergot, 250.

[5] *Ibidem*, 249, 276.

Avant de rentrer dans la ville de Vésone, le Saint parcourut encore plusieurs contrées, répandant partout sur son passage la semence de la divine parole. Suivant une pieuse et vénérable tradition, mentionnée dans une bulle du pape Clément VI, un miracle signala sa présence dans le Soissonnais, en un lieu nommé Nogéliac [1]. Un jour que le Bienheureux y célébrait les saints Mystères, le vin manqua pour le sacrifice. Or, comme il était difficile de s'en procurer, Front s'étant mis en prière, une blanche colombe vint déposer sur l'autel une petite fiole qui en contenait la quantité nécessaire. On montre encore aujourd'hui, à Neuilly-Saint-Front, la pierre sur laquelle l'Apôtre du Périgord a consacré le corps et le sang du Sauveur.

La tempête soulevée contre Front et ses disciples ayant enfin cessé, le Bienheureux put rentrer dans Vésone, et reprendre, au milieu de son troupeau, le cours de ses travaux apostoliques. Le préfet Quirinus, de persécuteur devenu chrétien, lui facilita l'accomplissement de son œuvre de salut. Après avoir affermi les pas des premiers fidèles dans la voie tracée par l'Evangile, et opéré un grand nombre de nouvelles conversions, Front alla recevoir au ciel la récompense réservée au bon et fidèle serviteur. Quelques instants avant sa mort, l'on vit, dit-on, sa tête environnée d'une auréole lumineuse, et l'on entendit une voix qui l'appelait à la gloire des élus.

Dès la plus haute antiquité, les reliques du Saint furent un objet de vénération pour les peuples. La rue de la ville aboutissant à son tombeau était si fréquentée par les pèlerins, qu'elle en prit le nom de

[1] Aujourd'hui Neuilly-Saint-Front.

Rue Sacrée. Au VI[e] siècle, Chronope II, Évêque de Périgueux, retira le corps de Front du modeste oratoire où il avait été inhumé, et le transféra dans une plus vaste église bâtie en son honneur. Après la reconstruction de cette église au XI[e] siècle, on le mit dans un magnifique monument, œuvre d'un des plus célèbres sculpteurs de l'époque. En 1463, son chef placé dans une châsse fut exposé au milieu du chœur, à la piété des fidèles. Mais ces saintes reliques furent presque toutes détruites, en 1575, par la main sacrilége des calvinistes [1].

Domfront, paroisse du diocèse de Beauvais, invoque le Bienheureux comme son titulaire et son patron. Son église, spécimen de la belle architecture romane du XI[e] siècle, nous offre un très-beau vitrail, représentant saint Front avec tous les insignes qui distinguent un Evêque. Elle possède, en outre un riche manuscrit gothique sur parchemin, contenant un office noté pour le jour de la fête de son glorieux Patron [2]. C'est dans la paroisse de

[1] La cathédrale de Périgueux possède encore aujourd'hui un fragment de son crâne. (*Monuments inédits, etc...*, II, 401.) — L'église de Neuilly-Saint-Front a conservé jusqu'à nos jours la plus grande partie d'un doigt du Bienheureux, et un morceau du suaire qui enveloppait son corps. Ces précieuses reliques, qu'elle avait reçues, en 1499, des chanoines de la Collégiale de Périgueux, ont été reconnues comme authentiques par Mgr de Garsignies, le 8 décembre 1857.

[2] Ce manuscrit, dit l'abbé A.-B. Pergot, aussi remarquable par la pureté, la netteté de l'écriture, que par l'élégance, la richesse, le brillant et le fini des peintures qui le décorent, appartient à la première moitié du XVI[e] siècle. On y remarque neuf petits tableaux ou miniatures qui retracent avec une finesse exquise et une rare délicatesse de pinceau, les principaux faits de la vie de saint Front... La légende qui forme les neuf leçons des matines est fort longue. Elle ne contient pas tous les Actes de saint Front, elle s'arrête après le martyre de ses quatre disciples. (*Vie de Saint Front*, par A.-B. Pergot, 380-8).

Domfront, sous le patronage et à l'ombre tutélaire du Saint, qu'a pris naissance la Congrégation des *Filles de la Compassion*, *Servantes du Seigneur*. Bien que ce religieux et charitable établissement ne date que de quelques années, cependant, dirons-nous avec l'auteur de la Vie de l'Apôtre de Périgueux, « il est déjà comme un grand arbre, sous les rameaux duquel viennent s'abriter, et l'enfance pour s'instruire, et le malade pour se faire soigner dans ses douleurs, et le vieillard pour y consoler et sanctifier sa vieillesse. Ainsi Dieu a béni la paroisse fidèle au culte de saint Front » [1].

Réflexions.

Quel mobile a poussé vers les Gaules le saint Apôtre dont nous vénérons aujourd'hui la mémoire? Son zèle pour la conversion et le salut des peuples. Ses travaux et ses persévérants efforts pour atteindre ce noble but, nous apprennent ce que vaut notre âme, et ce que nous devons faire pour la sauver.

Nous nous plaignons sans cesse des difficultés que nous rencontrons dans la voie du ciel : le monde nous environne avec ses écueils, nos passions nous livrent une guerre sans trêve, le démon lui-même travaille à notre perte. Comment, au milieu de tant d'obstacles, nos forces ne viendraient-elles pas à succomber ?... Combien nous sommes pusillanimes ! Quand il s'agit de fixer notre sort pour l'éternité, nous reculons devant des obstacles que tant d'autres ont surmontés ! Nous nous laissons aller à un stérile et funeste découragement ! Imitons donc la fermeté et la persévérance du généreux Apôtre de Périgueux. De quels obstacles ne triompha-t-il pas ? Dans son voyage vers les Gaules, Dieu l'éprouve en lui enlevant son plus fidèle ami. Se décourage-t-il ? Non, il prie, et le Seigneur le lui rend. Arrivé à la ville destinée à son Apostolat, il trouve douze temples bâtis en l'honneur des faux dieux ; cherche-t-il alors à se soustraire à une mission qui se présente sous un pareil aspect ? Non ; il prie encore, et bientôt

[1] A.-B. Pergot, 289.

sa parole, aidée de la grâce, a fait luire la lumière au milieu des ténèbres. La persécution s'allume, et contre lui, et contre ses disciples ; l'enfer conspire pour l'anéantissement de son œuvre : rien n'ébranle sa foi, ne ralentit son zèle, n'affaiblit son courage et sa charité. Telle a été la noble conduite de saint Front pour gagner des âmes à Jésus-Christ. Et nous, pour sauver la nôtre, nous ne voulons nous soumettre à aucune privation, endurer aucune peine, résister à aucune attaque ! Nos passions nous aveuglent et nous subjuguent, l'adversité nous fait pousser des cris de détresse, la moindre pierre nous fait trébucher et tomber. O mon Dieu, donnez-nous les sentiments et la force qui animaient vos saints Apôtres, afin qu'après avoir triomphé des passions de la terre, comme eux, nous méritions d'être unis à vous pour toujours.

Pratique.

Rappelons-nous souvent cette maxime proclamée deux fois par le Sauveur : « Celui qui persévèrera jusqu'à la fin sera sauvé [1]. »

[1] Matth., x, 24, et xxiv, 13.

31 Octobre.

—

SAINT QUENTIN

Martyr.

Fin du III[e] siècle.

Déjà, au premier siècle du christianisme et au commencement du second, la partie septentrionale des Gaules avait reçu le don de la foi. De nombreuses conversions avaient couronné les travaux de Denis à Paris, de Rieul à Senlis, de Sinice à Soissons, de Lucien à Beauvais et de Firmin à Amiens. Deux siècles plus tard, leur œuvre bénie fut continuée par d'autres courageux Apôtres, dont les noms sont restés populaires dans nos contrées.

A leur tête, nous voyons Quentin, fils d'un sénateur de Rome, appelé Zénon. Jaloux d'étendre au loin le royaume de Jésus-Christ, il renonça aux avantages du rang et de la fortune, quitta sa famille et sa patrie, vint dans les Gaules, avec plusieurs ouvriers évangéliques [1], et se dirigea vers la ville d'Amiens. Lorsqu'il entra dans cette ville, un seul de ses compagnons de voyage, nommé Lucius, était resté à ses côtés. Lucius, que certains auteurs ont confondu à tort avec saint Lucien,

[1] Parmi les compagnons de saint Quentin, nous voyons, outre Lucius, saint Crépin et saint Crépinien, saint Fuscien et saint Victorice, saint Ruffin, saint Valère et saint Marcel, tous nobles et romains d'origine. (J. Meyer, *Ann. Flandriæ*, ad. ann. 657.)

après avoir partagé quelque temps ses travaux, se rendit au pays des Bellovaques.

Quentin combattit l'idolâtrie avec les armes de la douceur chrétienne. Il usa d'une sainte prudence, non par la crainte des supplices ou de la mort, mais de peur qu'il ne fût enlevé de ce monde, avant d'avoir ensemencé le champ confié à ses soins par le divin Père de famille. Ses discours puisaient une grande force dans les exemples de sa vie humble et mortifiée, et surtout dans les miracles dont Dieu le favorisait. Souvent, par le signe de la croix, il rendit la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, l'usage de leurs membres aux paralytiques [1]. Les bénédictions du ciel vinrent récompenser ses vertus et l'ardeur de son zèle. La lumière de l'Évangile répandit ses bienfaisants rayons dans toute la ville, et un grand nombre de païens refusèrent leur encens aux idoles, pour l'offrir sur les autels du vrai Dieu. Amiens ne fut pas le seul lieu qui eut part à l'Apostolat du Bienheureux : les pays voisins, et le Vermandois en particulier, furent témoins de ses prédications, et de ses miracles [2].

Les merveilles qui furent, pour les âmes touchées de la grâce, une source de salut, ne servirent qu'à exciter la colère des païens obstinément attachés à l'erreur; ils accusèrent notre Saint de violer les édits des empereurs, en cherchant à détruire la religion de l'Etat. La cause fut portée devant Rictiovare, lieutenant de Maximien-Hercule dans la Gaule-Belgique. Ce fut, dit-on, dans la ville de Soissons, que cet implacable adversaire du christia-

[1] *Hist. de saint Quentin*, par Cl. de la Fons. — (*Ann. hag.*, II, 443).

[2] C'est l'opinion de Pierre de Venise, de Mayer et de Cl. de la Fons. (Voir les *Ann. hag. de France*, t. II, 443.)

nisme apprit les succès évangéliques de Quentin à Amiens. Il se hâta de gagner cette ville, jurant d'étouffer la religion nouvelle dans le sang du serviteur de Dieu. A peine y était-il arrivé, qu'il ordonna d'arrêter Quentin, et de l'amener en sa présence.

Le Saint n'opposa aucune résistance aux soldats de Rictiovare. Comme ceux-ci le conduisaient en prison, on l'entendit répéter avec le saint roi David : « Mon Dieu, délivrez-moi de la main du pécheur, de la main du méchant, et du violateur de votre loi... C'est vous qui, dès ma jeunesse, êtes ma seule espérance [1]. » Le lendemain, il parut devant son juge. Suivant les Actes du Martyr, extraits d'un ancien manuscrit de l'église collégiale de Saint-Quentin en Vermandois, son interrogatoire eut lieu de la manière suivante :

Rictiovare : « Comment te nommes-tu ? »

Quentin : « Je porte le nom de chrétien, parce que je le suis effectivement. Je crois de cœur en Jésus-Christ, et je le confesse des lèvres. Quentin est le nom que m'ont donné mes parents. »

Rictiovare : « De quelle race es-tu ? »

Quentin : « Je suis citoyen romain, fils du sénateur Zénon. »

Rictiovare : « Comment, étant une personne si noble, et le fils d'un si grand homme, as-tu pu embrasser un culte superstitieux, et honorer, comme Dieu, celui qui a été crucifié par les hommes? »

Quentin : « La plus excellente de toutes les noblesses, c'est de reconnaître le vrai Dieu et d'obéir à ses commandements. »

Rictiovare : « Renonce à cette folie, et offre des sacrifices aux dieux. »

[1] Psalm. LXX, 4, 5.

Quentin : « Je ne sacrifierai point à tes dieux, car ma religion me démontre que ce sont des démons. La folie que tu me reproches, est la vraie sagesse : le Fils de Dieu nous l'a lui-même apprise, lui qui est la puissance et la sagesse du Père. Les insensés sont ceux qui, pour t'obéir, sacrifient à des divinités mensongères. »

Présentant alors des idoles au généreux confesseur, Rictiovare lui ordonna de les adorer, et le menaça, s'il ne le faisait, des plus affreux supplices, et voire de la mort.

Le Bienheureux, avide de cueillir la palme du martyre, confessa sa foi avec une nouvelle énergie : « J'en fais la promesse à Dieu, mon Seigneur, dit-il, je ne me soumettrai pas à ce que tu m'ordonnes. Je ne redoute point tes menaces, exécute-les promptement. Je souffrirai tous les maux que Dieu te permettra de m'infliger. Si mon corps est abandonné à tes fureurs, mon âme, défendue par le Christ, est à l'abri de tes atteintes [1]. »

Irrité jusqu'au délire d'un langage si ferme, Rictiovare fit enchaîner Quentin. Par ses ordres, on lui déchira le corps avec des lanières de cuir, et on l'enferma ensuite dans un froid et humide cachot. Le saint Martyr, dans les chaînes et les ténèbres, mérita les regards divins, et les consolations qu'ils apportent : la nuit suivante, un ange du Seigneur vint le visiter, pansa ses blessures, lui adressa de douces paroles, et le fit sortir de sa prison. Le Bienheureux passa au milieu de ses gardiens sans être inquiété, se rendit sur la place publique et annonça au peuple assemblé la foi en Jésus-Christ, et

[1] Actes cités plus haut..... *Ann. hag. de France,* II, 426, 427, et *Augusta Veromanduorum illustrata... opera Claudii Hemeræi... Additamentorum pagina* 2ª.

la nécessité du baptême et de la pénitence. A sa voix, six cents idolâtres environ, et ses gardiens eux-mêmes accourus sur le théâtre de sa prédication, embrassèrent le christianisme.

La délivrance de l'intrépide Confesseur ne fut pas plutôt connue de Rictiovare, que celui-ci le fit arrêter une seconde fois, et lui offrit les plus hautes dignités, s'il consentait à devenir l'ami des dieux et des Césars. Quentin, après avoir rejeté avec indignation ces offres perfides, fut soumis à de nouveaux tourments. Des bourreaux lui disloquèrent les membres. Ils promenèrent sur tout son corps des torches enflammées. Ses plaies saignantes furent arrosées d'huile, de poix et de graisse bouillantes. De peur qu'il ne parlât encore au peuple, on lui mit dans la bouche du vinaigre mêlé avec de la chaux. Bientôt, il n'y eut plus en son corps, comme en celui de Jésus-Christ sur le Calvaire, aucune partie exempte de douleur. Cependant, le saint Martyr, au milieu de tant d'horribles tortures, demeura inébranlable et serein : les spectateurs étaient effrayés de sa calme intrépidité.

Le farouche lieutenant de Maximien, ne voulut point que la ville d'Amiens assistât à la mort de sa victime: il redoutait sans doute une émeute populaire, et la Providence permettait qu'il en fût ainsi, pour donner au Vermandois un puissant et illustre protecteur. Ayant donc menacé l'Apôtre, mais encore en vain, de l'envoyer à Rome, s'il persistait dans son refus de sacrifier aux dieux, il donna l'ordre de le charger de chaînes, et de le conduire à Auguste-de-Vermandois [1], où il devait se rendre lui-même.

[1] Par ce nom *Auguste-de-Vermandois*, faut-il entendre la ville

Ce douloureux trajet, durant lequel le Bienheureux, semblable à un agneau sur le point d'être égorgé, n'ouvrit pas la bouche pour se plaindre, fut signalé par plusieurs miracles : un lépreux s'étant servi d'un de ses vêtements trempé de sueur, fut subitement guéri [1]; une fontaine jaillit soudain dans une prison, où il fut momentanément enfermé [2].

Arrivé à Auguste-de-Vermandois, Quentin comparut une dernière fois devant Rictiovare. Après de nouvelles et inutiles tentatives pour abattre le courage de l'inflexible athlète de Jésus-Christ, le préfet le fit transpercer depuis la tête jusqu'aux jambes, avec des broches de fer. Il ordonna ensuite de lui enfoncer des clous dans les doigts, entre les ongles et les chairs, espérant encore que la violence des tourments amènerait sa défaite ; mais, s'apercevant enfin qu'il luttait contre une puissance supérieure à la sienne, il commanda aux bourreaux de trancher la tête au Martyr. Dès que

actuelle de Vermand, ou celle de Saint-Quentin en Vermandois ?... Cluvier et Samson pensent que la ville appelée *Augusta Veromanduorum* fut détruite par les barbares au V[e] siècle, et qu'elle occupait l'emplacement de la ville de Vermand. Le Vasseur, dans ses *Annales de l'Église cathédrale de Noyon*, soutient énergiquement cette opinion. Il en prouve la vérité par la croyance de l'Église de Noyon, le récit de ses lectionnaires, la foi commune de la ville et de la province, la tradition, les bréviaires, martyrologes, registres, remarques et mémoires d'auteurs graves et instruits. L'opinion contraire a pour défenseur Cl. de la Fons, dans son *Hist. de St-Quentin*, et Hémérée dans son *Augusta Veromanduorum... vindicata et illustrata...*

Nous regardons, avec le *Gallia christiana*, la première opinion comme plus probable. (*Non demonstratum prorsus, sed probabilius tantum credimus.* IX, 1040.)

[1] *Hist. de saint Quentin*, par Cl. de la Fons.

[2] Colliette, *Mém. pour servir à l'Histoire du Vermandois*, t. I, l. II, p. 90.

cet ordre barbare fut exécuté, on vit, disent les Actes du Bienheureux, son âme, semblable à une colombe, blanche comme la neige, sortir de son cou, et s'envoler, par un libre essor, vers le ciel [1].

Pour dérober le corps du Saint à la vénération des chrétiens, Rictiovare le fit jeter, pendant la nuit, dans la rivière de Somme; il y resta cinquante-cinq ans, après lesquels une dame romaine, nommée Eusébie, reçut de Dieu l'ordre de venir lui donner la sépulture. Par la même révélation, cette illustre chrétienne apprit qu'elle recouvrerait la vue dont elle était privée depuis neuf ans, dès qu'elle aurait accompli ce saint devoir. Elle partit donc aussitôt de Rome, et, guidée par le ciel, elle gagna les bords de la Somme. Dès qu'elle y fut arrivée, elle se prosterna et pria de toute l'ardeur de son âme. Bientôt un bruit se fit entendre dans les eaux, et lui parut un indice certain, que ce lieu renfermait le précieux objet de ses recherches. Eusébie s'approcha de la rivière, et, au même instant, par un prodige de la puissance divine, les flots apportèrent jusqu'à la portée de sa main, le corps et la tête du Martyr [2].

Eusébie recueillit avec respect ces dépouilles vénérées, les enveloppa dans les linges qu'elle avait apportés de Rome, et les inhuma sur un côteau voisin. Elle ne leur eut pas plutôt donné la sépulture, que ses yeux se rouvrirent à la lumière. Après avoir fait édifier une petite église sur le tombeau du Saint, elle retourna dans sa patrie, emportant avec elle les broches de fer qu'elle avait retrouvées encore adhérentes aux membres de l'intrépide soldat de Jésus-Christ.

[1] Actes cités plus haut.
[2] Actes... *Annales hag.* II, 438.

L'église élevée par les soins d'Eusébie ne resta pas longtemps debout. Vers l'an 497 [1], plus d'un siècle après sa destruction, elle fut réédifiée, par saint Remi, ou par saint Vaast, sur un plan d'une dimension beaucoup plus grande. Néanmoins, il arriva, par le malheur des temps, que, dans cette église, le lieu même de la sépulture du Saint fut inconnu. La gloire de le découvrir était réservée à saint Éloi : cet illustre Pontife ordonna un jeûne de trois jours, et fit le serment de ne prendre aucune nourriture, avant qu'il n'eût retrouvé les reliques du grand Martyr. Comme vaincu par cette sainte violence, Dieu lui révéla l'emplacement où elles reposaient : Éloi, les en ayant retirées, les mit dans une châsse fort riche, et les exposa à la vénération des fidèles.

Au onzième siècle, la ville de Beauvais eut la gloire de les posséder quelque temps dans ses murs. Ce fut à l'occasion de la dédicace d'une église et d'un monastère construits par saint Yves, dans un de ses faubourgs, en l'honneur et sous le nom de l'Apôtre du Vermandois. Cette cérémonie eut lieu le 4 octobre de l'an 1069, sous l'Épiscopat de Guy, ancien doyen de Saint-Quentin.

Dès la plus haute antiquité, le culte du Bienheureux a été fort célèbre dans le Vermandois, et dans les pays voisins, où plusieurs paroisses ont pris son nom, et se sont mises sous son glorieux patronage. On raconte un grand nombre de miracles opérés par son intercession. Plusieurs fêtes se célébraient autrefois en son honneur. La plus solennelle a toujours été celle du 31 octobre, jour anniversaire de sa mort. Son corps repose encore

[1] *Gallia christiana*, IV, 1038.

de nos jours dans un tombeau placé sous le chœur de l'église de Saint-Quentin-en-Vermandois [1].

Réflexions.

Gardons-nous de trouver une pierre de scandale dans les humiliations et les souffrances des Martyrs : le Seigneur les avait prédites à ses premiers disciples, et il leur avait annoncé en même temps sa paternelle assistance. Fidèle à ses promesses, il n'abandonne jamais ses serviteurs à la rage de leurs ennemis. S'il les fait passer par le creuset de l'épreuve, c'est pour en former des astres de gloire destinés à embellir la demeure de ses élus, et aussi pour montrer à tous les siècles la source divine, qui a donné naissance au Christianisme.

Oui, des arènes, des bûchers, et des échafauds des confesseurs de la foi livrés aux bêtes, aux flammes et au glaive, il sort une voix éloquente qui proclame, la divinité de la religion pour laquelle ces glorieux témoins ont versé leur sang. Leur nombre, leur unanimité, leur courage dans les supplices, les secours qu'ils reçoivent d'en-Haut, les conversions qu'ils opèrent, donnent à leurs paroles un caractère d'autorité dont aucun témoignage humain n'a jamais été revêtu. Lorsqu'un tribunal prononce une sentence, après avoir entendu dix ou vingt témoins, il ne peut venir à la pensée de personne d'en infirmer la valeur. Ici, le nombre des témoins échappe à tout

[1] Nous croyons, avec quelque vraisemblance, dit M. Ch. Gomart, que ce sarcophage est celui dans lequel sainte Eusébie a enseveli saint Quentin, au milieu du IVe siècle. Il a la forme hémicylindrique des sarcophages chrétiens de ce siècle. Il est semblable à celui d'Honorius (IVe siècle) que l'on voit à Ravenne, et à celui de saint Hilaire enterré en 368, avec cette différence que le tombeau de ce dernier, devant être apparent, a été décoré à ses extrémités et sur les croisillons, de figures et d'emblêmes. Le fût de colonne en marbre blanc, qu'on a choisi pour y creuser le tombeau de saint Quentin, indique qu'on a fait pour cet Apôtre ce qui a été pratiqué pour plusieurs saints, c'est-à-dire, qu'on l'a enseveli dans la colonne d'un temple paien dont il avait renversé les idoles... Enfin, l'absence de tout ornement montre évidemment que ce sarcophage a été destiné par sainte Eusébie, à être mis en terre ; ajoutons que la couleur jaune que ce tombeau a revêtue à l'extérieur, et qu'il conserve encore, montre qu'il a séjourné dans la terre argileuse qui forme le fond du sol de l'église de Saint-Quentin. (*Revue de l'Art chrétien*, 5 mai 1861.)

calcul. Prennent-ils leurs intérêts pour mobile de leurs affirmations? Loin de là, les supplices et la mort en sont les conséquences inévitables. Tous; hommes, femmes, vierges délicates, timides adolescents, jeunes enfants même sont unanimes à confesser Jésus-Christ, jusque dans les plus horribles tortures. Si, d'un côté, l'enfer a recours, pour les amener à renier leur foi, aux raffinements de la plus féroce cruauté, l'assistance divine ne leur fait pas défaut; ils montrent, au milieu des tourments capables d'ébranler les plus intrépides courages, une constance, une sérénité et un calme surnaturels. Souvent, la main de Dieu les protége d'une manière manifeste: les uns sont miraculeusement délivrés de leurs liens, guéris de leurs blessures; les autres sont consolés par les anges. On en voit qui adoucissent les bêtes prêtes à les dévorer, et marchent au milieu des flammes sans en recevoir les atteintes. L'accent de vérité empreint dans leurs paroles est tel, que souvent les bourreaux, chargés de leur donner la mort, deviennent eux-mêmes des martyrs. Quels témoins! Et surtout quand il s'agit d'affirmer, non tel ou tel système au sujet duquel l'erreur est facile, mais des faits extérieurs, publics et sensibles. S'ils ne portent pas la conviction dans l'esprit, la base de toute certitude humaine est détruite. Ainsi l'a compris le monde païen: les martyrs lui ont fait briser ses idoles, et embrasser la religion du Calvaire. O sainte Religion de Jésus-Christ, vous êtes l'œuvre du Tout-Puissant! Pourquoi faut-il que jusqu'ici nous ayons été si insensibles à vos bienfaits, si oublieux de vos enseignements, si lâches à vous défendre?

Pratique.

Rendons témoignage à la vérité de la religion, sinon par l'effusion de notre sang, au moins par les bons exemples d'une vie chrétienne.

11 Novembre.

SAINT MARTIN

Évêque de Tours.

Mort en 396.

L'Église d'Occident regarde saint Martin comme l'une de ses gloires les plus éclatantes; elle l'invoque comme l'un de ses plus puissants protecteurs. Elle admire sa vie austère, son zèle de Pontife et d'Apôtre, son pouvoir de Thaumaturge. Elle le propose surtout à ses enfants comme un modèle accompli de la charité chrétienne.

Martin naquit à Savarie [1], colonie romaine de la

[1] M. l'abbé Dupuy, dans son Histoire de saint Martin, décrit en ces termes le coin de terre privilégié qui fut le berceau du Bienheureux. « Dans cette partie de la Hongrie moderne qui est située à l'ouest du Danube, sur le territoire du comitat de Zaab ou Gyar, à la base occidentale d'une colline nommée le *Mont-Sacré de Pannonie*, s'élève un bourg où l'on compte environ 1600 habitants. Les agréments naturels de ce lieu ont quelque chose d'enchanteur. Les collines environnantes offrent, surtout au printemps, l'image d'un paradis terrestre. Le coup d'œil devient plus ravissant encore, si l'on gravit le sommet du monticule qui domine le bourg. On jouit alors d'une perspective délicieuse qui, d'un côté, s'étend jusqu'aux frontières d'Autriche éloignées de plus de dix milles, et, de l'autre, embrasse douze comitats de Hongrie, et plus de deux cents fermes, villages ou villes. Non loin, au milieu de la vallée, coule une source d'eau vive, qui se mêlant à d'autres cours d'eau forme un ruisseau appelé anciennement *Pannosa*, et depuis, Pansa. Cette eau d'un goût ferrugineux est très-salubre comme boisson.

Cette petite source d'eau fraîche s'appelait jadis la fontaine de *Sa-*

Pannonie, vers l'an 316 [1], de parents élevés en dignité selon le siècle, mais encore asservis au culte des idoles. Conduit par eux en Italie, peu de temps après sa naissance, il passa ses premières années dans la ville de Pavie; là, Dieu parla, de bonne heure, au cœur du jeune enfant par les pieux exemples des chrétiens, dont il le rendait l'heureux témoin. Souvent, malgré la défense de sa famille, Martin allait à l'église, où ils se réunissaient. Admis, dès l'âge de dix ans, au rang des catéchumènes, il s'élança aussitôt, par le désir, dans les hautes régions de la perfection évangélique, et voulut même se retirer dans la solitude; ses parents ayant mis obstacle à ses desseins, il n'y renonça pas pour cela : il en remit l'exécution à des temps plus propices.

Cependant, Martin, ayant atteint sa quinzième année, se trouva violemment détourné de sa vocation : d'après un édit des empereurs concernant les enfants des vétérans, il dut entrer dans la carrière militaire. Comme il refusait de suivre une profession si contraire à ses goûts, son propre père le dénonça lui-même. Saisi et enchaîné, il fut enrôlé de force dans la cavalerie, et contraint à prêter le serment exigé de ceux qui s'engageaient au service des empereurs [2].

Sous les drapeaux, Martin remplit, avec une égale fidélité, ses devoirs de chrétien et de soldat.

varie. Ce bourg, qui porte aujourd'hui le nom de Martins-Berg ou Szent-Marton, portait autrefois celui de *Sabaria*. La Hongrie elle-même était désignée sous le nom de *Pannonie*. » (*Histoire de saint Martin, évêque de Tours*, par M. l'abbé A. Dupuy, 2e édit. 1858, p. 1 et 2.)

[1] Suivant saint Grégoire de Tours.

[2] Le serment militaire imposait deux obligations : 1° Faire tout ce qui serait ordonné pour le service de l'empire, et se comporter vail-

Il se contentait d'un seul esclave qu'il regardait moins comme son serviteur que comme son égal. Il l'admettait à sa table, et, à l'exemple du Sauveur lavant les pieds de ses disciples, souvent il lui ôtait sa chaussure, et la nettoyait de ses propres mains. Pendant près de trois ans qu'il vécut au milieu de la licence des camps, il se conserva pur des vices trop ordinaires aux gens de guerre. Par son humilité, sa sobriété, et son dévouement au prochain, il gagna l'admiration de ses compagnons d'armes. On le regardait moins comme un soldat que comme un religieux. Il assistait les malades, secourait les indigents, donnait de la nourriture à ceux qui avaient faim, et des vêtements à ceux qui étaient nus. Il employait en aumônes ce qui lui restait de sa solde, après avoir acheté le pain dont il se nourrissait.

Un jour, au milieu d'un hiver rigoureux, il rencontra à une des portes d'Amiens un pauvre demi-nu, transi de froid, et demandant l'aumône. Aucun des passants ne venait au secours du malheureux. Martin voulait le soulager, mais déjà il avait distribué tous ses vêtements à d'autres pauvres. Il ne lui restait plus que le manteau dont ses épaules étaient couvertes: pressé par la charité de Jésus-Christ[1], il le coupe en deux avec son épée, en jette une moitié sur le pauvre, et s'enveloppe,

lamment en toute rencontre; 2° Ne quitter les armes qu'après avoir accompli le temps prescrit par les lois, lequel était de 24 années consécutives. Le soldat jurait par le salut ou le nom de l'Empereur... Le commandant, après avoir reçu le serment du nouveau soldat, lui donnait la ceinture, et le faisait en même temps revêtir d'une veste blanche, qui ne descendait pas plus bas que le genou. Ce fut par ces sortes de cérémonies que Martin fut engagé au service de l'Empereur. » (*Vie de saint Martin* par Nic. Gervaise... 4-5.)

[1] II, Cor. v, 14.— Sulpice-Sévère, *Vie de S. Martin*, c. II.

comme il peut, avec l'autre moitié. Quelques-uns des spectateurs, le voyant dans cet état, se livrent à d'inconvenantes railleries, tandis que plusieurs applaudissent, et se reprochent de n'avoir pas prévenu, par leur aumône, un acte de générosité aussi extraordinaire.

Ce trait d'héroïque charité se détache dans la vie de saint Martin, comme l'un de ses plus touchants épisodes. Il est arrivé jusqu'à nous, de siècle en siècle, toujours admiré, toujours glorifié. Il a eu les honneurs de l'histoire, de l'éloquence, de la poésie, de la statuaire et de la peinture. Le ciel lui-même en a tressailli de joie, car, la nuit suivante, Jésus-Christ apparut au Bienheureux, couvert de la moitié du manteau qu'il avait donné au pauvre, et lui parla en ces termes : « Considère-moi, Martin, sous ce manteau dont tu m'as revêtu. » Puis, s'adressant aux anges, il leur dit : « Martin, n'étant encore que catéchumène, m'a couvert de ce vêtement ».

Le désintéressement de Martin, lui ouvrit tous les trésors de la grâce ; la divine apparition qui en fut aussitôt la récompense, ranima son zèle pour la religion, et le porta à demander le baptême. Il avait alors dix-huit ans [1]. Devenu chrétien, il aurait voulu renoncer aussitôt au service des empereurs, pour s'attacher exclusivement au Maître du ciel. Cédant, toutefois, aux instances de son tribun, son chef et son ami, qui désirait l'accom-

[1] Nous pensons, dit M. l'abbé A. Dupuy, que saint Martin fut baptisé dans la ville d'Amiens, où s'était passé l'événement qui l'avait déterminé à demander ce sacrement au plus tôt. (*Hist. de S. Martin*, 2e édition, p. 14.) Selon Nic. Gervaise, il aurait été baptisé à Poitiers par saint Hilaire. (*Hist de saint Martin* par Nic. Gervaise, p. 10 et 11.)

pagner dans la solitude, il suivit encore, durant deux ans, la carrière militaire. Il n'y vécut plus que pour Dieu, soupirant après le jour où il pourrait se vouer exclusivement aux œuvres de la vie chrétienne.

Le Seigneur exauça enfin les vœux de Martin, et lui rendit sa liberté. Les Germains venaient de pénétrer dans les Gaules, et l'armée romaine était à la veille de leur livrer bataille. Martin, appelé devant le César Julien[1] pour prendre part aux distributions d'argent que l'on faisait aux soldats la veille du combat, refusa toute largesse, et demanda son congé. Le prince, irrité, l'ayant accusé de lâcheté, l'intrépide guerrier le confondit par ces paroles : « Demain, mettez-moi, sans bouclier, sans casque et sans armes, le premier en face des barbares, et, muni seulement du signe de la croix, je m'élancerai sans crainte au milieu de leurs rangs ». Julien accepta le défi, ordonna de mettre le Saint en prison, dans l'intention de le livrer le lendemain à l'ennemi ; mais, pendant la nuit, les Germains envoyèrent des députés, pour faire leur soumission. Sulpice-Sévère qui raconte cet événement, le considère comme un effet de la protection divine sur Martin. « Qui doutera, dit-il, que cette victoire ne soit due au saint homme que Dieu ne voulait pas envoyer sans armes au combat? Et quoique ce bon Maître eût pu sauver la vie de son soldat, même au milieu des glaives et des traits de ses ennemis, cependant, pour que ses yeux ne fussent pas témoins d'un affreux carnage, il prévint, par un accord entre les combattants, les horreurs d'une sanglante bataille[2]. » La paix accordée aux

[1] Julien avait été déclaré César, le 12 novembre 355.
[2] *Vie de S. Martin*, par Sulpice-Sévère, ch. 1er, vers la fin.

mérites de Martin, lui permit de quitter le service militaire.

Enfin délivré, ce soldat de l'armée romaine, élevé dans les camps pour l'Eglise, entreprit le voyage de Rome, avec saint Maximin, Évêque de Trèves : il allait offrir à Dieu, près des tombeaux des saints Apôtres, le premier hommage de sa liberté. Il chercha ensuite dans la chrétienté un vertueux et saint Pontife, pour abriter [1] sous son aile le reste de ses jours. La grâce le conduisit à Poitiers, auprès de saint Hilaire, « dont le caractère, la doctrine, l'éloquence et les vertus excitaient l'admiration du monde entier [2] ».

Hilaire accueillit avec bonheur l'ancien soldat qui avait échangé la milice séculière contre celle de Jésus-Christ. Afin de l'attacher à son Eglise, il voulut l'ordonner diacre ; mais l'humilité de Martin s'en alarma : le Saint consentit seulement à recevoir l'ordre d'exorciste.

Martin se livrait à la joie du passager arrivé sur la terre ferme, lorsque, dans son sommeil, une voix du ciel lui ordonna d'aller travailler à la conversion de ses parents. Il lui en coûta beaucoup de se séparer d'Hilaire : un pressentiment l'avertissait qu'ils ne se reverraient qu'après bien des épreuves. Hilaire lui-même, en le voyant partir, ne put retenir ses larmes, quoiqu'il eût obtenu de Martin la promesse d'un prompt retour.

Le Saint eut à essuyer de grandes traverses pendant ce voyage. En passant les Alpes, il s'égara et tomba entre les mains d'une bande de voleurs. Déjà l'un d'eux brandissait une hache sur sa tête,

[1] M. de Montalembert. *Les Moines d'Occident.*

[2] *Vie de S. Martin*, par Mgr l'Évêque de Cérame.

quand un autre détourna le coup. Martin, les mains liées derrière le dos, fut conduit dans la partie la plus écartée de la montagne par l'un de ces brigands. Là, celui-ci lui demanda qui il était, et s'il n'avait pas peur. Martin répondit : « Je suis chrétien ; plein de confiance dans la bonté du Seigneur, je ne crains rien pour moi ; mais je crains beaucoup pour vous, qui vous rendez indigne, par votre vie criminelle, de la grâce de Jésus-Christ ». Puis, il se mit à lui exposer la doctrine de l'Evangile. Bientôt, le voleur tomba aux pieds de son captif. Martin dans ses liens l'avait converti, comme autrefois, sur la croix, Jésus-Christ avait converti le bon larron. Devenu libre et remis sur sa route par cet homme que la religion venait de changer de loup en agneau, il continua sa marche vers la Pannonie [1]. Après avoir dépassé la ville de Milan, Martin eut une rencontre plus périlleuse encore : le démon, lui apparut sous une forme humaine, le menaçant de se trouver partout sur son passage, et d'entraver chacune de ses entreprises. Le serviteur de Dieu lui répondit par cette parole du Prophète : « Dieu est mon aide. Je ne redoute point ce que l'homme peut me faire [2] ». Ces paroles mirent aussitôt le démon en fuite.

Dès que Martin fut arrivé à Savarie, où sa famille était retournée, il travailla aussitôt à la conversion de ses parents. Il eut la douleur de ne pouvoir délivrer son père des liens de l'infidélité, mais il réussit à gagner au Sauveur l'âme de sa mère. A sa voix, la grâce toucha aussi ses deux

[1] Ce même voleur, dit Sulpice-Sévère, vécut depuis chrétiennement, et c'est de lui que l'on a appris le fait que nous racontons. (*Vie de S. Martin*, ch. II.)

[2] *Vie de S. Martin*, par Sulpice-Sévère, ch. II.

oncles, sept de leurs fils, et un grand nombre de païens. Il ne s'appliqua pas seulement à combattre les superstitions de l'idolâtrie ; il combattit aussi l'hérésie d'Arius qui faisait des progrès effrayants dans ces contrées. La divinité de Jésus-Christ était en cause, et, par conséquent, le christianisme lui-même. Le Saint se rendit en Illyrie, où l'erreur prévalait, et lui opposa la véritable doctrine de l'Évangile. Les sectaires, peu habitués à trouver des contradicteurs, l'accablèrent de mauvais traitements : il fut publiquement battu de verges, et chassé de la province. Martin regagnait paisiblement les Gaules, heureux d'avoir souffert persécution pour la justice, lorsque la nouvelle de la disgrâce d'Hilaire, et de son départ pour l'exil, le détermina à se fixer à Milan. Il y fonda un monastère, où il résolut de pratiquer les observances et les austérités de la vie religieuse; mais, là encore, il fut en butte aux persécutions des hérétiques. Obligé de quitter cette retraite, il alla se réfugier avec un prêtre fidèle au saint enseignement de l'Église, dans l'île presque déserte de Gallinaria, située dans le golfe de Ligurie [1].

Comme, pour mieux se préparer à la vie monastique, il n'y vivait que d'herbes et de racines sauvages, il lui arriva un jour de manger d'une plante vénéneuse qu'il ne connaissait pas : c'était une variété de l'ellébore très-commune dans ce pays. En proie à de cruelles douleurs, il eut recours à la prière, et le mal s'évanouit.

[1] Cette île fut ainsi appelée du mot latin *Gallina*, qui veut dire poule, à cause d'un grand nombre de poules sauvages que l'on y trouvait. Elle s'appelle aujourd'hui *Isoletta d'Albenga*, et la partie de la mer dans laquelle elle se trouve, porte le nom de *rivière de Gênes*, parce qu'elle baigne les rives des États de cette ancienne république.

En l'année 360, Martin apprit la fin de la disgrâce d'Hilaire. A peine cette nouvelle lui fut-elle parvenue, qu'il s'éloigna de son île, se dirigeant vers Rome, où il espérait rencontrer l'illustre exilé à son passage dans cette ville. Mais déjà Hilaire en était parti. Le disciple ayant suivi ses traces ne tarda pas à se trouver dans les bras de son maître.

La solitude avait pour l'ancien soldat des Césars un attrait presque irrésistible. Hilaire favorisa les goûts du Saint, en lui facilitant les moyens de construire un monastère. Non loin de la ville de Poitiers, il possédait un terrain, en un lieu nommé Ligugé : il le mit à sa disposition. Par le concours empressé d'Hilaire et le zèle de Martin, ce fut là que prit naissance l'abbaye de Ligugé, généralement regardée comme la plus ancienne des Gaules[1]. Dieu y manifesta la sainteté du Bienheureux par deux miracles éclatants. Un jour, pendant que Martin était absent de son monastère, un jeune catéchumène mourut, avant d'avoir reçu le Baptême. A son retour, Martin trouva les frères récitant des prières auprès du cadavre du défunt. Saisi d'une vive douleur, il fond en larmes à la pensée que l'âme de ce malheureux, privée du Baptême, n'est point avec Dieu. Tout à coup, frappé d'une lumière surnaturelle, il ordonne à tous les assistants de se retirer. Puis, se prosternant à l'exemple du prophète Élisée, il prie le Seigneur de vivifier ces restes inanimés. Sa voix est entendue au ciel : le catéchumène fait un mouvement, ouvre les

[1] On cite cependant, dit M. de Montalembert, quelques exemples antérieurs, tels que le monastère de l'île Barbe, qui offrit un asile aux chrétiens de Lyon pendant la persécution de Sévère; mais cette priorité n'est rien moins que certaine. (*Les Moines d'Occident*, par M. de Montalembert, I, 214, 2e note.)

yeux et revient à la vie. Aux accents de reconnaissance qui sortent de la bouche et du cœur de Martin, les religieux accourent, et tous bénissent ensemble le Maître puissant de la vie et de la mort. Le catéchumène reçut aussitôt le baptême. Souvent, dans la suite, il raconta les circonstances qui avaient précédé sa résurrection : son âme avait été conduite devant le souverain Juge des hommes; la sentence qui la reléguait dans un ténébreux abîme avait été prononcée. Alors, deux anges, de ceux sans doute qui offrent à Dieu les supplications des justes, vinrent réclamer en sa faveur au nom des prières de Martin, et elle reçut l'ordre de rentrer dans le corps qu'elle avait quitté. Cette première résurrection fut bientôt suivie d'une seconde. L'esclave d'un riche seigneur nommé Lupicin s'était donné la mort. Martin, ayant renouvelé les mêmes prostrations, et les mêmes prières qu'il avait faites sur les restes du catéchumène de Ligugé, rappela cet homme à la vie.

Le bruit de ces merveilles se répandit dans toutes les Gaules. Elles attirèrent sur le nom et la personne de Martin une vénération universelle qui, déjà, ressemblait à un véritable culte. Dans ces circonstances, Dieu appela au ciel saint Lidoire, Evêque de Tours. La renommée du moine de Ligugé le désignait au choix du clergé et du peuple; mais, il était plus facile d'élire Martin, que de l'arracher à sa solitude; il fallut pour cela recourir à une pieuse fraude. Un nommé Ruricius se présenta devant l'homme de Dieu, le priant de venir guérir sa femme dangereusement malade. Le Bienheureux ne fut pas plutôt sorti de sa retraite, que des gens placés en embuscade s'emparèrent de sa personne, et le conduisirent à Tours. L'on procéda ensuite à son élection

canonique. Dans tous les cœurs, dit Sulpice-Sévère, il y avait même volonté, mêmes vœux, mêmes sentiments.

Cependant, un petit nombre de personnes, parmi lesquelles on eut le regret de compter quelques Evêques, s'opposèrent à l'élection de Martin. Elles alléguaient son extérieur négligé, sa tête rase, ses habits grossiers, son défaut de noblesse et de distinction. Mais le peuple, ne considérant que ses vertus, l'élut à la presque unanimité des suffrages. A peine cette élection était-elle terminée, que les adversaires de notre Saint furent couverts d'une juste confusion. Le lecteur n'ayant pu s'ouvrir un passage à travers la foule trop compacte, pour aller remplir son office, un prêtre prit le livre avec une sorte de trouble, l'ouvrit au hasard, et lut le premier verset qui lui tomba sous les yeux. C'était celui-ci : *Vous avez tiré une louange parfaite de la bouche des enfants et de ceux qui sont encore à la mamelle, pour confondre vos adversaires et pour perdre vos ennemis et leur défenseur* [1]. Or, comme le plus violent d'entre ceux qui s'opposaient à l'élection de Martin, portait le nom de *Defensor*, les fidèles ne manquèrent pas d'appliquer les dernières paroles à cet homme et à ses partisans, et de regarder cet événement comme une solennelle ratification du choix qu'ils venaient de faire.

Impuissant à raconter la grandeur de l'Episcopat du Saint, Sulpice-Sévère, son disciple, se borne à faire connaître ses abaissements volontaires : « Il conserva toujours, dit-il, la même humilité

[1] Ps. VIII, 3. — A cette époque on lisait *defensor* au lieu d'*ultor* qui est dans la Vulgate. (Voir S. Augustin, Comm. sur le Ps. VIII, à la p. 21 du VIII[e] tome de ses Œuvres complètes, édit. in-fol, Paris, 1651).

dans le cœur, la même pauvreté dans les habits. Il sut allier à la dignité d'Évêque, la vie et la vertu d'un moine »[1].

Le nouveau Pontife habita d'abord une modeste cellule voisine de son église. Mais là, ses conversations avec le Ciel se trouvant interrompues par des visites trop fréquentes, il résolut de chercher une plus silencieuse retraite. Il la trouva dans le voisinage de la ville de Tours, en un lieu situé entre la Loire et un rocher escarpé; c'était un véritable désert où l'on ne pouvait pénétrer que par un étroit sentier. Bientôt cette solitude retentit, le jour et la nuit, des louanges de Dieu. Des disciples, dont le nombre s'éleva jusqu'à quatre-vingts, s'y établirent sous la direction du Bienheureux : telle fut l'origine du monastère si connu depuis sous le nom de Marmoutiers. Des cabanes formées de branches d'arbres, puis des grottes creusées dans le roc, furent les premières habitations des religieux. Ils étaient attachés au service de l'Église de Tours : toute possession était commune; personne ne pouvait acheter ou vendre pour soi. Les plus jeunes frères étaient occupés à transcrire des livres, et surtout la sainte Écriture. Ceux qui étaient âgés vaquaient exclusivement à la prière. Quand le moment de rompre le jeûne accoutumé était venu, ils prenaient tous leur repas en commun. L'usage du vin n'était permis qu'aux malades. La plupart d'entre eux étaient vêtus d'une étoffe grossière faite de poils de chèvre ou de chameau[2]. Une vie si austère était d'autant plus admirable, que beaucoup de ces religieux sortaient des plus nobles familles du pays, et avaient été élevés fort délicatement. Les disciples de Martin,

[1] *Vie de S. Martin* par Sulpice-Sévère, c. III.
[2] *Ibid.*

marchèrent si fidèlement sur les traces de leur maître que, de toutes parts, les Églises des Gaules sollicitaient la faveur de les avoir pour Évêques [1].

Une des plus grandes sollicitudes de l'Episcopat de Martin fut la destruction de l'idolâtrie. Dieu seconda son œuvre d'une manière merveilleuse, en lui accordant la possession, pour ainsi dire, permanente de ce pouvoir surnaturel, dont le Saint avait déjà donné tant de preuves. Notre tâche doit se borner ici à indiquer quelques-unes seulement de ses actions miraculeuses.

Un jour, pour convaincre les païens de la vanité de leurs superstitions, il se laisse lier sous un arbre, objet de leur coupable culte, dans la direction où cet arbre penche et doit infailliblement tomber : par un signe de croix, il en détourne la chute dans un sens opposé. Un autre jour, il ordonne au feu qui dévorait un de leurs temples d'épargner une habitation voisine, et la flamme s'arrête au point qu'il lui a désigné. A sa voix, une tempête détruit un autre repaire de l'idolâtrie, et une colonne de feu descend sur l'idole d'une fausse divinité, et la renverse. A Trèves, Martin guérit une jeune fille paralytique, et délivre un homme possédé de l'esprit malin. Aux portes de Paris, il embrasse un lépreux et lui rend la santé. Le démon, voyant les ravages que Martin cause dans son empire, lui livre de rudes assauts : il déploie contre le Saint ses fureurs et ses ruses. Il se transforme en ange de lumière, il essaie même de se faire passer pour le Christ : Martin triomphe de sa rage, comme de ses malices. Mais, si l'enfer tout entier se déchaîne contre Martin, le Ciel vient à son aide. Les Saints, les Anges, et la

[1] Sulpice-Sévère, *Vie de S. Martin,* ch. III.

Mère du Sauveur le favorisent de leur assistance, et daignent venir s'entretenir avec lui.

A la vue de si nombreux miracles, d'une dérogation si fréquente aux lois de la nature, la raisonneuse incrédulité du siècle peut se récrier : l'inflexible impartialité de l'histoire, les trouvant revêtus de tous les caractères de la vérité, n'hésitera point à les admettre. Sulpice-Sevère, qui les raconte presque tous, était contemporain, et, souvent, témoin oculaire de ces faits extraordinaires. La gravité de cet historien, non moins que la pureté de son style, lui a valu le titre de Salluste chrétien. Prévoyant bien les doutes que ses récits étaient de nature à soulever, il les commence en suppliant ses lecteurs d'ajouter foi à ses paroles, et d'être persuadés qu'il n'a rien écrit que de certain et d'avéré [1].

Un illustre Prélat explique de la manière suivante la conduite merveilleuse de Dieu à l'égard de Martin : « Si la Gaule est chrétienne, dit-il, c'est à saint Martin, à ses vertus, et, j'ajoute, à ses miracles, qu'elle doit la consommation de ce grand ouvrage. Les miracles avec les vertus peuvent seuls expliquer une si prodigieuse action. Je crois aux miracles de saint Martin : j'y crois, parce que les récits contemporains qui nous les transmettent, respirent la plus saisissante véracité ; mais j'y crois plus encore à cause de l'œuvre qu'il a faite. Pour éclairer, pour dompter les populations aveugles et obstinées, il fallait renouveler les prodiges des temps apostoliques. Le monde païen n'a cédé qu'aux vertus et aux miracles des Apôtres : à une telle œuvre, pour une si profonde transformation, il

[1] *Vie de S. Martin*, par Sulpice-Sévère, prologue.

fallait des miracles. Pour arracher définitivement du vieux sol gaulois les superstitions séculaires, il en fallait aussi. Je crois enfin aux miracles de saint Martin, parce que je crois à la vertu de la prière dans le cœur d'un Saint [1]. »

Martin était toujours ce charitable serviteur de Dieu, qui avait donné la moitié de son manteau à un pauvre. Entre autres traits de sa miséricordieuse tendresse envers les membres souffrants de Jésus-Christ, citons seulement le suivant : Un jour de fête, qu'il se rendait à l'église pour l'office solennel, il rencontra un mendiant demi-nu et grelottant de froid. Aussitôt, il ordonna à son archidiacre de procurer un vêtement à ce malheureux. L'archidiacre promit et n'en fit rien. Peu de temps après, le mendiant vint retrouver l'Évêque à l'église, et renouvela sa demande. En un instant, sans que le pauvre le vît, le Bienheureux détacha sa tunique, et ne la partageant point, comme autrefois son manteau, il la donna tout entière au pauvre qu'il fit retirer sans bruit. Cependant, l'archidiacre vint dire que le moment était arrivé de monter à l'autel. « Mais, reprit le Saint, apportez auparavant la robe du pauvre; il faut que le pauvre soit vêtu. » L'archidiacre sortit précipitamment, acheta pour cinq deniers une cape courte et velue, et la jeta avec vivacité aux pieds de Martin, en disant : « Eh bien ! voilà la tunique, mais le pauvre n'est plus là » [2]. Martin, sans émoi, la ramassa, s'en couvrit à l'écart en grande hâte, et alla célébrer le saint sacrifice [3]. « Chose merveilleuse, ajoute Sul-

[1] *Panégyrique de S. Martin*, par Mgr Dupanloup, Évêque d'Orléans.

[2] Sulpice-Sévère, dialogue I.

[3] *Ibidem.* — Eustache le Sueur, peintre français du XVII[e]

pice-Sévère, nous vîmes, à la grande bénédiction de l'autel, briller sur sa tête un globe de feu, qui, en s'élevant en l'air, traça un sillon lumineux. » — « Des pierreries, ajoute Fortunat, étincelaient sur ses bras nus, et l'émeraude suppléait aux manches trop courtes de la tunique [1]. »

En même temps que le saint Pontife, par ses vertus, ses prédications et ses miracles, travaillait à enlever les derniers vestiges du paganisme, il veillait, avec un grand soin, à ce que le culte des chrétiens fût dégagé de toute superstition. On voyait, à côté de son monastère, un autel dédié à un prétendu martyr ; le peuple s'y rendait en foule. Comme des doutes s'étaient élevés dans l'esprit de Martin sur l'origine des reliques que l'on y vénérait, il alla en ce lieu, accompagné de quelques religieux, et pria le Seigneur de l'éclairer à ce su-

siècle, s'est inspiré de ce trait de la vie de saint Martin, et en a fait un magnifique tableau, connu sous le nom de la *Messe de saint Martin.*

[1] Fortunat. *Carmin.* l. I, poem. 5. (Voir aussi l'*Hist. de S. Léger*, par Dom Pitra, p. 16.) « Cet éclat, dit Dom Pitra, demeura attaché à l'humble vêtement qui passa de bonne heure entre les mains de nos rois, et fut déposé dans l'oratoire du Palais. Cet oratoire prit le nom de la petite Cape (*Cappa* ou *Capella*). Ce nom s'attacha aux clercs-chapelains qui, devant la vénérable châsse, psalmodiaient et célébraient les offices. Ce nom passa à tout ce qui appartenait à ces clercs, à leurs vêtements, aux vases sacrés de leur oratoire, à l'école qu'ils formèrent, aux maîtres qui la dérigèrent, aux disciples qui en sortirent. Ce nom s'étendit à tous les oratoires particuliers élevés à la gloire de Dieu, et il demeura encore à toute une cité bâtie autour du tombeau de Charlemagne, qui voulut s'abriter, en son dernier asile, sous l'humble cape de saint Martin transférée à Aix-la-Chapelle. Ce nom, si l'on en croit de graves autorités, fut un surnom de roi : Robert le Fort, Hugues le Blanc, Hugues-Capet, qui se glorifiaient de porter sur leurs vaillantes mains ce trophée de la pauvreté, en reçurent le surnom de Capétiens. » (*Vie de S. Léger*, par D. Pitra, 16, 17.)

jet. Ayant connu, par une révélation, qu'un homme supplicié pour ses crimes recevait les honneurs dus aux martyrs, il fit démolir l'autel, et désabusa la multitude. Martin n'avait pas une moindre sollicitude pour la conservation du précieux dépôt de la foi : nous le voyons assister au concile de Sarragosse et unir son anathème à celui des Prélats qui condamnent l'hérésie des Priscillianistes, doctrine monstrueuse importée de l'Égypte en Espagne. Ce fut, paraît-il, à son retour de Sarragosse, qu'à Vienne, en Dauphiné, il guérit d'une cataracte et attira au Christianisme, un fils du Préfet des Gaules, nommé Paulin, qui devint plus tard un de ses plus ardents panégyristes sous le nom de saint Paulin de Nôle. Martin se trouva aussi à un concile tenu à Bordeaux contre les mêmes hérétiques. Priscillien, leur chef, ne pouvant se disculper, en appela à l'empereur Maxime qui résidait à Trèves. Martin, rejetant la compétence du prince dans une question doctrinale, fit opposition à cet appel, qui, néanmoins, fut accepté par les Pères de cette assemblée.

Bientôt après, il y eut des raisons de craindre que l'empereur, intervenant dans cette affaire, n'usât d'une excessive sévérité contre les Priscillianistes, et ne compromît ainsi l'honneur et l'indépendance de l'Église, en même temps que les droits de l'humanité. Le Saint partit donc pour la ville de Trèves, résolu de défendre ces grands intérêts menacés. Un autre motif l'avait encore déterminé à ce voyage : Maxime, après la défaite et l'assassinat de Gratien, traitait les partisans de ce dernier avec une grande cruauté; les uns étaient exilés, les autres prisonniers, et plusieurs, comme le comte Narsès et le gouverneur Leucadius, condamnés à mort. Martin usa de la considération qui l'environnait, pour de-

mander la grâce de ces malheureux, coupables du seul crime d'être restés fidèles à leur souverain légitime. Invité à la table du prince, il refusa avec une franchise épiscopale de partager le repas d'un homme qui avait privé un empereur de la vie, et un autre de ses États. Ce ne fut qu'après que Maxime eut expliqué sa conduite, que Martin accepta son invitation. L'empereur en parut fort satisfait. Il convia à ce festin les principaux personnages de sa Cour, et, en particulier, son frère, son oncle, et le préfet du prétoire. Il plaça Martin à côté de lui, et, entre son frère et son oncle, le prêtre qui accompagnait le serviteur de Dieu. Au milieu du repas, on offrit, selon l'usage, la coupe à Maxime qui, par honneur, la fit présenter à l'Évêque de Tours, dans la pensée de la recevoir ensuite de ses mains; mais, Martin, après l'avoir portée à ses lèvres, la fit passer à son prêtre, pour vénérer le sacerdoce dont celui-ci était revêtu. Cette préférence, donnée à un ministre de Jésus-Christ, valut à Martin les applaudissements de l'empereur et des courtisans.

Le Bienheureux intercéda ensuite auprès de Maxime en faveur des Priscillianistes, poursuivis à outrance par Ithace, Évêque d'Ossone, en Espagne, et quelques prélats de la même nation. Toujours guidé par la douceur évangélique et l'esprit pacifique de l'Église, il ne voulait point que l'on vengeât la vérité par des supplices. « La sentence épiscopale qui a frappé les hérétiques et les a chassés de leurs églises suffit, disait-il, et il ne faut pas qu'une affaire ecclésiastique dépende d'un juge séculier. » Condamnant comme répréhensible la conduite des Évêques qui avaient sollicité l'effusion du sang, il se sépara de leur communion. Après avoir obtenu du roi la promesse que la liberté et la vie des coupables

seraient épargnées, il regagna son diocèse. Malheureusement, il ne se fut pas plutôt éloigné, que les Ithaciens, libres de son influence, intriguèrent de nouveau auprès de l'Empereur, et firent reprendre la procédure. Priscillien fut condamné à mort, et exécuté. Ils obtinrent aussi que des tribuns militaires seraient envoyés en Espagne pour rechercher les Priscillianistes, les punir de mort et confisquer leurs biens.

A la nouvelle de cet inique jugement, Martin retourna à Trèves, dans l'espoir d'arracher à la mort le reste des sectaires. Mais il ne parvint à faire révoquer la sentence prononcée contre eux, qu'en communiquant avec les Ithaciens qu'il avait jusqu'alors repoussés. « Cette condescendance de sa charité,arrachée violemment à son cœur par une nécessité qui avait presque dominé sa liberté, le Saint se la reprocha aussitôt [1]. » Il déclarait, en versant des larmes, qu'il en sentait sa vertu amoindrie. Dieu permit qu'un ange vînt calmer ses inquiétudes : « C'est avec raison, lui dit l'envoyé céleste, que tu t'affliges; cependant,..... ranime ton courage, de peur de mettre maintenant en péril, non ta réputation, mais ton salut ».

De retour dans son diocèse, Martin redoubla d'austérités, et parut bientôt avoir recouvré la puissance qu'il croyait avoir perdue : un énergumène venu à la porte de son monastère fut délivré avant même d'en avoir touché le seuil. Cette parole: « Dieu de Martin sauvez-nous », prononcée par un marchand qui naviguait sur la mer Tyrrhénienne, suffit pour calmer une tempête. Comme il traversait un jour un village païen [2], une femme qui

[1] *Vie de S. Martin*, par Mgr l'Évêque de Céraine, 144.

[2] C'était dans un voyage à Chartres. — Ce village qui, suivant la tradition était *Vindocinum*, est aujourd'hui la ville de Vendôme.

venait de perdre son fils, lui apporta son corps, en disant : « Nous savons que vous êtes l'ami de Dieu, rendez-moi mon fils, mon fils unique. » Le Saint prit l'enfant dans ses bras, fléchit le genou, adressa une fervente prière à Dieu, et, comme le Seigneur à Naïm, rendit à la mère son fils ressuscité. A Chartres, il donna l'usage de la parole à une fille muette de naissance.

Lorsqu'après ses courses évangéliques, Martin rentrait dans son monastère, son âme surabondait de joie, à la vue de la pieuse fidélité avec laquelle ses disciples imitaient les vertus dont il leur donnait l'exemple. L'un d'eux, pourtant, nommé Brice, contrista douloureusement son cœur de pasteur et de père. Ce pauvre égaré avait prêté l'oreille aux suggestions du démon, et marchait aveuglément dans la voie de la perdition. Aux reproches de son maître, il répondait par des discours outrageants. Il alla même jusqu'à le menacer de ses coups. Souvent, on avait dit à Martin d'infliger à ce furieux le châtiment qu'il méritait : le Saint pardonna toujours, en disant qu'il devait supporter Brice, puisque Jésus-Christ avait bien supporté Judas. Il lui montra donc un visage doux et tranquille, ne lui adressant que des paroles de paix et de bonté. Il demanda si ardemment pour lui la grâce du repentir, que le coupable bientôt se jeta aux pieds de son Évêque, qui le releva en le bénissant. La longanimité et la tendre compassion du Pontife avaient été plus puissantes sur le cœur de ce malheureux, que n'aurait pu l'être une intempestive sévérité. La conversion de Brice fut si sincère et si durable, que, plus tard, il eut la gloire non seulement de succéder au grand et illustre Evêque, mais de voir son nom inséré au catalogue des Bienheureux.

Parmi les disciples de Martin, il en est un qu'il faut surtout distinguer, Sulpice-Sévère, dont la plume élégante a retracé la vie de son maître. Sulpice appartenait à une noble famille des environs de Toulouse. Ayant perdu sa femme, jeune encore, il voulut se vouer à la piété. Plusieurs fois, il vint voir Martin, qui l'admit à sa table, et lui lava lui-même les pieds. Entraîné par l'irrésistible ascendant du Saint, Sulpice renonça à la carrière que lui avaient ouverte son éducation et ses aptitudes littéraires, et se dégagea des entraves du monde, pour être libre de marcher à la suite de Jésus-Christ[1].

Personne mieux que ce pieux et reconnaissant disciple n'a connu et raconté les vertus de Martin, et la puissance dont Dieu l'avait revêtu. Il le montre renouvelant les merveilles des temps apostoliques; l'eau, l'air, le feu, la terre, les maladies et la mort elle-même lui obéissaient. Sa prière, sa parole, son regard, ses lettres, l'huile qu'il bénissait, les habits qu'il portait, les fils qu'on détachait de son cilice, ce qu'il avait touché, ce qui lui avait appartenu, tout, jusqu'à la paille de son lit, avait le pouvoir d'opérer des prodiges.

Le Bienheureux, dont la parole était déjà rendue si efficace par ses miracles et ses vertus[2], possédait le don de l'éloquence; son langage avait autant de

[1] Sulpice-Sévère s'était engagé dans les ordres sacrés. Il ne paraît pas cependant qu'il ait été prêtre. Il mourut au commencement du Ve siècle. Saint Paulin de Nole, saint Paulin de Périgueux, Venance-Fortunat font le plus grand éloge de cet historien. Il a écrit la *Vie de saint Martin*, trois dialogues dont l'un traite des solitaires d'Égypte, et les deux autres de la suite de la vie de saint Martin, plusieurs Lettres, et aussi un Abrégé d'histoire sacrée et ecclésiastique, intitulé *Histoire sacrée*.

[2] Dialogues de Sulpice-Sévère.

clarté et d'ordre, que de force et d'onction ; son ton était grave et simple. Les passages les plus obscurs de l'Écriture sainte expliqués par sa bouche devenaient intelligibles. Comme son divin Maître, il savait tirer pour lui et pour les autres des leçons, aussi salutaires que familières, des objets qui frappaient sa vue.

Martin connut sa mort longtemps à l'avance. Dès qu'il en vit l'heure approcher, il l'annonça à ses frères. Sur ces entrefaites, il apprit qu'une grave désunion avait éclaté dans le clergé de l'Eglise de Candes [1]. Sa faiblesse et la proximité de ses derniers moments ne l'empêchèrent pas de s'y rendre. Après avoir mis la paix là où régnait la discorde, le Saint se disposait à retourner à son monastère, lorsque tout-à-coup ses forces l'abandonnèrent. Aussitôt, il fit assembler ses disciples, et leur déclara que sa mort était proche. Ceux-ci, fondant en larmes, s'écrièrent :

« Père, pourquoi nous abandonner? A qui laissez-vous vos enfants désolés? Des loups ravissants vont se jeter sur votre troupeau. Qui pourra le défendre quand il aura perdu son pasteur? Nous savons bien que vous désirez ardemment de posséder Jésus-Christ; mais votre récompense est assurée, et, pour être différée, elle n'en sera pas moins grande. Prenez donc pitié de nous, que vous allez laisser seuls. »

Ces gémissements et ces plaintes émurent le cœur du Pontife ; il versa des larmes, puis il dit, les yeux tournés vers le ciel : « Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse pas le travail : que votre volonté soit faite. » Il était comme en suspens, entre l'amour et l'espérance,

[1] Petite ville de Touraine (Indre-et-Loire), située au confluent de l'Indre et de la Loire.

ne voulant, ni abandonner ses disciples, ni être plus longtemps séparé de Jésus-Christ. Toutefois, ne consultant ni sa volonté ni ses désirs, il se remit tout entier à la disposition du Seigneur. « O homme incomparable ! ajoute Sulpice-Sévère, dont nous ne faisons ici que reproduire les paroles ; ô homme supérieur à la fatigue, supérieur à la mort, qui, n'inclinant d'aucun côté, n'a pas craint de mourir, n'a point refusé de vivre[1] ! »

Malgré la fièvre qui le consumait, Martin, comme un humble pénitent, était couché sur la cendre et le cilice. Ses disciples l'ayant conjuré de permettre que l'on mît un peu de paille sous son corps : « Non, mes enfants, leur dit-il, il sied mal à un chrétien de mourir autrement que sur la cendre et le cilice. Je deviendrais gravement coupable, si je ne vous donnais l'exemple que je vous dois ». Il avait continuellement les mains et les yeux levés vers le ciel. Les prêtres qui l'entouraient le supplièrent de se coucher de l'autre côté, pour donner quelque soulagement à son corps exténué de fatigue. « Laissez-moi, reprit-il, mes enfants, laissez-moi regarder le ciel plutôt que la terre, et mettre mon âme sur la voie qui conduit à Dieu. »

Le moment suprême étant arrivé, le démon attaqua plus vivement que jamais l'âme du Bienheureux : Martin, le voyant, lui dit : « Que fais-tu ici, bête cruelle ? Rien en moi ne t'appartient. Bientôt, je serai dans le sein d'Abraham ».

En disant ces mots, il rendit son âme au Seigneur ; et, aussitôt, suivant des témoins oculaires, son corps resplendit d'un éclat céleste. Il était déjà

[1] Sulpice-Sévère, lettre à Bassula, sa belle-mère.

transfiguré et glorieux, comme après la résurrection [1].

Martin mourut vers minuit, à l'heure où les prières nocturnes s'achevaient dans les églises : c'était un Dimanche de novembre de l'an 396 [2]. Il était âgé de quatre-vingt-un ans [3]. Sa mort avait été annoncée d'une manière surnaturelle à saint Séverin et à saint Ambroise, l'un Évêque de Cologne, et l'autre de Milan, ainsi qu'à son disciple, Sulpice-Sévère.

Après son trépas, ses dépouilles vénérées furent vivement disputées par les habitants de Poitiers et de Tours. « C'est notre moine, disaient les Poitevins; il a été notre abbé, nous voulons qu'il nous soit remis. » — « C'est dans la ville où il a été sacré, alléguaient les Tourangeaux, que, selon la volonté de Dieu, il doit être inhumé : tel est l'usage anciennement établi... »

Les habitants de Poitiers avaient formé le projet de l'enlever de force le lendemain; mais, par une ingénieuse adresse, les Tourangeaux déjouèrent ce dessein. Au milieu de la nuit, voyant les Poitevins endormis, ils s'emparent du corps du Bienheureux; les uns le sortent par une fenêtre, et les autres le re-

[1] *Vie de S. Martin*, par Mgr de Cérame, 217. — Voir Sulpice-Sévère, lettre à Bassula.

[2] Nous avons suivi, en ce qui concerne l'année de la mort du Bienheureux, la date la plus probable et la plus généralement reçue. On ne peut admettre qu'elle ait eu lieu en 397, car, au mois de novembre de cette année, il y avait sept mois que saint Ambroise était mort; or, ce Pontife, d'après saint Grégoire de Tours, connut par une révélation la mort de saint Martin. Le récit de cette révélation se trouve dans le bréviaire de Milan. Une vie manuscrite de saint Ambroise la relate aussi, et elle était représentée sur un tableau, qu'au XVII[e] siècle, on voyait encore dans la basilique Ambroisienne, et auquel on donnait plus de mille ans d'antiquité.

[3] Sulpice-Sévère, lettre à Bassula.

çoivent du dehors. Ils le placent ensuite dans un bateau, et descendent tous avec lui le cours de la Vienne. Arrivés au lit de la Loire, ils remontent le fleuve, et gagnent la ville de Tours, en chantant des psaumes. Sur le passage du saint convoi, dit une pieuse tradition, les arbres se couvraient de fleurs, les malades recouvraient la santé, et une musique céleste retentissait dans les airs [1].

Le corps de saint Martin fut déposé près du rivage de la Loire, et y resta pendant plusieurs jours, gardé par le clergé et le peuple [2]. On l'inhuma ensuite, avec de grands honneurs, dans un cimetière éloigné d'un quart de lieue de la ville de Tours. Une multitude de chrétiens de tout âge et de tous rangs, un grand nombre de vierges, et près de deux mille moines, formaient sa glorieuse escorte.

Martin reçut, aussitôt après sa mort, le culte que l'on rend aux Bienheureux. Brice, son disciple et son successeur, construisit sur le tombeau de son maître une chapelle, qu'il dédia au premier martyr saint Etienne. Au Ve siècle, ce monument ne pouvant plus contenir les nombreux pèlerins que d'éclatants miracles y attiraient de toutes parts, saint Perpet, cinquième successeur de Martin, éleva une vaste basilique en l'honneur du Thaumaturge. Le 4 juillet de l'an 475, il y transféra solennellement son corps, et le déposa dans un tombeau qu'il y avait préparé.

Le culte de saint Martin ne resta pas longtemps circonscrit dans le diocèse de Tours, et dans les contrées voisines. Déjà, en l'année 511, un concile

1 *Annales hag. de France*, III. 902.

2 Mousnier *Hist. basil. S. Martin*, p. 2.—Il existe en ce lieu une chapelle, maintenant abandonnée, connue sous le nom de *Petit-Saint-Martin*, que l'on voit encore dans la rue qui porte le même nom (*Annales h. de France*, III, 902.)

d'Orléans, s'exprime en ces termes : « Le pèlerinage de la Gaule, c'est-à-dire le pèlerinage du bienheureux Martin, ne le cède ni à celui de Rome, ni à celui de Jérusalem. » Sulpice-Sévère avait raconté les miracles opérés par le Saint pendant sa vie, et Paulin de Périgueux leur avait consacré sa muse chrétienne et pieuse : les merveilles que Martin opéra après sa mort, trouvèrent un nouvel historien dans saint Grégoire de Tours, et un autre poète dans saint Fortunat de Poitiers, qui parcourut, non sans gloire, la carrière que lui avait ouverte Paulin de Périgueux [1].

Un attrait d'une puissance inconnue jusqu'alors, amena, autour du saint tombeau, les peuples des Gaules, de l'Espagne, de l'Italie et des contrées les plus lointaines. Toutes les voies étaient couvertes d'une multitude de pèlerins allant implorer, au sanctuaire du Bienheureux, des secours pour les infirmités du corps, et surtout pour les défaillances de l'âme. On y vit arriver des Rois, des Reines, des Empereurs, des Souverains-Pontifes [2]. Les marques de leur munificence y restèrent longtemps, en témoignage des grâces dont ils avaient

[1] Il faut se garder de confondre Paulin de Périgueux, qui a fait au Ve siècle un poëme en six chants en l'honneur de saint Martin, avec saint Paulin de Nole, disciple du bienheureux Évêque de Tours.

[2] Clovis vient au tombeau de saint Martin rendre grâces de la victoire remporté sur Alaric... La reine Clotilde consacre son veuvage au service de sa basilique. Dagobert Ier revêt ses reliques d'une châsse magnifique, ornée d'or et de pierreries, et confectionnée par saint Éloi... Hugues-Capet, Louis VI, Louis VII, Philippe-Auguste et saint Louis, se signalent par leur zèle et leur munificence. Les Papes Urbain II, Alexandre III, Pascal II et Calixte II, visitent son sanctuaire. Innocent III y envoie ses délégués... Charles-le-Bel destine un reliquaire d'or pour le chef du Saint... Louis XIV se fait recevoir et est installé en personne chanoine de Saint-Martin. (*Vie de S. Martin*, par Mgr de Cérame, *passim*).

été favorisés. Les années et les siècles se succédant, le culte de Martin ne fit que s'accroître. La poussière recueillie sur son tombeau, et les objets même qui l'avaient touché, acquirent souvent la propriété d'opérer des miracles. On éleva des basiliques en son honneur. Bientôt toutes les Gaules en furent couvertes ; et, là, où l'on ne put en ériger, on construisit des oratoires. Partout où avait eu lieu un fait de la vie de Martin, un monument religieux le fixa et le rappela. « Nombre de villes et de bourgades se firent gloire de le prendre pour leur patron et leur avocat auprès de Dieu, et l'on ne saurait dire combien d'oratoires et d'églises furent élevés en son honneur dans l'étendue du monde chrétien. En France seulement, l'on en compte plus de quatre mille placés sous ce glorieux vocable. Il y en a dans le diocèse de Bauvais cent quatorze qui s'honorent de ce pieux patronage [1]. »

Ce que les précieux corps de saint Pierre et de saint Paul étaient pour la ville de Rome, les reliques de saint Martin le devinrent pour la ville de Tours. Portées sur les remparts de cette cité, vers l'an 838, elles mirent en fuite une armée de Normands saisis de frayeur à la vue de la châsse du puissant Thaumaturge. A l'approche d'une seconde invasion des mêmes barbares, les Tourangeaux, dans la crainte de les voir profaner et détruire, les transportèrent à Orléans, à Chablis, et enfin à Auxerre. Après trente-quatre ans, ils obtinrent, non sans beaucoup de peine, qu'elles leur fussent rendues, et les replacèrent dans le tombeau édifié par saint Perpet. Ces diverses translations furent signa-

[1] Lettre pastorale de Monseigneur l'Évêque de Beauvais, relative à la reconstruction de l'église Saint-Martin de Tours.

lées par un grand nombre de miracles. Le corps du Pontife resta entier et parfaitement conservé jusqu'au règne de Charles-le-Bel; mais, en 1323, ce prince, en vertu d'une bulle du Pape Jean XXII, en fit séparer le chef, devant un grand nombre d'Evêques, et l'exposa, dans un buste d'or, à la vénération des fidèles[1]. Près d'un siècle plus tard, il fut renfermé dans une châsse d'or du plus magnifique travail, et exposé sur une estrade d'argent placée sous la coupole. L'on mit à côté le buste renfermant la tête du Saint. Son tombeau n'en demeura pas moins l'objet de la vénération universelle. Des lampes d'un grand prix y brûlaient jour et nuit. Une grille en fer l'entoura d'abord, et plus tard un treillis en argent, don de la piété de Louis XI. Ce monarque y plaça sa propre statue aussi en argent, de grandeur naturelle, et dans l'attitude de la prière[2].

Au XVIe siècle, le sacrilége vandalisme des Protestants livra aux flammes les saintes dépouilles du Pontife; mais Dieu, eu égard à la foi et à la dévotion des nombreux serviteurs de Martin, permit que ses cendres fussent recueillies par les catholiques. Une portion du chef, et une autre de l'un des bras du Saint échappèrent à la fureur des sectaires. Toutes ces précieuses reliques furent de nouveau placées sous la coupole de la Basilique[3]. La même Providence, qui les avait sauvées de la ruine, les protégea encore au milieu des scènes de hideuse destruction, qui signalèrent si tristement la fin du XVIIIe siècle.

La Basilique due à la vénération de saint Perpet

[1] *Annales hag. de France*, III, 906.
[2] Dom Ruinart : *Annot. in Libr.* II, *Hist. Greg. Turon.*
[3] Elles avaient été déposées dans l'ancien caveau, pendant que l'on rétablissait la coupole et les colonnes de l'Église.

pour son illustre prédécesseur, a passé par de tristes vicissitudes. Détruit par un incendie, vers le commencement du VI[e] siècle, ce monument que saint Grégoire de Tours regardait comme le plus riche et le plus remarquable de l'époque, fut rétabli par Clotaire I[er], dans sa splendeur originaire. Un autre incendie arrivé en 994, dans une attaque dirigée par Foulques Nerra, contre la ville de Châteauneuf, amena, non plus sa réparation, mais sa reconstruction entière sur un plan plus étendu. La dédicace du nouveau temple eut lieu le 4 juillet de l'an 1014. De cette époque à l'an 1204, il devint cinq fois encore la proie des flammes [1], mais toujours il fut restauré avec magnificence.

Si le peu qui restait du corps du Bienheureux a pu échapper aux mains des révolutionnaires de 93, il n'en fut pas de même de son église. Elle fut d'abord dépouillée de ses richesses, puis fermée et profanée. En 1798, le marteau commença son œuvre sacrilége de démolition, qui eut un douloureux écho dans le cœur de tous les vrais chrétiens. Les impies se réjouirent de cette profanation, pensant voir le culte et la puissance du grand Évêque de Tours à jamais anéantis. Mais Dieu vient de mettre fin à leurs coupables espérances : la découverte récente du tombeau de saint Martin va rendre à son culte une vie nouvelle.

Grâce à la pieuse initiative d'un de ses illustres successeurs, les pierres éparses de son sanctuaire vont de nouveau se réunir. Encouragé et béni, dans cette œuvre de juste réparation et de salut, par l'immortel Pie IX, aidé des généreuses offrandes du clergé et des fidèles de France, Mgr Guibert, Arche-

[1] Ces incendies eurent lieu en 1090, 1125, 1137, 1202 et 1204.

vêque de Tours, va élever une nouvelle Basilique sur les fondements de la Basilique du XI[e] siècle. Espérons que les honneurs rendus au Thaumaturge des Gaules seront le signal et de la paix et du triomphe de l'Église, marquant un heureux retour à cette religion divine qui, après avoir fait le bonheur de nos pères, doit aussi faire le nôtre.

Deux fêtes sont consacrées à la mémoire du Saint. La première se célèbre le 11 novembre. Elle est destinée à rappeler et à honorer le jour de sa glorieuse sépulture. Autrefois, elle était de précepte, avec octave, dans le diocèse de Beauvais. La seconde qui a lieu le 4 juillet, a été établie pour conserver le souvenir de son ordination, et de la translation de ses reliques dans l'église élevée par saint Perpet.

Réflexions.

Voyez, veillez et priez [1], disait aux fidèles le bienheureux Pierre Damien, le jour de la fête du saint Evêque de Tours. Ces mots sont un admirable résumé de la vie du grand Thaumaturge. Martin a vu et compris la vanité des idoles, et il s'est fait chrétien ; l'horreur et les suites déplorables du péché, et il l'a chassé de son cœur. En possession de la vérité et de la grâce du Seigneur, il a veillé toute sa vie sur ces précieux trésors, et n'a cessé de puiser dans la prière la force de les défendre.

Telle doit être aussi votre conduite, dirons-nous à chacun de nos frères. Voyez, c'est-à-dire, ouvrez les yeux sur les vanités, les erreurs et les mensonges qui vous entourent : vous les aimez et les recherchez [2], parce que vous ne les connaissez pas. Vous êtes donc dans un funeste aveuglement. Hélas ! combien sont aveugles ceux qui, avec vous et comme vous, obéissent aux coupables désirs de leur cœur, et demandent le bonheur et la paix à un monde qui ne peut les donner ! Aveugles tous ceux qui cherchent le salut, la joie et la récompense en dehors de Jésus-Christ, sauveur, consolateur et souverain rémunérateur des hommes ! Ouvrez donc les yeux de

[1] Marc, XIII, 33.
[2] Psalm. IV, 3.

votre intelligence, et surtout ceux de votre cœur : vous verrez, et vous recevrez des trésors de grâce et de miséricorde, et vous boirez de l'eau de la source divine qui rejaillit jusque dans la vie éternelle.

Après avoir recouvré l'amitié de Dieu, gage d'une félicité sans terme, veillez pour qu'elle ne vous soit pas ravie; car le juste sur la terre est comme un voyageur d'autant plus exposé aux attaques des hommes de larcin, qu'il est plus chargé de richesses. Le démon n'a pas épargné Martin: il a livré les plus rudes assauts à son humilité, à sa patience, à toutes ses vertus ; il l'a poursuivi jusqu'à l'instant de sa mort. Il ne vous épargnera pas non plus: il sèmera des écueils sur votre route et vous environnera d'embûches; veillez donc, et surtout recourez à la prière, arme si souvent employée dans ses épreuves par l'illustre serviteur de Dieu. C'est surtout à l'aide de la prière qu'il a remporté tant de victoires sur l'ennemi du salut.

Pratique.

Après notre conversion, il faut demander à Dieu de veiller sur nous ; car, s'il ne nous garde lui-même, c'est en vain que nous veillons [1].

[1] Saint Pierre Damien, *Sermon pour la fête de S. Martin.*

SAINTE MAXENCE

Vierge & Martyre.

Ve siècle.

Maxence eut pour père Malcolm, roi des Scots, récemment converti à la foi chrétienne par l'illustre saint Patrice [1], Apôtre de l'Hibernie [2]. Élevée suivant les préceptes de l'Évangile, dès ses premières années, elle craignit le Seigneur et observa ses commandements. Bientôt, les saintes délices de la vertu lui offrirent un attrait si puissant, qu'elle renonça aux joies de la terre, et fit à Jésus-Christ le généreux sacrifice de sa virginité.

Pour se préserver du souffle corrupteur du monde, Maxence résolut d'en fuir les approches; retirée dans la partie la plus secrète de ses appartements, elle y vécut unie à Dieu, et dérobant à tous les regards sa jeunesse et sa beauté. Par l'humilité, la prière, la vigilance sur elle-même, elle devenait tous les jours plus agréable au céleste

[1] Saint Patrice, Évêque et Apôtre de l'Irlande, naquit en 372 et mourut vers l'an 464.

[2] L'Hibernie, ou Irlande, a porté de plus le nom de pays des Scots ou *Scotia*. Tillemont, qui écrivait au XVIIe siècle, dit qu'elle a commencé à être ainsi appelée au IVe siècle, et continuait à l'être de son temps. Les Scots, ajoute-t-il, ayant passé ensuite dans le nord de l'Angleterre, y ont formé le royaume d'Ecosse. Aussi, bien que les Écossais aient regardé la Sainte comme appartenant à leur pays, des auteurs nous disent-ils qu'elle venait de l'Hibernie, divisée alors en plusieurs petits États, ayant chacun leur prince ou leur roi. (Voir Tillemont t. XVI, p. 452-454.)

Époux qu'elle avait choisi pour son partage; mais, elle eut beau cacher ses mérites, ils n'en éclatèrent que davantage. Un prince païen du voisinage, ayant entendu vanter sa sagesse et ses charmes, vint demander sa main; et Malcolm la lui accorda, craignant la colère et la vengeance de ce noble prétendant.

Dès que Maxence connut les dangers auxquels ses pieuses résolutions étaient exposées, elle se prosterna au pied des autels, et conjura le Seigneur de défendre un cœur qui lui appartenait. La prière rendit le calme à son âme, et lui inspira la pensée et le courage de chercher son salut dans la fuite. Ayant confié ses desseins à un ancien et fidèle serviteur du roi son père, nommé Brabance, et à Rosébie, une de ses plus dévouées suivantes, elle leur persuada de s'associer à son exil. Avec eux, elle quitta en secret sa famille et sa patrie, et vint, conduite par la main du Seigneur, réjouir nos contrées du spectacle de ses vertus. Nous ne l'ignorons pas, le monde a de la peine à se persuader qu'une jeune fille se décide à préférer les rigueurs d'un exil volontaire à une brillante union, à l'éclat et aux jouissances de la fortune; aussi, toutes les fois que l'impartiale histoire rapporte quelque fait de la nature de celui que nous racontons ici, se prend-il à les révoquer en doute, sans vouloir même examiner s'ils reposent, ou non, sur des preuves solides. Il ne peut en être autrement : les Saints ne sont pas du monde, le monde ne peut donc comprendre leurs œuvres. Pour nous, adorons les voies mystérieuses par lesquelles Dieu fait passer ses élus, et cherchons à mériter quelques-unes des grâces dont il les a comblés.

Après les fatigues d'un long et pénible voyage,

endurées avec patience, à l'exemple et pour l'amour d'un Dieu mort sur la croix, Maxence s'arrêta sur les bords de la rivière d'Oise, non loin de la ville qui porte aujourd'hui son nom, et qui s'appelait alors *Litanobriga*. Là, aidée du vieillard Brabance, et de Rosébie, sa compagne, elle construisit près d'une fontaine une petite cabane, dans laquelle elle mena une vie obscure et pénitente. Cet asile de la pauvreté et du dénûment ne lui fit pas une seule fois regretter les biens, dont elle avait fait le généreux sacrifice. A la pensée que chacune de ses privations et de ses souffrances contribuait à élever la demeure de son éternité, son âme surabondait de joie. Tout entière à Jésus-Christ, elle s'efforçait de se rendre de plus en plus digne de son amour.

Cependant, la fuite de Maxence ne tarda pas à être connue du prince qui avait obtenu sa main. Persuadé qu'il avait été trompé par le roi et par sa fille, ce fier prétendant se rendit en toute hâte auprès de Malcolm, et le pressa, avec menaces, de lui livrer celle qui devait être son épouse. Malcolm, aussi affligé que le prince était irrité, essaya de le calmer par des paroles douces et affectueuses. Il prit le ciel à témoin que sa fille avait fui à son insu, et se montra disposé à exécuter sa promesse, dès que Maxence lui serait rendue. « Allez vous-même, ajouta-t-il, à sa recherche ; et, si vous parvenez à la ramener dans mon palais, je consens à ce qu'aussitôt elle devienne votre épouse. » Sans perdre un instant, le prince, suivi d'une nombreuse escorte, courut sur les traces de Maxence avec l'acharnement d'un chasseur qui poursuit sa proie. Ayant appris qu'elle avait passé dans les Gaules, il traversa la mer et réussit à découvrir l'asile où elle cachait ses vertus : Dieu le permit, pour récompenser plus tôt les

sacrifices de son héroïque servante. Surprise tout à coup dans sa solitude, Maxence puisa, dans sa foi et dans son amour pour Jésus-Christ, la force de surmonter une si difficile épreuve. Son courage ne faiblit point devant les flatteries et les promesses. « Fuis ma présence, dit-elle au prince, avec une admirable fermeté. Éloigne-toi, ministre de Satan, et n'espère pas qu'il y ait jamais entre nous rien de commun. Je voue au même mépris tes flatteries et tes trésors. Tu ne parviendras ni à m'ébranler, ni à me séduire, car j'ai le Sauveur pour soutien et pour guide. » Ces paroles changèrent l'amour du prince en une aveugle fureur. Ayant essayé en vain d'amener Maxence à ses desseins, par la crainte des supplices et de la mort, il la prit par les cheveux, et lui trancha la tête. Ce monstre ôta également la vie à Brabance et à Rosébie, et regagna sa patrie, la conscience souillée de trois horribles forfaits, tandis que ses nobles victimes faisaient leur entrée triomphante dans le royaume des cieux.

Ce fut le 20 novembre, au Ve siècle de l'ère chrétienne, que Maxence reçut la double couronne de la virginité et du martyre. Les habitants de Litanobriga recueillirent le corps de la Sainte, et l'ensevelirent avec honneur. Plus tard, ils élevèrent une chapelle et un prieuré au lieu de son supplice, et l'adoptèrent pour Patronne. Son culte devint si populaire à Litanobriga, qu'à partir du VIIe siècle, cette ville cessa de porter son nom, pour prendre celui de Pont-Sainte-Maxence. Sa mémoire fut fort célèbre dans les Églises des trois royaumes des Iles-Britanniques, jusqu'à l'époque de leur rupture avec Rome, centre et organe de la vraie foi. En Irlande, la fête de sainte Maxence avait lieu le 24 octobre ;

en Angleterre, le 6 avril, et en Écosse, le 20 novembre. Quoique la chapelle et le prieuré élevés en son honneur aient été détruits à la fin du XVIIIe siècle, ainsi que ses précieuses reliques, la ville de Pont n'a pas cessé de l'invoquer, et, chaque année, au temps de la Pentecôte, une multitude de fidèles vont encore vénérer les lieux, où la Vierge martyre a répandu son sang.

Réflexions.

Rien de plus sacré qu'une promesse faite à Dieu. Plutôt que de l'enfreindre, l'homme doit s'exposer à tous les dangers, endurer avec résignation toutes les privations et toutes les souffrances. Quel admirable exemple nous offre ici l'héroïque fille du roi Malcolm! Pour conserver sa virginité qu'elle a vouée au Seigneur, rien ne lui paraît impossible : elle quitte sa famille, son rang, ses richesses, une illustre alliance, sa patrie enfin, et va chercher au-delà des mers une obscure retraite. Mais, comment pourra-t-elle subvenir à ses plus pressants besoins, privée de toute ressource, dans un pays lointain et inconnu? Cette pensée de défiance n'entre pas dans l'âme de la jeune princesse. Est-ce que Dieu ne nourrit pas les oiseaux du ciel, qui ne sèment ni ne moissonnent? Est-ce qu'il n'a pas donné plus de magnificence au lys des champs qu'à Salomon lui-même?... Elle compte sur sa paternelle assistance.

Puisque nous sommes chrétiens, nous aussi, nous avons pris des engagements envers le Seigneur. Mais n'avons-nous pas, bien souvent peut-être, transgressé les promesses de notre saint baptême, solennellement renouvelées au jour de notre première communion? Que de fois nos intérêts et nos passions nous les ont fait oublier! Pourtant, nous n'avons pas eu à affronter des périls semblables à ceux dont Maxence a triomphé. Des plaisirs d'un instant, l'amour de biens passagers, la recherche d'une vaine estime, ont suffi pour nous rendre infidèles à nos plus saintes promesses. Puisse l'exemple d'une jeune et faible vierge nous couvrir d'une salutaire confusion, et nous décider à rendre à Dieu l'obéissance que nous lui avons jurée!

Pratique.

« Lorsque vous aurez fait un vœu à Dieu, vous ne différerez point de l'accomplir, car Dieu vous en demandera compte; si vous différez de le faire, il vous sera imputé à péché [1]. »

[1] Deuteron., XXIII, 21.

27 Novembre.

—

SAINT ACHAIRE

Évêque de Noyon.

Mort en 638.

Achaire, né en Bourgogne, quitta de bonne heure la noble famille dont il était issu, pour une famille plus noble encore : il entra dans le monastère de Luxeuil, qu'un écrivain a appelé, à bon droit, une assemblée d'hommes illustres [1] ; là, il put méditer sur le néant des choses de la terre, et se préparer à la haute mission que le Seigneur lui réservait. L'esprit de saint Colomban, qui venait de fonder ce monastère, y était encore dans toute sa vigueur primitive, sous le sage gouvernement du bienheureux Eustaise : la sainteté et la science y marchaient sur la même ligne. Achaire, mettant à profit les leçons qu'il recueillait de la bouche de ses maîtres, et les exemples de vertu qu'il avait sous les yeux, devint bientôt un religieux accompli. Sa piété ne le cédait en rien à celle d'Omer, de Vaubert, et de ses autres condisciples, dont plusieurs furent dans la suite de grands Évêques, d'éloquents prédicateurs, des chefs d'abbayes, des Saints en un mot, la gloire de l'Église, les modèles et les soutiens des fidèles.

[1] Buzelin, *Annal.* l. VI, ann. 21.

Rien n'était cher au Saint comme la solitude de Luxeuil ; il n'en sortait que pour aller exercer, au sein des populations voisines, un ministère de charité, de paix et de salut. Dans son humilité, Achaire voulait vivre ignoré des hommes, et attendre dans le silence, la prière et la mortification, le grand jour de l'éternité ; mais Dieu ne permit pas qu'une si brillante lumière restât cachée sous le boisseau : il l'appela à éclairer l'Église de ses bienfaisants rayons.

Trahi par la réputation de ses vertus, Achaire fut élevé malgré lui à l'Épiscopat, et placé à la tête du vaste diocèse de Noyon et de Tournai. En même temps, comme si l'administration de deux importantes Églises ne suffisait pas à son active sollicitude, Clotaire II l'appela dans ses conseils. Le Bienheureux usa de l'influence que la sainteté de sa vie lui donnait sur l'esprit du roi et des grands, pour la prospérité de l'État, et surtout pour l'extension du royaume de Jésus-Christ. Ce divin Maître était encore ignoré dans plusieurs parties du diocèse de Tournai, où le démon avait réussi à maintenir le culte des idoles. Achaire, dans l'impossibilité de pourvoir par lui-même aux besoins spirituels d'un si nombreux troupeau, eut recours au zèle apostolique de saint Amand [1], que ses instances, unies à celles de saint Ouen et de saint Éloi, venaient de réconcilier avec Dagobert Ier : il le chargea donc

1 « Un auteur suppose, dit M. l'abbé Destombes, que ce fut saint Achaire qui donna la consécration épiscopale à S. Amand. Cette opinion, quoique nous ne trouvions point à l'appuyer sur un monument authentique, paraît néanmoins très-probable, et elle se rattache parfaitement à la vie de ces deux saints personnages. (*Hist. de saint Amand*, par M. l'abbé Destombes, 48-49.) M. l'abbé Destombes renvoie ses lecteurs à l'ouvrage suivant : *Hist. eccl.* Parisiis, auctore Gerardo Dubois, Orat. Paris., 1690 in-folio.

d'aller évangéliser ces contrées. Tandis qu'Amand, muni de la protection du roi, et de l'aide plus puissante du Seigneur, travaillait à dissiper les pratiques superstitieuses, au souffle de la parole évangélique, Achaire consacra tous ses soins au diocèse de Noyon. Il se fit humble et petit pour instruire et gagner au Sauveur les habitants des campagnes; il parut surtout au milieu des pauvres et des affligés, dont il se plaisait à soulager les nécessités, et à calmer les souffrances; les pécheurs ne l'entendaient jamais sans être émus, et il fut assez heureux pour en convertir un grand nombre. Considérant les monastères comme un refuge contre les dangers du monde, un asile pour la piété, la vertu et la science, un lieu d'expiation où la prière et les saintes austérités désarment la justice divine, il en édifia plusieurs, tant par ses libéralités propres qu'avec les aumônes des fidèles.

La sollicitude d'Achaire pour ses ouailles ne le rendait point étranger aux besoins généraux de l'Église; il siégea au concile tenu à Reims, en 630, avec Marin de Beauvais, Agomare de Senlis, et environ quarante autres Prélats. Il travailla, de concert avec ses vénérés collègues, à déraciner les abus et les erreurs du temps, à restaurer la discipline, à faire disparaître la simonie, et à effacer les maux causés par les discordes civiles. On le vit assister au sacre du bienheureux Aubert, Évêque de Cambrai, et à la translation des reliques de saint Firmin [1]. Suivant plusieurs auteurs, après la mort de saint Honoré, Évêque d'Amiens, il fut envoyé dans cette ville, avec la mission de veiller à ce que le clergé et le peuple donnassent au pieux Pontife, un successeur selon le cœur de Dieu.

[1] *Vie de S. Firmin* par M. Salmon, 140.

Achaire aimait à faire connaître à ses enfants les vertus, la gloire et la puissance des élus du Seigneur : comme, dans son diocèse, plusieurs miracles avaient éclaté au tombeau d'un humble serviteur de Dieu, appelé Momble, il fit solennellement lever de terre le corps du Bienheureux qui avait été préservé de la corruption, et inscrivit son nom au catalogue des Saints. Par ces actes, et tant d'autres semblables que nous ne pouvons rapporter ici, ayant comme préparé les voies à l'illustre saint Éloi, qui devait lui succéder sur le siége de Noyon, il termina sa carrière mortelle le 27 novembre de l'an 638, à l'âge de 70 ans, et alla recueillir au ciel le prix de ses travaux. Le souvenir de sa sainteté et de ses miracles lui fit bientôt décerner un culte public.

Réflexions.

Il n'est pas possible de dire à quel point les premières impressions de la vie sont décisives pour notre avenir : il est donc bien important qu'elles soient bonnes et salutaires. Quand nous avons sucé la piété avec le lait, quand nos yeux, dès la plus tendre enfance, ont contemplé de bons exemples, quelle n'est pas notre force contre l'entraînement du monde et des passions ! Si par malheur nous venons à tomber, la voix du remords, toujours vivante dans notre cœur, nous ramène bientôt à la pratique de la religion qui a charmé nos premières années.

Il n'en est pas de même, hélas ! de ceux qui, à l'entrée de leur carrière, n'ont point entendu parler de Dieu, n'ont pas assisté au touchant spectacle de la prière commune en famille, fréquenté nos églises, participé à nos sacrements, porté avec leurs parents des secours aux nécessiteux, des consolations aux affligés, en un mot, de ceux qui n'ont pas vécu dans la sainte atmosphère de la vie chrétienne : leur chute est comme certaine, et leur retour à Dieu difficile et rare. Achaire vivait à une époque de dérèglements, de dissolution et de ruines ; mais, grâce aux bons exemples dont il fut témoin, il conserva l'intégrité de sa foi et de ses mœurs. Dans la pieuse abbaye de Luxeuil, son oreille n'entendait parler que de Dieu, ses regards

ne tombaient que sur des modèles de vertu, les livres qu'il lisait respiraient le plus pur parfum de la sainteté. Aussi, devint-il l'honneur de l'Épiscopat, et l'une des gloires de l'Église. Au temps où nous vivons, les exemples donnés à la jeunesse sont, la plupart du temps, funestes et déplorables. Souvent, les premiers regards de l'enfant rencontrent des spectacles propres à le corrompre ; des discours imprudents, coupables même, viennent surprendre ses oreilles, et font sur lui des impressions malheureuses que le temps ne parviendra pas à effacer. A mesure que son corps et son intelligence se développent, il grandit pour les passions, pour l'erreur, et peut-être pour l'irréligion. Oh ! que les parents sont aveugles et ennemis de leurs propres intérêts, lorsqu'ils négligent de guider et d'affermir dans la vertu, par leurs propres exemples, les premiers pas de leurs enfants ! Ils leur préparent en ce monde, et se préparent à eux-mêmes des jours de deuil et d'angoisse, et s'exposent dans l'autre au supplice du mauvais serviteur, qui n'a pas fait fructifier le dépôt que lui a confié son maître.

Pratique.

Parents chrétiens, conduisez-vous à l'égard de vos enfants de telle sorte que, s'ils viennent à s'égarer, ils ne vous accusent point de leur perte.

27 Novembre.

SAINT GIRAUD

Martyr.

Mort en 1031.

Giraud naquit près de Mantes, en un lieu nommé Jésia, dont son père possédait le domaine. Il eut pour premier précepteur le célèbre Gerbert, qui, dans la suite devint Pape, sous le nom de Sylvestre II. Fulbert, Évêque de Chartres, acheva de le former à la piété et à la science. Sous de tels maîtres, Giraud comprit bientôt qu'il n'y a de véritable savoir que celui qui mène à Dieu, et de bonheur, qu'à l'aimer et à le servir. Guidé par ces saintes pensées, il quitta le monde, et alla prendre l'habit religieux au monastère de Lagny[1].

Le Saint menait, dans cette retraite, une vie humble, détachée des sens, unie à Dieu par la prière, lorsque Gauthier-le-Blanc, comte de Crépy, voulut remplacer les chanoines de Saint-Arnoul par des clercs réguliers[2]. Désirant donner à ces religieux un chef qui les portât à la piété, plus encore par sa conduite que par ses discours, Gauthier pria Herbert, abbé du couvent de Lagny, de lui envoyer Giraud,

[1] Ancien monastère de l'Ordre de Saint-Benoit, fondé vers l'an 644. Il a donné naissance à la ville de Lagny, éloignée de Meaux d'environ quatre lieues.

[2] *Hist. du duché de Valois*, III, p. 190.

dont il connaissait les éminentes vertus; mais le modeste serviteur de Jésus-Christ regardait ce fardeau comme au-dessus de ses forces, et il fut difficile d'obtenir son consentement : il ne le donna que sur l'ordre de son supérieur, qui lui fit un devoir d'obéir à la volonté de Dieu.

Le Bienheureux ne tarda pas à montrer que la voix du Seigneur elle-même, l'avait appelé à la direction de l'abbaye de Saint-Arnoul : la sagesse qui présida au choix des membres dont il forma cette nouvelle communauté, et la manière dont il la gouverna, donnèrent la plus haute idée de sa prudence et de ses vertus. Il portait ses frères à l'amour et à la pratique de la perfection religieuse, par la suave odeur de Jésus-Christ qu'exhalait chacune de ses actions : il rappelait ce divin Maître par la bonté de son cœur, la délicate pureté de ses mœurs, et la douce fermeté de son caractère. Il avait une tendre compassion pour les pécheurs : souvent, on le vit verser des larmes sur leur insensibilité, et leur résistance à la grâce. Une conduite si admirable lui suscita de fidèles imitateurs : son monastère acquit bientôt un tel renom de piété et d'obéissance à la règle, que Richard, duc de Normandie, pria le saint Abbé de venir renouveler à Fontenelle, les merveilles qu'il avait opérées à Saint-Arnoul.

Le comte Gauthier, dit l'historien du Valois, consentit avec peine à l'éloignement de Giraud : il céda pourtant aux pressantes sollicitations du duc de Normandie, et permit même à plusieurs religieux d'accompagner leur chef [1]. Ce zélé réformateur ne fut pas plutôt arrivé à Fontenelle, qu'il es-

[1] *Hist. au duché de Valois*, I, p. 269.

saya d'y faire revivre l'esprit de saint Vandrille, fondateur de ce monastère. Dieu bénit ses efforts, et récompensa son zèle. Ses paroles furent si puissantes, ses exemples eurent un si grand ascendant, qu'en peu de temps la communauté présenta le plus édifiant spectacle : les liens de la discipline se resserrèrent, la science des divines Ecritures fut remise en honneur, et la piété reprit son empire. Cependant, il se trouva dans cette pieuse maison un misérable religieux, qui ne voulait pas renoncer à ses coupables désordres ; le démon s'en servit pour mettre fin à une œuvre si utile à la gloire de Dieu : ayant inspiré ses jalouses fureurs au cœur de ce monstre, celui-ci porta une main homicide sur le saint Abbé, dans la nuit du 29 au 30 décembre de l'an 1031. Ainsi mourut le célèbre réformateur de Saint-Arnoul et de Fontenelle, victime de son zèle pour la réforme de la vie monastique. Sa sainteté fut bientôt manifestée par des miracles, et son nom inscrit au catalogue des Bienheureux.

Le même jour, nous vénérons la mémoire de saint Vigile, Evêque d'Auxerre, qui mourut victime de son amour pour la vérité et la justice, en un lieu appartenant aujourd'hui au diocèse de Beauvais. Vigile, craignant plus le roi du ciel que les grands de la terre, avait souvent uni sa voix à celle de saint Ouen, et de plusieurs autres courageux prélats, pour condamner la vie criminelle de Warraton, sénéchal du roi de France : celui-ci, pour se dérober aux reproches d'un censeur importun, le fit assassiner dans la forêt de Compiègne. Le théâtre du martyre de Vigile fut illustré par plusieurs miracles.

Réflexions.

Lorsqu'une voix amie s'élève pour nous reprendre de nos défauts, ou nous arracher à une vie criminelle, loin de nous

laisser aller à des sentiments d'animosité ou d'aigreur, prêtons-lui une reconnaissante attention. La grâce du Seigneur use de divers moyens pour notre amendement. Tantôt elle nous envoie de salutaires remords, tantôt elle nous attire au bien, en nous montrant la beauté de la vertu et la laideur du vice ; souvent aussi, elle nous parle par la bouche d'un père, d'une mère, d'un maître, d'un prêtre de Jésus-Christ. Écoutons-la toujours d'une oreille docile. Si elle exige de nous des sacrifices pénibles, pensons que nous ne trouverons le bonheur ici-bas, et au delà de cette vie, qu'autant que nous corrigerons nos mœurs, et renoncerons à nos passions coupables, pour nous donner entièrement à Dieu.

Pratique.

Souvenons-nous que nos véritables amis ne sont pas ceux qui nous flattent, mais ceux qui nous avertissent de nos défauts.

1er Décembre.

SAINT ÉLOI

Évêque de Noyon & Tournai.

588-659.

Souvent, pour attirer l'attention des hommes sur les vertus et les œuvres de ses Saints, Dieu a voulu que leur naissance fût annoncée par des prodiges; telle a été sa conduite à l'égard de Samuel, de Jean-Baptiste, de saint Bernard et de saint Dominique. Ainsi, au rapport de saint Ouen, agit-il envers l'illustre saint Eloi, Évêque de Noyon : peu de temps avant que Terrige, sa mère, lui donnât le jour, elle vit en songe un aigle planer au-dessus de sa couche, et l'entendit pousser un cri à trois reprises diverses. Un religieux de grande piété, appelé à interpréter cette vision, lui dit : « Femme, bannissez toute crainte : le Seigneur comblera de bénédictions l'enfant que vous portez. Il sera l'homme saint par excellence, l'élu de Dieu, et il deviendra un prêtre illustre dans l'Église de Jésus-Christ [1]. »

Notre Saint naquit en 588 à Chatelac, village situé à deux lieues de Limoges. Ses parents étaient de condition libre, et comptaient une longue suite de chrétiens parmi leurs aïeux. Suivant la prédiction qui avait précédé sa naissance, ils lui donnèrent

[1] *Vie de S. Eloi*, par S. Ouen, l. 1er ch. II.

le nom d'Éloi, qui veut dire élu, et lui inspirèrent, dès le berceau, l'amour de Dieu, le respect de sa loi, et la crainte de ses jugements. Comme Éloi montrait de bonne heure une grande adresse pour les ouvrages manuels, son père, nommé Euchère, le plaça chez Abbon, orfèvre de Limoges, homme aussi probe qu'habile dans son art. Le jeune et pieux ouvrier fit de très-rapides progrès dans cet état si conforme à ses goûts, mais il en fit de plus merveilleux dans l'acquisition des vertus chrétiennes. Dès ses plus tendres années, il joignit, dit son his torien [1], la prudence du serpent à la simplicité de la colombe. On le vit fréquenter assidûment les églises, et recueillir avec une sainte avidité les paroles de la divine Écriture. Rentré dans son atelier, il cherchait à se rappeler les vérités qui l'avaient touché, pour en faire l'objet de ses méditations. On raconte qu'il ne travaillait jamais sans avoir un livre ouvert devant lui ; quelquefois aussi il sanctifiait son labeur, en chantant, avec ses compagnons, des cantiques ou des psaumes. Déjà, il distribuait aux pauvres d'abondantes aumônes, et préludait ainsi aux œuvres de la charité chrétienne, dont sa vie devait être si riche.

Après avoir passé quelques années dans son atelier de Chatelac, Éloi vint à Paris, guidé par la main du Seigneur [2]: c'était un premier pas vers les hautes destinées qui l'attendaient. Son habileté l'ayant fait connaître d'un trésorier du roi Clotaire II, nommé Bobbon, il travailla quelque temps sous sa direction. Bientôt, Clotaire put apprécier lui-même non-seulement les talents, mais la délicate probité du jeune ouvrier. Désirant posséder un siége sur un

[1] *Vie de S. Eloi*, par S. Ouen, l. 1er ch. v.
[2] *Ibidem*.

plan qu'il avait conçu, et n'ayant rencontré aucun homme capable d'exécuter ce difficile ouvrage, sur l'avis de Bobbon, il en chargea Eloi. Celui-ci consentit à l'entreprendre, et fit avec les matières précieuses remises entre ses mains deux siéges au lieu d'un. A la vue du premier siége qui lui fut présenté par Éloi, le roi en admira la beauté, la richesse et l'élégance, et demanda au Saint si les pierreries et l'or qu'il lui avait fournis avaient pu suffire pour ce travail. Éloi découvrit aussitôt l'autre siége qu'il avait adroitement caché, pour ménager au prince une agréable surprise, et le lui offrit en disant : En voici un second que j'ai fait, pour ne rien perdre des matières précieuses qui me restaient. Cette action de probité valut à Éloi l'admiration des courtisans, et la confiance du souverain, qui lui donna la charge d'orfèvre de sa maison, et de maître de la monnaie [1].

Comme Clotaire se plaisait à visiter souvent Eloi et à s'entretenir avec lui, il ne tarda pas à s'apercevoir que le Saint excellait plus encore en sagesse et en prudence, que dans la perfection de son art. Il résolut donc de l'admettre au nombre de ses conseillers. Avant de lui confier les importantes affaires du royaume, il voulut, suivant l'usage, lui faire prêter serment de fidélité, sur les reliques des Saints. Eloi, qui craignait de jurer en cette occasion sans nécessité, contre la défense de Jésus-Christ, opposa aux désirs du roi une résistance aussi vive qu'elle était humble. Il répandit même, en cette circonstance, une grande abondance de larmes, redou-

[1] Il nous reste cinq monnaies frappées par S. Eloi, dont quatre appartiennent au règne de Dagobert, et la cinquième au règne de Clovis II. (*Vie de S. Eloi*, par S. Ouen, trad. par M. Ch. Barthélemy, 335-336.)

tant, dit saint Ouen, d'avoir offensé son souverain, mais, redoutant sept fois plus encore la colère de Dieu [1].

Touché de sa douleur, Clotaire lui promit d'avoir, à l'avenir, plus de confiance en ses paroles, que s'il eût prêté un grand nombre de serments. Saint Ouen témoin des scrupules d'Eloi, conçut pour le Bienheureux une grande vénération, et le prit dès ce moment pour son guide. Ainsi commença, entre ces deux illustres personnages, cette pure et noble amitié, qui rappelle si bien le mutuel attachement de David et de Jonathas.

Eloi sut conserver à la Cour sa foi, sa piété et l'innocence de ses mœurs. Son maintien, ses discours et ses exemples, étaient comme autant de leçons qui éloignaient du vice et portaient à la vertu. Cependant, quelque édifiante que fût sa vie, il résolut, étant entré dans l'âge viril, d'embrasser plus parfaitement encore le service de Dieu. Pour s'offrir au Seigneur, comme un vase sanctifié, il confessa aux pieds d'un prêtre toutes les fautes qu'il avait commises depuis son enfance, et voulut les expier par une longue et austère pénitence. Il ne cessa de combattre les révoltes de la chair par les veilles, les jeûnes, et de ferventes prières. Afin de les calmer plus facilement, il avait la sainte habitude de se représenter à l'esprit le feu du supplice éternel. Il portait toujours un rude cilice avec une corde nouée sur ses reins. Par l'effet de ses mortifications et de ses privations volontaires, son visage était pâle et son corps desséché, mais son âme était plus libre pour soupirer après le ciel. Pendant la nuit, souvent il se frappait la poitrine, et faisait en-

[1] *Vie de S. Eloi,* par S. Ouen, l. 1, ch. v.

tendre ces paroles: « J'ai péché contre vous, ô mon Dieu, ayez pitié de moi, selon votre grande miséricorde. »

Cependant, sa pénitence et ses pleurs étant impuissants à calmer les inquiétudes de son âme, Eloi demanda au Seigneur de daigner lui faire connaître s'il agréait sa pénitence. Le divin Maître mit un terme à ce temps de désolation, de sécheresse et d'épreuves, en lui donnant la certitude de son pardon. Une nuit que, suivant son habitude, l'humble serviteur de Jésus-Christ était agenouillé devant les reliques de plusieurs Saints, suspendues aux murs de sa chambre, le sommeil s'empara de ses membres fatigués, et il s'endormit dans cette posture. Alors, il entendit une voix qui lui disait : « Tes prières sont exaucées ; Dieu t'accorde en ce moment le témoignage que tu lui as demandé. » En s'éveillant, il sentit l'odeur d'un suave parfum qui remplissait sa chambre, et remercia son Créateur de la bonté dont il venait de lui donner une si évidente preuve. Personne n'eut connaissance de ce prodige, si ce n'est saint Ouen qui le révéla, après la mort d'Eloi, pour montrer combien la Providence est libérale envers ses élus [1].

Sous le règne de Dagobert, fils et successeur de Clotaire II, Eloi fut, plus que jamais, aimé et vénéré à la cour. Par ses discours constamment empreints d'une douceur et d'une patience chrétiennes, il toucha le cœur du nouveau roi, l'amena à quitter ses habitudes criminelles, à réparer ses torts et ses scandales, et à faire de dignes fruits de pénitence. La haute estime dont il jouissait auprès des grands, ne lui inspira jamais le moindre sentiment d'or-

[1] *Vie de S. Eloi*, par S. Ouen, l. I, ch. VIII.

gueil. Il ne se servit de son influence que pour défendre les droits de la justice, gagner des âmes à Jésus-Christ, et soulager les malades et les indigents. Sa sollicitude pour les malheureux ne connaissait point de bornes. « Il marchait, dit saint Ouen, toujours environné d'une armée de pauvres. Il les embrassait, leur rendait les soins de la mère la plus aimante. Ceux d'entre eux qu'il avait guéris regrettaient presque de ne plus être malades, pour être encore soignés par lui. »

Sa maison était un hôpital pour les infirmes, une hôtellerie pour les étrangers. Sa charité était si connue que, si quelqu'un, désirant le voir, s'informait de sa demeure, on lui répondait : « Elle est au lieu où vous rencontrerez une foule de pauvres. » Toutes les souffrances appelaient la sollicitude d'Eloi. Il aimait surtout à briser les fers des captifs. Apprenait-il qu'il y eût quelque part des esclaves à vendre? Il y allait, les rachetait, et leur rendait la liberté ; il en délivra un jour jusqu'à cent à la fois, de l'un et de l'autre sexe. Arrivait-il que l'argent lui manquât pour payer leur rançon, il n'hésitait pas à se dépouiller de ce qu'il avait de plus précieux ; on le vit même donner, pour cet objet, jusqu'à sa ceinture et ses souliers, tant la charité de Jésus-Christ pressait son cœur! On ne peut dire le nombre de Romains, de Gaulois, de Bretons et de Maures, arrachés par Eloi aux liens de l'esclavage [1].

[1] Lorsqu'Eloi avait racheté des esclaves, il obtenait pour eux des lettres d'affranchissement et de naturalité. Il en garda dans sa maison un grand nombre qui devinrent ses domestiques, ou ses compagnons de travail. Il en fit une communauté aussi régulière que celle des monastères. Le bienheureux Bouchain, abbé de Ferrières en Gâtinais, et saint Tillon, Apôtre en Flandre, et ensuite anachorète dans

Notre Saint avait reçu de Dieu le don de pacifier les esprits. La mission qu'il remplit auprès de Judicaël, roi des Bretons, dont les sujets ne cessaient de désoler la France occidentale, le couvrit d'honneur dans tout le royaume, par le succès inespéré qu'elle obtint. Sa négociation fut si heureuse, qu'elle dissipa les troubles, désarma les mécontents, et réconcilia les esprits. La douceur et la bonté d'Eloi lui gagnèrent la confiance de Judicaël, qui l'accompagna dans son retour en France, et vint faire sa paix avec Dagobert [1]. Après cette ambassade, Eloi, toujours humble de cœur, rentra dans son atelier où il continua à travailler comme un simple ouvrier. Il consacra son talent à orner le palais du roi, et surtout les églises et les châsses des saints. Parmi ces dernières, non moins remarquables par la richesse de la matière que par la perfection du travail, nous citerons les châsses de saint Lucien de Beauvais, de saint Denis de Paris, de saint Quentin, Apôtre et Martyr du Vermandois, et de saint Martin, Evêque de Tours.

Dagobert ne savait rien refuser à Éloi. Un jour, le Saint lui demanda en ces termes une terre située près de Limoges, pour y batir un monastère : « Seigneur, mon roi, lui dit-il, daignez m'accorder cette terre, afin que je puisse y construire, pour vous et pour moi, une échelle, par laquelle nous méritions,

le Limousin, furent du nombre de ces esclaves idolâtres convertis et affranchis.

[1] Suivant Sauval, (*Ant. de Paris*, t. II, p. 294), ce fut au château de Creil que Judicaël vint prêter serment de fidélité à Dagobert. D'autres auteurs disent que ce fait eut lieu à Saint-Ouen près Paris. (Graves, *Précis statistique sur le canton de Creil*, 263-264). M. Desmichels, pense que ce fut à Clichy que Judicaël vint solliciter l'amnistie du roi Dagobert, « sans toutefois, ajoute-t-il, reconnaître sa suzeraineté. » (*Précis de l'Histoire du Moyen Age*, p. 80.)

l'un et l'autre, de monter au ciel. » Belle et admirable expression, qui nous montre la puissance des fondations pieuses pour le salut des âmes! Il obtint du roi l'objet de sa demande, et fit élever en ce lieu le monastère de Solignac qui devint bientôt l'un des plus célèbres de cette époque. Il y mit plusieurs de ses serviteurs, et y assembla, de diverses provinces, de saints religieux dont le nombre s'éleva à plus de cent cinquante. Il eut toujours pour cet établissement une grande prédilection : souvent il le visitait et le comblait des largesses qu'il avait reçues à la Cour ; il aurait bien voulu y vivre lui-même loin du monde, mais telle n'était pas la volonté du Seigneur.

Cette fondation fut suivie d'une autre non moins agréable à Dieu : Eloi changea la destination de la maison que le roi lui avait donnée à Paris, pour en faire un couvent de vierges, qu'il dédia à saint Martial, Apôtre de Limoges. Il y reçut trois cents jeunes filles, tant esclaves que nobles, leur donna pour règle les statuts de saint Colomban, et pour abbesse, une pieuse fille nommée Aure [1], à laquelle, plus tard, l'Eglise a décerné un culte public. On raconte, au sujet de l'érection de ce monastère, un nouveau trait de la délicatesse d'Eloi : comme on avait besoin, pour l'achèvement des édifices de ce grand établissement, d'une petite portion de terrain appartenant au fisc, il la fit mesurer, et alla en faire au roi la demande qui lui fut accordée aussitôt. De retour à son monastère, ayant mesuré une seconde fois la surface de ce terrain, Eloi y trouva un pied de plus que ce qu'il

[1] Saint Ouen a fait son éloge en disant qu'elle était une fille digne de Dieu. Elle mourut le 4 octobre 666, avec 160 de ses religieuses qui toutes furent enlevées par la peste.

avait déclaré à Dagobert. Sur-le-champ, il courut au palais, se jeta aux pieds du roi, et lui demanda pardon d'une erreur qu'il considérait comme un crime. A la vue d'un si grand amour de la justice et de la vérité, Dagobert s'empressa de le consoler; puis, se tournant vers les courtisans qui l'environnaient, il leur dit : « Voyez comme elle est belle et vénérable la foi du Christ! Mes ducs et mes officiers m'enlèvent de grands domaines, et ce serviteur de Jésus-Christ, à cause de la foi qu'il a dans le Seigneur, n'a pu souffrir de me cacher un palme de terre [1] ! » Cette fidélité, dit le saint auteur de sa Vie, l'a rendu cher à Dieu, et illustre devant les hommes [2].

Etant encore au rang des simples fidèles, Eloi opéra un grand nombre de miracles. Comme il sortait un jour de la basilique de Saint-Denis, il aperçut un homme dont tous les membres étaient contractés : ce malheureux était assis auprès du tombeau de l'Apôtre de Paris. Eloi, inspiré de Dieu, s'approche du malade, l'interroge avec bonté, réchauffe sa foi par de saintes et encourageantes paroles, s'agenouille, demande au Seigneur et obtient sur-le-champ sa guérison [3]. Une autre fois, il rencontra un boîteux qui tremblait de tous ses membres en poussant des cris déchirants; il y avait neuf ans que cet homme était dans ce lamentable état [4]. Eloi, touché d'un sentiment de vive compassion, le fit transporter dans l'église de Saint-Germain, et l'engagea à prier et à mettre sa confiance en Dieu;

[1] *Vie de S. Eloi*, par S. Ouen, l. 1er, ch. XVII.

[2] S. Eloi a fondé de plus, en dehors de la ville, pour la sépulture des religieuses de Saint-Martial, une église sous le vocable de S. Paul.

[3] *Vie de S. Eloi*, par S. Ouen, l. 1er, ch. XXIII.

[4] *Ibidem*, ch. XXVI.

bientôt, le pauvre infirme se sentit guéri, et se leva en rendant grâces à Dieu du miracle de bonté dont il venait d'être l'objet. Il n'y avait aucune maladie qui fût au-dessus du pouvoir de notre Saint, aucun fléau qui ne cessât à sa voix. Au pouvoir de thaumaturge, il joignait la science du prophète. Doué de grâces si extraordinaires, il acquit une grande autorité dans l'Eglise. Avec le consentement des Evêques qui le regardaient comme l'un d'entre eux, il découvrit et poursuivit les hérétiques qui corrompaient la foi du peuple. Ce fut par ses soins, et pour arrêter les ravages de leur coupable propagande, qu'un concile fut assemblé à Orléans, en l'année 638. La simonie trouva aussi en lui un redoutable adversaire : ses efforts, unis à ceux de saint Ouen, son ami, réussirent enfin à la déraciner.

Si Éloi avait encore l'habit séculier [1], déjà cependant, il possédait les vertus du Pontife ; il ne lui en manquait plus que l'auguste caractère. Bientôt le Seigneur l'en revêtit, et le mit à la tête du troupeau que la mort de saint Achaire, Evêque de Noyon, venait de laisser sans pasteur. Ouen, son ami, fut appelé en même temps au siége épiscopal de Rouen, que le bienheureux Romain venait de quitter, pour aller recevoir au ciel la couronne des élus. Ces deux illustres personnages échangèrent donc ensemble le service des rois de la terre, pour celui du roi immortel des cieux ; mais ils ne s'éloignèrent pas pour toujours du trône occupé alors par Clovis II encore enfant ; souvent, dans la suite, ils reparurent à la cour, et y portèrent avec l'édification de leurs exemples, des conseils utiles aux

[1] *Vie de S. Eloi*, par S. Ouen, l. 1er ch. XXXIX.

princes, à la France et à l'Église de Jésus-Christ.

Avant de monter à la haute dignité à laquelle sa modestie avait en vain essayé de le soustraire, Éloi s'y prépara par la prière, les jeûnes et les mortifications. Humblement soumis aux règles de la sainte Église, il parcourut tous les degrés de la cléricature, et voulut y passer le temps exigé par les Canons. Ayant été élevé au sacerdoce par Déodat, Évêque de Mâcon, il reçut l'onction épiscopale à Rouen, ainsi que saint Ouen, le 21 mai de l'an 640. L'exercice de ses sublimes fonctions fut précédé d'une visite à la Cour; il ne la quitta pas, qu'il ne lui eût donné les prémices de ses travaux apostoliques, en lui prêchant, avec toute la force de la nouvelle autorité dont il était revêtu, le mépris des biens périssables, des honneurs et des plaisirs passagers de ce monde, et la crainte des jugements de Dieu.

Persuadé que la conversion des peuples dépend beaucoup de la sainteté des ministres appelés à leur annoncer les vérités du salut, Éloi s'efforça de marcher de plus en plus dans les voies de la perfection ; il redoubla ses jeûnes, ses prières et ses austérités. Il possédait toutes les qualités propres à lui gagner l'admiration et l'amour des peuples. Il avait, dit saint Ouen, une haute stature, un visage plein de dignité, des cheveux et une barbe d'une grande beauté ; sa figure exprimait une angélique douceur. Ces avantages extérieurs étaient relevés par de sublimes vertus, dont les principales étaient une tendre sollicitude envers les pauvres, et un zèle ardent pour le salut des âmes. Sa charité avait jeté un vif éclat avant son élévation à la dignité épiscopale : mais elle brilla plus vivement encore dans le Pontife, qu'elle ne l'avait fait dans l'humble et fervent laïque. Il choisit à l'écart un lieu où il

pût, à certaines heures, recevoir les malheureux et les infirmes ; il aimait à leur distribuer lui-même de la nourriture et des habits ; il en nourrissait douze chaque jour. Au moment du repas, il s'asseyait à table avec eux, leur versait de l'eau sur les mains, et, à l'exemple de Jésus-Christ, se faisait leur serviteur. Il ne séparait point l'aumône corporelle de l'aumône spirituelle : la première préparait les voies à la seconde. Que d'âmes il a ainsi ravies au pouvoir du démon !

Le diocèse placé sous la houlette d'Eloi n'était pas borné aux territoires de Noyon et de Vermand : il comprenait encore celui de Tournai. Aucune partie de cette vaste contrée ne fut étrangère à la sollicitude du Pontife. Il ne craignit pas de pénétrer chez les Flamands, les Anversois, les Frisons, les Suèves [1], et les Barbares du voisinage de la mer, encore soumis aux vaines superstitions de l'idolâtrie. Ces hommes farouches voulaient d'abord le mettre en pièces : bientôt, touchés de sa bonté et de sa douceur, ils cédèrent aux mouvements de la grâce, renversèrent leurs idoles, détruisirent les temples de leurs dieux, et se firent chrétiens. Afin de consolider les conversions que le Seigneur avait accordées à ses travaux et à ses prières, Eloi fit élever de toutes parts des églises en l'honneur de Jésus-Christ, et donna aux fidèles des prêtres édifiants chargés de continuer son Apostolat.

Le ministère d'Eloi eut de grands obstacles à vaincre, non-seulement dans les parties reculées

[1] Par les Suèves, M. Ch. Barthélemy, pense, avec Montigny, qu'il faut entendre les Suédois. Ce passage de la vie de S. Eloi par S. Ouen a exercé la sagacité des commentateurs, dont il serait trop long de passer ici en revue les opinions. (Voir la *Vie de S. Eloi*, par S. Ouen, trad. par M. Ch. Barthélemy, 393-394.)

de son diocèse, mais encore dans les pays situés auprès de sa ville épiscopale. Un jour, le Bienheureux prêchait dans un village, à l'occasion de la fête de saint Pierre. Il exhortait vivement ses auditeurs à fuir les divertissements coupables, les danses, et les rondes insensées. Mais le démon, qui ne consent jamais à voir diminuer son pouvoir sur les âmes, inspira sa haine à quelques hommes méchants, et ceux-ci conjurèrent la mort d'Eloi. Loin d'intimider le courageux Pontife, la nouvelle de ce criminel projet lui fit hâter son retour au milieu de ce peuple. Ayant à ses côtés deux clercs et un diacre, il monta sur un lieu élevé, en face de l'église, et parla avec encore plus de force que la première fois. Ces furieux lui répondirent par des injures, le menacèrent de mort, en lui disant : « Tu auras beau nous reprendre souvent, jamais, Romain que tu es, tu ne pourras détruire nos coutumes. » Déjà, ils exerçaient envers lui les plus odieuses violences, lorsque, par une punition divine, livrés au pouvoir de satan, ils se déchirèrent de leurs propres mains. La foule épouvantée tomba aux pieds d'Eloi, embrassa ses genoux, revint à des sentiments de componction, et demanda la grâce des coupables. Ce fut seulement au bout d'un an que, par les prières du Saint, ils obtinrent de Dieu leur guérison.

Eloi ne passait pas un jour sans nourrir une partie de son troupeau de la parole évangélique, enseignant ce qu'il croyait et pratiquait si bien lui-même. Son langage était touchant et pathétique ; il rappelait sans cesse a ses enfants les promesses de leur saint Baptême, et les engageait à vivre d'une manière conforme à leur foi. Il revenait souvent sur la nécessité de faire l'aumône, sur

l'invocation des Saints, et la fuite des superstitions en usage à cette époque où l'idolâtrie n'avait pas encore entièrement disparu. Pour favoriser la pieuse vocation des âmes d'élite, que Dieu appelle à une vie de silence et de retraite, il fonda plusieurs monastères. Il en érigea un à Noyon, dans le palais du roi Clotaire III, pour une communauté d'humbles vierges, dont sainte Godeberthe fut la première abbesse. « Ce fut vers cette époque, dit un auteur, que saint Eloi, qui était passionné pour l'étude des belles-lettres, établit, dans sa ville épiscopale, une école d'où sortirent des personnages aussi distingués par leurs vertus que par leur science : il y forma plusieurs disciples, dont quelques-uns furent Evêques ou abbés, et dont le plus connu est saint Vindicien, depuis Evêque d'Arras [1]. » A peu près dans le même temps, il fonda à une lieue environ de la ville de Noyon, en un endroit solitaire où il avait l'habitude d'aller prier, un oratoire qui porta le nom d'Ourscamp.

Après un Episcopat de dix-sept ans et demi, la coupe de ses mérites étant pleine, Eloi fut appelé à la récompense du ciel. Sa vie tout entière, avait été une préparation à la mort, dont Dieu lui avait prédit l'heure longtemps à l'avance. A l'approche de ses derniers moments, il assembla ses serviteurs et les personnes de sa maison, les exhorta à vivre dans la paix, à pratiquer la charité, et à redouter les jugements de Dieu. Puis, les voyant fondre en larmes, il leur adressa avec ses instructions, les plus consolantes paroles : « Eloignez tout sentiment de tristesse, leur dit-il, ne m'affligez pas ainsi

[1] *Notes sur la vie de S. Eloi*, par M. Charles Barthélemy, p. 395.

par les pleurs que vous fait verser mon départ..... Si mon corps vous est enlevé, mon esprit restera parmi vous. Quand je ne serai plus ici, Dieu y demeurera toujours. » Leur ayant ensuite recommandé ses pieux établissements, il conjura le Seigneur de lui donner un successeur selon son cœur, et rendit le dernier soupir, le 1er décembre 659, en prononçant les paroles du saint vieillard Siméon : « Maintenant, ô mon Dieu, vous laisserez aller votre serviteur en paix. »

« La mort d'Eloi, dit saint Ouen, arracha de tous les cœurs des cris de douleur, qui retentirent jusqu'au ciel..... Les habitants de Noyon se lamentaient de la mort d'un seul homme, comme s'ils eussent tous été orphelins à la fois [1]. »

Bientôt, on vit entrer à Noyon la reine Bathilde avec les princes ses enfants, les grands du royaume, et une suite nombreuse. A la nouvelle de la maladie d'Eloi, elle s'était empressée de partir pour le visiter. Arrivée trop tard pour recevoir sa bénédiction et son dernier soupir, elle voulut chercher quelque adoucissement à ses regrets et à sa douleur, dans la possession des précieux restes du saint Evêque : elle ordonna donc de les transférer à son monastère de Chelles, malgré les réclamations des seigneurs de la cour, qui désiraient en enrichir la ville de Paris, et des Noyonnais qui pensaient y avoir un droit incontestable. Le Seigneur se déclara en faveur de ces derniers. Comme, pour

[1] *Vie de S. Éloi*, par S. Ouen, l. II, ch. XXXV. Saint Eloi a laissé plusieurs lettres ; on lui attribue aussi seize homélies, imprimées à Paris en 1631, sous ce titre : *Le Cry de l'aigle provoquant ses petits au vol*. Ces homélies, dit Feller, sont très-touchantes, remplies de belles images, et vraiment éloquentes, malgré la simplicité du style qui porte partout le caractère de la franchise antique.

obéir à la reine, on essayait d'emporter le corps du Bienheureux, il devint si pesant que personne ne put le soulever du lieu où il reposait. Bathilde fit alors publier un jeûne de trois jours, pendant lesquels, elle leva le voile qui couvrait la figure du défunt, pour contempler une dernière fois ses traits vénérés. A leur vue, elle poussa des sanglots, et versa une grande abondance de larmes. Tout à coup, par un nouveau miracle, le sang jaillit des narines, et coula sur les joues du Pontife. Bathilde et les Evêques qui étaient à ses côtés s'empressèrent de le recueillir, et le conservèrent dans la suite avec un pieux respect. Le temps du jeûne expiré, de nouvelles tentatives faites pour enlever le corps du Saint, ne réussirent pas mieux que les premières ; mais il n'en fut pas de même lorsqu'il s'agit de l'inhumer à Noyon. Deux hommes le portèrent facilement au milieu des fidèles qui rendaient gloire à Dieu, en disant : « Vos œuvres sont grandes et admirables, ô Seigneur Dieu des vertus. »

Les funérailles d'Eloi eurent lieu avec une grande pompe. Malgré le mauvais état du chemin, Bathilde les suivit à pied, mêlant ses gémissements à ceux du peuple, et surtout des pauvres qui pleuraient la perte de leur bien-aimé père. Les dépouilles du Bienheureux furent enterrées, hors de la ville de Noyon [1], dans le monastère de Saint-Loup, qui porta depuis le nom d'abbaye de Saint-Eloi.

[1] Les premiers chrétiens avaient coutume d'ensevelir les morts hors des villes, comme le remarque le Légendaire de l'Eglise de Noyon, au jour de la translation de saint Eloi. La plupart des cimetières, pour ne pas dire tous, étaient situés hors des villes. On donne les noms de champs (*areæ*), tombes (*tombæ*), catacombes (*catacumbæ*) cryptes (*cryptæ*) et de sablonnières (*arenariæ*), aux sépultures que l'on voit encore aujourd'hui hors de la ville de Rome, et ailleurs en Italie. C'est pour se conformer à cette coutume que saint Eloi, près

Avant et pendant son Episcopat, Eloi avait fait de nombreux miracles ; mais les prodiges se multiplièrent encore plus après sa mort : il brisa les chaînes de plusieurs prisonniers, qui l'invoquèrent en passant devant la basilique renfermant son tombeau ; il rendit la vue à des aveugles, la parole à des muets, guérit des malheureux atteints d'infirmités regardées comme incurables, et fit descendre la colère du Ciel sur de coupables parjures [1]. Un homme des environs de Compiègne, nommé Waldelin, ressentit un des premiers les salutaires effets de la protection d'Eloi, à qui souvent il avait donné l'hospitalité, lorsque le Saint se rendait de la ville de Noyon à Compiègne. Atteint d'une fièvre violente, Waldelin fit disposer la chambre d'Eloi, comme si le Prélat vivait encore, et devait bientôt venir l'habiter : par ce témoignage de respect envers son ancien hôte, désormais si puissant auprès de Dieu, il avait l'espoir d'obtenir une prompte guérison. Sa confiance ne fut pas trompée : à peine ces préparatifs étaient-ils terminés, que la fièvre le quitta. Le bruit de ce miracle se répandit au loin, et un grand nombre de malades qui vinrent visiter cette chambre, recouvrèrent la santé ; ce qui porta Waldelin à faire à saint Éloi l'offrande de sa maison. Cet édifice, converti en église, fut consacré par Clément, Evêque de Beauvais, dans le diocèse duquel il était situé [2], et placé sous l'invo-

de mourir et par esprit d'humilité, ordonna que l'on enterrât son corps hors de la ville de Noyon, dans le monastère de Saint-Loup. (*Vie de S. Eloi*, trad. par M. Ch. Barthélemy, 259.)

[1] *Vie de S. Eloi*, par S. Ouen, l. II, ch. 37-79.

[2] *Hist. du diocèse de Beauvais*, par M. Delettre, I, 258-259. — *Spicileg.* v, 295. — Suivant Louvet, cette église aurait été bâtie à Monchy-Saint-Eloi. Il est plus probable, dit M. Delettre, qu'elle était située à Margny-lez-Compiègne, ou à Vandelicourt-sur-Matz.

cation de saint Éloi. L'illustre Pontife reçut donc, peu de temps après sa mort, les hommages réservés aux Bienheureux. Son culte se propagea avec rapidité, et devint un des plus populaires de nos contrées. Un grand nombre de paroisses se mirent sous sa protection. Quatre églises lui furent dédiées à Paris. Plusieurs confréries s'établirent en son honneur; les cultivateurs, les maréchaux, tous les ouvriers qui façonnent les métaux, le choisirent pour Patron.

Les précieuses reliques du grand Serviteur de Dieu transférées, en 881, dans l'oratoire de Saint-Benoît[1], en furent extraites en 1066, et placées dans la cathédrale de Noyon. Plusieurs églises furent assez heureuses pour en posséder quelques parties. La communauté de l'abbaye de Chelles obtint la tête du Saint, et la renferma dans un beau buste d'argent. En 1212, un os de l'un de ses bras fut accordé, par le chapitre de Noyon, à la cathédrale de Notre-Dame de Paris. Les églises de saint Barthélemy de Noyon, de Saint-Sauveur de Bruges, de Saint-Martin de Tournai, et de Saint-Pierre de Douai, en reçurent quelques fragments à diverses époques.

Les fidèles ne vénéraient pas seulement le corps du Pontife, ils recherchaient avec un pieux empressement tous les objets dont Éloi avait fait usage, comme empreints de la vertu dont il était lui-même revêtu. On a conservé longtemps son calice à l'abbaye de Chelles, et à Noyon ses ornements pontificaux, deux de ses crosses, sa mitre, son enclume

[1] Cet oratoire était situé entre la cathédrale et l'hôtel de l'Evêché. Il est devenu, dans la suite, la chapelle épiscopale ou la chapelle de S.-Nicolas, dans laquelle l'Évêque avait coutume de conférer les saints Ordres. (*Hist. de la Vie de S. Eloi*, trad. par L. de Montigny, 454.)

avec le marteau, quatre anneaux d'or, dont un, dit-on, a servi aux fiançailles spirituelles de sainte Godeberthe avec l'Époux des Vierges. Son souvenir a été consacré par de nombreux monuments dans les arts. De riches tentures de tapisserie, comme celles qui existaient autrefois à Noyon [1], des tableaux peints sur bois [2] ou sur toile, de splendides verrières comme celles de la cathédrale d'Angers [3], représentaient ou représentent encore sa vie et ses miracles.

Outre la fête principale de saint Éloi, fixée au 1er décembre, jour de sa mort, on en célébrait anciennement deux autres : la première, le 21 mai, en mémoire de son ordination, et la seconde, le 25 juin, pour rappeler la célèbre translation de ses reliques, faite en l'année 1157 [4] par Samson, Archevêque de Reims.

Réflexions.

Saint Eloi est, dans sa jeunesse, le modèle de l'ouvrier, par son assiduité au travail, sa probité, l'offrande assidue de ses actions au Seigneur. Regardez-le, ouvriers chrétiens, et cherchez à marcher sur ses traces. Fuyez l'oisiveté qui enfante la misère, et donne accès aux passions coupables ; que la plus scrupuleuse délicatesse guide vos rapports avec vos patrons et vos maîtres, et surtout faites-vous de votre travail un instrument de salut. Lorsque le bienheureux Eloi travaillait, il levait, de temps en temps, les yeux vers le ciel, but de ses ardents désirs, et aussi sur un livre de piété qu'il avait

[1] *Annales de l'Église de Noyon*, par J. Levasseur. I, 523.

[2] Il existe à Crocq, chef-lieu de canton, au diocèse de Limoges, un tableau peint sur bois, où toute la vie de saint Eloi est représentée. (*Vie de S. Eloi*, trad. par M. Ch. Barthélemy, 448).

[3] *Dict. d'Iconographie*, édit. Migne, 180.

[4] Jusqu'au XVIIe siècle, on compte six translations des reliques de saint Eloi. Elles ont eu lieu en 660, 881, 1066, 1157, 1306 et 1626 (Voir la *Vie de S. Eloi*, trad. par Louis de Montigny, 453-458.)

toujours ouvert devant lui. Il adoucissait les fatigues attachées à ses labeurs, en chantant avec ses compagnons des psaumes et des cantiques. Après son travail, il visitait les églises, allait soulager les malades, consoler les pauvres, exhorter les pécheurs à la pénitence ; aussi, quelles bénédictions le Seigneur n'a-t-il pas répandues sur l'atelier d'Eloi ! Il en est sorti, comme d'une sainte école, des prêtres, des religieux et des saints. L'ouvrier chrétien est toujours comblé des faveurs de Dieu. Il trouve à son foyer une épouse fidèle, des enfants qui l'aiment et le respectent. Il a l'estime et la confiance de ses maîtres, l'amitié de ses égaux. Si la Providence, pour lui ménager une plus grande récompense au ciel, permet à l'adversité de l'atteindre, tous les cœurs compatissent à ses souffrances, toutes les mains s'élèvent vers lui pour le secourir. Grâces à Dieu, il est encore de nos jours, un certain nombre d'ouvriers qui marchent sur les glorieuses traces de saint Eloi. Le matin et le soir, ils fléchissent humblement le genou devant le Seigneur; nous les voyons le dimanche au pied de nos autels, ils s'associent à nos œuvres de bienfaisance et de charité, il en est même qui se font apôtres pour gagner des âmes au Sauveur. Puisse le nombre de ces bons et fidèles ouvriers s'augmenter tous les jours, pour l'honneur de leur profession, l'espoir et le soutien de la société, et la consolation de l'Église de Jésus-Christ !

Pratique.

Souvenons-nous que le ciel est toujours ouvert à l'ouvrier dont le travail est sanctifié par la prière.

2 Décembre.

SAINT CONSTANTIEN

Abbé.

Mort en 564.

Constantien naquit en Auvergne, au temps où Clovis établissait dans les Gaules la domination des Francs. Ayant reçu de ses ancêtres un nom illustre, et une fortune proportionnée à son rang, il pouvait choisir la route des plaisirs et des honneurs : il préféra celle qu'avait suivie Jésus-Christ. Dès ses premières année, il mena une vie de mortification et de prières, et fit ensuite l'apprentissage des vertus chrétiennes dans un monastère de son pays. Bientôt, la réputation de sainteté des religieux de Micy [1], abbaye située à peu de distance de la ville d'Orléans, l'attira auprès de ces humbles et

[1] Clovis a fondé ce monastère, plus connu sous le nom de Saint-Mesmin. « Ce nom, dit M. le comte de Montalembert, lui est venu de Maximin, l'un des chefs de la petite colonie de religieux Arvernes, que Clovis y avait établis sous la conduite du saint prêtre Euspice, lequel avait gagné son cœur, lors du siége de Verdun, en venant jusque dans le camp des assiégeants implorer la grâce des Gallo-Romains insurgés de cette ville. Il leur avait donné un domaine du fisc, situé à la pointe de la presqu'île que forment la Loire et le Loiret en réunissant leurs eaux, afin, dit son diplôme, que ces religieux ne fussent plus comme des étrangers et des voyageurs parmi les Francs. » (*Hist. des Moines d'Occ.* par M. le comte de Montalembert, II, 261).

fervents serviteurs de Dieu. Dans ce saint asile, Constantien rencontra un de ses compatriotes, nommé Frambourg, avec lequel il s'unit par les liens de la plus étroite amitié. Ces deux religieux, dont les noms devaient être plus tard invoqués dans nos contrées [1], travaillèrent d'un commun accord, à l'acquisition des richesses que la rouille et les vers ne peuvent atteindre.

Cependant, quelque austère que fût la vie de Constantien et de Frambourg, ils soupiraient après un détachement plus complet encore des choses de ce monde. La grâce de Dieu, à laquelle ils s'étaient montrés si fidèles, les appelait à un état plus parfait. Après avoir vécu quelques années au monastère de Micy, ils gagnèrent un lieu solitaire du Maine, où ils firent revivre les vertus des premiers anachorètes. Frambourg se bâtit une cabane près de la rivière de Mayenne, et Constantien en éleva une autre, entre cette même rivière et la Sarthe, dans la forêt de Javron. Là, ils passèrent les jours et la plus grande partie des nuits à prier, à dompter leurs passions par d'austères pénitences, et à se rendre ainsi dignes des récompenses éternelles. Ils croyaient n'avoir pour témoins que Dieu et ses anges, mais leur sainteté ne put échapper à l'œil vigilant du bienheureux Innocent, Evêque du Mans: ce Pontife les ayant fait sortir de leur retraite, les éleva malgré eux au sacerdoce, et les

[1] Au XI[e] siècle, suivant certains auteurs et suivant d'autres au X[e], les reliques de saint Frambourg ont été transportées à Senlis. On y a élevé en leur honneur, une église qui est devenue collégiale. La châsse qui les contenait fut ouverte, en 1177, en présence des Evêques de Senlis et de Meaux, des abbés de Chaâlis, de Longpont et de Foigny. Il s'en fit alors une translation solennelle, à laquelle assistèrent le roi Louis VII et le légat du Saint-Siége. (Voir les *Vies des Saints* de Godescard et de Baillet, au 16 août.

chargea d'évangéliser les populations voisines de leur cellule.

Le champ confié aux travaux apostoliques de Constantien était couvert de ronces et d'épines : l'ignorance, la superstition, et la corruption des mœurs qui régnaient dans cette contrée, donnaient peu d'espoir que la divine parole y fût reçue avec docilité. Ces obstacles ne purent ébranler la confiance, ni affaiblir le courage de l'intrépide ouvrier du Seigneur : il savait combien facilement la grâce substitue la lumières aux ténèbres, la vertu au vice, la vie à la mort. Il se mit donc courageusement à l'œuvre, espérant que Dieu accorderait une abondante moisson à ses travaux. Sa foi vive et ardente lui fit voir dans chacun des hommes qu'il évangélisait, un frère bien-aimé, racheté par le sang de Jésus-Christ. Il se comporta envers tous avec patience et douceur, les aimant de cet amour chrétien qui gagne et convertit les cœurs. A une éloquence persuasive il joignait le don des miracles. Un jour, pendant la célébration des divins mystères, il rendit la vue à un aveugle, en faisant sur cet infortuné le signe de la croix ; une autre fois, il rappela à la vie un homme qui, ayant précipité sa marche pour arriver plutôt à la sainte messe, s'était noyé en tombant dans un puits. Touchés de sa charité, édifiés par ses vertus, frappés des prodiges dont il était l'instrument, un grand nombre de ses auditeurs rentrèrent en grâce avec Dieu.

Constantien interrompait souvent le cours de ses missions, et regagnait sa cellule, où il renouvelait ses forces dans la prière, pour gagner de nouveau des âmes à Jésus-Christ. Il n'y était pas plutôt rentré, qu'une foule de visiteurs venaient réclamer

ses conseils, ses prières et ses bénédictions. De ce nombre fut le roi Clotaire Ier lui-même. Ce prince, conduisant une armée en Bretagne contre son fils Chramne, qui s'était révolté contre lui, se détourna de sa route pour aller vénérer le bienheureux Solitaire. Ayant appris de la bouche de Constantien le prochain triomphe de son autorité paternelle, sans attendre que l'événement justifiât les paroles du Saint, il lui fit de grands présents, auxquels il ajouta une étendue considérable de terre dans ses domaines. Heureux s'il avait prêté l'oreille à la voix de l'indulgence et du pardon, que Constantien n'aura pas manqué de lui faire entendre! Il se serait abstenu d'une répression aussi barbare qu'inutile, et aurait ainsi échappé à cet amer supplice du remords qui n'a cessé qu'avec sa vie [1].

L'aumône déposée dans la main des Saints n'y reste pas longtemps: elle en sort bien vite, soit pour le soulagement des malheureux, soit pour l'établissement du règne de Dieu en ce monde. Les libéralités de Clotaire furent consacrées à cette dernière destination. Constantien les employa à élever, dans la forêt de Javron, un monastère pour ceux de ses disciples que le Seigneur appelait à la vie religieuse. Il gouverna lui-même cette communauté avec autant d'humilité que de sagesse. Voulant qu'après sa mort, elle conservât la régularité et la ferveur auxquelles il l'avait formée, il lui donna une règle tout empreinte de l'Esprit de Dieu. Il désigna lui-même, avant de mourir, le religieux le plus propre à continuer son œuvre de salut, et passa de ce monde au séjour de

[1] Chramne étant tombé au pouvoir de Clotaire, ce père dénaturé le fit enfermer avec sa femme et ses enfants dans la chaumière d'un paysan, à laquelle, par ses ordres, on mit le feu.

la gloire éternelle, le 1er décembre de l'année 564. En même temps que Constantien était admis aux honneurs de la Jérusalem céleste, il recueillait sur la terre les louanges et les hommages des fidèles. Des miracles opérés à son tombeau firent placer sur les autels ses restes vénérés. Jusqu'à l'époque où les Normands vinrent couvrir nos pays de deuil et de ruines, son corps reposa dans l'église du monastère de Javron. Alors, pour le soustraire à une criminelle profanation, les religieux le transférèrent dans la cathédrale du Mans. Par une bienveillante faveur de la Providence envers le Beauvaisis, il en fut extrait au milieu du XIe siècle, et cédé à l'abbaye de Breteuil. Un auteur expose en ces termes la raison qui a valu à ce monastère les dépouilles du saint Solitaire. Avisgaud, dit-il, Évêque du Mans, était en butte aux odieuses vexations d'Hébert, comte de cette ville. Trop faible pour résister à ce puissant ennemi, il appela à son secours Gilduin, son parent, comte de Breteuil. Celui-ci, s'étant empressé de répondre à la demande d'Avisgaud, reçut, en récompense de son dévouement, la châsse renfermant les dépouilles bénies de saint Constantien, et en dota l'abbaye de Breteuil, nouvellement restaurée par ses soins.

Les habitants de Breteuil et des pays voisins ne tardèrent pas à ressentir les salutaires effets de la présence, au milieu d'eux, du corps de saint Constantien. Plusieurs miracles opérés en faveur de personnes atteintes de maux de tête rebelles à tous les remèdes, ou privées de l'usage de la raison, rendirent son nom célèbre dans toute la contrée. Au XIIIe siècle, le Souverain-Pontife Innocent IV se plut à reconnaître lui-même la fréquence des prodiges opérés par le Saint, et la popularité de son

culte[1]. L'église de Breteuil a pu cacher aux Vandales du siècle dernier, et conserver jusqu'à nos jours, les reliques du glorieux Solitaire de Javron, qu'elle n'a pas cessé de vénérer, et d'invoquer comme l'un de ses plus puissants protecteurs.

Réflexions.

Le péché est la source de tous les maux. Souvent, il attire sur nous, en ce monde, les plus terribles châtiments, et nous mérite toujours, en l'autre, une éternité de supplices. En le fuyant, les Saints faisaient preuve de sagesse ; en travaillant à devenir vertueux, ils donnaient à leur bonheur un fondement inébranlable.

Constantien voit le péché exercer dans l'Église de Dieu les plus terribles ravages. La volupté, l'ambition, la vengeanee, la cupidité ont envahi les âmes. Pour se conserver pur et immaculé devant le Seigneur, il va cacher ses vertus dans un monastère. Bientôt, l'amour d'une vie plus parfaite le porte à se retirer dans une épaisse forêt. Sans rapport avec le monde, il espère qu'aucun souffle corrupteur ne viendra jusqu'à lui. Si, plus tard, le salut des âmes l'en fait sortir, armé de la prière, de la vigilance, et de la mortification, il est sans cesse en garde contre les attaques de la chair et du démon. Avons-nous cette sainte horreur du péché ? Faisons-nous notre principale affaire d'éviter ses meurtrières atteintes ? Imprudents que nous sommes ! Peut-être qu'au lieu de le craindre et de le fuir, nous nous jetons imprudemment dans ses filets ! Nous savons que les fêtes mondaines, les sociétés légères, les lectures frivoles, sont pour nous des occasions de chute, et nous n'avons pas le courage de les éviter ! Et pourtant, nous y buvons à longs traits un poison qui donne la mort à notre âme ! A l'exemple des Saints, éloignons-nous de tout ce qui peut nous faire tomber dans le péché, et travaillons à acquérir les vertus chrétiennes : si leurs racines sont amères, leurs fruits sont doux, et procurent à ceux qui les goûtent un bonheur d'une éternelle durée.

Pratique.

Fuyez l'iniquité comme vous fuiriez en présence d'un serpent[2].

[1] C'est ce qui porta Innocent IV, à permettre aux religieux de l'abbaye de Breteuil, de chanter le *Gloria in excelsis* à la fête du Saint, qui tombe en Avent. (*Gallia ch.*, IX, 803.)

[2] Eccli., XXI, 2.

13 Décembre.

SAINT JOSSE

Prêtre.

Mort en 668.

Josse, fils de Juël, roi des Bretons de l'Armorique, fut appelé au trône par le renoncement de Judicaël, son frère aîné, aux hommes et au monde; mais, à cette royauté terrestre, il préféra la royauté des serviteurs de Dieu. Ayant vu un jour onze pèlerins qui allaient à Rome, il abandonna, pour se joindre à eux, famille et patrie. Dieu l'en récompensa aussitôt en lui ouvrant les portes de son sanctuaire : comme Josse traversait le territoire d'Avranches, l'Évêque de ce diocèse, instruit de ses vertus et de son généreux sacrifice, lui conféra la tonsure ecclésiastique. Les compagnons de Josse ayant quitté la route de la Ville éternelle, et s'étant rendus à Paris, puis dans le Ponthieu, le prince les suivit jusque dans cette dernière contrée, où il gagna le cœur d'un riche et puissant seigneur, nommé Haymon. Comme celui-ci donnait l'hospitalité aux douze voyageurs dans son château de Villers-sur-Authie [1], il fut frappé de la piété de Josse, de la distinction de son esprit et de la noblesse de ses sentiments. Jaloux de rendre son pays témoin

[1] Village du diocèse d'Amiens, à 2 lieues d'Abbeville.

de la vie édifiante du Bienheureux, il l'invita à se fixer auprès de lui. Josse, assez éloigné de sa patrie pour ne pas craindre que sa famille vînt traverser ses desseins, accepta avec reconnaissance la proposition de son hôte, et laissa partir ses compagnons. Élevé ensuite au sacerdoce par l'Évêque d'Amiens, il resta pendant sept années attaché au service d'une chapelle qui lui avait été confiée par Haymon. La charité, le zèle et le dévouement qu'il déploya dans l'exercice de son saint ministère, joints à ses vertueux exemples, affermirent autour de lui le règne de Jésus-Christ.

Cependant, l'amour de la vie cachée croissait chaque jour dans le cœur de Josse. Redoutant les dangers du monde, avec lequel ses fonctions l'obligeaient d'entretenir de fréquents rapports, le serviteur de Dieu pria Haymon de lui permettre de gagner quelque retraite, où il n'aurait à s'occuper que de son salut. Après avoir obtenu l'agrément de son bienfaiteur, il se dirigea du côté de la mer, et bâtit, en un désert appelé Brahic [1], une cellule où il vécut du travail de ses mains, avec un disciple nommé Wurmar. Par sa fidélité à la loi de Dieu et les victoires qu'il remporta sur ses passions, il goûta dans cet asile une joie et un bonheur que n'aurait pu lui procurer le trône de ses pères. Sa confiance en la Providence divine était égale à sa charité. Un jour, un pauvre s'étant présenté à sa cellule, Josse dit à son disciple de couper en deux portions égales le pain dont ils devaient se nourrir pendant la journée, et d'en donner une à cet homme. Faible dans sa foi, Wurmar mit quelque hésitation à obéir à son

[1] Aujourd'hui Raye, village du canton d'Hesdin, au diocèse d'Arras.

maître; mais il n'était pas au bout de ses épreuves. A peine le pauvre avait-il disparu, qu'il s'en présenta un second, puis un troisième, avec lesquels il reçut l'ordre de faire successivement un semblable partage. Enfin, un quatrième survint, et, sur l'injonction de Josse, Wurmar dut abandonner en sa faveur le peu qui lui restait, ce qu'il ne fit pas sans avoir hautement murmuré contre l'imprévoyance de Josse. L'homme de Dieu reprit son disciple avec une tendre charité, lui rappelant que le Père que nous avons dans le ciel n'oublie jamais les nourriciers des pauvres. En effet, bientôt des barques parurent sur la rivière, apportant aux deux religieux d'abondantes provisions.

Dieu, pour assurer à Josse une plus grande récompense, permit au démon de le tenter et même de jeter le trouble dans son âme. Les attaques de cet esprit de malice devinrent tellement violentes, que le Saint chercha à s'y soustraire, en gagnant une autre retraite. S'étant fixé en un lieu nommé Runiac [1], à l'embouchure de la rivière de Canche, il y éleva une chapelle en l'honneur de saint Martin, et y passa treize ans dans les exercices de la vie pénitente et contemplative. Après ce temps, comme il se voyait de nouveau en butte aux assauts répétés de l'astucieux ennemi des hommes, il changea encore de retraite. Une forêt située à une lieue de Runiac, entre les rivières de Canche et d'Authie, lui servit d'asile. Grâce aux largesses d'Haymon, son ancien protecteur, il put y élever un ermitage et deux oratoires, qui furent dédiés, l'un à saint Pierre et l'autre à saint Paul. Prenant ensuite le bâton du pèlerin, Josse alla, accompagné

[1] Aujourd'hui Villers-Saint-Josse (diocèse d'Arras).

de son fidèle disciple Wurmar, vénérer à Rome les lieux arrosés du sang, et enrichis des reliques de ces bienheureux Apôtres.

Le retour de Josse dans sa cellule fut marqué par un éclatant miracle : comme le Saint en approchait, il rendit la vue à une jeune fille aveugle depuis sa naissance[1]. Une croix érigée au même lieu perpétua le souvenir de la puissance dont le Seigneur avait daigné l'investir en ce jour. Lorsqu'il revit son ermitage, il le trouva agrandi et doté par les soins du généreux Haymon[2] : ce charitable protecteur l'avait enrichi d'une église bâtie en pierres. Josse y déposa les précieuses reliques qu'il avait apportées de Rome, et lui fit donner saint Martin pour patron. Ce fut là, qu'en 668, il rendit son âme à Dieu, en présence de Wurmar, et de quelques disciples attirés dans son ermitage par le désir de mener, comme lui, une vie pénitente et cachée.

[1] *Gallia christiana*, x, 1290.

[2] Cet ermitage fut depuis changé en un monastère bénédictin, connu sous le nom de Saint-Josse-sur-Mer (*S. Jodocus ad mare, Cella maritima, Crucis monasterium*). Vers l'an 792, Charlemagne donna ce monastère au célèbre Alcuin. Loup, abbé de Ferrières en Gâtinais, et l'un des meilleurs écrivains du IXe siècle, avait établi une colonie de copistes à son usage, à Saint-Josse-sur-Mer. Cette abbaye fut ruinée tour à tour, comme tant d'autres, par les Normands au IXe siècle, puis par les Anglais. Les abbés de la Commende lui portèrent, à leur tour, de funestes coups. En 1663, elle s'unit à la Congrégation de Saint-Maur. On l'appelait Saint-Josse-sur-Mer, pour la distinguer de Saint-Josse-au-Bois, ou Dommartin, monastère de l'ordre de Prémontré, fondé l'an 1120, près de la ville d'Hesdin, par un ermite nommé Milon. Ce dernier monastère a donné naissance à plusieurs abbayes, entr'autres à celle de Marcheroux, comprise autrefois dans le diocèse de Rouen, mais faisant aujourd'hui partie de celui de Beauvais (canton d'Auneuil). L'abbaye de Marcheroux a été fondée, en 1122, par Ulric, disciple de saint Norbert. Sa chapelle, dont la voûte a été détruite après la Révolution, était aussi riche qu'élégante. (*Dict. des Abbayes*, édition Migne, p. 410.)

Le corps de Josse, inhumé dans une des chapelles de sa solitude, fut levé de terre en 977, à cause des miracles opérés sur son tombeau, et exposé à la vénération des fidèles. On le transféra ensuite dans l'église du monastère qui avait remplacé l'ermitage. Cette église ne le posséda pas longtemps tout entier ; car, à diverses époques, plusieurs portions en furent détachées et données à l'abbaye de Dommartin [1], à l'église de Saint-Josse de Paris, et au monastère de Neuf-Marché, près de Gournay-en-Bray. Celles qui étaient échues aux religieux de Neuf-Marché, leur furent enlevées au moment où Henri Ier, roi de France, fit le siége de cette place, et transportées dans l'église de Parnes-en-Vexin [2]. Ce lieu devint alors célèbre par les guérisons dues à l'intercession de Josse. Le roi Philippe Ier, atteint depuis deux ans de la fièvre, y vint invoquer le Saint. Après avoir bu de l'eau sanctifiée par le contact de ses reliques, et prié plusieurs nuits devant sa châsse, le monarque recouvra la santé. Comme témoignage de ce miracle et de sa gratitude, Philippe laissa à l'église de Parnes des marques de sa munificence. Cette église vénère encore aujourd'hui le corps du Bienheureux, déposé dans un reliquaire d'argent. Le 13 décembre, jour de la fête de saint Josse, on distribue au peuple des petits pains bénits, en mé-

[1] Voir la note de la page 508.

[2] On raconte de la manière suivante l'enlèvement des reliques de saint Josse, au moment du siége de Neuf-Marché par Henri Ier, roi de France : comme un des chanoines de Neuf-Marché les emportait pour les dérober aux assiégeants, une sentinelle le rencontra, et le dépouilla de ce précieux trésor qu'il remit aux mains de Raoul de Chaudry, l'un des principaux chefs de l'armée, et celui-ci les déposa dans l'Eglise de Parnes, sa paroisse. (Chaudry est un hameau dépendant de la commune de Parnes.)

moire de celui que fut donné aux quatre pauvres dans l'ermitage de Brahic.

Réflexions.

Imitons l'humble soumission, et la fidèle reconnaissance avec lesquelles saint Josse n'a cessé d'accueillir la voix de la grâce. Dès qu'elle a touché son cœur, aucun sacrifice ne lui a paru impossible pour la suivre : honneurs, richesses, trône même, il a tout quitté sans regarder en arrière. Puis, il s'est jeté dans les bras de Dieu qui est devenu son soutien et son guide. Dédaignant de se faire ici-bas une demeure permanente, il a voyagé toute sa vie de désert en désert, les yeux dirigés vers le ciel, jusqu'au jour où les efforts de sa bonne volonté joints aux mérites du Sauveur l'y ont introduit.

S'il est beau de voir un prince se dérober à toutes les faveurs de la fortune, pour répondre à la voix de son Dieu, combien il est triste de voir un si grand nombre de chrétiens, sourds aux avertissements de la grâce, poursuivre avec insouciance le cours d'une vie indifférente et criminelle! Il n'est aucun d'eux, pourtant, qui souvent ne ressente l'aiguillon du remords, ne s'aperçoive du vide laissé dans son âme par les jouissances terrestres, et ne soupire secrètement après les délices d'une vie plus conforme aux maximes de l'Évangile! Gardez-vous de chercher à vous soustraire à ces avertissements intérieurs par lesquels Dieu veut réveiller son amour dans votre cœur. Il ne vous désabuse des biens trompeurs et périssables, que pour vous faire acquérir ceux de l'éternité.

Pratique.

Quand Dieu nous envoie une bonne pensée, un pieux mouvement, recevons-les avec reconnaissance, et empressons-nous de les suivre.

16 Décembre.

SAINT HILDEMAN

Évêque de Beauvais.

Mort vers l'an 844.

Hildeman, issu d'une riche famille du Beauvaisis, renonça aux avantages de la fortune et du rang, pour aller chercher dans la célèbre abbaye de Corbie cette paix de l'âme, que le monde est impuissant à donner : là, il eut saint Adélard pour maître, et, pour condisciples, des religieux également avides de vertu et de science. Sous un pareil guide, et avec de si édifiants exemples, Hildeman, doué d'une grande perspicacité d'esprit et d'une ardeur infatigable pour le travail, ne pouvait manquer de faire de rapides progrès dans la perfection évangélique, et dans la connaissance des saintes Lettres. Fidèle à tous les devoirs de la vie monastique, il excita l'admiration de ses frères par sa sobriété, son amour de la prière et de l'étude, l'angélique pureté de ses mœurs, et gagna leur amitié par sa charité, son dévouement et sa douceur. Il se concilia l'estime et la confiance d'Adélard par la gravité de ses manières, et son humble obéissance aux moindres prescriptions de la règle. Ce saint Abbé conçut une si haute opinion d'Hildeman, qu'après la mort de Raimbert, Evêque de Beauvais, arrivée vers l'an 821, il le signala à l'Église de cette ville comme le sujet le plus digne de fixer son choix.

Le clergé et le peuple de Beauvais ne délibérèrent pas longtemps: comme les vertus et le savoir de l'humble religieux de Corbie leur étaient déjà connus, ils l'élurent d'une voix unanime. Cette élection ayant été approuvée par le roi Louis-le-Pieux, Hildeman, après avoir essayé en vain de se soustraire aux honneurs de l'Episcopat, vint remplir les saintes fonctions dont il était d'autant plus digne qu'il en redoutait plus le fardeau. Maintenir au sein du clergé les règles salutaires de la discipline, distribuer à son peuple le pain de la parole divine, prodiguer aux pauvres, avec les consolations de la religion, les secours de ses abondantes aumônes, telle fut la constante sollicitude du Pontife Hildeman. Cependant, la multiplicité de ses travaux ne lui fit pas oublier le saint asile de Corbie; souvent il y alla recueillir les avis du vertueux Adélard. Jusqu'à la mort du Bienheureux Abbé, il lui témoigna la respectueuse tendresse d'un fils, et la docilité d'un disciple. Dans sa dernière maladie, il le soigna de ses propres mains, et ne cessa de l'exhorter à tirer parti de ses souffrances, pour embellir sa couronne [1]. Il lui administra lui-même les sacrements de l'Église, reçut son dernier soupir, et lui fit de magnifiques funérailles auxquelles il assista en versant d'abondantes larmes.

Après avoir rendu les derniers devoirs aux dépouilles du Saint, Hildeman travailla plus que jamais à se sanctifier lui-même, et à sanctifier le troupeau dont Dieu lui avait confié la garde. Ses vertus le rendirent cher à son peuple, et lui acquirent la vénération de ses collègues. En l'année 829, nous

[1] *Hist. du dioc. de Beauvais*, par M. Delettre, I, 326. Suivant le *Gallia christiana*, X, 1267, saint Adélard est mort au commencement de l'année 826.

le voyons assister avec Ebbon, son Métropolitain, au sixième concile de Paris. Il y montra une si grande sagesse dans toutes les questions relatives à l'honneur de l'Eglise, et à la pacification des différends, qu'il fut bientôt revêtu de missions importantes. Chargé de remédier aux abus que les malheurs des temps avaient introduits dans l'abbaye de Saint-Denis, et ensuite, de terminer une affaire litigieuse, qui divisait Aldric, Évêque du Mans et un seigneur du pays [1], il remplit ces deux missions avec autant d'habileté que de succès. A force de bonté, de douceur et de patience, il réussissait presque toujours à rapprocher ce qui était divisé, à concilier ce qui paraissait inconciliable.

Cependant, pour affermir la sainteté d'Hildeman, Dieu voulut qu'il passât par le creuset de l'épreuve. Injustement accusé d'avoir favorisé la révolte des enfants de Louis-le-Pieux contre le roi leur père, le Saint fut arrêté et enfermé dans le monastère de Saint-Vaast d'Arras, où il attendit le jugement d'un concile assemblé à Thionville [2]. Toute douloureuse que fût pour Hildeman sa séparation d'avec son fidèle troupeau, il se réjouissait en secret d'avoir trouvé l'occasion de ressembler en quelque point à son divin Maître. Sa disgrâce ne fut pas de longue durée: reconnu innocent du crime qui lui était imputé, il rentra dans sa ville épiscopale, où il fut reçu avec les témoignages de la plus vive allégresse.

[1] *Diplom. Ludovic. Pii.*, p 327.

[2] Ce Concile, assemblé en 835, avait pour but d'annuler les procédures faites contre l'empereur Louis-le-Pieux, après sa déposition au conciliabule de Compiègne en 833. Il s'y trouva 44 tant Archevêques qu'Évêques. Drogon de Metz y présida, avec Hetton, Archevêque de Trèves. (*Dict. des Conciles* rédigé par M. l'abbé Peltier, édit. Migne, 11, 936.)

Le diocèse de Beauvais ne tarda pas à reconnaître le prix de la faveur que Dieu lui avait accordée, en lui rendant son bien-aimé pasteur. Sur le point de subir les désastres d'une invasion de barbares, il avait plus que jamais besoin de défenseur et d'appui. Bientôt, en effet, les Normands se précipitèrent sur nos contrées, et y mirent tout à feu et à sang. Les églises et les monastères furent pillés et détruits; les vases sacrés, les châsses contenant les saintes reliques, ainsi que les ornements précieux, tombèrent, en beaucoup d'endroits, au pouvoir de ces sacriléges spoliateurs. Avant l'invasion, Hildeman avait essayé de détourner le fléau de son diocèse, en exhortant les fidèles à apaiser le courroux du ciel par leurs supplications et leurs jeûnes. N'ayant pu arrêter les effets de la justice de Dieu, irrité de l'oubli de sa loi sainte, il se dévoua au soulagement de toutes les souffrances, et s'appliqua à la réparation de toutes les ruines. Il recueillit dans la ville de Beauvais les religieux dont les monastères étaient détruits. Ce fut, dit-on, dans ces circonstances malheureuses, et pour en soulager un plus grand nombre, que son inépuisable charité fit élever l'abbaye de Saint-Michel. Les orphelins, les veuves, les nécessiteux, trouvèrent en lui un protecteur et un père. Il semblait qu'une ville abritée par la sainteté de cet illustre Pontife fût inexpugnable; de tous côtés, on venait y chercher un refuge contre les ennemis. On y transféra les reliques de saint Just, de saint Evrou, de saint Germer, et de sainte Angadrême. Les religieux de Saint-Vaast d'Arras y apportèrent aussi le corps de leur vénéré Patron qui récompensa, par des miracles, l'hospitalité des Beauvaisiens.

Dans ces temps d'infortune pour nos malheu-

reuses contrées, les ministres de l'Eglise déployèrent une charité et un dévouement que l'Évangile a seul le privilége d'inspirer. Dans chaque diocèse, l'Évêque et les prêtres se rendaient sur tous les théâtres où il y avait des blessés à soigner, des pauvres à secourir, des édifices à relever. Dans chaque province le métropolitain et ses collègues avisaient aux moyens de soulager toutes les souffrances et d'en prévenir le retour; de là, les assemblées de Pontifes si fréquentes en ces calamiteuses époques. Il ne faut pas croire que ces solennelles réunions n'eussent pour but que le règlement des choses spirituelles; on y prenait, de concert avec les princes, des mesures efficaces, pour réparer les maux causés par les invasions ou les discordes intestines, et assurer le bonheur temporel des peuples: tel fut le concile tenu à Germigny, au diocèse d'Orléans, en l'année 843. Hildeman eut une grande part aux travaux de cette sainte assemblée; ce fut le dernier acte par lequel le vertueux Pontife termina sa carrière publique. Sa mort, arrivée peu de temps après, fut digne de toute sa vie: lorsqu'il en sentit les approches, il disposa en faveur de sa cathédrale, par un legs pieux, d'une propriété qu'il avait acquise à Froidmont. Jusqu'au moment où il rendit son âme à Dieu, ses pensées ne furent plus que pour le Ciel, où il allait être couronné de la main des anges. Il fut reçu au milieu de leur sainte milice, le quinzième jour de décembre de l'an 844[1].

[1] Les auteurs qui parlent de la mort de saint Hildeman la rapportent, les uns à l'an 842, les autres à l'an 846, et d'autres à l'an 848. Comme son nom ne figure pas parmi ceux des Évêques qui ont assisté au concile réuni à Beauvais, en avril 845, il est à supposer qu'il était mort auparavant. Nous avons, pour cette raison, préféré

Le corps du Pontife Hildeman fut inhumé auprès de l'autel de l'église abbatiale de Saint-Lucien, à côté de l'Apôtre du Beauvaisis. Il ne reposa pas seulement dans le même asile que les vénérées dépouilles du Martyr, bientôt il en partagea les honneurs. Des miracles opérés sur le tombeau d'Hildeman rendirent témoignage à sa sainteté, et lui méritèrent le culte réservé à la mémoire des Bienheureux. Son nom fut inscrit au martyrologe de la cathédrale de Beauvais. Le Martyrologe gallican et celui des Bénédictins l'adoptèrent aussi. Depuis l'Episcopat de Monseigneur Cottret, tout le diocèse de Beauvais célèbre sa fête, en vertu d'un décret du Souverain-Pontife Grégoire XVI, daté du 21 mai 1841.

Réflexions.

Quel admirable modèle de résignation chrétienne l'Église de Beauvais nous offre dans le saint Pontife Hildeman ! Aucun sujet n'est plus dévoué à son roi que le Bienheureux, et cependant, il est accusé, non-seulement d'avoir oublié ses bienfaits, mais d'avoir encouragé ses enfants rebelles, dans leur criminelle révolte contre son autorité paternelle et souveraine ! Cette épreuve n'a pas le pouvoir de troubler son âme, qu'il possède toujours dans la patience. Son espoir est en Jésus-Christ défenseur et soutien des opprimés. Aussi, bientôt, le triomphe de son innocence succède-t-il aux injustices de la persécution.

Est-ce ainsi que nous supportons les calomnies et les mauvais traitements dont Dieu permet quelquefois que nous soyons victimes? Aux injustices qui nous atteignent, n'opposons-nous pas les murmures, l'indignation, et souvent de coupables représailles? Comme nous marchons peu sur les traces des Saints ! Jusqu'à quel point nous avons perdu de vue les exemples du Sauveur, dont les Saints n'ont fait que reproduire la vie ! Gardons-nous de l'oublier : lorsque Dieu permet que les hommes cherchent à ternir notre réputation,

la date de 844, qui est celle adoptée par la légende du bréviaire de Beauvais.

et même nous accablent d'injures, il nous ménage dans sa miséricordieuse bonté, des moyens de nous sanctifier. Si la calomnie perd les malheureux qui s'en rendent les auteurs, elle est propre à sauver ceux qu'elle frappe. Elle les porte à s'étudier, à se connaître davantage, à user de cette sage prudence qui défie les perfides insinuations des méchants, elle leur fait corriger les défauts extérieurs de leurs meilleures actions, et devient ainsi un véritable profit pour leur salut.

Pratique.

« Lorsque les hommes vous maudissent et vous persécutent, et disent faussement toute sorte de mal de vous, à cause de moi, réjouissez-vous et tressaillez de joie, parce que votre récompense est grande dans les cieux [1]. »

[1] Matth., v, 11, 12.

19 Décembre.

—

SAINTE PROTHASIE

Vierge & Martyre de Senlis.

Morte vers l'an 282.

La fin du IIIe siècle fut l'époque des grandes luttes et des grands triomphes de l'Église. Chassé des cœurs, le démon ne pouvait permettre au Christianisme d'y établir son règne, sans soulever contre lui les plus violentes tempêtes. Les effets de la jalouse fureur qu'il inspira aux empereurs Dioclétien et Maximien, se firent cruellement sentir dans toute l'Église des Gaules. Rictiovare, l'un des plus implacables ministres de ces princes, fut chargé par eux de travailler à éteindre dans nos contrées jusqu'aux dernières étincelles de la foi. Arrivé à Senlis, ce furieux s'empressa de rechercher les chrétiens pour en faire des apostats ou des martyrs. Ce fut alors que Dieu suscita, dans cette ville, une jeune fille, nommée Prothasie, dont la foi et l'inébranlable fermeté ranimèrent le courage du peuple évangélisé par saint Rieul. Prothasie avait, dit-on, Senlis pour patrie. Dès ses plus tendres années, elle avait incliné son oreille aux leçons de la sagesse, et son âme aux inspirations de la grâce ; aussi, montra-t-elle bientôt toutes les vertus qui font l'ornement de la jeune fille élevée à l'école de Jésus-Christ. Ayant appris, des saintes Écritures, que la chasteté est un trésor renfermé dans des

vases d'argile, elle s'environna, pour la conserver, du triple rempart de l'humilité, de la prière et de la pénitence, indiquant ainsi, par son exemple, à la jeunesse chrétienne les moyens d'échapper aux souillures du siècle. Non contente de donner au divin Maître toutes les puissances de son cœur, elle voulait encore, en soupirant après la gloire du martyre, verser pour lui jusqu'à la dernière goutte de son sang. Ses désirs furent exaucés : prise et conduite devant Rictiovare, elle reçut l'ordre de sacrifier aux dieux de l'empire. Le tyran, à qui les merveilles de la grâce étaient inconnues, crut remporter un prompt et facile triomphe sur la foi de la jeune chrétienne; mais Dieu, qui combattait avec elle, déjoua ses perfides efforts: Prothasie foula aux pieds les idoles, et adora hautement Jésus-Christ. Sa récompense ne se fit pas attendre : elle reçut, le même jour, la double couronne de la virginité et du martyre. Par son héroïque dévouement, elle montra à ses concitoyens l'excellence de la foi, et les sacrifices qu'un chrétien doit être disposé à faire pour la défendre. Le supplice et la mort de Prothasie eurent lieu vers l'an 282.

Les dépouilles de la Vierge martyre furent recueillies par les fidèles de Senlis, et ensevelies auprès du tombeau de saint Rieul, où elles reposèrent jusqu'au XIIe siècle. En l'année 1191, elles furent solennellement transportées dans l'église cathédrale, qui venait d'être rétablie sur un plan beaucoup plus vaste. On célébrait autrefois dans le diocèse de Senlis plusieurs fêtes en son honneur, dans les mois de mai et d'octobre. Son nom était souvent invoqué dans les saints offices; il fut même donné à une fontaine et à une rue de la ville. Pendant les jours consacrés à son culte, ainsi qu'aux

époques de calamités publiques, on portait ses reliques en procession. Par respect pour sa mémoire, le roi Philippe-Auguste lui fit construire et dédier une chapelle dans la cathédrale. Le prêtre qui desservait ce sanctuaire jouissait de plusieurs priviléges, entre autres, de celui de célébrer la sainte messe en présence des rois de France, toutes les fois qu'ils venaient habiter leur palais de Senlis.

Réflexions.

Rien n'est plus propre que le bon exemple à réchauffer l'ardeur des tièdes, à ranimer la foi de ceux qui chancellent, le courage de ceux qui faiblissent. C'est ce qu'a bien compris la vierge Prothasie; aussi n'a-t-elle pas hésité à sacrifier son sang et sa vie, pour éviter à ses compatriotes la honte et le crime de l'apostasie. Quand ils ont vu une faible fille mourir en s'écriant : « Je suis chrétienne », ils se sont décidés à marcher généreusement sur ses traces.

Les exemples de vertus n'ont pas perdu l'ascendant qu'ils avaient aux siècles des persécutions ; aujourd'hui encore, ils peuvent opérer des miracles de salut. Que les chrétiens s'efforcent donc de contribuer par leur conduite à l'édification et à l'avancement spirituel de leurs frères. Les maîtres surtout à l'égard de leurs serviteurs, les pères et mères à l'égard de leurs enfants, les riches à l'égard des pauvres, les puissants à l'égard des faibles, sont particulièrement obligés au bon exemple. Que de péchés commis pas les enfants et les inférieurs seront une matière de condamnation pour ceux qui en ont été la cause coupable, par leurs discours ou leurs scandales ! L'on peut appliquer aux exemples ce que Notre-Seigneur dit des arbres : « Le bon exemple produit de bons fruits, le mauvais exemple en produit de mauvais. »

Pratique.

Pour m'encourager à ne donner que de bons exemples, je me rappellerai qu'ils ont le double avantage de sauver ceux qui les donnent, et ceux qui en sont témoins.

23 Décembre.

SAINT YVES

Abbé de Saint-Quentin-lez-Beauvais. et ensuite Évêque de Chartres.

Mort en 1116.

Suivant la plupart des historiens, Yves, connu sous le nom d'Yves de Chartres, naquit à Auteuil[1], vers l'an 1040. Hugues son père, et Hilemburge[2] sa mère, l'élevèrent dans les sentiments d'une vraie et solide piété. Après s'être livré à l'étude des belles-lettres et de la philosophie[3], il se rendit à l'abbaye du Bec[4], en Normandie, une des écoles les plus re-

[1] Auteuil est un village situé à près de trois lieues de la ville de Beauvais. Il appartient au canton d'Auneuil.

[2] Suivant l'opinion commune, la famille d'Yves était noble; mais il témoigne lui-même le contraire dans plusieurs de ses lettres. La troisième porte : *Elegeram abjectus esse in domo Dei, utpote cui non generis nobilitas....* (S. Yvonis Carn. Ep. *Opera omnia*, II, 13, éd. Migne.)

[3] Les auteurs du *Gallia christiana*, (VIII, 1126) disent qu'il fit ses études à Paris; d'autres prétendent que ce fut à Beauvais.

[4] Abbaye bénédictine fondée en 1034, près de Pont-Audemer, au confluent du Bec et de la Rille. Quatre de ses abbés ont été élus Archevêques de Cantorbéry. Elle a vu sortir de son sein le Pape Alexandre VII, Guillaume Ier, Archevêque de Rouen, et Foulques, Evêque de Beauvais. Elle a été dévastée pendant les XIVe, XVe et XVIe siècles. Elle se réunit, en 1626, à la congrégation de Saint-Maur. La Révolution française n'a pas épargné les vieux cloîtres du Bec : elle a transformé en haras cet illustre asile de la prière et de la science.

nommées de l'Occident. Là, il eut pour maître Lanfranc [1], et pour condisciple saint Anselme [2], dont les noms rappellent le légitime et salutaire ascendant que la religion, le génie et la science peuvent exercer ici-bas pour le bonheur des peuples.

Yves, intelligent et laborieux, fit de si rapides progrès dans les sciences ecclésiastiques, que bientôt ses maîtres le chargèrent de les enseigner lui-même. On ignore en quel lieu il ouvrit sa première école. Il est à croire que ce fut dans l'illustre collégiale de Nesle, en Picardie, dont il fut d'abord chanoine. Quoiqu'il en soit, Guy, Evêque de Beauvais, ne tarda pas à connaître et à apprécier ses vertus et sa science. En effet, ce Pontife n'eut pas plutôt élevé, à la porte de sa ville épiscopale, une église et une abbaye de chanoines, en l'honneur du martyr saint Quentin, qu'il en confia la direction à Yves.

Les premières années que l'Abbé de Saint-Quentin passa dans son monastère, furent consacrées à des travaux considérables sur les écrits des Pères, les Conciles et les Canons de l'Eglise. Ce fut alors qu'il composa une double collection de Canons, dont la première porte le nom de *Panormie*, et la seconde celui de *Décret* [3].

[1] Guillaume-le-Conquérant avait une si grande confiance en Lanfranc, devenu Archevêque de Cantorbéry, que, plusieurs fois, pendant son absence, il lui confia le soin de gouverner son royaume.

[2] Saint Anselme fut élu Archevêque de Cantorbéry en 1093. Exilé par Guillaume-le-Roux, roi d'Angleterre, qu'il avait repris de ses désordres et de ses injustices, le courageux Prélat se rendit à Rome Après la mort de son persécuteur, il retourna dans son Evêché, que la querelle des investitures le força de quitter une seconde fois. Dieu lui donna la consolation de mourir au milieu de son troupeau en 1109.

[3] Dans le prologue du *Décret*, Yves en parle lui-même en ces

En étudiant les règles de l'Eglise à des sources si authentiques et si pures, Yves, frappé du peu d'accord que présentait la vie des chanoines de son époque avec l'ancienne discipline, résolut de faire cesser, dans son monastère, un état de choses non moins pernicieux au clergé qu'aux fidèles. Guy le seconda puissamment dans ce travail de restauration, et bientôt la communauté de Saint-Quentin, dirigée par un maître si consommé dans la sagesse chrétienne, fit admirer sa vie régulière, sa fervente piété, et son amour de l'étude.

Aux dures épreuves que cette abbaye avait subies pendant les premières années de son existence [1], succéda pour elle une ère de prospérité et de gloire. Elle ouvrit ses portes à une multitude de jeunes gens des plus nobles familles, attirés par la réputation de l'illustre réformateur. Comme toutes les grandes institutions de cette époque, l'œuvre de l'abbé de Saint-Quentin fut douée d'une merveilleuse fécondité. Ses disciples allèrent établir ou peupler, en divers lieux, des abbayes et des prieurés: de ce nombre furent, dans le diocèse de Beauvais, les abbayes royales de Ruricourt ou Saint-Mar-

termes: « Nous avons rassemblé, non sans quelque labeur, en un seul corps d'ouvrage, les règles de l'Eglise que nous avons extraites, tant des lettres des Papes, des actes des Conciles tenus par les Evêques catholiques, et des écrits des Pères orthodoxes, que des ordonnances des rois catholiques, afin que ceux qui ne possèdent pas ces écrits, trouvent dans notre recueil ce qui peut leur être utile. Nous établissons d'abord le fondement de la religion, en traitant des matières de la foi. Nous mettons ensuite, sous différents titres, ce qui regarde les sacrements, la morale, et la discipline. » (S. Yvonis *Opera omnia*, I, 47.) Ces paroles peuvent s'appliquer non seulement au *Décret*, mais à la *Panormie* qui, quoique placée après le Décret dans les œuvres d'Yves, paraît néanmoins l'avoir précédé. Le *Décret* contient 17 parties, et la *Panormie* 8 livres.

[1] Voir ci-dessus la Vie de sainte Romaine, au 3 octobre.

tin-aux-Bois et de Saint-Just-en-Chaussée, les prieurés de Gournay-sur-Aronde, de Monceaux près de Liancourt, de Neufvy, et de Neuilly-sous-Clermont. Le Valois eut aussi part aux bienfaits de la réforme canoniale : des chanoines réguliers prirent possession de la collégiale de Béthisy-Saint-Pierre, que Richard, premier châtelain de ce pays, avait fondée en 1060[1].

Toute grande qu'était la mission exercée par Yves au monastère de Saint-Quentin, une autre l'attendait, plus importante et plus auguste : après avoir travaillé à réformer les mœurs des clercs, il fut appelé à réparer les maux causés à l'Eglise par un Pontife oublieux de ses saints devoirs. Dieu, pour la punition des peuples, et aussi pour entretenir parmi ses ministres l'esprit d'humilité, de vigilance et de prière, permet quelquefois que les pierres du sanctuaire soient ébranlées. Ainsi était-il arrivé pour l'infortuné diocèse de Chartres. Geoffroy Ier, son Évêque, au lieu de se dévouer au soin du troupeau confié à sa garde, s'était rendu coupable de sacriléges simonies; déposé deux fois par le Pape Urbain II, et ne pouvant se disculper des crimes qui lui étaient imputés, il consentit enfin à se démettre des saintes fonctions qu'il était indigne

[1] *Hist. du duché de Valois*, III, 190.—« On institua pour desservir cette église un doyen ou prieur avec quatre prébendiers tirés de l'abbaye de Saint-Quentin-lez-Beauvais. Le roi Philippe Ier leur donna les revenus de la maison royale de Cuise. Hugues de Béthizy, fils de Richard, ajouta en 1079, deux autres prébendes à celles de la fondation, ce qui fut confirmé par une bulle de Grégoire VII, de l'an 1083... Après la destruction de la forteresse de Béthizy, conformément aux lettres royales de 1431, les chanoines se retirèrent à l'abbaye de Saint-Quentin, et l'établissement devint un prieuré, dont l'Evêque de Senlis fut le premier titulaire. » (Graves, *Précis statistique* sur le canton de Crépy-en-Valois, p. 64 et 66.)

de remplir [1]. Le Souverain-Pontife, cherchant à faire oublier les scandales de Geoffroy, résolut de lui donner pour successeur le docte et pieux Abbé de Saint-Quentin. Celui-ci, recommandé par Urbain au clergé et au peuple de Chartres, réunit tous les suffrages en sa faveur.

Les habitants du pays chartrain accueillirent avec une vive allégresse la nouvelle de cette élection. Mais il n'en fut pas de même de plusieurs Evêques de la province ; ces Prélats, partisans de Geoffroy, mirent obstacle à la consécration d'Yves. Dans cette circonstance difficile, l'humble religieux se dirigea vers Rome, et alla supplier Urbain de permettre qu'il restât à la tête de son monastère. Cette démarche ne servit qu'à confondre ses adversaires : le Pape, mesurant les mérites du Saint à l'humilité de ses sentiments, lui fit un devoir d'accepter l'Episcopat, et le sacra lui-même à Alatri, vers la fin de novembre de l'an 1091 [2].

Yves, sans quitter le gouvernement de son monastère, qu'il dirigea encore durant plusieurs années, alla prendre possession du siége épiscopal de Chartres, après avoir reçu du roi le bâton pastoral en signe d'investiture [3]. Mais, à peine eut-il pris en main l'administration de son diocèse, que

[1] S. Yvonis Ep. Carnot. *Opera omnia*, I, XVIII. — Epist. 8. 11, 19.

[2] Presque tous les écrivains sont partagés sur l'époque et le lieu du sacre de S. Yves. Mais Dom Mabillon établit par des preuves qui ne souffrent point de réplique, que ce fut à Alatri, et dans les derniers jours de novembre de l'an 1091. (*Vie de S. Yves* publiée en tête de ses œuvres complètes. Edit. Migne I, XIX. — Mabillon, *Ann.*, lib. LXVIII, n. 27.)

[3] L'investiture, en ce qui concerne les Évêques, était un acte par lequel les princes les mettaient en possession du temporel de leur Évêché. Elle se faisait par la tradition de l'anneau et de la crosse, et bornait son effet à la collation du temporel attaché à l'Évêché.

les Évêques amis de Geoffroy lui suscitèrent de nouvelles difficultés. Réunis à Étampes, sous la présidence de Richer, Archevêque de Sens, ils voulurent prononcer contre lui une sentence de déposition. Fort de la justice de sa cause et de la droiture de ses intentions, le nouveau Prélat rendit cet attentat sans succès, non moins par sa patience, sa charité et sa douceur, que par son appel au Souverain-Pontife. Non-seulement il put rester à son poste, malgré la tempête soulevée contre lui, mais il finit par se concilier l'estime et l'amitié de ses adversaires. Tel a été, dans tous les temps et dans tous les pays, le privilége attaché à la sainteté : elle détruit les plus injustes préventions, efface les dissentiments, et concilie ce qui paraissait inconciliable.

Mais, le calme dont jouit le Saint ne fut pas de longue durée : son héroïque opposition au mariage adultère du roi Philippe Ier, lui attira l'inimitié et la vengeance de ce prince. Philippe avait répudié la reine Berthe sa femme, pour épouser Bertrade de Montfort, qu'il avait enlevée à Foulques, comte d'Anjou, son mari. Voulant légitimer aux yeux du peuple cette criminelle union, il essaya de l'appuyer de l'autorité du saint Évêque de Chartres. Une pareille tentative ne pouvait réussir auprès du courageux et incorruptible Pontife. Yves ne se borna pas à refuser de justifier par sa présence un mariage contraire à la loi évangélique ; il conjura le roi de reprendre sa femme légitime et de rendre Bertrade à son époux. « Pour moi, ajouta-t-il, j'aimerais mieux être jeté au fond de la mer, une meule de moulin au cou, que de scandaliser les chrétiens, en donnant mon consentement à ces noces coupables. » Ces paroles, loin de toucher le cœur du roi, éveillèrent

en lui des sentiments de colère et de vengeance. Il prit publiquement Bertrade pour épouse, et, afin de se débarrasser d'un importun censeur, il ordonna que l'Évêque de Chartres fût dépouillé de ses biens et jeté en prison. Il poussa ses rigueurs à l'égard du captif, jusqu'à lui refuser la nourriture accordée même aux criminels.

Ces mauvais traitements et ces privations n'affaiblirent pas le courage d'Yves. Nouveau Jean-Baptiste, il supporta avec une patiente résignation les injustices du nouvel Hérode. Sachant que le peuple, ému de son malheur, se disposait à forcer les portes de sa prison pour le délivrer, il l'en détourna par une lettre admirable, dont chaque parole respire la douceur et la paix du saint Evangile : « J'apprends, dit-il, que vous unissez vos forces pour me délivrer. Ne le faites point; je vous le défends. Je ne veux pas d'une liberté acquise au prix des violences, du pillage et des incendies. Ce ne sont pas les armes qui m'ont placé sur le siége épiscopal ; ce siége, je ne puis consentir à ce qu'on le défende avec les armes : je ne serais plus un pasteur, mais un envahisseur. Si la main de Dieu me frappe, qu'elle n'atteigne que moi, et qu'elle ne retombe pas sur les pauvres, les veuves et les orphelins. Souvenez-vous de la conduite des fidèles, lorsque Pierre était en prison : ils adressaient sans cesse au Seigneur des supplications pour sa délivrance. Faites de même; et le Dieu de paix et de consolation me tendra une main secourable » [1].

Rendu à son Eglise, grâce aux démarches faites en sa faveur auprès du roi par le Pape Urbain et par Hoël, Evêque du Mans, Yves ne vit pas pour cela la

[1] S. Yvonis *Opera omnia*, II, 35.

fin de ses maux. L'excommunication lancée contre Philippe au concile de Clermont, en l'année 1095, lui attira de nouvelles persécutions. Il vit même son ministère en butte à de si nombreuses et si graves difficultés, qu'il crut devoir solliciter du Souverain-Pontife la permission de renoncer aux fonctions de l'Episcopat. La reponse d'Urbain mérite d'être connue : elle montre la haute estime qu'il avait pour le Bienheureux. « Si l'Episcopat, lui dit-il, ne vous est pas nécessaire, vous êtes nécessaire, vous, à l'Episcopat et à l'Église qui ne peut se passer de vos services. » Yves se vit donc forcé d'abandonner le dessein qu'il avait formé d'aller reprendre les exercices de la vie régulière dans son monastère de Saint-Quentin.

Autant le zélé serviteur de Dieu, en présence du devoir, était inaccessible à la faiblesse, à la crainte, et à toute considération humaine, autant il était prompt et généreux à pardonner les injures dont il avait été l'objet. Dès que le roi manifesta l'intention de rompre sa coupable union avec Bertrade, il sollicita et obtint du Pape Pascal II, successeur d'Urbain, l'absolution des peines canoniques encourues par Philippe. Cette sage modération, après tant de fermeté, de désintéressement et de souffrances, lui valut dans tout le royaume un concert unanime de bénédictions et de louanges. Il fut vénéré comme un saint, admiré comme un invincible champion des bonnes mœurs et des lois de l'Eglise.

Au milieu de ses persécutions et de ses disgrâces, Yves travaillait au salut de ses enfants, comme s'il eût vogué sur une mer calme et paisible. Dans sa prison même, il veillait à ce qu'ils ne souffrissent pas de son absence. Il n'eut rien tant à cœur que l'instruction du clergé et du peuple, la réforme des

mœurs et le règne de la discipline ecclésiastique. Fonder de nouveaux monastères, raviver dans les autres l'esprit d'obéissance, de piété et d'étude, procurer aux pauvres des établissements de bienfaisance, tels furent les objets de ses travaux et de sa sollicitude. Ses vertus et ses lumières furent utiles à la France et à l'Église entière. Il n'était pas seulement l'oracle des fidèles : dans plusieurs conciles, ses collègues accueillirent sa voix comme un écho fidèle des traditions de l'Eglise et de la doctrine des Pères. Il entretenait des relations avec les Papes, les rois, les princes et les plus grands personnages de son époque, comme le montrent ses instructives lettres, immortel monument de piété et de science. Jusqu'au dernier jour de sa sainte et laborieuse carrière, la vertu trouva en lui un dévoué soutien, et le vice un persévérant adversaire. Il ne montra jamais ni faiblesse, ni crainte, dans l'accomplissement de la mission que Dieu lui avait donnée, de détruire et d'édifier, de déraciner et de planter. L'amour divin lui rendait tous les fardeaux légers, tous les sacrifices possibles : il en était tellement embrasé, que sa figure en reflétait une clarté céleste. Plusieurs fois, l'on vit une auréole de lumière environner sa tête, au moment où il célébrait les divins Mystères.

L'Eglise de Beauvais était fière d'avoir été le berceau d'un si grand Evêque. De son côté, Yves lui avait conservé les sentiments d'un fils pour une mère. Il la visitait souvent; elle était l'objet de ses pensées et de sa constante sollicitude. Ses lettres attestent à quel point elle lui était chère : ici, il lui rend grâces de l'avoir engendré à Jésus-Christ; là, il la montre affermissant ses pas dans la voie de la piété. Ailleurs, il lui adresse un tendre et affectueux

langage : « De corps, lui dit-il, je suis éloigné de toi, mais mon esprit est avec toi. » Était-elle affligée, il s'empressait de venir la consoler. Il travaillait à calmer ses divisions et continuait à servir de guide et de père à un grand nombre de ses enfants. Il usa de l'influence qu'il avait sur le clergé et le peuple, pour leur faire élire de pieux et saints Pontifes. Ce fut par ses conseils et son dévouement que l'un d'eux, Foulques de Dammartin, réussit à échapper aux odieuses machinations ourdies contre lui en haine de sa vertu. Prévoyant que ses forces ne lui permettraient pas toujours d'aller se reposer à Beauvais des fatigues de son Episcopat, Yves fonda, près de Chartres, un monastère du nom de saint Jean-en-Vallée [1] et le peupla de chanoines pris dans la communauté de Saint-Quentin, qu'il aimait « comme la prunelle de ses yeux. » Quand il allait y vaquer à la prière, il se croyait encore au milieu de ses humbles et fervents religieux de Beauvais.

Jusqu'aux derniers jours de son laborieux Episcopat, Yves défendit avec une rare énergie l'Église et sa discipline, veilla au maintien des droits temporels de sa cathédrale et de son clergé, et travailla à la prospérité des écoles où la jeunesse était formée à la piété et à la science. Dans toutes les grandes choses qu'il a accomplies, avant et pendant un Pontificat de vingt-et-un ans, il ne se proposait qu'un

[1] L'église de Saint-Jean-en-Vallée, fondée en 1038 par un prêtre nommé Toalde, fut érigée en abbaye par Yves, en 1099. Cette église fut consumée par un incendie, en 1215. Après avoir été réédifiée, elle souffrit de plusieurs désastres : des inondations d'abord, des calvinistes ensuite, et fut presque détruite en 1591, à l'époque du siége de Chartres. — Ce monastère fut concédé aux Pères Réformés de la Congrégation de France (ou Génovéfains), qui s'appliquèrent à lui rendre son ancienne splendeur.

but : étendre et affermir ici-bas le royaume de Jésus-Christ. Après avoir rempli avec autant de succès que de zèle cette œuvre si chère à son cœur de Pasteur, il termina sa vie non moins riche de sainteté que de gloire, le 23 décembre de l'an 1116. Son corps fut inhumé dans l'église abbatiale de St-Jean-en-Vallée, et y resta jusqu'au XVI[e] siècle. A cette désastreuse époque de guerres religieuses, il en fut exhumé par la main sacrilége des calvinistes et livré aux flammes. Sa fête, approuvée par une bulle du Pape saint Pie V, en date du 18 décembre 1578, pour les chanoines réguliers de St-Sauveur-de-Latran, se célèbre maintenant dans plusieurs diocèses de France.

Outre les ouvrages dont nous avons parlé plus haut, Yves de Chartres en a composé un grand nombre d'autres. Citons seulement ici son livre sur la Liturgie, intitulé *Micrologue* [1], ses *Sermons* [2]

[1] Nous sommes redevables, dit un auteur de la Vie d'Yves, à Henri Warton (savant ecclésiastique anglican), de nous avoir appris, de manière à n'en pouvoir douter, que le *Micrologue* a pour auteur Yves de Chartres. Cet écrit n'est qu'une partie détachée d'un ouvrage plus étendu qu'Yves a composé sur les offices de l'Église, *de Officiis ecclesiasticis*. Il y en a un très-beau manuscrit presque aussi ancien que l'auteur, dans la bibliothèque de Lambeth, en Angleterre. Cet ouvrage, tel que nous le présente Warton est composé de 71 chapitres, dont les 8 premiers traitent des matines, laudes, prime, tierce, sexte, none, vêpres et complies. Les 62 suivants composent le *Micrologue*, et le dernier, qui n'est pas dans le *Micrologue*, traite de la messe en général, et de chacune de ses parties. C'est un des travaux les plus considérables qui aient été composés anciennement sur la liturgie. (*S Yvonis Opera omnia*, I, XLVI XLVII. Edit. Migne). — Le *Micrologue* se trouve au tome CLI, col. 974 et suivantes de la *Patrologie*, éd. par M. Migne.

[2] Ils sont au nombre de vingt-quatre dans l'édition de ses œuvres qui a été faite en 1647, mais ce ne sont pas les seuls qu'il ait composés. (*S. Yvonis Opera omnia*, I, XXXIX, XL, XLI. Ed. Migne.)

et ses *Lettres*. Le recueil de ses Lettres surtout est fort précieux; on y trouve les principaux points de l'enseignement et de la discipline de son temps, ainsi que l'état des mœurs de cette époque. Elles contiennent des faits de l'histoire civile et religieuse que l'on chercherait vainement ailleurs [1]. Si elles attestent son érudition ecclésiastique, elles n'attestent pas moins son humilité et sa modestie. Tantôt il y prend le titre de simple clerc, et tantôt celui d'humble ministre ou de serviteur de l'Eglise de Chartres. L'on voit, à chacune de leurs pages, qu'elles sortent de la plume d'un docteur non moins illustre par sa sainteté que par sa science [2].

Réflexions.

Notre vie sur la terre est un combat dont la mort seule est le terme. Nous avons à lutter contre des ennemis nombreux et aguerris. Le démon, le monde et la chair réunissent leurs attaques pour nous perdre. Nous n'échapperons à tant de périls, que par une sainte énergie inspirée et soutenue par la foi.

Quel admirable modèle de résistance au mal nous offre la conduite du pieux et illustre Évêque de Chartres! Yves commence par se vaincre lui-même, c'est-à-dire, par remporter la plus difficile de toutes les victoires. Devenu, dans la solitude, maître de sa volonté et de ses penchants, aucune contradiction ne pourra désormais abattre son âme: aussi, en sort-il comme

[1] On y trouvera encore les principales circonstances, et les suites fâcheuses du divorce de Philippe Ier, et de son scandaleux mariage avec Bertrade de Montfort. On y apprendra aussi les raisons d'État qui portèrent le roi Louis VI à se faire sacrer, non à Reims, mais à Orléans.

[2] Plusieurs autres ouvrages d'Yves de Chartres n'ont pas encore été livrés à l'impression, entre autres, un commentaire sur les Psaumes. Il se trouve dans deux manuscrits, l'un provenant de la bibliothèque de Colbert, cote 1475, en 2 v. in-fol., et l'autre de la bibliothèque de Saint-Allire, de Clermont-en-Auvergne, en 1 v. in-fol.; et dans un troisième manuscrit des Pays-Bas dont parle Sanderus. (*S. Yvonis Opera omnia*, I, XLVII.)

un géant fort, armé, et à l'abri de toutes défaites. Comme il n'a qu'un ennemi, le péché, contre lequel il concentre tous ses efforts, il n'a à craindre ni surprise ni défaite. Il le poursuit en tout temps et en tout lieu, qu'il s'abrite sous la chaumière ou dans les palais des rois. Imitons ce noble et vaillant athlète. Gardons-nous, au milieu des dangers qui nous environnent, de nous laisser aller à une fausse sécurité, de nous endormir dans une honteuse mollesse ! Ne fermons pas les yeux, tandis que le péché, notre plus dangereux ennemi, veille, prêt à donner la mort à notre âme. Ne croyons jamais nos passions éteintes : elles ne font que sommeiller. Le démon n'a pas cessé de rôder autour de nous pour consommer notre perte, le monde n'a pas retiré ses piéges de dessous nos pas. Ayons donc toujours l'arme au bras, comme un soldat en temps de guerre. Poursuivons le péché, non seulement au dedans de nous-mêmes, mais partout où nous le rencontrons sur notre passage. Montrons par une conduite accompagnée d'autant de fermeté que de prudence qu'il est notre ennemi, comme il est l'ennemi du Seigneur. Souvent une parole, un regard suffisent à couvrir un pécheur d'une honte salutaire, et à incliner son âme vers le Dieu qui pardonne.

Pratique.

Au moment du découragement, répétons ces paroles, que saint Yves de Chartres, au milieu de ses angoisses, s'adressait à lui-même : « Pourquoi es-tu triste, ô mon âme, et pourquoi me jettes-tu dans le trouble ? Le Dieu qui ne t'a jamais abandonné, ne t'abandonnera pas davantage à l'avenir [1]. »

[1] Yv. Carn. *ad Fratres Bellovacenses* epist. 17.

FIN.

TABLES DES MATIÈRES

DE LA VIE DES SAINTS DU DIOCÈSE DE BEAUVAIS.

TABLE SUIVANT L'ORDRE DES MOIS. Pages.

Mai.

Juin.

Juillet.

Août.

Septembre.

Octobre.

Novembre.

Décembre.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

ADDITION

A LA NOTE 2 DE LA PAGE 78, ET RECTIFICATION.

Au lieu de dire avec Jacques II du Perron : La Gaule a donné à l'Angleterre sa première chrétienne, et le clergé des Gaules son premier Évêque, il est plus exact de dire : « La Gaule a donné aux Anglo-Saxons leur première chrétienne, et le clergé des Gaules leur premier Évêque. » Car, dès le premier siècle du Christianisme, la foi avait été prêchée dans la Bretagne, dont les Anglo-Saxons chassèrent les habitants, et qui prit dès lors le nom d'Angleterre. (*Ita Gildas, Nicéphore, Métaphraste, Dorothée, saint Isidore*, etc.)

Le texte de la page 78, lignes 20, 21, 22, 23, 24, 25 doit donc être modifié de la manière suivante : « Ce pieux et zélé Pontife prépara les voies au moine Augustin, en déposant dans les cœurs des Anglo-Saxons les germes du Christianisme. C'est donc à l'Eglise de Senlis que revient l'honneur d'avoir éclairé ces peuples des premiers rayons de la foi. »

ERRATA

Page 52, ligne 17, *après ces mots :* sur le trône, *ajoutez :* sous le nom de Louis XII.

Page 65, lignes 5 et 6, *au lieu de :* Serviteur de Dieu, *lisez :* Vaast.

Page 78, ligne 17, *au lieu de :* Liétard, *lisez :* Léthard.

Page 89, ligne 11, *au lieu de :* auparavant, elle, *lisez :* auparavant, il.

Page 111, ligne 24, *au lieu de :* exigents, *lisez :* exigeants.

Page 141, ligne 5, *au lieu de :* rélégué, *lisez :* relégué.

Page 151. C'est à tort que, d'après certains historiens, nous avons donné pour compagnons à saint Rieul, saint Martial, saint Austremoine et saint Front. Ces missionnaires avaient été précédemment envoyés dans les Gaules par saint Pierre.

Page 155, ligne 12, *au lieu de :* nombreux, *lisez :* plusieurs.

Page 158, lignes 18 et 19, *au lieu de :* courant, *lisez :* cours.

Arras. — Typographie Rousseau-Leroy



Arras, Typ. Rousseau-Leroy, rue Saint-Maurice, 2?.